JOHN NORMAN

La Captive de Gor



opta

JOHN NORMAN

La Captive de Gor





AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9e

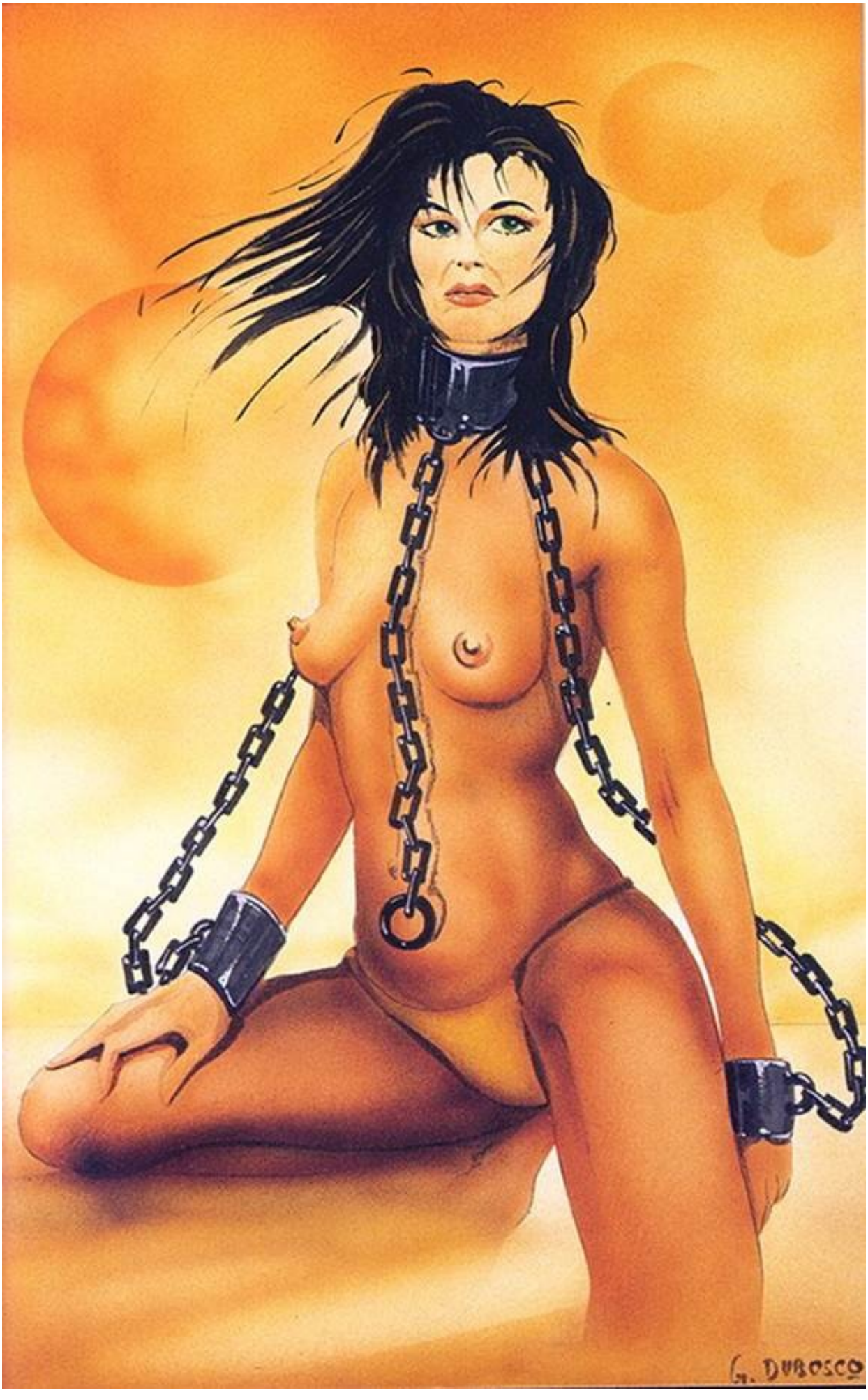
Titre original : SLAVE GIRL OF GOR
Traduction : Daniel Lemoine
© 1977 by John Norman
© 1985 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroic fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tari Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises… Le catalogue ne saurait être plus complet…

Daniel Walther


G. DUBOSCQ

1

LE COLLIER

J'ÉTAIS couchée dans l'herbe chaude. Je les sentais individuellement, les brins d'herbe chauds et doux, sur la joue gauche ; je les sentais sur mon corps, mon ventre et mes cuisses. J'étirai mon corps, mes orteils. Je somnolais. Je n'avais pas envie de me réveiller. Le soleil était chaud sur mon dos, presque brûlant, désagréable même. Je me lovai dans l'herbe. Ma main gauche était tendue. Mes doigts touchaient la poussière chaude entre les tiges vertes. J'avais les yeux fermés. Je résistai à la venue de la conscience. Je ne voulais pas sortir du lit. La conscience semblait venir lentement, d'une façon indistincte. Je n'avais pas envie de sortir du lit. Je voulais profiter encore de la chaleur, du confort. Je bougeai légèrement la tête. Mon cou semblait porter un poids ; j'entendis le tintement doux, le bruissement de lourds maillons métalliques.

Je ne compris pas.

Je remis ma tête, paresseusement, les yeux fermés, dans sa position d'origine. À nouveau, je perçus le poids, circulaire, lourd, autour de mon cou ; à nouveau, j'entendis le tintement, le bruissement, simple et matériel de lourds maillons métalliques.

J'ouvris partiellement les yeux, les gardant à demi fermés à cause de la lumière. Je vis l'herbe, verte et proche, chaque brin paraissant gros, indistinct à cause de sa proximité. Mes doigts creusèrent la terre chaude.

Je fermai les yeux. Je me mis à transpirer. Il fallait que je me lève. Il fallait que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. Je devais être en retard. Il fallait que je me dépêche.

Je me souvins du morceau de tissu posé sur ma bouche et mon nez, des vapeurs, de la force de l'homme qui me tenait. Je m'étais débattue mais il m'avait maintenue, impuissante, dans son étreinte. J'étais terrifiée. J'avais essayé de ne pas respirer. J'avais lutté, mais en vain. J'étais terrifiée. J'ignorais qu'un homme puisse être aussi fort. J'essayai de ne pas respirer. Puis, les poumons en feu, impuissante, j'avais finalement aspiré profondément, désespérément, les vapeurs âcres, paralysantes, jusqu'au plus profond de mon corps. En un instant, suffoquant sous l'effet des vapeurs horribles, obstinées, incapable de les chasser, incapable de leur échapper, écœurée, j'avais perdu connaissance.

J'étais couchée dans l'herbe chaude. Je la sentais sur mon corps. Il fallait que je me lève. Il fallait que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. J'étais certainement en retard. Il fallait que je me dépêche.

J'ouvris les yeux, voyant les brins d'herbe à quelques centimètres de mon visage, larges, brouillés. J'ouvris la bouche, délicatement, et sentis l'herbe caresser mes lèvres. Je mordis un brin et sentis le jus de l'herbe sur ma langue.

Je fermai les yeux. Il fallait que je me réveille. Je me souvins du morceau de tissu, de la force de l'homme, des vapeurs.

Mes doigts s'enfoncèrent profondément dans la terre. Je la griffai. Je sentis la poussière

sous mes ongles. Je levai la tête et roulai sur moi-même en hurlant, emmêlée dans la chaîne, sur l'herbe. Je m'assis. En un instant, je compris que j'étais nue. Mon cou portait le poids qui l'entourait ; la lourde chaîne fixée au collier tombait entre mes seins et sur ma cuisse gauche.

« Non ! Non ! » criai-je. « Non ! »

Je me levai d'un bond, en hurlant. Le poids de la chaîne oscillait depuis le collier, lourdement, gracieusement. Je sentis le collier peser sur mes clavicules. La chaîne passait à présent entre mes jambes, derrière le mollet gauche, puis remontait. Je tirai frénétiquement dessus. Je tentai de passer la tête dans le collier. Je me griffai la gorge et me fis mal. Mon menton fut soulevé ; je vis le ciel clair, bleu, avec des nuages d'un blanc extraordinaire. Mais je ne pus me débarrasser du collier. Il était bien ajusté. Je ne pouvais glisser que le petit doigt entre le métal et mon cou. Je gémis. Je ne pouvais pas me débarrasser du collier. Il n'était pas conçu pour que ce soit possible. De manière irrationnelle, follement, n'étant consciente que de ma peur et de la chaîne, je voulus fuir et tombai, me blessant les jambes, emmêlée dans la chaîne. Puis, à genoux, je saisis la chaîne et tirai dessus, en larmes. Je tentai de reculer, à genoux ; ma tête fut cruellement tirée en avant. Je tenais la chaîne. Elle faisait environ trois mètres de long. Elle allait jusqu'à un lourd anneau métallique scellé dans un bloc de granit, irrégulier mais faisant environ trois mètres cinquante de longueur et de largeur sur trois mètres de haut. L'anneau était scellé près du centre du rocher, une trentaine de centimètres au-dessus de l'herbe. Le rocher avait apparemment été percé et la plaque supportant l'anneau y avait été vissée avec quatre boulons. Ils devaient traverser toute l'épaisseur du rocher et comporter des écrous de l'autre côté. Je l'ignorais. À genoux, je tirai sur la chaîne. Je pleurai. Je criai. Je tirai à nouveau sur la chaîne. Je me fis mal aux mains ; elle ne bougea pas d'un millimètre. Elle était fixée au rocher.

Je me levai en gémissant, tenant toujours la chaîne. Le rocher était évident. Il n'y en avait pas d'autre en vue. J'étais debout dans une plaine ondulante, herbue et douce, immense, dépourvue de chemins. Je ne vis que de l'herbe caressée par un vent doux et tranquille, l'horizon lointain, les nuages extraordinairement blancs dans le ciel bleu. J'étais seule. Le soleil était chaud. Derrière moi, se dressait le rocher. Je sentis le vent sur mon corps, mais pas directement car l'anneau du rocher était sur le côté abrité. Je me demandai si ce vent était un vent dominant. Je me demandai si l'anneau et la chaîne étaient situés de telle sorte que la prisonnière, moi en l'occurrence, fût à l'abri du vent. Je frémis.

J'étais seule. J'étais nue. Petite et blanche, j'étais enchaînée par le cou à ce rocher énorme dans une plaine apparemment illimitée.

Je respirai profondément. Je n'avais jamais respiré un tel air. Bien que ma tête fût enchaînée, je la rejetai en arrière. Je fermai les yeux. J'assimilai l'atmosphère dans mes poumons. Ceux qui n'ont jamais respiré un tel air ne peuvent connaître les sensations que j'éprouvai. Le simple fait de respirer cet air me réjouit. Il était terriblement propre et clair ; il était frais, presque vivant, presque pétillant d'un oxygène enivrant, vif, abondant, originel. C'était comme l'air d'un nouveau monde, encore innocent des toxines de la majorité de l'homme, cadeaux ambigus, manifestes et empoisonnés, de la civilisation et de la technologie. Mon corps devint vif et vigoureux. L'oxygénation correcte de mes tissus accentua presque immédiatement l'acuité de mes sensations et de ma conscience. Ceux qui n'ont jamais respiré l'air d'un monde propre ne peuvent pas comprendre. Et peut-être, malheureusement, ceux qui ne connaissent que ce type d'atmosphère sont-ils également dans l'incapacité de comprendre. Avant d'avoir respiré un tel air, comment peut-on connaître la gloire d'être vivant ?

Mais j'étais seule, et j'avais peur.

C'était un monde étrange que celui où je me trouvais, immense et inconnu, ouvert, clair et propre. Je regardai les étendues couvertes d'herbe. Je n'avais jamais respiré l'herbe, auparavant. Elle était tellement fraîche, tellement belle ! Mes sens étaient en éveil. Dans cette atmosphère, mon sang se chargeait d'oxygène et je constatai que je pouvais percevoir des odeurs qui m'échappaient auparavant ; c'était comme si une toute nouvelle dimension de l'expérience venait de s'offrir à moi ; cependant je suppose que c'était simplement parce que, ici, mon corps n'avait pas de raison de lutter contre le monde, de l'exclure, de le chasser de la conscience afin de ne pas être distrait ou écœuré ; ici, il y avait une atmosphère qui n'était pas souillée, polluée, où l'homme pouvait faire partie de la nature et non être un rempart contre elle, un voyageur méfiant se déplaçant de nuit, marchant à pas de loup, osant à peine respirer, dans le territoire de ses ennemis. Ma vue aussi, dans cet air pur, était plus nette. Je voyais plus loin et de manière plus précise que dans l'atmosphère nuageuse, contaminée, dans laquelle j'avais grandi. Comme les pollutions familières du monde gris dont je me souvenais me paraissaient lointaines ! Parfois, il m'arrivait d'y trouver l'air propre et d'en apprécier la fraîcheur. Comme j'étais ignorante ! Comme j'étais stupide ! Il était simplement moins souillé, moins lugubre, simple avant-goût de ce que pouvait être un monde. Mon ouïe semblait également plus acérée. Le vent caressait l'herbe, passant à travers elle, faisant onduler les brins luisants. Les couleurs aussi paraissaient plus riches, profondes et vives. L'herbe était d'un vert riche, vivant, immense ; le ciel était bleu, d'un bleu profond, beaucoup plus profond que celui des cieux que je connaissais ; les nuages étaient nets et blancs, changeants et denses, se transformant sous l'effet des pressions de l'altitude et des vents qui les poussaient ; ils étaient à des hauteurs différentes, avançaient à des vitesses différentes ; ils étaient comme de grands oiseaux blancs, stables et majestueux, tournant, planant sur les fleuves du vent. Je sentis les brises de la plaine sur mon corps nu ; je tremblai ; chaque parcelle de mon être paraissait vivante.

J'avais peur.

Je regardai le soleil. Puis je me tournai à nouveau vers la plaine.

Je pris conscience alors, ce que je n'avais pas fait précédemment, du moins aussi nettement, d'une différence dans la sensation de mon corps et de ses mouvements. Le poids de mon corps paraissait subtilement différent, tout comme mes mouvements. Je chassai cette constatation de mon esprit. Je ne pouvais l'admettre. Je la projetai littéralement hors de ma conscience. Mais elle revint, insistante. On ne pouvait la nier.

« Non ! » criai-je.

Mais je savais que c'était vrai. Je voulais chasser de mon esprit ce qui devait être, ce qui était forcément, l'explication de ce phénomène extraordinaire.

« Non ! » criai-je. « C'est impossible. Non ! Non ! »

D'une manière engourdie, je pris la chaîne fixée au collier que je portais au cou. Je la regardai, incrédule. Les maillons étaient épais, lourds, constitués d'un acier primitif, noir. La chaîne ne semblait ni séduisante ni onéreuse. Mais elle m'immobilisait. Je touchai le collier du bout des doigts. Je ne pouvais le voir mais il semblait également constitué d'acier épais ; il paraissait simple, pratique, sans ostentation ; il était bien ajusté ; je supposai qu'il était noir, lui aussi, comme la chaîne ; il avait une grosse charnière sur un côté ; et la chaîne, par un maillon qui s'ouvrait et se fermait, était fixée à un anneau du collier ; l'anneau était attaché à une barrette qui faisait apparemment partie du collier ; la charnière était sous mon oreille droite ; la chaîne était fixée sous mon menton ; avec le doigt, de l'autre côté, sous mon oreille gauche, je sentis une grosse serrure avec le trou destiné à une lourde clé. Le collier, par conséquent, se fermait avec une serrure ; on ne l'avait pas fixé à coups de marteau autour de

mon cou. Je me demandai qui détenait la clé de ce collier.

Je pivotai sur moi-même et regardai le gros rocher, le granit veiné de feldspath.

Je dois essayer de me réveiller, me dis-je. Je dois me réveiller. J'eus un rire amer. Je dois rêver, me dis-je.

À nouveau, la sensation que mon corps était différent, dans son poids et ses mouvements, s'imposa à ma conscience.

« Non ! » criai-je.

Puis j'allai près du granit et examinai le lourd anneau, ainsi que la plaque vissée dans la roche. Un maillon de ma chaîne avait été ouvert, puis refermé autour de cet anneau. La chaîne faisait environ trois mètres de long. Pour passer le temps, je l'enroulai au pied de l'anneau.

« Non ! » criai-je.

Il faut que je me réveille, me dis-je. Il est sûrement temps que je me lève, que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. Il n'y a pas d'autre explication, me dis-je. Je rêve. Puis je craignis d'être folle. Non, me dis-je. Je rêve. C'est un rêve terriblement étrange, terriblement réel. Mais c'est un rêve. Il le faut. Il le faut. C'est un rêve. Seulement un rêve !

Puis, désespérée, je me souvins de l'homme qui m'avait saisie par-derrière de sorte qu'il me fut impossible de le voir, de ma résistance, de son étreinte impitoyable, du morceau de tissu sur ma bouche et mon nez, de son attente tandis que je retenais mon souffle, puis de ma respiration désespérée, des vapeurs terrifiantes, rien d'autre à respirer, rien d'autre, qui ne pouvaient être tolérées par la conscience, rien d'autre à respirer, puis ma perte de connaissance. Cela, j'en étais sûre, n'était pas un rêve.

Je martelai le bloc de granit veiné de feldspath avec mes poings, jusqu'à ce qu'ils en saignent.

Puis je pivotai sur moi-même et m'éloignai du rocher, d'environ un mètre cinquante, et regardai l'immense plaine herbue.

« Oh, non ! » sanglotai-je.

La conscience entière de mon état de veille, et la certitude de la vérité, s'imposèrent à moi. Elles envahirent mon conscient, irrésistibles, irréfutables.

Je compris alors quelle devait être l'explication de la différence que je percevais dans les sensations de mon corps, l'explication de la subtile différence kinesthésique dans la sensation de mes mouvements. Je n'étais pas sur la Terre. La pesanteur n'était pas celle de la Terre. J'étais sur une autre planète, une planète inconnue. C'était une planète claire et belle, mais ce n'était pas la Terre. Ce n'était pas la planète que je connaissais. Ce n'était pas ma patrie. On m'avait emmenée ici ; personne ne m'avait demandé mon avis ; on m'avait emmenée ici ; mon avis n'avait pas été pris en considération.

J'étais debout, nue, sans défense, devant le gros rocher, regardant la plaine.

J'étais seule, j'avais peur et je portais une chaîne au cou.

Soudain, je poussai un cri de désespoir et cachai mon visage dans les mains. Puis j'eus l'impression que la terre vacillait sous mes pieds et que l'obscurité m'enveloppait, me paralysant, et je perdis connaissance.

2

LA TROUPE

Je sentis qu'on me roulait brutalement sur le dos.

« Veck, Kajira, » dit une voix dure. « Veck, Kajira. » Ce n'était pas une voix patiente. Je levai la tête, stupéfaite, effrayée. Je poussai un cri de douleur. Une pointe métallique pénétra dans ma chair à la jointure de la hanche gauche et de la partie inférieure de l'abdomen. La pointe monta et la hampe de la lance pivota ; il me frappa sur la cuisse droite, durement, avec la hampe de sa lance. Je portai la main à la bouche ; son pied, dans une haute et lourde sandale à lanières, lourde, presque une botte, me frappa la main pour l'éloigner. Il était barbu. Je gisais entre ses jambes. Je le regardais avec terreur.

Il n'était pas seul. Il y avait un autre homme, légèrement derrière lui. Ils portaient une tunique, rouge ; chacun d'entre eux, sur la hanche gauche, avait une lame dans son fourreau ; chacun d'entre eux, à la ceinture, portait une dague ciselée ; l'homme qui se trouvait derrière celui qui se tenait au-dessus de moi avait, sur le dos, un bouclier constitué de plaques de cuivre et de cuir, et portait une lance sous la lame de laquelle était suspendu un casque orné d'un plumet de longs poils noirs ; il avait, au cou, un collier de dents de carnivore. L'homme qui se tenait au-dessus de moi avait posé son casque et son bouclier par terre ; les deux casques devaient couvrir toute la tête et l'essentiel du visage ; ils possédaient une ouverture en forme de Y. Les deux hommes avaient les cheveux longs ; les cheveux de l'homme qui se tenait un peu à l'écart étaient attachés avec une mince bande de tissu.

Je glissai entre les pieds de l'homme qui me dominait de toute sa taille, reculant. Je n'avais jamais vu de tels hommes. Je me sentis terriblement vulnérable. Ils étaient puissants, comme des animaux. Je m'accroupis, m'éloignant. La chaîne fixée à mon collier était lourde. Je m'arrêtai. Je me retournai et tentai de me cacher, comme je pouvais, avec les mains. Je n'osais même pas parler.

Un des hommes aboya un ordre. Il bougea furieusement la main. J'écartai les mains avec lesquelles je couvrais mon corps. Je me retournai, toujours accroupie. Je compris qu'ils voulaient me regarder.

Le barbu s'approcha de moi. Je n'osai pas soutenir son regard. Je ne pouvais comprendre de tels hommes. Le monde où j'avais vécu ne m'avait pas préparé à croire que de tels hommes pouvaient exister. Il se tenait plus près de moi que ne l'aurait fait un homme de ma planète. Sur ma planète, chacun d'entre nous semblait entouré d'une bulle d'espace, d'un périmètre, d'un mur, d'un bouclier invisible, d'une distance inconsciemment acculturée, socialement sanctionnée, d'une barrière dressée par la convention et le conditionnement. Derrière ce mur invisible, dans cet espace individuel, intangible, nous vivions. Il nous distinguait des autres, faisait de nous des êtres à part entière. Dans ma culture terrestre particulière, ce cercle d'espace individuel inviolable avait un rayon d'à peu près un mètre. En général, dans ma culture, on ne s'approchait pas davantage les uns des autres. Mais cet homme se tenait près de moi. Il se tenait dans mon espace. Soudain, je compris que mon

espace n'existait pas sur cette planète. Je me mis à trembler de terreur. Il peut paraître négligeable, peut-être, que cette convention ne soit ni reconnue ni respectée sur cette planète ou, du moins que, dans mon cas, elle n'existe pas mais cela n'est pas, en fait, négligeable ; non, pour moi, l'effondrement de cet artifice, de cette protection, de cette convention, était catastrophique ; il m'est difficile d'exprimer mon impression de désespoir, d'impuissance ; sur cette planète, mon espace n'existait pas.

Je vis la bande de cuir noir, large, luisante, en travers de son corps, à laquelle était accrochée la lame qu'il portait sur la hanche gauche. Derrière elle, je vis les épaisses fibres rouges, grossièrement tissées, de sa tunique. Je compris que s'il me prenait dans ses bras et me serrait contre lui, compte tenu de la force qui devait être la sienne, les marques de la bande de cuir et des fibres épaisses s'imprimeraient sur mes seins.

Je sentis la pointe de sa dague sous mon menton. Cela faisait mal. Elle monta. Je criai, me dressant presque sur la pointe des pieds. Puis je me tins droite devant eux. Jamais je ne m'étais tenue aussi droite.

L'homme, alors, recula et, en compagnie de l'autre, m'examina complètement, tournant autour de moi. Ils parlèrent sans se gêner. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Mon menton était très haut, comme la pointe de la dague l'avait placé. Il tremblait. J'entendais le faible mouvement de la chaîne dans l'anneau du collier. Je me demandai quel devait être le statut des femmes sur cette planète, une planète où il y avait de tels hommes.

Les hommes consacrèrent plusieurs minutes à leur examen. Ils ne se pressèrent pas.

Les deux hommes s'immobilisèrent alors devant moi, l'un d'entre eux légèrement en retrait, me regardant.

Je sentis le collier, alourdi par la chaîne, appuyer sur mes clavicules ; la chaîne pendait entre mes seins ; je sentais les lourds maillons sur mon corps. Je restai parfaitement immobile.

— « Je vous en prie, » soufflai-je sans changer de position.

Le barbu s'approcha de moi. Soudain, il me frappa avec la main droite, une gifle féroce. Je fus projetée, trébuchant, tournant sur moi-même, jusqu'à l'extrémité de la chaîne qui m'immobilisa cruellement, par le cou, me faisant tomber. Ma lèvre, au coin de la bouche, était coupée. Ma tête semblait avoir explosé. Je sentis le goût du sang.

L'homme aboya un ordre. Terrifiée et misérable, dans un mouvement de collier et de chaîne, je regagnai rapidement ma place et m'immobilisai devant eux, très droite, le menton haut, exactement comme je l'étais auparavant.

Je me demandai quel pouvait bien être le statut des femmes sur cette planète, une planète où il y avait de tels hommes.

Il ne me frappa pas de nouveau. Mon obéissance l'avait apaisé.

Il parla à nouveau. Je le regardai dans les yeux. Pendant quelques instants, nos regards se rencontrèrent. Je m'agenouillai.

L'autre homme poussa mon corps sur mes talons, de sorte que je fus assise sur les talons. Il me prit les mains et les posa sur mes cuisses. Je levai les yeux vers eux.

Je suis brune, avec les cheveux très foncés. Mes yeux sont également noirs. J'ai la peau claire. Je fais un mètre soixante et pèse soixante kilos. Je ne suis pas opulente mais on me trouve séduisante.

Les hommes me regardèrent. À cette époque, j'avais les cheveux courts. Je sentis le plat de la pointe de la lance du barbu sous mon menton et levai le menton, de sorte que ma tête fut haute.

Je m'appelais Judy Thornton. Je préparais une licence d'anglais et j'étais poétesse.

J'étais à genoux devant des barbares, nue et enchaînée.

J'avais terriblement peur.

J'étais à genoux exactement comme ils m'avaient placée, osant à peine respirer. J'avais peur de faire le moindre mouvement. Je n'avais pas envie d'être à nouveau frappée ou de les irriter et de les vexer. J'ignorais ce qu'ils pourraient faire, ces hommes terribles et puissants, tellement imprévisibles, inflexibles et primitifs, tellement différents des hommes de la Terre s'ils n'étaient pas complètement, totalement et absolument satisfaits de moi. Je résolus de ne pas leur fournir le prétexte de se mettre en colère. Je résolus de leur obéir absolument. Ainsi je restai à genoux, immobile, devant eux. Je sentis le vent sur les cheveux de ma nuque.

Les hommes continuèrent de me regarder. Cela me fit peur. Je ne fis pas un geste. Je restai, bien entendu, comme ils m'avaient placée. Je craignis d'avoir fait, sans m'en rendre compte, quelque chose qui leur ait déplu. Je ne bougeai aucun muscle. J'étais assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, le menton haut. Mes genoux étaient, par défense, serrés l'un contre l'autre.

L'homme dit quelque chose que je ne compris pas.

Puis avec la hampe de sa lance, rudement, suscitant mon horreur, il écarta mes genoux.

Je m'appelais Judy Thornton. Je préparais une licence d'anglais et j'étais poétesse.

Je ne pus m'empêcher de gémir tant la position était élégante et pleine d'impuissance.

J'étais à genoux devant eux dans une position qui, je l'apprendrais plus tard, était celle de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Satisfaits, ensuite, les hommes me tournèrent le dos. Je ne bougeai pas. Ils s'affairèrent à proximité du rocher. Apparemment, ils cherchaient quelque chose.

À un moment donné, le barbu revint près de moi. Il dit quelque chose. C'était une question. Il la répéta. Je regardais fixement devant moi, terrifiée. Mes yeux s'emplirent de larmes.

— « Je ne sais pas, » soufflai-je. « Je ne comprends pas. Je ne sais pas ce que vous voulez. »

Il s'éloigna et reprit ses recherches. Au bout d'un moment, furieux, il revint près de moi. Son compagnon était près de lui.

— « Bina, » dit-il, très distinctement. « Bina, Kajira. Var Bina, Kajira ? »

— « Je ne sais pas ce que vous voulez, » soufflai-je. « Je ne vous comprends pas. »

Je supposai qu'ils me demandaient ce qu'ils cherchaient. Ils avaient soigneusement fouillé l'endroit, allant jusqu'à écarter les hautes herbes avec la pointe de leurs lances.

Ils n'avaient pas trouvé.

— « Var Bina, Kajira, » répéta le barbu.

J'étais à genoux comme ils m'avaient placée, la lourde chaîne fixée à mon collier.

— « Je ne sais pas, » soufflai-je.

Soudain, sauvagement, il me frappa sur la bouche avec le dos de la main droite. Je tombai dans l'herbe. Le coup était violent. Il me fit plus mal que le premier. Sa puissance, sa méchanceté, sa rapidité me parurent incroyables. C'était à peine si je voyais encore clair ; je luttai contre le noir, la douleur et les éclairs aveuglants ; j'étais à quatre pattes dans l'herbe, la tête pendante ; je sentis le goût du sang ; le collier me faisait mal au cou ; je crachai du sang dans l'herbe ; il m'avait frappée ; ignorait-il donc que j'étais une femme ? Saisissant la chaîne et le collier, il me tira vers lui ; il plongea les deux mains dans mes cheveux.

— « Var Bina, Kajira ! » cria-t-il. « Var Bina ! »

— « Je ne comprends pas ! » m'écriai-je. « Oh ! » gémis-je, désespérée. À deux mains, il me secoua méchamment la tête. La douleur fut incroyable. Mes petites mains étaient

impuissantes sur ses poignets.

— « Var Bina ! » exigea-t-il.

— « Je vous en prie, je vous en prie, » sanglotai-je.

Il me jeta sur le sol, dans un tintement de chaîne, à ses pieds. Je restai couchée sur le flanc, terrifiée. Il détacha la bande de cuir qui lui barrait la poitrine et la jeta, avec la lame et le fourreau, un peu plus loin. Puis il défit rapidement la ceinture qu'il portait à la taille. Il en dégagea la dague et son fourreau, puis la mit en double. Il frappa une fois dans la paume de sa main. Je ne pouvais pas le voir. Couchée devant lui, dans l'herbe, je lui tournais le dos. Puis je l'entendis siffler dans l'air. Je hurlai de douleur. Inlassablement, avec méchanceté, il frappa. À un moment donné, il s'arrêta.

— « Var Bina, Kajira ? » demanda-t-il.

— « Je vous en prie, ne me faites pas de mal, » suppliai-je.

Il frappa à nouveau, inlassablement. Je me tordais de douleur, fouettée, me traînant sur le ventre dans l'herbe, en larmes, griffant le sol. Dans la douleur, c'était à peine si je comprenais. J'étais battue ! Ignorai-t-il donc que j'étais une femme ?

« Je vous en prie, ne me frappez pas ! » criai-je. « Je vous en prie ! »

Je couvris ma tête avec les mains. Je restai couchée, la tête baissée. Je tremblais à chaque coup. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'il cessât. Mais je ne savais pas ce qu'il voulait !

Puis il cessa, furieux. Je ne levai même pas la tête et restai couchée, en larmes, les mains sur la tête, la chaîne allant, sous mon ventre et entre mes jambes, jusqu'au collier.

Je l'entendis glisser le fourreau de sa dague sur sa ceinture, puis la remettre. Je l'entendis ramasser la bande de cuir qui supportait son épée et l'enfiler à nouveau. Je ne levai pas la tête et restai couchée, en larmes, enchaînée, tremblante. J'aurais fait n'importe quoi, n'importe quoi.

Un des hommes me parla, me poussa avec la hampe de sa lance.

Je me mis à quatre pattes. Je sentis le poids de ma chaîne. Je fus à nouveau poussée par la hampe de la lance.

Les yeux rouges, les joues et le corps couverts de larmes, en proie à la douleur, le dos, les flancs et les jambes brûlants, j'arrangeai la chaîne et m'agenouillai comme je l'étais à l'origine. Il y avait du sang sur ma bouche. Peu de choses avaient changé. J'étais agenouillée exactement comme précédemment. Peu de choses avaient changé, à ceci près que j'avais été frappée et battue.

Les deux hommes s'entretinrent. Puis, avec horreur, je vis le barbu se diriger vers moi. Il s'accroupit devant moi. Il sortit du fourreau la dague mince, d'une vingtaine de centimètres de long, à double tranchant et soigneusement aiguisée. Il l'immobilisa devant mon visage. Il ne dit pas un mot. L'autre homme s'accroupit derrière moi. Avec la main gauche, plongée dans mes cheveux, il me tira la tête en arrière ; avec la main droite, il monta, sur mon cou, jusqu'au menton, le lourd collier métallique que je portais. Cela me fit mal. Ma jugulaire était, tenue comme je l'étais, saillante et, sous le cercle métallique, saillante et exposée.

« Non, » suppliai-je. « Non ! »

Je compris que, du point de vue de ces hommes, je ne servais à rien. Je sentis le tranchant délicat, coupant comme un rasoir, de la lame sur ma gorge.

— « Var Bina, Kajira ? » s'enquit l'homme. « Var Bina ? »

— « Je vous en prie, » sanglotai-je. « Je vous en prie ! » J'aurais fait n'importe quoi. J'aurais fait n'importe quoi. J'aurais dit n'importe quoi, fait n'importe quoi, mais je ne savais rien. Je ne pouvais leur donner l'information qu'ils désiraient.

« Ne me tuez pas, » suppliai-je. « Je ferai tout ce que vous voudrez ! Gardez-moi ! Gardez-

moi pour vous ! Faites de moi votre captive, votre prisonnière ! Faites de moi tout ce que vous voudrez ! Ne suis-je pas belle ? Ne pourrais-je pas vous servir ? Ne pourrais-je pas vous faire plaisir ? » Puis, soudain, du plus profond de mon être, jaillissant de profondeurs dont j'ignorais l'existence, me submergeant, me stupéfiant, ma duplicité m'horrifiant, je criai : « Ne me tuez pas ! Je suis prête à devenir votre esclave ! Oui ! Oui ! Je suis prête à devenir votre esclave ! Votre esclave ! Ne me tuez pas ! Je serai votre esclave ! Laissez-moi être votre esclave ! Je vous supplie de me laisser être votre esclave ! »

L'horreur, le scandale, l'iniquité de ce que je venais de dire me firent trembler. Mais, à ce moment-là, audacieusement, désespérément, avec détermination et résolution, ne répudiant rien, je soufflai distinctement et fermement, la tête tirée en arrière :

« Ne me tuez pas, je vous en prie. Oui, je serai votre esclave. Oui, moi, Judy Thornton, je serai votre esclave. Moi, Judy Thornton, je vous supplie de me laisser être votre esclave. Je vous en prie, laissez-moi être votre esclave, » soufflai-je, « ... Maîtres ! » Je fus stupéfaite de les avoir appelés : Maîtres, pourtant cela me parut naturel car j'étais une femme, proie destinée à des hommes comme eux, gibier et proie naturels d'hommes comme eux et je sentis qu'ils étaient les maîtres naturels, conformément aux lois obscures de la biologie, d'êtres tels que moi.

« Je vous en prie, Maîtres, » soufflai-je.

— « Var Bina, Kajira ? » s'enquit l'homme.

Je gémis de désespoir. Je l'ignorais mais, maîtres riches et puissants, ils avaient accès à de nombreuses femmes aussi belles, et même plus belles que moi. Sur Terre, j'étais considérée comme une beauté, une femme exceptionnellement et terriblement belle mais, sur Gor, comme je le comprendrais par la suite, on pouvait m'acheter et me vendre pour une poignée de pièces en cuivre. Nous, femmes belles, n'avions rien d'exceptionnel. Dans de nombreuses demeures, on nous laissait aux fourneaux, servantes et filles de cuisine. J'étais la plus jolie fille de ma classe, dans mon université privée réservée à l'élite. Dans toute l'université, il n'y avait qu'une fille plus jolie que moi, c'était du moins ce qu'on disait, la jolie Elicia Nevins, qui préparait une licence d'anthropologie. Comme je la haïssais ! Nous étions rivales.

Je sentis le tranchant de la dague pénétrer la couche superficielle de la peau de ma gorge, prête à s'enfoncer. Je sentis la main et le bras de l'homme, par l'intermédiaire de l'acier, se tendre avant l'action. J'allais être égorgée.

Mais la lame s'immobilisa. Elle s'écarta de ma gorge. Le barbu regardait au loin, dans la plaine. Puis j'entendis également. C'était un homme qui chantait, sans crainte aucune, un chant mélodieux et répétitif.

Furieux, le barbu se leva, rengaina sa dague, ramassa son bouclier et sa lance. Son compagnon, déjà prêt, jusqu'au casque, regardait l'homme approcher. Il balançait sa lance dans sa main droite. Le barbu ne mit pas encore son casque, mais ne s'en éloigna pas.

Je me mis à quatre pattes dans l'herbe. Je pouvais à peine bouger. Je vomis dans l'herbe. Je tirai en vain sur le collier et la chaîne. Si seulement j'avais pu fuir, même en rampant. Mais jetais attachée.

D'une manière engourdie, je levai la tête. L'autre homme approchait d'un pas régulier, calme. Il semblait de bonne humeur. Il chantait, d'une voix riche, une chanson simple, comme pour se faire plaisir dans sa longue marche. Sa chevelure était noire et broussailleuse. Il était vêtu de rouge, comme les deux autres hommes. Il avait également une courte épée sur la hanche gauche, une ceinture avec un poignard dans son fourreau et de lourdes sandales, presque des bottes. Il avait une lance sur l'épaule gauche, qu'il tenait dans la main gauche ; à cette lance, étaient accrochés un bouclier et un casque : suspendu sur l'épaule droite, il

portait un sac qui contenait vraisemblablement des provisions ; une gourde, pleine d'eau supposai-je, était fixée à sa ceinture, derrière l'endroit où le fourreau était accroché à la bande de cuir qui lui barrait la poitrine. Il marchait en chantant, souriant, dans les hautes herbes. Il était habillé de la même manière que les autres hommes, portait une tunique similaire, mais eux réagirent à sa présence d'une manière montrant que son apparition leur déplaisait. Sa tunique était d'une coupe légèrement différente ; elle avait une marque, sur l'épaule gauche, qui leur faisait défaut. Ces différences étaient subtiles, à mes yeux, mais, pour ceux qui les connaissaient, elles étaient peut-être très importantes. Je tirai sur la chaîne. Personne ne fit attention à moi. Si j'avais été libre, j'aurais pu fuir discrètement. Je gémis. Il me fallait attendre.

L'homme cessa de chanter à une vingtaine de mètres de nous puis s'arrêta, souriant, dans l'herbe. Il tenait à présent sa lance, avec les objets qui y étaient accrochés, dans la main gauche, et il leva la main droite dans un geste jovial, la paume vers l'intérieur, face au corps.

« Tal, Rarii ! » dit-il d'une voix forte, avec un sourire.

— « Tal, Rarius ! » répondit le barbu.

Le nouveau venu décrocha la gourde de sa ceinture et posa également le sac qu'il portait.

Le barbu agita le bras d'un air furieux et parla durement. Il ordonnait au nouveau venu de s'en aller. Il montra son compagnon. Ils étaient deux. Le nouveau venu eut un sourire ironique et posa sa lance par terre, dégageant le casque et le bouclier.

Le barbu mit son casque, qui cacha presque complètement ses traits.

Son bouclier sur le bras gauche, tenant légèrement sa lance dans la main droite, son casque, suspendu par ses lanières, également dans la main droite, le nouveau venu avança tranquillement.

À nouveau le barbu lui fit signe de s'en aller. À nouveau, il parla durement. Le nouveau venu sourit.

Ils parlèrent. Je ne compris pas un mot. Le nouveau venu s'exprimait calmement ; à un moment donné, il rit en se tapant sur la cuisse. Les deux autres hommes s'exprimaient avec colère. Celui qui n'avait pas de barbe brandissait sa lance.

Le nouveau venu ne faisait pas attention à lui. Il regardait derrière les hommes, il me regardait.

Je pris alors conscience, ce qui n'était pas arrivé auparavant, à cause de la peur, de l'étrange réaction sentimentale et physiologique dont j'avais été victime quelques instants auparavant, lorsque j'avais supplié des hommes puissants de me réduire en esclavage. Mes sentiments avaient été engloutis par la terreur mais, mêlé à eux, outre la terreur, il y avait eu un relâchement étrange, presque hystérique, de tension, d'émotion contenue. J'avais dit des choses que je n'aurais jamais imaginé pouvoir dire et, à présent, elles ne pouvaient pas être niées. Je me rendis compte que j'avais supplié d'être une esclave. Bien entendu, j'étais terrifiée mais je sentais, au plus profond de mon être, que je ne l'avais pas dit simplement pour sauver ma vie. Bien entendu, je voulais désespérément rester en vie. Bien entendu, j'aurais dit n'importe quoi ! Mais c'était ce que j'avais ressenti lorsque je l'avais dit qui, à présent, me troublait si intensément, jusqu'au plus profond de moi-même. Mêlées à la terreur, il y avait eu la libération d'instincts refoulés, la joie de la confession, la passion de l'ouverture, de l'authenticité, de l'honnêteté. La terreur, et le désir désespéré d'acheter ma vie à n'importe quel prix, avaient été l'occasion, et la justification adéquate, de mes déclarations, mais cette terreur ne pouvait expliquer la reconnaissance sauvage, incontrôlable, l'effondrement des inhibitions, que j'avais ressentis, la passion torrentielle, l'abandon, la capitulation face à moi-même et à mes instincts qui m'avaient, bien qu'estompés par la

terreur, tellement secouée et excitée. La terreur ne comptait pas. Elle n'avait constitué qu'une occasion en rien nécessaire. Ce qui comptait, c'était ce que j'avais ressenti lorsque j'avais supplié ces hommes puissants d'être mes maîtres. C'était comme si, en demandant des chaînes d'acier, je m'étais débarrassée de milliers de chaînes invisibles qui m'empêchaient d'être moi-même. Des chaînes d'acier, me dis-je, pourraient m'attacher à mes vérités, m'interdisant de rechercher ce que, au fond de mon cœur, je ne souhaitais pas, ce que je n'étais pas. Je me demandai alors quelle était la nature de la femme. Je compris alors que, précédemment, dans les émotions qui m'avaient submergée, je n'avais pas été seulement terrifiée. J'avais éprouvé une libération, du soulagement et de la joie. Bizarrement, en outre, pendant ces instants, en dehors de la terreur, j'étais excitée. Jamais, précédemment, je n'avais été aussi érotiquement stimulée, aussi excitée que lorsque j'avais supplié ces deux hommes puissants de me réduire en esclavage. Je regardai alors le nouveau venu, qui me considérait. Je frémis. Nue et enchaînée, je sentis que mon corps baignait soudain dans la chaleur du désir. Peut-être avait-il déchiffré le corps de nombreuses femmes. Il m'adressa un sourire ironique. Face à cette estimation brutale de ma beauté, je rougis, furieuse. Je baissai la tête. J'étais en colère. Pour qui me prenait-il ? Une esclave enchaînée dont la beauté appartenait au plus fort, au plus vigoureux, à celui dont l'épée était plus rapide ou bien à celui qui offrait davantage d'argent ?

Il me montra. Il parla. Le barbu parla à nouveau durement, agitant le bras, ordonnant au nouveau venu de s'en aller. Le nouveau venu rit. Le barbu dit quelque chose, me montrant d'un geste. Le ton de sa voix était méprisant. Cela me mit en colère. Le nouveau venu me regarda plus attentivement. Il me parla, d'une voix forte. Le mot qu'il prononça, je l'avais déjà entendu. L'autre homme me l'avait adressé après que j'eusse été battue, lorsqu'il m'avait poussée avec sa lance, avant que je m'agenouille à nouveau, bien que frappée et battue, devant les hommes, un instant avant que la dague soit posée sur ma gorge. Rejetant la tête en arrière, je m'agenouillai, la chaîne pendant, devant mon corps, jusque dans l'herbe. Je m'assis sur les talons, le dos très droit, les mains sur les cuisses, la tête haute, regardant droit devant moi. Je redressai les épaules, les seins tendus. Je ne négligeai pas la position de mes genoux ; je les ouvris aussi largement que possible, sachant que c'était ce que voulaient les hommes. J'étais à nouveau à genoux devant eux dans cette position extrêmement élégante et pleine d'impuissance que les hommes peuvent exiger des femmes, cette position qui, je l'apprendrais plus tard, est celle de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Le nouveau venu parla plus fermement. Le barbu et son compagnon répondirent avec colère. Le nouveau venu, je le vis du coin de l'œil, me montrait. Il souriait. Je tremblais et frémissais. Il exigeait que je lui sois remise. Il leur demandait de me céder à lui ! Le monstre impudent ! Comme je le haïssais et comme j'étais contente ! Les hommes rirent. J'eus peur. Ils étaient deux et lui était seul ! Il aurait dû fuir. Il aurait dû trouver le salut dans la fuite ! J'étais à genoux, enchaînée.

— « Kajira canjelne ! » dit le nouveau venu. Bien qu'il me montrât péremptoirement avec sa lance, c'était aux deux hommes qu'il s'adressait. Il ne les quittait pas des yeux.

Le barbu parut furieux.

— « Kajira canjelne, » admit-il.

— « Kajira canjelne, » dit l'autre homme, sobrement.

Le nouveau venu recula alors de quelques pas. Il s'accroupit, prit un brin d'herbe et se mit à le mâcher.

Le barbu s'approcha de moi. De sous sa tunique, il sortit deux minces lanières de cuir tressé, noir, d'une trentaine de centimètres de long chacune. Il s'accroupit derrière moi. Il me

tira les poignets dans le dos, les croisa puis les attacha solidement et avec compétence. Puis il me croisa les chevilles et les attacha également. Je sentais le cuir tressé, marquant la peau de mes chevilles et de mes poignets. Je me tassai sur moi-même, impuissante. Puis, me tenant par les cheveux avec la main gauche, par-derrière, je sentis une grosse clé, qu'il avait dû sortir de sa tunique, s'enfoncer profondément dans la grosse serrure qui se trouvait sous mon oreille gauche. Le gros collier, avec sa serrure, fut pressé contre le côté gauche de mon cou. La clé tourna. J'entendis la serrure cliqueter. Elle fit un bruit fort. Il devait s'agir d'une grosse serrure, très résistante. Il posa la clé dans l'herbe et, à deux mains, tirant, ouvrit le collier. Il le laissa également tomber avec la chaîne qui y était attachée, dans l'herbe. J'étais débarrassée du collier ! Je regardai le collier. C'était la première fois que je le voyais. Comme je l'avais deviné, il était assorti à la chaîne. Il était lourd, circulaire, en acier noir, articulé, efficace, pratique, effrayant. Il comportait une barrette et un anneau. L'anneau était rond et faisait environ cinq centimètres de diamètre.

J'étais débarrassée du collier. Mais j'étais attachée. Je tirai, en vain, sur mes liens.

Le barbu me prit dans ses bras. Mon poids ne signifiait rien, pour lui. Il se tourna vers l'étranger, toujours accroupi à quelques mètres.

— « Kajira canjelne ? » demanda le barbu. C'était comme s'il donnait à l'étranger une occasion de renoncer. Peut-être une erreur qu'il avait faite. Peut-être y avait-il eu un malentendu ?

L'étranger, accroupi dans l'herbe, son bouclier près de lui, l'extrémité de sa lance dans l'herbe, l'arme dressée, la pointe vers le ciel, hocha la tête. Il n'y avait pas eu d'erreur.

— « Kajira canjelne, » dit-il simplement.

L'autre homme, contrarié, s'éloigna de quelques pas. Puis, à contrecœur, avec la pointe de sa lance, il traça un cercle dans l'herbe. Il faisait environ trois mètres de diamètre. Le barbu me jeta sur son épaule et m'emporta dans le cercle. Je fus jetée en son centre. Je restai couchée sur le flanc, attachée.

Les hommes parlèrent, comme s'ils mettaient la dernière main à un marché. Cela ne dura pas longtemps.

Je me mis péniblement à genoux. Je restai à genoux.

L'étranger, à présent, était debout. Il mit son casque. Il glissa son bouclier sur son bras, ajustant les lanières. Il tira la courte lame qu'il portait sur la hanche gauche de quelques centimètres, dans son fourreau, puis la remit en place, la faisant glisser dans le fourreau. Elle n'était pas serrée. Il prit la lance dans sa main droite. Elle avait une hampe longue et lourde d'environ cinq centimètres de diamètre et deux mètres de long ; la tête de l'arme, y compris l'empennage et les rivets, faisait approximativement vingt-cinq centimètres de long ; les tranchants de la lame commençaient à environ cinq centimètre de la partie inférieure de l'empennage, qui renforçait la lame, s'effilant avec la lame, à deux tranchants, jusqu'à environ vingt centimètres de sa pointe ; la lame était en bronze ; elle était large en bas, effilée en haut ; compte tenu de la solidité de l'arme, de la pesanteur inférieure de cette planète et de la puissance de l'homme qui l'utilisait, je supposai qu'elle disposait d'un pouvoir de pénétration considérable ; je doutais que leurs boucliers, bien que résistants, pussent la détourner, s'ils étaient frappés de front ; je fus persuadée qu'une telle arme pouvait pénétrer d'un quart de sa longueur dans le corps, plus mince et plus tendre, d'une femme ; je regardai la lance ; elle était terriblement puissante ; elle me fit peur.

Mes deux ravisseurs s'entretinrent brièvement. Celui qui ne portait pas de barbe avança alors, le bouclier sur le bras, la lance à la main. Il se trouvait à une douzaine de mètres de l'étranger.

Je les regardais. Ils étaient immobiles, vêtus de rouge, portant un casque et similairement armés. Ils se tenaient dans l'herbe. Ils ne me regardaient pas. J'étais oubliée. J'étais à genoux dans le cercle. Je tentai de me libérer. Cela me fut impossible. Je restai à genoux dans le cercle.

Le vent faisait onduler l'herbe. Les nuages passaient dans le ciel bleu.

Pendant un long moment, personne ne bougea. Puis, soudain, en riant, l'étranger leva sa lance et en ficha la hampe dans le sol.

— « Kajira canjelne ! » cria-t-il en riant.

Je ne pouvais le croire. Il semblait joyeux. La perspective du combat lui faisait plaisir. Comme il était terrible ! Comme il était fier, magnifique ! Je crois que je compris alors, horrifiée, la nature des hommes.

— « Kajira canjelne ! » s'écria l'autre homme.

Méfiants, ils tournèrent l'un autour de l'autre.

J'attendis, à genoux, effrayée, nue et attachée, dans le cercle. Je regardai les hommes qui tournaient avec méfiance l'un autour de l'autre. Je tirai sur mes liens. J'étais impuissante.

Soudain, comme d'un commun accord, chacun poussant un cri sauvage, ils se jetèrent l'un sur l'autre.

C'était le rituel du jet des lances.

La lance de mon ravisseur parut filer vers le ciel, rebondissant sur la surface oblique, levée, du bouclier de l'étranger. La lance, après avoir rebondi sur le bouclier, parcourut une trentaine de mètres, tombant dans l'herbe où elle se ficha, éloignée et inutile, la hampe pointée vers le ciel. La lance de l'étranger avait transpercé le bouclier de mon ravisseur et l'étranger, coinçant la hampe entre son bras et son corps, avait soulevé le bouclier de son adversaire tout en exerçant une torsion, les jetant tous les deux, car son adversaire n'avait pas eu le temps de dégager les lanières, sur le sol, à ses pieds. La lame de l'étranger, à présent dégainée, sous le casque de son adversaire, était posée sur sa gorge.

Mais l'étranger ne frappa pas. Il coupa les lanières du bouclier de son adversaire, lui dégageant le bras. Il recula. Il jeta son bouclier dans l'herbe.

Il attendit, la lame dégainée.

L'autre homme retrouva ses esprits et se releva d'un bond. Il était furieux. Sa lame jaillit de son fourreau. Il chargea l'autre, l'étranger, et le combat commença.

À genoux, terrifiée, je frémissais d'horreur. Il ne s'agissait pas d'êtres humains tels que je les connaissais. Il s'agissait de guerriers et de monstres.

Je criai de peur.

J'avais toujours eu peur des lames en acier, même des couteaux. À présent, j'étais à genoux, attachée et nue, impuissante, complètement exposée et vulnérable, à proximité d'hommes féroces, adroits et forts, qui, déterminés et impitoyables, avec de l'acier nu et aiguisé, se consacraient aux sauvageries de la guerre.

Ils combattirent.

Je regardai, les yeux écarquillés, attachée. La précision de leur combat était furieuse, violente.

Ils étaient à quelques mètres de moi.

Je gémis.

En avant et en arrière, rapidement, ils bougeaient dans leur compétition sinistre.

Je me demandai de quel genre d'hommes il s'agissait ; de toute évidence, ils n'étaient pas comme ceux que j'avais rencontrés jusque-là. Pourquoi ne fuyaient-ils pas ? Mais ils s'opposaient, et se battaient. Comme ces hommes me faisaient peur, et me font toujours

peur ! Une femme ne peut que s'agenouiller, tremblante, devant de tels hommes.

Un homme recula, grognant, tournoyant, et tomba à genoux dans l'herbe, puis il s'effondra sur le flanc, gisant sur l'épaule, plié en deux, crispé par la douleur, saignant, la main sur le ventre, sa lame perdue dans l'herbe.

L'étranger recula, la lame ensanglantée. Il s'immobilisa et regarda l'autre homme, le barbu.

Le barbu leva son bouclier et sa lance.

— « Kajira canjelne ! » s'écria-t-il.

— « Kajira canjelne ! » répéta l'étranger. Il alla arracher sa lance du bouclier transpercé de l'homme avec qui il avait partagé, quelques instants plus tôt, le jeu de la guerre. L'adversaire tombé était recroquevillé dans l'herbe ; sa lèvre inférieure était ensanglantée ; il la déchirait avec ses dents, la serrant afin que, malgré la douleur, aucun son ne franchisse ses lèvres. Ses mains serraient le rouge de sa tunique mouillée, la roulant sous la ceinture partiellement coupée. L'herbe, autour de lui, était couverte de sang.

L'étranger ramassa le bouclier transpercé afin d'en retirer son arme à pointe de bronze.

Au même instant, le barbu, avec un cri sauvage, se jeta sur lui, la lance levée.

Avant que j'aie pu exprimer mon horreur, ou faire le moindre geste, l'étranger avait réagi, roulant sur le flanc et, en un instant, se relevant et se mettant en garde. Tandis qu'un cri de désespoir franchissait mes lèvres, la pointe de la lance du barbu passa à gauche du casque de l'étranger. L'étranger n'était pas resté à proximité du bouclier transpercé mais s'était éloigné. Pour la première fois, à ce moment-là, l'étranger parut mécontent. La lance du barbu s'était enfoncée dans l'herbe. Sa pointe et trente centimètre de hampe avaient disparu dans l'herbe. Il faisait face à l'étranger, à présent, l'épée dégainée. Au moment où il avait manqué son coup, il avait abandonné l'arme, pivotant sur lui-même et dégainant son épée. Le barbu était livide. Mais l'étranger ne s'était pas jeté sur lui. Il attendait, en garde. Il agita sa lame, indiquant qu'ils pouvaient à présent se battre.

Avec un cri de rage, le barbu se précipita sur lui, frappant avec le bouclier, l'épée basse. L'étranger n'était pas là. Deux fois encore, le barbu chargea et, chaque fois, l'étranger n'était plus au point d'impact prévu. La quatrième fois, l'étranger était derrière lui et sur la gauche. L'épée de l'étranger était contre son aisselle gauche. Le barbu resta parfaitement immobile, livide. L'épée de l'étranger bougea. L'étranger recula. Le bouclier du barbu glissa sur son bras. Les lanières qui le fixaient à la partie supérieure du bras avaient été coupées. Le bouclier tomba, sur la tranche, dans l'herbe, bascula et oscilla, puis s'immobilisa, sa grande surface arrondie et concave légèrement inclinée, dirigée vers le ciel. Je voyais les lanières coupées.

Puis ils engagèrent le combat.

Les deux hommes se faisaient face.

Je constatai alors, ce que je n'avais pas fait auparavant, l'adresse de l'étranger. Précédemment, il s'était adapté, pendant quelque temps, à son premier adversaire. D'une manière rapide quoique mesurée, il s'était échauffé, rudement et correctement, respectant son adversaire, ne lui permettant pas de deviner toute la puissance de sa lame, l'adresse dévastatrice et subtile qui, à présent, paraissait conférer une légèreté terrifiante à l'acier rapide. Je vis l'homme blessé, à présent dressé sur le coude, regarder avec horreur. Il n'avait pas été tué. Gisant dans l'herbe ensanglantée, il comprit que la vie lui avait été laissée. Avec une adresse humiliante, l'étranger jouait avec le barbu trébuchant, livide qui, quelques instants auparavant, voulait m'égorger. Attachée, à genoux, je compris avec une exaltation effrayante que l'étranger était le maître des deux autres. Quatre fois, il pénétra la garde de l'autre, sa lame sur sa poitrine ou sur sa gorge, mais il ne se débarrassa pas de lui. Il obligea le

barbu à reculer jusqu'à son bouclier abandonné. Avec un cri, il poussa le barbu qui tomba, trébuchant, en arrière dans le bouclier, puis glissa sur l'herbe où il resta immobile, la lame de l'étranger sur son cou. L'étranger, alors, méprisant, recula. Le barbu se releva péniblement. L'étranger se remit en garde.

Le barbu ramassa sa lame et la jeta dans l'herbe. Elle s'enfonça jusqu'à la garde.

L'étranger remit sa lame dans son fourreau. Le barbu détacha sa ceinture, laissant tomber ceinture et dague dans l'herbe. Puis il s'approcha lentement de son compagnon et détacha également la ceinture de sa dague. L'homme serrait sa tunique ensanglantée sur sa blessure pour étancher le flot de sang. Le barbu aida l'autre à se lever et ensemble, le barbu soutenant l'autre, ils s'en allèrent.

L'étranger les regarda partir. Il les regarda jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au loin.

Il retira sa lance du bouclier qu'elle avait transpercé. Il planta la hampe dans l'herbe. Elle faisait penser à un drapeau… Il posa son bouclier à côté.

Puis il se tourna vers moi.

J'étais à genoux dans le cercle tracé dans l'herbe par la pointe de la lance. J'étais nue. J'étais attachée. J'étais sur une planète inconnue.

Il se dirigea vers moi, lentement. Je fus terrifiée.

Puis il s'immobilisa devant moi.

Je n'ai jamais eu aussi peur. Nous étions seuls, totalement.

Il me regarda. Je posai la tête dans l'herbe, à ses pieds. Il resta immobile. Sa présence me rendait terriblement timide, impuissante. J'attendis qu'il parle, qu'il me dise quelque chose. Il devait comprendre ma terreur ! N'était-elle pas visible dans mon corps attaché, ma vulnérabilité totale ? J'attendis qu'il me dise un mot gentil, une parole tendre, quelque chose qui puisse me rassurer, un mot doux et compatissant susceptible de calmer mes craintes. Je tremblais. Il ne dit rien.

Je n'osai pas lever la tête. Pourquoi ne me parlait-il pas ? Un homme bien élevé, certainement, à présent, prononçant des paroles douces et rassurantes, détournant le regard de ma beauté, se serait hâté de mettre un terme à ma désagréable situation.

Il quitta son casque. Il le posa dans l'herbe.

Je sentis sa main dans mes cheveux, pas cruellement, mais avec fermeté et tranquillité, comme on plongerait la main dans la crinière d'un cheval. Puis ma tête fut levée et tirée en arrière jusqu'au moment où, sa main droite sur mes genoux, la gauche dans mes cheveux, je fus à genoux, penchée en arrière, la tête sur le sol, le dos douloureusement arqué, les yeux fixant, effrayés, le ciel. Puis il examina l'arc de ma beauté. Je suis très fière de ma beauté. Ensuite, il me jeta sur le flanc et m'étendit, afin d'en examiner les lignes. Je gisais sur le flanc droit. Il tourna autour de moi en me regardant. Du bout du pied, il me fit aussi tendre les orteils, afin que la ligne de mon corps fût complètement tendue. Il s'accroupit ensuite près de moi. Je sentis sa main sur mon cou. Il passa le pouce sur l'égratignure que le collier m'avait faite au cou, lorsque j'avais stupidement essayé de l'enlever. Cela me piqua. Mais l'écorchure n'était pas profonde. Il toucha mon bras, mon avant-bras, mes doigts, les faisant bouger. Il passa les mains sur mon corps, fermement, en suivant les courbes. Il posa une main sur mon dos et l'autre sur mon flanc et, pendant quelques instants, me tenant de la sorte, suivit ma respiration. Il tâta ma cuisse, plia mes jambes, notant la transformation du galbe du mollet. Un homme bien élevé n'aurait certainement pas agi ainsi. Jamais un homme ne m'avait traitée et touchée comme il le faisait ; aucun homme de la Terre, j'en étais convaincue, n'aurait osé toucher ainsi une femme. J'eus l'impression qu'il m'examinait comme un animal. À un moment donné, me tournant la tête, glissant deux doigts de la main gauche et deux doigts de la droite dans ma bouche, il m'ouvrit grand la bouche et examina mes dents. J'ai d'excellentes dents, blanches, petites et droites. J'avais eu deux caries, qui avaient été soignées. Il ne s'intéressa guère à elles. Il avait déjà rencontré, comme je l'appris plus tard, des femmes de la Terre. Ce type de caractéristique peut servir à démontrer une origine terrienne. Les Goréens ont rarement des caries. Je ne sais pas très bien pourquoi. En partie, c'est sans doute parce qu'ils ont un régime alimentaire plus rustique, plus simple, contenant moins de sucre ; en outre, je présume que la culture joue également un rôle et c'est une culture où on aucune pression chimique inutile, liée à la culpabilité et au souci, n'est exercée sur le corps dans les années précédant la puberté. Les jeunes Goréens, comme les jeunes de la Terre, rencontrent des difficultés en grandissant mais la culture, ou les cultures, n'estiment pas convenable de conditionner implicitement les jeunes à considérer les effets inévitables de la maturation comme suspects, déplorables ou insidieux. Il me jeta donc sur l'autre flanc et soumit la partie droite, impuissante, de ma beauté, à un examen similaire.

L'audace, la franchise, la simplicité avec lesquelles il me manipulait, m'horrifièrent.

Me prenait-il pour un animal ? Croyait-il que je n'étais qu'un objet que l'on possède ?

Puis il me jeta à plat ventre à ses pieds et je restai là. J'avais les poignets attachés dans le dos par une mince lanière de cuir tressé. Mes chevilles étaient également croisées et attachées. Je sentais l'herbe sous mon corps ; je la sentais caresser mon flanc gauche sous l'effet du vent. Je gardai les orteils tendus.

Il me considéra pendant quelque temps.

Comme je dois lui paraître belle, me dis-je ! Et j'avais perçu sa virilité incroyable, sa virilité animale, tellement différente de la sexualité anémiée, atrophiée, conforme aux exigences sociales et tragiquement endémique parmi les mâles de la Terre. Pour la première fois de mon existence, j'eus l'impression de comprendre ce que signifiait le mot « mâle » et, tandis que je gisais ainsi devant lui, vaguement, bien que cela me fasse peur, quel pouvait être le sens du mot : « femme », ou « femelle ». Comme je dois lui paraître belle, me dis-je, attachée, totalement vulnérable, à ses pieds ! Comme cela devait faire frémir les splendeurs de sa virilité de voir cette femme, qui lui appartenait, prise, impuissante à ses pieds, dont il pouvait faire, dans son désir, son plaisir et sa joie, ce qu'il voulait, incapable de lui échapper, sur laquelle il pouvait exercer sa volonté !

Je sentis qu'il me retournait. Je devais lui résister ! C'était un monstre ! J'étais assise, à présent, le visage tourné sur le côté, essayant de le repousser mais, derrière moi, son bras gauche m'immobilisait. Je constatai qu'il était inutile de lutter. Avec la main droite, il tourna mon visage vers le sien. Il regarda les lignes délicates de mon visage. Son pouce était sur le côté droit de mon visage, ses doigts sur le côté gauche. Je ne pouvais bouger la tête. Sa peau était brune. Son visage, à sa manière large, rude, était brutalement beau. Ses yeux étaient très noirs, ses cheveux bruns, broussailleux, longs.

Il me dit quelque chose. Je sentis son souffle sur mon visage. Je tremblai. Je bredouillai.

— « Je vous en prie, je vous en prie, » dis-je. « Je ne parle pas votre langue. Je vous en prie, détachez-moi. »

Il parla à nouveau.

— « Je ne vous comprends pas, » dis-je. « Je vous en prie, détachez-moi. »

Il se redressa et, me prenant par les bras, me fit lever. Il me regarda dans les yeux. Ma tête n'arrivait qu'à la hauteur de sa poitrine ; la largeur de mon corps ne semblait faire que la moitié de celle de cette poitrine puissante, vêtue de rouge. Ses mains me serraient très fort les bras. Mes chevilles étant attachées, croisées, je serais tombée s'il m'avait lâchée ; je ne pouvais tenir debout sans aide. Il parla à nouveau, une question.

— « Je ne comprends pas, » dis-je. Il me secoua. J'eus l'impression que ma tête allait être arrachée. Il répéta la question. « Je ne comprends pas ! » sanglotai-je. Il me secoua à nouveau, avec colère mais sans cruauté. Puis il me lâcha. Attachée comme je l'étais, je ne pus que tomber à genoux. Je levai la tête. Jamais je n'avais connu une telle puissance.

Il s'accroupit devant moi. Il me regarda avec intensité. Il me parla à nouveau. Je secouai misérablement la tête. Je le regardai.

— « J'apprendrai la langue que vous voulez, » bredouillai-je, en larmes, « mais, pour le moment, je ne parle pas votre langue. »

Il parut satisfait, ou résigné, après cette déclaration, considérant qu'il ne servait à rien de tenter de communiquer avec moi. Nous ne pouvions parler. Il se leva et regarda autour de lui. Il n'était pas content. Il ne me regardait pas. Je haussai les épaules, légèrement en colère. Il ne pouvait me voir. Ce n'était pas ma faute si je ne pouvais pas parler avec lui. Mais ensuite, tandis qu'il regardait la prairie, le rocher, je posai la tête par terre, seule et misérable dans le

grand cercle tracé dans l'herbe. J'étais petite dans l'herbe, seule. J'étais à genoux, impuissante, barbare ignorante, nue et attachée, incapable même de parler à son ravisseur, sur une planète inconnue.

Plus tard, après avoir examiné les environs du rocher, cherchant peut-être à déterminer ce que je faisais là et mon identité, l'homme puissant, vêtu de rouge, revint vers moi.

C'était la fin de l'après-midi.

Je le regardai en tremblant.

Il me prit par les cheveux et me jeta à plat ventre dans l'herbe, à ses pieds. Je restai là, impuissante.

J'entendis l'épée glisser dans son fourreau.

« Ne me tuez pas ! » sanglotai-je. « Je vous en prie, ne me tuez pas ! »

Je restai couchée, terrifiée. Je sentis l'épée, dans un mouvement souple, comme si elle ne rencontrait aucune résistance, couper les liens qui m'attachaient les chevilles.

Puis il s'éloigna. Il ramassa le sac et la gourde qu'il portait et les suspendit tous les deux, cette fois, à sa ceinture. Il reprit son casque. Il se dirigea vers la lance plantée dans l'herbe, verticale, la lame dressée vers le ciel, et le bouclier concave qui se trouvait au pied. Il suspendit bouclier et casque à la hampe de la lance, les portant derrière l'épaule gauche, le bras gauche reposant sur la hampe de la lance, la maintenant en place. Puis, sans m'adresser un regard, il s'en alla.

Je le regardai partir. Je me levai péniblement, les mains toujours attachées dans le dos. Je regardai, autour de moi, les indices de bataille, les boucliers abandonnés, dont un était transpercé, les armes éparpillées. Je regardai le rocher auquel, par le cou, j'avais été attachée au moyen d'une lourde chaîne. Je me tenais dans le cercle tracé dans l'herbe. Le vent faisait onduler l'herbe, mes cheveux. Le ciel était plus sombre. Je retins mon souffle. Sur l'horizon, je vis trois lunes se lever. L'homme était loin.

Je sortis du cercle tracé dans l'herbe, courant derrière lui.

« Ne m'abandonnez pas ! » criai-je. « Ne me laissez pas toute seule ici ! Arrêtez ! Attendez ! Je vous en prie, attendez ! »

Le souffle court, je courus derrière lui, trébuchant, tombant de temps en temps.

« Je vous en prie, attendez ! » criai-je.

À un moment donné, il se retourna et s'aperçut que je courais derrière lui. Je m'arrêtai, essoufflée. Je restai debout dans l'herbe, à environ deux cents mètres de lui. Puis il me tourna le dos et continua son chemin. Misérable, trébuchant, je me remis à courir. Il se retourna encore alors que j'étais à vingt mètres de lui. À nouveau, je m'arrêtai. Sous son regard, sans raison nettement apparente, je baissai la tête. Il se remit alors en marche et je le suivis. Quelques instants plus tard, je le rattrapai et restai environ trois mètres derrière lui. Il s'arrêta et se retourna. Je m'arrêtai et baissai la tête. Il repartit alors et je le suivis encore. Puis, une nouvelle fois, quelques minutes plus tard, il s'arrêta. Je m'arrêtai également, baissant la tête. Cette fois, il vint à environ un mètre de moi. Je me tins extrêmement droite, la tête baissée. J'étais terriblement consciente de sa proximité, de ma nudité, de ses yeux sur moi. Bien que je ne sois qu'une femme de la Terre, j'avais une vague idée du tumulte de joie et de plaisir que le spectacle d'un corps féminin peut déclencher chez un homme. Et je savais que j'étais très belle. Il posa le pouce et les doigts sous mon menton et me fit lever la tête. Je vis ses yeux et détournai rapidement les miens, n'osant pas soutenir son regard. Je constatai avec horreur que j'avais envie qu'il me trouve agréable… en tant que femme. Il me considéra pendant une minute ou deux, puis il détacha le bouclier et le casque suspendus à sa lance. Il décrocha le sac et la gourde qu'il portait à la ceinture. Il me les mit autour du cou. Puis,

réglant les lanières, il me mit le bouclier sur le dos. Je trébuchai sous le poids. Ensuite, portant son casque, par ses jugulaires, dans la main gauche et la lance légèrement, dans la droite, il se remit en marche dans l'herbe. Trébuchant sous le poids du bouclier, du sac et de la gourde, je le suivis. À un moment donné, il se retourna et, avec sa lance, indiqua l'endroit et la distance où je devais suivre. Ces choses varient, ai-je appris, d'une ville à l'autre et dépendent également du contexte. Dans un marché, dans la foule et la bousculade, par exemple, la femme peut suivre très près, jusqu'à toucher l'arrière de l'épaule gauche de l'homme. Il est rare que les femmes suivent sur la droite. Si elle est ainsi placée, cela indique en général qu'elle n'est pas appréciée. Si plusieurs femmes suivent, celle qui est le plus près et sur la gauche est en général la plus appréciée ; les femmes luttent entre elles pour obtenir cette place. Dans la campagne, comme dans la plaine où nous marchions, la femme se trouve entre deux ou trois mètres derrière, sur la gauche. Si l'homme doit bouger soudainement, de ce fait, elle ne pourra pas le gêner.

Il se remit à marcher. Portant son bouclier, le sac et la gourde, un peu moins de trois mètres derrière lui, sur sa gauche, je le suivais. Je suppose que cela aurait dû me déplaire. Je savais que je le suivais comme un petit chien. Comme cela me semblait étrange ! Je ne comprenais pratiquement rien de ce qui était arrivé. Je m'étais éveillée, nue et enchaînée, sur une planète étrangère. Des hommes étaient venus près du rocher auquel j'étais enchaînée. Ils avaient la clé de mon collier. Ils venaient vraisemblablement me chercher. Mais qui m'avait abandonné là à leur intention ? Et que voulaient-ils ? Ils m'avaient interrogée, battue. Le mot « Bina » était souvent revenu dans leurs questions. « Var Bina ! » demandaient-ils. Bien entendu, je n'avais pas compris. Alors, furieux, ils avaient voulu m'égorger. J'avais été sauvée par hasard, par un homme armé et adroit, qui passait dans la plaine à ce moment-là. Son arrivée, à en juger par les réactions de mes ravisseurs, était totalement inattendue et indésirable. Compte tenu de ses propres réactions, j'avais déduit qu'il ignorait tout des hommes qu'il avait rencontrés là et qu'il s'était comporté comme il l'aurait fait avec n'importe quels autres individus vêtus de rouge, armés et casqués. Je faisais partie d'un plan, d'un dessein, me semblait-il, que je ne comprenais pas et qui avait été, par cette rencontre due au hasard, ruiné. Mais que signifiait le mot « Bina » ? Il devait s'agir de quelque chose que j'étais censée avoir, ou qui aurait dû se trouver près de moi. Le plan avait peut-être été ruiné, ou bien avait peut-être échoué avant même l'arrivée des deux hommes près du rocher. Je l'ignorais. Je ne comprenais rien. Peut-être le plan n'était-il pas ruiné. Peut-être étais-je encore porteuse d'un secret dont les deux hommes ignoraient tout. Peut-être n'avaient-ils pas compris quelle était mon utilité. Peut-être leurs informations étaient-elles incomplètes ou erronées. J'avais l'impression que je devais jouer un rôle dans quelque chose que je ne comprenais pas. Je ne pouvais ni expliquer ni comprendre ce que je faisais sur cette planète. Si je n'y avais été emmenée qu'en tant que femme nue, il semblait inutile de m'avoir laissée, ainsi, dans cette étendue sauvage. En outre, il aurait également été inutile de m'interroger aussi sévèrement ; en outre pourquoi, si j'avais été transportée sur cette planète pour une raison masculine, à cause de ma beauté, disons, les hommes étaient-ils prêts, dans leur colère, à me tuer ? Ils avaient vraisemblablement dû comprendre que j'étais prête à faire tout ce qu'ils voulaient, que j'étais prête à servir leur plaisir. Si j'avais été transportée là seulement pour ma beauté, ils ne se seraient certainement pas conduits de cette manière. Je frémis, me souvenant de la lame sur mon cou.

Puis l'étranger était arrivé.

« Kajira canjelne ! » avait-il dit. J'avais été débarrassée de la chaîne et du collier. Un cercle avait été tracé dans l'herbe. Attachée, j'avais été jetée à l'intérieur. À genoux, j'avais regardé

les hommes combattre.

Et, à présent, nue et les mains toujours attachées, portant son bouclier, je suivais le vainqueur.

Je me souvins de sa puissance, de son insolence, de son adresse et de sa force. J'admirai la largeur de ses épaules, tandis qu'il marchait devant moi. Je me souvins de la simplicité et de l'audace avec lesquelles, après sa victoire, il m'avait examinée.

Je portais à présent son bouclier. Je marchais derrière lui. Sur sa gauche. Je suppose que cela aurait dû me déplaire. Je savais, naturellement, que je le suivais comme un petit chien. J'y réfléchis. Bien qu'il ait semblé impensable, sur Terre, qu'un homme puisse être tellement fort, puissant, qu'une femme le suive comme un petit chien, ici, sur cette planète, cela ne paraissait ni impossible ni étrange. Il y avait, ici, des hommes dont la force jetait les femmes à leurs pieds. Je me sentis, brièvement, très remuée érotiquement et, peut-être bizarrement, merveilleusement heureuse d'être une femme. Je n'avais jamais rencontré de tels hommes, les deux premiers, et celui que je suivais à présent, puissant parmi les puissants, qui jetaient tout simplement les femmes à leurs pieds. Je n'avais jamais rencontré de tels hommes. Je n'aurais jamais rêvé que de tels hommes pussent exister. Je ne m'étais jamais sentie aussi féminine, aussi émue, aussi vivante et réelle, qu'en leur présence. Pour la première fois de ma vie, je fus heureuse d'être une femme.

Puis je me reprochai ces pensées terribles. Les hommes et les femmes, on me l'avait enseigné et je le savais, étaient identiques. La biologie, et la nature, produit de milliers de générations d'évolution, du temps, et de l'histoire animale, ne comptaient pas. Il fallait les ignorer et les rejeter. Elles n'entraînaient pas les conclusions politiques souhaitables.

Je regardai les trois lunes.

Je ne savais ni quoi croire ni comment vivre. Mais, en suivant cet homme, marchant dans l'herbe magnifique, sous les lunes brillantes et merveilleuses, portant son bouclier, le suivant littéralement comme un petit chien, comme l'aurait fait un animal, prisonnière, nue et attachée, je ressentis, paradoxalement une extraordinaire impression de liberté, de libération psychologique. J'avais envie de courir vers lui et de poser la tête sur son épaule.

Pendant des heures, nous marchâmes dans l'herbe.

Parfois, je tombais. Il ne m'attendait pas. Je me relevais péniblement, vacillant sous le poids de son bouclier et courais pour le rattraper. Mais, à un moment donné, je fus incapable d'aller plus loin. Mon corps n'était pas entraîné à de telles marches. Je n'étais qu'une femme de la Terre. Je tombai. Mon souffle était court, mes jambes faibles. Je restai couchée dans l'herbe. Je ne pouvais plus bouger. Je restai couchée sur le flanc, le poids du bouclier sur les épaules. Quelques instants plus tard je sentis que quelqu'un, debout près de moi, me regardait. Je levai la tête. Je m'efforçai de sourire.

« Je ne peux pas aller plus loin, » dis-je. Mon épuisement, mon impuissance, ne lui échappaient sans doute pas. Je ne pouvais même pas bouger. Je le vis détacher sa ceinture. Je me relevai péniblement. Il ne semblait pas content. Il m'aurait battue ! Il rattacha sa ceinture. Il me tourna le dos. À nouveau, je le suivis.

Au matin, nous traversâmes plusieurs ruisseaux. L'eau était très froide sur mes chevilles et mes mollets. Près de ces ruisseaux, il y avait des buissons et quelques arbres. La prairie était parsemée, à présent, de rares arbres, dont beaucoup avaient le sommet plat. Environ une heure avant l'aube, selon mon estimation, il s'arrêta dans un bosquet, près d'un petit cours d'eau. Il prit le sac et la gourde que je portais autour du cou, le bouclier que j'avais sur le dos. Je tombai dans l'herbe, entre les arbres. Je bougeai légèrement les poignets et perdis

connaissance. Un bref instant plus tard, secouée, je fus réveillée. Une poignée de viande séchée, coupée en petits morceaux, me fut fourrée dans la bouche. Couchée sur le flanc, je mâchai et avalai. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais faim. Un instant plus tard, il m'assit et, la main gauche sur mon dos, me soutenant, glissa l'embout de la gourde entre mes dents. Je bus alors avec avidité. Il me fit beaucoup boire. Je me couchai à nouveau sur le flanc. Il me prit dans ses bras, si facilement que j'en fus stupéfaite, et me porta près d'un arbre. Tandis qu'il m'attachait à l'arbre par la cheville droite, succombant à l'épuisement, je m'endormis.

J'eus l'impression d'être dans mon lit. Je m'étirai dans la chaleur agréable.

Puis je me réveillai soudain. J'étais dans un buisson, sur une planète inconnue. Il faisait chaud et le soleil, haut, filtrait entre les branches des arbres. Je regardai mes poignets. Ils étaient à présent détachés. Chaque poignet portait la profonde marque circulaire des lanières de cuir qui, précédemment, les immobilisaient. Je me frottai les poignets. Je regardai autour de moi. Ma cheville droite, par une courte lanière de cuir noir, était attachée à un petit arbre à l'écorce blanche. Je me mis à quatre pattes, le dos à l'arbre. J'étais toujours nue. Je m'assis ensuite le dos contre l'arbre, les jambes pliées, le menton sur les genoux, les bras autour des jambes. Je regardai l'homme qui était assis, les jambes croisées, à quelque distance. Il passait une mince couche d'huile sur la lame de son épée.

Il ne me regarda pas. Il semblait totalement absorbé par son travail. Il avait certainement senti mon réveil, mes mouvements, mais il ne me regarda pas. Cela me mit en colère. Je n'avais pas l'habitude d'être ignorée, surtout par un homme. Ils avaient toujours cherché à m'être agréables, à faire tout ce que je désirais.

Je n'avais pas compris que, sur cette planète, c'était à nous de leur plaire, que nous devions céder à tous leurs caprices.

Je le regardai.

Il n'était pas dénué de charme. Je me demandai s'il serait possible d'entretenir avec lui des relations enrichissantes. Il devrait apprendre, naturellement, à me respecter en tant que femme.

Il termina de huiler sa lame. Il l'essuya avec un morceau de tissu, ne laissant qu'une couche d'huile mince et régulière. Il remit le morceau de tissu et l'huile, qui se trouvait dans une petite fiole, dans son sac. Il s'essuya les mains sur l'herbe et sur sa tunique. Il rengaina son épée.

Puis il me regarda.

Je lui souris. Je voulais que nous devenions amis. Il se frappa la cheville droite, puis la montra et me fit signe d'approcher.

Je me penchai afin de détacher le cuir noir qui m'attachait à l'arbre blanc. Je voulus d'abord détacher le cuir qui m'entourait la cheville. Mais, d'un mot bref et d'un geste, il m'indiqua que je devais d'abord détacher la lanière fixée autour du tronc du petit arbre. De toute évidence, il me trouvait stupide. Les femmes ne savent-elles pas qu'il faut toujours retirer en dernier le lien qui se trouve sur leur corps ? Mais j'étais de la Terre et j'ignorais tout de ces questions. Je luttai, avec mes petits doigts faibles, contre les nœuds. Je travaillai dur, couverte de sueur, craignant que cela ne dure trop longtemps. Mais il fut patient. Il savait que les nœuds qu'il avait faits ne pouvaient être aisément dénoués par une personne telle que moi.

Puis je le rejoignis et, de la main gauche, lui tendis la lanière souple. Il la glissa dans son sac et indiqua que je devais me placer devant lui et sur sa droite. Je m'agenouillai et lui

souris. Il parla brièvement, durement. Aussitôt, je m'agenouillai dans la position apprise la veille, qui m'avait été enseignée clairement et exactement, assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, la tête levée, les genoux largement ouverts. Il me regarda alors avec satisfaction.

Comment pouvais-je être son amie, agenouillée de la sorte ? Comment pouvais-je l'amener à me respecter en tant que personne, dans la position désirable et belle où j'étais devant lui ? Comment pouvais-je, ainsi agenouillée, si belle et petite, ainsi exposée, vulnérable et impuissante, lui appartenant, l'amener à me considérer comme une égale ?

Je me penchai en avant pour prendre entre mes dents le morceau de viande qu'il me tendit. Il ne m'autorisa pas à le toucher avec les mains.

Comme je me sentais misérable ! Sur cette planète, je n'avais pas encore eu le droit de me nourrir moi-même !

Quand j'eus mangé un peu de viande, il me fit à nouveau boire à la gourde.

Je résolus de lui apprendre que j'étais, moi aussi, une personne. J'allais lui montrer.

Je rompis la position qu'il m'avait ordonné de prendre. Je m'assis dans l'herbe, devant lui, les genoux sous le menton. Je souris.

« Monsieur, » lui dis-je, « je sais que vous ne comprenez pas ma langue, ni moi la vôtre, mais il est possible que, par le ton de ma voix, vous puissiez deviner un peu ce que je ressens. Vous m'avez sauvé la vie, hier. Vous êtes venu à mon secours alors que j'étais en danger. Je vous en suis très reconnaissante. »

J'eus l'impression que ma tête allait être arrachée, tellement le coup fut rapide et sauvage ! C'était une gifle qui m'atteignit sur le côté gauche du visage, mais elle dut être nettement audible cent cinquante mètres à la ronde ; je voltigeai, roulant et rampant, sur plus de vingt mètres ; je vomis dans l'herbe ; je n'y voyais plus ; le noir, la violence, le violet, une sensation de chute, des éclairs aveuglants, des étoiles, parurent jaillir, se contracter, se dilater et exploser dans mon crâne ; je secouai à nouveau la tête ; je vomis de nouveau dans l'herbe ; puis je me laissai tomber sur le flanc.

J'entendis un mot, un ordre. Je le reconnus. Je l'avais déjà entendu. Je repris alors rapidement la position que j'avais osé quitter et m'agenouillai de nouveau mais, cette fois, dans une terreur folle, devant cet homme étrange et puissant qui, les jambes écartées et les bras croisés, se tenait devant moi.

Du sang coulait de ma bouche ; le reste du sang, je l'avalai. Ma vision s'éclaircit ; mon cœur battait à tout rompre. J'avais été giflée. Je restai à genoux, terrifiée. À ce moment-là, j'ignorais à quel point la punition avait été légère, considérant la gravité de l'offense. J'avais à la fois parlé sans permission et changé de position sans permission. Plus simplement, j'avais déplu à un homme libre.

Si j'avais su sur quelle planète je me trouvais, comme j'aurais été heureuse de ne pas être fouettée ! Comme je le compris plus tard, on me permettait des erreurs qui, si j'avais mieux connu la planète sur laquelle je me trouvais, ne m'auraient pas été autorisées. Par la suite, ces erreurs ne seraient plus permises, et ne le furent pas.

J'étais à genoux devant l'homme. Il se tenait devant moi, les jambes écartées, les bras croisés, me dominant de toute sa taille. Mes illusions, à ce moment-là, s'en allèrent avec le sang qui s'écoulait de ma bouche. Je ne me persuadai plus de pouvoir être traitée en égale. La stupidité de cette illusion m'apparut clairement. Cette prétention pitoyable disparut face à la réalité biologique simple, intangible, qui m'avait été imposée, à la lumière de la dominance masculine impitoyable qu'il avait décidé d'imposer, dans sa bonne santé et sa puissance, à la femme que j'étais. Comme les femmes qui sont à leurs pieds, me dis-je, doivent paraître

belles aux hommes ! Je me demandai, avec frayeur, si c'était aux pieds des hommes, ou du moins aux pieds de tels hommes, que devaient être les femmes, si tel était l'ordre pur de la nature. Les idées de dominance et de soumission, universelles dans le règne animal, même chez les primates, traversèrent mon esprit. Jamais je n'avais compris aussi nettement et profondément la signification de ces mots. Je le regardai. J'eus peur. Je compris que ma culture avait choisi de nier et de soumettre la biologie. Je devinai que tel n'était pas le cas de cette planète. Devant lui, j'étais à genoux, terrifiée, sienne.

Soulagée, je le vis me tourner le dos. Pourtant, je restai immobile, absolument, craignant de bouger, comme figée dans cette position élégante et pleine d'impuissance, terriblement vulnérable et exposée, qui, je l'appris plus tard, était la position de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Il regarda le soleil.

C'était la fin de l'après-midi. Il s'allongea, pour dormir. Je ne changeai pas de position. Je n'en avais pas la permission. Peut-être me laissait-il dans cette position pour me punir. Je l'ignorais. Changer de position me faisait peur. Je me dis, naturellement, que c'était rationnel, qu'il pourrait se réveiller et s'apercevoir que je n'étais plus dans la position prescrite ou que, peut-être, il ne dormait pas vraiment mais, bien qu'il eût les yeux fermés, qu'il me surveillait, épiant mes moindres mouvements. Mais, dans mon cœur, je savais que je ne changeais pas de position parce qu'il ne m'en avait pas donné la permission, parce qu'il n'avait pas annulé son ordre. J'avais terriblement peur de lui. Changer de position me faisait peur. Je lui obéissais.

Pendant plus de deux heures, je crois, je restai à genoux dans cette position. Il se réveilla.

Il me regarda mais ne me permit pas de changer de position. Je restai comme j'étais, dans cette position si symbolique de la soumission.

C'était alors le crépuscule.

Il prit son sac et sa gourde et les accrocha à sa ceinture. Il suspendit son épée, dans son fourreau, derrière l'épaule. Il coiffa son casque. Il ramassa son bouclier et sa lance.

Je le regardai. Ne devais-je pas porter ses fardeaux ? Ne devais-je pas transporter son sac et sa gourde ? Ne devais-je pas me charger de son bouclier ?

D'un claquement de doigts et d'un mouvement de la main, il me libéra de la position. Reconnaissante, je bougeai. Je m'étirais. Je le vis me regarder m'étirer, comme un chat. Rougissant, je cessai. Sur un ordre brutal de sa part, je continuai, voluptueusement, audacieusement, et y pris grand plaisir. Il me regarda bouger le corps, me frotter les jambes afin d'y rétablir correctement la circulation ; elles étaient raides et engourdies, à cause de la position fixe dans laquelle j'avais été maintenue, à titre de punition, après avoir été giflée. J'étais consciente, bien que je ne fusse pas prête à l'admettre, du fait que mes mouvements, tandis que je m'étirais, et passais les mains sur mes jambes, étaient différents de ce qu'ils auraient été si j'avais été seule. Je compris, bien que je ne fusse pas prête à le reconnaître, que je m'exposais féminement devant lui. Il rit. Je rougis et m'allongeai, furieuse, dans l'herbe. Le corps, bien entendu, resté trop longtemps dans la même position, même la plus naturelle, devient raide et sujet aux crampes. La femme, incidemment, dans la position de l'Esclave de Plaisir goréenne, mais qui n'est pas maintenue dans cette position pour être punie, auquel cas elle reste rigide, dispose d'une latitude subtile, quelle exploite sans changer de position. Parfois, lorsqu'elle est stimulée, elle se soulève un peu sur les talons, parfois ses mains bougent sur ses cuisses, ses épaules et son ventre bougent, sa tête bouge, ses yeux sont vifs et brillants, elle parle, rit et, radieuse, vive jusque dans les moindres parcelles de son être, elle converse lyriquement et délicieusement. Toutes les femmes savent qu'un corps

intéressant est un corps en mouvement. Même dans la contrainte apparente de la position de l'Esclave de Plaisir, le corps d'une femme peut être une mélodie subtile, provocante, de mouvements. Le jeu entre les contraintes de la position et son animation confère à la position une puissance et une beauté incroyables. Oui, puissance. Plus d'un maître, je présume, a été réduit en esclavage par la beauté agenouillée devant lui. C'est un des délices extrêmes de la domination que de s'exposer complètement, et de contourner pourtant, les dangers de la beauté d'une femme, de rester fort, de tirer d'elle un plaisir total et, pourtant, de résister à ses caprices, de tout obtenir d'elle et, pourtant, de la garder à ses genoux, complètement.

Je m'allongeai dans l'herbe.

Il y a des femmes qui se battent à coups de fouet pour obtenir un tel maître.

Je regardai le ciel. Il était sombre, à présent, à travers les arbres. L'homme en compagnie de qui j'étais, entre les mains de qui j'étais, avait quitté le bosquet. Je n'avais pas peur qu'il ne revienne pas. Il n'était pas fâché contre moi. En outre, je l'avais vu me regarder et je l'avais entendu rire.

Sur Terre, je ne trouvais pas les garçons très intéressants, sauf en ce qui concernait l'admiration qu'ils me portaient. Je restais, malgré de fréquents rendez-vous, plutôt hautaine. Je n'aimais guère que les garçons s'approchent de moi. Je les écartais, ou les repoussais, paraissant vexée et leur disant fermement : « Non ! ». Ils s'excusaient, bredouillaient, rougissaient. Peut-être étais-je en colère ? Ils étaient désolés, vraiment désolés. Peut-être étais-je en colère ? Les pardonnerais-je ? Pouvaient-ils envisager de sortir à nouveau avec moi ? Peut-être. Mais pour qui me prenaient-ils ?

Allongée dans l'herbe, je souris.

Je me demandai quel genre de femme j'étais. Des sentiments que je n'avais jamais éprouvés bouillonnaient en moi. Vaguement, je commençais à sentir comment il était possible qu'une femme puisse se donner totalement à un homme.

Je pensai à l'étranger. Je ris. Ce n'était pas un garçon. Avec les garçons, j'avais toujours conservé le contrôle de la situation mais, avec l'homme étrange, puissant, entre les mains de qui j'étais à présent, je savais que je ne contrôlais pas les événements. Il les contrôlait, lui, et totalement. À la moindre parole de sa part, je bondirais pour le servir. Comme les garçons auraient été furieux et jaloux s'ils avaient vu avec quelle perfection la femme hautaine et belle qu'ils ne pouvaient ni intéresser ni impressionner réagissait à présent rapidement, avec impatience, au simple claquement des doigts d'un autre, un homme véritable. Comme ils l'auraient haï et craint ! Comme ils lui auraient envié sa souveraineté tranquille sur la beauté ! Comme il la contrôlait parfaitement, alors qu'eux ne le pouvaient pas ! Eux ne pouvaient même pas satisfaire cette femme. Elle, elle craignait simplement de ne pouvoir satisfaire cet homme.

J'étais couchée, nue, dans l'herbe d'un monde inconnu, où je me trouvais entre les mains d'un homme différent des hommes tels que je les rêvais. J'avais été hautaine, distante, suffisante, considérant que les hommes étaient indignes de moi. À présent, je craignais simplement de déplaire à un homme, entre les mains de qui j'étais. Des sentiments que je n'avais jamais éprouvés bouillonnaient en moi. Vaguement, j'avais commencé à comprendre comment il est possible qu'une femme puisse se donner complètement à un homme. Mais je me demandais si j'aurais l'occasion de me donner. Peut-être ne m'accorderait-il pas cet honneur ? Sur cette planète, les hommes prenaient apparemment ce qu'ils désiraient. Je savais que, sur cette planète, il ne me serait peut-être pas permis d'offrir délicatement ma virginité comme je l'entendais, conformément à ma volonté. Je souris. Je présumai que, sur

cette planète, je ne serais peut-être pas autorisé à choisir l'homme à qui je la donnerais. Je supposais, en revanche, que c'était moi qui serais choisie et que, sans qu'il soit tenu compte de ma volonté, elle me serait prise.

Je sentis le retour de l'homme. Je me dressai sur le coude, rapidement. Il se tenait à quelque distance.

Je le regardai.

Mais il ne m'ordonna pas de me coucher sur l'herbe ; d'un coup de pied, il ne m'ouvrit pas les jambes.

Il me fit signe de me lever. J'obéis.

Je me tins droite devant lui, sachant que c'était ce qu'il voulait. Sur Terre, je ne m'étais jamais tenue aussi droite. Sur cette planète, je savais que c'était ce que l'on attendait de moi. Sur cette planète, je ne savais pas ce que j'étais. Mais je savais que, sur cette planète, quoi que je sois, il fallait que je me tienne avec élégance. C'est ce que je fis. Cela faisait partie de mon obéissance.

Il ne bougea pas, appuyé sur sa lance. Il ne fit guère attention à moi. J'étais simplement là, soumise, au cas où il aurait eu envie de parler ou de faire un geste.

Un peu plus tard, il entra dans la petite clairière et, du pied, effaça les légères traces de notre camp, les rares petits indices de notre séjour dans ce bosquet. Il n'avait pas fait de feu.

Puis, à nouveau, il s'immobilisa à quelque distance de moi, appuyé sur sa lance. À nouveau, il ne fit guère attention à moi. J'étais debout. Je me tenais droite. Bien entendu, je n'osai pas parler ou attirer son attention sur moi. Je ne voulais pas être encore giflée et punie. Je restai immobile. J'étais un peu à l'écart, sans importance.

Je le regardais. Il faisait noir, à présent.

Mon esprit fonctionnait rapidement. Contrairement à la veille, il n'avait pas marché de jour, mais avait passé la journée dans cette petite clairière, qui ne faisait que quelques mètres de diamètre, cachée par les arbres et, en haut, par leurs branches entrelacées. Il n'avait pas fait de feu. À présent, avec l'arrivée de la nuit, il avait repris les armes et effacé les traces de notre camp. Le fait qu'il ait effacé ces traces, qu'il ait pris ces précautions, suggérait à mes yeux que nous nous trouvions dans une région où il avait des ennemis, que, à nos risques et périls, nous traversions une région qui lui était hostile. Je frémis. Je regardai, avec appréhension, les ombres des arbres et des branches. Cachaient-elles déjà des ennemis armés d'acier ? Étions-nous déjà repérés, pris dans une embuscade, attaqués ? Il y eut un bruissement dans le buisson que l'homme regardait. Je faillis crier de peur. Je tombai misérablement à genoux. Je voulus lui prendre la jambe gauche, pour me serrer contre lui mais, avec la hampe de sa lance, il me repoussa. Je tombai violemment dans l'herbe. Le coup n'avait pas été doux. Je revins en rampant. J'étais terrifiée. Je me tassai sur moi-même derrière lui, un genou en terre, me cachant derrière lui. Je tentai de voir au-delà de lui. Si j'avais eu une arme, une arme civilisée, même un simple petit pistolet, que j'aurais pu tenir, le serrant, à deux mains, j'aurais eu moins peur, mais je n'avais rien, absolument rien. Je n'avais rien et j'étais totalement vulnérable. Je n'avais même pas un morceau de tissu, un ruban, susceptibles de protéger mon corps. Ma seule et unique défense était l'acier et le courage de l'homme qui se tenait entre moi et ce qui, quelques mètres plus loin, bruissait dans le buisson obscur. Je dépendais totalement de lui. J'avais besoin de lui. Sans lui, j'aurais été complètement impuissante. Je gémis, pensant à quel point les femmes devaient être vulnérables sur cette planète. Je supposai qu'elles avaient peut-être une mince lame, correspondant à leur taille et à leurs poids, un poignard ou une dague, mais que se passerait-il dans ce cas, si un assaillant tel que l'homme entre les mains de qui j'étais, décidait de la

leur prendre ? Je l'ignorais encore, mais les femmes telles que je serais n'avaient pas le droit de porter ne serait-ce qu'une dague de femme. Les femmes comme moi devaient dépendre complètement de la protection des hommes, à supposer qu'ils soient décidés à l'exercer. Je portai la main à la bouche. Je le vis, dans le noir, sortir du buisson. Je crus d'abord, en raison de son mouvement sinueux, que c'était un gros serpent, mais ce n'en était pas un. Je pensai, en le voyant, se tenant près du sol mais ne reposant pas sur le sol, que c'était peut-être un long lézard. Puis, lorsque le clair des lunes tomba, à travers les branches, sur son museau et son nez, je ne vis pas d'écailles mais une fourrure ondulée, longue et épaisse. Ses yeux réfléchirent la lumière et étincelèrent comme du cuivre fondu. Il gronda. Il avait six pattes. Il faisait environ six mètres de long et pesait sans doute cinq cents kilos. Il approcha sinueusement, crachant. L'homme parla calmement à l'animal. Sa lance était pointée vers lui. Il tourna autour de nous et l'homme tourna également, la lance prête, lui faisant face. Je restai derrière l'homme. Puis l'animal disparut dans les ombres. Je m'effondrai aux pieds de l'homme, tremblante. Il ne me fit pas de reproches. Je ne fus pas punie. Il n'avait pas agi comme s'il avait particulièrement peur de l'animal. Ce n'était pas simplement qu'il était brave et avait chassé de tels animaux mais, comme je le compris plus tard, qu'il connaissait les habitudes de ces créatures. L'animal ne nous chassait pas. En général, ces animaux traquent leur proie, subrepticement puis, sauf lorsqu'ils soupçonnent un piège, comme dans le cas d'une victime attachée, parfois une femme utilisée comme appât, chargent rapidement, inopinément, pour tuer. L'animal était sur une autre piste, peut-être celle d'un tabuk, petite créature à une seule corne, ressemblant à une antilope, qui constitue généralement son gibier et, sur sa piste, nous avions été une distraction. Ces animaux sont des chasseurs infatigables et opiniâtres. Domestiqués, ils servent souvent à suivre les pistes. Lorsqu'on les met sur une odeur, ils la suivent généralement jusqu'au bout. L'évolution, dans leur cas, entre autres, a apparemment privilégié la ténacité. C'est un trait de caractère utile, bien entendu, lorsqu'il faut suivre une piste. Heureusement, cette nuit-là, en sortant de son repaire, l'animal avait flairé une autre piste, avant la nôtre. Dans le cas contraire, nous aurions eu des difficultés. Cet animal est un sleen.

J'ignorais qu'un tel animal pût exister. Je m'agenouillai aux pieds de l'homme, le côté droit de ma tête contre sa cheville. Je compris soudain à quel point le monde dans lequel je me trouvais était périlleux. J'étais complètement sans défense, impuissante. Dans un monde comme celui-ci, sans un homme comme lui pour me protéger, je serais traquée, déchirée en pièces par les animaux sauvages. J'avais besoin de la protection d'un homme comme lui. Dans ses yeux, je lus qu'il fixerait le prix qui lui conviendrait. Je baissai la tête. Comme cette planète, avec de tels animaux, me faisait peur ! Le nom de cette planète est Gor.

Il me fit signe de me lever et j'obéis, bien droite, effrayée, tandis qu'il me regardait. Il avait déjà effacé les traces de notre petit camp. J'en avais déduit qu'il se préparait à quitter rapidement cet endroit. Je ne soutins pas son regard. Je n'osais pas le soutenir. En sa présence, outre ma peur et ma vulnérabilité, je ressentais, pour la première fois de ma vie, des sensations profondes, irrésistibles et indescriptibles. Je savais que ces sensations étaient liées à la sexualité, sa virilité si puissante, dominatrice, et ma féminité, petite et faible, complètement à sa merci. J'étais confuse, stupéfaite, troublée. J'avais envie de lui plaire. Oui ! Cela pouvait-il être possible ? Cela était-il imaginable, dans une telle situation ! Qu'une femme de la Terre, telle que moi, captive impuissante d'un barbare puissant et brutalement beau, ait envie de lui plaire, et comme une femme ? Oui, c'est vrai. C'est la simple vérité. Méprisez-moi si vous vous sentez obligés de le faire. Je ne m'y oppose pas. Je n'ai pas honte.

Je voulais plaire à l'animal dominant. En outre, j'avais envie de lui plaire pas simplement par peur mais aussi, quoique cela vous paraisse peut-être incroyable, à cause de la reconnaissance inexplicable que m'inspirait sa dominance que, sans raison logique, et en dépit de mon conditionnement terrestre, je trouvais magnifique. Je lui étais reconnaissante de sa force, j'en étais fière, bien que je sache que j'étais l'objet impuissant sur lequel elle s'exercerait. Ces sensations me parurent profondément troublantes et terriblement excitantes. Je me tins droite. Bien que je fusse une femme de la Terre, virginale, correctement formée et conditionnée, intelligente et de bonne famille, j'avais envie de me jeter, nue, dans l'herbe, aux pieds de cet homme, sienne.

Il leva la tête et regarda de l'autre côté des arbres.

J'avais envie de porter son bouclier, de sentir son poids écrasant sur mon petit dos, afin de pouvoir lui servir encore, comme je l'avais déjà fait, bel animal de trait le suivant comme un petit chien, mais il ne me fit pas à nouveau trébucher sous ce poids écrasant. Je savais qu'il se trouvait à présent en territoire ennemi. Il conserva son bouclier, tout comme sa lance et son épée.

J'eus envie de le supplier à genoux de me violer.

Il pivota sur lui-même et quitta la petite clairière. Rapidement, je le suivis.

Nous n'allâmes pas loin.

Tout en marchant, je me reprochai ma faiblesse, dans la clairière. Comme je me haïssais ! À présent, je devais m'améliorer et tout faire pour devenir plus forte. J'avais bien failli perdre mon identité, mon amour-propre. Dans la clairière, dans le noir, parmi les arbres, lui appartenant, j'avais presque compromis mon identité, mon intégrité. Moi, femme de la Terre, j'avais eu envie de lui céder, à lui, ce barbare rude ! N'étais-je pas un individu libre, une personne ? N'avais-je donc pas d'orgueil ? Comme j'étais furieuse contre moi-même ! Je savais que, dans la clairière, s'il avait simplement tendu le bras et touché mon épaule, je serais tombée, tremblante, impatiente, gémissante, impuissante, à ses pieds dans l'herbe. Je me serais tortillée devant lui sous sa moindre caresse. Comme je fus heureuse d'avoir échappé à cette dégradation ! Comme j'étais furieuse ! Pourquoi ne m'avait-il pas prise, dans la clairière ? Se désintéressait-il de mes sentiments ? Ne m'étais-je donc pas montrée assez agréable ?

Il pivota sur lui-même et, d'un geste, m'ordonna l'immobilité et le silence.

Nous étions au bord des arbres.

Approchant dans le noir, nous aperçûmes une vingtaine de torches. J'eus peur. J'ignorais qui étaient ces hommes.

La troupe comportait entre soixante-dix et quatre-vingts personnes qui se suivaient. La longueur de la file était comprise entre quarante et cinquante mètres. Dix hommes armés, de part et d'autre, flanquaient la file. Trois la suivaient. Dix ou douze hommes armés supplémentaires étaient répartis çà et là dans la file. Il y avait également, dans la troupe, deux plates-formes et, les suivant, un chariot. Les plates-formes étaient blanches, chacune reposant sur les épaules de dix hommes ; le chariot était marron et tiré par deux grosses créatures brunes, aux cornes évasées, comparables à des bœufs et conduites par deux hommes. Les hommes qui portaient les plates-formes et ceux qui conduisaient les créatures rappelant des bœufs n'étaient pas vêtus différemment des autres, qui flanquaient la troupe ou marchaient en son sein.

La troupe approcha. L'homme entre les mains de qui j'étais recula entre les arbres. Bien entendu, je fis comme lui. La présence de la troupe ne parut ni le troubler ni le surprendre. Je

sentis qu'il l'attendait, qu'il la guettait et, peut-être, qu'il la traquait.

La troupe passerait assez près de nous. Nous étions cachés dans les buissons, silencieux.

La troupe approcha des arbres. Je constatai que, sur la première plate-forme, il y avait environ cinq silhouettes, féminines ; sur la deuxième, il y avait plusieurs coffres, quelques-uns étant couverts d'un tissu luisant ; dans le chariot, sous une bâche peu tendue, il y avait d'autres caisses, mais plus grossières en apparence, plus simples, ainsi que des piquets, des toiles de tente et des jarres.

Il recula encore un peu dans les buissons.

La troupe passerait très près. Mon ravisseur avait sa lance et son bouclier. Il se tenait à présent derrière moi, légèrement sur la gauche, les mains sur mes bras. Nous regardâmes la troupe approcher dans la lumière de ses torches.

Ce spectacle barbare m'excita.

Comme ces êtres humains étaient différents sur cette planète tranquille, sans hâte, barbare, tellement différente de ce que je connaissais ! Je me demandai comment j'y étais arrivée et ce que je pourrais y faire.

L'avant-garde de la troupe arriva près de nous. Je vis les armes des hommes. Les tuniques, rouges, et les boucliers n'étaient ni coupées ni décorés comme ceux de la brute qui me tenait par les bras.

Il ne paraissait pas vouloir que sa présence fût remarquée.

Soudain, j'eus envie de crier. Mon corps avait peut-être très légèrement frémi. Je me figeai. La lame de son poignard était sur ma gorge. Sa main gauche, grosse et lourde, était posée sur ma bouche. Je ne pouvais pousser le moindre cri. La lame étant posée sur ma gorge, je ne me débattis pas. Je restai absolument immobile.

Peut-être ces hommes, vis-à-vis desquels il se conduisait en intrus et en ennemi, pourraient-ils venir à mon secours ! Ils ne pouvaient sans doute pas être pires que la brute qui m'immobilisait. Ce n'était pas un homme doux. Peut-être eux l'étaient-ils ? Il avait sauvagement combattu avec l'acier pour me posséder ; il avait candidement, après sa victoire, suscitant mon horreur, procédé à l'examen de ma chair ; il m'avait laissée attachée pendant des heures ; il m'avait fait porter son bouclier et le suivre comme un animal ; il m'avait giflée et punie ! Il ne m'avait pas traitée comme la personne libre et intègre que j'étais. J'avais voulu crier, pour attirer l'attention des autres hommes. Peut-être viendraient-ils à mon secours ! Peut-être me renverraient-ils, d'une manière ou d'une autre, sur Terre, ou bien me permettraient-ils de rencontrer des gens avec qui je pourrais négocier mon retour sur ma planète d'origine.

Je vis les femmes que l'on transportait sur la plateforme blanche. Elles étaient magnifiquement vêtues. De toute évidence, ces hommes traitaient les femmes avec le respect qui leur était dû, leur accordant la révérence convenable, ne les traitant pas comme des animaux.

J'avais décidé, rapidement, audacieusement, de crier afin que cette action résolue me procurât du secours. Peut-être le léger frisson précédant l'acte avait-il couru dans mon corps. Il y eut un poignard contre ma gorge. Je ne criai pas. Presque aussitôt, sa main se referma sur ma bouche, lourde et ferme, et efficace. Je fus pressée contre sa tunique et son cuir. Je sentais toujours le poignard sur ma gorge.

L'avant-garde de la troupe passa.

Par-dessus la grosse main de l'homme, refermée sur ma bouche, qui me réduisait à l'impuissance, je regardai passer le palanquin transportant les femmes. Dessus, il y avait cinq femmes, jeunes. Quatre d'entre elles avaient les bras nus mais portaient de longues robes

blanches, classiques. Bizarrement, compte tenu de la beauté de leurs vêtements, elles étaient pieds nus. Elles n'étaient pas voilées. Elles étaient brunes et, de mon point de vue, extraordinairement belles. Elles portaient apparemment des colliers en or au cou et des bracelets en or au poignet gauche. Elles étaient à genoux, assises, ou bien se reposaient au pied de la chaise curule décorée qui se trouvait sur la plate-forme. Dans ce siège, dans une attitude lasse et élégante, était assise une autre femme dont, à cause des voiles qui lui couvraient le visage, je distinguai mal les traits. Je fus stupéfaite par le volume et la splendeur de ses robes ; elles étaient multicolores et luisantes dans leurs miroitements et leurs textures chromatiques et drapées, et portées de telle sorte que, principalement à l'ourlet, les diverses bordures de ces divers vêtements semblaient entrer en compétition pour attirer l'œil du spectateur, chacune faisant assaut de splendeur. Sur les robes ainsi qu'au-dessus de la capuche et des voiles, étaient posés des colliers en or avec des pendentifs de pierres précieuses. Aux mains, elle avait des gants blancs fermés par des crochets en or. Sous le dernier ourlet de la dernière robe intérieure, je vis le bout de pantoufles dorées, ornées de pierres précieuses, rouges, étincelant dans la lumière des torches. Il n'y a que sur une planète barbare, me dis-je, que les vêtements peuvent être aussi surchargés, luxueux, opulents.

Puis le palanquin passa, puis des torches, puis des hommes. Le deuxième palanquin était chargé de coffres et de caisses, colorés et attachés avec des chaînes en cuivre. Quelques-uns d'entre eux étaient couverts de riches étoffes qui luisaient dans la lumière des torches.

Je supposai qu'il s'agissait d'une procession nuptiale et que le deuxième palanquin transportait de riches présents, peut-être la dot de la fiancée, ou les riches cadeaux qui l'accompagnaient, qui seraient peut-être remis au fiancé ou à ses parents.

Le chariot qui suivait, tiré par les créatures lentes qui faisaient penser à des bœufs, transportait, à mon avis, les provisions de la troupe. Je supposai que le voyage était long. La fiancée et ses servantes, car je supposai que tel était leur rôle, devaient aller loin.

Puis hommes et torches disparurent au loin, entre les arbres.

Ils étaient partis.

La main quitta ma bouche. Il me lâcha. Le poignard n'était plus sur ma gorge. Mes genoux étaient faibles. Je faillis tomber. Il remit son poignard dans sa gaine et me retourna, par les bras, vers lui. Il me souleva le menton, afin que je le regarde. Je soutins un bref instant son regard, puis baissai la tête. Il savait que j'avais eu l'intention de crier, de trahir notre position. Mais je n'avais pas pu le faire.

Je tremblais de terreur, car j'avais peur qu'il me tue. Je tombai à genoux devant lui et, bien que je fusse une femme de la Terre, baissai la tête et, tenant délicatement ses lourdes sandales, posai craintivement les lèvres sur son pied.

Il pivota sur lui-même, sortant du bosquet et je m'empressai de le suivre.

Il ne m'avait pas tuée. Il ne m'avait pas attachée à un arbre, afin que les sleens me dévorent. Il ne m'avait même pas fouettée jusqu'à ce que je sois à un millimètre de la mort.

Je le suivis. Je me dis que, à présent, je savais comment me comporter avec cet homme. Il me suffisait de flatter sa vanité. Il me suffisait de faire des gestes apaisants. Je me trouvai rusée, et le trouvai stupide, puisqu'il se laissait manipuler par une femme. Je ne compris pas, à ce moment-là, l'indulgence incroyable avec laquelle j'avais été traitée, ni que la patience d'un tel homme n'est pas inépuisable. Je ne tarderais pas à apprendre ces vérités.

J'étais une fille ignorante et stupide. J'apprendrais que l'ignorance et la stupidité ne sont pas tolérées chez les femmes tenant le rôle que je tiendrais sur Gor.

3

LE CAMP

RAGEUSEMENT, je m'occupais du brasero, à genoux, attisant les braises. Des étincelles jaillissaient du feu entouré de fer, me piquant la peau.

Eta passa près de moi. Je la haïssais. Elle était brune, incroyablement belle. Ses cheveux noirs flottaient derrière elle, tombant jusqu'à sa taille. On lui avait donné des vêtements. Moi, pas. Je lui enviais sa tunique brune et sans manches, courte, haute sur les cuisses, qui dissimulait un peu son corps. Elle était attachée par deux crochets, faciles à briser et le tissu à déchirer.

Un homme, assis, buvait une boisson forte appelée : Paga. Les lances étaient fichées en terre à quelque distance et les boucliers étaient appuyés contre les falaises protectrices qui nous entouraient. Nous étions dans une étroite vallée boisée, comme il y en a beaucoup dans la région. Un petit cours d'eau, comptant également parmi les nombreuses rivières de la région, traversait le camp. En gros, de la manière dont nous étions installés, les deux tiers du camp étaient entourés par les bords de la vallée ; en gros, par conséquent, environ un tiers de son périmètre était fermé par un mur épais d'épineux coupés, d'environ deux mètres cinquante de haut et trois mètres d'épaisseur, protection contre les animaux. Dans le camp et autour de lui, il y avait des arbres, dont certains étaient grands. Le camp n'était pas visible du ciel ; de même, il n'était pas visible au niveau du sol, à moins que l'on n'arrive dessus en suivant cette petite vallée et non une des nombreuses autres de la région. Nous étions arrivés dans ce camp, mon ravisseur et moi, après quatre jours de marche. Pendant ce temps, il ne m'avait pas parlé et je l'avais suivi à l'endroit et la distance qu'il avait indiqués. Comme j'avais été soulagée qu'il se soit pratiquement désintéressé de moi et ne se soit pas servi de moi comme d'une femme ! Et comme je l'avais suivi tristement et rageusement, davantage chaque jour ! Ne lui plaisais-je donc pas ? J'avais eu beaucoup de chance, je le savais. J'étais entre ses mains, complètement, et il n'avait pas profité de la situation ; il n'avait pas exploité l'occasion. Comme j'étais contente ! Et comme j'étais furieuse ! Comme j'avais commencé à le haïr ! Il ne m'avait pas permis de manger, sauf à genoux et dans sa main ; il m'avait fait boire de la même manière, sauf lorsque nous rencontrions un cours d'eau et qu'il m'ordonnait de me mettre à plat ventre sur les galets ; dans ce cas, sa main pesant dans mes cheveux, sans utiliser les mains, je buvais dans le cours d'eau. Ne lui appartenais-je pas ? Ne lui plaisais-je pas physiquement ? Pourquoi ne m'avait-il pas forcée à le servir comme une femme ? Il me maintenait sous sa domination, strictement, puis, lorsque je désirais manifestement sa caresse, il me tournait le dos ; il ne m'adressait même pas un regard. Je le haïssais ! Je le haïssais ! Les deux derniers jours, nous avions marché pendant la journée et il m'avait autorisée à porter son bouclier. Nous étions alors sortis, devinai-je, du territoire ouvertement hostile. Le fait que le camp soit abrité et disposé comme il l'était faisait apparemment partie de la pratique commune des hommes tels que lui, et de ceux qui le servaient, en matière de camp. Les hommes tels que lui, en petit groupe, même dans leur

pays, font rarement des camps ouverts. Pourquoi ne s'était-il pas servi de moi ? Je le haïssais !

Avec un morceau de cuir dur, j'attisai les braises. Un fer était plongé dans le feu.

Eta passa à nouveau près de moi, un morceau de viande sur l'épaule, des morceaux de graisse dans les cheveux. Elle était vive, pieds nus et bronzée. Son corps était beau dans le court haillon qu'elle portait. Son unique bijou était une solide bande d'acier, ajustée, d'une manière tout à fait séduisante, autour de son cou. C'était une fille aux jambes longues, sensuelle, au regard brûlant. C'était, à mon sens, le genre de femme que les hommes de la Terre, effrayés, n'oseraient même pas faire entrer dans leurs rêves. Pourtant, elle semblait à sa place aux pieds des hommes puissants de Gor qui, sans même y réfléchir, la domineraient et obtiendraient tout d'elle.

Comme elle était écœurante ! Je la haïssais !

Il y avait alors plus de deux jours que j'étais dans le camp. Nous étions arrivés en fin d'après-midi, l'avant-veille. À proximité du camp, alors que nous nous dirigions vers lui, mon ravisseur m'avait pris son bouclier, que je portais. On n'approche pas d'un camp, même du sien, sans armes. On ignore ce qui a pu se produire pendant qu'on a été absent.

Il m'avait laissée seule, à genoux, tandis qu'il surveillait le camp. Peu après, il était revenu puis m'avait fait signe de me lever et de le suivre.

Il se dirigea vers le camp en chantant et en frappant son bouclier avec sa lance.

Des mots de passe furent échangés.

Royalement, il fut accueilli par les hommes du camp qui se précipitèrent à sa rencontre, des hommes dont je devinai qu'il était le chef. Ils crièrent, lui donnèrent des bourrades, lui assénèrent des claques sur les épaules, rirent. Je reculai, effrayée par ces hommes. Puis Eta, la femme aux longues jambes de rêve, s'immobilisa timidement près de l'entrée du camp, contre les épineux qui avaient été écartés pour la journée. Elle était restée immobile, n'osant pas approcher. Ensuite, mon ravisseur lui avait fait signe qu'il l'admettait en sa présence. Radieuse, joyeuse, elle courut s'agenouiller devant lui, posant la tête sur ses pieds. Il confia son bouclier, sa lance et son casque à quelqu'un. Sur un mot de lui, ensuite, elle se leva d'un bond et il la prit dans ses bras, comme s'il la possédait, et elle l'embrassa, également comme si elle était possédée. Je n'avais jamais vu des êtres humains s'embrasser ainsi. Il semblait y avoir une complémentarité profondément sensuelle qui me fit frémir jusqu'au plus profond de mon être. C'était un baiser d'amants, mais plus qu'un baiser d'amants. C'était le baiser d'une maîtresse possédée et d'un homme qui possède sa maîtresse.

Puis il rit et la repoussa. Ensuite, ils se tournèrent tous vers moi.

Comme j'aurais voulu qu'il m'embrasse comme il venait d'embrasser Eta ! Comme j'étais jalouse ! Puis, soudain, constatant que tous les yeux étaient posés sur moi, j'eus peur.

Les hommes et les femmes m'entouraient. Je me tins bien droite. Ils tournèrent autour de moi. Je rougis, jugée. Des commentaires furent échangés. Je sentis que l'on parlait de moi en toute franchise, comme on l'aurait fait d'un animal. Je sentis que tous les commentaires n'étaient pas flatteurs. Quelques-uns, je le sentis, furent totalement humiliants. Les rires, surtout, me firent mal. À cette époque, un régime alimentaire strict et de nombreux exercices ne m'avaient pas conféré les mensurations optimales. Peut-être, aussi, à cette époque, ne me tenais-je pas aussi bien qu'il le fallait. Je me tenais droite, mais peut-être d'une manière trop raide, trop immobile, sans les mouvements des épaules, les minuscules mouvements de la tête, presque imperceptibles, mais contribuant à l'impression d'un corps profondément vivant, riche des promesses latentes d'une sensualité incroyable. Mais surtout, à mon avis, on trouva qu'il me manquait les dimensions psychologiques subtiles, perceptibles par

l'observateur attentif au moyen d'indices presque subliminaux. Ces choses sont exprimées par les subtilités de l'expression faciale et de l'attitude physique. Jetait une femme élevée dans une culture niant les réalités biologiques premières, le produit d'une civilisation dans laquelle les animaux prétendument évolués niaient, dénonçaient hystériquement et s'efforçaient de supprimer leur animalité, un monde dans lequel la folie et même la sexualité sociales devenaient suspectes politiquement. Plus simplement, femme normale de ma planète, j'avais été conditionnée négativement en ce qui concernait les hommes et le sexe. Au cours de ces dernières années, accréditation de cette forme de conditionnement, on m'avait appris que les hommes étaient mes égaux et que les hommes et les femmes étaient équivalents. Si tel était le cas, pourquoi me sentais-je aussi petite parmi les Goréens et tremblais-je lorsqu'ils posaient la main sur moi ? Parmi les hommes de la Terre, prévenants, fins et doux, je ne me sentais ni petite ni négligeable, et je ne tremblais pas lorsqu'ils posaient la main sur moi ; j'étais simplement irritée et les repoussais ; je n'oserais pas repousser un Goréen ; je pourrais être punie ; en outre, je pourrais m'apercevoir que je désirais, bien que je ne fusse pas prête à le reconnaître à cette époque, me serrer amoureusement dans ses bras, sienne. Je crois que la raison pour laquelle je ne fis pas bonne impression aux hommes du camp de mon ravisseur fut que, à cette époque, je n'avais pas encore appris à être vivante en tant que femme. Je ne savais pas encore comment sont les hommes et ce qu'ils pouvaient me faire. Je ne savais pas encore comment, par leur pouvoir, ils pouvaient me déchirer à l'intérieur et me jeter à genoux devant eux. Je n'avais pas appris leur virilité ; en conséquence, je n'avais pas appris ma féminité. Sexuellement, comme de nombreuses femmes de la Terre, j'étais négativiste et inerte.

Sur Gor seulement, en présence de mon ravisseur, j'avais, par moment, commencé de soupçonner qu'il existait un univers incroyable et glorieux d'expérience, autorisé sur cette planète, auquel ma nature de femme me donnait entièrement accès, si j'osais être moi-même. Mais ma peur n'était pas fondée. Il était inutile que j'ose. Il était inutile que je décide d'être moi-même. Les Goréens ne tolèrent ni la comédie ni l'hypocrisie chez les femmes telles que moi. Je serais contrainte, contre ma volonté, d'être ce que j'étais.

Finalement, j'entrai dans le camp et m'agenouillai. Je voulais être protégée et nourrie. Je ferais ce qu'ils voudraient pour payer mon entretien. Derrière moi, les buissons d'épineux, terriblement épais et hauts, furent tirés au moyen de pieux munis de crochets, m'enfermant dans le camp avec les hommes, et Eta.

Il y avait à présent deux jours que j'étais dans le camp. Rageusement, je m'occupais du brasero, à genoux, attisant les braises. Les étincelles voltigeaient autour de moi. Elles me piquaient la peau. J'utilisais un morceau de cuir dur pour attiser les braises. Le manche d'un fer sortait du feu.

Je devais effectuer de nombreuses tâches domestiques, dans le camp et à l'extérieur.

Je n'étais pas contente.

J'avais été obligée de faire du feu et de participer à la cuisson des aliments. J'avais été obligée de servir à manger, de verser du vin et du Paga aux hommes, comme si l'étais une servante. J'avais été obligée de participer à l'enlèvement de la nourriture, ensuite, au nettoyage des gobelets et ustensiles, au balayage des débris et des déchets du repas. J'avais été obligée de réparer des vêtements déchirés et, à un moment donné, mécontente d'une couture, Eta m'obligea à tout défaire et recommencer correctement. On m'apprit également, ce qui m'humilia, à laver les vêtements sur les rochers, les battant et les rinçant, à genoux, au bord du petit cours d'eau qui traversait le camp. À l'extérieur du camp, je dus cueillir des

baies, ramasser du bois. Lorsque je sortais, j'étais accompagnée par un des hommes de mon ravisseur. Sur Terre, je jouissais d'un statut socio-économique plutôt élevé. Chez moi, aussi loin que remontaient mes souvenirs, nous avions toujours eu une femme de chambre et un cuisinier. Dès l'âge de quinze ans, j'avais pu donner des ordres, en tant qu'égale, mais pas tout à fait. Je n'étais pas habituée à effectuer des tâches domestiques ou à servir les autres. C'était réservé aux femmes d'une classe différente, inférieure à la mienne. Mais, dans le camp, j'aidais Eta à faire la cuisine, à laver et coudre, et effectuais des tâches plus humiliantes encore, servir le repas aux hommes, par exemple. Cela convenait peut-être à Eta. J'ignorais à quelle classe elle appartenait. À en juger par son vêtement, c'était une classe inférieure. Mais cela ne convenait pas à Judy Thornton. J'étais une femme brillante et j'écrivais des poèmes. Parfois, quand les hommes n'étaient pas là, je refusais d'aider Eta. Dans ces cas-là, sans un mot, sans protester, elle accomplissait elle-même, tristement, la tâche. Lorsque les hommes étaient là, je lui obéissais. J'avais peur des hommes.

Il y avait seize hommes, dans le camp, y compris mon ravisseur mais, pendant la journée, il y en avait rarement plus de quatre ou cinq.

Mon ravisseur m'avait lui-même ordonné de m'occuper du brasero où chauffait le fer.

Je n'osais pas lui désobéir.

Je n'étais pas surprise qu'il y ait du charbon pour le brasero car, pendant la première journée que j'avais passée dans le camp, le visitant, j'avais constaté qu'il était bien approvisionné. C'était dans la nature d'un camp secret, où l'on revient de temps en temps. Dans une caverne de la falaise voisine, il y avait plusieurs caisses. Certaines étaient fermées à clé mais quelques-unes étaient ouvertes. Il y avait des bouteilles de vin et d'autres contenant la boisson appelée : Paga ; des provisions de sel, de grain, de viande séchée et de légumes ; des tuniques, du tissu et des couvertures ; il y avait également des outils et des ustensiles, du fil et des aiguilles ; je trouvai des parfums et des bijoux ; je n'osai pas en prendre, cependant, bien que j'en aie envie ; ils étaient tout à fait barbares ; la femme, Eta, je l'avais constaté, portait comme unique bijou une solide bande d'acier au cou ; cela m'amena à supposer qu'on n'était pas autorisé à utiliser librement ces objets ; de toute évidence, si les hommes souhaitaient que je porte des bijoux, ils me les jetteraient aux pieds et m'ordonneraient de les mettre ou peut-être, ce qui est encore plus effrayant, les mettraient-ils eux-mêmes sur mon corps, avec leurs grosses mains ; je trouvai une caisse contenant des médicaments et des pansements ; il y avait également des fourrures ; je trouvai également une caisse pleine d'objets en cuir : bandes, morceaux et lanières ; je trouvai deux fouets mais ne compris pas à quoi ils servaient, du fait que les hommes n'avaient pas d'animaux sur lesquels ils auraient pu les utiliser ; en outre, bien que lourds, ils paraissaient plutôt courts, considérant les gros animaux que j'avais vus dans la troupe, ces bêtes lentes et massives, évoquant des bœufs, qui tiraient le chariot ; les lanières de cuir souple ne faisaient pas plus d'un mètre de long ; en fait, ces lanières n'étaient guère plus longues que la largeur d'un dos de femme ; il y avait également une caisse de chaînes ; je ne les examinai pas de près ; je ne compris pas à quoi elles servaient. Dans un coin, il y avait un sac de charbon et des fers.

Je m'occupais du brasero.

C'était la fin de l'après-midi.

À quelques mètres de moi, Eta faisait rôtir une cuisse d'animal à la broche. Je sentais le parfum de la viande rôtie.

J'avais faim.

À l'intérieur du camp, mon ravisseur avait continué de me faire manger, de manière humiliante, dans sa main. Il me mettait la nourriture dans la bouche ou bien me la tendait

pour que je la prenne, à genoux, sans utiliser les mains.

Comme je le haïssais !

Les hommes avaient à présent regagné le camp. Deux d'entre eux jouaient, dans un coin, avec un plateau et de hautes pièces. Il y avait cent carrés, sur le plateau. Cinq hommes étaient accroupis autour, suivant la partie. D'autres étaient assis çà et là. Presque tous parlaient. Deux buvaient du vin. Un homme travaillait sur le fourreau de son épée avec un outil petit et fin. Mon ravisseur et deux lieutenants étaient assis près d'une carte tracée sur le sol. Ils discutaient d'un projet dont, ignorant la langue, je ne pouvais comprendre la nature. À un moment donné, un des lieutenants leva la tête et m'adressa un bref regard ; puis il reporta son attention sur la carte.

Mon ravisseur se leva et se dirigea vers le brasero. Je m'assis sur les talons. Avec un gros gant, qu'il avait ramassé dans l'herbe, il prit le fer et l'examina. Il était presque chauffé à blanc. Je reculai, me penchant en arrière, tellement la chaleur était intense. Il remit le fer dans le brasero, profondément, et me fit signe de continuer ; j'obéis, naturellement.

Il retourna auprès de ses lieutenants. Ils reprirent leur conversation, la discussion de leur projet.

Eta fredonnait et chantait tout en s'occupant du rôti, lourd et brûlant, dégoulinant de graisse qui sifflait dans le feu, sur sa broche de bois vert. Parfois, elle m'adressait un bref regard. Elle paraissait d'excellente humeur, surtout considérant que j'avais plusieurs fois refusé de l'aider dans le courant de l'après-midi. La manière dont elle me souriait ne me plaisait pas tellement. La dernière fois, elle avait voulu que je l'aide à cirer du cuir. Bien entendu, j'avais refusé. Ce type de travail convenait peut-être à une femme comme Eta, mais pas à Judy Thornton. Je n'étais ni cuisinière, ni servante, ni cireuse du cuir d'un homme ! J'étais Judy Thornton. Je n'étais pas une servante. Non, j'étais le genre de femme qui a des servantes et donne des ordres, qui les dirige et les surveille. J'étais trop bien pour être une servante.

Je ne comprenais pas pourquoi on faisait chauffer le fer. C'était manifestement un fer à marquer. Pourtant, il n'y avait aucun animal dans le camp. J'avais cru qu'on en amènerai un, que l'on aurait peut-être acquis quelque part, mais on n'en amena aucun. J'imaginai alors qu'un des hommes, peut-être mon ravisseur, puisque c'était lui qui m'avait ordonné de m'occuper du brasero, voulait marquer une de ses possessions, y imprimant un symbole d'identification, peut-être un harnais ou une ceinture, ou le cuir d'un bouclier renforcé de cuivre. Cela me paraissait vraisemblable. J'avais vu le symbole, à l'extrémité du fer. C'était une petite fleur stylisée ; elle était circulaire et faisait environ trois centimètres de diamètre ; elle ressemblait un peu à une petite rose ; elle était incroyablement jolie et délicate. J'en trouvai le dessin très beau ; je n'aurais certainement pas refusé de marquer avec un objet m'appartenant. Mon unique réserve concernant ce motif était que je le trouvais trop délicat et joli, semblable à une jolie rose, pour convenir à de grossiers objets de nature masculine tels que, comme je l'ai dit, harnais et boucliers. Il me semblait, considérant sa ressemblance avec une rose, qu'il conviendrait davantage au marquage de quelque chose de féminin.

Le soleil était couché, à présent, et le dîner serait bientôt prêt. Les braises, dans le brasero, rougeoyaient.

Il y avait, à quelque distance, un arbre à l'écorce blanche, abattu dans l'enceinte du camp. Il était cassé à environ un mètre du sol et le tronc, à partir de cet endroit, descendait en oblique jusqu'à la terre.

Je regardai, dans le camp, les hommes et Eta. Il s'agissait d'hommes durs, forts, qui jouaient à des jeux cruels. La veille au soir, j'avais été contrainte d'aider Eta à servir les

hommes, leur portant de la viande entre mes dents ; plus tard, j'avais marché parmi eux, comme ils me l'avaient ordonné, leur servant du vin et du Paga. Je devais prendre le gobelet, le remplir, l'embrasser délicatement puis le tendre à l'homme. Après le dîner, Eta fut prise et munie de clochettes. On enroula des lanières de plus d'un mètre de long, auxquelles étaient fixées de nombreuses clochettes, autour de ses chevilles brunies. D'autres clochettes furent attachées à ses poignets. Ils prirent ensuite des colliers de clochettes et les lui passèrent au cou. Cinq hommes s'alignèrent à quelques mètres d'elle ; ce seraient les concurrents. Celui qui jouerait le rôle de l'arbitre arracha ensuite le court vêtement que portait Eta. Les hommes poussèrent des cris de joie, se frappant l'épaule gauche avec le poing droit. Eta les regarda, des clochettes sur le corps, autour du cou et sur ses seins, fièrement, avec arrogance. Il y avait une marque sur sa cuisse gauche mais, dans le noir, je ne la vis pas bien. Puis on lui attacha les mains dans le dos. Des morceaux de tissu opaque furent apportés et on engagea des paris. Eta regardait toujours les hommes, hautaine. Puis, autour de sa taille, l'arbitre serra une lanière de cuir. À cette lanière, sur sa hanche gauche, fut attachée une clochette unique, plus grosse que les autres et tintant sur une note différente. Elle servirait principalement à guider les hommes. Puis on lui mit un morceau de tissu sur la tête et on l'attacha sous son menton. On lui avait mis une cagoule. On met une cagoule à la femme afin qu'elle ne puisse pas influencer l'issue du jeu. En outre, je présume que les hommes aiment qu'elle porte une cagoule afin que, dans l'obscurité de la cagoule, dans son impuissance, elle ne sache pas qui s'empare d'elle. Les Goréens, ces monstres, trouvent ces choses-là amusantes. Les cinq hommes portèrent également une cagoule, les morceaux de tissu opaque étant mis sur leur tête et attachés sous le menton. Eta, portant la cagoule, restait absolument immobile, ne faisant pas tinter les clochettes. Les cinq hommes, ensuite, pour la plus grande joie des autres, furent conduits aux quatre coins du camp où on les fit beaucoup pivoter sur eux-mêmes afin qu'ils fussent complètement désorientés. L'arbitre, ensuite, armé d'une badine, s'approcha d'Eta. Dans l'ombre, je regardai. J'étais indignée et horrifiée, naturellement. En outre, j'avais terriblement pitié de ma sœur infortunée. Et j'étais curieuse de voir qui s'emparerait d'elle. Parmi les cinq concurrents, je savais très bien qui j'aurais choisi, si j'avais eu mon mot à dire sur cette question, pour mettre la main sur moi : un jeune géant aux cheveux blonds et broussailleux, aux poignets couverts de taches de rousseur, dont les cheveux couvraient les épaules. Pour moi, c'était l'homme le plus séduisant du camp, après mon ravisseur. Mon ravisseur ne participa pas à la partie. C'était le chef. C'était une distraction pour les rangs inférieurs, afin de rompre la monotonie du camp. Mais mon ravisseur regarda avec intérêt et plaisir. Il porta son gobelet de Paga à ses lèvres. Je crois qu'il avait également parié sur l'issue.

Le jeu d'Attrape-Fille est diversement joué, sur Gor ; on peut y jouer aussi informellement et simplement qu'on le faisait dans le camp de mon ravisseur, pour le plaisir des hommes, ou bien il peut s'agir d'une affaire très sérieuse, supervisée de près et réglementée d'une manière complexe, comme c'est le cas chez les administrateurs commerçant dans les anneaux extérieurs au périmètre de la Foire des Sardar, où s'opposent les jeunes gens originaires de villes différentes. Dans une de ses formes, il y a cent jeunes hommes et cent jeunes femmes d'une ville, les femmes étant sélectionnées en fonction de leur beauté, qui pénètrent dans l'aire de compétition avec cent jeunes gens et cent jeunes femmes, sélectionnées de la même manière, d'une autre ville. Dans cette forme, on ne porte pas de cagoule. L'objectif de l'homme consiste à protéger ses femmes et à capturer celles de l'autre ville. Les femmes sont prises, dénudées, attachées et portées dans la Fosse à Femmes de la ville qui les a capturées, où elles sont jetées. Lorsqu'elles ne peuvent pas se libérer, elles

sont considérées comme prises. Les hommes de leur camp ne peuvent pénétrer dans la Fosse à Femmes de l'équipe adverse pour libérer leurs femmes. Parfois, on joue avec une limite de temps, l'équipe gagnante étant celle qui a le plus grand nombre de captives ; parfois, dans des versions plus brutales, le camp gagnant est celui qui a capturé les cent femmes de l'équipe adverse. Un homme est disqualifié lorsqu'il est sorti de l'aire de jeu. Les femmes de la ville victorieuse, qui ont été capturées sont, naturellement, à la victoire de leur ville, libérées. Les femmes de la ville vaincue, en revanche, ne le sont pas ; elles sont gardées ; elles sont données aux jeunes hommes de la ville victorieuse ; dans le cas où les cent premières captures décident de la victoire, cela signifie qu'il y a une femme pour chaque participant, en général celle qu'il a lui-même jetée dans la Fosse à Femmes. En conséquence, surtout en début de partie, les jeunes hommes consacrent souvent leur attention aux jeunes femmes de la ville ennemie qu'ils trouvent personnellement séduisantes, celles qu'ils aimeraient emmener chez eux à la fin de la journée. Ce sport, incidemment, lorsque l'on n'estime pas que les questions d'honneur sont en jeu, a parfois servi à résoudre les conflits territoriaux entre les villes, évitant ainsi des guerres.

Dans le camp de mon ravisseur, cependant, les règles étaient simples. L'arbitre leva sa badine.

Il cria un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». C'était le signal du début de la partie, indiquant que la femme était à présent disponible, qu'il était possible de la capturer. Au moment où il criait ce mot, il avait abattu la badine et frappé Eta violemment sur les fesses, la faisant crier, indiquant l'endroit où elle se trouvait et, dans un tintement de clochettes, la mettant en mouvement. Les hommes se précipitèrent en direction du bruit. Eta s'immobilisa, figée. Elle était accroupie, les mains attachées dans le dos. L'utilisation fréquente ou non de la badine, dans le courant de la partie, dépendrait essentiellement de l'adresse de la joueuse. Elle devait, selon la règle, bouger au moins une fois toutes les cinq ihns, c'est-à-dire un peu moins de cinq secondes. Si elle ne bouge pas au terme de cinq ihns, soit qu'elle ait peur soit qu'elle ait mal compté, l'arbitre, avec sa badine, trahit rapidement sa position à l'intention des concurrents. Un instant avant le terme des cinq ihns, dans un tintement de clochettes, Eta changea vivement de place. Des hommes poussèrent des cris de rage car elle était passée, sans le savoir, entre deux concurrents. L'arbitre avertit sèchement les hommes. Les concurrents ne doivent pas trahir leur position. Cette identification, en ceci qu'elle pourrait affecter le comportement de la femme, celle-ci désirant peut-être être capturée par un homme plutôt qu'un autre, pourrait influencer injustement l'issue de la partie. Inutile de dire que la femme doit être une excellente proie. Si c'est une mauvaise proie, que la traque est décevante et qu'elle est capturée trop tôt, on lui attache les poignets au-dessus de la tête et on la fouette. Il est rarement nécessaire d'en arriver là, naturellement. Les femmes sont fières de leur aptitude à échapper aux hommes ; elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour se montrer une proie intelligente, insaisissable, que l'on ne prend pas aisément ; avec ravissement, elles s'efforcent d'échapper à leurs prédateurs ; elles savent cependant que, compte tenu des clochettes, leur capture est inévitable.

Eta était adroite à ce jeu. Mais les hommes l'étaient également. Je soupçonnai qu'elle avait souvent été ainsi traquée par les hommes du camp, ses chasseurs.

Finalement, elle parut ne plus savoir quelle direction prendre. Les hommes, autour d'elle, étaient silencieux.

À l'aveuglette, portant une cagoule, elle prit la fuite… dans les bras du jeune géant blond. Avec un cri de joie, il s'empara d'elle, la jeta dans l'herbe, l'écrasant sous son poids. Elle était prise.

L'arbitre cria un mot qui, je l'appris plus tard, signifiait : « Capture », et donna une claque sur l'épaule de l'homme. Les autres hommes reculèrent. Puis, devant mes yeux horrifiés, Eta, toujours attachée et portant la cagoule, fut prise sur l'herbe.

Lorsque le jeune homme en eut terminé avec elle, il se leva et dénoua le morceau de tissu qu'il avait sur la tête, le jetant. Les hommes levèrent leurs gobelets vers lui et lui donnèrent des claques dans le dos. Il souriait. Il avait gagné. Il regagna sa place. De l'argent changea de mains. Eta gisait, sur le flanc, dans l'herbe.

Elle paraissait petite, couchée ainsi, avec une cagoule, attachée, avec ses clochettes. Tout le monde, sauf moi, l'avait oubliée. J'avais terriblement pitié de ma pauvre sœur. Et je l'enviai d'avoir été prise.

Quelques instants plus tard, l'arbitre alla près d'elle et, par les bras, la remit debout. Elle tremblait sur ses jambes, les mouvements de son corps agitant les clochettes.

Il cria à nouveau le mot qui signifiait : « Proie » et, à nouveau, la mit en mouvement avec sa badine. À nouveau, les hommes la traquèrent. La deuxième place était en jeu. Elle ne courut pas aussi bien, cette fois mais, peut-être parce qu'il n'y avait plus que quatre poursuivants, elle s'acquitta correctement de sa tâche. Deux ou trois minutes plus tard, elle fut à nouveau capturée et, sous mes yeux horrifiés, avec plaisir et brutalité, soumise une nouvelle fois à l'indignité de la femelle prise, son deuxième ravisseur la traitant avec une audace et un sens physique de la propriété à peine inférieurs à ceux du premier. Comme j'avais pitié d'elle et comme, en secret, je l'enviais ! J'assistai à l'attribution de la troisième, puis de la quatrième place. Le cinquième homme, quand il eut retiré sa cagoule, accepta avec bonne humeur les rires et les bourrades des autres. Comme il avait perdu, il n'avait pas le droit de prendre la belle femme aux clochettes.

L'arbitre détacha la cagoule d'Eta qui rejeta la tête en arrière, secouant les cheveux, respirant avidement l'air nocturne. Son visage était rouge et défait. Il exprimait le plaisir. Bizarrement, elle semblait timide. Ses mains furent détachées. Elle s'assit dans l'herbe, retirant ses clochettes. Tout en retirant ses clochettes, elle me regarda.

Je lui rendis son regard, furieuse.

Elle sourit. Elle retira les dernières clochettes. Puis elle rit, vint près de moi et m'embrassa.

Je ne la regardai même pas.

Puis elle alla chercher le haillon brun que l'arbitre lui avait arraché avant la partie. Elle n'essaya pas de mettre le haillon mais, le portant nonchalamment à la main, elle alla s'allonger aux pieds de mon ravisseur. Je me souvins de la manière dont elle m'avait regardée. C'était le regard d'une femme qui se sait incroyablement désirable et belle, qui est à la merci des hommes et qui, parce qu'ils l'avaient souhaité, avait beaucoup servi leur plaisir.

J'étais furieuse contre elle. Je l'enviais également. En outre, elle m'avait regardée comme si j'étais une fille naïve.

Il faisait nuit, à présent.

L'arbre à l'écorce blanche, abattu dans l'enceinte du camp, cassé à environ un mètre du sol, était proche.

Je vis que Eta avait terminé de faire cuire la viande. Deux hommes avaient soulevé le rôti empalé sur sa broche et l'avaient posé dans l'herbe afin de le couper. Je fus heureuse que le dîner soit proche.

Je m'occupais du brasero. Il brillait dans le noir.

Deux hommes vinrent s'immobiliser près de moi. Je levai la tête, surprise. Ils me

soulevèrent par les bras et me portèrent jusqu'à l'arbre à l'écorce blanche. Ils me jetèrent sur le dos, la tête en bas, sur l'arbre. Je les regardai, follement. Mes mains furent attachées devant mon corps, puis tirées au-dessus de ma tête. Elles furent liées, derrière ma tête, en dehors de mon champ visuel, à l'arbre. Mon corps était tendu, une jambe de chaque côté de l'arbre.

« Que faites-vous ? » criai-je. Mon corps fut solidement attaché au tronc. Je me débattis, la tête en bas, les jambes levées. « Arrêtez ! » criai-je. Des cordes furent passées sur mon cou, mon ventre, sur chaque jambe, au-dessus du genou et aux chevilles, puis serrées. « Arrêtez ! » suppliai-je. « Arrêtez, je vous en prie ! » Je pouvais à peine bouger. Les hommes reculèrent : j'étais attachée à l'arbre. « Laissez-moi partir ! » criai-je. « Je vous en prie ! » gémis-je. « Qu'allez-vous faire ? » demandai-je. Ils me regardèrent. J'étais impuissante. « Qu'allez-vous faire ? » gémis-je.

« Oh, non ! » criai-je. « Non, non, non, non ! »

Mon ravisseur était allé près du brasero et, avec le gant en cuir, et un autre également, à deux mains, avait retiré le fer chauffé au blanc. Je sentis sa chaleur, même à trente centimètres.

« Non ! » hurlai-je. « Non ! » Deux hommes, larges d'épaules, forts, immobilisèrent ma cuisse gauche.

Je regardai mon ravisseur dans les yeux.

« Non, je vous en prie, » sanglotai-je. « Non, je vous en prie ! »

Puis, la tête en bas, impuissante, immobilisée, je fus marquée comme une esclave goréenne.

Le marquage, je suppose, ne prit que quelques secondes. C'est probablement vrai. Objectivement, je vous accorde que telle est la vérité. Néanmoins, une femme qui a été marquée a du mal à accepter, psychologiquement, cette vérité.

Peut-être peut-on m'accorder que ces secondes, ces quelques secondes, parurent très longues.

J'eus l'impression de sentir le fer pendant une heure. Il me toucha fermement, m'embrassant puis me prenant.

Je hurlais et hurlais. J'étais seule dans la douleur, la souffrance, la dégradation, l'opiniâtreté de cet objet sifflant qui me faisait tellement mal. Heureusement, les hommes me laissèrent hurler. Il est très fréquent de laisser les femmes hurler, gentillesse goréenne, lorsqu'on les marque au fer rouge. Ensuite, cependant, lorsque le fer a été retiré de leur corps, et qu'elles sont complètement marquées, il est moins probable que les Goréens accordent une telle considération à leurs sentiments. Ils se montrent moins indulgents. Cela se comprend. Ensuite, elles ne sont plus que des filles marquées.

Cela commence rapidement, presque avant qu'on puisse le sentir. Je sentis le fer me toucher et, presque immédiatement, craquant, pénétrer la partie supérieure de ma peau et, fermement, horriblement, aller s'ancrer fermement dans ma cuisse. Il était littéralement dans mon corps, inflexible, brûlant. Je commençai alors à prendre conscience de la douleur. Je me mis à hurler. Je ne pouvais croire ce que l'on me faisait, ni à quel point c'était douloureux. Non seulement je sentais le fer, mais je l'entendais, sifflant, grésillant, dans la blessure précise et belle qu'il brûlait impitoyablement dans mon corps. Il y eut une odeur de chair brûlée. Cette odeur ressemblait à celle de n'importe quelle viande grillée. C'était mon corps que l'on marquait. Je ne pouvais bouger la cuisse. Je rejetai la tête en arrière et hurlai. Je sentis alors, horrifiée, le fer s'enfoncer davantage dans mon corps. La surface marquante du fer, alors, fut immobilisée, sifflant, littéralement submergée dans ma chair. Je ne pouvais

absolument pas bouger la cuisse. La surface marquante du fer fait environ cinq millimètres d'épaisseur. Elle était dans ma chair. Elle y était logée, submergée, sifflant et brûlant. Prenant son temps, sans se dépêcher, elle me marqua, nettement et profondément. Puis, rapidement, proprement, elle s'écarta.

Je sentis l'odeur de ma chair brûlée. Les hommes lâchèrent ma cuisse. Je suffoquais et sanglotais. Les hommes regardèrent la marque. Mon ravisseur fut complimenté pour son travail. J'en déduisis que j'avais été bien marquée.

Les hommes, alors, s'en allèrent et je restai, la tête en bas, attachée et impuissante, sur le tronc incliné de l'arbre à l'écorce blanche.

Je fus dépassée, psychologiquement, par ce qui venait de m'arriver. La douleur avait à présent diminué. Ma cuisse me faisait toujours mal, cruellement, mais la douleur paraissait relativement dénuée d'importance, à présent, comparativement à l'énormité de la compréhension qui me secoua jusqu'aux tréfonds de mon être. J'avais été marquée au fer rouge. Je frémissais dans mes liens. Je gémis et pleurai. Ma cuisse serait douloureuse pendant des jours, mais cela paraissait sans importance, trivial même. La marque qui avait été imprimée dans ma chair demeurerait. Contrairement à la douleur, elle ne disparaîtrait pas. Je porterais cette marque. Désormais, elle ferait de moi quelque chose que je n'étais pas, ou n'avait pas explicitement été, auparavant, mais que j'étais à présent, clairement, aux yeux de tous. J'étais couchée là. Je compris que j'étais à présent, à cause de la marque, profondément et totalement différente de ce que j'étais auparavant. Que pouvait signifier la marque ? Je frémis. J'osais à peine imaginer quelle était la nature d'une femme portant une telle marque sur son corps. Elle ne pouvait être qu'une chose. Je chassai cette pensée de mon esprit. Je tentai de bouger mes poignets, ma tête et mon corps, mes jambes et mes chevilles. Je ne pouvais les bouger que très peu. Ils étaient immobilisés. Seuls les animaux étaient marqués. Je gisais là, impuissante, misérable. J'étais Judy Thornton. J'étais une excellente étudiante dans une université réputée de la Terre. J'étais la plus belle fille de ma classe, peut-être même de toute l'université, sauf, à ce que l'on disait, en ce qui concernait ma rivale, Elicia Nevins, qui préparait une licence d'anthropologie. Je préparais une licence d'anglais et je faisais des vers ! Comment se faisait-il que j'étais attachée sur une planète inconnue et portais, dans ma chair, une marque au fer rouge ? Comme Elicia Nevins aurait ri avec ravissement, si elle avait pu me voir, sa jolie rivale aguichante, ravalée à ce rang, et même marquée au fer rouge ! Je pensai à Elicia. Nous étions félines, hautaines et méprisantes l'une vis-à-vis de l'autre, nous opposant par la beauté, les honneurs et la popularité. Comme elle aurait ri en me voyant ! Je n'aurais pas pu la regarder en face. La marque me rendait différente. Elle, elle n'était pas marquée. Moi, si. Si elle s'était trouvée là, et que j'aie été détachée, j'aurais baissé les yeux et la tête et, honteuse, me serais agenouillée devant elle. Une simple marque sur la cuisse m'avait-elle rendue tellement différente ? Je le croyais. Je frémis. Je pensai aux garçons avec qui j'étais sortie sur Terre, ces jeunes gens immatures, dont beaucoup étaient riches et bien placés socialement, avec qui j'acceptais de me montrer, souvent dans le simple but de faire ressentir mon extraordinaire popularité aux autres filles de l'université. Que se passerait-il s'ils me voyaient à présent ? Quelques-uns, je crois, auraient fui, terrifiés, si une fille marquée telle que moi avait été jetée à leurs pieds. D'autres, peut-être, stupéfaits et troublés, auraient bafouillé et bredouillé, détournant les yeux, me couvrant avec leurs manteaux, prononçant des paroles incohérentes et rassurantes, pleins d'une sollicitude hypocrite. Combien, me demandai-je, feraient ce qu'ils voulaient vraiment, comme j'étais convaincue que le feraient les Goréens ? Combien, me demandai-je, regarderaient à leurs pieds et me verraient pour ce que j'étais : une femme marquée ? Je me

demandai combien me regarderaient de toute leur hauteur, riraient de plaisir et diraient : « J'ai toujours eu envie de toi, Judy Thornton. À présent, je vais te prendre ! », puis me saisiraient par le bras et me jetteraient sur leurs draps ? Ils étaient rares, probablement. Pourtant, à présent, marquée, pour la première fois, je pris intensément conscience de la force fantastique et de la taille de ces garçons, qui n'étaient pas encore des hommes, pas même des hommes goréens, comparativement à la petitesse de ma stature. Ces choses-là ne me paraissaient pas importantes, auparavant ; à présent, elles me semblaient extrêmement importantes. Auparavant, je pouvais écarter les garçons d'un regard, d'un geste, d'un mot sec mais que se passerait-il, à présent, s'ils me voyaient, portant ma marque ? Se contenteraient-ils de rire face à mon regard stupide, mon geste, ma protestation ? Se contenteraient-ils de rire avant de faire ce qu'il leur plairait ? Ou peut-être, comme les Goréens, me puniraient-ils avant d'entreprendre les actions qu'ils envisageaient ? Je savais que, avec la marque, j'étais profondément et totalement différente. J'étais couchée sur le tronc à l'écorce blanche, la tête en bas, en larmes. La marque était, sur Gor, un statut juridique, institutionnel ; l'être qui la porte est un objet ; sa victime n'a aucun droit, aucun recours dans le cadre de la loi. Pourtant, les conséquences les plus profondes de la marque sont apparemment moins sociales qu'intensément individuelles, personnelles et psychologiques ; la marque, presque immédiatement, transforme la conscience la plus intime de la femme ; je résolus de lutter contre ces sentiments, de conserver mon identité, malgré la marque. J'étais couchée, attachée. Je pouvais à peine bouger. Mais je sentais que le lien le plus étroit n'était pas la corde qui m'enserrait les poignets et le ventre, mais la marque récemment imprimée dans ma chair ; par la suite, me semblait-il, même si on me soumettait aux cordes et aux chaînes, ou bien si j'étais enfermée dans une cellule ou une cage, l'entrave la plus inévitable, la plus totale, serait toujours ce motif délicat, féminin, cette jolie fleur ressemblant à une rose, brûlé dans la chair de la partie supérieure de ma cuisse gauche.

J'entendis les bruits du camp, autour de moi. Les hommes étaient près du feu. On coupait la viande rôtie. On conversait. Eta, belle et aux longues jambes, servait les hommes. Je regardai la riche nuit goréenne, avec ses étoiles nombreuses et brillantes. Je sentais l'écorce lisse, cassante, de l'arbre blanc sous mon dos, sur l'intérieur de mes cuisses. Je sentais la viande rôtie, la végétation. J'entendais les insectes. Je tentai de bouger les chevilles et les poignets. Je pouvais les bouger un tout petit peu. J'avais beaucoup crié. Mes joues, couvertes de larmes, semblaient raides sous l'effet des filets salés qui avaient séché sur elles. Je me demandai quel pouvait être mon statut sur cette planète, à présent que j'étais marquée. Quelle pouvait être la nature, sur une planète comme celle-ci, d'une fille qui portait une telle marque sur son corps ?

Les hommes, accompagnés par Eta et mon ravisseur, se rassemblèrent autour de moi.

Mon ravisseur prit ma tête entre ses mains et la tint de telle sorte que je fus obligée de le regarder. J'implorai sa pitié. Dans ses yeux, il n'y avait aucune pitié. Marquée, je frémis dans son étreinte.

« Kajira, » me dit-il, clairement et simplement. « Kajira. » Puis il lâcha ma tête. Je continuai de le regarder. « Kajira, » répéta-t-il. Je compris que je devais également répéter ce mot.

— « Kajira, » dis-je. J'avais déjà entendu plusieurs fois cette expression, sur cette planète. Les hommes qui étaient venus près du rocher où j'étais enchaînée, dans la plaine, l'avaient utilisée. Et il y avait également eu le cri de « Kajira canjelne ! » qui semblait jouer un rôle rituel dans le combat féroce qui m'avait jetée entre les mains impitoyables de mon ravisseur.

— « La Kajira, » dit Eta, se montrant. Elle releva le court vêtement qu'elle portait, se

tournant vers moi, montrant sa cuisse gauche. Elle portait également une marque. Elle aussi était véritablement marquée. Je me rendis alors compte que j'avais déjà vu la marque, dans la lumière des torches, dans la demi-obscurité, la veille au soir, lorsqu'elle avait été déshabillée, qu'on lui avait mis une cagoule et des clochettes et que, jolie proie, elle avait couru pour amuser les hommes. Je n'avais pas compris, à ce moment-là, ne voyant pas clairement, qu'il s'agissait d'une marque. Il ne m'était même pas venu à l'esprit qu'il pût s'agir d'une marque. Je n'y avais vu qu'une marque troublante quelconque. Je n'aurais pas cru, la veille au soir, qu'une femme pût être marquée. Mais, à présent, après ma récente expérience du fer, j'étais prête à croire mes sens. Les femmes, sur cette planète, pouvaient être marquées. Eta et moi étions à présent, dans un sens profond, je le compris à ce moment-là, semblables ; nous étions toutes les deux des femmes marquées ; je ne lui étais plus supérieure ; une marque avait été apposée sur moi par le fer rouge pour le plaisir des hommes ; j'étais, à présent, exactement comme Eta ; quoi qu'elle soit, je compris alors que j'étais exactement cela, et seulement cela. Sa marque, cependant, n'était pas exactement la même que la mienne. Elle était plus mince, plus verticale, évoquant davantage une tige avec des boucles florales, cursives ; elle faisait environ quatre centimètres de haut et un centimètre de large ; c'était, je l'apprendrais plus tard, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : Kajira ; ma marque était le « dina » ; le dina est une petite fleur, jolie, aux pétales multiples, à la courte tige et fleurissant dans un bouquet de feuilles vertes, généralement sur les pentes des collines, dans les zones tempérées septentrionales de Gor ; son bouton fait penser à celui d'une rose, mais la ressemblance s'arrête là ; c'est une fleur exotique, extra-terrestre ; on l'appelle également, dans le nord, où elle est plus répandue, la fleur des esclaves ; elle était brûlée dans ma chair ; dans le sud, sous l'équateur goréen, où la fleur est beaucoup plus rare, elle est plus recherchée ; il y a quelques années, il était assez fréquent que les familles de caste inférieure du sud appellent leurs filles : Dina ; cette pratique a à présent pratiquement disparu avec l'établissement et le développement de relations commerciales et culturelles entre des villes telles que Ko-ro-ba et Ar, et la géante de l'hémisphère sud : Turia. Lors de la chute de la ville de Turia, il y a quelques années, des milliers de citoyens ont fui, dont beaucoup de marchands et de familles de marchands ; avec la préservation de la ville, et la restauration de l'Ubarat de Phanius Turmus, de nombreuses familles sont revenues ; même parmi les Turiens qui ne rentrèrent pas dans leur ville natale, beaucoup, restant dans leur nouvelle patrie, devinrent les agents de la distribution de produits turiens, ainsi que du cuir et des marchandises des Peuples des Chariots, qui transitent par Turia. Le fait que, dans le nord, le joli dina s'appelait : la fleur des esclaves, n'échappa pas aux Turiens exilés ; avec le temps, en dépit du fait que Dina est un joli nom et le dina une fleur jolie et délicate, il n'est plus utilisé dans l'hémisphère sud, pas plus que dans l'hémisphère nord, comme nom de femme libre ; les femmes libres qui le portaient l'ont généralement fait changer, supprimer des listes de leur ville et remplacé par quelque chose de moins humiliant et plus convenable. Dina, au nord, depuis de nombreuses années, est presque exclusivement un nom d'esclave. La raison pour laquelle, dans le nord, le dina est la fleur des esclaves se perd dans la nuit des temps. On raconte qu'un ancien Ubar d'Ar, capturant la fille d'un ennemi défait, en fuite, dans un champ de dinas, l'a asservie à cet endroit, la dénudant par l'épée, la prenant puis l'enchaînant. Tandis qu'il enchaînait son collier à son étrier, on raconte qu'il a regardé le champ puis l'a nommée : « Dina ». Mais il est possible que le dina soit considéré comme la fleur de l'esclave simplement parce que dans le nord, c'est, malgré sa beauté et sa délicatesse, une fleur assez ordinaire, sans importance ; on peut la cueillir aisément, du fait qu'elle est sans défense, on peut aisément l'écraser, la dominer et, si on le souhaite, la jeter.

La marque d'Eta n'était pas le dina ; c'était, comme je l'apprendrais plus tard, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : Kajira ; c'était également, toutefois, dans sa nature délicatement florale, une marque incroyablement belle et féminine ; je me souvins avoir pensé que la marque que je faisais chauffer était trop féminine pour marquer un objet masculin tel qu'une selle ou un bouclier, mais qu'elle conviendrait parfaitement à quelque chose de nature féminine ; je comprenais, à présent qu'elle me marquait, moi ; ma marque et celle d'Eta étaient incroyablement féminines ; notre féminité, que nous le voulions ou non, avait été profondément et indélébilement imprimée en nous. Il était naturel, compte tenu du fait que le dina est la fleur des esclaves, que les Marchands d'Esclaves, les Guerriers et les Marchands entreprenants, ceux qui s'occupent de l'achat et de la vente de femmes, aient mis au point une marque basée sur cette fleur. En outre il existe, sur Gor, de nombreuses marques de femmes bien que la marque kajira, que portait Eta, soit de loin la plus répandue. Certains Marchands inventent des marques, comme la dina fut inventée, afin de renouveler la nature de leur marchandise et de stimuler les ventes. Les collectionneurs, par exemple, ceux qui sont riches, collectionnent parfois les marques exotiques, tout comme les collectionneurs de la Terre collectionnent les timbres ou les pièces de monnaie, peuplant leur Jardin de Plaisir non seulement de filles belles mais aussi diversement marquées. Les femmes, bien entendu, veulent être achetées par un maître fort, qui les désire pour elles-mêmes, pas pour leur marque. Lorsqu'une femme est achetée, naturellement, c'est en général parce que l'homme *la* veut, *elle, la femelle,* et qu'il est prêt à sortir son argent durement gagné pour elle, elle seule, car elle est seule ; tout ce qu'elle a en quittant l'estrade, c'est elle-même ; c'est une esclave ; elle n'a ni richesse, ni pouvoir, ni relations familiales ; elle est nue, et vendue ; mais c'est uniquement elle qu'il achète. Il y a, naturellement, des hommes qui achètent pour la marque. Pour satisfaire ce marché, des marques diverses sont mises au point et utilisées. La « fleur des esclaves » était un développement naturel. Malheureusement pour ces entrepreneurs, leur avidité et leur absence de contrôle sur les forges ont eu pour résultat la prolifération incontrôlée de la marque dina. En devenant plus populaire elle devint, naturellement, très commune. Les femmes marquées comme je l'étais étaient déjà appelées, sur Gor, d'une manière assez méprisante : « les dinas ». Les collectionneurs, à présent, ne recherchaient guère les dinas. Cette popularité, bien qu'elle constitue sans doute une déception pour certains commerçants et Marchands d'Esclaves, était bien accueillie par les femmes qui portaient cette marque, quoique personne ne s'intéressât à ce qu'elles pensaient. Les femmes mises aux enchères sur l'estrade veulent être achetées parce que les hommes les trouvent désirables, si désirables qu'ils sont prêts à donner leur or pour les avoir ; comme elles seraient misérables en apprenant qu'elles n'ont été achetées que pour leur marque ! Il y avait d'autres marques, dans le camp de mon ravisseur. Cependant, il avait fait de moi une dina. Il ne l'avait pas fait pour des raisons économiques. Il m'avait « estimée », ma nature et mon corps. Il avait décidé que le dina m'irait à la perfection. En conséquence, il avait marqué ma chair avec. À présent, dans mon corps, magnifiquement, je portais la « fleur des esclaves ».

Eta se pencha sur moi, souriante. Elle montra la bande métallique qu'elle portait au cou. Des lettres que je ne pouvais pas lire étaient gravées dans le métal. Elle fit tourner la bande métallique, pas très facilement, autour de son cou. Elle était parfaitement adaptée, comme si elle avait été faite sur mesure. Je retins mon souffle. Elle était littéralement fermée à clé sur son cou. Je compris alors, horrifiée, qu'elle ne pouvait la retirer. Eta portait un collier en acier.

Eta se tourna alors vers mon ravisseur.

« La Kajira, » dit-elle, baissant la tête en signe de soumission. Si j'avais été un homme, je suppose que la manière dont elle dit cela m'aurait rendu fou. Puis Eta se tourna vers moi, riant, montrant ma bouche. Je ne compris pas. Elle montra sa bouche une nouvelle fois, puis se tourna vers mon ravisseur et répéta : « La Kajira », faisant à nouveau le geste de soumission. Puis, avec un sourire, Eta montra ma bouche. Attachée, je regardai mon ravisseur dans les yeux.

— « La Kajira, » dis-je. Puis, en larmes, je fermai les yeux et tournai la tête sur le côté. Attachée comme je l'étais, je ne pouvais guère incliner la tête devant lui mais, instinctivement, j'avais tourné la tête sur le côté, exposant vulnérablement ma gorge. Cela était arrivé si naturellement que j'en tremblai. Puis sa grosse main se posa sur ma gorge. Je savais qu'elle aurait pu facilement l'écraser. Je tournai à nouveau la tête vers lui. Mes yeux s'emplirent de larmes. « La Kajira, » soufflai-je, tournant à nouveau la tête sur le côté. Sa main quitta ma gorge puis, avec les autres, il regagna le feu et continua son repas.

Je restai à nouveau seule sur le tronc de l'arbre à l'écorce blanche. Quel pouvait être mon statut sur cette planète ? On ne marque que les animaux. Je portais une marque. Ce n'était que maintenant, alors que j'étais marquée, qu'ils se décidaient à m'enseigner leur langue. Auparavant, ils ne m'avaient même pas enseigné les mots signifiant : « Cours » et « Va chercher ». Je supposai que, à présent que j'étais marquée, je devais me consacrer avec diligence à l'apprentissage de leur langue. Je ne croyais pas qu'ils seraient, désormais, patients avec moi. J'avais été marquée. Il faudrait que j'apprenne rapidement et correctement. Le premier mot que j'eusse appris était : « Kajira », que mon ravisseur m'avait adressé, et « La Kajira », expressions que, suivant l'exemple d'Eta, je devais dire à mon ravisseur. Je compris alors que j'étais une Kajira et, en outre, je devinai que ce statut, quel qu'il soit, je le partageais avec Eta ; elle lui avait dit : « La Kajira » d'une manière qui montrait clairement qu'elle se considérait, devant lui, comme une Kajira. Nous portions, Eta et moi, une marque. Eta avait même un collier ; je n'avais pas de collier mais je savais que, s'ils souhaitaient m'en mettre un au cou, ils le feraient sans hésiter. Bien que je ne portasse pas de collier, je savais que j'étais, si quelqu'un le souhaitait, passible du collier. Je savais que j'étais désormais une Kajira ; je savais que, suivant l'exemple d'Eta, je m'étais reconnue telle devant mon ravisseur ; je m'étais proclamée Kajira, quel que fût le sens de ce mot, devant lui. Qu'était-ce qu'une Kajira ? Je chassai de mon esprit la seule réponse possible, refusant de l'admettre consciemment. Puis, irrésistiblement, comme un cri de désespoir, elle s'imposa à moi ; il me fut impossible de l'ignorer, de la répudier ; il me devint impossible, fille stupide de la Terre, de nier et de fuir la réalité ; la compréhension, insistante et explosive, s'imposa irrésistiblement à moi ; j'étais nue et attachée ; j'étais passible du collier ; j'avais été marquée ; j'avais dit : « Kajira » ; j'avais dit : « La Kajira » ; c'étaient les premiers mots qui m'eussent été enseignés ; je savais que j'étais une Kajira ; je ne savais même pas si j'avais encore un nom ; je supposai que je n'en avais pas ; je supposai que je n'étais plus qu'un animal sans nom entre les mains des hommes ; j'étais, auparavant, trop bien pour être une servante ; à présent, j'étais une Kajira ; ma cuisse me faisait mal ; je gémis de désespoir ; je pleurai ; je compris qu'une Kajira n'était même pas une servante ; une Kajira était une esclave ; et le sens de « La Kajira », que j'avais dit à mon ravisseur, était : « Je suis une esclave. ».

Je poussai un long cri de désespoir, comprenant alors que j'étais une esclave. « Kajira » et « La Kajira » sont souvent les premiers mots qu'une femme de la Terre apprend sur Gor. Les femmes de la Terre, pour les hommes puissants de Gor, ne sont pratiquement bonnes qu'à être des esclaves.

Lorsque j'avais crié désespérément, attachée sur le tronc incliné de l'arbre à l'écorce blanche, deux hommes s'étaient levés, près du feu et, comme s'ils avaient attendu un tel cri de ma part, indiquant que, à présent, horrifiée, je comprenais véritablement ce que j'étais, que j'avais, à présent, dans mon cœur, et misérablement, irrémédiablement reconnu ma nouvelle nature, vinrent près de l'arbre et, rapidement, avec indifférence, me détachèrent. Puis ils me traînèrent, me tenant par les bras, et me firent agenouiller devant mon ravisseur qui était assis, les jambes croisées, près du feu. Je restai à genoux, le front dans l'herbe, esclave tremblante devant lui.

Précédemment, dans le camp, mon ravisseur m'avait fait manger dans sa main, mettant la nourriture dans ma bouche ou bien me la faisant prendre, à genoux, sans utiliser les mains. Eta avança alors. Elle avait deux bols en cuivre pleins de gruau. Près de moi, elle s'agenouilla devant mon ravisseur ; elle posa un bol devant moi ; puis, tenant l'autre bol, elle le tendit à mon ravisseur ; un homme, me prenant par les cheveux, me tira la tête en arrière de sorte que je ne vis pas clairement ce qui se passait ; mon ravisseur prit le bol de gruau d'Eta puis, sans un mot, le lui rendit. Puis ses hommes, lui et Eta me regardèrent. Je compris alors ce que je devais faire. Je pris le bol à deux mains et, à genoux, le tendis à mon ravisseur. Il prit le bol. Puis il me le rendit. Je pouvais à présent manger. Je restai à genoux, tremblante, le bol entre les mains. Le caractère symbolique du geste ne m'échappa pas. C'était de lui que, symboliquement, je recevais la nourriture. C'était lui qui me nourrissait. C'était de lui que je dépendais pour ma nourriture. S'il décidait de ne pas me nourrir je compris que je ne mangerais pas. La tête baissée, suivant l'exemple d'Eta, je mangeai le gruau. On ne nous donna pas de cuiller. Avec nos doigts et, comme les chats, avec la langue, nous terminâmes le gruau. Il était insipide. Il n'était ni sucré ni salé. C'était du gruau d'esclave. Parfois, c'était tout ce que l'on me donnait. Les femmes, naturellement, ne sont pas toujours nourries de cette manière. En général, elles préparent la nourriture, puis la servent, après quoi elles sont autorisées à manger. Beaucoup d'hommes permettent, en général, aux femmes de manger en même temps qu'eux, à condition qu'ils commencent d'abord et que cela n'entrave pas le service. Ainsi, nourrie, la femme peut gagner plus rapidement les fourrures. Cela dépend essentiellement de l'homme ; la volonté de la femme ne compte pas. Dans certaines demeures, la femme doit, avant le repas du soir, tendre son assiette à l'homme ; ensuite, normalement, il la lui rendra ; si elle n'a pas été totalement satisfaisante, en revanche, il est possible qu'elle soit privée de nourriture. Le contrôle de la nourriture des femmes permet non seulement de réguler intelligemment l'apport en calories, mais constitue également un excellent instrument permettant de les mettre au pas ; celui qui contrôle la nourriture contrôle la femme. Le contrôle de la nourriture, du point de vue de l'homme, a également des conséquences inattendues. Rares sont les choses qui manifestent aussi nettement la domination de l'homme, la dépendance de la femme, que le contrôle de la nourriture. Cette chose toute simple les excite en profondeur. Elle les rend impatientes de leur plaire comme une esclave. Je terminai le gruau d'esclave. Il n'était pas bon mais cette pitance, malgré sa simplicité, suscita ma reconnaissance. J'avais faim. Je mourais de faim. Peut-être la marque au fer rouge m'avait-elle donné faim. Furtivement, je regardai l'homme au-dessus du bol de cuivre. Il semblait terriblement fort et puissant. La cérémonie du don de la nourriture par la main de l'homme, comme elle eut lieu ce soir-là au camp, se révélerait assez exceptionnelle, quoiqu'il soit assez fréquent d'être nourrie à la main, lorsque cela l'amusait, ou de se voir jeter des miettes. Chez de nombreux hommes, cependant, il est peut-être utile de le mentionner, l'anniversaire mensuel de l'acquisition d'une esclave est souvent marqué par cette cérémonie, ou bien une cérémonie semblable. L'esclave est le délice de l'homme ; elle

est extrêmement prisée et précieuse ; le fait que le jour de son acquisition soit célébré chaque mois par des cérémonies spéciales n'est pas surprenant. Ces nombreux anniversaires sont délicieusement fêtés, ce qui n'est pas étonnant dans le cas d'une femme qui est esclave, et rarement oubliés ; lorsqu'un tel anniversaire est oublié, alors qu'il est généralement célébré, les femmes redoublent d'efforts pour plaire, craignant d'être bientôt vendues.

Je posai le bol de gruau.

Une badine fut donnée à Eta. Elle se leva. Je baissai la tête. Elle ne me frappa pas. Je la regardai. Je compris qu'elle était la Première Fille du camp et que je devais lui obéir, qu'elle avait le pouvoir de fixer mes tâches et mes devoirs. Soudain, j'eus peur d'elle. Avant, je la méprisais. À présent, je tremblais. C'était elle qui avait la badine. Avant, je ne lui obéissais généralement qu'en présence des hommes. Je préférais lui laisser le travail. Je compris alors que je devais, sans poser de questions, accepter d'elle mes instructions d'esclave et m'acquitter, rapidement et correctement, de toutes les tâches qu'elle pourrait m'assigner. Je la regardai dans les yeux. Bien que je fusse une femme délicate de la Terre, belle et sensible, écrivant même de la poésie, je ne doutai pas qu'elle utilisât la badine sur moi, et abondamment, si je ne travaillais pas bien. Je baissai la tête. Je résolus de bien travailler. Dans ce camp, bien qu'originaire de la Terre, j'étais inférieure à elle. Elle pouvait me commander. Elle avait la badine. J'obéirais. Elle était la Première Fille.

Eta me conduisit dans un coin du camp et, ensemble, nous lavâmes les bols de cuivre dans le cours d'eau, les essuyant. Nous rangeâmes le camp.

Les hommes appelèrent. Eta se hâta de leur apporter du vin et du Paga. Je l'aidai à transporter boissons et gobelets près du feu. Elle se mit à les servir. Je restai à l'écart. Comme elle était belle, ses longues jambes dans son court haillon, sa beauté, la lumière du feu sur son visage et ses cheveux, tandis qu'elle servait les hommes ; comme il me parut parfait, alors, parfait et naturel que, belle comme elle était, elle serve comme elle le faisait ! Comme il aurait été grotesque que les hommes la servent ou que tout le monde, elle y compris, se serve ! C'était l'ordre de la nature, pur, que je regardais tandis qu'elle allait et venait parmi ces hommes puissants.

« Kajira ! » appela un homme. Je tremblai d'horreur. Il m'avait appelée. Je me précipitai vers lui et m'agenouillai devant lui. Rudement, il me retourna et, avec une mince lanière de cuir, m'attacha les mains dans le dos. Puis il me montra la viande et me poussa. Je tombai sur le ventre puis me tournai sur le flanc, frénétiquement, pour le regarder. Il me montra la viande en riant. Comment, attachée, aurais-je pu le servir ? Mon ravisseur me fit signe. Je me relevai péniblement, avec une maladresse qui fit rire les hommes, et allai m'agenouiller devant mon ravisseur. Il coupa un petit morceau de viande et le mit entre mes dents. C'était du tabuk rôti. Il montra l'autre homme avec son poignard. J'allai près de l'autre homme, serrant le morceau de viande entre mes dents, et m'agenouillai devant lui. L'homme, assis les jambes croisées près du feu, me fit comprendre par signes que je devais approcher de lui et mettre le morceau de viande dans sa bouche. Rouge de honte, j'obéis. Je tendis délicatement la tête vers lui et, avec sa bouche, il prit la viande qui était entre mes dents. Les hommes exprimèrent leur joie en se frappant l'épaule gauche. Je servis ainsi tous les hommes. J'avais déjà porté de la viande dans la bouche, sans avoir l'autorisation d'y toucher mais, alors, je n'étais pas attachée, je ne m'étais pas agenouillée et ils ne l'avaient pas prise avec leur propre bouche. Je les servais à présent, et telle était leur intention car ils avaient envie de s'amuser, comme seules les esclaves servent les hommes. Ils m'enseignaient, riant et me parlant, ce que j'étais. Le seul homme que je ne servis pas fut celui qui coupa la viande que je portai, mon ravisseur. Il ne coupa aucun morceau de viande que je fus chargée de porter, de cette

manière humble, à sa bouche. C'était surtout lui que je désirais servir. Je voulais oser toucher sa bouche avec mes lèvres, en lui donnant la viande. Mais il ne me fit par le servir de cette manière. J'avais envie de précipiter mon petit corps nu et attaché dans ses bras. Il fronça les sourcils. Je me tassai sur moi-même. Il m'indiqua que je devais me mettre à plat ventre devant lui. J'obéis. Il coupa de petits morceaux de viande et me les jeta. À plat ventre, les mains attachées dans le dos, je mangeai. Mes larmes tombèrent sur l'herbe, tandis que je ramassai les morceaux de viande. J'étais convaincue d'être une esclave. Les hommes se mirent à parler. L'un d'entre eux, sur un mot de mon ravisseur, me détacha et je rampai près d'Eta, en dehors du cercle de feu, et me réfugiai dans ses bras. Plus tard, les hommes se mirent à raconter des histoires et à chanter. Ils demandèrent encore du vin et du Paga et, Eta et moi, nous nous dépêchâmes de les servir. Nous passâmes parmi eux. Moi aussi, à présent, je servais dans la lumière du feu. Je versais le Paga, que je portais, dans un gobelet, l'embrassais, comme je devais le faire, puis le donnais à l'homme.

« Paga ! » cria mon ravisseur. Je faillis m'évanouir. J'allai vers lui et, tremblante, emplit son gobelet de Paga ; j'avais terriblement peur d'en renverser ; je n'avais pas seulement peur, si j'en renversais, d'être battue à cause de ma maladresse ; c'était surtout que je voulais paraître gracieuse et belle à ses yeux ; mais je tremblais et fus maladroite ; le Paga bouillonna dans le gobelet mais, alors que mon cœur s'arrêtait presque, il ne se renversa pas ; il me regarda ; j'étais une fille maladroite et une esclave sans valeur ; je me sentis terriblement petite et indigne, devant lui ; je n'étais pas seulement une femme, petite et faible, devant ces hommes puissants ; je n'étais même pas une bonne esclave. Tremblante, je lui tendis le gobelet. Il ne le prit pas. Je me tassai sur moi-même, troublée. Je ne savais pas quoi faire. Je me rendis alors compte que, dans ma confusion et mon désespoir, j'avais oublié de poser les lèvres sur le gobelet en signe de soumission. Je posai rapidement les lèvres sur le gobelet, l'embrassant. Puis, soudain, alors que j'allais le lui donner, audacieusement, je portai à nouveau le gobelet à mes lèvres. Le tenant à deux mains, je l'embrassai une nouvelle fois, amoureusement, délicatement, complètement, longuement, les yeux fermés. Je n'avais jamais embrassé, sur Terre, un garçon avec l'abandon et la passion que j'accordai au gobelet de mon ravisseur goréen. Je lui appartenais. J'étais sienne. Je l'aimais. Je sentis le métal du gobelet sous mes lèvres pleines, insistantes. J'ouvris les yeux. Je tendis, les yeux pleins de larmes, le gobelet à mon ravisseur. C'était comme si, avec ce gobelet, je me donnais à lui. Pourtant, je savais qu'il était inutile que je me donne à lui, car j'étais sienne et esclave ; il pouvait me prendre chaque fois qu'il en avait envie. Il accepta cependant le gobelet et me congédia.

Tard dans la nuit, les hommes gagnèrent leurs fourrures et leurs tentes. Nous rangeâmes la nourriture qui restait, Eta et moi, nous lavâmes les gobelets et nettoyâmes les abords du feu des déchets et des débris. Elle me donna une mince couverture de tissu rugueux ; c'était du rep ; je pouvais me couvrir avec pendant la nuit.

« Eta ! » appela un homme. Elle alla vers lui. Elle se glissa, sous sa petite tente, dans ses fourrures. Je la vis quitter le haillon qu'elle portait et je le vis, lui, au clair des lunes, refermer les bras sur elle. J'eus soudain peur. La mince couverture sur les épaules, j'allai au pied de la falaise et regardai la paroi verticale qui se dressait au-dessus de moi. Elle luisait dans la lumière des lunes. Je la griffai avec les ongles. Je gagnai la barrière d'épineux, petite silhouette blanche et triste dans la nuit, serrant une mince couverture autour de mon corps. La barrière d'épineux faisait environ deux mètres cinquante de haut et trois mètres d'épaisseur. Je tendis la main. Misérablement, je la retirai, griffée jusqu'au sang. Je regagnai l'endroit où Eta m'avait donné la couverture de rep et m'allongeai sur le sol dur. Je frémis,

sachant que, si elle avait été appelée dans la tente d'un homme, je pouvais être, moi aussi, appelée de la même manière. Le principal devoir d'une esclave, à mon avis, n'était pas de faire la cuisine, de coudre ou de laver, mais de procurer aux hommes les plaisirs prolongés, profonds et exquis, comme seule une belle femme peut le faire, d'être pour lui tout ce qui lui fait envie, de lui donner tout ce qu'il demande et, dans la mesure de sa beauté, de son innocence et de son imagination, mille fois plus.

Je me mis à transpirer. La totalité et l'ensemble de la condition d'esclave me faisaient peur. Je suis une fille de la Terre, me dis-je. Je ne suis pas une esclave ! Je ne veux pas être une esclave ! Je suis une fille de la Terre !

« Kajira ! » entendis-je.

Terrifiée, serrant la mince couverture autour de mes épaules, je me dressai sur les genoux, puis m'accroupis. Mon ravisseur se tenait devant sa tente. J'apercevais les fourrures, à l'intérieur. Une petite lampe y était allumée.

Je ne voulais pas qu'il soit obligé de se répéter, car je craignais d'être battue.

Serrant la couverture autour de moi, j'allai vers lui. Il me tendit une tasse et, tenant la couverture autour de moi avec une main, je bus de l'autre. C'était une boisson amère, mais je la bus. Je ne savais pas, à ce moment-là, que c'était le Vin des Esclaves. Il est rare que les hommes fassent des enfants à leurs esclaves. Les esclaves, lorsqu'elles doivent concevoir un enfant, portent généralement une cagoule et sont croisées avec un esclave mâle, portant également une cagoule, l'acte se déroulant sous le contrôle de leurs maîtres respectifs ; il est rare qu'une femme porte l'enfant d'un esclave appartenant à la même Demeure qu'elle ; les relations personnelles entre esclaves mâles et femelles sont généralement mal vues ; parfois, cependant, à titre de punition, il arrive que des femmes soient jetées parmi les esclaves mâles, afin de servir leur plaisir. Les effets du Vin des Esclaves dure plusieurs cycles, ou lunes ; ils peuvent être annulés par un autre breuvage, une boisson douce et sucrée, qui libère le corps de la femme en vue de l'acte de l'esclave mâle ou, dans les cas exceptionnels, lorsqu'elle est affranchie, de celui de son amant ; les esclaves, incidemment, ne sont presque jamais affranchies, sur Gor ; elles sont trop délicieuses et désirables pour qu'on les affranchisse ; seuls les imbéciles, dit-on souvent, affranchissent les esclaves.

Mon ravisseur me prit la tasse lorsque je l'eus vidée. Il la jeta dans l'herbe. Il ne m'avait pas quittée des yeux. Je sentis ses mains sur mes épaules. Il écarta la couverture puis la laissa tomber à mes pieds.

Il me regarda. J'étais à quelques centimètres de lui. Puis il me prit par le bras gauche et me jeta dans l'ouverture basse de sa tente. On ne pouvait pas se tenir debout, dans la tente, car le plafond était bas. Je restai à moitié accroupie et à moitié à genoux sur les fourrures. Il n'y avait pas de comparaison entre leur profondeur, leur luxe, et ma pauvre couverture de rep. La tente était rayée à l'intérieur ; la petite lampe était ciselée ; à l'extérieur, incidemment, la tente était d'un brun terne ; parmi les buissons et les arbres, il ne serait pas facile de la distinguer, même si elle était plantée à quelques mètres.

Il se glissa dans la tente et s'accroupit près de moi. Il se débarrassa de son épée, de la ceinture portant le fourreau de sa dague et, enveloppant le tout dans les bandes de cuir souple, le posa dans un coin. Il me regarda. Je baissai la tête. Je me sentais très petite, avec lui. Il leva la lampe afin que je puisse, en me tournant, examiner la marque que j'avais sur la cuisse ; il me tint la jambe avec une main, la tournant de telle sorte que je puisse voir distinctement la marque. Sa main, sur ma cuisse, me fit peur. Il était terriblement fort. Je regardai la marque. Elle était très méticuleuse, propre, profonde, jolie et délicate ; elle était incroyablement féminine ; c'était comme si ma féminité avait été littéralement imprimée

dans mon corps ; c'était comme si j'étais, par elle, devenue une chose que, par la suite, que je le veuille ou non, je ne pourrais jamais nier ; jamais je ne m'étais sentie aussi douce, aussi féminine ; je portais, brûlée dans ma chair, une marque qui comptait parmi les plus belles ; je portais, incisée dans ma cuisse, évoquant une jolie petite rose, le dina, la fleur des esclaves. Je regardai mon ravisseur dans les yeux. Je ne m'étais jamais sentie aussi faible, vulnérable, douce, impuissante, féminine. Il n'y avait pas de larmes dans mes yeux. Je savais que j'étais une esclave et que j'appartenais à cette brute. Je le vis poser la lampe dans un coin. Je lui tendis mes lèvres. Je sentis ses bras se refermer sur moi.

Avec un gémissement de surprise, je fus renversée sur les fourrures.

Mes jambes furent écartées.

« Je t'aime, » soufflai-je, abandonnée dans ses bras « ... Maître. »

4

LA KAJIRA

Je me réveillai à ses pieds dans l'aube goréenne. Je posai les mains sur ses mollets et ses chevilles, comme pour les serrer, mais si doucement qu'il ne se saurait pas tenu. Je posai délicatement les lèvres sur ses mollets, sentant les poils sous mes lèvres, et l'embrassai. J'embrassai ses chevilles et ses pieds, doucement, afin qu'il ne sût pas qu'il était embrassé, légèrement, afin qu'il ne se réveillât pas, que l'audace de l'esclave couchée à ses pieds ne le mît pas en colère. Puis je m'allongeai contre lui, joyeuse, heureuse. Je voyais la longue barre horizontale de la tente rayée, au-dessus de moi, s'étendant sur les lanières de cuir qui servaient d'armature. Les parois rayées de la tente bougeaient légèrement sous l'effet de la brise matinale. L'aube était d'un gris tendre. Dehors, je vis l'herbe couverte de rosée. J'entendis les appels des oiseaux. Je restai couchée au plus profond des fourrures. Je roulai sur le ventre, afin de regarder l'homme qui me possédait. Plusieurs fois, au cours de la nuit, il m'avait subjuguée. Sur l'intérieur de ma cuisse gauche, d'un brun rougeâtre, sec à présent, il y avait un filet de sang, mon sang virginal, que je ne pourrais plus jamais verser. Dans une sorte de rite primitif, du fait que je n'étais qu'une esclave, il m'avait forcée à le goûter. Il en avait pris sur le doigt et me l'avait mis rudement dans la bouche, tachant mes lèvres, ma langue, mes dents, m'obligeant à faire pénétrer dans mon corps les conséquences de sa victoire, ma capitulation, ma défloration, puis, tenant ma tête entre ses mains, me regardant dans les yeux, il me força à avaler. Je n'oublierai jamais le goût, ni le calme dominateur avec lequel il me regardait. Puis, bien que mon corps fût encore douloureux après son premier assaut, il prit à nouveau son plaisir comme un lion, dans ma douceur vulnérable et blessée ; je n'eus droit à aucune considération, étant esclave. Je m'accrochai à lui, l'aimant. Il se servit beaucoup de son esclave, cette nuit-là. Comme je fus excitée et obéissante, malgré la douleur, sachant parfaitement bien que je serais rapidement et cruellement punie si je ne me montrais pas complètement satisfaisante ! Comme je fus heureuse, et soumise, complètement à sa merci ! Une femme qui n'a pas été possédée ne peut peut-être pas comprendre ce que ressent celle qui l'est, mais, obscurément, elle peut peut-être imaginer la joie de l'esclave. Je ne l'aurais jamais cru si je n'en avais pas fait l'expérience.

Doucement, je baissai la tête vers la brute et l'embrassai doucement, afin de ne pas réveiller mon Maître.

Je m'allongeai dans les fourrures, à ses pieds, dans l'aube goréenne.

À un moment donné, pendant la nuit, il avait ri, doucement, sur un ton grave, me serrant, impuissante, cruellement contre lui, me regardant dans les yeux, profondément satisfait de me posséder. Comme j'avais été reconnaissante, joyeuse, tenue !

Mon Maître était content de son esclave.

J'écoutai les oiseaux, dehors, dans le velours luisant de l'aube douce.

Comme la Terre était loin, avec ses pollutions, ses foules, son hypocrisie, de ce monde ! Doucement, du bout des doigts, je touchai ma marque. Je fis une grimace. Je ne la toucherais

guère, pendant quelques jours, car je voulais que sa délicatesse se cicatrisât parfaitement. Je voulais que la marque fût parfaite. Aucune femme n'est à ce point dépourvue de vanité qu'elle ne veuille que sa marque soit parfaite. Même le rouge à lèvres et l'ombre à paupières, que l'on peut retirer et réappliquer, la femme veut qu'ils soient parfaits ; à plus forte raison la marque, que l'on ne quitte jamais ! Les femmes veulent une marque dont elles puissent être fières. Une bonne marque donne confiance en soi, réconforte et sécurise. Souvent, l'habillement d'une femme se limite à la marque et au collier. Par conséquent, la marque compte beaucoup à ses yeux. En outre chacun sait, sur Gor, qu'une marque petite et belle, bien placée, souligne considérablement la beauté d'une femme. Je tentai de me révolter contre la marque, mais j'en fus incapable. Elle était trop belle et, à présent, en outre, elle faisait trop partie de moi. J'embrassai le bout de mes doigts et, doucement, les posai sur les pétales de la fleur des esclaves que mon Maître, la veille au soir, avec un fer chauffé à blanc, contre ma volonté, avait fait fleurir sur ma cuisse. Je restai couchée là, dans l'aube fraîche. Sur Terre, il me semblait à présent que j'avais été une véritable esclave ; et que, sur cette planète, bien que je portasse une marque, j'étais véritablement libre pour la première fois de ma vie. Sur Terre, des chaînes invisibles me maintenaient cruellement loin de moi-même et de mes sentiments ; conditionnements et dérisions avaient érigé des murailles entre moi, mon cœur et mes émotions ; j'étais crispée, victime misérable de ma propre acceptation ; à présent, pour la première fois de ma vie, bien que je pusse porter un jour des chaînes, dans mon cœur, mes sentiments et mes émotions, j'étais véritablement libre, véritablement libérée ; couchée, j'étais heureuse.

J'eus soudain peur. Je sentis sa main qui me cherchait. Je m'approchai de lui et mis la tête de telle sorte qu'il puisse la toucher, près de sa cuisse. Il dormait. Je sentis sa main glisser dans mes cheveux, les saisir. Il me tira vers sa ceinture. J'étais une esclave.

« Oui, Maître, » soufflai-je.

Je sentis la badine d'Eta sur ma peau.

« Kajira, » souffla-t-elle. « Kajira. »

Je me réveillai. Il était encore très tôt, mais il faisait plus clair. Mon Maître dormait toujours. Seule Eta était debout, dans le camp.

La rosée de l'aube n'avait pas encore séché sur l'herbe. Je sortis en rampant de la tente.

Eta fixerait mes tâches. Esclave, j'allais à présent être mise au travail. Je regardai les hommes endormis, couchés et somnolents, dans leurs tentes et leurs fourrures.

C'étaient les maîtres. Les femmes, les esclaves, allaient à présent préparer le camp. Il y avait beaucoup à faire. Il fallait aller chercher de l'eau, du bois sur les piles, il fallait allumer le feu, préparer le petit déjeuner. Lorsque les maîtres décideraient de se lever, il faudrait que les femmes aient tout préparé.

Je fredonnai doucement en travaillant. Eta semblait également contente. Elle m'embrassa une fois.

Les hommes dormirent tard et Eta m'envoya au ruisseau, avec des tuniques, afin que je les lave sur les rochers. À un moment donné, je fus surprise par les mouvements d'un petit batracien, près de moi. Il plongea dans l'eau. L'eau était claire. Je travaillai rapidement. L'air était frais et beau. Bientôt, je sentis l'odeur des œufs de vulo frits dans une grande poêle plate et le parfum inimitable du café ou, comme disent les Goréens, du vin noir. On le cultive principalement sur les pentes des montagnes de Thentis. Les premiers plants, je suppose, ont été apportés, comme d'autres produits goréens, de la Terre ; il n'est pas impossible, en revanche, que ce soit le contraire, que le vin noir soit originaire de Gor et que les plants aient

été exportés sur la Terre ; j'estime que c'est improbable, cependant, parce que le vin noir est plus répandu sur Terre que sur Gor où c'est, sauf dans la ville de Thentis, ville célèbre pour ses troupeaux de tarns, et dans les villages environnants, un luxe assez rare et exceptionnel. Si j'avais mieux connu Gor, j'aurais pu déduire que mes maîtres avaient consacré leurs épées à la défense de Thentis, qu'ils étaient originaires de cette ville mais, comme je l'apprendrais plus tard, ils étaient originaires d'une autre ville, nommée Ar.

Lorsque le premier homme bâillant, mal réveillé et les yeux chassieux, monstre paresseux, arriva en trébuchant près du feu, nous étions prêtes à le recevoir. Nous nous agenouillâmes devant lui, Eta et moi, posant le front dans la poussière. Nous étions ses femmes.

Eta lui servit des petits œufs brûlants, que nous gardions frais en les enterrant dans le sable de la caverne, sur une assiette, avec du pain jaune grillé. Saisissant le pot à deux mains, avec un morceau de tissu, je lui servis du café, ou vin noir, dans une grande tasse métallique.

Suivant l'exemple d'Eta, nous préparâmes assiettes et tasses à notre intention, ce qui me fit plaisir. Ensuite, en attendant les hommes, nous mangeâmes. Du moment qu'un homme avait pris la première bouchée et la première gorgée d'un repas, il semblait apparemment que nous pouvions également manger. C'est ce que nous fîmes, avec joie. Les traditions goréennes sont plus précisément observées, apparemment, au dîner, qui est davantage sacralisé que les deux ou trois autres repas de la journée. Au dîner, Eta et moi, sous la menace d'une punition, attendions que le maître et tous ses hommes aient commencé. En général, cependant, dans la mesure où cela n'entravait pas notre service, nous n'attendions pas que les hommes aient terminé leur repas avant de commencer le nôtre. Ainsi, nous terminions en même temps qu'eux ou un peu avant. Ainsi, après avoir débarrassé gobelets et plats, lorsqu'on les avait utilisés, nous étions bientôt prêtes à nous consacrer au service du vin et du Paga, ou de nos corps, si les maîtres avaient envie de prendre du plaisir. Pour indiquer la plus grande signification du dîner, comparativement aux autres repas goréens, l'esclave ne peut y toucher sans en avoir au préalable reçu la permission, à supposer qu'un homme ou une femme libres, ou même un enfant, soient présents. « Tu peux manger, Esclave ! » est généralement la manière dont la permission est donnée. Si la permission n'est pas donnée, la femme ne peut pas manger. Si le maître, la femme, ou l'enfant, oublient de donner cette permission, l'esclave n'a pas eu de chance, voilà tout.

À mesure que les hommes venaient prendre leur petit déjeuner, nous manifestions notre obéissance et les servions.

Lorsque mon Maître vint près du feu, ce fut avec impatience, une impatience telle que les hommes rirent, que je m'agenouillai devant lui et posai les cheveux dans la poussière, entre ses sandales.

Je me souvins de la nuit. Il m'avait bien enseigné le sens de ma marque ! Je l'aimais beaucoup.

Il me fit signe de me lever. J'obéis. Je me tins droite devant lui, fière du plaisir que je lui avais donné. Les regards des hommes m'indiquèrent que je me tenais à présent différemment du jour où j'étais arrivée au camp, que l'esclave qui se tenait à présent dans l'enceinte de la muraille d'épineux avait beaucoup plus de valeur que celle qui, récemment, misérable, était captive à l'extérieur de ce périmètre. Les regards des hommes m'indiquèrent que j'étais plus désirable, plus belle. Je sais que j'aurais dû m'opposer à cela, que cela aurait dû me mettre en colère. Pourtant, comme cela me rendait fantastiquement faible et joyeuse, vivante et heureuse !

Mon Maître, accroupi, regarda la fleur des esclaves, sur ma cuisse. Je n'osai pas le

toucher. Je tremblai. Il se redressa. Il semblait satisfait et cela me soulagea beaucoup. Je voulais qu'il fût content, non seulement de son esclave, mais aussi de sa marque. Eta examina également la marque, sourit, me serra dans ses bras et m'embrassa. J'en conclus que la marque était excellente. Je la serrai dans mes bras et l'embrassai également, en larmes. Elle m'autorisa à servir le Maître et je le fis, avec ravissement. Je le surveillais comme un faucon, afin d'anticiper ses moindres désirs.

Un homme, de toute évidence, comme l'indiquaient ses regards et ses gestes, posa des questions sur moi. Mon Maître répondit, mâchant. Ils me regardèrent. J'étais l'objet de leur conversation. Je ne parlais pas goréen mais je rougis et baissai la tête.

Je devinai que, sur de nombreux plans, je laissais beaucoup à désirer. Je me sentis petite et impuissante.

Mon Maître me tendit sa tasse métallique. Reconnaissante, je la remplis à nouveau de vin noir fumant.

Il était gentil. Il me permettait de le servir. Je le regardai. N'y aurait-il aucun secret entre nous ? Les défauts, l'abandon et la totalité de ma soumission à lui seraient-ils exposés publiquement ? Dans ses yeux, je lus que mes questions étaient déplacées. Dans ses yeux, je lus que j'étais une esclave.

Je baissai la tête et me retirai, après avoir rempli la tasse, esclave.

Ce fut avec joie, dans le courant de la matinée, que je reçus le morceau de tissu brun que mon Maître me jeta sur le corps. C'était une tunique d'esclave, sans manches, un haillon d'esclave. C'étaient quelques voiles convenant à une femme asservie. Néanmoins, je l'accueillis comme s'il s'agissait d'une robe de Paris, avec les perles et les gants assortis. À présent, je ne serais plus aussi exposée aux regards des hommes. Ce fut le premier vêtement qui me fut donné, sur Gor. Radieuse fut ma reconnaissance et abondants furent les baisers que, joyeuse, je posai sur ses jambes et ses pieds. Joyeusement, je mis mon vêtement, le passant par-dessus la tête et l'attachant, très ajusté, avec les deux petits crochets métalliques situés sur la gauche. La fente rendait le vêtement, qui était plutôt serré, facile à enfiler ; les deux crochets, une fois fermés, augmentaient naturellement l'étroitesse du vêtement, le serrant sur les seins et les hanches ; délicieusement, alors, d'un point de vue masculin, les formes de la femme sont révélées et accentuées ; en outre, les deux crochets ne ferment pas complètement la fente mais permettent de regarder la douce chair d'esclave enfermée, captive, à l'intérieur ; bien entendu, lorsque l'homme en a assez de ne la voir que partiellement, il lui est facile d'arracher le vêtement.

Mon Maître dégaina son poignard. Je frémis mais n'osai fuir. Je fermai les yeux. Je le sentis couper l'ourlet de ma tunique. Il la rendit scandaleusement courte. C'était une tunique d'Eta, déjà courte, mais relativement à ses jambes, plus longues. À présent, j'osais à peine bouger.

Sur un geste de mon Maître, je m'agenouillai. Je le fis de la manière qui m'avait été enseignée, assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, la tête droite, le menton levé. Je ne négligeai pas un détail supplémentaire. J'écartai largement les genoux. C'était, comme je l'apprendrais plus tard, la position de l'Esclave de Plaisir goréenne. J'avais vu Eta, naturellement, la prendre automatiquement lorsqu'elle s'agenouillait. Ce type de femme, lorsqu'elle s'agenouille, ne ferme pas les genoux devant un homme libre. Toute esclave, incidemment, appelle les hommes libres : Maître et les femmes libres : Maîtresse, bien qu'une seule personne, à un moment donné, soit son maître ou sa maîtresse.

Cela me procurait du plaisir de m'agenouiller ainsi devant mon Maître, qui avait tous les droits sur mon corps ; cela me procura moins de plaisir, au début, de le faire devant les

hommes libres en général ; pourtant, au bout du compte, je le fis naturellement et avec plaisir ; c'est une position qui non seulement rend la femme plus séduisante aux yeux des hommes ; mais aussi, subtilement, psychologiquement, par ses effets sur la femme, en intensifiant son ouverture, sa vulnérabilité, son abandon, elle rend les hommes plus séduisants à ses yeux, du fait qu'elle est ainsi à genoux, ouverte, devant eux.

Comme je trouvais les hommes séduisants ! Comme j'aimais mon Maître et comme j'avais peur de lui ! J'avais continuellement envie de me donner à lui.

Il donna à Eta des instructions me concernant. Puis, avec ses compagnons, il quitta le camp. Nous restâmes seules, Eta et moi. Elle alla chercher des épingles, de petits ciseaux, une aiguille et du fil. Elle avait apparemment reçu l'ordre de transformer légèrement mon haillon d'esclave. Il devait correspondre parfaitement à mon corps d'esclave et le trahir. Ensuite, nous pourrions nous atteler à des tâches moins importantes. Je me levai, m'agenouillai, me levai et bougeai conformément aux instructions d'Eta. À un moment donné, je quittai le vêtement et elle refit l'ourlet à l'endroit où le poignard l'avait coupé. En faisant l'ourlet, naturellement, bien que Eta prît le moins possible de tissu, le vêtement fut encore raccourci. Je rougis. Je me demandai s'il y avait une différence entre ce vêtement et la nudité ; je supposai que le vêtement donnait aux hommes quelque chose qu'ils pouvaient déchirer. Puis je le remis. Eta changea les crochets de place. J'eus le souffle coupé lorsqu'elle les fixa. Puis, Eta, adroitement, çà et là, coupant, épinglant et cousant, mit le haillon à ma taille avec une perfection candide. Cela fut fait sur mon corps, afin que le vêtement fût parfaitement ajusté. Eta était une couturière extraordinaire. Deux fois seulement, compte tenu des circonstances et de nos objectifs, je sentis l'aiguille. Puis Eta recula et tourna autour de moi. Elle alla chercher un miroir dans la caverne ; il était grand et je pus m'y regarder. J'eus le souffle coupé en découvrant l'esclave réfléchie par le miroir. Je regardai Eta, horrifiée. Je ne m'étais encore jamais vue en esclave. Je fus choquée et stupéfaite. J'ignorais que je pouvais avoir une telle apparence. Je ne pouvais croire que c'était moi. Non, il ne pouvait pas s'agir de moi ! Je regardai à nouveau dans le miroir. Comme cette jolie esclave était belle ! Était-ce possible ? Je regardai Eta. Elle hocha la tête et sourit. Je regardai à nouveau dans le miroir. J'ignorais que je pouvais être aussi belle ! Puis j'eus peur car je devinai ce que cette beauté devait signifier sur la planète où je me trouvais. Quel homme ne s'empresserait pas de l'enchaîner et de lui mettre un collier ? Je restai debout devant le miroir, ébahie, regardant l'esclave.

Eta, alors, avec la pointe de ses ciseaux, coupa légèrement le vêtement minuscule sous le sein droit, afin qu'un morceau de peau fût visible, puis elle fit une découpe un peu plus grande sur la hanche gauche. Elles furent réalisées de telle sorte qu'elles paraissaient naturelles. Ensuite, avec la pointe des ciseaux, en deux endroits, elle déchira légèrement l'ourlet qu'elle venait de coudre, comme si, en ces endroits, le fil avait cédé ; l'ourlet, à ces endroits, fut irrégulier sur mes jambes. Puis, en un autre endroit, elle coupa l'ourlet, le déchira et l'effilocha, comme s'il s'agissait d'un accroc accidentel ; quelques fils pendirent sur ma cuisse. Telles furent les touches qui, à mon horreur et mon ravissement, firent du vêtement un haillon d'esclave délicieusement parfait. Je regardai la jolie esclave du miroir. Je me demandai si les hommes connaissaient, ou devinaient, l'intelligence féminine présidant à la confection d'un haillon d'esclave. Elle m'armait de beauté. De quoi d'autre une esclave pourrait-elle être armée ? Eta m'embrassa et je l'embrassai. L'ingéniosité et le soin consacrés à un haillon d'esclave, vêtement en apparence pathétique, est un secret soigneusement gardé par les esclaves. Si le maître ignore pourquoi le moindre mouvement de son esclave, vêtue de ce qu'il croit être un simple haillon, le rend pratiquement fou de plaisir, c'est tant mieux. Les maîtres, comme se le disent parfois les femmes, n'ont pas besoin de tout savoir.

Je regardai la fille du miroir. J'approchai. Je soulevai l'ourlet du vêtement sur ma cuisse gauche. La perfection délicate de la marque faillit me faire défaillir. Elle était encore rouge, à vif, non cicatrisée, mais sa forme était clairement imprimée, parfaitement visible, nette. Sur la cuisse, je portais une des plus belles marques, le dina, la fleur des esclaves. Je déchirai le vêtement, là, sur la hanche gauche afin que, lorsque je bougerais, on puisse apercevoir la marque. Puis je m'agenouillai devant le miroir. J'y vis une esclave à genoux. Il n'y avait aucun doute, c'était une esclave. Comme cette esclave pauvre et belle était incroyablement jolie ! Elle était marquée. Elle portait un haillon d'esclave. Il ne lui manquait que le collier métallique. Je supposai qu'il était facile de remédier à cette absence. Mettre un collier au cou d'une femme n'est rien. Je relevai mes cheveux ; je levai le menton, regardant le miroir. J'imaginai l'effet que ferait, sur mon cou, un collier métallique. Je ne pensais pas qu'il me contrarierait. Cela serait plutôt joli. Celui d'Eta l'était, terriblement. J'espérais, naturellement, que je pourrais choisir le collier que je porterais. Mais, frémissant, je compris qu'une femme ne choisit pas le collier qu'elle portera ; c'est l'homme qui choisit ; c'est lui, et lui seul, qui lui met le collier. Soudain, je sentis tout ce que ma condition d'esclave avait de misérable. Je pourrais appartenir à un homme ! Je pourrais appartenir à n'importe quel homme qui pourrait m'emmener ou payer mon prix. Je pourrais être enlevée, achetée, offerte ou perdue au jeu ! Je n'étais qu'une propriété, impuissante et belle, n'exerçant de contrôle pas plus qu'un chien ou un porc, entre les mains de qui je tomberais. Mes yeux s'emplirent de larmes. Mon Maître ne me vendrait sûrement pas ! La moindre parcelle de mon être s'efforcerait continuellement de lui plaire. Je ne voulais pas être vendue ! Comme la femme que je vis dans le miroir était belle et misérable, pauvre esclave qu'elle était ! Comme j'eus pitié de cette beauté ! Mais quel homme serait assez stupide pour vendre une telle beauté ? Ou même pour la partager ? Cet homme garderait certainement cette beauté pour lui, sans la partager avec d'autres. J'essuyai mes larmes. Je regardai la femme du miroir. Comme elle était belle, dans son asservissement ! Je rejetai mes cheveux en arrière et, levant le menton, tournai la tête. J'avais vu des boucles d'oreilles et des bijoux, dans la caverne, des colliers exotiques, des bracelets torsadés et des pendentifs en or ; je les imaginai sur moi, pendant sur mes joues, ornements convenant à l'esclave barbare que j'étais devenue. Je n'avais pas les oreilles percées mais j'étais convaincue que cette opération, si mon Maître le souhaitait, serait rapidement réalisée. Je pensai au maquillage et aux parfums que j'avais vus dans la caverne. Et, en imagination, la femme du miroir en fut parée. J'avais vu des bracelets, des chaînes, des colliers, dans la caverne. Je tendis les bras et les poignets, puis une jambe, imaginant l'effet qu'ils feraient, lourds de gloire barbare. Mais la femme du miroir ne portait qu'un haillon d'esclave. Puis j'imaginai mon apparence, ainsi maquillée, parfumée et parée, vêtue de soie, jaune ou rouge, collante, diaphane, convenant aux Femmes de Plaisir des hommes.

Eta m'appela.

À nouveau, je ne vis plus que la femme quelconque du miroir, la beauté en haillon d'esclave. Les parures ne lui appartenaient pas ; elle n'avait qu'un morceau de tissu ajusté sur sa beauté. Ce n'était pas une haute esclave parée. Elle ne portait qu'un haillon d'esclave. Ce n'était qu'une esclave de rang inférieur.

Je me levai d'un bond et rejoignis Eta.

Elle était à genoux et je m'agenouillai en face d'elle.

« La Kajira, » dit Eta, se montrant. « Tu Kajira, » dit-elle, me montrant.

— « La Kajira, » répétai-je, me montrant. « Tu Kajira, » répétai-je, montrant Eta. Je suis une esclave. Tu es une esclave.

Eta sourit. Elle montra sa marque.

— « Kan-lara, » dit-elle. Elle montra ma marque. « Kan-lara dina, » dit-elle.

Je répétai les mots.

— « Ko-lar, » dit-elle, montrant son collier.

— « C'est le même mot qu'en anglais ! » m'écriai-je. Elle ne comprit pas. Le goréen, comme je le constaterais, est riche en mots empruntés aux langues de la Terre ; dans quelle mesure, mes connaissances philologiques ne me permettent pas de le dire. Il est même possible que toutes les expressions goréennes puissent dériver de langues terriennes. Pourtant, la langue est fluide, riche et expressive. Les expressions empruntées, comme dans toutes les langues qui empruntent, prennent une coloration particulière ; avec le temps, les emprunts sont, pour ainsi dire, naturalisés, complètement assimilés par la langue ; ils deviennent alors, essentiellement, des expressions de la langue.

« Collar ! » dis-je. Eta fronça les sourcils.

— « Ko-lar, » répéta-t-elle, montrant à nouveau la bande métallique qu'elle portait au cou.

— « Ko-lar, » répétai-je, imitant soigneusement sa prononciation. Eta se satisfit de cela.

Eta tira sur le haillon qu'elle portait.

— « Ta-teera, » dit-elle. Je regardai le morceau de tissu, outrageusement court, terriblement scandaleux et indécent, convenant seulement à une esclave, que je portais. Je souris. On m'avait mise dans le Ta-teera.

— « Ta teera, » répétai-je. Je portais le Ta-teera.

— « Var Ko-lar ? » demanda Eta. Je montrai le collier qu'elle portait au cou. « Var Ta-teera ? » s'enquit Eta avec un sourire. Je montrai le court vêtement que je portais. Eta parut contente. Elle avait nommé plusieurs objets. Mes leçons de goréen avaient commencé.

Soudain, bredouillant, je dis :

— « Eta... var... var Bina ? »

Eta me regarda surprise.

Je me souvenais des deux hommes qui étaient venus près de moi, alors que j'étais enchaînée au rocher.

« Var Bina ? Var Bina, Kajira ? » avaient-ils demandé. Je n'avais pu comprendre et les satisfaire. Ils m'avaient battue. Néanmoins, je n'avais pas pu les satisfaire. Je ne comprenais pas. Ils étaient prêts à m'égorger. L'homme en tunique rouge était alors arrivé.

« Kajira canjelne ! » avait-il dit. Il avait combattu pour moi, et gagné. Il m'avait conduite dans son camp, où il m'avait marquée. À présent, j'étais son esclave.

« Var Bina, Eta ? » demandai-je.

Eta se leva légèrement et gagna la caverne. Quelques instants plus tard, elle en sortit. Elle avait, dans les mains, plusieurs colliers de perles de couleur. Ils étaient sans valeur.

Elle me montra les colliers. Puis, passant les doigts dessus, elle montra les petites perles de bois peint.

— « Da Bina, » dit-elle en souriant. Puis elle leva le collier, le regardant. « Bina, » ajouta-t-elle. Je compris alors que « Bina » signifiait perle ou collier de perles d'esclave. Les colliers que Eta me montra étaient magnifiquement colorés et beaux ; pourtant ils étaient simples et probablement sans valeur.

Je gagnai la caverne, suivie par Eta. J'ouvris un coffre. J'en sortis un collier de perles, puis un en or et un autre en rubis.

— « Bina ? » demandai-je chaque fois.

— « Bana, » dit-elle. « Ki Bina. Bana. » Puis, dans une autre caisse, Eta prit un collier de verroterie puis un autre, avec des perles en bois. « Bina, » dit-elle, les montrant. « Bina », je

le compris alors, s'appliquait à des bijoux sans valeur, qui n'avaient que leur charme esthétique. En fait, j'apprendrais plus tard que, par dérision, les bina étaient parfois appelés : « Kajira Bana ». La traduction la plus exacte de « Bina » serait sans doute : perles d'esclave. Elles étaient sans valeur, mais constituaient des parures bon marché qui étaient parfois autorisées aux femelles asservies.

Nous retournâmes dehors, Eta et moi, afin de continuer notre leçon.

Je ne comprenais toujours pas ce qui s'était passé près du rocher. « Var Bina ? Var Bina, Kajira ? » avaient-ils demandé. Le Bina, les Perles d'Esclave, comptait davantage, à leurs yeux, que ma vie. Ce n'était pas moi qui comptait, de leur point de vue, mais les perles. Lorsqu'ils avaient compris que je ne pouvais pas les aider dans leurs recherches, me considérant comme inutile, ils avaient voulu se débarrasser de moi. Je frémis, me souvenant de la dague sur ma gorge. J'avais été sauvée *in extremis* par l'homme dont j'étais à présent l'esclave.

Eta prit un fouet trapu, à longue poignée, qu'il était possible de manier à deux mains, et comportant cinq lanières larges, souples, d'environ un mètre de long.

« Kurt, » dit-elle. Je reculai.

— « Kurt, » répétai-je.

Elle prit des chaînes ; il s'agissait de menottes destinées aux poignets et aux chevilles, reliées au collier par des chaînes luisantes. C'était plutôt joli. C'était trop petit pour un homme. Je compris, cependant, que cela m'irait parfaitement.

— « Sirik, » dit Eta.

— « Sirik, » répétai-je.

Sur ordre, j'avais quitté mon Ta-teera.

J'étais au milieu des hommes.

Le guerrier indiqua que je devais rentrer le ventre. J'obéis, rentrant l'estomac. Je sentis la lanière, noire et mince, passer autour de mon ventre. Elle fut serrée, très fort, et attachée. J'avais la clochette unique sur la hanche gauche. Je regardai mon Maître, avec reproche, désespérée. Les autres clochettes, plusieurs rangées, étaient passées à mon cou et pendaient sur mes seins ; elles tintaient. Le bruit était horrible, sensuel. Avec colère, avec désespoir, je le regardai. Le guerrier me tira les mains dans le dos et, avec une lanière de cuir, attacha les poignets l'un contre l'autre. Comment pouvait-il permettre cela ? Le fait qu'il ait pris ma virginité, la nuit précédente, ne signifiait-il donc rien pour lui ? Le fait qu'il ait pris plaisir avec mon corps, pendant de longues heures, ne signifiait-il donc rien pour lui ? Le fait que je me sois soumise, abandonnée complètement à lui ne signifiait-il donc rien ? Le fait que, vulnérablement, j'aie été entièrement sienne ? Je voulus faire un pas vers lui. Les clochettes de mes chevilles et de mon corps tintèrent. Je ne pus aller vers lui car le guerrier me tenait par le bras. Je regardai mon Maître avec désespoir. Il était assis, les jambes croisées, à quelques mètres, avec d'autres hommes. Il avait un gobelet de Paga, que Eta lui avait servi. Mon Maître ne m'aimait-il donc pas comme moi je l'aimais ? Les yeux mi-clos, il me regardait au-dessus de son gobelet de Paga.

« Ne me faites pas cela ! » criai-je désespérément, en anglais. « Je vous aime ! » Bien qu'il ne parlât pas anglais, le désespoir, les sentiments et l'intention profonde de la femme impuissante, couverte de clochettes, qui se tenait devant lui ne lui échappèrent sans doute pas. « Je vous aime ! » criai-je. Je lus dans ses yeux que, en maître goréen, il ne tenait aucun compte de mon désespoir, de mes sentiments et de mon intention profonde. Je frémis. J'étais une femme asservie. Il fit un signe. Un homme, à proximité, prépara un grand morceau de

tissu opaque, doux, noir, le pliant en quatre de sorte que, plié, il fasse environ un mètre de côté. Il se tourna à nouveau vers moi. « Je vous aime, » dis-je. Le morceau de tissu fut jeté sur ma tête puis, avec une lanière de cuir, enroulée quatre fois autour de mon cou, attaché sous mon menton. Je ne voyais plus. Je portais la cagoule. Je rejetai la tête en arrière, désespérée, sous la cagoule. « Mais je vous aime ! » criai-je. Je restai immobile, portant la cagoule et les clochettes, attachée et désespérée. Je l'aimais. Mais j'avais vu dans ses yeux, à l'instant où le morceau de tissu avait été jeté sur ma tête que, pour lui, mon Maître, je n'étais rien, une esclave sans intérêt.

Je restai là, la tête baissée, misérable, effrayée. J'entendis les hommes rire. Il y aurait cinq concurrents.

Je haïssais les clochettes, si nombreuses, si minuscules, que je ne pouvais enlever et qui les attireraient vers moi. Leur tintement était riche, sensuel. C'étaient des clochettes d'esclave. Elles attireraient les hommes vers mon corps. Je bougeai légèrement. Je les sentis bouger sur mon corps. Le moindre mouvement les faisait tinter. Misérable, j'étais prisonnière de leur tintement délicieux et lascif. Je suppose que le tintement des clochettes, objectivement, est plutôt joli. Pourtant, celles-ci faisaient une musique d'asservissement qui, dans ses sons délicieux, murmurait : « Kajira, Kajira ». Elles disaient : « Tu n'es rien, ma fille. Tu es une Kajira avec des clochettes. Tu n'es rien, ma fille. Tu existes pour le plaisir des hommes. Il faut les satisfaire, jolie Kajira. » Je me secouai, essayant de me débarrasser des clochettes. Je ne le pus pas. Dans leur tintement, impuissante, j'étais prisonnière, trahie. C'était à peine si je pouvais respirer sans faire tinter les clochettes. Mon corps se couvrit de sueur, et j'eus peur. J'eus l'impression d'être soudain prise, une cagoule sur la tête, dans un filet. Mon moindre mouvement était trahi par les clochettes. Je haïssais surtout la grosse clochette, dont la note était différente, fixée sur ma hanche gauche. C'était elle qui guiderait. Je tentai de libérer mes mains. Elles avaient été attachées par un Guerrier. J'étais impuissante. Je frémis. Mais ce léger mouvement lui-même fut repris par les clochettes, indiquant la position exacte de celle qui les portait, l'esclave sur le corps de qui elles étaient fixées.

Les hommes étaient prêts.

« Je vous en prie, Maître ! » criai-je, attachée, portant la cagoule et les clochettes. « Protégez-moi ! Je vous aime ! Je vous aime ! Gardez-moi pour vous, Maître ! »

J'entendis les hommes rire, parler, prendre les paris.

Les concurrents, à présent, avaient probablement mis leurs cagoules. Mais eux ne portaient pas de clochettes. Ils n'étaient pas attachés.

Mes joues, sous la cagoule, étaient couvertes de larmes. L'intérieur de la cagoule en était mouillé.

J'étais Judy Thornton, licenciée d'anglais et poétesse.

Un homme, près de moi, cria un mot, avec ravissement, un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». Au même instant, une badine s'abattit violemment sur mon corps et je m'enfuis en courant.

J'étais une esclave sans nom sur une planète inconnue, à la merci des guerriers primitifs dans un camp barbare, objet de leur distraction, jouet à deux jambes, récompense de leurs jeux cruels.

La récompense s'immobilisa, dans un tintement de clochettes, le souffle court, tournant la tête d'un côté et de l'autre comme si elle pouvait voir. Elle était prise au piège dans les plis de la cagoule.

J'entendis un homme, près de moi. Je ne savais pas s'il s'agissait de l'arbitre ou d'un

concurrent.

Je reçus un coup de badine.

Je frémis, dans un tintement de clochettes. Mais le coup n'avait pas été violent. C'était l'arbitre qui m'aidait, indiquant sa présence.

Je respirai profondément. Les clochettes tintèrent. J'entendis un autre homme approcher, probablement les bras tendus. Puis un autre, sur ma gauche.

J'étais terrifiée.

Soudain, j'entendis le sifflement de la badine, derrière moi puis, presque au même moment, la punition s'abattit sur mes fesses, ce qui fit beaucoup rire les hommes. Je fuis follement, dans le tintement des clochettes. J'étais vexée et humiliée. Les larmes me brûlaient les yeux. La douleur était cinglante. On frappe souvent les femmes avec une badine lorsqu'elles sont coupables d'indiscrétions mineures, de petits écarts de conduite. On estime que cet instrument les encourage à se montrer plus attentives et zélées. J'étais restée plus de cinq ihns immobile. C'était pour cette raison que l'arbitre m'avait administré un coup de badine. C'était la deuxième fois de ma vie que je recevais un coup de badine. Je n'avais pas envie d'en recevoir d'autres, surtout lorsque je ne portais que des clochettes et une cagoule. Les rires des hommes me mirent en colère, mais je pleurais. La colère, chez les esclaves, n'est qu'une façade dépourvue de sens. Ce n'est pas comme si elle était une femme libre dont la colère peut avoir une signification, peut même être suivie d'actes et de mots ne suscitant ni représailles ni punition. Les hommes sont les maîtres des esclaves, les maîtres. La colère, chez les esclaves, est futile, dépourvue de sens, mais il arrive que les maîtres l'encouragent chez leurs esclaves, pour les voir rougir et afficher une attitude intéressante mais cela reste, au bout du compte, totalement dépourvu de sens car la femme et le maître savent que c'est le maître, et pas la femme, qui tient le fouet. Ainsi, ce n'est pas que les esclaves ne se mettent jamais en colère. Cela leur arrive. C'est seulement que leur colère, comme le maître et la fille le savent bien, est dépourvue de sens. Je pleurais. L'effet physique du fouet sur une femme n'est pas négligeable mais je crois que son effet psychologique, si les coups sont appliqués sur certaines parties du corps, l'humiliant cruellement, est sans doute plus amer.

En larmes, je courus dans le camp, trébuchant. J'entendais les hommes tomber, buter, se relever, me poursuivre. Je ne pouvais libérer mes poignets. À un moment donné, je tombai dans les bras d'un homme et poussai un cri de désespoir. Il me repoussa. Les autres rirent. Ce n'était pas un concurrent. À un autre moment, l'arbitre me saisit et me poussa contre la roche, afin que je sache où je me trouvais. Il m'avait empêchée de heurter la falaise se dressant derrière le camp. Je fuis à nouveau, dans le camp. Ma course était terriblement erratique. J'étais éperdue et misérable. J'avais très peur d'être prise. En outre, je ne voulais pas recevoir un nouveau coup de badine. Un autre homme, qui n'était pas un concurrent, me saisit et m'empêcha de plonger dans la paroi d'épineux, où j'aurais pu me déchiqueter. Il y eut des rires tonitruants. Plus d'une fois j'entendis les concurrents, à quelques mètres, jurer. Puis j'en entendais un à moins d'un mètre de moi, pivotais sur moi-même et prenais la fuite. À un moment donné, j'en heurtai un, trébuchai et tombai dans le tintement des clochettes. Je l'entendis se jeter sur moi. Je sentis sa main, un bref instant, sur ma hanche droite. Je sentis la main d'un autre sur mon mollet gauche. Je roulai sur moi-même, me dégageai en rampant puis m'enfuis. À un autre moment, je fus entourée de roche. De quelque côté que je me tourne, je trouvais une falaise. Je tournai sur moi-même, désorientée, terrifiée. Puis je me mis à courir et me retrouvai au milieu du camp. J'avais bien failli me faire coincer contre les falaises. Je me mis alors à jouer plus intelligemment, avec davantage de méfiance. Par deux fois, je fus frappée par la badine, une fois sur le bras gauche, au-dessus du coude, et une fois,

plus cruellement, sur le mollet droit alors que, ne voulant pas faire de bruit, ne pensant pas que l'arbitre était près de moi, je restai trop longtemps au même endroit.

Puis je m'enfuis à nouveau, directement dans les bras d'un homme. J'attendis qu'il me lâche, qu'il me pousse vers les autres. Mais ses bras ne me libérèrent pas.

« Oh, non ! » sanglotai-je.

Ses bras me serrèrent. Je fus jetée, hurlant et me débattant, sur son épaule, et transportée. Il y eut des rires. J'entendis l'arbitre donner des claques sur l'épaule de l'homme qui me portait. J'entendis un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Capture ». On se sent impuissante, lorsqu'on est sur l'épaule d'un homme, dans l'impossibilité de toucher le sol ; on n'a pas le moindre point d'appui ; on est simplement sa prisonnière. J'entendis les cris, les claques assénées sur l'épaule de mon ravisseur. Puis, dans sa joie, une main sur ma cheville droite et l'autre refermée sur mon avant-bras gauche, il me leva au-dessus de sa tête, me montrant aux autres. J'entendis les applaudissements, les poings frappant l'épaule gauche. J'entendis également Eta pousser des cris de joie, ravie. N'était-elle pas ma sœur d'asservissement ? Ne comprenait-elle pas mon désespoir ? Mon ravisseur, quel qu'il fût, impatient de me posséder, me jeta à ses pieds, dans la poussière. Je sentis ses mains sur mes chevilles. Je tournai la tête sur le côté et gémis.

Je restai allongée dans la poussière quand il en eut terminé avec moi. Puis il retira sa cagoule et alla boire le Paga de la victoire.

Je restai couchée, en larmes et misérable, dans la poussière. Lorsque je bougeai, j'entendis le tintement des clochettes, qui étaient des clochettes d'esclave.

Quelques instants plus tard, les mains de l'arbitre se refermèrent sur mes bras. Il me souleva, me remit debout. J'entendis à nouveau le mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». Je sentis le coup cinglant de la badine, destiné à me mettre en mouvement ; à nouveau, je courus.

Quatre fois, je fus la proie des jeux cruels de cette soirée.

Quatre fois, je fus capturée et, le dos dans la poussière de ce camp barbare, prise par un inconnu.

Quand, plus tard, je fus détachée par Eta, qui me retira également ma cagoule, j'eus envie qu'elle me prenne dans ses bras et me réconforte, mais elle ne le fit pas. Elle m'avait embrassée, joyeuse, puis m'avait débarrassée des clochettes, retirant en dernier celle que je portais sur la hanche gauche. Puis, par signes, elle m'avait indiqué que je devais l'aider à servir. Je la regardai, stupéfaite. Comment pouvais-je servir, à présent ? Ne comprenait-elle pas ce qu'on m'avait fait ? Je n'étais pas Goréenne. J'étais une fille de la Terre. Était-il négligeable que j'aie été, contre ma volonté, prise quatre fois, que j'aie brutalement servi, quatre fois, contre ma volonté, le plaisir d'hommes puissants ? Je lus la réponse dans les yeux d'Eta, qui me souriaient. Oui, c'était sans importance. Ne savais-je donc pas que j'étais une esclave ? À quoi m'attendais-je ? Cela ne m'avait-il pas fait plaisir ?

Je regardai tristement la poussière. J'étais une fille de la Terre, mais j'étais aussi une esclave.

Cela ne comptait pas. Je le compris alors. Ce n'était rien, pas plus que servir du vin ou repriser un vêtement. Je compris alors ce que la condition d'esclave signifiait véritablement. Pourquoi mon Maître avait-il autorisé cela ? N'étais-je pas son esclave ? Ne signifiais-je donc rien, pour lui ? Il avait pris ma virginité ; il avait pris du plaisir avec moi ; il m'avait gagnée, me contraignant à l'abandon total de l'esclave ; puis il avait permis à ses hommes de s'amuser avec moi. Ne m'aimait-il pas ? Je me souvins de ses yeux, au moment où on m'avait mis la

cagoule en prévision du jeu cruel. Je me souvins de ses yeux. Dans ses yeux, j'avais vu que je n'étais rien, pour lui, seulement une esclave sans importance.

Je versai le vin de la bouteille que je tenais dans le gobelet d'un homme.

Je me figeai. Je vis de la poussière sur sa tunique. Nos regards se rencontrèrent. C'était, je le savais, un de ceux qui m'avaient prise. À présent, je le servais. Il me regarda. Je lui tendis le gobelet. Il ne l'accepta pas. Nos regards se rencontrèrent. Je portai le gobelet à mes lèvres et l'embrassai. Je le lui tendis à nouveau. Il ne cessa pas de me regarder.

Je n'avais pas été autorisée, après le jeu cruel, à remettre mon Ta-teera, mon haillon d'esclave. Mon Maître avait prononcé un mot bref. Je devais rester nue. Il est de tradition, après le jeu, que la récompense reste nue, afin que la valeur de sa beauté capturée soit visible par tous, par les gagnants pour leur plaisir, par le perdant pour son chagrin, par les spectateurs pour leur admiration et peut-être, aussi, pour les inciter, lors d'une autre partie, à s'opposer pour sa possession.

Ses yeux étaient posés sur moi.

Furieuse, de la colère impuissante, la colère futile, dépourvue de sens, de l'esclave, je pressai à nouveau les lèvres sur le gobelet, pleinement et longuement, cette fois.

Je lui tendis à nouveau le gobelet.

Cette fois, il l'accepta.

Ensuite, sans se préoccuper davantage de moi, il se tourna vers son compagnon de gauche. Je le détestais. Il m'avait prise et, à présent, je devais le servir, esclave nue.

Je servis les autres, également, ce soir-là, comme Eta, restant en dehors du cercle du feu, derrière les hommes assis, avec une bouteille de vin. Nous restâmes dans l'ombre. Lorsqu'un homme levait son gobelet, Eta ou moi, celle qui était la plus proche, allions le servir. En général, nous restions plus près des hommes, souvent à genoux parmi eux, mais pas ce soir-là. Ils parlaient sérieusement. Ils discutaient apparemment des questions importantes. Dans ces moments-là, les hommes ne voulaient pas être distraits par les corps des esclaves. Nous restâmes dans l'ombre.

Je regardai, furieuse. Mon Maître, avec un caillou, traçait des cartes, dans la poussière, près du feu. J'en connaissais quelques-unes. Il les avait tracées la veille au soir à l'intention de ses lieutenants, lorsqu'ils s'étaient entretenus. Il parlait avec vivacité et détermination, indiquant parfois une partie de la carte en la frappant avec son caillou. Parfois, il montrait la plus grosse des trois lunes ; dans quelques jours, elle serait pleine. J'étais debout, nue, récemment prise, le corps couvert de sueur et de poussière, ainsi que les cheveux, tenant une grosse bouteille de vin sur la hanche gauche, regardant. Je me demandais quelle était la nature du camp dans lequel je me trouvais. Il ne me semblait pas qu'il s'agisse d'un camp de chasse, bien que les hommes eussent la chasse pour activité principale. En outre, je ne pensais pas qu'il s'agisse d'un camp de bandits car les occupants du camp n'avaient pas l'air de bandits ; non seulement la coupe et les insignes différents de leurs tuniques évoquaient un uniforme, mais la subordination, l'organisation et la discipline évidentes qui caractérisaient leurs relations ne faisaient pas penser à des hors-la-loi ; de plus, les hommes paraissaient beaux, forts, francs, responsables, dignes de confiance, disciplinés, entraînés et efficaces ; il n'y avait ni le relâchement ni le désordre que je me serais attendue à trouver dans un camp de bandits. J'en déduisis que j'étais esclave dans un camp de soldats appartenant à une ville ou un pays. Le camp, cependant, compte tenu de sa situation, n'était apparemment ni un avant-poste ni un poste de garde ; il n'avait aucun intérêt stratégique ; il n'était pas fortifié ; il était trop petit pour être un camp d'hivernage ; en outre, du fait de sa petite taille, il ne pouvait guère s'agir d'un camp de guerre ; seize hommes y étaient

cantonnés, avec deux esclaves ; il n'y avait ici ni armée, ni divisions ni régiments. Il n'y avait rien, ici, qui puisse permettre de faire la guerre, de repousser ou de lancer une invasion, ou de livrer une bataille d'envergure. Quelle est, dans ce cas, me demandai-je, la nature de ce camp ?

Un homme leva son gobelet et je me précipitai près de lui. Je pris le gobelet et le remplis. Sa tunique était également couverte de poussière. Je le regardai, furieuse, par-dessus le gobelet. Puis je posai les lèvres sur le gobelet, comme je devais le faire en tant qu'esclave, et le lui tendis. Il le prit, m'ayant à peine remarquée, et reporta son attention sur la carte tracée dans la poussière, qui était très importante. Je me demandai s'il avait été le premier, le deuxième, le troisième ou le quatrième à me prendre. Je me demandai quelle était sa place. Ils avaient tous été différents ; pourtant, dans les bras de chacun, je n'avais été qu'une esclave, et totalement. Je le regardai. Il ne savait pas que je le regardais. Je me demandai combien de centaines d'esclaves il avait eues.

Je regardais attentivement, aussi attentivement que je pouvais dans la lumière, l'homme puissant, aux cheveux blonds et broussailleux, qui me semblait, après mon Maître, l'individu le plus séduisant du camp. C'était lui qui avait été le premier à prendre Eta lorsque, le soir précédant celui où j'avais été marquée, je l'avais regardée se livrer, attachée et couverte de clochettes, portant une cagoule, au jeu cruel dont je venais d'être la victime humiliée, traitée comme si j'étais une esclave. Je le regardai. Il n'y avait pas de poussière, sur sa tunique. Je fus contente. S'il avait concouru, et si je l'avais su, j'aurais sans doute entrepris de me jeter dans ses bras. Je le regardai. Qui sait, me dis-je, avec lui, j'aurais peut-être réagi. Cette idée scandalisa la fille de la Terre que j'étais mais, ensuite, je souris et rejetai la tête en arrière. Peu importait. J'étais une fille de la Terre, exact, mais, à présent, je n'étais qu'une esclave. Non seulement l'esclave est autorisée à réagir avec les hommes, mais c'est obligatoire. C'est un devoir dont elle doit s'acquitter et, si elle refuse, elle y sera contrainte. Il n'est pas rare qu'une femme qui n'a pas plu soit fouettée. Je regardai l'homme puissant et beau. Je n'avais ni honneur à protéger, ni orgueil à conserver, car j'étais une esclave. Il était vraiment séduisant. En outre, je n'avais aucune envie d'être fouettée. Je ris intérieurement. Pour la première fois de ma vie, esclave, je me sentais libre d'être une femme. J'aimais mon sexe.

Un homme leva son gobelet et je me dépêchai d'aller le servir, retournant ensuite dans l'ombre. Je remarquai que Eta servait du vin au grand homme blond et séduisant. Peu m'importait. J'aimais bien Eta, bien qu'elle fût Première Fille, et supérieure à moi. J'avais bien travaillé, sous ses ordres, et elle ne m'avait pas frappée. Je regardai mon Maître. Avec la pierre, il martelait le plan. Les hommes posaient des questions, il répondait. Ils buvaient ses paroles. Je regardai le cercle du feu. Comme les hommes étaient fantastiques, terriblement forts, beaux et puissants ! Je me sentis petite, négligeable et impuissante devant eux. Et comme j'étais fière de mon Maître, premier parmi eux, le plus puissant et le plus beau ! Eta restait à proximité du guerrier blond à la chevelure broussailleuse. Je m'approchai de mon Maître. Je voulais lui servir du vin et embrasser son gobelet, s'il m'en donnait l'occasion. Je ne comprenais pas la conversation, ni la nature du projet dont ils discutaient. C'était, apparemment, une question militaire. En outre, il était question d'attendre. Plus d'une fois, les hommes avaient regardé la grosse lune. Dans quelques jours, elle serait pleine.

Mon Maître jeta la pierre à un endroit précis de la carte. Elle s'y immobilisa, partiellement enfoncée dans la poussière. C'était à cet endroit, devinai-je, qu'il se passerait quelque chose. Les hommes grognèrent affirmativement. Il y avait un cours d'eau, à cet endroit, ou le confluent de deux cours d'eau et, apparemment, des bois. Les hommes hochèrent la tête. Mon Maître regarda autour de lui. Personne ne posa de questions. Ils parurent satisfaits.

Leurs yeux brillaient quand ils le regardaient. Comme j'étais fière de mon Maître ! Comme j'étais heureuse, dans mon cœur, d'être possédée par lui !

Les hommes se levèrent et, quelques-uns parlant entre eux, gagnèrent leurs tentes.

Mon Maître me regarda. Il leva son gobelet. Je me précipitai vers lui, pris le gobelet et le remplis. Je pressai les lèvres sur son flanc, longtemps, puis, humblement, le tendis au monstre magnifique à qui j'appartenais. J'étais à genoux devant lui et, dans mes yeux, manifestement, il pouvait lire mon désir. Mais il se détourna.

Avant qu'il se fût détourné, une fois de plus j'avais lu dans ses yeux, comme au début de la soirée, que j'étais pour lui une esclave sans importance.

Étais-je une si mauvaise esclave, nue, rongée par le désir, à ses pieds, pour qu'il me méprise et me rejette ainsi ?

Puis, à genoux dans la poussière, toute la fureur, l'humiliation, la frustration d'une fille de la Terre méprisée, méprisée par un barbare, s'emparèrent de moi. J'étouffai de rage. Je me levai. Je jetai la bouteille de vin, que je portais, entre les bras d'Eta, qui venait pour me réconforter.

« Va-t'en ! » criai-je. Eta prit la bouteille. Je ne la laissai pas m'embrasser. Elle dit quelque chose, d'une voix douce. « Va-t'en ! » hurlai-je. Quelques hommes se tournèrent vers moi. Eta prit la bouteille et, effrayée, s'éloigna rapidement. Je me tenais près du feu qui, à présent, avait considérablement baissé. J'avais les poings serrés. Des larmes coulaient sur mes joues. « Je vous hais tous ! » criai-je. Je courus en trébuchant vers la mince couverture qui m'avait été donnée la veille. Je la ramassai et me couvris avec, la tenant sur mes épaules. Je frémissais, la tête baissée, serrant la couverture autour de moi, les sanglots me faisant trembler, près de l'endroit où j'avais ramassé la couverture. J'avais été arrachée à la Terre contre ma volonté. J'avais été emmenée sur cette planète inconnue. J'avais été marquée au fer rouge. J'y étais esclave. Je levai la tête, follement, regardant le camp, les lunes, les falaises et les épineux. Je regardai les hommes, dont quelques-uns me fixaient. « Je vaux mieux que vous ! » criai-je. « Bien que vous me tourmentiez ! Je suis de la Terre. Vous êtes des barbares ! Je suis civilisée. Pas vous ! C'est vous qui devriez vous agenouiller devant moi, pas moi devant vous ! C'est moi qui devrais commander, pas vous ! » Eta vint près de moi et essaya de me faire taire. Personne, dans le camp, en dehors de moi-même, ne comprenait mes paroles mais, de toute évidence, elles étaient prononcées follement, hystériquement, furieusement ; il s'agissait manifestement de paroles de colère, de protestation, peut-être même de révolte hystérique. Eta avait peur. Si j'avais mieux connu Gor, j'aurais sans doute été aussi terrifiée. Je ne connaissais guère, à ce moment-là, le monde sur lequel je me trouvais, ou la signification de la marque que je portais sur la cuisse. Mon bouclier, à ce moment-là, comme précédemment, était simplement mon ignorance, l'ignorance d'une fille stupide. Je criai et hurlai, furieuse, en larmes. Puis je vis, devant moi, mon Maître. Il me dominait de toute sa taille, dans le noir. Je le regardai, enragée. Mes poings serraient la couverture dont je me couvrais. C'était lui qui m'avait gagnée dans le combat qui s'était déroulé dans la prairie ; c'était lui qui m'avait conduite, nue, dans son camp ; lui qui m'avait marquée ; lui qui m'avait dépouillée de ma virginité ; lui qui, dans sa tente, avait fait plusieurs fois de moi, pantelante, l'objet soumis de son plaisir, esclave vaincue et aimante. « Je vous hais ! » lui criai-je, furieuse. Je serrai la couverture autour de moi. Comme il est difficile, pour une femme nue, de se comporter avec dignité, en égale, devant un homme habillé ! Je serrai la couverture avec mes poings. Je la serrai étroitement autour de moi. Cela me donna du courage. Il m'avait amenée à l'aimer ! Je l'aimais ! Et, pourtant, il ne se souciait pas de moi. « Vous ne comprenez donc pas ! » criai-je. « Je vous aime ! Je vous aime ! Et,

pourtant, vous me traitez comme si je n'étais rien ! Je vous hais ! » Je tremblais de rage. « Je vous hais ! Je vous hais ! » criai-je. Après m'avoir amenée à l'aimer, il avait permis à ses hommes de s'amuser avec moi. Il m'avait donnée à eux pour qu'ils s'amusent. « Vous m'avez donnée aux autres, » sanglotai-je. « Je vous hais ! » Je le regardai, follement. « Je suis Judy Thornton ! Je suis de la Terre ! Je ne suis pas une de vos barbares, une de ces filles qui servent votre plaisir ! Je suis une jeune femme raffinée, civilisée ! Je vaux mieux que vous ! Je vaux mieux que vous tous ! »

Je vis, dans le clair des lunes, la main. Elle était tendue vers moi, ouverte.

« Vous ne pouvez pas me maltraiter, » dis-je. « Vous devez me traiter correctement. » Je le regardai avec audace. « J'ai des droits, » repris-je. « Je suis une femme libre. »

La main était toujours tendue vers moi, ouverte. Je ne connaissais pas l'étendue de sa patience.

Je lui donnai la couverture. Je restai alors debout, petite et nue, devant lui. Le clair des lunes éclairait l'esclave marquée debout devant son maître.

Il prit la couverture, la regardant. Puis il me regarda. Je tremblais. Je compris que la femme serait punie.

Il leva la couverture. À cet instant, je fus remplie de joie car il me sembla que, dans sa gentillesse, il allait me couvrir, me dérobant aux yeux des hommes ; peut-être, aussi, était-il ému par ma situation ; peut-être regrettait-il de m'avoir traitée aussi cruellement ; peut-être tenterait-il de se faire pardonner ; peut-être avais-je fait naître la pitié et la compassion dans sa poitrine dure ; peut-être, aussi, était-il ému par l'amour que je lui portais, submergé par la reconnaissance, la tendresse, par la valeur et l'immensité de ce présent ; peut-être me considérerait-il, à présent, à son tour, avec amour et affection.

Je le regardai avec des yeux amoureux. Puis il me mit la couverture sur la tête et, avec une lanière de cuir, l'enroulant plusieurs fois autour de mon cou, l'attacha sous mon menton de sorte que, une nouvelle fois, comme dans le jeu cruel, je portais une cagoule. Puis il me jeta à ses hommes.

J'étais couchée dans la couverture, la serrant autour de moi. Il faisait froid, triste. Je ne pouvais plus pleurer. Les hommes, mes maîtres, dormaient. J'étais repliée sur moi-même, les genoux sous le menton.

Je ne savais pas quelle heure il était. Les lunes étaient toujours dans le ciel.

Je me mis à genoux, serrant la couverture autour de moi. Je regardai le camp immobile.

Mon corps était douloureux.

La fille de la Terre, esclave sur une planète barbare, serra la couverture autour d'elle.

Je levai la tête. Sur la falaise, au-dessus de moi, j'aperçus le gardien accroupi. Il ne me regardait pas.

Je regardai les falaises, la barrière d'épineux.

Je m'assis par terre, la couverture autour de moi. Je savais que j'étais une esclave, légalement, irréfutablement ; la marque le certifiait ; mais je me posai une question qui dépassait les institutions ; je me demandai si j'étais véritablement, dans mon cœur, une esclave. Cette question me troubla profondément. Depuis que j'avais été marquée, j'éprouvais des sentiments profondément ambigus sur ce plan. C'était comme si j'essayais de me comprendre moi-même, mes émotions les plus intimes et mes besoins. Parfois, j'avais été sur le point de m'abandonner moi-même à moi-même, admettant, dans mon esprit conscient horrifié des vérités interdites, des réalités longtemps niées parlant d'une nature vénérable et longtemps supprimée, d'une nature antique précédant les huttes de paille et les cavernes de

grès. J'ignorais quelles dispositions latentes il y avait dans mes structures génétiques, dispositions inadaptées et déplacées dans le monde artificiel en fonction duquel j'avais été conditionnée. La nature, comme la croissance d'un arbre, la forme d'un buisson, peut être taillée et atténuée. La graine empoisonnée ne germe pas ; la fleur plongée dans l'acide ne s'épanouit pas. Je me demandai quelle était la nature des hommes et quelle était la nature des femmes. Je ne connais aucun critère, sur ce plan, en dehors de l'honnêteté et de ce qui apporte la joie.

Peut-être n'aurais-je pas envisagé ces questions, à ceci près que je ne pouvais chasser de mon esprit le souvenir d'un événement qui s'était produit à la fin de la torture sordide à laquelle j'avais été soumise. J'avais été jetée aux hommes de mon Maître. L'un après l'autre, ils m'avaient prise et jetée au suivant. Je passai de mains en mains exactement comme un objet. Féroce fut la punition qu'ils m'infligèrent. Bien que j'aie imploré leur pitié, et hurlé, personne n'écouta. Puis, bizarrement, à la fin de cette torture, se produisit l'événement qui me troubla. J'étais couchée sur le dos, en larmes ; la tête enroulée dans une couverture, me débattant et me tortillant, frappée, tenue, incapable de me dégager, d'échapper à la punition que m'imposait la brute à qui j'avais été jetée en dernier, et cela se produisit. Soudain, j'éprouvai une sensation indescriptible. Tout d'abord, il me sembla, incroyablement que c'était convenable, ce que l'on me faisait ; j'avais été orgueilleuse et vaine devant les hommes ; que croyais-je que des hommes, les hommes de cette planète, feraient dans ce cas ? Tandis que son poids m'écrasait, je sentis, bizarrement : « Sois punie, Femme ! » J'étais à moitié étouffée par la cagoule. Puis, avec stupéfaction, j'acceptai la punition qui m'était infligée. Il y avait, au-delà de l'impression de l'avoir méritée, du fait qu'une femme avait déplu à des mâles puissants, une impression profonde de complémentarité ; la punition, s'il le voulait, c'était à lui de l'infliger et à moi de la supporter ; c'était un homme et j'étais une femme ; il était dominant ; je ne l'étais pas ; c'était à lui de commander, à moi de me soumettre. Je ressentis alors, bien que je fusse punie et humiliée, dans un flot de joie primitive, une complémentarité organique, animale, primaire, la complémentarité de l'homme et de la femme, une complémentarité dépassant la mythologie et la rhétorique, la complémentarité de celui qui prend et de celle qui est prise, de celui qui possède et de celle qui est possédée, de celui qui possède et de celle qu'il fait sienne. Avec un cri de joie et de désespoir, alors, jaillissant des profondeurs de la cagoule, me soulevant comme je pouvais dans la poussière, je m'accrochai à lui ; je sentis mon corps se souder au sien ; puis je sentis mon corps, comme par sa volonté propre, soudain, spasmodiquement, le saisir ; je ne pouvais contrôler les réflexes qu'il avait déclenchés en moi ; ils jaillissaient et explosaient dans mon corps ; je le serrais, désespérément ; je lui appartenais.

Les hommes rirent.

« Kajira, » dit l'un d'entre eux.

Puis je fus jetée à un autre.

J'étais assise dans le camp silencieux, enroulée dans la mince couverture, réfléchissant. « Kajira, » avait dit un homme.

J'étais furieuse. Je ne pouvais me pardonner de m'être abandonnée aux hommes. Je tentai de me persuader que cela n'était pas arrivé. Il était impossible que cela soit arrivé. De sorte que ce n'était pas arrivé. Pourtant je savais que, en réalité, c'était arrivé. Je m'étais abandonnée à un des hommes. Dans ses bras, moi, qui étais, ou avait été Judy Thornton, je m'étais abandonnée à un des hommes. Une esclave maltraitée avait pleuré et avait été secouée de spasmes dans les bras de son Maître. C'était moi. Comme j'eus honte ! Je me demandai ce que cela signifiait. Pouvais-je nier les impressions qui m'avaient submergée ?

Était-il possible que la vérité sensible, la splendeur de la soumission biologique, si différentes des vérités d'un homme, qui sont celles de la domination, dans la gloire desquelles j'avais été enveloppée, fussent niées ? Je résolus de ne pas m'autoriser la faiblesse qui serait la destruction de mon identité. Il ne fallait plus que je m'abandonne à un homme. Je pensai à Elicia Nevins. Comme elle aurait ri si elle avait vu Judy Thornton, sa jolie rivale, sur le dos dans la poussière, esclave marquée, se débattant dans les affres de l'abandon à un homme, honteusement impuissante dans ses bras, incontrôlablement, pas elle-même la maîtresse mais se soumettant à sa virilité !

Je compris que je devais m'échapper. Ce serait difficile, car j'étais marquée.

Je regardai le gardien. Il ne me surveillait pas. Je gagnai le pied de la falaise. Je l'examinai à la lumière des lunes. Il n'y avait pas d'endroit où je pouvais grimper sur plus d'un mètre. Je griffai le granit avec mes ongles.

Je me tournai vers la muraille d'épineux. Elle me fit peur. Elle était haute et épaisse.

Le gardien ne regardait pas. Le camp ne l'intéressait pas. Il en surveillait les accès possibles.

Je poussai un cri de désespoir. Je hurlai, effrayée. Les épineux cédèrent sous mon poids. Ils ne le supportèrent pas. Ma jambe gauche y était profondément enfoncée, ainsi que mon bras gauche. Je tournai la tête sur le côté, gardant les yeux fermés. Je sentis les épines. Elles parurent me déchirer. J'étais à moitié enfoncée dans la muraille. J'étais prise. Je n'osai plus bouger. Je me mis à pleurer et à hurler.

Mon Maître arriva le premier à mes côtés. Il n'était pas très content. Je me tus immédiatement.

Un autre homme arriva, avec une torche allumée dans les braises du feu. D'autres hommes se levèrent alors et, voyant que ce n'était qu'une esclave, regagnèrent leur tente et leurs fourrures. Eta se précipita à mon aide, mais un mot bref du Maître la renvoya à l'endroit où elle se reposait.

« Je suis prise, Maître, » gémis-je. Il était parfaitement évident que j'avais tenté de m'échapper.

Dans la lumière de la torche, il tira ma tête en arrière, par les cheveux, pour la dégager des épines. Il ne voulait pas que j'aie les yeux crevés. Je parvins, au prix de longues griffures, à sortir mon bras. Il me regarda. Je craignis qu'il ne me laisse comme j'étais. Je ne pouvais sortir ma jambe à cause de sa position dans les épineux. Je n'avais pas de point d'appui, compte tenu de ma position, pour dégager ma jambe.

« Je vous en prie, Maître, aidez-moi, » suppliai-je. Je ne voulais pas rester prisonnière des épineux jusqu'au matin. C'était gênant, j'étais impuissante et c'était douloureux. « Je vous en prie, Maître, » suppliai-je. « Aidez-moi. »

Il me prit dans ses bras, dégageant ainsi ma jambe, bien qu'elle fût coupée et griffée. À cet instant, je fus heureuse de me trouver dans ses bras, serrée contre lui. Mon poids n'était rien, pour lui. J'aimais la sensation de ses mains puissantes sur mon corps, me tenant au-dessus du sol que, dans cette position, à moins que la permission m'en soit donnée, je ne pouvais toucher. Nue, j'eus l'audace de poser la tête sur son épaule. Puis il me déposa.

Je ne soutins pas son regard. Je me sentais petite devant lui. Il était évident que j'avais tenté de m'échapper. J'ignorais, à ce moment-là, quelle est la punition d'une fille qui tente de s'échapper et a le malheur, comme c'est presque toujours le cas, de se faire reprendre. Je ne pensais pas, de toute manière, que j'irais bien loin car, bien que n'ayant pas les oreilles percées, j'étais marquée au fer rouge. La marque trahissait ma condition d'esclave.

Je n'adressai pas la parole à mon Maître. Je suppose qu'il se demandait comment me

punir pour avoir tenté de m'échapper.

J'ignorais, à l'époque, ce que l'on fait généralement aux femmes qui tentent de s'échapper puis sont reprises. C'était aussi bien. Cela dépend beaucoup du maître mais, en général, la première fois qu'elle est reprise, elle est traitée avec beaucoup de clémence, comme si elle n'était qu'une fille stupide. En général, elle est simplement attachée et fouettée. Lorsqu'elle tente de s'échapper une deuxième fois, on lui coupe généralement les tendons situés à l'arrière des genoux. Très rares sont les femmes qui tentent deux fois de s'échapper.

Je ne le savais pas, à l'époque, mais l'idée de s'évader est stupide.

Beaucoup de femmes, même lorsqu'elles ont la chance d'atteindre les murailles de leur ville d'origine, ne peuvent y entrer. Leur asservissement, bien qu'elles n'en soient en rien responsables, les prive de tous leurs droits, y compris de leur citoyenneté.

« Fuis ou accepte les chaînes, Esclave ! » leur dit-on souvent. Elles s'en vont alors en pleurant.

Mon Maître, avec une lance et une corde, dans la lumière de la torche tenue par un de ses hommes, ouvrit un passage dans la muraille d'épineux. Il faisait environ quarante centimètres de large.

Il montra le passage.

Il ne me restait qu'à fuir.

Je regardai mon Maître dans la lumière des lunes. J'eus l'impression que mes genoux allaient céder sous moi. Je me mis à trembler.

Le chemin de la fuite était ouvert.

Je regardai avec terreur l'étroit couloir dégagé au sein des épineux et le noir qui se trouvait au-delà.

Il ne me restait qu'à fuir.

L'esclave nue tremblait de terreur devant son maître.

Puis je m'agenouillai devant lui et posai les lèvres sur ses pieds, tremblante.

« Gardez-moi, Maître, » suppliai-je. « Gardez-moi ! » Je le regardai, serrant ses genoux, les yeux pleins de larmes.

« Je vous en prie, Maître, » sanglotai-je, « laissez-moi rester. »

Je restai à genoux, frissonnant, tandis qu'il me tournait le dos et refermait le couloir, avec la lance et la corde.

Puis il se tourna à nouveau vers moi, me dominant de toute sa taille. Il me fit signe de me lever et de le suivre. Humblement, son esclave le suivit dans le camp. L'autre homme, avec sa torche, suivit également.

Nous nous arrêtâmes devant les fourrures roulées d'un Guerrier. Il cligna des yeux dans la lumière et se dressa sur le coude, nous regardant. Mon Maître lui parla brièvement, pas plus de quatre ou cinq mots. Je regardai l'homme. Je le connaissais bien. Je restais généralement loin de lui. C'était l'homme le moins séduisant du camp.

Pourquoi mon Maître m'avait-il conduite ici ?

Mon Maître me parla, brièvement, et montra le guerrier couché. Je ne compris pas le sens exact des mots qui me furent adressés mais leur sens fut clair et mon cœur se serra. Je devais satisfaire cet homme comme une esclave.

Je regardai l'homme couché dans les fourrures, qui nous fixait. De mon point de vue, c'était l'homme le moins séduisant du camp. Mon Maître m'avait dit quelque chose. Le sens de ses paroles était clair. Je le regardai. Ses yeux étaient durs. Je ravalai mes sanglots. Je m'agenouillai près de l'homme, qui me jeta sur ses fourrures.

Mon Maître était debout derrière moi. L'autre homme tenait une torche. Alors, avec les

mains et la bouche, je me mis à embrasser et caresser le guerrier. Je lui fis plaisir de mon mieux, étant une fille ignorante, suivant ses directives. Finalement, il me saisit et me jeta sous lui, dans les fourrures. Je regardai le visage de mon Maître. Je voyais son profil dans la lumière de la torche. La torche m'éclairait. Puis, soudain, je tournai la tête sur le côté, fermant les yeux et criant. Je ne pouvais plus résister à l'homme. Alors, honteuse, sous les yeux de mon Maître, je m'abandonnai à l'homme.

Quand il en eut terminé avec moi, il me repoussa. Mon Maître m'ordonna alors de me lever et me conduisit à l'endroit où ma couverture était restée. Là, se penchant sur moi, il me tira les poignets dans le dos et les attacha avec une lanière de cuir ; il m'attacha également les chevilles. Je restai couchée sur le flanc. Il jeta ensuite la mince couverture sur moi et s'en alla.

Eta vint près de moi. Je la regardai, les yeux secs. Elle n'essaya pas de me détacher. Le Maître avait décidé de m'attacher pour la nuit. Je tournai le dos à Eta, couchée sur le flanc. Elle resta près de moi. Ce soir-là, couverte de clochettes, j'avais été la proie et la récompense du jeu cruel d'hommes barbares ; insolente, j'avais été jetée aux maîtres, qui m'avaient imposé leur domination ; je ne doutais plus de leur domination ou de ma subordination complète à leur volonté ; mon Maître m'avait autorisée, ensuite, à fuir, à m'échapper si je le souhaitais ; au lieu de le faire, je m'étais agenouillée devant lui, nue, et l'avais supplié de me garder ; il ne me garderait, comme il me l'avait fait clairement comprendre, qu'à ses conditions, celles d'une soumission totale, d'un asservissement abject ; l'esclave avait eu la possibilité de fuir, si elle le souhaitait ; n'ayant pas choisi la fuite, elle restait dans le camp, étant manifestement ce qu'elle était, une esclave totale.

Il m'avait conduite auprès de l'homme que je trouvais le moins séduisant du camp.

Il m'avait été ordonné de servir son plaisir. Il n'y avait eu ni liens ni cagoule. J'avais dû prendre l'initiative, agir. J'avais ravalé mes sanglots. Ma volonté, impuissante, avait plié sous l'effet de celle de mon Maître. Je m'étais agenouillée et, avec les mains et la bouche, embrassant et caressant, je m'étais efforcée de plaire à un homme libre. J'avais essayé de répondre aux directives de l'homme. J'avais fait de mon mieux. J'étais une fille ignorante, maladroite, effrayée, crue, pas mûre, de la « chair à collier », comme on dit. Mais, le moment venu, il m'avait jetée sous lui et, avec plaisir je crois, imposé les affres d'un service intime. J'avais résolu de tenter de résister. Mon Maître regardait. Je voulais conserver mon identité devant mon Maître, afin qu'il me respecte. Mais, moins d'un quart d'heure plus tard, j'avais éprouvé des sensations auxquelles il m'avait été impossible de résister. Mes yeux s'étaient emplis de larmes. Puis, malgré le regard de mon Maître, j'avais tourné la tête, fermé les yeux et crié, incapable de me contenir, m'abandonnant à l'homme, les cuisses et le ventre de Judy Thornton étant secoués par l'orgasme impuissant de l'esclave.

À présent, j'étais nue et attachée sous la mince couverture.

L'occasion de fuir était passée. Le mur d'épineux avait été fermé. Du cuir m'immobilisait. J'étais pieds et poings liés. Je ne pouvais même pas me mettre debout. J'eus un sourire las. Eta était assise près de moi, essayant de me réconforter.

L'esclave était correctement attachée.

Mais je me demandai pourquoi j'avais été attachée. De toute évidence, ce n'était pas pour m'empêcher de fuir. La muraille d'épineux et les falaises verticales jouaient correctement ce rôle. Dans ce cas, pourquoi avais-je été attachée ? Je supposai que c'était peut-être pour me punir. Les liens sont une excellente punition. On les utilise souvent, sur cette planète, dans ce but. Les liens, dans leur humiliation psychologique et leur inconfort physique, surtout au bout d'un certain temps, attachant la femme par la volonté du maître, comptent parmi les

instruments les plus simples et les plus pratiques de la formation des esclaves ; ils vont avec la nourriture et le fouet ; la femme, après avoir été attachée, une fois libre, est impatiente de plaire ; elle n'a pas envie d'être à nouveau attachée ; les liens lui ont donné une conscience nette de sa place, qui est aux pieds de son maître.

Mais je ne croyais pas qu'il s'agisse d'une punition. Mon Maître n'avait pas paru mécontent de moi.

Ma performance n'avait pas été superbe mais, manifestement, j'avais fait de mon mieux pour plaire, comme esclave, à l'homme qu'il avait désigné.

Mon Maître n'avait pas paru furieux ou irrité. Mais je ne croyais pas qu'il s'agisse d'une punition. Pourquoi, dans ce cas, avais-je été attachée ?

J'avais travaillé avec diligence, et sans inhibitions, comme le fait une esclave misérable et belle lorsqu'on le lui ordonne.

J'avais fait de mon mieux.

Pourquoi, dans ce cas, étais-je attachée ?

J'avais tenté pendant plusieurs minutes de résister à l'homme, et j'y étais parvenue. J'étais restée crispée, rigide, et avais essayé de supprimer toutes les sensations. Je ne voulais pas que mon Maître me voie me tortiller comme une esclave.

J'avais encore profondément honte de m'être abandonnée à l'homme.

Puis, allongée là, avec Eta près de moi, je me demandai pourquoi je devrais avoir honte. Était-il mal qu'une femme s'abandonne, impuissante, à un homme ? Était-il mal que le cœur batte, de respirer et de sentir ? Si la nature de l'homme était la conquête et la victoire, quelle était, dans ce cas, la nature de la femme ; était-il possible qu'elle soit complémentaire ; n'était-elle pas la défaite, la capitulation délicieuse et le plaisir ? Je me mis à transpirer dans mes liens. Eta me sourit. Peut-être un égal doit-il résister à l'homme, mais je n'étais pas un égal ; j'étais une esclave ! J'appartenais aux hommes. Je pouvais être une femme biologique, comme les femmes libres ne le pouvaient peut-être pas. Je pouvais être une femme alors qu'elles ne le pouvaient pas. Je pouvais être une femelle primitive, une femme possédée, alors qu'elles ne le pouvaient pas. L'esclavage me rendait libre d'être une femme. Je m'assis, les mains attachées dans le dos. Je ne pouvais me libérer. Eta me prit doucement par les épaules. Mon regard était fou. Je n'avais pas le choix. J'étais une esclave. J'étais contrainte d'être une femme.

Je poussai un cri de plaisir. Eta me fit signe de rester silencieuse. J'avais résisté à l'homme pendant plusieurs minutes. J'avais lutté pour ne pas sentir. Comme j'avais été stupide ! Quel plaisir j'avais gaspillé ! Je m'imaginai alors, superbement, m'abandonnant, embrassant, fondant dans les bras d'un maître presque dès sa première caresse, le plaisir long et délicieux que je pouvais lui donner, son esclave, un plaisir qui me donnerait envie de hurler tant ma joie d'être une femme serait grande.

« Détache-moi, Eta, » suppliai-je. « Détache-moi ! »

Elle ne comprit pas.

Je lui tournai le dos, tendant pitoyablement mes mains attachées vers elle.

« Détache-moi, » suppliai-je.

Eta secoua doucement la tête et me serra dans ses bras. J'avais été attachée par le Maître. Je devais rester attachée.

Je hochai désespérément la tête.

Je voulais aller en rampant près des hommes, leur dire que je comprenais, les supplier de me prendre, de me laisser leur donner du plaisir.

Je voulais les servir comme une esclave, leur appartenir. Mes yeux étaient vulnérables du

désir impuissant de la femme attachée, prête à ramper vers l'homme pour le servir.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une telle émotion pût exister. Ce n'était pas seulement que j'étais impatiente d'exposer misérablement et avec soumission ma beauté devant eux, afin qu'ils aient envie de la prendre dans leurs bras et de la conquérir, mais, au-delà de cela, j'étais écrasée par toute une dimension d'émotion que l'on pourrait appeler, bien que les termes ne soient pas tout à fait justes, le désir de servir et d'aimer. Je voulais donner, instinctivement, sans penser à ce que je pourrais recevoir en retour. Je m'étais toujours préoccupée de ce que je pouvais obtenir. À présent, pour la première fois de ma vie, dans ma joie et la reconnaissance de ma condition d'esclave, je voulais donner.

Je voulais être l'esclave des hommes.

L'extase altruiste de l'esclave me fit trembler.

Je voulais aller près des hommes en rampant, leur dire que je comprenais, que je leur appartenais. Je voulais crier, pleurer, m'agenouiller devant eux, embrasser et lécher humblement leur corps tellement ma joie était grande.

« Détache-moi, Eta ! » sanglotai-je.

Elle secoua la tête.

Je savais que je n'avais pas réussi aussi bien que j'aurais dû, en servant l'homme à qui mon Maître m'avait ordonné de donner du plaisir.

Je regardai Eta. Je regardai les hommes endormis. Je regardai à nouveau Eta.

« Apprends-moi, Eta, » suppliai-je dans un souffle désespéré, « apprends-moi, demain, à donner du plaisir aux hommes. Apprends-moi à donner du plaisir aux hommes. »

Eta ne pouvait comprendre mes paroles, mais elle pouvait lire mes yeux, mes regards, les mouvements de mon corps, mon désir pitoyable. Elle sourit, hochant la tête. Elle comprenait ce qui se passait dans mon corps. Je compris que Eta m'aiderait. Elle savait que j'étais une esclave. Elle m'aiderait à devenir une meilleure esclave. Bientôt, je le savais, lorsque je connaîtrais un peu mieux la langue et que je pourrais m'exprimer plus aisément, Eta me formerait, comme elle pourrait, dans l'art de donner du plaisir aux maîtres. Je l'embrassai.

Je tirai sur mes liens.

« Je t'en prie, détache-moi, Eta, » suppliai-je, montrant à nouveau mes liens. Elle sourit et secoua la tête.

Je me débattis. À présent, je savais pourquoi j'avais été attachée. C'était pour m'empêcher d'aller près des hommes en rampant comme une esclave.

Je ne devais pas troubler leur repos.

Je poussai un cri de colère et de désespoir, immobilisée par les liens. Eta me fit signe de rester silencieuse.

Il ne fallait pas déranger les hommes.

Puis elle me prit par les épaules et m'allongea doucement. La mince couverture était sur mes cuisses.

Tandis qu'elle m'allongeait, résistant, je la regardai.

« La Kajira, » dis-je.

Eta hocha la tête.

— « Tu Kajira, » répondit-elle. Puis elle se montra : « La Kajira, » reprit-elle. Puis elle me montra : « Tu Kajira. » Elle sourit.

Puis elle me posa doucement sur le sol et, alors que je reposais sur l'épaule droite, regardant le ciel, elle me couvrit avec la mince couverture.

Je vis le clair des lunes sur l'acier de son collier. Je fus jalouse de son collier ; j'avais également envie d'un collier en acier. Il y avait des lettres, dessus. Elles indiquaient

probablement le nom de son maître. J'avais également envie de porter un collier indiquant le nom de mon Maître.

Eta m'embrassa, se leva et s'en alla.

Je restai allongée sous la couverture, nue et attachée. Je me mis sur le dos. Je bougeai un peu afin de trouver une position confortable. Je ne bougeai pas trop car je ne voulais pas déplacer la couverture. Il serait difficile de la remettre en place, si elle glissait pendant la nuit. Je regardai la nuit, les étoiles, les lunes. Je vis la falaise. Je vis le gardien au sommet de la falaise. Puis je me remis sur l'épaule droite, déplaçant la couverture aussi peu que possible. Je regardai la muraille d'épineux fermée. Je bougeai un peu et regardai les fourrures et les tentes des hommes.

Je tournai la tête et regardai les lunes. Comme elles étaient blanches et belles !

Judy Thornton, ou celle qui, sur une planète lointaine et artificielle, avait été Judy Thornton, regarda les lunes.

Je me souvins de la jolie esclave en Ta-teera que j'avais vue dans le miroir. Ce n'était certainement pas Judy Thornton.

J'étais magnifiquement heureuse d'être une esclave.

Je dormais dehors, dans le camp d'hommes barbares. Au-dessus de moi, il y avait les étoiles brillantes, le ciel noir et trois lunes. J'étais couchée sous une mince couverture. J'étais nue. Il y avait une marque sur ma cuisse. J'étais une esclave attachée. Je n'étais pas malheureuse.

Je regardai les lunes.

« La Kajira, » dis-je. « Je suis une esclave. »

5

LE RAID

« QUEL est ton devoir ? » demanda mon Maître.

« L'obéissance absolue, » répondis-je en goréen. Il tenait le fouet devant mes lèvres. J'y posai les lèvres et l'embrassai. « L'obéissance absolue, » répétai-je.

Eta, derrière moi, fixa le premier des cinq voiles sur mon visage. Il était léger, miroitant, en soie blanche, presque transparent. Puis, l'un après l'autre, elle ajouta le voile de la liberté, ou voile de citoyenneté, le voile de pudeur, le voile de la Demeure et le voile de sortie. Chacun d'entre eux est plus lourd et plus opaque que le précédent. Le voile de sortie, que l'on porte en public, est extrêmement encombrant, très lourd, et complètement opaque ; même les contours du nez et des joues ne sont pas visibles lorsqu'il est en place ; le voile de la Demeure se porte à l'intérieur, en présence de gens n'appartenant pas à la Maison, ou bien en conversant ou plaisantant avec les relations de son Compagnon. Les femmes libres goréennes combinent les voiles de diverses manières variant suivant la préférence et la caste. De nombreuses Goréennes de castes inférieures ne possèdent qu'un seul voile qui doit servir à tous les usages. Toutes les femmes de castes supérieures ne portent pas un grand nombre de voiles. Une femme libre, en public, ne porte en général qu'un ou deux voiles ; une combinaison fréquente se compose du voile léger, ou dernier voile, et du voile de Demeure ou du voile de sortie. Les femmes riches et orgueilleuses des castes supérieures peuvent porter ostensiblement jusqu'à neuf ou dix voiles. Dans certaines villes, dans le cadre de la Libre Compagnie, la promise peut porter jusqu'à huit voiles, dont plusieurs sont rituellement retirés au cours des cérémonies de la Libre Compagnie ; les derniers voiles et robes, naturellement, sont retirés dans l'intimité de l'homme qui, après les avoir retirés, boit le vin de la Libre Compagnie avec la femme, après quoi il achève la cérémonie. Ce genre de chose, cependant, varie considérablement d'une ville à l'autre. Dans certaines villes, la femme est dévoilée, mais pas déshabillée, naturellement, pendant la cérémonie publique. Les amis de l'homme peuvent alors exprimer leur plaisir et leur joie, face à sa beauté, et célébrer sa chance. Le voile, incidemment, n'est pas juridiquement obligatoire pour les femmes libres ; c'est plutôt une question de pudeur et de tradition. Certaines femmes de castes inférieures qui n'ont pas de Compagnon ne portent pas de voile. De même, certaines femmes libres audacieuses négligent le voile. Négliger le voile n'est pas un délit, dans les villes goréennes mais, dans certaines d'entre elles, c'est considéré comme une omission effrontée et scandaleuse. Les esclaves peuvent être voilées ou non voilées, cela dépend de la volonté du maître. Les esclaves ne sont généralement pas autorisées à se voiler. En réalité, non seulement on leur refuse la dignité du voile mais, en général, on leur fait porter de courtes livrées d'esclave et elles ne peuvent s'attacher les cheveux. Ces femmes vives et vigoureuses, les cheveux flottants, leurs charmes considérables révélés par leur court costume, sont considérées par les hommes comme un des aspects les plus agréables des villes. Les esclaves d'Ar sont-elles, par exemple, plus belles que celles de Ko-ro-ba, ou de Tharna ? Les hommes,

ces monstres, discutent avec animation sur ces sujets. Dans certaines villes, ainsi que dans certains groupes tribaux, il est peut-être utile de le mentionner bien que cela ne soit pas fréquent, le voile est pratiquement inconnu, même parmi les femmes libres. Les villes de Gor sont nombreuses et diverses. Chacune a son histoire, ses coutumes et ses traditions. Dans l'ensemble, toutefois, la culture goréenne prescrit le voile pour les femmes libres. Eta fixa le quatrième des cinq voiles, le voile de la Demeure. Bien que Eta ne portât que le Ta-teera impudique et scandaleux, elle épinglait les voiles à la perfection. Cette délicieuse esclave à demi nue avait été une femme libre. Elle fit magnifiquement son travail.

Le voile de sortie fut mis en place. J'étais voilée comme pourrait l'être une riche Goréenne de caste supérieure se rendant, par exemple, aux drames chantés d'En'Kara.

« Comme c'est beau ! » dit Eta. Ayant reculé, elle me regarda. Les yeux de mon Maître me jugèrent.

Je me tenais droite. Je savais à quel point j'étais belle car, quelques jours plus tôt, dans le camp, j'avais été ainsi vêtue. Je m'étais vue, alors, dans le miroir.

Les robes, soigneusement drapées, essentiellement blanches, dans leur richesse et leur miroitement, étaient resplendissantes ; au-dessus des voiles, mes yeux paraîtraient très noirs. Des gants avaient été glissés sur mes mains. Aux pieds, j'avais des pantoufles rouges.

Je savais que jetais richement et magnifiquement vêtue. Je savais également que j'étais petite et qu'un homme pourrait facilement me jeter sur son épaule.

Mon Maître me regarda.

Il posa les mains sur mes épaules.

— « Oses-tu poser les mains sur le corps d'une femme libre ! » lui demandai-je, ajoutant respectueusement : « Maître ? »

Il recula. Il me regarda pensivement.

— « Insolent, » murmura-t-il, comme s'il réfléchissait, « qu'une simple esclave porte de tels vêtements. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « T'ai-je déjà fouettée ? » demanda-t-il.

J'avalai ma salive avec difficulté.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Je devrais le faire, un jour, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il n'est guère possible de la laisser vêtue du Ta-teera, » releva un de ses hommes, qui se tenait à proximité.

— « Bien sûr, » acquiesça mon Maître, regardant la femme qu'il possédait. Je me sentais complètement à sa merci. C'était mon Maître. Il me possédait. Il pouvait faire ce qu'il voulait de moi. Il pouvait m'échanger ou me vendre, ou même me tuer s'il en avait envie. Je lui appartenais totalement.

— « Elle est belle, » dit Eta.

— « Il faudra que cela fasse, » décida mon Maître.

— « Leur camp est à deux pasangs d'ici, » indiqua un homme.

On apporta une cape noire. On m'enveloppa dedans.

— « Viens, Esclave, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il pivota sur lui-même et, armé, sortit du camp. Je le suivis, comme doit le faire une esclave.

Eta resta.

Les autres hommes, les Guerriers, sur une file, nous suivirent.

« Silence ! » intima mon Maître.

Je ne parlai pas. Ensemble, les hommes derrière nous, nous regardâmes le camp. Il y avait davantage de chariots, à présent, dans la troupe. Lorsque je l'avais vue, plusieurs jours auparavant, il n'y en avait qu'un, chargé de marchandises.

La plus grosse des trois lunes était pleine.

Le camp se trouvait dans une clairière. Un cours d'eau formait un de ses côtés. Un autre cours d'eau le rejoignait à environ deux cents mètres du camp. Des sentinelles veillaient.

Je parlais, alors, un peu goréen. Je comprenais. Eta s'était occupée de moi avec diligence. Je pouvais, à présent, réagir rapidement à de nombreux ordres. Je connaissais le nom de nombreux objets. J'avais acquis un peu de grammaire. Je pouvais formuler quelques phrases simples. Mes maîtres pouvaient me commander, fille barbare que j'étais, avec une aisance relative, dans leur langue, et, dans une certaine mesure, l'esclave barbare de la Terre pouvait répondre dans la langue de ses maîtres. À présent, maladroitement, je ne pouvais m'empêcher de penser en goréen, naturellement, puisque c'était la langue des maîtres. C'est une belle langue, mélodieuse et expressive. C'est également, dans la bouche des hommes, une langue forte, puissante, opiniâtre. Lorsqu'une femme reçoit un ordre en goréen, elle obéit.

Je regardai les sentinelles, à travers les arbres, faire leur ronde. Il y avait plusieurs tentes, dans le camp. Au centre du camp, il y avait une tente rayée, presque un pavillon, soutenue par dix poteaux. Je vis une femme aux bras nus, vêtue d'une robe blanche classique, sans voile, sortir de la tente centrale et, avec une gourde aller au bord du cours d'eau et remplir la gourde, avant de revenir à la tente. Elle avait un anneau en or au cou et un autre au poignet gauche. Un homme l'avait regardée tandis qu'elle passait près de lui. Il y avait du feu, et la fumée sortait par un trou situé au sommet. À l'intérieur, lorsqu'elles passaient entre le feu et la paroi de la tente, j'aperçus les ombres d'une ou deux autres femmes. Près de la tente centrale, il y avait une tente presque aussi grande, marron, un étendard flottant au sommet du poteau central. Je supposai que c'était la tente du chef du camp. Il y avait soixante-dix ou quatre-vingts hommes, avais-je estimé quelques jours plus tôt, dans la troupe. J'en voyais plusieurs, assis autour de feux. D'autres se trouvaient, supposai-je, dans les tentes, dormant peut-être.

Les deux palanquins, portés chacun par dix hommes, étaient dans le camp, retournés, pour les protéger de la rosée ou de la pluie, supposai-je. Sous l'un d'entre eux se trouvaient les coffres et les caisses contenant les richesses qu'il transportait. Outre le chariot tiré par les créatures ressemblant à des bœufs, il y avait à présent quatre chariots. Ces chariots étaient apparemment également tirés par des créatures ressemblant à des bœufs, qui s'appellent : bosks. Les chariots avaient été dételés. Plusieurs bosks, une dizaine, entravés, broutaient parmi les arbres, de l'autre côté du camp.

Eta, bien que cela ne fût peut-être pas convenable, avait beaucoup écouté les conversations des hommes et, à mesure que mon goréen s'améliorait m'avait communiqué quelques informations.

La troupe était la procession matrimoniale et la dot de Dame Sabina, de la petite ville marchande de Forteresse de Saphronicus, se rendant à Ti, une des quatre villes de la Confédération Salerienne. Ti se trouve sur l'Olni, un affluent du Vosk, au nord de Tharna. Tharna, que l'on appelle parfois la Ville de l'Argent, est bien connue pour la richesse de ses mines d'argent. Elle est gouvernée par Lara, une tatrix. Cela semble paradoxal car c'est

probablement à Tharna, parmi toutes les villes de Gor, que les femmes sont le moins bien traitées. L'insigne des hommes, à Tharna, est deux lanières dorées portées à la ceinture, destinées à attacher les poignets et les chevilles des femmes. Apparemment, à un moment donné, les femmes furent dominantes, à Tharna, mais cette situation, au cours d'une révolution d'hommes, a été renversée. Rares sont, à Tharna, les femmes qui ne portent pas de collier.

Je regardai les quatre chariots qui avaient été ajoutés à la troupe. Le chariot que j'avais vu précédemment, le chariot de provisions, était à présent presque vide, les marchandises ayant sans doute été consommées, et les poteaux, naturellement, soutenaient la tente. Les quatre autres chariots, cependant, étaient apparemment lourdement chargés de produits et de marchandises brutes.

La Dame Sabina, appris-je par Eta, était promise par son père, Kleomenes, Marchand prétentieux mais puissant de Forteresse de Saphronicus, à Thandar de Ti, appartenant à la Caste des Guerriers, benjamin des cinq fils d'Ebullius Gaius Cassius, appartenant à la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, dans le cadre d'un Contrat de Compagnie, conclu entre Ebullius Gaius Cassius et Kleomenes, sur lequel avaient été apposés les sceaux de Forteresse de Saphronicus et de Ti. Les futurs Compagnons, selon Eta, Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus et Thandar de Ti, de la Confédération Salerienne, ne s'étaient encore jamais vus, leur union ayant été décidée entre leurs pères respectifs, comme c'est assez fréquent sur Gor. L'union avait été proposée par Kleomenes, qui désirait négocier une alliance commerciale et politique avec la Confédération Salerienne. Ces alliances, la Confédération Salerienne étant en pleine expansion, n'étaient pas mal accueillies. Ce type d'alliance, naturellement, présageait peut-être de l'entrée de Forteresse de Saphronicus dans la Confédération, qui devenait la puissance montante du Nord. Il ne semblait pas improbable que l'union se révélât profitable et politiquement avantageuse à la fois pour Forteresse de Saphronicus et pour la Confédération Salerienne. Dans cette union, les deux parties avaient beaucoup à gagner. Le Contrat de Compagnie, dans ces conditions, avait été sérieusement négocié, sous la surveillance des juristes de Forteresse de Saphronicus et de la Confédération Salerienne. Le voyage, par conséquent, lorsque les auspices furent favorables, et ils le furent promptement, étant déterminés par l'état et la nature du foie d'un verr sacrifié par les membres de la Caste des Initiés, avait commencé. Le voyage lui-même, de Forteresse de Saphronicus à Ti, prendrait plusieurs jours, mais il fut prolongé afin que les quatre villages vassaux de Forteresse de Saphronicus pussent être visités. Il n'est pas exceptionnel que les villes goréennes soient entourées de plusieurs villages, qui lui fournissent de la viande et des produits alimentaires. Ces villages sont ou ne sont pas vassaux de la ville. Il est fréquent, bien entendu, que la ville protège ces villages, qu'ils soient ou non ses vassaux, du fait qu'ils utilisent son marché. Lorsqu'un village vend sa production dans une ville donnée, cette ville, conformément à la tradition goréenne, doit le protéger, relations qui, bien entendu, sont tout à la fois à l'avantage des villages et de la ville, la ville recevant la production des villages sur ses marchés et les villages recevant la protection des forces armées de la ville. La politique de Forteresse de Saphronicus, étendant son hégémonie politique sur les villages voisins, allant même jusqu'à prélever un impôt en nature, n'est pas sans précédent sur Gor mais, en revanche, ce n'est pas la règle générale. Presque tous les villages sont des villages libres. Le paysan goréen est un individu puissant et résolu, courageux et entêté, fier de sa souveraineté sur sa terre. En outre, il est souvent le Maître du Grand Arc goréen, dans le sillage duquel on trouve souvent la liberté. Celui qui peut bander le grand arc, selon un proverbe paysan, ne peut pas être esclave. Les femmes, naturellement, n'ont pas la force de bander le grand arc. Je

suppose que, si elles le pouvaient, le proverbe n'existerait pas, ou serait différent. Tels sont les hommes. Les Goréens aiment réduire les femmes en esclavage. Les femmes, en général, bizarrement, sauf verbalement, n'y sont pas tellement opposées. Bien entendu, le grand arc est interdit dans les villages proches de Forteresse de Saphronicus. Le voyage matrimonial comprit un passage dans les quatre villages, où il y eut une fête, et où fut donné un chariot de marchandises venant s'ajouter aux richesses de la dot qui serait offerte à Ebullius Gaius Cassius, père de Thandar de Ti, et, par conséquent, au trésor de Ti. J'avais vu quatre chariots, dans le camp et je savais, indépendamment d'Eta, que les quatre villages vassaux avaient été visités. Les chariots de marchandises n'avaient pas grande valeur mais symbolisaient les relations unissant les villages à Forteresse de Saphronicus. En outre, bien entendu, la visite des villages constituait l'occasion de faire connaître l'union et également, pendant les fêtes, de se faire une idée des réactions de la population. Était-elle satisfaite ? Des troubles se préparaient-ils ? Fallait-il déposer ou emprisonner un chef ? Fallait-il prendre une fille en otage ? Des informations exactes sur les opprimés sont essentielles pour les oppresseurs.

De la tente rayée du centre, une autre femme sortit, vêtue comme la précédente, un collier en or au cou et un bracelet au poignet gauche, puis se dirigea vers le chariot de provisions. Elle sortit de la grande tente avec dignité mais, dès quelle ne fut plus visible par l'ouverture, elle rejeta la tête en arrière, secouant sa chevelure, et sa démarche se transforma, devenant souple comme celle d'un sleen. J'eus le souffle coupé. Cette démarche ne pouvait être que celle d'une esclave. Je compris alors que les suivantes de la femme voilée, qui voyageait sur une chaise curule installée sur le palanquin, étaient des esclaves. Leurs colliers étaient vraisemblablement des colliers d'esclave et les bracelets des bijoux sans valeur, mais assortis. Mais il s'agissait sans aucun doute d'esclaves de rang supérieur, à en juger par la finesse de leurs vêtements. Il s'agissait des servantes de Dame Sabina et elles lui appartenaient certainement. Je me demandai depuis combien de temps elles n'avaient pas senti les mains d'un homme sur leur corps.

« La nuit est tranquille ! » cria un gardien.

« La nuit est tranquille ! » répondirent les autres, répartis autour du camp.

Je regardai la plus grosse des trois lunes goréennes. Elle était pleine.

Le lendemain, la troupe repartirait en direction de Ti et serait rejointe, dans deux jours, à l'extérieur de la ville, par une procession de bienvenue. C'était, du moins, ce qui était prévu.

Je sentis la main de mon Maître sur mon bras. Elle n'était pas serrée, mais ferme. J'étais en son pouvoir.

Je ne comprenais pas quel rôle je devais jouer dans les événements qui se préparaient. J'ignorais pourquoi mon Maître, ses hommes et moi avions surveillé cette troupe et nous nous trouvions à présent à proximité de son camp.

Dans un mois lunaire, conformément aux phases de la grosse lune, après plusieurs jours de préparatifs, la cérémonie de Compagnie serait consommée à Ti, unissant dans la Compagnie Thandar de Ti, fils d'Ebullius Gaius Cassius, Administrateur de Ti, et Dame Sabina, fille de Kleomenes, Marchand puissant de Forteresse de Saphronicus. J'espérais, naturellement, qu'ils seraient heureux.

L'esclave vêtue d'une robe, portant un collier et un bracelet, fouilla dans le chariot à provisions à la recherche d'un larma. Je la regardai dans l'obscurité. Je ne crois pas qu'elle avait vu, derrière elle, Dame Sabina, voilée, sortir sur ses talons de la grande tente et la suivre, accompagnée de deux autres esclaves dont une avait une badine. La femme proche du chariot plongea la main dans un sac. Un des guerriers du camp était derrière elle. Je crois qu'elle était consciente de sa présence, mais elle ne le manifesta pas. Il posa une main de

chaque côté de son corps, les appuyant sur le bois du chariot. Elle se retourna facilement, sans surprise, entre ses bras, lui faisant face. Elle leva le larma et, la tête dressée, le regardant, mordit dedans. Elle mordit à nouveau dans le fruit. Il se pencha sur elle. Je vis briller l'or qu'elle portait au cou. Soudain, elle referma les bras sur lui et l'embrassa, esclave dans ses bras et dans l'obscurité. Je vis sa main, derrière son dos, tenant toujours le larma entamé.

« Esclave impudique ! » cria Dame Sabina, qui avait suivi l'esclave, se méfiant peut-être d'elle. Les deux amoureux se séparèrent, la femme poussant un cri de désespoir et se jetant à genoux aux pieds de sa maîtresse ; l'homme recula, furieux, stupéfait.

« Sale esclave impudique ! » cria dame Sabina.

— « Aie pitié, Maîtresse ! » sanglota l'esclave surprise, le front sur les pantoufles de sa maîtresse.

— « Que se passe-t-il ? » demanda un homme, sortant de la grande tente marron qui me semblait être le quartier général du camp. Il avait une épée négligemment suspendue à l'épaule. Il ne portait, autrement, que la tunique et les lourdes sandales, presque des bottes, des soldats.

— « Contemple, » cria Dame Sabina, montrant la femme à genoux, « une esclave lascive ! »

Le soldat, chef du camp à mon avis, n'était pas content d'avoir été interrompu dans son travail, mais il voulait rester déférent.

« Je l'ai suivie, » reprit Dame Sabina, « et je l'ai trouvée, ici, dans les bras d'un soldat, le touchant et l'embrassant impudiquement ! »

— « Pitié, Maîtresse, » sanglota la femme.

— « Ne t'ai-je pas, Lehna, » s'enquit Dame Sabina avec gravité, « enseigné l'attitude convenable ? Ne t'ai-je pas instruite de la dignité ? Est-ce ainsi que tu trahis ma confiance ? »

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dit la femme.

— « Tu n'es pas une Esclave de Paga, » souligna Dame Sabina. « Tu es la servante d'une femme libre. »

— « Oui, Maîtresse » répondit la femme.

— « N'ai-je pas toujours été un modèle d'élégance, un exemple de noblesse et d'amour-propre ? » demanda Dame Sabina.

— « Si, Maîtresse, » dit la femme.

— « Quand tu avais douze ans, mon père t'a achetée dans les cages d'Ar, et il t'a donnée à moi. »

— « Oui, Maîtresse, » dit-elle.

— « Tu as été traitée avec beaucoup de gentillesse. Tu n'as pas travaillé aux cuisines. Tu n'as pas été donnée aux conducteurs de tharlarions. Tu as vécu dans nos appartements. Tu as été autorisée à coucher dans ma chambre, au pied de ma couche. Tu as reçu une formation de servante. »

— « Oui, Maîtresse, » dit la femme.

— « N'est-ce pas un grand honneur, pour une esclave ? »

— « Oh si, Maîtresse ! » s'écria la femme.

— « Et pourtant, » reprit tristement Dame Sabina, « comment ai-je été récompensée ? »

La femme n'osa pas répondre. Elle garda la tête baissée, tremblante.

« J'ai été récompensée par l'ingratitude, » déclara Dame Sabina.

— « Oh, non ! » s'écria la femme. « Lehna est reconnaissante ! Lehna est reconnaissante à sa Maîtresse ! »

— « N'ai-je pas été gentille avec toi ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Oh, si, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Et pourtant je te trouve dans les bras d'un soldat, comme une fille à un tarsk de cuivre ! »

— « Pardonnez votre servante, Maîtresse, » supplia l'esclave, tassée sur elle-même.

— « As-tu déjà été fouettée ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Non ! » cria l'esclave. « Non ! »

— « Penses-tu que je suis faible ? » demanda Dame Sabina.

— « Non, Maîtresse, » répondit la femme. « Gentille, mais pas faible. »

— « Supplie ! » exigea Dame Sabina.

— « Je supplie d'être fouettée, » souffla la femme.

Le chef du camp, qui était sorti de sa tente, une épée suspendue à l'épaule, se tourna vers le soldat dans les bras de qui la femme avait été surprise. D'un signe de tête, il la montra.

— « Déshabille-la et attache-la, » dit-il.

Furieux, l'homme arracha la robe de la femme et, avec une lanière de cuir, l'attacha à genoux, les poignets croisés et liés derrière un montant du chariot de provisions.

— « Tu ne vaux rien, » reprocha Dame Sabina à l'esclave attachée. « Tu devrais servir du Paga dans une taverne ! »

L'esclave, ainsi humiliée, gémit de désespoir. Plusieurs hommes s'étaient rassemblés, regardant la scène. Le capitaine était manifestement irrité.

— « Je te verrai plus tard, » dit-il au soldat, le congédiant. Le soldat pivota sur lui-même et s'en alla.

Dame Sabina tendit la main vers une des deux esclaves qui l'accompagnaient. Dans sa main gantée fut placée la badine.

Elle s'approcha ensuite de l'esclave attachée, qui tremblait.

— « N'ai-je pas toujours été un exemple de noblesse, de dignité et d'amour-propre ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Si, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Mauvaise esclave, esclave lubrique ! » cria Dame Sabina, la frappant.

La femme fouettée cria de désespoir. Je fus impressionnée par la fureur avec laquelle Dame Sabina frappait la femme attachée. Elle abattit abondamment la badine sur le dos et le corps de la fille asservie, la punissant de ses intentions lascives. Puis, lasse, furieuse, Dame Sabina jeta la badine, pivota sur elle-même et reprit le chemin de sa tente. Elle fut suivie par les deux femmes qui l'avaient accompagnée, dont une ramassa la badine. La femme fouettée resta à genoux près du chariot, attachée et tremblante. Je vis l'or de son collier sous ses cheveux noirs.

Lorsque Dame Sabina eut terminé son travail et regagné sa tente, suivie par ses deux esclaves, le chef du camp, ou capitaine, furieux, retourna également dans sa tente et les hommes, qui s'étaient rassemblés, reprirent leurs occupations, leur repos ou leurs amusements.

La femme fouettée resta attachée au chariot.

Mon Maître leva la tête vers les lunes. De l'autre côté des arbres, retentit un bruit que je pris pour le chant d'un oiseau, le fleer au bec crochu qui chasse les urts nocturnes des forêts. Ce cri fut répété trois fois.

« La nuit est tranquille ! » cria un gardien, et les autres répondirent en écho.

À nouveau, trois fois, j'entendis le cri du fleer.

Mon Maître glissa derrière moi. Il me serra, avec la main gauche. Je sentis, sur le côté,

son poignard glisser sous mes voiles. Puis le tranchant du poignard, mince, inflexible, se posa sur ma jugulaire.

« Quel est le devoir d'une esclave ? » demanda-t-il.

— « L'obéissance absolue, Maître, » soufflai-je, effrayée. « L'obéissance absolue. » J'osais à peine murmurer, de peur de faire bouger ma gorge sous le tranchant du poignard.

Je sentis le poignard s'écarter de ma gorge. Je sentis la cape noire dans laquelle j'étais enveloppée et qui dissimulait mes robes blanches et luisantes, glisser.

— « Cours ! » ordonna mon Maître, montrant un chemin qui, entre les arbres, passait à l'extrémité opposée du camp. « Et ne te fais pas capturer ! »

Il me poussa et, misérable, troublée, je me mis à courir.

J'avais fait moins de dix pas quand j'entendis un des gardiens du camp crier :

« Halte ! Nom ! Ville ! Halte ! »

Je ne m'arrêtai pas.

« Qui est-ce ? » cria un homme. « Une femme libre ! » entendis-je. « Est-ce Dame Sabina ? » cria quelqu'un. « Arrêtez-la ! » entendis-je. « Poursuivez-la ! »

Je courus, follement.

Les hommes, à présent que j'y réfléchis, devaient être aussi troublés que moi. Je savais seulement qu'ils me faisaient peur et qu'on m'avait ordonné de courir. En outre, mon Maître m'avait dit de ne pas me faire prendre. Ignorante, folle, terrifiée, je courus.

Je trébuchai et tombai, me relevai rapidement et courus à nouveau. J'entendis des hommes crier puis, plus effrayant, j'en entendis plusieurs quitter le camp, traversant le cours d'eau, traversant les taillis qui se trouvaient derrière moi. J'étais à présent parmi les arbres, invisible depuis le camp, mais j'étais poursuivie par de nombreux hommes.

Il s'agissait de Goréens.

Je fuyais, terrifiée.

« Dame Sabina ! » entendis-je. « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Tout en courant, je compris que la probabilité de la présence d'une femme libre autre que Dame Sabina à proximité du camp était extrêmement faible. Peut-être s'était-elle enfuie ? Peut-être, pour une raison quelconque, ne voulait-elle pas de l'union avec Thandar de Ti qu'elle n'avait jamais vu, selon mes informations. Dans le camp, des hommes avaient sans doute été s'assurer que Dame Sabina était toujours là, mais beaucoup, n'ayant qu'un instant pour réagir, n'auraient pas pu effectuer cette vérification. Si la fuyarde était Dame Sabina, il fallait la reprendre car sa disparition signifierait l'échec des alliances imminentes entre la Confédération Salerienne et Forteresse de Saphronicus. En outre, il fallait la reprendre rapidement car les forêts sont souvent dangereuses. On y trouvait des sleens et des hors-la-loi prêts à tout. En outre, le camp ne disposait pas de sleens dressés. Par conséquent, il fallait la reprendre le plus tôt possible. Il faisait nuit et, au matin, la piste serait moins fraîche, moins nette. Et, si la femme n'était pas Dame Sabina, il fallait la prendre de toute manière. De toute évidence, une femme libre dans la forêt, la nuit, constitue un mystère qui doit être éclairci. Qui est-ce ? Qui fuit-elle ? Est-elle seule ?

Je n'avais pas le temps de réfléchir. Je ne faisais que courir.

En outre, je pensais que les hommes du camp n'avaient guère le temps de peser longuement leurs décisions.

Il était naturel qu'ils aient été nombreux à se lancer à ma poursuite.

Je courus dans les taillis. J'entendais les hommes traverser les buissons, derrière moi. J'ignorais combien ils étaient. Je supposai que, sur les soixante-dix ou quatre-vingts hommes du camp, une bonne vingtaine s'étaient lancés à ma poursuite, peut-être même davantage. En

outre, il est probable que beaucoup de gens regardaient l'extrémité du camp où j'avais été aperçue pour la première fois. C'était à cet endroit que les hommes scruteraient l'obscurité, à cet endroit qu'ils seraient organisés en groupes défensifs ou de recherche.

« Arrêtez ! » entendis-je. « Halte ! Halte ! »

Je courus, trébuchant, écartant les branches et les buissons qui se trouvaient en travers de mon chemin. Mes robes furent déchirées.

Le bruit, derrière moi, se fit plus fort.

Je ne pouvais pas courir plus vite. Ce n'était pas seulement que je fusse encombrée par mes robes. Je savais que, de toute manière, je ne pouvais distancer des hommes. Ils étaient plus forts et plus rapides que moi. Je n'étais qu'une femme. La nature, quelles que soient ses raisons, ne m'avait pas donné la possibilité de distancer des hommes. J'eus peur, soudain, parce qu'elle n'avait pas voulu que les femmes pussent échapper aux hommes. Puis je me rendis compte à quel point c'était stupide de personnifier ainsi la nature, de prêter des intentions délibérées aux processus aveugles, cruels, du monde. En outre, c'étaient les sélections de la nature qui l'avaient voulu ainsi. Les femmes ayant échappé aux hommes seraient sorties du patrimoine génétique. Les femmes prises étaient ramenées dans les cavernes où elles subissaient les tourments et l'imprégnation de leurs ravisseurs, se voyant contraintes de reproduire leurs semblables. Ces considérations exercent peut-être une influence sur la taille et la force réduite des femmes. Pourtant, les choses sont beaucoup plus complexes que ne le suggèrent ces considérations. Car, dans les complexités et les interactions des sélections naturelle et sexuelle, la rapidité, la taille et la force n'auraient pas été seules sélectionnées chez les femmes, mais également tout un ensemble de dispositions génétiques ; il semble incohérent de supposer que l'évolution sélectionne uniquement l'aspect extérieur d'un animal, indépendamment de son intérieur, que seule sa configuration extérieure joue un rôle dans sa survie ou sa désirabilité et non ses prédispositions à réagir d'une certaine manière. Il est probable que l'évolution qui a sélectionné les crocs du lion et la rapidité de la gazelle a également sélectionné la prédisposition à chasser et la prédisposition à fuir, que celle qui a sélectionné la force de l'homme et la faiblesse de la femme a également sélectionné la prédisposition à conquérir et la prédisposition à se soumettre. Nous sommes, dans une large mesure, c'est du moins ce que l'on suppose, le produit de notre environnement, mais il ne faut pas oublier que les environnements formateurs, au sein desquels notre nature s'est stabilisée, sont très anciens ; le sens dans lequel l'environnement détermine les aptitudes est le sens dans lequel il détermine quelles aptitudes seront perpétuées.

Avec désespoir, je compris soudain que mon patrimoine génétique était d'un type qui serait capturé par les hommes.

Les mains d'un homme me saisirent.

« Arrêtez, Madame, » dit-il.

J'eus le souffle coupé, tremblante, serrée dans ses bras.

« Pourquoi avez-vous fui, Dame Sabina ? » demanda-t-il. « C'est dangereux. » Puis il cria : « Je l'ai ! »

Je tentai de m'échapper, mais il me tenait bien.

Quelques instants plus tard, plusieurs autres hommes arrivèrent. Celui qui me tenait me lâcha. Je restais là, capturée, parmi eux. Je ne parlai pas. Je tournai la tête.

« Est-ce Dame Sabina ? » demanda une voix.

« Tournez-vous vers moi, » dit une voix.

Je ne me tournai pas vers elle, gardant la tête de l'autre côté. Je sentis des mains se poser

sur mes épaules.

Fermement, je fus tournée vers celui qui avait parlé.

« Levez la tête, » dit-il. « Dans la lumière des lunes. »

Je gardai la tête baissée mais, avec la main, il me leva la tête afin que la lumière des lunes éclairât mon visage voilé.

Je constatai que c'était le capitaine, le chef du camp. Soudain, je me rendis compte que *lui* n'aurait pas dû me poursuivre. Il aurait dû rester au camp.

Il examina ce qu'il pouvait voir de moi dans la faible lumière des lunes, atténuée par les branches des arbres. Il recula et regarda attentivement les robes que je portai. Puis il dit :

« Qui êtes-vous ? »

Je ne répondis pas. Si j'avais parlé, il aurait immédiatement remarqué mon accent, mon goréen hésitant, et aurait compris que j'étais une barbare.

« Vous n'êtes pas Dame Sabina, » reprit-il. « Qui êtes-vous ? »

Je gardai le silence.

« Fuyez-vous une Compagnie que vous ne souhaitez pas ? » s'enquit-il. « Votre suite est-elle tombée dans une embuscade ? Fuyez-vous les hors-la-loi ? »

Je ne répondis toujours pas.

« Fuyez-vous les Marchands d'Esclaves ? » demanda-t-il. « Nous sommes des hommes honnêtes, » précisa-t-il. « Nous ne sommes pas des Marchands d'Esclaves. » Il me considéra. « Avec nous, vous ne risquez rien, » ajouta-t-il.

La lumière des lunes filtrait entre les branches.

« Qui êtes-vous ? » reprit-il.

Je ne répondis pas davantage. Cette fois, il parut furieux.

« Préférez-vous que votre visage soit dévoilé devant des hommes ? » demanda-t-il.

Je secouai négativement la tête.

Ses mains étaient sur le premier voile, le voile de sortie.

« Alors ? » s'enquit-il.

Je ne répondis pas.

Le voile fut détaché.

« Retirez vos gants ! » dit-il.

Je quittai les gants. Il les prit et les jeta à mes pieds. Je sentis l'air de la nuit sur mes mains.

« Parlez ! » dit-il.

Comme je ne répondais pas, il retira le voile de la Demeure. Les hommes approchèrent. La chair de mon visage n'était cachée à la vue de ces hommes puissants que par trois voiles, le voile de pudeur, le voile de citoyenneté et le dernier voile, très mince. Déjà, en retirant le voile de la Demeure, il m'avait outragée. C'était comme si l'intimité de ma Demeure avait été violée. C'était comme s'il s'était introduit chez moi et m'avait arraché ma robe, me contraignant à rester devant lui, ne portant que mes sous-vêtements.

« Qui êtes-vous ? » demanda une nouvelle fois l'homme. Comment aurais-je pu lui dire qui j'étais ? Mon Maître ne m'avait même pas donné de nom.

« Ce sera le tour du voile de pudeur, si vous ne parlez pas, » souligna l'homme.

Je me demandai ce que feraient ces hommes s'ils s'apercevaient que je n'étais même pas une femme libre. Je chassai cette idée de mon esprit. Les hommes libres ne prennent pas à la légère le fait qu'une Kajira ose mettre des vêtements de femme libre. C'est considéré comme un délit extrêmement grave, passible de châtiments terrifiants. Ceux-ci peuvent aller jusqu'à la peine de mort. Je me mis à trembler.

Le voile de pudeur fut retiré. C'était comme si mes sous-vêtements m'avaient été arrachés par ceux qui s'étaient introduits dans ma Demeure.

Les traits de mon visage étaient à présent visibles sous le voile de citoyenneté. Le dernier voile, mince et transparent, n'était qu'un symbole.

« À présent peut-être, Madame, » dit le capitaine, « déciderez-vous de parler, déciderez-vous de révéler votre nom, votre ville et ce que vous faites ici à cette heure de la nuit ? »

Je n'osai pas parler. Je tournai la tête, avec un sanglot désespéré, lorsque le voile de citoyenneté fut retiré. Je ne portais plus que le dernier voile. C'était comme si, dans ma Demeure, un dernier bouclier de pudeur m'avait été arraché, ne me laissant qu'un morceau de tissu transparent, attirant la main du maître prompt à l'arracher.

La main de l'homme se tendit vers le dernier voile. Elle hésita.

« Peut-être est-elle libre ? » demanda un homme.

— « Peut-être, » reconnut le capitaine. Il baissa la main.

— « Elle est trop jolie pour être libre, » fit remarquer un homme. Quelques-uns furent d'accord.

— « Espérons pour vous, ma chère, » dit le capitaine, « que vous êtes libre. »

Je baissai la tête.

« Considérez-vous comme ma prisonnière, Madame, » reprit l'homme. Il me palpa les avant-bras, constatant que j'étais droitière. Je sentis une boucle de cuir autour de mon poignet droit, serrée. C'était une double boucle qui, une fois serrée, restait en place. L'autre extrémité de la lanière, à une trentaine de centimètres de mon poignet, fut confiée à un soldat. Mon ravisseur pivota alors sur lui-même et prit la direction du camp. Il fut suivi par ses hommes. Attachée par le poignet, je les accompagnai.

J'avais été capturée.

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes à proximité du camp. On me porta pour me faire traverser le cours d'eau. Les torches étaient nombreuses et la confusion régnait.

Le soldat qui me portait me posa par terre. Je fus à nouveau prisonnière de la lanière de cuir, attachée à mon poignet, qu'il tenait.

Un homme courut vers nous, une torche à la main.

« Dame Sabina, » cria-t-il, « a disparu ! Elle a été prise ! »

Avec un cri de rage, le chef, ou capitaine, courut vers les tentes, ses hommes le suivant et moi, trébuchant, le souffle court, étant traînée par la lanière de cuir.

Le capitaine courut droit sur la tente de Dame Sabina.

Traînée par la lanière de cuir que tenait le soldat, je gagnai également cette tente. J'y entrai avec les autres. Un homme, à l'intérieur, se tourna, livide, vers le capitaine.

« Ils sont venus, » dit-il. « Ils l'ont prise ! »

Dans un coin, gisaient deux soldats blessés. Les servantes de Dame Sabina, qui étaient avec elle dans la tente, se tassaient, terrifiées, un peu à l'écart. L'une d'entre elles se tenait l'épaule sur laquelle il y avait un gros bleu.

« Ils étaient ici, » reprit le soldat, montrant les esclaves tremblantes.

— « Que s'est-il passé ? » s'enquit le capitaine.

La femme qui avait un bleu à l'épaule parla. L'arrière de la tente était entaillé.

— « Ils sont arrivés en force, » dit-elle. « Ils étaient nombreux. Nous avons essayé de défendre la Maîtresse. Nous avons été repoussées. C'étaient des hommes, des Guerriers. Nous ne pouvions rien faire ! » Elle montra l'arrière de la tente. « Ils sont entrés par là et sont partis par le même chemin, après s'être emparés de la Maîtresse. »

L'application du nombre et de la puissance est un élément de la stratégie. Les hommes de

mon Maître étaient inférieurs en nombre, manifestement, mais, à l'endroit de l'attaque, leur nombre était supérieur, irrésistible. Vingt hommes peuvent franchir une muraille tenue par cent hommes, si les vingt hommes attaquent à l'endroit où la muraille est défendue par deux hommes. Dans la confusion, tandis que l'attention des soldats était attirée ailleurs, les forces de mon Maître, bien qu'inférieures en nombre, avaient agi rapidement et irrésistiblement. Son coup, dans ce contexte, n'avait pas été difficile.

J'avalai péniblement ma salive. Je compris que je n'avais été qu'une diversion, un pion. J'étais amère et terrifiée.

— « De quelle ville étaient-ils ? » demanda le capitaine à un des blessés.

— « Je ne sais pas, » répondit l'homme.

J'avais vu les hommes de mon Maître retirer les insignes de leurs tuniques, avant l'attaque.

— « Nous savons dans quelle direction ils ont fui, » intervint un soldat. « Agissons rapidement, nous pourrons peut-être les rattraper. »

— « Ne tardons pas, » insista un autre, « afin de pouvoir les rejoindre rapidement. »

Le capitaine donna un violent coup de poing contre un des poteaux de la tente. Le poteau, bien qu'il fût enfoncé dans la terre, trembla.

— « Armez les hommes ! » ordonna-t-il. « Distribuez des arcs et des rations légères. Rassemblement général dans dix ehns ! »

— « Oui, Capitaine, » dit un homme. Les hommes sortirent de la tente. On emporta les deux blessés.

Le capitaine se tourna alors vers moi. Je me tassai sur moi-même. Quatre hommes, outre le capitaine, étaient restés dans la tente, y compris celui qui tenait la lanière de cuir.

La main du capitaine se posa sur le dernier voile, le cinquième voile. Derrière, mes traits, effrayés, étaient visibles. Ce n'était qu'un symbole mais, lorsqu'il aurait été arraché, le symbole lui-même aurait disparu. Je serais à visage découvert devant les hommes. La manière dont j'envisageai cela, sur le moment, est étrange. De toute évidence, beaucoup de choses dépendent du contexte et sont relatives à la culture. Sur Terre, rares sont les femmes qui voilent leur visage, mais beaucoup voilent leur corps. Sur Terre, la dissimulation du corps est culturelle et non la dissimulation du visage. Sur Gor, pour les femmes libres, la dissimulation du visage et du corps est culturelle, et est en général très répandue. Je suppose, objectivement, que la dissimulation du visage est plus importante que la dissimulation du corps. Les corps, bien que différant remarquablement, ont tendance à être plus similaires que les visages. En conséquence, si l'on veut cacher son intimité et ses sentiments, il semble préférable de voiler le visage. De toute évidence, il est plus facile de lire l'individualité et les émotions sur le visage que sur le corps. Dans ce cas, lorsque l'on veut préserver son intimité, ne devrait-on pas se voiler le visage ? Le visage n'est-il pas plus personnel et révélateur que le corps ? N'est-il pas logique que ce soit la partie de l'individu cachée de préférence chez les personnes libres ? N'a-t-on pas droit, pour ainsi dire, à l'intimité de ses pensées et de ses sentiments, parfois terriblement manifestes dans les expressions faciales ? Cependant, il existe des contingences et des situations qui semblent appropriées en fonction du contexte. Les voiles conviennent aux Robes de Dissimulation. En outre, à voir le désir des hommes lorsqu'ils regardent les traits d'une femme, et considérant ce que la dissimulation et la découverte d'un visage signifient à leurs yeux, on a forcément une opinion partiale sur ce sujet. J'étais terrifiée à l'idée que ces hommes voient mon visage. Dans de nombreuses villes goréennes, seules les esclaves ne sont pas voilées.

Je sentis sa main se refermer sur le voile. Puis il l'arracha. Mon visage était complètement

nu. Je fermai les yeux sous l'effet de la honte. Je rougis. Mon visage, mes sentiments, mes émotions étaient à présent exposés. Mon visage, malgré mes Robes de Dissimulation, était aussi nu que celui d'une esclave.

« Je me demande si tu es libre, ma belle, » dit le capitaine.

Ma bouche, à présent qu'il avait arraché le voile, était entièrement exposée à la sienne. Rien ne séparait plus sa bouche, sa langue, ses dents, des miennes. De son point de vue, par conséquent, bien que je pusse être libre, je pouvais également être une esclave.

Je le regardai.

« Lâche la lanière, » dit-il au soldat qui la tenait. Il obéit et la lanière pendit, toujours attachée à mon poignet.

« Une lanière de cuir au poignet ne s'accorde guère avec la dignité d'une femme libre, » me dit le capitaine.

Il marcha autour de moi, comme un homme marche autour d'une femme. J'eus l'impression qu'il voyait mon corps nu, sous les robes.

« Êtes-vous libre, ma belle ? » demanda-t-il. Il dégaina son épée. Je frémis. « Êtes-vous libre ? » demanda-t-il. Il mit l'épée à la hauteur de ma cheville gauche et, avec curiosité, leva un peu les Robes de Dissimulation. « J'espère pour vous, » dit-il, « que vous êtes libre. Si vous ne l'êtes pas, je ne serai pas content. »

Je sentis la lame, sur ma jambe, soulevant les robes.

« Quittez vos pantoufles, » dit-il.

J'obéis en tremblant.

Je sentis l'acier sur ma jambe, levant toujours les robes. Elles étaient à présent au-dessus du genou.

Les trois esclaves de la tente regardaient avec appréhension.

Les robes furent soulevées davantage, quelques centimètres au-dessus du genou.

« Si vous êtes libre, » dit le capitaine, « vous êtes trop jolie pour être libre. »

« Capitaine, » annonça une voix de l'extérieur de la tente, « les hommes sont prêts. »

— « Je vous rejoins dans un moment ! » répondit-il.

— « Oui, Capitaine, » dit l'homme.

Le capitaine reporta une nouvelle fois son attention sur moi. Il était en colère. Il parlait à voix basse, mais sur un ton menaçant.

« Vous vous êtes moquée de nous, » dit-il. « C'est pourquoi j'espère que vous êtes libre. » La lame monta encore un peu sur ma jambe. Je tremblais. « Néanmoins, » reprit-il, « la jambe n'est pas mal. C'est une jambe qui ressemble assez à celle d'une esclave. Je me demande si c'est la jambe d'une esclave. » Il leva les robes jusqu'à ma hanche. Je sentis l'acier contre ma hanche.

Les hommes présents dans la tente poussèrent des cris de colère. Les esclaves se tassèrent sur elles-mêmes.

« C'est bien ce que je pensais, » dit le capitaine. Il recula, mais ne rengaina pas son épée.

« Je te donne vingt ihns, » dit-il « pour quitter tes vêtements de femme libre et pour te mettre à plat ventre, nue, devant moi. »

En larmes, j'arrachai frénétiquement les robes, puis me jetai à plat ventre, nue, devant lui, mâle goréen, maître, comme une esclave.

« Position d'attache ! » dit-il. J'étais à plat ventre. Lorsqu'une femme est à plat ventre, la position d'attache consiste à croiser les poignets dans le dos et à croiser les chevilles. Je pris immédiatement cette position.

Mon obéissance ne lui fit pas plaisir. Elle n'intéressa personne. J'étais simplement une

esclave couchée qui avait reçu l'ordre de se mettre en position d'attache. Personne, y compris moi-même, n'aurait imaginé que je n'obéisse pas. L'absence d'obéissance, chez les esclaves commandées par un maître goréen, est impensable. Elles obéissent.

Le capitaine parla rapidement à deux hommes. Puis il parla également à une esclave qui, du fait qu'il s'adressait à elle, s'agenouilla devant lui. Elle sortit de la tente.

J'entendais les hommes, dehors. Les armes s'entrechoquaient.

La femme qui, un peu plus tôt, avait été attachée au chariot et fouettée, fut amenée dans la tente. Elle me regarda et alla se coucher, pitoyable, dans un coin de la tente. L'autre esclave revint également dans la tente.

Le capitaine se prépara à quitter la tente, à prendre le commandement de ses hommes.

Je restai couchée, non attachée, mais en position d'attache. Je n'avais pas bougé. Je ne voulais pas être tuée.

Le capitaine me regarda, comme s'il avait oublié quelque chose, puis il ordonna à un de ses hommes :

« Attache-la ! »

On apporta le casque du capitaine. Mes poignets et mes chevilles furent attachés. Mes poignets furent attachés avec la lanière de cuir que j'avais au poignet droit lorsque l'on m'avait amenée dans la tente.

Le capitaine me retourna avec son pied. Puis il mit un genou à terre près de moi. Je sentis la pointe de son épée sur mon ventre.

« Je te verrai plus tard, » dit-il, « Jolie Petite Kajira. » La pointe de l'épée s'enfonça légèrement. Je fis une grimace. « Parle ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « Une Barbare, » releva un homme.

— « Oui, » admit le capitaine, se levant.

— « Mais jolie, » ajouta un autre homme.

Le capitaine me regarda, attachée à ses pieds.

— « Oui, » fit-il. Puis il mit son casque, pivota sur lui-même et sortit de la tente.

Les autres esclaves de la tente, sauf celle qui avait été battue et gisait dans un coin, me regardèrent avec colère. L'une d'entre elles frottait son épaule meurtrie.

« Kajira ! » cracha-t-elle. Je me tournai sur le flanc dans la poussière. Je pleurai. J'étais une esclave capturée, dans la tente des ennemis.

Le côté romantique de l'esclavage avait disparu. Je gémis, désespérée. J'avais été utilisée pour créer une diversion, on s'était servi de moi comme d'un pion. J'avais été exposée au danger, comme si j'étais une simple esclave. Mon Maître ne m'aimait-il donc pas ? Ne prenait-il donc pas soin de moi ? Ne me rendait-il donc pas les sentiments qui m'attachaient à lui ? Je pleurai, esclave insignifiante.

J'entendis les hommes quitter le camp. Puis le camp fut vide, à l'exception des blessés et des esclaves, dont je faisais partie.

« Dina, » lâcha la femme à l'épaule meurtrie. Elle m'avait appelée ainsi à cause de ma marque, la fleur des esclaves. Les femmes qui ont cette marque sont parfois appelées : Dina. La manière dont elle avait dit : « Dina », était méprisante. Le dina est une marque spécialisée mais fréquente, sur Gor. Les Dina étaient assez répandues.

Le camp était à présent silencieux.

La femme à l'épaule meurtrie vint vers moi.

« Dina, » dit-elle en me donnant un coup de pied. Puis elle retourna près des autres. « Notre pauvre Maîtresse, » reprit la femme qui m'avait donné un coup de pied. « Ayez pitié

d'elle ! »

J'entendais les bruits de la nuit, à l'extérieur de la tente, les insectes, les appels des fleers.

Subrepticement, car je ne voulais pas recevoir un nouveau coup de pied, j'essayai de bouger les poignets et les chevilles. Ce fut en vain. Des lanières de cuir avaient été utilisées, pas des cordes ; les nœuds, simples et efficaces, avaient été faits par un Guerrier. Avec un minimum de moyens, j'étais parfaitement immobilisée. Un Guerrier goréen m'avait attachée.

J'entendis à nouveau, dehors, les appels du fleer au bec crochu.

Je me dressai.

Les esclaves crièrent, puis se turent. Des épées étaient posées sur leurs gorges.

Mon Maître était dans la tente, entrant par la déchirure à la suite de ses hommes.

Un homme portait une chaîne avec plusieurs paires de menottes.

« Maître ! » criai-je avec joie. J'essayai de m'asseoir. Il s'accroupit près de moi et, avec sa lame dégainée, coupa les lanières de cuir qui m'attachaient. Je me jetai à ses pieds, embrassant ses sandales. « Maître ! » Je pleurais de joie. Il était revenu ! Il ne m'avait pas abandonnée. Mais il se dégagea et donna des ordres à ses hommes. Les quatre esclaves étaient tassées sur elles-mêmes, terrifiées, au milieu de la tente, y compris celle qui avait été battue. Quelques hommes sortirent de la tente.

« À genoux pour la Chaîne ! » ordonna un homme. Les femmes s'agenouillèrent l'une derrière l'autre. Il y avait six menottes sur la chaîne qu'il portait. Il mit la femme qui avait été fouettée par Dame Sabina en tête de la Chaîne. « Poignet gauche, » dit-il. Elles levèrent le poignet gauche, effrayées. Bizarrement, l'homme qui refermait les menottes sur les poignets des femmes ne mit pas le premier anneau à la première femme, mais le deuxième. Lorsque les quatre femmes furent enchaînées, il resta un anneau vide à l'avant et un à l'arrière. « Debout, Esclaves ! » dit l'homme. « Baissez la chaîne. » Les femmes se levèrent. Puis, en ayant reçu l'ordre, elles baissèrent le bras. Elles étaient ainsi sur une file, enchaînées.

Dehors, j'entendis que l'on attelait des bosks aux chariots. D'autres bosks furent libérés.

Je me demandai si le camp serait incendié. Je supposai que non car la lumière de la toile en flammes, dans le ciel nocturne, avertirait rapidement les soldats du camp de ce qui s'était passé. Une piste évidente avait été laissée à l'intention des soldats ; puis les hommes de mon Maître avaient décrit un demi-cercle afin de regagner le camp. La piste deviendrait plus difficile à suivre, disparaîtrait peut-être. Les hommes du camp n'avaient pas de sleens dressés. Tandis que les poursuivants suivraient une fausse piste, les hommes de mon Maître regagneraient leur camp d'où ils pourraient, plus tard, partir dans une autre direction. Mon Maître se préparait à quitter la tente. Je voulus courir derrière lui, mais il ne le permit pas. Il me repoussa. Je devais rester à l'intérieur. Il sortit de la tente.

L'homme qui avait enchaîné les femmes recula, les regardant.

« Puis-je parler ? » supplia celle qui occupait la tête de la file, celle qui avait été fouettée.

— « Oui, » dit-il.

— « Je hais ma Maîtresse, » dit-elle. « Je suis prête à t'aimer, Maître. »

— « Tu n'es pas contente d'être possédée par une femme ? » s'enquit-il.

— « Je veux aimer un homme, » sanglota-t-elle.

— « Esclave impudique ! » cria la dernière femme de la Chaîne, celle qui se lamentait sur le sort de sa maîtresse, qui m'avait appelée Dina et m'avait donné un coup de pied.

— « Je suis femme et esclave ! » cria la première. « J'ai envie d'un homme ! J'ai besoin d'un homme ! »

— « Ne crains rien, Esclave, » promit avec un sourire ironique l'homme qui avait refermé la menotte sur son poignet, « tu ne seras pas négligée quand on demandera aux filles de

servir. »

— « Merci, Maître, » dit-elle, se tenant très droite, très fièrement.

— « Esclave effrontée ! » ironisa la dernière femme de la Chaîne.

— « Peigne la gamine gâtée d'un Marchand si tu veux, » répliqua la première. « Moi, je danserai nue devant un homme. »

— « Esclave ! » cria la dernière femme de la Chaîne, horrifiée.

— « Oui, esclave, » répondit la première, en colère et fièrement.

J'entendis un chariot quitter le camp. Je supposai qu'il contenait les richesses de la dot de Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus. J'ignorais où se trouvait la dame mais j'étais convaincue qu'elle était dans un endroit sûr, probablement avec un bandeau sur les yeux et un bâillon, enchaînée à un arbre. Je me demandai si elle avait été autorisée à garder des vêtements.

— « As-tu de jolies jambes ? » demanda l'homme à la deuxième femme de la Chaîne.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Sais-tu à quoi tu t'exposes, » s'enquit-il, « en mentant à un homme libre ? »

— « Examine-les, » répondit-elle avec un sourire impertinent. « Il ne sera pas nécessaire de me battre. »

La dernière femme de la Chaîne poussa un cri d'indignation.

L'homme, avec son poignard, coupa une grande partie de la longue robe blanche de la femme, la raccourcissant considérablement, de sorte qu'elle fut provocante, haute, effilochée et excitante sur ses cuisses.

— « Il ne sera pas nécessaire de te battre, » reconnut-il.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

La dernière femme de la Chaîne rejeta la tête en arrière avec colère.

— « As-tu de jolies jambes ? » demanda l'homme à la troisième femme de la Chaîne.

— « Je ne sais pas, Maître, » souffla-t-elle. « Je ne suis que la servante d'une femme. »

— « Voyons, » dit l'homme et, comme il l'avait fait avec celle de la précédente, il transforma sa longue robe en courte tunique d'esclave.

— « Puis-je parler ? » demanda la femme.

— « Oui, » répondit-il.

— « Mes jambes sont-elles… jolies ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « L'esclave est contente, » dit-elle. Comme les autres, elle se tint droite.

— « Comme vous êtes impudiques ! » s'écria la dernière femme de la file sur un ton de reproche.

— « Et toi ? » s'enquit l'homme.

— « Je suis l'esclave d'une femme ! » répondit-elle fièrement. « Je suis au-dessus de ces choses-là. » Elle ne le regardait pas. « J'ai de la dignité, » ajouta-t-elle.

— « Mais la dignité n'est pas permise aux esclaves, » rappela-t-il. Puis il ajouta : « Nous allons voir tes jambes. » Ensuite, avec son poignard, il raccourcit sa robe, comme il l'avait fait pour celles des autres jusqu'à ce que, effilochée et excitante, elle soit haute sur ses cuisses. Elle se tint devant lui, les jambes, bien qu'elle fût la servante d'une femme, dénudées devant ses yeux.

« Excellentes jambes, » apprécia-t-il.

Elle frémit, mais je ne crus pas qu'elle fut entièrement mécontente de son jugement. Toutes les femmes souhaitent plaire aux hommes.

— « Je… Je veux être l'esclave d'une femme, » dit-elle, hésitant un peu, à mon avis.

— « As-tu peur des hommes ? » s'enquit-il.

Elle ne répondit pas.

« Ce que tu veux, » lui fit-il remarquer, « ne compte pas. » Il la regarda. « N'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Il lui toucha le cou et le menton.

— « Ne t'es-tu jamais demandé quel effet font les caresses d'un homme ? » s'enquit-il.

— « Viens près de moi, » proposa la première femme, « je t'aimerai comme tu n'as jamais été aimé ! »

— « Il me touche ! » s'écria la dernière femme.

— « Esclave ! » fit la première en riant.

L'homme alla près de la première femme et la prit dans ses bras. Elle poussa un cri de plaisir et se serra contre lui, se collant et s'abandonnant contre sa tunique et son cuir. Il soumit sa bouche et ses lèvres à un baiser qui ne pouvait être que le prélude d'un féroce viol d'esclave.

— « Moi aussi, je sais embrasser, » dit la dernière femme. « Maître, je t'en prie, Maître ! »

— « Non ! » gémit la première femme. « Elle n'est rien. Reste avec moi. Je suis sensuelle. Tu ne sauras pas ce que c'est que de prendre une esclave avant de m'avoir prise. »

J'entendis un deuxième chariot sortir du camp. Je pensai qu'il s'agissait d'un chariot de provisions mais il apparut par la suite que la dot avait été répartie dans deux chariots, les provisions de l'un d'entre eux ayant été déchargées, afin d'alléger la charge et d'augmenter la vitesse.

Mon Maître revint dans la tente.

— « Tu la violeras plus tard, » dit-il au soldat qui serrait la première femme de la Chaîne. À contrecœur, le soldat repoussa la femme qui gémissait.

— « Oui, Capitaine, » répondit le soldat avec un sourire.

— « Quand nous serons violées et obligées de vous servir comme des esclaves, » supplia la première femme, celle qu'il serrait dans ses bras, « violez-moi la première et obligez-moi à vous servir comme une esclave. »

— « On ne t'oubliera pas, ma jolie, » promit-il.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « N'oubliez pas non plus Donna, » dit la deuxième femme.

— « Ni Chanda, » dit la troisième.

— « Ni Maria, » dit la quatrième.

— « Lehna est la première, » rappela la première.

Le soldat regarda la quatrième femme. Sous ses yeux, elle se tint très droite dans la Chaîne. L'anneau était refermé sur son poignet gauche, inflexible, l'attachant aux autres femmes.

— « Ni Maria ? » s'enquit-il.

— « Ni Maria, » reconnut-elle.

— « N'es-tu pas l'esclave d'une femme ? » demanda-t-il.

— « Garde-moi une place à tes pieds, Maître, » souffla-t-elle. « Je suis l'esclave d'un homme. »

Mon Maître tourna autour des femmes enchaînées. Puis il regagna sa place.

— « Quatre beautés, » apprécia-t-il. « Une bonne prise. Elles nous donneront beaucoup de plaisir et, ensuite, si nous décidons de les vendre, nous en tirerons un bon prix. »

Il me parut tout à fait convenable qu'il ait dit cela des captives pourtant, dans un sens,

cela me parut horrible. Pourquoi ces hommes ne cachaient-ils pas leur domination ? Pourquoi ne faisaient-ils pas comme si elle n'existait pas ? Pourquoi ne luttaient-ils pas contre elle ? Pourquoi n'atténuaient-ils pas et ne niaient-ils pas le droit congénital de leur nature ? Pourquoi ne se rendaient-ils pas misérables ? Pourquoi ne se torturaient-ils pas et ne cultivaient-ils pas leurs faiblesses, comme les hommes de la Terre, réduisant leur espérance de vie et louant la constriction et la mutilation de leurs instincts ? N'étaient-ils pas assez puissants pour être manipulés, assez forts pour être faibles ?

« Mets-la dans la Chaîne, » dit mon Maître, me regardant.

Je me crispai. La Chaîne n'était pas pour moi. J'étais *son* esclave. Je n'étais pas une nouvelle esclave. Je l'avais bien servi.

Le soldat siffla, comme s'il appelait un sleen domestique, levant le dernier anneau, ouvert, de la chaîne. Je courus, furieuse, près de lui.

« Nous devons nous dépêcher, » dit mon Maître.

Je sentis le métal de l'anneau se refermer sur mon poignet. J'étais enchaînée.

Comme j'étais furieuse d'être enchaînée avec les nouvelles femmes ! Je sentais la chaîne se balancer à mon poignet, reliée à l'anneau de la femme qui me précédait. J'étais furieuse. J'étais bien attachée. Je ne pouvais m'échapper.

Mon Maître me regarda.

Je baissai les yeux. Je portais sa chaîne.

Il tourna le dos à la Chaîne et, écartant la toile fendue de la paroi de la tente, sans regarder derrière lui, disparut dans le noir.

« Maria n'a pas été gentille avec la pauvre esclave lorsqu'elle était attachée, » dit Maria, qui me précédait. « Maria s'excuse. S'il te plaît, pardonne Maria. »

— « Quoi ? » fis-je.

— « Maria s'excuse, Maîtresse, » dit-elle. « Je t'en prie, pardonne Maria. » De toute évidence, la femme avait peur.

Sa peur et le fait qu'elle m'appelle : Maîtresse, me parurent étrange. Puis je compris la légitimité de sa peur d'esclave. C'était elle qui m'avait appelée : « Dina » et qui, lorsque j'étais attachée, m'avait frappée. À présent, elle était possédée par mon Maître et était plus récente que moi. Elle ne connaissait pas encore la nature des relations dans lesquelles elle était à présent, à son corps défendant, impliquée, relations qui pouvaient se révéler aussi périlleuses et significatrices que l'anneau métallique qu'elle avait au poignet. Étais-je la Première Fille ? Lui étais-je supérieure ? Avais-je le droit de la fouetter, comme Eta avait, sur moi, un tel droit ? Serais-je cruelle ? Le ferais-je souffrir ? Serait-elle obligée de faire incroyablement plaisir aux maîtres, de s'occuper continuellement d'eux afin que, peut-être émus, ils la protègent un tout petit peu des rigueurs de ma vengeance ? En outre, elle était enchaînée devant moi et cela la mettait à ma merci. Enchaînée comme je l'étais, je pourrais, si je le voulais, faire de la marche, pour elle, une succession impitoyable de coups inattendus et de tourments. Ses craintes, à la lumière de ces considérations, étaient compréhensibles.

— « Je te pardonne, » lui dis-je.

Aussitôt, la femme se redressa avec insolence et cessa de s'intéresser à moi. Elle supposa qu'elle n'avait plus rien à craindre de moi et qu'elle pouvait me traiter par le mépris. Cela m'irrita. De toute évidence, et cela était peut-être vrai, elle estimait qu'elle était plus belle que moi, et projetait, par conséquent, de devenir ma supérieure dans les relations de l'asservissement. N'ayant rien à craindre de moi, elle s'insinuerait librement, saisissant les occasions, parmi les hommes. Les esclaves se disputent l'attention des maîtres. Chacune s'efforce de leur être plus agréable que les autres. La qualité de l'existence d'une esclave est,

en général, directement fonction de l'agrément qu'elle apporte à son maître. Le fait qu'elle soit une Esclave d'Amour chérie ou une fille de cuisine dont on ne tient aucun compte dépend beaucoup d'elle. Les Goréens, contrairement aux hommes de la Terre, ne se soucient pas des femmes qui ne leur sont pas agréables. Pourtant, même celles-là peuvent avoir leur utilité, suant dans les cuisines publiques des Hauts Cylindres ou travaillant, un collier au cou, aux métiers à tisser des usines de tissu, ou piochant, enchaînées à d'autres, dans les champs de suls. Rares sont les femmes qui, ayant connu les usines ou les champs de suls, ne supplient pas leur propriétaire de les vendre à nouveau sur le marché afin qu'elles aient une nouvelle chance de plaire à un homme.

L'attitude fière et sensuelle de la femme qui me précédait me mit en colère. Je me demandai pourquoi je l'avais pardonnée. Cela m'avait semblé naturel. Je l'avais fait sans réfléchir. Ce n'était pas irrationnel, naturellement. Par exemple, elle était belle et toute domination que je pourrais exercer sur elle serait peut-être temporaire, notre relation se trouvant ensuite inversée. Que se passerait-il si mon Maître la trouvait extrêmement agréable, une nuit, et lui donnait la responsabilité de la badine ? En outre, au cours d'une autre marche, je serais peut-être enchaînée devant elle, et à sa merci.

Pourtant, j'étais furieuse. Elle ne tenait pas compte de moi. Sa victoire avait été facile.

Soudain, rageusement, je lui donnai un coup de pied.

Elle cria, surprise. Je restai bien droite, comme si je n'avais rien fait. Le soldat chargé de la Chaîne, qui ramassait des bijoux dans un foulard, feignit de n'avoir rien vu. Les maîtres ne se mêlent guère des querelles des esclaves. Ils laissent un ordre naturel s'établir entre elles. Cependant, ils ne toléreraient pas qu'une esclave en blesse ou en marque une autre, réduisant ainsi sa valeur. Ce serait là un manquement grave qu'ils n'admettraient pas.

La femme qui me précédait renonça à son attitude fière et sensuelle. Ce n'était plus qu'une femme effrayée, enchaînée à ma merci. Elle était enchaînée devant moi.

« En revanche, » lui dis-je, « je pourrais aussi ne pas te pardonner. »

— « Maria supplie la Maîtresse de la pardonner, » souffla-t-elle.

— « Peut-être ou peut-être pas, » répliquai-je.

— « Bien, Maîtresse, » dit la femme. Elle tremblait. Son poignet secouait la chaîne. Je fus contente. En outre, si elle avait peur de moi, je pourrais peut-être la maintenir loin de mon Maître. Elle était jolie, Maria, et j'étais convaincue qu'elle serait incroyablement délicieuse, dans les bras d'un homme. Je suppose que j'étais jalouse d'elle.

Le soldat chargé de la Chaîne jeta le foulard chargé de bijoux pris dans les coffres de la tente, sur son épaule. Il m'adressa un sourire ironique. Je baissai la tête et souris.

« Nous devons nous dépêcher, Esclaves, » dit-il. Nous nous préparâmes. Je le regardai. Il n'était pas tourné vers moi.

C'était un Goréen et un homme. Ce n'était pas qu'il ait osé être un homme. C'était plutôt qu'il était un homme, tout simplement.

« Attention, Chaîne, » dit-il, « pour la marche de l'asservissement. » Il tenait la main, signal visible de préparation, au-dessus de la cuisse.

Nous nous crispâmes.

Mais, bizarrement, bien qu'originaire de la Terre, je n'étais pas opposée à un monde où les hommes, comme les larls, étaient vigoureux. Je les aimais ainsi, riches et glorieux dans leur pouvoir. Je sentais, peut-être, que je leur étais complémentaire. Dans un monde où il y avait de vrais hommes, il pouvait y avoir de vraies femmes.

Je sentis le métal sur mon poignet, avec sa chaîne.

Il frappa sa cuisse droite avec la main ouverte, soudainement, brusquement. Esclaves,

nous partîmes du pied gauche, afin que la marche soit uniforme.

Nous étions possédées.

En passant près du soldat, qui se tenait derrière afin de suivre la Chaîne, de la garder, je me sentis faible. Je tentai de le frôler avec l'épaule gauche mais, rudement, il me repoussa. Il ne désirait pas ma caresse. Nous devions attendre qu'il nous permette peut-être, plus tard, de le toucher.

« Har-ta ! » dit-il. « Plus vite. » Lehna, qui était en tête de la Chaîne, accéléra.

Soudain, je fus terrifiée. Ma volonté ne signifiait véritablement rien. Le gardien ne m'avait même pas permis de le frôler. Si je ne pouvais même pas apaiser un homme sexuellement, j'étais totalement impuissante. Même la tentative de plaire à un homme dépendait de sa permission.

Je frémis.

Tout en marchant vite, je regardai le ciel goréen, noir et plein d'étoiles. Je tremblai. Bien qu'originaire de la Terre, j'étais enchaînée sous trois lunes barbares.

« Har-ta ! » dit le soldat.

Lehna accéléra à nouveau.

Quelques instants plus tard, nous quittâmes le camp, traversant le cours d'eau. Je sentis l'eau froide autour de mes chevilles, puis de mes mollets ; et je la sentis au-dessus de mes genoux ; ensuite, elle monta sur mes cuisses ; nous levâmes la chaîne afin de ne pas la mouiller.

« Har-ta ! » dit le soldat responsable de nous.

Nous accélérâmes à nouveau. On ne traîne pas, sous les ordres d'un maître goréen.

Je sentis les galets et les cailloux de la rive sous mes pieds. La chaîne tira mon poignet. Je regardai les trois lunes sauvages.

J'étais une esclave.

« Har-ta ! » entendis-je. « Har-ta ! »

La chaîne me tira à nouveau.

Marchant vite, je trébuchai derrière les autres.

J'ignorais vers quel asservissement on me conduisait. Je savais seulement qu'il serait absolu.

6

GUÉ DU TABUK

MON Maître me tendit son gobelet et, à genoux, je le remplis de Paga de Sul. Je pressai les lèvres sur le gobelet et le lui rendis. Mes yeux piquaient. Les vapeurs m'enivraient presque.

Je me retirai.

Le Paga de Sul est, une fois distillé, bien que le sul lui-même soit jaune, aussi clair que l'eau. Le sul est la racine tubéreuse du sul ; c'est un produit alimentaire goréen. L'alambic, avec ses réservoirs et ses tubes, se trouvait dans le village de Gué du Tabuk dont Thurnus, notre hôte, était le chef.

« Excellent, » apprécia mon Maître, buvant une gorgée de Paga de Sul. Il devait faire allusion à la seule puissance de la boisson, car le Paga de Sul n'a pratiquement aucun goût. On n'avale pas le Paga de Sul d'un seul coup. La veille au soir, un des hommes m'avait tiré la tête en arrière et forcée à en avaler une pleine bouche. En un instant, tout était devenu noir et j'avais perdu connaissance. Je ne m'étais réveillée qu'au matin, malade, misérable, avec une migraine terrible, enchaînée avec les autres femmes.

« Du vin, Esclave ! » dit Maria, me tendant son gobelet.

Furieuse, je posai le Paga de Sul et allai chercher la bouteille de vin de Ka-la-na d'Ar, puis remplis son gobelet. Elle ne me regarda pas, ne me remercia pas, car j'étais une esclave. N'était-elle pas aussi une esclave ?

Je la regardai, dans les haillons de sa robe blanche, avec son vin, lovée dans les bras de mon Maître. Elle s'était élevée rapidement dans la faveur des maîtres, prenant même à Eta sa place de favorite. J'avais craint, dès le début, qu'elle devienne extrêmement populaire. Elle plaisait apparemment beaucoup à mon Maître. Je la haïssais. Eta, elle non plus, ne lui manifestait guère d'affection.

Maria me regarda et sourit.

« Tu es une jolie esclave, » dit-elle.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je, me contenant. Comme elle était devenue la Première Fille du camp, nous étions toutes obligées de la servir et de l'appeler : Maîtresse. Bien qu'elle n'ait reçu ni bijoux ni beaux vêtements, elle était la Première Esclave du camp.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque du camp de Dame Sabina.

L'essentiel de ce temps avait été consacré à un long trajet.

— « Donne-moi à boire ! » me dit Thurnus.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je lui portais la bouteille de vin de Ka-la-na.

Thurnus était un homme aux cheveux blonds et broussailleux, grand, aux épaules larges, aux grosses mains, manifestement avec les os et le corps d'un paysan. C'était le chef du village de Gué du Tabuk. Gué du Tabuk était un gros village d'une quarantaine de familles ; il était entouré d'une palissade et se dressait, comme un moyeu, au milieu de ses champs, longs rayons étroits et allant en s'élargissant, disposés autour de lui comme les rayons d'une roue. Thurnus cultivait quatre de ces bandes. Gué du Tabuk tire son nom du fait que les tabuks des

prairies avaient l'habitude, dans leur migration annuelle, de franchir le Verl, affluent du Vosk, à proximité. Le Verl se jette dans le Vosk, venant du nord-est. Nous avions traversé le Vosk, sur des barques, deux semaines auparavant. Les tabuks des prairies traversent à présent le Verl une vingtaine de pasangs au nord-ouest de Gué du Tabuk, mais le village, construit dans la zone où ils traversaient à l'origine, a conservé le nom du lieu-dit. Gué du Tabuk est un village riche mais sa renommée ne provient pas de son importante production agricole, conséquence de la terre noire du bassin méridional du Verl, mais de ses élevages de sleens. Thurnus, appartenant à la Caste des Paysans, de Gué du Tabuk, comptait parmi les éleveurs de sleens les plus connus de Gor.

Thurnus me regarda et m'adressa un sourire ironique.

— « J'ai dit : « Donne-moi à boire ! ma jolie, » dit-il. Il insista sur le mot : « boire ».

— « Pardonne-moi, Maître, » fis-je et, rapidement, j'allai poser le vin de Ka-la-na et chercher le fort Paga de Sul. En me tournant, en hâte, soudain, effrayée, je me rendis compte que le Ta-teera me cachait à peine. Cela m'effraya car j'avais pris nettement conscience, au cours de ces dernières semaines, du fait que ma beauté excitait les hommes. Eta m'avait dit que je devenais plus belle. Je ne comprenais pas comment cela était possible. Pourtant, apparemment, sans aucune raison claire à mes yeux, je devenais plus provocante et plus stimulante pour les hommes. Je supposais que c'était lié à la disparition progressive de couches de constriction et d'inhibition dans les mouvements et attitudes, expressions aussi, au rejet d'apparences et de rigidités qui m'avaient été imposées pendant mon enfance, sur Terre. Ma relation aux hommes était à présent beaucoup plus spontanée et intensément personnelle qu'auparavant. Je les voyais à présent comme des maîtres uniques, passionnants, tous différents et incroyablement individuels qui, sur un mot ou un geste, pouvaient me prendre ; comment aurait-il été possible que j'aie sur eux la même opinion qu'une femme libre ; de toute évidence, ils me voyaient également de la même manière immédiate et personnelle, non comme un objet protégé par les préjugés et la loi, la peur et l'orgueil, contre eux, qu'il serait criminel d'oser toucher, mais plutôt comme une esclave vulnérable, exposée, à leur merci, unique dans son impuissance et son individualité, semblable, d'une certaine manière, à toutes les femmes asservies et pourtant, bizarrement, profondément différente de toutes les autres. Je partageais la condition d'esclave avec les autres filles asservies, mais chacune d'entre nous, bien entendu, comme les maîtres le savent, dans nos profondeurs et nos complexités, est une individualité unique et surprenante, l'ornement latent d'une Chaîne, une surprise qu'il est fascinant de connaître et de soumettre. Je supposai que les changements qui s'opéraient en moi étaient liés à deux choses : la disparition progressive des conditionnements terrestres et, positivement, les acculturations goréennes auxquelles, en tant qu'esclave, j'étais soumise. J'apprenais mon asservissement. Bizarrement, en apprenant mon asservissement, je faisais l'expérience d'une impression incroyable de libération et de liberté psychologiques. J'étais libérée des rôles politique et économique de la personnification masculine, et libre d'être une femme. La différence essentielle, toutefois, n'était peut-être pas comportementale, sociale ou culturelle, mais biologique. Les nécessités sociales, comme c'est souvent le cas, limitaient et écrasaient ma nature intérieure. Ma nature intérieure, à présent, pouvait ouvrir ses pétales à la pluie ou au soleil d'une planète propre, honnête, magnifique ; je devenais fidèle à moi-même. Je crois que c'est cela. Et, en devenant fidèle à moi-même, je trouvais le bonheur. Et, comme Eta me l'avait un jour dit, les femmes heureuses sont généralement belles.

J'allai près de Thurnus avec le Paga de Sul et m'agenouillai devant lui.

Thurnus me tendit son gobelet. Je me préparai à verser le Paga de Sul dans son gobelet. Il

approcha le gobelet de lui. Je fus obligée d'approcher davantage.

L'excitation des hommes est le prix que paie la femme pour sa beauté. J'étais tout à fait prête à payer ce prix. J'étais heureuse de payer ce prix. Pourtant je savais que la beauté, sur une planète telle que Gor, ne va pas sans risque. Je regrettai soudain de ne pas porter de collier avec un nom, comme Eta, qui aurait indiqué clairement à qui j'appartenais. Mon Maître n'avait même pas pris la peine de me mettre un collier. J'étais une esclave sans collier.

— « Approche, ma jolie, » dit Thurnus.

J'avançai un peu vers lui, à genoux, avec le Paga. Je portais un Ta-teera scandaleusement court, sans manches, déchiré, qui révélait mes charmes.

Thurnus me faisait peur. J'avais souvent vu ses yeux sur moi.

Je versai le Paga de Sul dans son gobelet, la tête penchée tout près de lui. Mes cheveux étaient plus longs que lors de mon arrivée sur Gor. Ils étaient plus courts que ceux des autres esclaves. Presque toutes les esclaves ont les cheveux longs, pendants, bien qu'elles les attachent parfois sur la nuque avec un ruban. Mes cheveux tombèrent devant mes épaules, sur le Ta-teera.

Mon Maître et ses lieutenants étaient assis, les jambes croisées, dans la hutte couverte de chaume de Thurnus. Elle était haute, conique, avec un sol couvert de planches grossièrement équarries, construite sur des pilotis d'environ deux mètres, afin qu'elle soit plus sèche et hors d'atteinte des insectes et de la vermine. On gagnait l'entrée par un escalier grossier et étroit. L'entrée de nombreuses huttes du village, similairement construites, était accessible par une échelle. Thurnus était le chef du village. Au centre de la hutte, il y avait une plaque de métal, ronde, sur laquelle on posait un brasero ou un de ces petits poêles plats, brûlant du bois compressé, durci, fréquents dans les villages situés au nord et à l'ouest d'Ar. Contre les murs, il y avait les propriétés de la demeure, dans des coffres et des ballots. Dans le village, il y avait des huttes de stockage et les cages des animaux. Les planches étaient couvertes de nattes. Aux murs, étaient suspendus des récipients en cuir. Un trou, au sommet du toit, permettait à la fumée de s'échapper. La hutte, probablement en raison de sa construction, n'était pas enfumée. En outre, bien qu'elle fût dépourvue de fenêtre, elle n'était pas, à cette heure du jour, obscure. Le soleil filtrait délicatement à travers la paille du toit et des murs. La hutte, en été, est légère et aérée. L'armature d'une telle hutte est en bois de Ka-la-na ou de Tem. Le toit est refait et les murs tressés à neuf tous les trois ou quatre ans. En hiver, lequel n'est pas dur dans cette région, ces huttes sont recouvertes de toile peinte ou, chez les paysans les plus aisés, de peaux de bosk décorées à la peinture et couvertes d'une couche de graisse. Le village de Gué du Tabuk se trouvait à environ quatre cents pasangs au nord, et légèrement à l'ouest. La route du Vosk était la route utilisée de nombreuses années auparavant par la horde de Pa-Kur lorsqu'elle s'était dirigée sur Ar. Nous avions emprunté la route du Vosk, après avoir traversé le fleuve. Elle est large et évoque un mur enfoncé dans la terre. Elle comporte des bornes pasangriques indiquant les distances. C'est, je suppose, compte tenu de sa nature, une route stratégique donnant accès au nord, assez large pour que plusieurs tharlarions de guerre puissent passer de front, avec chariots de provisions et machines de guerre, afin que les armées en marche, moins étirées, soient moins vulnérables. Ces routes permettent le déplacement rapide de milliers d'hommes chargés de la défense des frontières, de l'opposition à d'autres armées, ou de l'expansion et de l'impérialisme, de la conquête des faibles.

Thurnus me regarda.

« Tu peux embrasser mon gobelet, Esclave, » dit-il. Je posai les lèvres sur son gobelet, qu'il tenait à la main. J'étais faible. J'étais une femme. J'étais à la merci des hommes.

Au mur de la hutte, derrière Thurnus, était suspendu le grand arc, en bois de Ka-la-na souple. Aux extrémités, il y avait des cornes de bosk comportant des entailles. Il était à présent détendu mais la corde, en cuir entrelacé de soie, était prête, enroulée lâchement sur le bois jaune et courbe. Près de l'arc était suspendu un énorme carquois contenant de nombreuses flèches, courtes et longues. Cette arme, je n'aurais même pas pu la plier. Elle nécessitait, en outre, pas seulement la force d'un homme, mais celle de deux, généralement forts. Presque tous les hommes pouvaient utiliser cette arme terrifiante. C'était une arme fréquente chez les paysans. On l'appelle souvent l'Arc du Paysan. L'autre arme des paysans est le grand bâton, qui fait environ deux mètres de long et cinq centimètres de diamètre. Deux bâtons étaient appuyés contre le mur, entre deux caisses jaunes, d'une trentaine de centimètres de haut, et un rouleau de rep grossier.

« Et laisse les lèvres sur le gobelet, » ajouta Thurnus, « jusqu'à ce que je t'aie donné la permission de les retirer. »

Je laissai les lèvres sur le gobelet, la tête penchée. Une esclave goréenne ne s'avise pas de désobéir.

— « Thurnus ! » intervint sa Libre Compagne, femme grande et lourde, portant un voile de rep, à genoux à côté de lui. Elle était trapue et lourde. Elle n'était pas contente.

Il y avait une cage, à proximité, où Thurnus enfermait ses esclaves. Il ne cultivait pas ses champs tout seul.

— « Tais-toi, » lui dit Thurnus, « Femme ! »

Dans un coin, contre le mur de la hutte, sur une petite table, était posée une pierre ordinaire, irrégulière, que Thurnus, de nombreuses années auparavant, lorsqu'il avait fondé la ferme, qui deviendrait plus tard une communauté, à Gué du Tabuk, avait rapportée de ses champs. Il était arrivé, un matin, de nombreuses années auparavant, l'arc sur le dos et le bâton à la main, des graines sur la cuisse, après des mois d'errance, dans un endroit qui lui avait plu.

Il se trouvait dans la vallée du Verl. Il avait été chassé du village de son père parce qu'il s'intéressait de trop près à une fille libre du village. Son frère avait eu les bras et les jambes cassés. La femme l'avait suivi. Elle était devenue sa Compagne. Avec lui, il y avait également deux jeunes hommes, et deux autres femmes, qui voyaient en lui, jeune géant puissant, un futur chef de village. Pendant des mois, ils avaient erré. Puis, suivant les tabuks, dans la vallée du Verl, ils avaient trouvé un endroit qui leur avait plu. Là, les animaux avaient traversé la rivière à gué. Il ne les avait pas suivis plus loin. Il avait enfoncé son bâton jaune d'appropriation dans l'humus noir, près du Verl et était resté là, les armes à la main, près du bâton, jusqu'à ce que le soleil ait atteint le zénith puis se soit lentement couché. C'était à ce moment-là qu'il s'était baissé et avait ramassé une pierre dans ses champs. Elle se trouvait à présent dans la hutte. C'était la Pierre du Foyer de Thurnus.

— « Thurnus ! » répéta sa Compagne.

Il ne fit pas attention. Il y avait de nombreuses années qu'elle avait quitté avec lui le village de son père. De nombreuses années. À la manière des paysans, il la gardait. Elle était devenue molle et grasse. Elle ne pouvait pas retourner dans le village de son père.

Je gardai les lèvres pressées sur le gobelet de Thurnus. Il approcha le gobelet de lui. Je fus obligée de suivre.

Je savais qu'il avait des femmes, dans ses cages.

Thurnus était un homme puissant qui devait soit avoir de nombreuses femmes soit obtenir incroyablement plus d'une femme. Sa Compagne, supposai-je, ne lui plaisait plus ou bien, dans son orgueil et sa liberté, peut-être était-elle trop éloignée de lui. Les hommes

préfèrent les femmes qui sont à leurs pieds, quémandant leur attention.

— « Tu es une jolie petite esclave, » me dit Thurnus.

Je ne pouvais pas répondre car mes lèvres étaient pressées sur le gobelet.

« Comment s'appelle-t-elle ? » demanda Thurnus à mon Maître.

— « Elle n'a pas de nom, » répondit-il.

— « Oh, » fit Thurnus. Puis il ajouta : « C'est une jolie petite chose. » Je sentis sa main sur ma cuisse.

Furieuse, Melina, qui était la Libre Compagne de Thurnus de Gué du Tabuk, se leva et quitta la hutte.

Je frémis sous l'effet de la caresse intime de Thurnus. Je ne pouvais pas lui échapper car mes lèvres devaient rester pressées contre son gobelet.

— « Peut-être devrions-nous lui donner un nom, » suggéra Maria.

— « Peut-être, » dit un des lieutenants, me regardant.

— « Que pensez-vous de : Fille Stupide ? » demanda Maria.

Les hommes rirent.

« Ou : Fille Maladroite ! » insista-t-elle.

— « C'est déjà mieux, » dit un des lieutenants.

Comme j'étais furieuse contre Maria, et jalouse d'elle !

C'était une esclave lubrique. Si j'avais parlé de la sorte, si effrontément et sans permission, j'aurais pu être fouettée.

C'était la Première Fille.

— « Tu as raison, » acquiesça mon Maître, « elle est à la fois stupide et maladroite, mais elle devient plus intelligente, plus belle et plus gracieuse. »

Ces paroles, de sa part, me firent rougir de plaisir.

« Donnons-lui un nom convenant davantage à une esclave qui, un jour, sera peut-être capable de satisfaire les hommes. »

Mes lèvres étaient posées sur le gobelet de Thurnus. Je ne pouvais échapper à sa caresse. Je commençai à m'exciter. J'étais une esclave. Je ne pouvais m'en empêcher.

Thurnus rit. Puis, avec son humour de paysan, suggéra deux noms descriptifs et embarrassants.

Les rires qui accueillirent les propositions me mirent en colère. Néanmoins je savais que, si l'on me donnait un de ces deux noms intimes, obscènes, il me faudrait le porter. Ce serait tout simplement mon nom.

— « Réfléchissons encore, » gloussa mon Maître. Il s'appelait Clitus Vitellius, appartenant à la Caste des Guerriers d'Ar.

Je ne pouvais m'empêcher de bouger sous l'effet de la caresse de Thurnus. Je ne pouvais lutter. J'étais une esclave.

Mon Maître me regarda.

« Les propositions de Thurnus ne manquent pas d'intérêt, » reconnut-il. Je gémis de désespoir. « Mais je crois, » reprit-il avec un sourire, « que nous devrions chercher encore. »

Je tentai de lutter, de ne pas réagir à la caresse de Thurnus. Cela me fut impossible. Je pensai à Elicia Nevins, qui était ma rivale, à l'université, sur la Terre. Comme la hautaine Elicia aurait été amusée de me voir ainsi, esclave à demi nue, vêtue d'un Ta-teera scandaleux, les lèvres posées contre un gobelet, ne pouvant s'empêcher de réagir à la caresse d'un homme ! Comme je fus gênée et humiliée par le simple fait de penser à Elicia, fière, sereine, méprisante, dans la situation désagréable où je me trouvais ! Comme je fus contente qu'elle ne puisse pas voir son ancienne rivale !

Thurnus approcha un peu le gobelet de lui, me mettant dans une position encore plus difficile. Mes mains serraient le poignet de la main qui tenait le gobelet. Mes dents touchaient le gobelet.

« Maria est un joli nom, » dit mon Maître. Il regarda Maria, qui était dans ses bras. « Penses-tu que Maria soit un bon nom pour une esclave ? »

— « Oh, oui, Maître, » souffla-t-elle. « Maria est un nom magnifique pour une esclave. » Elle se mit à lui embrasser le cou et le menton.

— « Peut-être devrais-je l'appeler Maria, » fit-il.

Je compris, à cet instant, que mon nom serait peut-être Maria. Je frémis.

« Mais nous avons déjà une Maria, » reprit mon Maître avec un sourire, regardant les beaux yeux noirs levés, de la jolie Maria.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je ne savais pas quel nom je porterais.

— « Si l'esclave sans nom t'intéresse, » dit mon Maître à Thurnus, me montrant d'un signe de tête, « tu peux en faire ce que tu veux, bien entendu. »

Je frémis. J'étais une esclave, sur Gor.

— « Mais, » dit Thurnus en riant, « tu es venu voir des sleens. »

Mon Maître haussa les épaules.

— « C'est exact, » reconnut-il.

— « Ne perdons plus notre temps à nous amuser avec les esclaves, » lança Thurnus, « mais occupons-nous de choses sérieuses ! » Thurnus me regarda. « Tu peux retirer tes lèvres, Petite, » dit-il.

J'écartai les lèvres. Il enleva la main qui me caressait et se leva.

Je restai à genoux par terre. Mes yeux étaient écarquillés. Mes dents étaient serrées. J'avais envie de griffer les nattes du plancher avec mes ongles.

Mon Maître se leva, et ses lieutenants aussi. Maria, furieuse, boudant, se mit à genoux. Nous n'étions que des femmes. Les hommes avaient à faire. Ils devaient s'occuper de choses plus importantes.

J'eus envie de me rouler par terre et de hurler.

Je regardai la Pierre du Foyer de la hutte. Dans cette hutte, car c'était là que reposait sa Pierre du Foyer, Thurnus régnait. Dans cette hutte, même s'il avait été un homme humble ou un mendiant, en raison de la Pierre du Foyer, il était Ubar. Un palais sans Pierre du Foyer n'est qu'une coquille vide ; une cabane contenant une Pierre du Foyer est un palais.

Dans cette maison, cette hutte, ce palais, Thurnus était souverain. Il pouvait faire ce qu'il voulait. Ses droits et sa suprématie, dans cette demeure, furent reconnus par ses invités. Ils partageaient l'hospitalité de sa Pierre du Foyer.

Si Thurnus m'avait réclamée à mon Maître, dans une telle situation, celui-ci m'aurait immédiatement donnée à lui. Ne pas le faire aurait été inexcusable, impoli, une trahison, un manquement grossier à l'hospitalité et à la politesse.

Pourtant Thurnus, bien qu'il me trouvât manifestement intéressante, ne m'avait pas réclamée. Je me demandai si la manière dont il m'avait traitée était destinée à tester mon Maître, afin de le mieux connaître. Thurnus était, à mon avis, un homme rusé. Mon Maître avait respecté la Demeure de Thurnus et sa souveraineté sur celle-ci. Satisfait, en conséquence, de cette reconnaissance de son pouvoir, qui lui appartenait de droit dans sa Demeure, Thurnus ne me fit pas servir ses désirs, ne demanda pas à mon Maître la permission de le faire, permission qui lui aurait été promptement, sûrement et de bon cœur, accordée. Ayant ainsi acquis la certitude que mon Maître reconnaissait ses droits, il avait

choisi, magnanime et noble, comme cela se fait souvent, de ne pas les exercer. J'étais, après tout, la propriété de mon Maître. Ainsi, ces deux hommes puissants s'étaient mutuellement manifestés, à la manière goréenne, le respect qu'ils se portaient.

Mais je savais que, dans de telles situations, les Goréens ne se contentent pas du respect, ils y ajoutent la générosité.

Pendant le festin qui aurait lieu le soir, Eta m'avait prévenue, il y aurait échange général d'esclaves, les femmes asservies du village étant mises à la disposition des hommes de mon Maître, et nous-mêmes étant mises à la disposition des jeunes gens du village. On nous poursuivrait entre les huttes, dans l'enceinte de la palissade.

Les hommes se préparaient à quitter la hutte.

Mon Maître fit claquer les doigts et Maria se leva d'un bond puis gagna la porte de la hutte. Ses lieutenants suivirent.

J'étais à quatre pattes. J'avais les yeux pleins de larmes. Je tendis la main vers mon Maître.

« Apparemment, j'ai excité ton esclave, » dit Thurnus, me regardant.

— « Je t'en prie, Maître, » soufflai-je.

— « Peu importe, » dit celui-ci. Puis il tourna le dos et s'engagea dans l'escalier. « Allons voir les sleens, » ajouta-t-il.

Thurnus me regarda.

— « Tu es une jolie petite esclave, » apprécia-t-il. Puis il tourna également le dos et, descendant les marches, s'éloigna de la hutte.

Dans la hutte, seule, je martelai les nattes à coups de poing. Quelques instants plus tard, un des hommes de mon Maître entra dans la hutte. Il m'attacha les mains dans le dos.

« Mijote jusqu'au festin, Petit Gâteau, » dit-il. « Tu seras à point au bon moment. »

7

CLITUS VITELLIUS

— NE me fais pas courir, Maître, » sanglota Perle d'Esclave. « J'étais une femme libre. »

— « Sur la ligne ! » dit mon maître.

Perle d'Esclave, en trébuchant, gagna la longue ligne tracée dans la poussière du village de Gué du Tabuk. Elle portait les haillons de ce qui avait été le dernier sous-vêtement de ses Robes de Dissimulation. Les manches avaient été arrachées ; il avait été déchiré sur le côté ; il avait été court et, plus tard, encore plus court, jusqu'à ce qu'il soit haut sur ses cuisses, dénudant même la hanche gauche ; l'encolure avait été déchirée jusqu'au ventre, cinq centimètres sous le nombril. Elle était pieds nus, comme le sont fréquemment les esclaves.

— « Où allons-nous fuir ? » gémit Perle d'Esclave, s'adressant à moi.

— « Il est impossible de fuir, » lui répondis-je. Le village était entouré d'une palissade et la porte était fermée.

— « Je ne veux pas être poursuivie comme une esclave, » sanglota Perle d'Esclave. Elle se couvrit les yeux avec les mains.

— « Cesse de pleurnicher, » dit Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » dit Perle d'Esclave. Elle avait peur de Lehna. Une des premières choses qui lui était arrivée, après qu'elle eut été marquée au fer rouge, avait été de lui mettre la Sirik et de la confier à Lehna pour que celle-ci la fouettât.

Mon Maître, avec ses hommes, dans un coup audacieux, avait, plusieurs semaines auparavant, capturé Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus, malgré la présence de soldats, tandis qu'elle allait rejoindre son futur Compagnon, Thandar de Ti, à Ti, une des quatre villes de la Saleria, qui constituent la Confédération Salerienne. La motivation de l'enlèvement, tout comme la motivation de la Compagnie envisagée, étaient apparemment politiques. La Compagnie devait souder des relations commerciales et économiques entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, qui était une ligue de villes agressives et expansionnistes situées au nord du Vosk. La puissance croissante de la Confédération Salerienne n'était pas vue d'un bon œil par Ar qui, située dans l'hémisphère nord de Gor, est la plus grande puissance entre le Vosk et le Cartius, ainsi qu'entre la Chaîne des Voltaï et Thassa, la Mer. L'Ubar d'Ar, qui s'appelle Marlenus, est un homme ambitieux et brillant, fier, courageux et impérialiste. Il estimait vraisemblablement que la Confédération Salerienne serait, à terme, capable, si son expansion se poursuivait, de constituer une menace pour la sécurité et les ambitions d'Ar. Dans la situation géopolitique actuelle, une pluralité de villes désunies, généralement petites, était éparpillée dans les territoires situés au nord du Vosk. Ceci créait, pour un État fort tel que Ar, sur le plan de la défense, une frontière stable, sûre et, dans le cadre de ses ambitions possibles, un vide séduisant, exploitable. La croissance de la Confédération Salerienne, en revanche, pourrait altérer cette situation au détriment d'Ar. Si les villes de la Saleria se multipliaient et devenaient fortes, leur puissance pourrait égaler ou dépasser celle d'Ar. Armées et cavaleries de tarns pourraient prendre la direction du

sud. Déjà, quelques années auparavant, Ar avait connu des ennemis au sein même de ses murs ; dans la confusion politique consécutive à la disparition temporaire de sa Pierre du Foyer et à la déposition de son Ubar, Marlenus, il y avait eu une révolte des villes vassales, organisée et conduite par Pa-Kur, Maître de la Caste des Assassins. La horde de Pa-Kur, comme on dit, avait assiégé Ar la Glorieuse. Les Initiés, incapables et lâches, qui détenaient alors le pouvoir à Ar, avaient livré la ville, acte qui, aujourd'hui encore, à Ar, réduit le prestige et l'influence des membres de cette caste. Le jour de la capitulation d'Ar, elle fut sauvée par le soulèvement de ses citoyens, violent, dans les rues, aidés par les forces de quelques villes du nord, notamment Ko-ro-ba et Thentis. C'est ce que racontent les chansons. Un des héros de ces chansons s'appelle Tari de Bristol. Marlenus est également un héros de ces chansons. Plus tard, il reprit le trône d'Ar, après avoir chassé et renversé Cernus d'Ar, qui s'était déclaré Ubar. Il occupe actuellement le trône d'Ar. Parfois, on l'appelle l'Ubar des Ubars.

Donna, Chanda et Maria gagnèrent également la ligne tracée dans la poussière. Perle d'Esclave ravala un sanglot.

Eta nous rejoignit sur la ligne. Je regardai Perle d'Esclave. Ses joues étaient couvertes de larmes. Comme nous toutes, elle était pieds nus. Il y avait de la poussière sur ses chevilles.

Clitus Vitellius, mon Maître, était Capitaine d'Ar. Il avait été chargé, vraisemblablement par Marlenus d'Ar, Ubar de cette ville, d'empêcher ou de retarder l'alliance imminente entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, alliance qui serait confirmée et scellée par la Compagnie de Thandar de Ti, benjamin des cinq fils d'Ebullius Gaius Cassius, de la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, ville de la Confédération Salerienne, et de Dame Sabina, fille de Kleomenes, Marchand puissant de Forteresse de Saphronicus.

Par un coup audacieux, mon Maître avait enlevé la fille du Marchand. Grâce à une diversion, dans laquelle j'avais joué un rôle, il avait attaqué le camp, kidnappé la femme et, apparemment, pris la fuite en laissant une piste. Peu après, les guerriers de la suite s'étaient lancés sur cette piste pendant qu'elle était encore chaude et fraîche. Ils quittèrent d'eux-mêmes les environs du camp et mon Maître était alors revenu afin de s'emparer également de la dot et des belles servantes de Dame Sabina : Lehna, Donna, Chanda et Maria. Nous avions été enchaînées par le poignet gauche et étions parties dans la nuit, sur la piste des deux chariots dans lesquels la dot de Dame Sabina, divisée, avait été chargée. À moins d'un pasang du camp, nous étions arrivés près d'un petit arbre. Dame Sabina, vêtue de ses Robes de Dissimulation, était debout, le ventre contre l'arbre, les poignets attachés autour de lui par des menottes d'esclave. Ses voiles gisaient sur ses épaules. Sa tête était couverte d'un capuchon d'esclave, attaché sous le menton. La conception de ce capuchon était telle qu'il ne servait pas uniquement de bandeau sur les yeux, mais aussi de bâillon, celui-ci étant cousu à l'intérieur du capuchon, et ce dernier étant maintenu en place par des lanières passant par des œillets et étant attachées sur la nuque. Ces capuchons sont souvent utilisés dans l'enlèvement des femmes, qu'elles soient libres ou esclaves. Leur efficacité et leur côté pratique justifient leur utilisation, sans qu'il soit tenu compte du statut social ou juridique de la femme sur qui il est placé. J'avais remarqué que ses gants avaient été tirés sur ses doigts afin que le métal des menottes soit directement en contact avec ses poignets. Les ravisseurs expérimentés, pour des raisons de sécurité, mettent rarement des liens sur des vêtements. On retire les bas, par exemple, ou on les baisse, avant d'attacher les chevilles d'une femme. Un gardien se tenait près de Dame Sabina, pour la protéger au cas où un sleen viendrait à passer. Ses soldats, à ce moment-là, suivaient une fausse piste qui les conduisait dans la direction opposée. La Chaîne comportait un anneau vide, celui qui se trouvait devant Lehna.

Mon Maître avait détaché et enlevé le capuchon étouffant et humiliant. Dessous,

naturellement, Dame Sabina était à visage découvert. Elle tourna la tête, afin que nous ne puissions pas voir son visage. Mon Maître, ce qui me fit plaisir, la prit simplement par les cheveux et la força à se tourner vers nous, afin que tout le monde pût la voir. Elle se débattit mais, à cause de la douleur, ne put détourner la tête. Il la tint ainsi, nous laissant savourer le spectacle, pendant une ehn entière. Puis, au bout d'une ehn, il la lâcha. Elle sanglotait. Elle nous regardait avec colère. Mais elle n'essaya plus de cacher son visage. C'était à présent inutile. Mon Maître n'avait pas jugé convenable de tolérer son jeu pudique. Elle avait eu le visage découvert, publiquement.

Mon Maître avança afin qu'elle pût le voir plus clairement dans la lumière des lunes.

« Qui êtes-vous ? » dit-elle.

Il ne lui répondit pas.

« Je suis Dame Sabina, de Forteresse de Saphronicus, » dit-elle. « Prenez garde ! »

L'homme qui se tenait derrière elle prit les voiles, qui se trouvaient sur ses épaules, et les jeta par terre.

« Rendez-moi mes voiles ! » s'écria-t-elle.

Les voiles étaient par terre.

« Je suis Dame Sabina, de Forteresse de Saphronicus » répéta-t-elle.

Mon Maître ne lui répondit pas.

« Qui êtes-vous ? » s'enquit-elle. « Vos tuniques ne portent pas d'insignes. Qui êtes-vous ? » Elle tira sur ses menottes d'esclave. La chaîne griffa l'écorce. « Prenez garde à ma colère ! » ajouta-t-elle.

Mon Maître fit un signe et un homme, par-derrière, lui levant les pieds, lui quitta ses pantoufles une par une. Elle fut alors pieds nus, ses petits pieds dans les feuilles écrasées et les brindilles qui se trouvaient au pied de l'arbre. Elle frémit. C'était une fille riche et gâtée. Je supposai qu'elle n'était jamais allée pieds nus dehors.

« Qui êtes-vous ? » souffla-t-elle. Elle n'était plus arrogante. À présent, elle avait peur. En général, les esclaves ne portent pas de chaussures.

— « Ton ravisseur, » répondit mon Maître, s'adressant à elle pour la première fois.

— « Je rapporterai une grosse rançon, » souligna-t-elle.

Il lui mit le pouce sous le menton et lui fit lever la tête. Elle avait des traits délicats et beaux. Sa tête était levée, douloureusement levée, sous la pression du pouce de mon Maître. Elle avait une jolie gorge. Peut-être se demandait-il quel genre de collier lui conviendrait. Elle avait les cheveux noirs. Dans la lumière, je ne distinguai pas bien leur couleur exacte. Dame Sabina, supposai-je, était plus belle que moi, mais elle ne me semblait pas plus belle que ses servantes. Sur presque toutes les estrades, elle se vendrait moins cher qu'elles.

— « Demandez une rançon, Guerriers, » dit-elle, effrayée. Je crois qu'elle savait que son visage et sa gorge étaient estimés, comme pourraient l'être ceux d'une esclave.

Il retira son pouce posé sous son menton.

« Il serait irrationnel de ne pas demander une rançon, » reprit-elle. « Ma rançon sera beaucoup plus élevée que le prix que vous pourriez me vendre sur le marché. »

C'était tout à fait vrai, mais il était également vrai qu'elle était belle.

« Manifestement, » ajouta-t-elle, « vous n'avez pas attaqué ma troupe simplement pour capturer une femme susceptible de porter votre collier. »

— « Non, » dit mon Maître. « Il y a, bien entendu, la question de la dot. »

— « Bien entendu, » acquiesça-t-elle. Elle respirait à présent plus facilement. « Vous êtes des bandits ordinaires, » poursuivit-elle. Puis elle ajouta : « Votre coup était bien monté, hommes courageux. Le butin est important. La dot est énorme et riche. Et, sous forme de

rançon, je vous rapporterai beaucoup plus que la dot que vous avez audacieusement volée. Mais rendez-moi à présent mes voiles, et mes pantoufles, car ma rançon serait certainement inférieure si l'on venait à apprendre que ma pudeur a été si grossièrement compromise. Votre impudence, pour l'honneur de mon nom et la sécurité de vos vies, doit rester notre secret. »

— « Dame Sabina est généreuse, » apprécia mon Maître.

— « Je vous demande seulement, » souligna Dame Sabina, « de ne pas me laisser tomber entre les mains des hommes d'Ar. »

— « Ah, Madame, » s'écria mon Maître, « telle est, voyez-vous, votre véritable valeur ! »

— « Que voulez-vous dire ? » s'enquit-elle, inquiète.

— « Une longue route nous attend, » précisa mon Maître. « Il nous faudra traverser des buissons, des bois et des champs. Vous devez être vêtue, pour ce voyage, d'une manière plus pratique. »

— « Qu'allez-vous faire ? » s'écria-t-elle.

Il lui retira ses gants.

« Qu'allez-vous faire ? » répéta-t-elle.

— « Une longue route nous attend, » répéta-t-il.

Puis, avec son poignard, provoquant l'horreur de la femme, il coupa ses encombrantes Robes de Dissimulation, jusqu'au moment où elle ne fut plus vêtue que de son dernier sous-vêtement. Ensuite, il arracha les manches de ce sous-vêtement qui restèrent suspendues à ses poignets du fait que les menottes d'esclave les empêchaient de passer.

— « Sleen ! » hurla-t-elle. « Sleen ! »

Puis, avec son poignard, il coupa le sous-vêtement au-dessus des genoux. Ses mollets étaient à présent visibles. Ils étaient jolis.

« Sleen ! » hurla-t-elle.

À la suite de cette injure, tranquillement, il arracha un gros morceau de vêtement, découvrant ses cuisses et, sur le côté gauche, lorsqu'il dégagea le morceau de tissu, la hanche. Son injure n'avait fait que la dénuder davantage. Elle était à présent moins habillée que Donna, Chanda et Maria. Lehna, qui avait été dévêtue lorsque sa maîtresse l'avait fouettée, dans le camp, et moi, qui avait été déshabillée par le capitaine du camp, étions nues. Je remarquai que Dame Sabina avait de jolies jambes. Elle crachait de fureur. Elle tirait sur les menottes, déchirant l'écorce de l'arbre.

— « Je crois, » dit mon Maître, reculant, considérant la femme et son travail, « que cela constitue un costume de voyage beaucoup plus pratique que les Robes de Dissimulation pour un long trajet à pied. N'êtes-vous pas d'accord, Dame Sabina ? »

— « Mes vêtements, » dit-elle, « Rendez-les-moi. » Elle s'efforçait de paraître calme.

À cette remarque, tranquillement, à partir de l'aisselle gauche, il déchira le vêtement jusqu'à environ deux centimètres au-dessus de la hanche. La ligne de son sein gauche, vue de flanc, et celle de sa hanche, étaient jolies.

« Sleen insolent ! » cria-t-elle. Puis elle recula, terrifiée. « Non ! » dit-elle. Les mains de mon Maître avaient saisi l'encolure du vêtement. « Non, » supplia-t-elle. Il le déchira, jusqu'à deux centimètres sous le nombril.

Elle le regarda, horrifiée.

— « Votre costume de voyage soulève-t-il encore des objections de votre part ? » s'enquit-il. Ses mains étaient à présent sur les épaules du vêtement, de telle sorte qu'il lui serait facile de l'arracher complètement.

— « Non, Ravisseur, » dit-elle.

Il se tourna vers nous et nous fit signe d'approcher. Nous avançâmes.

— « Vous remarquerez, Dame Sabina, » dit mon Maître, « que le premier anneau de la Chaîne est vide. Il vous a été réservé. »

Il leva l'anneau ouvert, au bout de sa chaîne.

— « Ma rançon sera élevée, » souffla-t-elle.

Un homme rit. La femme le regarda, effrayée.

« Je demande seulement, » dit-elle, « qu'on ne me laisse pas tomber entre les mains des hommes d'Ar. »

— « Puis-je me présenter, Dame Sabina ? » s'enquit mon Maître.

— « Oui, » répondit-elle.

Il monta la menotte d'esclave qu'elle avait au poignet gauche. Il plaça l'anneau ouvert autour de son poignet gauche, sous la menotte d'esclave.

— « Je m'appelle Clitus Vitellius, » dit-il.

— « Non ! » cria-t-elle.

La manière dont elle avait crié me laissa supposer que le nom de mon Maître n'était pas inconnu, sur cette planète.

« Pas le Capitaine d'Ar ! » gémit-elle.

— « Il y a de nombreux capitaines, à Ar, Dame Sabina, » dit mon Maître avec un sourire.

Elle posa la joue contre l'écorce.

— « Rares sont ceux qui valent Clitus Vitellius, » dit-elle.

Je fus fière de mon Maître. Comme c'était merveilleux d'être l'esclave d'un tel homme !

Mon Maître referma l'anneau sur le poignet gauche de Dame Sabina. Nous étions à présent enchaînées à elle, et elle à nous. Elle était à présent dans la Chaîne, comme nous.

« Qu'allez-vous faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « Je vais vous conduire à mon camp secret où je vous marquerai au fer rouge, comme une esclave. Vous serez ensuite conduite à Ar où, sur une estrade sans importance, vous serez vendue au plus offrant. »

La femme pressa la joue contre l'écorce de l'arbre, gémit et pleura, mouillant l'écorce de ses larmes.

Sur un signe de mon Maître, l'homme qui la gardait ouvrit ses menottes d'esclave.

Elle occupait à présent la tête de la Chaîne.

— « Ne serai-je pas échangée contre une rançon ? » dit-elle.

— « Vous êtes trop importante, politiquement, pour être échangée contre une rançon, » dit-il.

Je me souvins que Dame Sabina était effectivement très importante. Son union avec Thandar de Ti, de la ville de Ti, appartenant à la Confédération Salerienne, était la conséquence d'une alliance entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération. L'union, bien entendue, était politique.

« Par conséquent, » reprit mon Maître, « il est nécessaire, dans le cadre des affaires des États, que vous perdiez toute valeur. »

Dame Sabina, en tête de la Chaîne, gémit.

En tant qu'esclave, elle perdrait effectivement toute valeur politique. Elle pourrait être échangée, achetée ou vendue suivant la fantaisie du maître. L'esclave n'est pas une personne, dans le droit goréen, mais un animal.

— « Ne m'asservissez pas, Capitaine, » dit-elle. « Gardez-moi et vendez-moi à la Confédération. Libre, je vaudrai une énorme fortune. Vos hommes et vous, si vous me rendez à la Confédération, deviendrez plus riches que dans vos rêves les plus fous. »

— « Me demandez-vous, Madame, » s'enquit mon Maître, « de trahir Ar ? »

Soudain, terrifiée, elle tomba à genoux devant lui. Serait-elle tuée sur-le-champ ?

— « Non, Capitaine, » souffla-t-elle.

— « Considérant votre statut futur, » reprit mon Maître, « vous pouvez commencer à donner aux hommes libres le titre de : Maître. L'expérience et la pratique vous feront du bien. »

— « Oui, » répondit-elle, « ... Maître. »

— « Derrière vous, Dame Sabina, » dit mon Maître, « vous remarquerez l'esclave Lehna. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Dans le courant de la soirée, » reprit mon Maître, « vous l'avez abondamment fouettée. »

— « Oui, Maître, » dit Dame Sabina.

— « Donne une badine à Lehna, » dit mon Maître à un de ses hommes. Lehna sourit. On lui donna la badine.

« Lehna, » précisa mon Maître, « si Dame Sabina traîne, ou retarde la Chaîne de quelque manière que ce soit, tu devras la faire avancer plus vite. »

— « Oui, Maître ! » répondit Lehna. Je n'aurais pas voulu être à la place de Dame Sabina.

— « Je regrette de t'avoir fouettée, Lehna, » dit Dame Sabina.

Lehna lui donna un violent coup de badine sur le dos et Dame Sabina, que son mince sous-vêtement ne protégeait guère, poussa un cri de désespoir. La violence du coup lui parut incroyable. Je supposai que c'était la première fois de sa vie qu'elle recevait un coup.

« Lehna ! » cria-t-elle.

— « Appelle les femmes : Maîtresse ! » ordonna mon Maître, debout près de la femme libre à genoux.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Lehna frappa à nouveau, sauvagement, la femme à genoux.

« Je t'en supplie, ne me frappe pas, Maîtresse, » sanglota Dame Sabina.

Le Maître tourna le dos et s'adressa à ses hommes. Quelques instants plus tard, sans regarder en arrière, il s'éloigna entre les arbres, suivi par la majorité de ses hommes. Un homme resta en arrière, suivant la Chaîne, quelques mètres derrière elle.

— « Debout, Dame Sabina ! » cria Lehna.

Dame Sabina se leva d'un bond, dans un bruissement de chaînes.

« Tu partiras du pied gauche, » dit Lehna, « sur mon signal. Plus tard, tu apprendras à marcher gracieusement et avec élégance dans les chaînes. Pour le moment, c'est trop demander à une femme ignorante. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Dame Sabina.

— « Es-tu prête, noble et hautaine Dame Sabina ? » s'enquit Lehna.

— « Je regrette de t'avoir fouettée, Maîtresse, » dit Dame Sabina.

— « Ne t'inquiète pas, ma chère, » promit Lehna. « Je me rembourserai. »

— « Je t'en prie, Maîtresse ! » s'écria Dame Sabina.

— « As-tu reçu la permission de parler dans la Chaîne ? » demanda Lehna.

— « Non, Maîtresse, » gémit Dame Sabina. Lehna la frappa alors cruellement, par deux fois, avec la badine.

— « Crois-tu que je sois faible, Dame Sabina ? » s'enquit Lehna.

— « Non, non, » sanglota Dame Sabina.

Lehna la frappa à nouveau.

— « Tu as raison, » dit-elle. « Je ne suis pas faible. » Dame Sabina pleurait.

« Tiens-toi droite, » dit Lehna. « Plus droite ! » Elle poussa Dame Sabina avec la badine.

Dame Sabina, ravalant ses larmes, se tint droite dans la Chaîne, son attitude accentuant les jolies lignes de sa beauté enchaînée. Je souris. Elle se tenait droite, aussi désirable et belle qu'une esclave.

« Du pied gauche, à mon signal ! » ordonna Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Dame Sabina.

— « Allez ! » cria Lehna, la frappant. Avec un cri de douleur, Dame Sabina avança, du pied gauche, trébuchant. « Plus vite ! » ordonna Lehna, la frappant à nouveau.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Dame Sabina.

Nous nous hâtâmes alors, dans l'ombre des arbres éclairés par les lunes, suivant les hommes, nos maîtres.

« Je ne veux pas courir pour le plaisir des garçons, » sanglota Perle d'Esclave.

— « Tais-toi, Esclave ! » fit sèchement Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Perle d'Esclave.

Les filles de Clitus Vitellius, dont je faisais partie, se tenaient sur une ligne tracée dans la poussière dans le village de Gué du Tabuk, situé environ quatre cents pasangs au nord d'Ar, légèrement à l'ouest, ainsi qu'à une vingtaine de pasangs de la route du Vosk, qui se trouvait à l'ouest.

Les jeunes paysans nous regardaient avec des yeux pleins de plaisir. Nous étions toutes belles, vigoureuses et souples et, surtout, nous étions esclaves. Ce n'était pas tous les jours que les filles d'un Guerrier couraient pour leur plaisir. Notre asservissement signifiait que, une fois capturées, nous serions merveilleuses.

On discuta les règles de la chasse. En outre, on prit des paris. Quelques jeunes gens vinrent nous regarder de plus près.

« Oh ! » s'écria Perle d'Esclave. Un jeune homme avait posé la main sur sa jambe.

« Joli troupeau, » apprécia un jeune homme.

— « Oui, » admit un autre.

Un autre jeune homme posa les mains sur moi. J'essayai de reculer un peu mais ne résistai pas beaucoup. J'étais une esclave et ne voulais pas être fouettée.

De l'autre côté de Donna, se tenait Maria, la tête haute, feignant de ne pas remarquer les mains des jeunes gens posées sur elle.

Je regardai Perle d'Esclave. Elle pleurait. Elle se cachait le visage dans les mains. Deux jeunes paysans, un debout et l'autre accroupi, se faisaient une idée de la fermeté de sa chair. Ils le faisaient avec l'attention et l'innocence qui auraient présidé à l'examen de n'importe quel autre animal domestique.

Les deux jeunes hommes s'approchèrent ensuite de moi. Je fermai les yeux. Ils ne furent pas doux. Je fus examinée moins respectueusement, étant une esclave, que ne l'aurait été une génisse de bosk.

J'eus envie de leur arracher les yeux avec mes ongles. Mais je ne voulais pas être fouettée ou tuée. Il n'est pas surprenant que l'esclave goréenne soit obéissante. Celles qui ne sont pas obéissantes sont souvent détruites. J'eus terriblement peur, à ce moment-là, d'avoir seulement pensé me révolter. Je tremblai de terreur. Me croyais-je toujours sur Terre ? Ne savais-je donc pas que j'étais sur Gor ? Je frémis. Les esclaves n'ont pas le droit de se révolter.

Les jeunes gens continuèrent de m'examiner.

Mes yeux s'emplirent de larmes. Il arrive que les esclaves feignent de se révolter, et même qu'on le leur demande, pour l'amusement du maître. Je sentis une larme sur ma joue.

« Révolte-toi ! » est un ordre auquel, comme aux autres, la femme doit obéir. Pourtant, c'est un ordre terriblement cruel. « À genoux ! » est généralement l'ordre qui met un terme à la révolte. Lorsqu'une femme est autorisée à se révolter il est alors d'autant plus agréable, je suppose, de la remettre à genoux.

Il suffit de dire que la femme appartient à son maître, complètement. J'ouvris les yeux. Les jeunes gens allaient près de Donna.

« Tu pleures, » me dit Perle d'Esclave.

Je secouai la tête et mes cheveux.

— « Ce n'est rien, » répondis-je. Je me tenais sur la ligne. Comme je suis loin de la Terre, me dis-je. J'étais sensible et j'écrivais des vers. À présent, j'étais sur une ligne tracée dans la poussière, dans un village de paysans, sur une planète, esclave sans nom, à demi nue, que les jeunes gens allaient poursuivre pour leur plaisir. Je ne comprenais guère ce qui m'arrivait. Je ne comprenais pas comment j'étais arrivée sur cette planète. Je ne savais pas, dans un sens, qui j'étais et ce que j'étais censée faire.

Je souris. Je savais que j'appartenais à Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar.

Au fond, bien que je ne fusse pas prête à l'admettre, je ne m'y opposais pas. C'était un vrai homme.

Je regardai les feux autour desquels il était assis avec les hommes du village, dont Thurnus, les chefs, les paysans et les maîtres des sleens.

Je tremblai de plaisir, debout sur la ligne, en regardant Clitus Vitellius. Dans mon Tateera, le simple fait de le regarder rendait mes cuisses chaudes et humides. Il ne fit pas attention à moi parce qu'il parlait avec Thurnus. C'était le genre d'homme qui imposait ses conditions aux femmes libres.

Je regardai mon Maître, assis les jambes croisées près du feu, parlant avec Thurnus.

Pourtant, des centaines de femmes libres de haute naissance, à Ar, dont beaucoup étaient riches, recherchaient avidement la Compagnie de Clitus Vitellius.

Je ne leur en voulais pas. Si j'avais été une femme libre d'Ar, j'aurais également recherché sa Compagnie. Pour avoir un homme comme Clitus Vitellius, j'aurais accepté ses conditions. C'est, je crois, ce qu'aurait fait n'importe quelle femme véritable. Manifestement, il vaut mieux avoir un homme véritable, quelles que soient ses conditions, qu'un demi-homme ou pas d'homme du tout. Les hommes sont les maîtres ; si l'homme est fort, la femme doit se soumettre. Ayant l'occasion d'entretenir des relations avec un vrai homme, rares sont les femmes qui accepteront moins. En réalité, les vraies femmes, dans leur ventre, souhaitent se soumettre aux vrais hommes. C'est un instinct antique inscrit dans le ventre des femmes belles et féminines.

Je regardai mon Maître. Comme il était magnifique !

Son collier, je l'avais entendu dire, comptait parmi les colliers les plus recherchés d'Ar.

Lorsqu'il passait dans les rues, les femmes libres se jetaient parfois à ses pieds, arrachant leurs voiles et leurs robes, le suppliant de leur mettre son collier.

C'était un vrai homme.

La liberté n'est pas un prix élevé, se disaient quelques femmes libres de haute naissance, à Ar, même pour dix jours de collier de Clitus Vitellius. Selon elles, l'ennui de la liberté ne vaut pas un bref séjour entre les bras d'un tel homme.

Mais ces femmes, me dis-je, doivent être des esclaves-nées, bien qu'elles soient juridiquement libres, contrairement à moi. Si ce sont des esclaves-nées, me demandai-je, ne devraient-elles pas être asservies ? Pourquoi les esclaves-nées ne seraient-elles pas esclaves ? Peut-il être mal d'asservir une esclave-née ? N'est-ce pas ce qu'elles veulent ? Je regardai

mon Maître. Quelle femme, me demandai-je, ne serait pas l'esclave-née d'un tel homme ? C'était un maître-né. Toute femme, à mon avis, face à un tel homme, serait une esclave-née. Presque toutes les femmes, me semblait-il, confrontées à un tel homme, sentiraient qu'elles sont des esclaves-nées.

Cela expliquerait pourquoi les femmes d'Ar se tordaient sur leur couche comme des chiennes en chaleur en pensant à Clitus Vitellius. Dans le noir, se souvenant de sa démarche, de son regard, de ses membres, elles le reconnaissaient comme leur maître.

« Préparez-vous à courir, Esclaves ! » cria un paysan.

Je regardai mon Maître. La chaleur qui avait envahi mes cuisses me donnait envie de courir vers lui, mais je n'osais pas quitter la ligne.

Plus tôt, dans le courant de l'après-midi, Thurnus m'avait excitée et personne ne m'avait satisfaite.

J'avais passé l'après-midi dans le désespoir de l'esclave.

J'avais envie de courir vers mon Maître.

Je n'osais pas quitter la ligne.

Je regardai mon Maître. Je me demandai si, bien qu'originaire de la Terre, j'étais une esclave-née.

Comme j'avais envie qu'il me prenne !

Clitus Vitellius, en dépit des désirs des femmes d'Ar, n'avait jamais pris de Compagne.

Je ne pensais pas qu'il le ferait. C'était Clitus Vitellius. Il préférait les esclaves.

Il mettrait toujours un collier à ses femmes. Je l'aimais.

« Lorsque la torche sera abaissée, » cria un paysan, levant une torche allumée dans le feu, « vous courrez ! »

— « Oui, Maître, » répondîmes-nous.

— « La torche sera ensuite plantée dans la terre, » expliqua-t-il. « Lorsqu'elle sera fixée au sol, vous aurez deux cents battements de cœur d'esclave ! » Il montra une Esclave de Paysan qui se tenait à proximité. C'était une fille d'origine paysanne qui, deux ans auparavant, avait été capturée par un Marchand d'Esclaves dans un village situé à deux cents pasangs en direction de l'ouest. Thurnus l'avait achetée à Ar et l'avait ramenée, la corde au cou, derrière son chariot. Elle avait les chevilles fortes, était blonde, assez jolie, avec des hanches larges et des yeux bleus. Un des hommes de mon Maître se tenait derrière elle, la main gauche sur son bras gauche. Sa main droite était glissée sous sa courte tunique de laine. Il compterait les battements de son cœur. Elle était pieds nus. Au cou, enroulée deux fois, nouée, elle avait une corde grossière. Je regardai la corde. Elle lui serrait le cou. C'était ainsi que Thurnus marquait ses femmes. Je supposai que le cœur d'une telle femme devait être lent et fort.

« Ensuite, vous serez poursuivies ! » termina le paysan.

En comptant le temps qu'il faudrait pour planter la torche dans le sol et les deux cents battements de cœur, j'estimai que nous aurions environ trois minutes d'avance sur nos poursuivants. Je regardai la femme. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Cela me contraria. Elle était excitée par la main de l'homme de mon Maître sur sa chair. Elle se serra légèrement contre lui. Son cœur battait sans doute, à présent, plus rapidement. C'était, après tout, une fille asservie, comme nous. Pourquoi ne comptaient-ils pas cent battements du cœur d'un bosk ? Son excitation sexuelle et la proximité de l'homme de mon Maître risquaient de diminuer considérablement notre avance. Je décidai alors de compter sur une avance légèrement supérieure à deux minutes. En outre, elle lui appartiendrait pour la nuit, lorsqu'il aurait compté en utilisant son corps comme horloge. Il n'était pas surprenant qu'elle fût excitée. Cela ne me parut pas juste. Mais je ne me plaignis pas. Les hommes décident ce

qui est juste et injuste et, de toute manière, font exactement ce qui leur plaît. Les femmes doivent accepter leurs décisions. Les hommes décident ; les femmes se soumettent. Les uns sont les maîtres, les autres les esclaves.

« Je ne veux pas courir pour les jeunes paysans, » dit Perle d'Esclave. « J'étais libre. »

— « Moi aussi, j'étais libre, » lui répondis-je.

— « À présent, tu es une esclave, » dit Perle d'Esclave.

— « Et toi aussi ! » fis-je sèchement.

— « Perle d'Esclave a-t-elle encore envie d'être fouettée ? » cria Lehna.

— « Non, Maîtresse, » répondit hâtivement Perle d'Esclave. Perle d'Esclave avait peur de Lehna. Pour l'essentiel, elle avait été placée sous la responsabilité de Lehna presque dès les premiers moments de sa capture. Elle était généralement enchaînée devant Lehna, dans la Chaîne, et c'était sous la direction de Lehna qu'elle exécutait les tâches qui lui étaient assignées.

Après la capture de Dame Sabina, nous avions regagné le camp secret où mon maître barbare m'avait conduite à l'origine. Dans le camp secret, la nuit de notre arrivée, Dame Sabina avait été dévêtue et jetée sur le dos, la tête en bas, sur le tronc blanc incliné auquel elle avait été, comme cela m'était arrivé, solidement attachée. Quand le fer fut retiré de sa chair brûlée, marquée, elle était devenue, conformément aux intentions des habitants d'Ar, et à celles de mon Maître, politiquement sans valeur. Elle n'était plus qu'une esclave. Elle fut détachée et jetée, femme asservie, aux pieds de mon Maître.

« Nous devons te donner un nom, » dit-il. « Sabina... Sabina... » fit-il, comme s'il réfléchissait à une idée. « Ah, » fit-il ensuite, « il semble que ton ancien nom comporte une excellent nom d'esclave. »

— « Oh, non, non, non, Maître ! » sanglota-t-elle.

— « Ton ancien nom, » reprit-il, « était trompeur. Il semblait être un nom de femme libre, pourtant, à l'intérieur, déguisé, comme nous le comprenons à présent, il cachait secrètement ton nom véritable. Très rusé, Esclave mais, à présent, tu es percée à jour et tu porteras ton nom véritable, qui te convient parfaitement et qui, désormais, par la volonté du maître, sera le tien. »

— « Je t'en prie, Maître ! » sanglota-t-elle.

— « Tu t'appelles Bina, » déclara-t-il.

Elle se cacha le visage dans les mains et pleura. Le mot « Bina » en goréen, signifie : Perle d'Esclave.

« Qu'on mette la Sirik à Perle d'Esclave ! » ordonna mon Maître. Rapidement, la nouvelle esclave de mon Maître fut emprisonnée dans la Sirik légère et brillante.

Ces chaînes lui allaient bien. Je n'avais jamais porté la Sirik.

Elle s'agenouilla devant le maître, nue, prisonnière de la Sirik. Elle le regardait. Sa cuisse, récemment marquée, portait la marque ordinaire des esclaves goréennes, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : « Kajira », qui signifie : Esclave. Elle tremblait. Elle n'était plus différente des milliers de femmes qui partageaient sa condition, celle de l'asservissement absolu.

« Salut, Perle d'Esclave, » dit mon Maître.

— « Salut, Maître, » dit-elle, répondant à son nom, ce qu'elle était obligée de faire.

Mon Maître la regarda et sourit. Elle leva la tête vers lui, tremblante. C'était son maître.

— « Peut-être te souviens-tu, Perle d'Esclave, » dit mon Maître, « que, il y a quelques heures, le soir, une femme libre a durement et longuement puni une esclave. »

— « Vous savez ? » demanda-t-elle.

— « Nous avons vu, tandis que nous surveillions le camp, » lui apprit-il. Il regarda la femme à genoux, prisonnière de la Sirik. « La correction fut bien appliquée, » ajouta-t-il.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « Le crime de l'esclave, si mes souvenirs sont exacts, » reprit mon Maître, « était d'avoir désiré la caresse d'un homme. »

Lehna se tenait un peu à l'écart. Elle était bien droite, esclave séduisante.

— « Oui, Maître, » répondit Perle d'Esclave.

— « La femme libre, » reprit mon maître, « a, depuis, été asservie. En fait, elle est à présent dans ce camp. »

— « Oui, Maître, » dit Perle d'Esclave.

— « L'esclave qu'elle a battue est également dans ce camp, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » admit Perle d'Esclave. Elle tremblait dans la Sirik.

— « Personnellement, désires-tu la caresse d'un homme ? » s'enquit mon Maître.

— « Oh, non ! Non, Maître ! » s'écria Perle d'Esclave.

— « Ah, » fit mon Maître. « Il semble que, dans ce camp, nous ayons une esclave coupable d'un délit. »

— « Qui, Maître ? » demanda Perle d'Esclave.

— « Toi, » répondit-il.

— « Pas moi ! » s'écria-t-elle.

— « Toi, » répéta-t-il.

— « Quel est mon délit ? » demanda-t-elle.

— « Ne pas désirer la caresse d'un homme, » répondit-il.

Elle le regarda, ébahie.

« Tu vois, » reprit-il, « dans ce camp, pour une femme, c'est un délit de ne pas désirer la caresse d'un homme. » Mon Maître se tourna vers un de ses hommes. « Apporte une badine à Lehna, » dit-il. Il se tourna à nouveau vers Perle d'Esclave. « Tu vas être punie pour ce délit, Esclave, » dit-il.

— « Je suis prête, Maître, » dit Lehna.

— « N'oublie pas cette correction, » reprit mon Maître. « Tu dois désirer les hommes. En outre, apprendre ce que ressent une esclave battue te fera le plus grand bien. Ce que tu as fait à Lehna, elle va, à présent, te le faire. Peut-être, désormais, comprendras-tu mieux ce que tu lui as fait. Peut-être regretteras-tu de ne pas avoir été une bonne Maîtresse. »

— « Elle le regrettera. Maître, » promit Lehna, se passant la langue sur les lèvres.

— « Je te laisse à présent aux tendres soins de Lehna, » dit mon Maître. « Espérons que, dans l'avenir, tes maîtres et maîtresses seront plus doux avec toi que l'était Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus avec ses esclaves. »

— « Ne me laisse pas avec elle, Maître ! » cria Perle d'Esclave. « Elle va me tuer ! Elle va me tuer ! »

— « Ce n'est pas impossible, » reconnut mon Maître. Il s'éloigna d'un pas puis se tourna à nouveau vers Perle d'Esclave, à genoux, terrifiée. « J'espère également, » reprit-il, « que cette correction sera pour toi une initiation utile, compte tenu de tes antécédents et de ta nature, à la condition d'esclave. » Il la regarda avec gravité.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, le regardant.

— « Après avoir été battue, » dit-il, « on te demandera à nouveau si tu désires la caresse d'un homme. Je présume que ta réponse sera alors affirmative. Dans le cas contraire, tu seras à nouveau battue, puis à nouveau, jusqu'à la fin de la nuit. »

— « Ma réponse sera affirmative, Maître, » souffla Perle d'Esclave.

Mon Maître s'éloigna alors, et nous aussi, la laissant avec Lehna.

Plus tard, mon Maître prit Perle d'Esclave par les cheveux.

« Désires-tu, à présent, la caresse d'un homme ? » s'enquit-il.

— « Oui, oui, oui, oui, Maître, » sanglota-t-elle.

On lui retira alors la Sirik.

— « Va voir les hommes, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle alla, à quatre pattes, vers les hommes. Elle tendit la main à l'un d'entre eux et le regarda, les yeux pleins de larmes.

« S'il te plaît, Maître, caresse Perle d'Esclave, » supplia-t-elle.

Il la prit par les cheveux et la traîna dans l'obscurité. Nous ne nous couchâmes pas, cette nuit-là, avant que Perle d'Esclave ait mendié les caresses de tous les hommes de mon Maître. Il fut le dernier à accéder à ses suppliques. Quand il en eut terminé avec elle, il lui remit la Sirik et la jeta contre la paroi de la falaise. Eta alla près d'elle et, la couvrant avec une couverture de rep, la consola.

« Pauvre esclave, » dit Eta.

Ensuite, nous allâmes dormir.

« Courez ! » cria l'homme, abaissant la torche.

Nous partîmes, nous éparpillant dans toutes les directions.

À une cinquantaine de mètres de la ligne, dans le noir, entre les huttes de paille sur pilotis, je m'arrêtai et, frénétiquement, essoufflée, vêtue de mon Ta-teera, regardai derrière moi.

La torche était déjà enfoncée dans la terre. L'esclave de Thurnus, qui portait la corde de Thurnus au cou en guise de collier, s'appuyait contre l'homme de mon Maître. Sa tête était posée contre son épaule. Ses yeux étaient fermés. La main de l'homme était posée sur son corps, comptant les battements de son cœur. Il comptait à voix haute, mais je n'entendais pas.

Je regardai follement autour de moi puis m'enfonçai davantage entre les huttes, dans le long couloir qui les séparait. Puis mes mains touchèrent les troncs lisses de la palissade entourant le village. Je pressai mon corps et ma joue contre le bois. Je reculai et, les mains toujours sur le bois, levai la tête. Les extrémités pointues des pieux étaient deux mètres cinquante au-dessus de ma tête. Je pivotai sur moi-même et, le dos contre les pieux, regardai l'étroite rue poussiéreuse. J'apercevais les feux, sur la place du village, leur lumière éclairant les visages des hommes assis autour. Je vis les jeunes gens se lever, impatients.

« Il n'y a pas de cachettes, » sanglota Perle d'Esclave, qui se trouvait près de moi.

— « Nous sommes des esclaves, » répliquai-je sèchement ; « nous sommes censées être capturées. »

Je vis quelques jeunes gens se cracher dans les mains et les essuyer sur leurs cuisses. Cela améliorerait leur prise. La chair des femmes glisserait moins entre leurs mains.

Je savais que quelques-uns d'entre eux me désiraient. On avait parié sur celui qui m'emporterait, son esclave pour la nuit, dans le cercle tracé autour de la torche, comme on avait engagé des paris sur les autres filles.

Je vis Chanda entrer dans une hutte.

Perle d'Esclave se mit à courir, suivant le périmètre intérieur de la palissade.

Je la suivis, puis plongeai entre les huttes. Je faillis mourir de peur lorsque j'entendis, à moins d'un mètre de moi, des feulements méchants. Je criai, la main devant la bouche. Des dizaines d'yeux méchants me regardaient fixement, entre les barreaux épais d'une cage à sleens, lesquelles étaient nombreuses dans le village. Mufles et dents étaient pressés contre

les barreaux. Je reculai.

Je courus à nouveau.

Je ne vis ni Maria, ni Eta, ni Lehna. Perle d'Esclave avait fui ailleurs.

Je vis une cheville blanche que ne recouvrait pas un morceau de toile. C'était Donna.

« Tu devrais cacher cette cheville, sinon tu seras rapidement prise, Esclave ! » lançai-je, furieuse, tirant la toile dessus. Donna se fit toute petite, sous la toile. Elle tremblait, les mains sur la tête. Elle était mince, avec de petits seins et de jolies jambes. Elle avait les cheveux et les yeux noirs.

J'entendis un cri, au centre du village. Les chasseurs étaient partis.

« Ne crains rien, Donna, » la rassurai-je. « Tu ne seras pas battue, ou pas beaucoup. Tu ne devras pas servir vraiment. Ce ne sont que de jeunes paysans, et ils ne connaissent rien aux esclaves. »

Puis je m'enfuis, filant dans un passage sombre séparant deux huttes.

J'espérais que ce que j'avais dit à Donna était vrai. J'étais sûre que les jeunes paysans ne connaissaient pas grand-chose aux esclaves. Il leur manquerait vraisemblablement la patience et la compétence permettant de tout obtenir d'une esclave. Je ne pensais pas, par exemple, qu'ils parviendraient à me contraindre à l'extase humiliante de l'esclave. En revanche, ils me faisaient véritablement peur. Ils pourraient fort bien me blesser. Je me souvins de leur rudesse et de la manière dont, avec une exactitude brutale, ils s'étaient fait une idée de ma chair. J'étais beaucoup plus petite et faible qu'eux, et ils seraient fous de désir. Ils pourraient se montrer très brutaux avec moi. Je n'étais pour eux, après tout, qu'un animal. Ils pourraient se partager mon corps. Ils pourraient me fouetter avec des cordes, si l'envie leur en prenait.

J'entendis un jeune homme passer en courant. Je me tassai dans l'ombre, accroupie entre les pilotis d'une hutte.

Je ne voulais pas qu'ils me prennent. J'étais prisonnière de la palissade. Il n'y avait pas de cachettes.

J'entendis une femme hurler, sur ma droite, au loin. Ils en avaient pris une. J'ignorais qui.

Je ne voulais pas qu'on me passe la corde au cou. Je ne voulais pas être traînée dans le cercle de la torche, fille prise.

Deux jeunes gens approchèrent avec des torches. Je me cachai entre les pilotis.

Peu après leur passage, le sleen d'une cage se mit à glapir et feuler. Ils coururent vers la cage. Le sleen avait été dérangé. Peut-être par une femme.

Deux autres jeunes hommes approchaient, l'un d'entre eux levant une torche. Je me tassai entre les pilotis, retenant mon souffle. Ils passèrent.

Je les vis s'arrêter près d'une hutte, à plusieurs mètres de moi. Celui qui avait la torche la leva. Elle éclaira ce qui semblait être un tas de toiles. Ils s'immobilisèrent de part et d'autre de la pile de toiles. Cruellement, ils restèrent sans bouger. Donna avait certainement entendu leurs pas. Ils ne s'étaient pas éloignés. Elle devait, terrifiée, se douter que sa position était connue. Pourtant, elle ne pouvait en être certaine. Comme elle devait être misérable, tassée sous la toile, comme elle devait être tendue, terrifiée et inquiète ! Cruellement, ils restèrent immobiles pendant une minute. Elle devait entendre les craquements de la torche. Savaient-ils où elle était ? Ils restèrent encore puis, ayant échangé un regard, l'un d'entre eux, soudain, avec un cri, poussa la pile de toiles. Glapissant de désespoir, Donna fut soulevée par une cheville et un bras, au-dessus de la tête du jeune homme qui l'avait prise. Elle se débattit, impuissante, privée de tout point d'appui.

« Capture ! » cria le jeune homme.

« Capture ! » cria un autre jeune homme, venant de la direction des cages de sleens où le sleen, quelques instants plus tôt, avait glapi et feulé, révélant son agitation. Il poussait Lehna devant lui, la main gauche sur son bras gauche, la main droite lui serrant le poignet droit et le tordant douloureusement dans le dos. La tenant ainsi, il la poussait devant lui. Sa robe avait été rabattue sur ses hanches. Elle grimaçait de douleur, la tête rejetée en arrière.

« Je t'en prie, Maître, » sanglota Lehna. Lehna était plus imposante que moi. Elle était considérée comme forte. Elle terrifiait Perle d'Esclave. Mais, dans les bras d'un homme, même un jeune homme, elle était négligeable, petite et impuissante, simple esclave dont il pouvait faire ce qu'il voulait. Je me mordis la lèvre. Les hommes étaient nos maîtres. Avec le garçon qui avait capturé Lehna, quatre autres arrivèrent, dont deux avec des torches. Le garçon qui avait capturé Donna la jeta sur son épaule gauche. Sa tête pendait dans son dos. Son bras gauche, lourd, robuste, la maintenait en place.

« Servons-nous de notre prise, » dit un des nouveaux venus.

— « Attache-lui les chevilles, » dit celui qui avait Donna sur l'épaule. Un autre jeune homme, qui avait une corde de trois mètres de long, avec une extrémité de la corde, croisa et attacha les chevilles de Donna, qui était toujours sur l'épaule de son ravisseur.

— « Qui est ton Maître pour la nuit ? » demanda son ravisseur à Lehna. Il lui tordit davantage le bras.

— « Toi ! Toi, Maître ! » cria-t-elle. « Tu es mon Maître pour la nuit. »

— « Mets-lui une laisse à la cheville, » dit le jeune homme qui tenait Lehna.

Un autre garçon lui attacha une laisse à la cheville gauche. La laisse de cheville est cruelle. Elle permet de contrôler efficacement la femme. Le garçon qui avait capturé Donna, à présent qu'elle avait les chevilles attachées, la fit basculer par-dessus son épaule. Elle tomba dans la poussière, derrière lui. Le reste de la corde qui lui attachait les chevilles passait sur son épaule. Elle amortit la chute, comme elle le put, avec les mains. Son ravisseur prit la corde au jeune homme qui la tenait et, la saisissant à une trentaine de centimètres des chevilles attachées de la femme, la souleva légèrement. Elle était à plat ventre.

« Voilà ma prise. » dit-il. Puis, s'adressant à Donna : « Retourne-toi. » Elle se mit sur le dos, ses chevilles attachées se trouvant à présent à une trentaine de centimètres du sol. « Voilà, mes amis, » dit fièrement le jeune homme, « c'est ma prise. »

— « Très belle, » apprécia un jeune homme.

— « Oui, très belle, » souligna son ravisseur. Il était fier de Donna. Je ne le lui reprochais pas. Elle était effectivement belle. Donna était une merveilleuse prise.

— « Je la veux, » dit un jeune homme.

— « Les premiers droits de capture m'appartiennent, » dit le garçon qui avait pris Donna. « Mais je suis généreux, et je partagerai ma prise avec vous. » Cette nouvelle fut accueillie par les acclamations des jeunes gens. Donna se débattit, mais elle ne pouvait rien faire, couchée sur le dos et les pieds en l'air.

— « Et ma prise ? » demanda le jeune garçon qui avait capturé Lehna près de la cage au sleen.

— « Comment pouvons-nous savoir si elle est jolie ? » s'enquit un garçon.

— « Ainsi ! » répondit un autre, arrachant le vêtement que Lehna avait sur les hanches. Il y eut des rires. Elle était très belle.

— « Mais elle est debout, » protesta le premier garçon.

— « Sur le dos ou sur le ventre ? » demanda le ravis-sur de Lehna.

— « Les deux ! » crièrent les autres.

Adroitement, avec la laisse de cheville, le jeune homme exposa la beauté de Lehna sur les modes lascifs de l'horizontalité. Certains Goréens prétendent que la beauté d'une femme ne peut être correctement jugée que lorsqu'elle est couchée aux pieds d'un homme. Les garçons poussèrent des cris de plaisir et se frappèrent les cuisses. Donna, alors, hurla lorsqu'un garçon la retourna. Son vêtement lui fut arraché. Ses chevilles étaient toujours attachées.

— « Allons au cercle de la torche ! » cria un jeune homme.

— « Debout, Esclave ! » ordonna le garçon qui avait capturé Lehna. Elle se leva péniblement, couverte de poussière.

— « Il y en a d'autres à prendre, » fit remarquer un garçon. Je savais qu'une femme avait été prise ; je l'avais entendue crier ; j'ignorais qui c'était ; je savais à présent que Lehna et Donna avaient été capturées ; s'il en restait trois, une autre avait également été capturée. J'ignorais aussi qui c'était.

— « Conduisons celles-ci dans le cercle de la torche, » proposa un jeune homme, « attachons-les bien et chassons les autres. »

Les ravisseurs hésitèrent.

— « Vous pouvez mettre vos marques sur celles-ci, avec du charbon de bois, » indiqua un jeune homme, montrant Donna et Lehna.

— « Très bien, » dit un ravisseur.

— « D'accord, » opina l'autre.

Lehna fut emmenée, par sa laisse de cheville, qui était également attachée à son poignet gauche, et que tenait un jeune homme. Le ravisseur de Donna la traîna dans la poussière par la corde qui lui immobilisait les chevilles. Je vis le groupe, poursuivants et captives, disparaître dans la rue.

Je frémis, dans l'ombre, entre les pilotis. Je ne voulais pas être capturée.

Un plan audacieux germa dans mon esprit. Je partis dans l'obscurité. Je restai dans les ombres. J'avançai furtivement. Parfois, je rampai. Autant que possible, je restai entre les pilotis des huttes. Par deux fois, des jeunes gens avec des torches passèrent très près de moi. Je reculai dans l'ombre. Puis je me jetai à plat ventre. À moins de dix mètres de moi, j'aperçus Chanda, courant frénétiquement. Elle fuyait dans une rue voisine. Elle avait une corde à un poignet. C'était une chaîne de poignet, attachée à son poignet droit, avec une boucle destinée à la tenir. Je restai immobile. Derrière elle, un instant plus tard, portant des torches, arrivèrent deux jeunes hommes.

« Je l'ai vue le premier, dans la hutte, » dit l'un d'entre eux.

— « J'ai été le premier à la jeter à terre et à lui passer ma corde, » dit l'autre.

Le premier jeune homme leva sa torche et regarda autour de lui.

— « Ne nous disputons pas, » proposa-t-il. « Continuons de la chercher. »

— « Très bien, » accepta l'autre.

À mon avis, des Guerriers n'auraient pas perdu une femme de cette manière. Les femmes n'échappent pas aux Guerriers.

J'espérai que Chanda leur échapperait.

Je continuai mon chemin. Je restai le plus possible sous les huttes. En outre, il m'arriva souvent de ramper. Je ne voulais pas laisser les empreintes de petits pieds d'esclave. À un moment donné, je criai presque de désespoir car le chemin de la destination que je désirais atteindre se trouvait de l'autre côté d'une rue obscure au bout de laquelle, à une centaine de mètres, j'apercevais la place centrale du village où, autour des feux, étaient assis des hommes, des villageois, mon Maître et ses hommes. À plat ventre, je traversai cette rue puis, soulagée, me glissai à nouveau sous les huttes, dans l'ombre.

Pendant quelques instants, je fus à nouveau en sécurité.

Finalement, subrepticement, rampant dans l'obscurité, j'atteignis la partie du village que j'espérais atteindre, cette partie du village où mon Maître et ses hommes avaient installé leur camp. Je rampai parmi les fourrures, dans le noir. Les tentes n'avaient pas été montées.

J'entendis une femme sangloter et trébucher.

« Dépêche-toi, Femelle ! » entendis-je.

— « Oui, Maître, » entendis-je.

Je n'osai pas bouger. C'est à peine si j'osai respirer. Je restai aussi petite, silencieuse et immobile que possible. Quelques silhouettes, trois, passaient, quelques mètres sur ma droite. Peut-être m'auraient-elles vue, si elles avaient regardé. Lorsqu'elles passèrent, je levai très légèrement la tête. Elles avaient contourné la limite de notre camp, entre lui et la palissade, et se dirigeaient à présent vers le centre du village. Je regardai. Chanda avait à présent les mains attachées dans le dos, la boucle de la corde ayant été utilisée à cet effet. Elle était penchée. Elle trébuchait. Sa robe avait été rabattue sur ses hanches. Elle pleurait. Un jeune homme la tenait par les cheveux. Il la poussait. Ils ne se montraient pas patients avec elle. On la traînait par les cheveux. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Elle les avait irrités en s'enfuyant. De toute évidence, ils lui feraient payer sa témérité. Les hommes n'aiment pas que les esclaves leur déplaisent. J'espérai qu'elle ne serait pas trop durement battue. Je les vis la conduire dans le cercle de la torche. Là, ils lui attachèrent les poignets et les chevilles. Ils marquèrent également son corps avec du charbon de bois, prenant probablement possession d'elle pour la nuit.

Je me glissai dans les fourrures de mon Maître. Pour la première fois, à ce moment-là, je respirai plus librement.

J'entendis deux jeunes gens crier.

« Combien de tarsks femelles sont encore en fuite ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Deux, » répondit l'autre.

J'ignorais quelle était celle qui n'avait pas été capturée.

Je me lovai dans les couvertures de mon Maître, me couvrant la tête. Je ne pensai pas qu'on me trouverait à cet endroit. Qui croirait qu'une femme pût avoir l'audace de se cacher dans les fourrures de son Maître ? En outre, je ne pensais pas que les jeunes paysans oseraient fouiller les fourrures des guerriers. Ils tenaient à la vie. Je me sentis en sécurité. C'était probablement le seul endroit sûr du village. J'étais très contente de moi. J'aimais l'odeur du corps de mon Maître, qui était dans les fourrures, m'entourant de passion. L'aura de sa propriété m'enveloppait.

J'entendis des cris et restai parfaitement immobile. J'entendis les jeunes gens crier de plaisir et de triomphe. Quelques instants plus tard, je me risquai à regarder. Ils avaient pris une autre femme. Pensaient-ils qu'elle s'échapperait ? C'était Perle d'Esclave. Ils la portaient dans le cercle de la torche. Elle était sur l'épaule d'un jeune paysan trapu. Elle était attachée aux chevilles, au-dessus des genoux, au niveau des bras et, naturellement, elle avait les poignets liés dans le dos. En outre, un garçon marchait devant elle avec une corde qui lui était passée au cou, et un autre marchait derrière, tenant une corde attachée à sa cheville gauche. Il y avait plusieurs garçons dans le groupe. Quelques-uns, apparemment, l'avaient rabattue comme une femelle effrayée de tabuk.

J'étais à présent la seule esclave qui leur ait échappé. J'étais fière de mon ingéniosité et de ma ruse.

Pendant plus d'une ahn, je restai tranquillement dans les fourrures. Parfois, les jeunes chasseurs venaient à proximité, mais ils ne molestèrent pas notre camp, n'y pénétrèrent

même pas. L'un d'entre eux y pénétra bien de deux ou trois mètres, avec une torche, mais je restai parfaitement immobile. Il ne déplaça pas les fourrures de mon Maître, ni celles de ses hommes.

Je restai bien au chaud dans les fourrures, heureuse. Je leur avais échappé. Je supposai que mon Maître ne serait peut-être pas content que je me sois cachée dans ses fourrures. Si tel était le cas, je supposai que je serais attachée et fouettée. Pourtant, je ne pensais pas qu'il s'opposerait à mon audace et à mon ingéniosité. Je savais que mon Maître voyait à travers moi, son esclave, comme à travers une vitre, mais il me semblait que moi aussi, au cours des semaines passées, j'avais davantage pris conscience de lui et j'étais devenue capable de deviner son humeur et ses réactions. Il me semblait que je connaissais mieux mon Maître. Deux jours auparavant, j'avais senti, en le regardant, qu'il avait davantage envie de vin que de Paga. J'étais allée chercher du vin et m'étais agenouillée devant lui.

« L'esclave peut-elle te proposer du vin, Maître ? » avais-je demandé.

Il avait paru un instant stupéfait. Puis il avait dit :

— « Oui, Esclave. » Et il avait accepté du vin.

Parfois, je sentais ses yeux sur moi. Un jour, au petit matin, alors que j'étais enchaînée avec les autres esclaves, je m'éveillai sans montrer que j'étais réveillée. Les yeux à demi fermés, j'avais vu qu'il se tenait près de moi. La veille au soir, il m'avait touché les cheveux, presque tendrement. Puis, comme furieux contre lui-même, il m'avait violemment giflée et m'avait envoyée demander du travail à Eta. Je n'avais pas été mécontente.

Les fourrures furent violemment écartées.

« Je savais que je te trouverais là, » dit-il.

— « J'espère que le Maître n'est pas mécontent de son esclave ? » dis-je.

La veille au soir, il m'avait touché les cheveux, presque tendrement. Puis, comme furieux contre lui-même, il m'avait violemment giflée et m'avait envoyée demander du travail à Eta. Je n'avais pas été mécontente, malgré ma lèvre coupée. Ce matin, je m'étais agenouillée devant lui.

« Je supplie d'être prise, » avais-je dit. Il m'avait regardée, furieux.

— « Prends-la, » avait-il dit à un soldat qui passait. Puis, furieux, il était parti. Dans les bras du soldat, je souriais. Je crois que j'avais troublé mon Maître. Je crois qu'il luttait contre les sentiments, le désir que je lui inspirais. Puis j'avais involontairement crié sous l'effet du plaisir et m'étais désespérément cramponnée au soldat, avec les ongles, et la pensée de mon Maître avait été chassée de mon esprit tandis que le soldat me conduisait à l'orgasme dévastateur de l'esclave.

« Je devrais peut-être te faire fouetter, » dit mon Maître.

— « Mon Maître fera comme il le veut, » répondis-je.

Il n'avait pas aimé la manière dont je m'étais abandonnée au soldat, mais je n'avais pas pu m'en empêcher.

« Esclave, » avait dit, plus tard, mon Maître, debout près de moi.

— « Oui, Maître, » avais-je dit, le regardant. « Je suis une esclave. »

Il s'était éloigné, furieux, et avait ordonné à Maria de servir son plaisir.

À présent, debout près des fourrures, il se débarrassa de sa tunique.

— « Quitte ton Ta-teera, » me dit-il.

Je m'assis, le détachai et le passai par-dessus ma tête, le posant un peu plus loin. Il me rejoignit dans les fourrures, nous couvrant avec.

J'entendis des cris, qui me parurent lointains, venant du cercle de la torche, où les paysans s'amusaient cruellement avec les belles captives.

Puis je fus dans les bras de mon Maître. Je gémis de plaisir.

Je sentis les yeux de mon Maître sur moi.

— « Vas-tu me donner aux jeunes paysans ? » demandai-je, inquiète, dans le noir.

Je ne voulais pas qu'on me mette la corde au cou et que l'on me traîne, femme capturée, dans le cercle de la torche. Ils seraient furieux que je leur aie échappée. Je ne savais pas ce qu'ils me feraient.

— « Non, » répondit-il dans le noir.

— « Dans ce cas, » dis-je, respirant plus facilement, « je leur ai échappé. »

— « Mais, à moi, tu ne m'as pas échappé, » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je, me serrant plus fort contre lui, « à toi je ne t'ai pas échappé. »

— « Tu as bien couru, » apprécia-t-il. « Et tu es audacieuse. Il fallait de l'audace pour se cacher, sans y avoir été invitée, dans les fourrures de ton Maître. Pour une telle audace, une esclave pourrait être battue. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Mais l'audace me plaît, chez les esclaves, » souligna-t-il. « Une femme audacieuse peut imaginer des plaisirs merveilleux, à l'intention de son Maître, auxquels une femme plus timide n'oserait même pas penser. »

— « Oui, Maître, » dis-je effrayée.

— « En outre, » ajouta-t-il, « la nature de ta fuite et le choix de ton refuge indiquent une grande intelligence. »

— « Merci, Maître, » répondis-je.

Il posa les mains sur les côtés de ma tête.

— « Tu es très intelligente, » insista-t-il. « Pour une femme et une esclave, » ajouta-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je. Quel monstre c'était ! Et, pourtant, je sentais que j'étais effectivement beaucoup moins intelligente que lui, et que la majorité des Goréens que j'avais rencontrés. Les Goréens sont exceptionnellement forts, vigoureux et intelligents.

Parfois, cela me mettait en colère. Parfois, cela me faisait plaisir.

Je ne me sentais pas inférieure à la majorité des Goréennes que j'avais rencontrées, qu'elles soient esclaves ou libres. Leur intelligence, à mon avis, était statistiquement comparable à celle des femmes de la Terre. En ce qui concerne les esclaves de mon Maître, il me semblait que seule Eta m'était supérieure.

— « J'aime les esclaves très intelligentes, » conclut mon maître.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Puis je criai et me cramponnai à lui, les lèvres entrouvertes, car il m'avait touchée.

— « Tu sautes comme une femelle de tarsk, » releva-t-il.

Je me mordis la lèvre.

« C'est parce que tu es intelligente, » souligna-t-il. « Je suppose que tu l'ignorais, » ajouta-t-il, « puisque tu es de la Terre. »

Je fus incapable de répondre, à cause des sensations qu'il provoquait en moi.

« Les corps intelligents, » expliqua-t-il, « réagissent beaucoup mieux. Ton intelligence te rend d'autant plus esclave. »

Je me serrai contre lui.

« Je suis content de posséder des femmes intelligentes, comme toi, » assura-t-il. « Les femmes intelligentes font d'excellentes esclaves, » fit-il observer.

— « Je t'en prie. Maître, » dis-je, « je ne peux pas te résister. »

— « Tais-toi ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « Il est plus agréable de les contrôler et de les dominer que les femmes stupides, » reprit-il. « Les posséder est plus stimulant. Elles procurent davantage de satisfactions. »

— « Oui, Maître, » dis-je. « Oui, Maître. »

— « En outre, » reprit-il, « on profite davantage de leur possession que de celle de femmes plus ordinaires. Elles sont plus éveillées, plus adroites, plus imaginatives, plus inventives. Une femme intelligente peut faire de nombreuses choses et les faire mieux qu'une femme ordinaire. Elle obéit rapidement aux ordres ; elle apprend vite. Ses performances, dans leur complexité et leur profondeur, sont parfois brillantes. Elle apprend et ne cesse jamais d'apprendre, dans son intelligence et sa sexualité, comment plaire aux hommes. En outre, dans la profondeur de ses émotions, de ses sentiments et sensations, ceux-ci étant liés à son intelligence, il est plus facile de la manipuler et de l'exploiter. »

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je, « prends-moi. »

— « Reste immobile ! » dit-il, « ne bouge pas un seul muscle. »

Je serrai les dents.

— « Oui, Maître, » soufflai-je. Tout mon être voulait hurler et exploser. Je restai absolument rigide. J'avais envie d'exploser. Je n'étais pas autorisée à bouger.

— « De plus, » continua-t-il, « une femme intelligente, très intelligente, comme toi, est capable de comprendre véritablement son asservissement. Une femme ordinaire n'a pas nettement conscience de sa relation à l'asservissement. Elle sait qu'elle est une esclave. Elle admet l'institution et connaît sa réalité juridique. Les chaînes lui sont familières et elle les a portées ; elle connaît le fouet et ses effets. Mais comprend-elle véritablement son asservissement ? »

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, à peine capable de parler, « mais toute femme esclave comprend véritablement son asservissement. »

— « Est-ce vrai ? » demanda-t-il.

— « Dans son ventre, » dis-je, « toute femme esclave connaît l'asservissement. Cela n'a rien à voir avec l'intelligence, mais seulement avec la condition de femme et d'esclave. Être possédée provoque un indescriptible sentiment d'impuissance dans le ventre. Il n'est pas utile d'être intelligente pour éprouver cette émotion, réagir et sentir. »

— « Peut-être, » admit-il.

J'eus envie de hurler.

— « Je t'en prie, Maître, » dis-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, obéissant.

Je restai rigide. Les jeunes paysans auraient-ils pu être plus cruels ?

— « Ne crois-tu pas, » demanda-t-il, « que les femmes ordinaires confondent l'esclavage avec les chaînes et le fouet ? »

— « Non, Maître, » dis-je. Je gémis, abandonnée. « Je ne suis pas enchaînée, » poursuivis-je. « Je ne suis pas fouettée. Mais je ne pourrais pas être plus esclave si jetais enchaînée ou si jetais attachée au poteau et fouettée. Je suis complètement en ton pouvoir. Je n'ose même pas bouger. Je suis obligée d'obéir. N'importe quelle femme, à ma place, comprendrait. »

— « Mais peut-être, » estima-t-il, réfléchissant, « ta compréhension de ton asservissement, en vertu de ton intelligence, de ta sensibilité, est-elle plus intense, plus riche et plus profonde que celle d'une femme ordinaire ? »

— « Peut-être, Maître, » dis-je. « Je ne sais pas. »

— « Souhaites-tu être autorisée à bouger ? » s'enquit-il.

— « Oui, » sanglotai-je. « Oui, oui ! »

— « Mais tu n'es pas encore autorisée à bouger, » dit-il.
— « Oui, Maître, » sanglotai-je.
— « C'est agréable de posséder une jolie femme de la Terre telle que toi, » assura-t-il.
— « Oui, Maître, » répondis-je.
— « À qui appartiens-tu ? » demanda-t-il.
— « À toi ! À toi, Maître, » répondis-je.
— « Mais tu es de la Terre, » rappela-t-il. « Comment peux-tu appartenir à un homme ? »
— « Je t'appartiens, Maître, je t'appartiens ! » m'écriai-je.
— « Depuis quelques semaines, » reprit-il, « tu commences à me troubler. »
— « Maître ? » demandai-je.
— « Ne bouge pas ! » dit-il.
— « Non, Maître, » sanglotai-je.
— « Je ne comprends pas, » s'étonna-t-il. « C'est très étrange. Aujourd'hui, je me suis mis en colère contre toi alors que tu t'étais simplement conduite comme une esclave. »
Il faisait allusion au fait que je me sois abandonnée au soldat, dans la matinée.
— « Je suis une esclave, Maître, » dis-je. « Je n'ai pas pu m'en empêcher. »
— « Je sais, » fit-il. « Dans ce cas, pourquoi suis-je en colère ? »
— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je.
Il me toucha et je criai.
— « Ne bouge pas ! » dit-il.
— « Aie pitié de ton esclave, Maître, » suppliai-je. Par sa caresse, il avait une fois de plus conduit mes sensations jusqu'au point où j'avais envie de me tordre et de hurler, pourtant, je devais rester parfaitement immobile.
— « Tu ne comptes pas, » dit-il.
— « Non, Maître, » répondis-je.
— « Tu es une esclave sans intérêt, » ajouta-t-il.
— « Oui, Maître, » dis-je.
— « Tu peux être achetée et vendue sur n'importe quel marché, » souligna-t-il, « pour une poignée de pièces en cuivre. »
— « Oui, Maître, » dis-je.
— « Dans ce cas, » demanda-t-il, « comment se fait-il que je m'occupe de toi ? »
— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je.
— « Tu peux bouger, Esclave, » concéda-t-il. Incapable de retenir un cri, je me pressai contre lui. « Tu vois, » releva-t-il, « les femmes de la Terre sont des esclaves-nées. »
— « Oui, Maître, » sanglotai-je.
— « De toute évidence, tu es une femme ordinaire, » conclut-il.
— « Oui, Maître, » répondis-je. Je pleurais doucement. Je me mis à le lécher, sous le menton, et à l'embrasser.
Je m'accrochais à lui. Je pleurais, riais, me tortillais, le serrant.
— « Seulement une femme ordinaire, » reprit-il. « Seulement une esclave ordinaire. »
Je posai ma joue trempée de larmes sur sa poitrine dure, le serrant. Je sentais les poils de sa poitrine entre son corps et la douceur de ma joue.
— « Oui, Maître, » soufflai-je.
— « Tu n'as même pas de nom, » rappela-t-il.
— « Non, Maître, » répondis-je.
— « Quelle est l'importance d'un animal sans nom ? » s'enquit-il.
— « Nulle, Maître, » répondis-je.

— « En quoi peux-tu être intéressante ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Pourtant, tu es un joli petit animal, » reprit-il.

— « Merci, Maître, » dis-je.

— « Je vais te conquérir, » affirma-t-il.

— « Tu m'as conquise depuis longtemps, » dis-je.

— « Je vais te conquérir à nouveau, » déclara-t-il.

— « Chaque fois que tu me regardes ou que tu me touches, » dis-je, « je suis conquise à nouveau. » Je sentais sa poitrine sous ma joue. Je le serrais, dans le noir. « Je suis ta conquête, totalement et complètement, Maître, » repris-je. « Je suis ton esclave. »

— « Peut-être mon esclave devrait-elle avoir un nom ? » estima-t-il.

— « Comme veut le Maître, » répondis-je.

Il me prit par les épaules, me souleva et me tourna. Il me mit sous lui. Je sentis les fourrures et le sol, sous mon dos. Je sentis ses bras autour de moi. Je gémis tandis que mon corps le recevait et le serrait.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je. J'avais envie de m'abandonner.

— « Je vais te donner un nom, » dit-il.

Je restai couchée dans le noir, prisonnière de la puissance de ses bras, attendant de savoir qui je serais.

« Le nom, » reprit-il, « comme tu es une femme ordinaire et sans valeur, doit être un nom sans importance, commun et simple, convenant à une femme dépourvue de valeur, une esclave marquée, ignorante, telle que toi. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Tu es même une Barbare, » rappela-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il y a des hommes qui aiment demander aux femmes barbares de faire leurs tours, » dit-il.

— « Demande-moi de faire mes tours, Maître, je t'en supplie ! » Je pleurais.

— « Ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je. J'avais envie de m'abandonner à lui. J'étais sur le point de m'abandonner, mais il ne m'autorisait pas à bouger. C'était comme si j'allais éclater.

— « Personnellement, » dit-il avec un sourire, « j'aime demander aux femmes, qu'elles soient barbares ou civilisées, de faire leurs tours. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu, » s'enquit-il, « que dans les affres de l'orgasme d'esclave, il n'y a pas de différence entre une femme barbare et une femme civilisée ? »

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « C'est intéressant, » reconnut-il. « Dans l'orgasme de l'esclave, elles sont convulsivement identiques. »

— « Nous sommes toutes des femmes, seulement des femmes, » dis-je, « dans les bras de nos Maîtres. »

— « C'est probablement la raison, » fit-il.

— « Permets-moi de m'abandonner ! » suppliai-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je, les dents serrées. Je lui appartenais tellement ! Pourquoi me refusait-il ?

— « Tu parles goréen avec un accent, » fit-il remarquer.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Pardonne-moi, Maître, » suppliai-je.

— « N'y change rien, » précisa-t-il. « Ton accent te va bien. Il te rend différente et plus intéressante. »

— « Peut-être est-ce ce qui plaît au Maître, chez son esclave ? » avançai-je.

— « Peut-être, » admit-il, « mais j'ai déjà possédé des Barbares. »

— « D'autres femmes de la planète Terre ? » soufflai-je.

— « Bien entendu, » répondit-il. « Ne bouge pas ! »

— « Non, Maître, » dis-je. Soudain, je détestai ces autres femmes du plus profond de mon cœur. Comme j'étais jalouse et furieuse !

— « La petite esclave est en colère, » releva-t-il. « Ne bouge pas ! »

— « Non, Maître, » dis-je.

Je restai dans le noir, entre ses bras, essayant de ne pas bouger.

« Que sont devenues les femmes de la Terre que tu as possédées avant moi, Maître ? » demandai-je.

— « L'esclave a-t-elle reçu l'autorisation de parler ? » s'enquit-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. « L'esclave peut-elle parler ? »

— « Oui, » répondit-il.

— « Tu as possédé d'autres femmes de la Terre, » dis-je. « Où sont-elles ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-il.

— « Qu'as-tu fait d'elles ? » demandai-je.

— « J'ai eu cinq femmes de ce type, sans te compter, ma chère, » dit-il. « J'en ai donné deux et vendu trois. »

— « Vas-tu me vendre ou me donner ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-il.

Je gémis. Il pouvait faire ce qu'il voulait, bien entendu.

— « T'aimaient-elles ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Peut-être, peut-être pas. »

— « Te disaient-elles qu'elles t'aimaient ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Ce genre de chose est fréquent chez les esclaves. »

— « Pourtant, tu les a données ou vendues ? »

— « Oui. »

— « Comment as-tu pu faire cela, Maître ? » demandai-je.

— « Ce n'étaient que des esclaves, » expliqua-t-il.

Je poussai un gémissement de désespoir. Il pourrait tout aussi facilement se débarrasser de moi.

— « Tu as été cruel, » dis-je, « Maître. »

— « Comment peut-on être cruel avec une esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, » admis-je, « comment peut-on être cruel avec une esclave ? »

— « Tu pleures, » releva-t-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je.

Nous restâmes couchés dans le noir, toujours sans que je sois autorisée à bouger. J'entendis les jeunes paysans qui en terminaient avec mes sœurs d'asservissement. Ensuite, on leur entraverait les chevilles.

— « Quel était ton nom barbare ? » s'enquit-il.

— « Judy Thornton, » répondis-je, « Maître. »

— « Comment es-tu entrée en ma possession ? » demanda-t-il.

— « Tu m'as gagnée dans une bataille, Maître, » lui rappelai-je. « Ensuite, tu as fait de moi ton esclave. »

— « Ah oui, » fit-il. Quel monstre c'était, et moi, terriblement nue et impuissante dans ses bras !

— « Les Barbares ont des noms compliqués, » émit-il.

— « Ce sont deux noms, Maître, » expliquai-je. « Mon prénom était Judy et mon nom était Thornton. »

— « Barbare, » fit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Je n'aime pas ces noms, » dit-il. « Par conséquent, tu ne les porteras pas. »

— « Bien, Maître, » répondis-je. Je supposai que ces noms sonnaient mal à l'oreille goréenne.

— « Quel était le nom de ton maître barbare ? » s'enquit-il.

— « Je ne comprends pas, Maître, » bredouillai-je.

— « Le Barbare qui te possédait, sur la Terre, » précisa-t-il. « Nous pourrons peut-être utiliser son nom. »

— « Mais je n'étais pas possédée, sur Terre, Maître, » dis-je. « J'étais une femme libre. »

— « Les femmes telles que toi sont autorisées à être libres, sur Terre ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Comment les hommes de la Terre sont-ils donc ? » demanda-t-il.

— « Différents des Goréens, Maître, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-il. « Les hommes sont-ils heureux ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Et les femmes sont-elles heureuses ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-il. « Les hommes de la Terre ne te trouvaient-ils pas belle et désirable ? » ajouta-t-il.

— « Ils sont devenus faibles, » expliquai-je. « Je ne savais pas ce que c'était d'être désirée avant de venir sur cette planète. » Je le serrai. « Ce n'est que dans les bras d'hommes véritables, comme toi, que j'ai appris ce que c'est d'être femme. »

— « Tu peux bouger, » m'accorda-t-il.

Avec un cri, je répondis spasmodiquement à ses mouvements.

« Stop ! » dit-il.

— « Maître ! » criai-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

Je pleurai de désespoir. Comme il pouvait être cruel !

— « Non, Maître, » sanglotai-je.

J'en étais arrivée au point où le moindre mouvement supplémentaire aurait provoqué l'expérience sexuelle la plus incroyable et la plus fantastique qu'une femme puisse atteindre, celle où elle se sent psychologiquement et physiologiquement soumise, totalement, complètement et absolument, à un maître, les crises psychologiques et somatiques du spasme de soumission, l'orgasme de l'esclave.

— « Je dois te chasser de mon esprit, » dit-il.

Je gémis.

« Quelle est ta marque ? » demanda-t-il.

— « La fleur des esclaves, le dina ! » criai-je. « Le nom, » avait-il dit, « comme tu es une femme ordinaire et sans valeur, doit être un nom sans importance, commun et simple,

convenant à une femme dépourvue de valeur, une esclave marquée, ignorante, telle que toi. »

« Le dina ! » criai-je.

Il avait commencé ma conquête.

« Permets-moi de m'abandonner ! Permets-moi de m'abandonner, Maître ! » criai-je.

— « Non, » dit-il.

Je hurlai de désespoir. Je m'efforçai de rester immobile.

« Tu vas recevoir un nom, » déclara-t-il.

Je ne pouvais même plus parler.

J'étais la seule dina de ses esclaves. C'était une marque répandue. Souvent, les femmes qui la portaient s'appelaient : Dina. Pour une femme ordinaire, qui ne se distinguait pas des autres, c'était un nom convenable. Il était sans importance. Il était simple. Il était commun. J'étais commune et n'avais que très peu de valeur. Le nom, lui aussi, était commun et n'avait que très peu de valeur. Ainsi, il convenait assez bien à une femme comme moi, une esclave marquée et ignorante telle que moi.

« Tu n'oublieras pas ton nom, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. Je savais comment il m'imposerait le nom.

Il m'avait dit que j'étais sans importance, sans valeur. Je savais que je pouvais être achetée ou vendue pour une poignée de pièces en cuivre.

Je savais quel nom il allait me donner.

Il continua de faire ma conquête.

Finalement, je criai, à bout de résistance.

« Je dois m'abandonner, Maître ! Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne peux pas m'empêcher de m'abandonner à toi ! »

— « Dois-tu t'abandonner, » demanda-t-il, « même si cela peut signifier ta mort ? »

— « Oui, Maître ! » criai-je.

— « Dans ce cas, abandonne-toi, Esclave ! » dit-il.

En criant, je m'abandonnai à lui.

« Tu t'appelles Dina, » dit-il en riant, sa voix semblable à celle d'un lion. « Tu es l'esclave Dina, que je possède. » Il rit et poussa un cri de plaisir dans son triomphe sur l'esclave.

— « Oui, Maître ! » hurlai-je. « Je m'appelle Dina ! Je m'appelle Dina ! » Je me cramponnai joyeusement à lui, lui appartenant. « Dina aime le Maître ! » sanglotai-je. « Dina aime le Maître ! »

Plus tard, je reposai entre ses bras, esclave possédée, satisfaite près de la puissance de son maître.

Comme je l'aimais !

« Bizarre, » dit-il, regardant les étoiles goréennes.

— « Maître ? » demandai-je.

— « De toute évidence, tu n'es qu'une femme ordinaire, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je me mis à lui embrasser doucement l'épaule.

— « Seulement une femme ordinaire, » répéta-t-il.

C'était vrai. Il était Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. Je n'étais que Dina.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « C'est malheureux, mais je crois que je commence à m'intéresser à toi, » dit-il.

— « Si Dina a gagné la faveur de son Maître, » dis-je, « elle est contente. »

— « Je dois lutter contre cette faiblesse, » assura-t-il.

— « Fouette-moi, » dis-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Ce n'est pas toi qui es faible, Maître, » dis-je. « C'est Dina qui, dans tes bras, est sans force. » Je l'embrassai.

— « Je suis Capitaine, » dit-il. « Je dois être fort. »

— « Je suis esclave, » dis-je. « Je dois être faible. »

— « Je dois être fort. »

— « Tu ne semblais pas fort, Maître, » dis-je, « quand tu riais et me donnais le nom de Dina. Ensuite, tu étais magnifique, dans ta puissance et ton orgueil. »

— « Ce n'était que la conquête d'une esclave, » releva-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. « Je suis ta conquête. » C'était vrai. Dina, femme de la Terre, qui avait été Judy Thornton, jolie étudiante et poétesse, était à présent la conquête asservie de Clitus Vitellius, d'Ar.

— « Tu me troubles ! » dit-il avec colère.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je.

— « Je devrais me débarrasser de toi, » dit-il.

— « Permets-moi de suivre le plus humble de tes soldats, » dis-je. Je n'avais pas vraiment peur qu'il se débarrasse de moi. Je l'aimais. J'étais convaincue que, malgré lui, il avait de l'affection pour moi.

« Maître ? » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Dina t'a-t-elle procuré du plaisir, cette nuit ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je voudrais ton collier, » dis-je.

Il y eut un long silence, puis il dit :

— « Tu es une femme de la Terre et tu demandes le collier ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Selon un proverbe goréen, l'homme, dans son cœur, désire la liberté et la femme, dans son ventre, rêve d'amour. Le collier, à sa manière, répond à ces deux désirs. L'homme est tout à fait libre, possédant l'esclave. Il peut faire d'elle ce qu'il veut. La femme, pour sa part, étant possédée, est institutionnellement et complètement sujette, dans son statut d'esclave, aux soumissions de l'amour.

Je sentais que mon Maître craignait les sentiments qu'il éprouvait pour moi. Cela me donnait un pouvoir sur lui.

« Dina a envie du collier du Maître, » soufflai-je, l'embrassant. Le collier ferait de moi l'égale d'Eta.

— « C'est à moi de décider quelles esclaves portent mon collier, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je, rabrouée. S'il estimait que je devais porter son collier, il me le mettrait ; dans le cas contraire, il ne me le mettrait pas.

— « Dina aime-t-elle son Maître ? » demanda-t-il.

— « Oui, oui, Maître, » soufflai-je. Je l'aimais terriblement.

— « T'ai-je laissé le choix, sur ce plan ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. « Tu m'as obligée à t'aimer, désespérément et complètement. »

— « Tes sentiments, dans ce cas, » demanda-t-il, « ont été complètement investis et tu es mienne, totalement à ma merci, absolument et vulnérablement, sans qu'il te reste le moindre lambeau d'orgueil et de dignité ? »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Tu reconnais par conséquent que tu es désespérément amoureuse de ton Maître et que tu es une esclave ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Amusant, » fit-il.

— « Maître ? » demandai-je.

— « Les hommes, les autres esclaves et moi, » dit-il, « nous quitterons Gué du Tabuk au matin. Tu resteras. Je te donne à Thurnus. »

8

LA VOLONTÉ D'UNE FEMME N'EST RIEN

Je courus vers la cage. Je devais l'atteindre !

Je me jetai dans la cage, à quatre pattes. Je me retournai frénétiquement, saisis la barre et l'abaissai derrière moi. Le mufle de l'animal glissa méchamment entre les barreaux. Il feula, glapit et cracha. Je me tassai sur moi-même dans la petite cage. De l'autre côté des barreaux de la porte qui coulissait verticalement, abaissée, les yeux en feu du sleen me considéraient. Je gémis, désespérée. Si j'avais couru un peu moins vite, il m'aurait prise et mise en pièces. Il tourna la tête et, avec sa double rangée de dents, mordit les barreaux. J'entendis le crissement des dents sur les barreaux ; il tira la cage, la déplaçant, jusqu'à ce qu'elle soit retenue par la chaîne et le pieu qui l'immobilisaient. Puis il tourna autour de la cage, sur ses six pattes, son long corps velu frottant rageusement contre la cage. Il essaya de m'atteindre par l'autre côté. Je restai à genoux, frissonnante, les mains sur la tête, au milieu de la petite cage. À un moment donné, il me toucha avec son museau et je gémis. Je sentis sa respiration, sentis sa chaleur sur ma chair. Les barreaux étaient mouillés aux endroits où il les avait mordus ; le sol, autour de la cage, était également mouillé car l'animal dans sa frénésie, sa soif de meurtre, avait abondamment salivé.

« En arrière ! » cria Thurnus, s'approchant du sleen et lui passant une corde au cou, l'éloignant de la cage.

« Tout doux, tout doux, gros méchant, » reprit Thurnus d'une voix gentille. Il approcha la tête du gros museau brun, murmurant et claquant la langue, les mains sur la corde que l'animal avait au cou. Il lui parla à l'oreille. L'animal se calma. Thurnus prit un gros morceau de viande et le jeta à l'animal qui se mit à le dévorer.

— « Excellent, » apprécia Clitus Vitellius.

J'étais à genoux dans la cage, tenant les barreaux.

Je m'étais enfermée dans la cage. Lorsque j'avais rabattu la porte derrière moi, deux boulons soudés sous la barre plate de la partie inférieure de la porte avaient glissé dans des clips à ressorts, lourds et efficaces, un à droite et un à gauche, la porte étant ainsi fermée. Je ne pouvais pas ouvrir ces fermetures. Elles comportaient une clé, que Thurnus portait au cou. Ces fermetures sont nécessaires non seulement parce que l'animal suit de très près et que la porte doit être rapidement abaissée, mais aussi parce que, si les fermetures ne sont pas engagées, il glissera le museau sous la partie inférieure de la porte, entre la partie inférieure de la porte et le plancher de la cage puis, levant la tête, montera la porte et accédera à l'occupante de la cage. Le choix de la femme est simple. Ou bien elle s'enferme dans la cage, s'emprisonnant pour le plaisir du propriétaire de la cage, ou bien l'animal la détruit.

Effrayée, je regardai le sleen déchirer la viande.

J'étais à genoux dans la cage, serrant les barreaux de toutes mes forces. La cage est petite mais solide. Je pouvais m'y agenouiller, m'y accroupir, m'y asseoir en gardant les jambes pliées. Je ne pouvais ni m'étendre ni me tenir debout. Le toit de la cage était à peu près au

niveau de la ceinture d'un homme. Elle est conçue de telle sorte qu'il est possible de la relier à d'autres cages, ou de les empiler les unes sur les autres. Bien que la cage ait un plancher en bois, celui-ci se trouve sur des barreaux. La cage dans laquelle je m'étais enfermée ne pouvait contenir qu'une femme ; elle aurait efficacement enfermé un homme puissant. C'était, par conséquent, une cage à esclave tous usages.

Je regardai entre les barreaux. Clitus Vitellius ne me regarda pas. Il m'avait déjà donnée à Thurnus.

La cage se trouvait dans une fosse de dressage de sleens, entourée d'une clôture basse, en bois, et couverte de sable. À l'intérieur de cette clôture, il y avait plusieurs personnes : mes sœurs d'asservissement, qui étaient toujours la propriété de Clitus Vitellius, dont une était, comme moi, dans une cage, Chanda qui, assise dans sa cage, enroulait un morceau de tissu autour de son mollet ensanglanté ; Thurnus ; une de ses esclaves, Lacet de Sandale ; quelques employés de Thurnus ; Clitus Vitellius et quelques-uns de ses hommes. Dans l'arène, il y avait également huit sleens attachés à des pieux par de courtes laisses ; il y avait également des étagères avec de la viande, des bâtons, des cordes et des fouets servant au dressage des animaux. De l'autre côté du mur bas, des gens regardaient la scène : le reste des hommes de Clitus Vitellius, quelques villageois, y compris quelques jeunes paysans, et Melina, la Compagne voilée, molle et grasse de Thurnus.

Melina me regarda. Je ne soutins pas son regard et baissai la tête, fixant la poussière.

J'étais une jolie esclave qui avait été donnée à son Compagnon. Je n'osais pas soutenir son regard. J'espérai qu'elle ne se montrerait pas cruelle avec moi. Mais elle appartenait à la Caste des Paysans et je n'étais qu'une esclave.

Je regardai Chanda. Elle était également enfermée dans une cage minuscule. Elle était assise sur les planches, penchée, les jambes pliées et enroulait lentement un morceau de tissu autour de son mollet ensanglanté. Le sang traversait le tissu. Le vêtement qu'elle portait avait également été arraché par l'animal qui l'avait poursuivie. Le sien aussi avait reçu à manger. Lorsqu'il eut mangé, il avait été attaché avec les autres. Les hommes parlèrent des animaux et de leurs mérites.

Je serrai les barreaux et, la tête baissée, les yeux fermés, appuyai le front contre le métal. Comment une femme pourrait-elle espérer s'échapper dans un monde où il y avait des sleens ?

Chanda et moi, nous avions participé à une démonstration. Des hommes nous avaient tenues tandis que des sleens nous flairaient. Puis Chanda avait été lâchée.

Elle avait été poursuivie la première. J'avais ensuite été lâchée. J'avais été poursuivie peu après elle.

J'avais couru comme une folle, désespérée parce que Clitus Vitellius m'avait donnée. J'étais parfaitement déterminée, dans mon hystérie et mon désespoir, à m'échapper. Quelle esclave stupide j'étais !

J'avais couru follement. Je m'étais presque évanouie quand une forme brune, sinueuse, m'avait dépassée.

Je le vis contourner Chanda et, grondant, commencer son attaque. Elle reprit le chemin de la fosse de dressage. Je la vis trébucher, à un moment donné, et l'animal lui saisit la jambe et elle hurla puis se leva d'un bond, courant, les bras tendus devant elle. Ou bien la femme se laisse ramener rapidement, ou bien elle meurt. Je me retournai pour fuir. Je hurlai. Il était là, devant moi. Il leva la tête. Je reculai en trébuchant. Il gronda horriblement. Distraite par le premier sleen, celui qui poursuivait Chanda, je n'avais même pas vu l'autre, dont le cerveau était occupé par mon odeur, me contourner et approcher.

« Non ! Non ! » criai-je. « Va-t'en ! Je t'en prie, va-t'en ! »

Il était ramassé sur lui-même, à moins de deux mètres de moi, la tête levée, grondant et crachant.

« Je t'en prie, va-t'en ! » sanglotai-je.

Je vis son ventre s'abaisser vers le sol, la tête toujours levée, me regardant. Sa queue battait ; ses yeux étincelaient. Il avança légèrement. Il avait deux rangées de dents.

Je regardai à droite et à gauche. Il glapit hideusement. Il approcha.

C'était un animal correctement dressé, mais aucun dressage n'est parfait. C'est un équilibre entre les instincts et le conditionnement. Ce n'est jamais parfait. L'animal, dans la proximité et l'intensité de mon odeur, devenait incontrôlable. La distance à laquelle un sleen attaque, dans la nature, est de deux mètres. Chez les sleens dressés, naturellement, elle est inférieure. Je vis son agitation grandir. La fourrure se dressa, autour de son cou. Je le vis se tasser sur ses quatre pattes postérieures.

Avec un cri de désespoir, je pivotai sur moi-même et fuis. Je courus vers la fosse de dressage et la cage qui avait été désignée à l'esclave de la Terre.

Je courus follement, désespérément. Il courut derrière moi, crachant et claquant des mâchoires. Je sentais son souffle sur mes jambes. Ses dents me griffèrent les talons. Il me poussa de plus en plus vite.

L'animal était bien dressé. Il savait très bien ramener les esclaves. Il avait le sens de la distance et de mes limites ; sa rapidité et son endurance étaient vraisemblablement supérieures aux miennes. Il avait ramené d'autres femmes. Il me poussait à ma limite, ne me permettant pas de réfléchir, mais seulement de courir, frénétiquement, follement, esclave ramenée et cherchant la cage.

J'étais à sa merci. Il fixait le rythme de ma course, auquel je devais me conformer si je voulais vivre.

Je poussai un cri de désespoir, sans cesser de courir.

Il me ramenait parfaitement.

Mon unique espoir de survie était d'atteindre la cage et de m'y enfermer puis d'y attendre, prisonnière, le bon plaisir d'un maître.

Je me jetai dans la cage, à quatre pattes et, frénétiquement, me retournai pour descendre la porte derrière moi. L'animal essaya de m'atteindre mais n'y réussit pas. J'étais en sécurité dans la cage, mais j'y étais enfermée, à la merci d'un maître. J'avais été ramenée.

Comment les femmes pourraient-elles espérer s'échapper dans un monde contenant des sleens ? Comme nous appartenions complètement aux maîtres !

Je regardai la cage de Chanda. Elle avait terminé de panser son mollet blessé.

J'espérais que la blessure n'était pas profonde. Personne ne paraissait s'inquiéter de son sort. J'en déduisis que sa jambe ne porterait pas de cicatrice et que sa valeur ne serait pas diminuée. Si sa jambe portait effectivement une cicatrice, résultant en une diminution de sa valeur sur l'estrade, il ne faut pas oublier que mon Maître, Clitus Vitellius, l'avait eue pour rien.

La porte de ma cage fut ouverte. Le sleen avait mangé et avait été emmené, par les employés de Thurnus, dans sa cage. Les autres sleens furent également emmenés. Les hommes de Clitus Vitellius avaient quitté la fosse sablée, ainsi que ses environs, accompagnés par leurs esclaves, y compris Chanda, qui avait été libérée. La petite foule qui avait assisté à la scène s'était à présent dispersée, à l'exception de Melina, Compagne de Thurnus, et de deux jeunes paysans qui ne me quittaient pas des yeux. Lacet de Sandale, une des esclaves de Thurnus qui avait travaillé dans la fosse de dressage, était partie accomplir

d'autres tâches, y compris faire boire les sleens. Elle portait une courte tunique d'esclave, blanche, en laine de hurt, et un collier de corde. C'était une femme robuste, aux longs bras, avec des taches de rousseur, d'origine paysanne. Clitus Vitellius, vêtu de sa tunique de Guerrier, restait dans la fosse de dressage, attendant de raccompagner Thurnus jusqu'à sa hutte.

Thurnus frappa les barreaux de la cage avec un fouet à sleen.

« Sors, Petite Esclave ! » dit-il.

À quatre pattes, je sortis de la cage, la tête baissée, sur le sable brûlant. C'était la première fois que j'étais enfermée dans une cage. Sans réfléchir, je me dressai. Le manche du fouet à sleen me frappa violemment, de haut en bas, entre les omoplates, me faisant tomber. Je restai couchée sur le sable brûlant, stupéfaite. J'avais mal. Je sentais les grains de sable brûlant entre mes doigts, sur mes cuisses.

— « Maître ? » demandai-je, effrayée. En quoi lui avais-je déplu ?

— « As-tu reçu l'autorisation de te lever, Esclave ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, effrayée. « Pardonne-moi. » Il est fréquent, sur Gor, que la femme qui sort d'une petite cage, à quatre pattes ou à plat ventre, cela dépend de la taille de l'ouverture, reste à quatre pattes ou à plat ventre aux pieds de son maître en attendant ses instructions. Je ne le savais pas, à cette époque. Je n'avais jamais été enfermée dans une cage.

Couchée sur le sable, je sentais leurs pieds près de moi. Je ne voulais pas être battue.

— « C'est une jolie petite chose, n'est-ce pas ? » demanda Thurnus. Je supposai que j'étais effectivement belle, esclave couchée à leurs pieds dans le sable brûlant.

— « Je suis content qu'elle te plaise, » dit Clitus Vitellius.

— « Je te remercie de ce cadeau, » dit Thurnus.

— « Ce n'est rien, » répondit Clitus Vitellius, « ce n'est qu'une jolie babiole. »

— « À quatre pattes, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Je me mis à quatre pattes. Je sentis qu'on me passait une corde à sleen au cou. L'autre extrémité de la corde fut enroulée plusieurs fois et attachée à un barreau de la cage. La laisse restante faisait une trentaine de centimètres.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit Thurnus.

Je levai la tête vers lui.

« Tu as tenté de t'échapper, » dit-il.

— « Je n'avais aucune chance de m'échapper, Maître, » répondis-je. « Un sleen était lancé à ma poursuite. »

— « Il est vrai, » reconnut-il, « que tu n'avais aucune chance de t'échapper. Mais, fille ignorante, tu ne le savais pas. »

Je restai silencieuse, effrayée.

« As-tu essayé de t'échapper ? » demanda-t-il.

J'avais essayé de m'échapper.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Assieds-toi, le dos contre la cage, les genoux contre la poitrine ! » ordonna-t-il. J'obéis, le cou attaché à un barreau. Il s'accroupit près de moi.

Il dégaina un poignard à sleen.

Il toucha l'arrière de mes jambes, avec la main gauche.

« Jolies jambes, » apprécia-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu ce que sont ces muscles ? » demanda-t-il, touchant les cordes jumelles situées derrière mon genou droit.

— « Des tendons, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu à quoi ils servent ? » s'enquit-il.

— « Ils contrôlent les mouvements de ma jambe, » répondis-je. « Sans eux, je ne pourrais pas marcher. »

Je sentis la lame sur un des tendons de mon genou droit. Si Thurnus tirait la lame à lui, le tendon serait coupé.

Il remit le poignard dans son fourreau. Puis il me frappa deux fois, envoyant ma tête sur la gauche puis, avec le dos de la main, sur la droite.

— « Voilà, » dit Thurnus, « pour avoir tenté de t'échapper. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

Puis il me prit les jambes et, avec les pouces, appuya sur les tendons situés derrière mes genoux.

Je me tassai sur moi-même, misérable, contre les barreaux.

— « N'oublie pas, Jolie Petite Esclave Sensuelle, » dit-il.

Je le regardai, horrifiée.

— « Oui, Maître, » dis-je. Le souvenir du poignard à sleen était très présent dans mon esprit.

Il me lâcha et je faillis m'effondrer dans le sable.

— « À quatre pattes, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Je me mis à quatre pattes et il détacha la corde, puis la jeta sur le sable, près de moi.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit-il.

Je levai la tête vers lui, la corde au cou.

« Va dans la hutte ! » m'enjoignit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis ils me tournèrent le dos, Thurnus et Clitus Vitellius.

— « Je dois partir avant midi, » disait Clitus Vitellius. « Il y a quatre sleens qui m'intéressent. »

— « Discutons, » répondait Thurnus.

Ils quittèrent la fosse de dressage. À quatre pattes, pitoyable, sur le sable brûlant, la corde au cou, je regardai la fosse de dressage, les râteliers de cordes et de fouets, les laisses de sleens, les cages, la clôture en bois entourant la fosse, puis, à quatre pattes, je pris la direction de la hutte de Thurnus, la corde traînant derrière moi.

Je commençais à comprendre ce que signifiait le fait d'être l'esclave d'un paysan.

Dans la rue du village, je m'arrêtai. Des pieds se trouvaient devant moi. Je levai la tête, misérable, dans la poussière, la corde au cou. C'étaient deux jeunes paysans.

« Qu'est-ce que cette esclave ? » demanda l'un d'entre eux. C'était Bran Loort, chef des jeunes paysans, garçon dur et presque parvenu à l'âge d'homme. Il avait, disait-on, l'étoffe d'un chef de village.

— « C'est l'esclave rusée qui nous a échappé, la nuit dernière, » dit son camarade.

— « Exact, » reconnut Bran Loort.

— « On dit, » reprit son compagnon, « qu'elle a été donnée à Thurnus. »

— « Dans ce cas, » dit Bran Loort, « elle sera dans le village. »

— « Apparemment, » dit l'autre.

— « Je vous en prie, Maîtres, » suppliai-je, « ne me retardez pas. »

— « Ne la retardons pas, » accorda Bran Loort. Ils s'écartèrent, comme si j'étais une femme libre. Traînant la corde derrière moi, à quatre pattes, dans la poussière de la rue torride et ensoleillée, je passai entre eux.

Comme la jolie Judy Thornton était loin !

Je pensai aux étudiants que je méprisais ou tolérais, avec qui je me montrais hautaine. Comme ils auraient ri s'ils m'avaient vue, à présent, sur cette planète où il y avait de vrais hommes !

Près de la hutte de Thurnus, près d'un des chariots pris dans le pillage du camp de Dame Sabina, que l'on chargeait de provisions et de matériel, se tenait Clitus Vitellius.

Je lui pris les genoux, en larmes.

« Garde-moi. Garde-moi, Maître, » suppliai-je.

Il me regarda. C'était un peu avant midi. Je levai la tête vers lui, les yeux pleins de larmes.

« Je t'aime, Maître, » sanglotai-je.

— « Elle n'a pas envie d'être une Esclave de Paysan, » dit un homme en riant.

— « Je t'aime, Maître, » répétai-je.

Clitus Vitellius ramassa la corde, que j'avais au cou. Il la garda dans la main.

— « Elle n'a pas envie de rester à Gué du Tabuk, » releva un homme.

— « Qui pourrait le lui reprocher ? » demanda un autre.

Je regardai Clitus Vitellius, les bras autour de ses genoux, les yeux pleins de larmes. Il tenait la corde que j'avais au cou.

— « Je suis ton esclave conquise, » sanglotai-je. « Je t'en supplie, emmène-moi. »

Il posa le pied sur la corde, l'appuyant sur le sol. Puis, sous son pied, il tira la corde. Ma tête fut écartée de ses genoux, entraînée à ses pieds, dans la poussière.

Je restai couchée, impuissante, devant lui.

— « Tu es une esclave du village de Gué du Tabuk, » déclara-t-il. Puis il jeta la corde par terre et s'en alla.

Je griffai la poussière et pleurai, près de la roue du chariot.

9

PLUIE

J'ENFONÇAI ma houe dans le sol, piochant la terre autour d'un pied de sul.

Le soleil était haut. Il était chaud. J'avais un mouchoir de paysan sur la tête.

Je travaillais dans les champs de mon Maître. J'étais seule. Je portais une tunique de paysan. Elle était blanche et sans manches, en laine de hurt. Elle était courte. Thurnus l'avait raccourcie. Sa Compagne, Melina, avait pris mon Ta-teera et l'avait brûlé.

« Esclave scandaleuse ! Vêtements scandaleux ! » avait-elle crié.

Elle m'avait jeté une tunique de paysan qui m'arrivait aux genoux. Thurnus, qui voulait mieux voir mes jambes, l'avait raccourcie avec des ciseaux.

Je me redressai. J'avais mal dans le dos. Je m'essuyai le front avec le dos de la main.

« Tu vas apprendre à travailler, ma jolie, » avait-il dit alors que j'étais à genoux devant lui, entre les pilotis soutenant sa hutte, les mains liées dans le dos, attachée par le cou à un pilotis.

Je me souvenais de cette matinée avec amertume.

« Je vais à Ar avec le Maître, » avait dit Maria, tournant sur elle-même devant moi. « À présent, laquelle est la plus belle ? » demanda-t-elle.

— « Toi, Maria, » avais-je répondu.

— « Adieu, Esclave, » dit-elle avant de s'en aller.

J'étais à genoux sous la hutte de Thurnus, vêtue du Ta-teera, les mains liées dans le dos, attachée par le cou à un pilotis.

À un autre pilotis, quatre belles femelles sleens étaient attachées. Leurs laisses étaient courtes. Elles étaient minces et belles. Mon Maître les avait achetées. Elles ne pouvaient pas m'atteindre.

Clitus Vitellius et ses hommes allaient et venaient.

« Tu vas me manquer, » dit Eta, m'embrassant. « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit-elle.

Lehna, Donna et Chanda vinrent près de moi et m'embrassèrent.

« Je te souhaite tout le bien, » dirent-elles.

— « Je vous souhaite tout le bien, » dis-je.

Perle d'Esclave se tenait à l'écart, me regardant.

« Tu ne dis donc pas au revoir à ta sœur d'asservissement ? » demandai-je.

Elle vint s'agenouiller près de moi.

— « Oui, » dit-elle, les yeux pleins de larmes, « nous sommes toutes des esclaves. » Elle me prit dans ses bras et m'embrassa. Perle d'Esclave n'était plus Dame Sabina. À présent, ce n'était plus qu'une esclave. « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit-elle.

— « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » répondis-je.

— « En ligne pour la Chaîne ! » ordonna sèchement le gardien.

Rapidement, les femmes se mirent en ligne. Je les regardai. J'aurais voulu être parmi

elles.

Chaque esclave connaissait sa place.

Elles se mirent rapidement en ligne. Elles ne voulaient pas être fouettées.

Maria occupait la tête. Comme elle avait de belles jambes ! Les femmes tendirent le poignet gauche, afin qu'on refermât les anneaux dessus. Elles se tenaient droites, regardant devant elles, se sachant surveillées. Le pied droit de Maria déterminait la ligne. Chaque femme, à l'exception de Maria, aligna le pied droit sur celui de la femme qui la précédait. Parfois, on trace une ligne par terre et chaque femme doit poser le pied dessus, perpendiculairement à elle.

Clitus Vitellius ne m'adressa même pas un regard.

Le gardien, qui était le soldat blond, Mirus, qui était à mes yeux le plus séduisant parmi les hommes de Clitus Vitellius, en dehors de lui, déroula la chaîne qu'il portait sur l'épaule.

Le premier anneau fut refermé sur le poignet de Maria. Elle sourit. Elle était enchaînée. Quand l'anneau fut refermé sur son poignet, elle descendit le poignet contre son flanc, la paume de la main sur la cuisse, regardant toujours droit devant elle.

Lehna, qui était très belle, fut ensuite enchaînée. Elle plaça également le poignet contre le flanc, regardant droit devant elle.

Donna et Chanda furent ensuite ajoutées à la Chaîne. Leur main gauche, prisonnière de l'anneau, fut placée contre la cuisse.

Il y eut un autre claquement d'anneau et la Chaîne porta un autre bijou, la jolie Perle d'Esclave, à demi nue.

Enfin, Eta fut ajoutée à la Chaîne. Le gardien la regarda, leurs regards se rencontrèrent, puis il l'enchaîna.

J'ignorais pourquoi Eta était la dernière de la Chaîne. Cependant, l'expression des yeux du gardien ne trompait pas. Il voulait qu'elle soit son esclave personnelle. Elle semblait effrayée. Il resta un instant derrière elle et elle se laissa aller contre lui, posant la tête sur son épaule. Puis il s'éloigna.

Il y avait une marque, sur le visage d'Eta, à l'endroit où elle avait été frappée. Peut-être n'avait-elle pas correctement servi, pendant un instant, un des soldats de Clitus Vitellius, et avait-elle été frappée, puis mise en queue de Chaîne. Peut-être était-elle en queue de Chaîne parce qu'elle était très belle et que l'on gardait sa beauté pour la bonne bouche ; ainsi, la Chaîne commençait avec la belle Maria et se terminait par la surprise d'une femme encore plus belle. Mais peut-être serait-elle considérée comme laide pendant quelques jours, jusqu'à ce que la marque du coup soit guérie et, à cause de cela, était-elle en queue de Chaîne. Ou peut-être était-ce simplement que le dernier anneau était disponible, du fait que je restais à Gué du Tabuk, et qu'il n'y avait plus de raison qu'elle soit dispensée de la Chaîne. Dans ce cas, elle avait simplement pris ma place, en queue de Chaîne.

Parfois, les maîtres punissent sans donner de raison. Les esclaves, alors, s'interrogent et tentent de deviner, puis tentent de se montrer plus agréables. Parfois, même, il n'y a pas de raison. Nous sommes tellement à leur merci !

Près de moi, dans la poussière, il y avait une gamelle d'eau, et une autre contenant de la bouillie.

La dernière femme, Eta, fut enchaînée.

« Soyez détendues, Esclaves ! » dit le gardien avant de s'éloigner.

Maria se tourna vers moi. Elle leva son poignet gauche enchaîné.

« Je porte la chaîne de Clitus Vitellius, » dit-elle. « Tu portes la corde d'un paysan. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Elle me tourna le dos.

Les hommes attelaient à présent les bosks aux chariots pris dans le camp de Dame Sabina.

Deux jeunes paysans se tenaient à proximité. Ils me regardèrent. J'étais à genoux, vêtue du Ta-teera, les mains liées dans le dos, la corde que je portais au cou attachée à un pilotis de la hutte de Thurnus, et les regardai.

« Salut, Esclave ! » me dirent-ils.

— « Salut, Maîtres, » répondis-je.

Ils pivotèrent sur eux-mêmes, souriant, puis s'éloignèrent.

Les premiers bosks furent attelés, deux gros animaux puissants, broussailleux, aux cornes polies.

Clitus Vitellius parlait avec Thurnus.

« Les hommes, les autres esclaves et moi, » avait-il dit, « nous quitterons Gué du Tabuk au matin. Tu resteras. Je te donne à Thurnus. »

J'avais poussé un cri de désespoir et d'horreur, dans ses bras.

« Maître ! » avais-je crié.

Il m'avait alors bâillonnée. Ensuite, il m'avait attaché les mains dans le dos et m'avait tirée, nue, de ses fourrures. Il trouva une lourde entrave de chevilles, près de la limite du camp. Il me jeta sur le dos. L'entrave se composait de deux épaisses barres de bois reliées l'une à l'autre par un gond métallique. Il ouvrit l'entrave. Il me regarda. Je me soulevai un peu, difficilement, m'asseyant presque, les mains attachées dans le dos, les yeux fous au-dessus du bâillon. Nos regards se rencontrèrent. Alors, rapidement, brutalement, il se servit de moi et, misérable, impuissante, les yeux brûlants de larmes, je ne pus pas lui résister et réagis en esclave. Il eut un rire méprisant puis, s'accroupissant près de moi, plaça mes chevilles dans l'entrave et la referma, une barre de bois de dix centimètres d'épaisseur de chaque côté de mes chevilles, et il manœuvra ensuite la fermeture de l'entrave. Puis, avec une cheville percée et une lanière de cuir, il attacha soigneusement la fermeture afin qu'elle restât correctement en place. Cela immobiliserait l'esclave attachée. Si je n'avais pas eu les mains attachées dans le dos, il aurait utilisé un cadenas. Attachée comme je l'étais, j'étais prisonnière de l'entrave, de son poids et de sa contrainte. Je me tordais et gémissais sur le sol. J'avais l'impression qu'on m'avait arraché les entrailles. Je regardai, misérable, les étoiles.

Ensuite, me laissant là, Clitus Vitellius alla dormir dans ses fourrures.

J'abattis à nouveau la houe, piochant autour d'un pied de sul.

Le soleil était terriblement chaud.

Au cou, je portais un collier de corde. Mes mains étaient couvertes d'ampoules. Manier la houe était douloureux. J'avais mal dans le dos. Il me semblait que tous les muscles de mon corps me faisaient mal.

J'avais envie de me jeter par terre et de pleurer, mais il fallait piocher les suis.

« Tu vas apprendre à travailler, ma jolie, » m'avait dit Thurnus. J'avais effectivement appris le travail, et le désespoir. Il n'est pas facile d'être l'esclave d'un paysan.

L'asservissement est dur.

Je me souvins d'avoir regardé Clitus Vitellius. Il ne s'était pas retourné. J'avais eu envie de l'appeler, mais je n'avais pas osé. Je ne voulais pas être fouettée.

Il n'est pas facile d'être l'esclave d'un paysan. L'asservissement est dur.

Je me souvins des coups de badine, sur l'arrière de mes cuisses, lorsque Melina m'avait conduite dans la cage.

« Tu vas regretter de ne pas avoir une tunique plus longue, Esclave ! » avait-elle crié.

J'étais tombée dans la porte de la cage et, quelques dizaines de centimètres plus bas, avais touché le plancher couvert de paille. Il s'agissait d'une cage à sleen, penchée, complètement constituée de barreaux et presque complètement enfoncée dans le sol. Utilisée pour des sleens, dans sa position correcte, la cage aurait fait un mètre vingt de haut, un mètre quatre-vingts de large et trois mètres cinquante de long. Placée sur le côté, à l'intention des êtres humains, elle faisait un mètre quatre-vingts de haut, un mètre vingt de large et trois mètres cinquante de long. On y entrait par le haut. À l'intérieur, il y avait une échelle en bois qui permettait d'en sortir. Elle était enfoncée d'un peu plus d'un mètre dans le sol. Des planches couvertes de paille étaient posées sur les barreaux du bas. Ces planches étaient séparées par des espaces de trois centimètres, pour faciliter l'écoulement. Le toit de la cage était également recouvert de planches ; ces planches étaient les unes contre les autres ; elles étaient fixées aux barreaux, y compris sur la porte. La nuit, on jetait une toile sur le toit de la cage. Debout dans la cage, on pouvait regarder dehors.

Je tombai sur le plancher de la cage.

La porte, au-dessus de moi, fut fermée. Elle émit un claquement sourd. Puis j'entendis des tintements de chaînes et de gros cadenas. Deux gros anneaux métalliques permettaient de fermer la porte.

Je levai la tête. J'étais enfermée.

« À genoux ! » dit une voix.

Je me mis à genoux. Il y avait quatre autres femmes, dans la cage.

— « En position d'Esclave de Plaisir ! » dit l'une d'entre elles.

J'obéis.

— « Montre ta marque ! » dit une autre.

Je me tournai et remontai ma tunique.

— « Une dina ! » dit une autre femme. Elles étaient quatre, dans la cage, les esclaves de Thurnus.

— « Sais-tu, » dit une autre femme, « que les dinas sont les esclaves des esclaves ? »

— « Non, » répondis-je. « Je ne le sais pas. »

— « Tu n'as pas reçu la permission de couvrir ta marque ! » dit l'une d'entre elles, durement.

Je remontai la main. Je me tournai vers elles, à genoux. Elles étaient assises sur la paille de la cage.

— « Es-tu une Esclave de Plaisir ? » demanda l'une d'entre elles, curieuse.

— « Oui, » répondis-je.

Elles rirent.

— « Ici, tu es une Esclave de Travail, » dit l'une d'entre elles.

— « Ici, tu vas travailler dur, » dit une autre.

Je me redressai. Elles me mettaient en colère. Je les détaillai, sans me cacher, sans doute pas comme un homme l'aurait fait, mais une par une. C'est une attitude que les femmes comprennent. Je souris. Cela les mit en colère.

— « Peut-être ne travaillerai-je pas aussi dur que vous croyez, » dis-je.

J'étais nettement plus belle qu'elles.

— « Esclave insolente ! » fit l'une d'entre elles.

— « Comme tu es orgueilleuse, Esclave ! » dit une autre.

Je haussai les épaules.

— « Te crois-tu plus belle que nous ? » demanda l'une d'entre elles.

— « Oui, » répondis-je.

— « Crois-tu que tu serviras le maître mieux que nous ? » demanda une autre.

— « Oui, » répondis-je. « Je suis manifestement plus belle. »

— « Tarsk femelle ! » cria l'une.

— « Sleen femelle ! » cria une autre.

— « Tu travailleras dur, » promit la troisième.

— « J'y veillerai ! » affirma la quatrième.

— « Pouvez-vous me prêter un peigne ? » m'enquis-je.

— « Reste en position d'Esclave de Plaisir ! » ordonna la plus imposante, Lacet de Sandale, jeune paysanne puissante, aux longs bras couverts de taches de rousseur.

— « Très bien, » dis-je.

— « Cela te va bien, » dit Queue de Verr, femme aux larges épaules et aux cheveux auburn.

— « Merci, » répondis-je.

Je n'avais pas envie d'être enfermée avec elles. Je sentais leur hostilité. En outre, elles se rendaient certainement compte de l'indifférence qu'elles m'inspiraient. Mais nous étions toutes enfermées dans la même cage.

— « De toute évidence, tu vas bientôt devenir la favorite du maître, » dit Navet, femme brune au visage large.

— « Peut-être, » répondis-je, rejetant la tête en arrière.

— « Radis est actuellement la favorite, » précisa Lacet de Sandale, montrant une fille blondasse, aux chevilles épaisses, qui se trouvait sur la gauche. Je la reconnus. C'était celle dont on avait compté les battements de cœur, au cours du jeu, la nuit précédente. Pendant la nuit, elle avait servi un des soldats de Clitus Vitellius. Je me souvins qu'elle se serrait contre lui tandis que, la main sur son cœur, il comptait. Personnellement, j'avais souvent été dans les bras de tels hommes. Ils n'étaient pas de jeunes paysans.

— « J'étais l'esclave d'un Guerrier, » leur dis-je.

— « Tu es très jolie, » dit Radis. Je décidai que Radis ne me déplaisait pas.

— « Tu ne valais rien, dans les fourrures, » insinua Lacet de Sandale. « C'est pour cela qu'il t'a donnée. »

— « Non ! » criai-je.

— « Tu ne valais rien dans les fourrures ! » répéta Lacet de Sandale en riant.

— « Pourquoi t'a-t-il donnée ? » demanda Queue de Verr.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Tu ne valais rien dans les fourrures ! » insista Lacet de Sandale, me montrant du doigt.

— « Il n'y a pas beaucoup de fourrures, dans le village, » releva Navet en riant. « Nous verrons comment tu te roules dans la paille. »

— « Si tu n'es pas bonne, » ajouta Queue de Verr, « nous ne tarderons pas à le savoir. Thurnus dira à tout le monde si tu es bonne ou pas. »

— « Je suis bonne, » affirmai-je.

— « Pourquoi ton maître t'a-t-il donnée ? » demanda Navet.

— « Cela l'amusait, » répondis-je. « C'est Clitus Vitellius, un capitaine. Il a de nombreuses esclaves plus belles que moi. Il s'est fait aimer par moi, terriblement et désespérément puis, pour s'amuser, il s'est débarrassé de moi. Il a joué avec moi. Il s'est servi de moi pour s'amuser. Ensuite, après m'avoir conquise, totalement et complètement, il m'a repoussée, rejetée, donnée. »

— « L'aimais-tu vraiment ? » demanda Radis.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu es vraiment une esclave ! » ironisa Lacet de Sandale.

— « Il m'a obligée à l'aimer ! » criai-je, sur la défensive. Pourtant, je savais que je l'aurais aimé même s'il ne m'y avait pas obligée. Si j'avais eu le choix, étant une femme libre, j'aurais choisi de l'aimer ; mais je n'avais pas eu le choix, car j'étais esclave ; il m'avait forcée à l'aimer, sans tenir compte de ma volonté, avant que j'aie pu choisir de l'aimer ; moi qui désirais m'agenouiller devant lui, il m'avait ordonné d'embrasser ses sandales comme une esclave.

— « Tu es stupide d'avoir aimé ton maître, » dit Lacet de Sandale.

— « J'aime mon Maître, » dit Radis.

Lacet de Sandale pivota sur elle-même et frappa Radis.

— « Esclave ! » cria-t-elle.

— « Je n'y peux rien si j'aime mon Maître, » gémit Radis.

Lacet de Sandale se tourna vivement vers moi.

— « Reste en position d'Esclave de Plaisir ! » cria-t-elle.

Je gardai la position.

— « N'es-tu pas aussi une esclave ? » criai-je.

Lacet de Sandale se leva. Elle était grande. Elle toucha le collier de corde qu'elle avait au cou. Elle était debout, vêtue de sa courte tunique en laine de hurt. C'était son unique vêtement, comme nous autres. Elle était puissante, lourde, plus forte que nous et pourtant, entre les bras des hommes, elle n'était rien, elle était à leur merci.

— « Oui, » dit-elle, « je peux être battue, vendue ou tuée. On peut me donner. On peut m'enchaîner. On peut me brûler avec des fers. Les hommes peuvent faire ce qu'ils veulent. » Elle regarda à travers les barreaux de la cage. « Je dois m'agenouiller devant eux. Je dois être obéissante. Je dois faire ce qu'ils disent. » Elle me regarda. « Oui, » reprit-elle, « je suis une esclave. »

— « Nous sommes toutes des esclaves, » rappela Radis.

— « Je ne veux pas être une femme ! » cria soudain Lacet de Sandale, secouant les barreaux de la cage. Elle posa le visage contre eux, en larmes.

— « Tu pleures comme une femme, » relevai-je.

« Autrefois, » repris-je, « je ne voulais pas être une femme. Puis j'ai rencontré des hommes dont je n'aurais pas osé rêver. Ils m'ont rendue heureuse d'être une femme. Je ne voulais plus jamais être autre chose. Ma féminité, bien qu'elle me mette à la merci des hommes, m'est à présent délicieusement précieuse. Parmi de tels hommes, je ne renoncerais à ma féminité pour rien au monde. Toute femme a un maître. C'est seulement, Lacet de Sandale, que tu n'as pas rencontré le tien. »

Elle me regarda avec colère, appuyée contre les barreaux.

« Il y a un homme, Lacet de Sandale, que tu supplierais de te laisser détacher les sandales avec les dents. »

— « Si Thurnus voulait simplement me regarder, » dit-elle, « je ferais dix pasangs sur le ventre pour lécher la poussière sur ses chevilles. »

— « Thurnus, dans ce cas, » dis-je, « est ton Maître. »

— « Oui, » admit-elle, « Thurnus est mon Maître. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Radis.

« As-tu un nom ? » m'avait demandé Thurnus.

— « Mon ancien Maître, Clitus Vitellius, d'Ar, » avais-je répondu, « m'appelai : Dina. »

— « Il te considérait si mal ? » s'enquit Thurnus.
— « Oui, Maître, » répondis-je.
— « C'est un joli nom, » avait-il dit. « Mais il est ordinaire. »
— « Oui, Maître, » avais-je répondu.
— « Je t'appelle Dina, » dit-il, nommant son animal. « Qui es-tu ? » s'enquit-il.
— « Dina, » avais-je répondu, « Maître. »
« Comment t'appelles-tu ? » demanda Radis.
Je souris.
— « Dina, » répondis-je.
— « Beaucoup de femmes portant ta marque s'appellent : Dina, » releva Navet.
— « Je l'ai entendu dire, » admis-je.
— « C'est un joli nom, » avança Queue de Verr.
— « Merci, » dis-je.
— « Ce doit être agréable d'avoir un nom de femme, » fit remarquer Navet.
Je ne répondis pas.
— « Je m'appelle Radis, » dit Radis.
— « Je m'appelle Navet, » dit Navet.
— « Je m'appelle Queue de Verr, » dit Queue de Verr. Lacet de Sandale me regarda.
— « Je m'appelle Lacet de Sandale, » dit-elle.
— « Tal, » leur dis-je.
— « Tal, » répondirent-elles.
— « Tu es la Première de la cage ? » demandai-je à Lacet de Sandale.
— « Oui, » répondit-elle.
— « Il ne sera pas nécessaire de me battre ou de me donner des coups de pied, » dis-je. « Je t'obéirai. »
— « Nous sommes toutes des femmes. Nous sommes toutes des esclaves, » reconnut Lacet de Sandale.
— « Nous sommes toutes sous le fouet, » appuya Navet.
— « J'ai été frappée, » dis-je, « mais je n'ai jamais connu le fouet à esclave. »
— « Es-tu esclave depuis longtemps ? » demanda Radis.
— « Non, » répondis-je.
— « Tu es trop jolie pour être libre, » estima Navet.
— « J'habitais très loin, » dis-je.
— « Ton accent trahit une origine barbare, » releva Lacet de Sandale.
— « Oui, » reconnus-je.
— « Où habitais-tu ? » s'enquit Queue de Verr.
— « Dans un endroit appelé : Terre, » répondis-je.
— « Je n'en ai jamais entendu parler, » fit Navet.
— « Est-ce au nord ? » demanda Radis.
— « C'est loin, » répondis-je. « N'en parlons plus. » Comment aurais-je pu leur parler de la Terre ? Je ne voulais pas qu'elles me croient folle ou menteuse. Pourraient-elles croire qu'il existait une planète où les hommes, criant des slogans politiques, cherchaient à renoncer à leur dominance, allaient joyeusement à leur castration ? Ce monde pouvait-il être accepté par qui que ce soit, sauf les lesbiennes et les hommes qui n'étaient pas des hommes ? La vérité et la nécessité politique, me dis-je, ne coïncident pas toujours.
— « Les endroits barbares sont terriblement ennuyeux, » dit Navet. « As-tu déjà été enchaînée à Ar ? »

— « Non, » répondis-je.

— « J'ai été vendue à Ar, » dit-elle. « C'est une ville magnifique. »

— « Je suis heureuse de l'apprendre, » dis-je. Je savais que Clitus Vitellius était d'Ar.

— « Il est étrange que tu n'aies jamais été fouettée, » s'étonna Navet.

Je haussai les épaules.

« Peut-être est-elle trop jolie pour qu'on la fouette, » reprit. Navet.

— « À mon avis, ce sont toujours les femmes laides qui sont fouettées, » dit Queue de Verr.

— « Ce n'est pas vrai, » affirma Radis.

— « Je suppose, » dis-je « que toute femme, belle ou moins belle, si elle mérite d'être fouettée, sera fouettée par son maître. » Je fus surprise, étant une femme de la Terre, d'avoir dit cela. Pourtant, pourquoi une femme méritant d'être fouettée ne serait-elle pas fouettée par un maître goréen ?

— « Dina a raison, » releva Radis.

— « Ils nous fouettent, » souligna Lacet de Sandale, « quand cela leur fait envie. »

Radis rit et se donna des claques sur les cuisses.

— « Oui, » confirma-t-elle, « les monstres, ils nous font goûter le cuir quand cela leur plaît, que nous ayons fait quelque chose ou pas ! »

— « Les hommes sont les maîtres, » conclut Navet, « ils font de nous ce qu'ils veulent. »

— « Ceci est un village de paysans, Dina, » dit Queue de Verr. « Si tu restes longtemps dans le village, tu apprendras à connaître le fouet. »

Je frémis.

— « Je n'ai jamais été vraiment fouettée, » dis-je. Eta ne m'avait jamais fouettée, bien qu'elle en ait eu le droit, du fait qu'elle était la Première Esclave du camp. J'avais été frappée deux fois derrière les cuisses, sous ma courte tunique, par Melina, Compagne de mon Maître, Thurnus, lorsqu'elle m'avait poussée dans la cage. Cela avait été terriblement humiliant et désagréable. Il était difficile d'imaginer ce que serait une véritable flagellation. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ferait le cuir du fouet sur mon corps d'esclave.

« Le fouet fait-il mal, Lacet de Sandale ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Lacet de Sandale.

— « Le fouet fait-il très mal ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Lacet de Sandale.

— « Tu es forte, Lacet de Sandale, » relevai-je. « As-tu peur du fouet ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « As-tu très peur du fouet ? » insistai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « J'ai très peur du fouet. »

Je frémis. Si une femme puissante comme Lacet de Sandale avait très peur du fouet, je me demandai quel effet il produirait sur moi.

— « Il est temps de dormir, à présent, » conclut Radis.

Je piochai la terre sèche autour d'un pied de sul.

J'étais esclave à Gué de Tabuk depuis vingt jours.

La houe faisait environ un mètre quatre-vingts de long. La lame est métallique et lourde, son tranchant faisant environ quinze centimètres. Elle fait environ huit centimètres à l'endroit où elle est fixée sur le manche. Elle est fixée sur le manche par un large anneau métallique. Un coin, enfoncé dans l'extrémité du manche, le gonflant, serre le bois dans l'anneau.

J'étais trop petite pour utiliser correctement cet outil. Je n'étais pas une bonne Esclave de Paysan.

Il est difficile d'exprimer les duretés de l'esclavage dans un village de paysans, surtout pour une petite femme comme moi.

Je me redressai. J'eus mal dans le dos. Avec la main, je protégeai mes yeux du soleil.

Sur le chemin de Gué du Tabuk, j'aperçus la charrette de Tup Ladletender, le marchand itinérant, la tirant, penché entre les brancards.

Je regardai mes mains. Elles étaient écorchées et couvertes d'ampoules, sales. Je passai les doigts sous mon collier de corde, l'écartant légèrement de mon cou, essuyant la sueur et la poussière qui se trouvaient dessous. La corde me grattait le cou, mais j'étais obligée de la porter. C'était le symbole de mon asservissement.

La journée commence tôt, avant l'aube, quand Melina ouvre les cadenas de notre cage.

Nous sortons et nous agenouillons devant elle, la tête à ses pieds. Elle a une badine. C'est notre Maîtresse.

Il faut traire les verrs, ramasser les œufs de vulo, donner à boire et à manger aux sleens, nettoyer leurs cages.

Au milieu de la matinée, nous regagnons la hutte de Thurnus où des gamelles de gruau d'esclave sont posées à notre intention entre les pilotis. Ce gruau doit être mangé entièrement et les gamelles léchées. À la manière des Esclaves de Paysans, nous devons manger à plat ventre, sans utiliser les mains.

Après le repas, le véritable travail de la journée commence. Il faut aller chercher de l'eau, ramasser du bois, cultiver les champs. Les travaux, dans un village de paysans, sont variés, nombreux et longs. Presque toutes ces tâches incombent aux esclaves. Nous devons les accomplir ou mourir. Parfois, les jeunes gens nous surprennent dans les champs, nous attachent et nous violent. Peu importe, car nous ne sommes que des esclaves.

J'avais l'impression que tous les os de mon corps me faisaient mal.

Dix jours plus tôt, Thurnus s'était servi de moi pour labourer. Il n'avait pas de bosk. Les femmes coûtent moins cher que les bosks.

C'était la première fois que j'avais senti le fouet.

J'avais été attelée avec les autres femmes et, ensemble, en sueur, nous avions travaillé, nues, sous le fouet du maître. Lentement, penchées en avant, nos pieds s'enfonçant dans la terre, nous avions tiré sur le harnais de cuir et, lentement, la lame puissante avait coupé l'humus profond, le retournant. Au bout de quelques mètres, j'eus l'impression que j'allais mourir. Qui s'en apercevrait, si je ne tirais pas de toutes mes forces ? C'est à ce moment-là que j'avais senti le fouet. Ce n'était pas le fouet à cinq lanières, inventé pour punir parfaitement les esclaves entêtées, ce n'était qu'un fouet à bosk, à une seule lanière, pratiquement une badine de cuir, simple encouragement à l'intention de la bête de somme, mais il me frappa le dos comme un serpent brûlant et un coup de fusil. Je ne pus croire ce que je ressentis. C'était la première fois que je recevais un coup de fouet.

« Allons, Dina, tire plus fort ! » cria Thurnus.

— « Oui, Maître ! » criai-je, tirant sur le harnais. Il n'était pas en colère. Il me semblait que mon dos avait été cinglé par un câble brûlant.

Mais, moins d'une heure plus tard, je m'effondrai sans connaissance.

Je me souvins vaguement de la main de Thurnus sur ma nuque et de Lacet de Sandale disant :

« Ne la tue pas, Thurnus. Ne vois-tu pas que ce n'est qu'une jolie esclave, qu'elle ne peut servir que pour le plaisir des hommes et pas pour les travaux des champs ? »

— « Nous pouvons tirer la charrue sans elle, Maître, » dit Navet.

— « Nous l'avons souvent fait, » ajouta Radis.

— « Ne lui casse pas le cou, » supplia Queue de Verr.

La main de Thurnus lâcha ma nuque.

Il m'attacha les mains dans le dos, me lia les chevilles et m'abandonna dans un sillon. Puis je perdis à nouveau connaissance. Ce soir-là, sur son épaule, Thurnus me ramena au village et me jeta entre les pilotis de sa hutte.

« Que se passe-t-il ? » demanda Melina.

— « Elle est faible, » répondit Thurnus.

— « Je vais la tuer, si tu veux, » offrit Melina. Elle sortit un court poignard de ses robes grossières. Je me dressai sur le coude, nue et attachée, impuissante, à ses pieds. Je la regardai avec horreur. Elle se dirigea vers moi, avec son poignard.

— « Je t'en prie, Maîtresse, non ! » sanglotai-je.

— « Rentre à la maison, Femme ! » dit Thurnus avec colère.

— « Tu es faible, Thurnus ! » dit sèchement Melina. Puis elle rangea son poignard et se redressa.

« J'ai commis une erreur en te suivant, » déclara-t-elle.

Il la regarda sans répondre.

« Tu aurais pu être chef de district, » reprit-elle. « Au lieu de cela, je ne suis que la Compagne d'un chef de village. Tu empestes les sleens que tu dresses et les femmes que tu possèdes. »

Les esclaves étaient présentes, pourtant elle parla ainsi.

« Tu es un faible et un imbécile, Thurnus, » ajouta-t-elle. « Je te méprise. »

— « Rentre à la maison, Femme ! » dit-il avec colère. Furieuse, Melina pivota sur elle-même et gravit l'escalier de la hutte. « Tu ne donneras plus longtemps des ordres à Gué du Tabuk, Thurnus, » lâcha-t-elle. Puis elle disparut dans la hutte.

— « Détachez Dina, » dit Thurnus, « et conduisez-la dans la cage. »

— « Oui, Maître, » répondirent les esclaves.

— « Pauvre petite Dina, » dit Thurnus, me regardant tandis que l'on détachait mes membres frêles. « Tu es une mauvaise femelle de bosk. » Puis il eut un sourire ironique. Ensuite, il s'en alla.

Je levai à nouveau la tête. La charrette de Tup Ladletender, le marchand ambulant, était à présent plus loin, sur le chemin menant à la grande route pavée qui conduisait à Ar.

On ne m'aimait guère, dans le village, bien que mes compagnes de cage fussent gentilles avec moi.

Je n'étais ni assez grande ni assez forte pour être une bonne Esclave de Paysan.

Je haïssais les paysans. Ils étaient stupides ! Il y avait mieux à faire, avec une belle esclave, que de l'atteler à une charrue.

« Le village n'est pas un bon endroit pour toi, Dina, » m'avait un jour dit Navet. « Tu es une esclave des villes. Tu devrais être aux pieds d'un homme, dans le secret de ses compartiments, avec un collier et des chaînes, couchée, ronronnant comme une femelle de sleen satisfaite. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Je me coucherais et ronronnerais aux pieds de Thurnus, » souligna Lacet de Sandale. Nous rîmes. Mais elle ne plaisantait pas. Il me parut étrange que Lacet de Sandale, femme robuste, ait envie de se soumettre à la domination d'un homme. Pourtant, j'avais pu constater qu'elle était aussi une femme.

Comme je n'étais pas forte, j'aidais Thurnus à s'occuper des sleens. J'appris à connaître quelques animaux. Mais, dans l'ensemble, les sleens me faisaient peur et, comme ils le sentaient, ils étaient méchants avec moi.

« Tu n'es donc bonne à rien ? » avait demandé Thurnus, exaspéré. J'avais reculé, dans le sable de la fosse de dressage, où nous travaillions. Le soleil était fort et le sable brûlant. Il y avait plusieurs jours que la pluie n'était pas tombée. Le Sa-Tarna souffrait de la sécheresse.

Thurnus me prit par les bras et me secoua.

« Tu n'es bonne à rien ! » dit-il avec colère.

J'avais frémi lorsqu'il m'avait touchée.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Je baissai les yeux, honteuse.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, « mais il y a plusieurs jours que je n'ai pas été touchée par un homme, et je suis une esclave. »

— « Ah, » fit-il.

Je me tournai vers lui. Je le regardai. Il était très grand.

— « Peut-être le Maître accepterait-il de violer son esclave ? » dis-je.

— « L'esclave supplie-t-elle d'être violée ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître ! » m'écriai-je soudain, m'accrochant à lui. « Oui ! Oui ! » Je ne pouvais plus me contrôler.

Il me jeta sur le sable, remontant ma tunique sur ma poitrine. J'étais couchée au pied d'une cage d'esclave. Il me saisit et je tendis les bras vers les barreaux de la cage et, les tenant, criai. Je me tortillai de plaisir parce qu'il me prenait. À un moment donné, je poussai un cri de désespoir car j'aperçus Melina qui, derrière la clôture de bois, nous regardait.

« Il y a la Maîtresse, Maître, » dis-je.

Il rit.

— « Je fais ce que je veux avec mes esclaves, » dit-il. « Qu'elle regarde, si elle en a envie. Elle pourra s'inspirer du comportement des esclaves. » Mais Melina, furieuse, était partie. Je m'abandonnai à nouveau à mon plaisir, gémissant à l'intention du maître la reconnaissance de l'esclave. Il avait daigné me toucher. Quand il en eut terminé avec moi, je m'agenouillai à ses pieds. Je lui embrassai les pieds.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Il rit, me souleva et me regarda, puis, avec bonne humeur, me jeta dans le sable, à ses pieds. Je le regardai.

— « Je vois, Dina, » dit-il en riant, « que tu es au moins bonne à une chose. »

Je baissai timidement la tête.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

C'était la fin de l'après-midi.

La charrette de Tup Ladletender disparaissait au loin dans un petit nuage de poussière.

Le matin, j'avais été soumise à son estimation.

C'était ce matin-là que j'avais constaté que j'étais une putain. Mais je suppose que toute esclave doit être au moins une putain, et merveilleuse.

Il ne m'avait pas prise mais, lors de mon estimation, j'avais essayé de me présenter à lui du mieux possible.

Je me demandai si je le reverrais.

Cela avait commencé ainsi :

« Reste, Dina, » avait dit Melina, Compagne de Thurnus. Les autres femmes étaient allées chercher de l'eau. Thurnus était parti. Il rentrerait tard. Il était allé acheter des vulos dans un

autre village.

J'avais peur de Melina. C'était la Maîtresse. En outre, elle avait voulu me tuer, le jour où je m'étais évanouie en tirant la charrue. De plus, elle m'avait vue dans les bras de Thurnus. Néanmoins, elle ne m'avait plus menacée. Et je supposai qu'elle savait que Thurnus utilisait toutes ses esclaves. Il utilisait Radis davantage que moi. Melina le savait certainement. Seule Lacet de Sandale était rarement prise.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je inquiète.

Je savais que Melina ne m'aimait pas, mais je ne pensais pas qu'elle me haïssait davantage que les autres femmes. Je n'étais en aucun cas la favorite de Thurnus. Il préférait les femmes aux hanches larges et à la poitrine généreuse, comme Melina devait être avant de devenir grosse et flasque.

— « Viens, Joli Petit Oiseau, » dit Melina en m'adressant un signe. Elle était à l'ombre entre les pilotis de la hutte. Je lui obéis. J'allai m'agenouiller respectueusement devant elle, la tête baissée, car j'étais une esclave et elle une femme libre.

« Quitte ta tunique, Dina, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je passai la courte tunique de laine au-dessus de ma tête. Je fus, ensuite, nue.

— « Va t'agenouiller devant ce pilotis, » dit-elle, montrant un pilotis.

J'obéis.

« Plus près, » précisa-t-elle. « Mets un genou de chaque côté et appuie le ventre contre. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aimes-tu notre village ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mets les bras autour du pilotis, » ordonna-t-elle, « et croise les poignets, les paumes vers le haut ! »

J'obéis.

« Es-tu heureuse, ici ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aimerais-tu quitter le village ? » s'enquit-elle.

— « Oh, non, Maîtresse, » répondis-je. Puis j'ajoutai hâtivement : « Sauf si telle est la volonté de la Maîtresse. »

Elle sortit un morceau de corde de ses robes. Mes poignets furent attachés de l'autre côté du pilotis. La corde fut très serrée.

— « Cela t'immobilisera-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle recula. Elle me regarda, puis elle gravit l'escalier, regagnant la hutte, et revint bientôt avec une corde. Elle attacha une extrémité de la corde à mon collier puis, laissant une trentaine de centimètres, enroula la corde autour du pilotis, au niveau de mon cou, l'attachant ensuite. Elle laissa le reste de la corde traîner dans la poussière.

Je la regardai.

— « Tu es jolie, » dit-elle.

À cause de la corde que j'avais au cou, je ne pouvais plus me lever.

« Très jolie, » ajouta-t-elle.

J'étais attachée, nue, à genoux, au pilotis. J'étais sa prisonnière.

« Un marchand ambulant, » dit-elle, « est dans le village. »

Je le savais. Il s'appelait Tup Ladletender. Radis me l'avait dit. Je l'avais vu arriver. Il tirait une charrette. Celle-ci avait de longs brancards et deux grandes roues. Dans la charrette, il y

avait de nombreuses étagères chargées de toutes sortes d'ustensiles bon marché. Des tiroirs, au flanc de la charrette, contenaient également des marchandises mystérieuses telles que fils, tissus, ciseaux, boutons, peignes et brosses, sucres, herbes, épices, sels, philtres et médicaments. Personne ne savait exactement tout ce que contenait cette charrette extraordinaire.

« Je vais le chercher, » annonça Melina, « afin qu'il jette un coup d'œil sur toi. »

Mon cœur se mit à battre. Je crus que Melina allait me vendre pendant que Thurnus était absent du village.

« Présente-toi à lui du mieux possible, petite salope, » ordonna Melina, « sinon je te fouetterai pratiquement à mort ! »

— « Oui, Maîtresse, » promis-je. Et telle était mon intention. Quand se présenterait une autre occasion de quitter le village ?

Melina revint quelques instants plus tard avec le marchand ambulant.

« Voici l'esclave, » dit-elle.

— « Comment vas-tu, Petit Vulo ? » demanda-t-il.

— « Bien, Maître, » répondis-je.

— « C'est une Barbare, » dit-il.

— « Ah ? » fit Melina. Elle savait que j'étais une Barbare.

— « Ouvre la bouche, » dit l'homme.

J'ouvris la bouche.

« Vois-tu ? » confirma-t-il à Melina. Il avait les doigts dans ma bouche, la maintenant ouverte. « Sur la dent du fond, en haut, à gauche, » précisa-t-il, « un minuscule morceau de métal. »

— « Les Médecins peuvent faire cela, » dit Melina.

— « Viens-tu d'un endroit appelé : Terre ? » demanda l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tu vois ? » dit-il à Melina.

— « Esclave rusée, » fit Melina.

J'eus peur d'être fouettée.

— « Je m'appelle Tupelius Milius Lactantius, de la famille des Lactantii, de la Caste des Marchands d'Ar, » me dit-il, « mais nous avons fait de mauvaises affaires et, bien que je n'aie que huit ans, à l'époque, je suis tombé avec ma famille. »

Je souris.

« Elle sourit bien, » commenta-t-il. « Dans les villages, on m'appelle Tup Ladletender. » dit-il. « Comment t'appelles-tu ? »

— « Que penses-tu d'elle ? » demanda Melina.

L'homme me considéra.

— « De toute évidence, c'est de la viande à collier, » dit-il.

J'eus honte, attachée au pilotis. Il était évident, aux yeux d'un Goréen, que j'étais une esclave. Les seuls problèmes étaient mon prix et à qui j'appartiendrais.

— « N'est-elle pas jolie ? » demanda Melina.

— « Dans les villes, » dit-il, « ce genre de femme est fréquent. À Ar, chaque année, des milliers de femmes semblables sont vendues et achetées sur les marchés aux esclaves. »

Je frémis.

— « Quelle est sa valeur ? » s'enquit Melina.

— « Je pourrais en obtenir, au mieux, » estima-t-il, « une poignée de tarsks en cuivre. »

Je savais que j'étais une belle esclave. Mais j'ignorais que les belles esclaves sont très

nombreuses sur Gor. En outre, elles étaient bon marché. Sur Gor, des femmes plus belles que moi travaillaient souvent dans les cuisines des grandes demeures ou bien, enchaînées, lavaient les sols des bâtiments publics pendant la nuit.

Melina n'était pas contente.

— « N'en veux-tu pas ? » demanda-t-elle.

Il me caressa les flancs, et je serrai le pilotis.

— « Elle n'est pas dénuée d'intérêt, » reconnut-il.

Soudain, sans avertissement, il me toucha et je criai, mon corps se jetant contre le pilotis, le serrant, les yeux fermés. Je ne pus pas m'en empêcher.

« Ah, » fit-il.

J'ouvris les yeux, stupéfaite.

« C'est une esclave chaude, » apprécia-t-il. « C'est bien. C'est très bien. »

— « Chaude comment ? » s'enquit Melina.

Il me toucha à nouveau et je criai, misérable, attachée. Je ne pus m'en empêcher. Il rit.

— « Très chaude, » précisa-t-il. Il rit. Puis il dit : « Du calme, Petit Vulo. »

— « Je t'en prie, non, Maître ! » suppliai-je.

Puis je criai et me mis à me tortiller. Mes ongles griffèrent le bois du pilotis.

« Arrête ! » sanglotai-je. « Arrête, Maître, je t'en prie ! »

Il retira la main et je frémis, contre le pilotis, craignant qu'il recommençât.

Il se releva.

— « Dans quelle mesure est-elle chaude ? » demanda Melina.

— « Elle est assez chaude pour être Esclave de Paga, » répondit-il.

— « Excellent ! » dit Melina.

— « Cependant, » reprit-il, « je ne crois pas que je pourrai en tirer plus de quelques tarsks. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Melina.

— « Les guerres, » répondit-il, « les raids, les chutes de villes. Il y a de nombreuses femmes, anciennement libres, qui se retrouvent sur l'estrade, par les temps qui courent, et sont vendues pour quelques tarsks. »

— « Mais sont-elles aussi chaudes que celle-ci ? » demanda Melina.

— « Oui, beaucoup, » dit-il. « Marque une femme, mets-lui des chaînes, donne-lui un peu de formation et, en une semaine, elle sera prête à supplier un maître de la prendre. »

— « Si vite ? » s'étonna Melina.

— « Oui, » répondit-il. « Prends une femme, n'importe quelle femme, pas seulement ces filles de la Terre, qui sont de la viande à collier, même une Goréenne libre et de Haute Caste, même un iceberg, et mets-lui un collier qu'elle ne peut pas retirer ; montre-lui qu'elle est une esclave ; et elle s'enflammera. »

Melina rit. Je rougis, attachée au poteau. Comme les femmes de la Terre étaient injustement calomniées ! Ne savaient-ils pas que j'étais une femme de la Terre ? Bien entendu, ils le savaient ! Comme ils parlaient tranquillement et innocemment, en présence d'une esclave ! Mais je me demandai si c'était vrai. Si c'était vrai, dans la loi goréenne, la calomnie n'existait pas.

« Mets-lui un collier, » précisa l'homme, mettant les mains autour de mon cou, comme si c'était un collier. Je me crispai. Je savais qu'il pouvait aisément m'étrangler, compte tenu de la puissance des Goréens. Je me sentis parfaitement impuissante. Il lâcha mon cou et mit les mains dans mes cheveux. Il serra les mains et tira ma tête en arrière. « Montre-lui que c'est une esclave, » insista-t-il. Je criai lorsqu'il serra davantage les mains et tira encore ma tête en

arrière. Il ne me fit mal que pour me montrer ce qu'il pouvait faire, s'il le voulait. Involontairement, je frémis, reconnaissant que c'était un homme et un maître. Il lâcha mes cheveux. Je me crispai. Je sentis ses mains sur mes flancs. « Et, » fit-il en ricanant, « elle s'enflammera. » Il me toucha et je criai, les yeux pleins de larmes, mordant le bois.

— « Assez chaude pour être une Esclave de Paga, » approuva Melina.

— « Oui, » admit-il.

Les femmes de la Terre étaient considérées comme de la viande à esclave. Je pleurai. Je m'accrochai au pilotis, viande à esclave.

« Jolie viande à esclave, » dit-il, caressant doucement mes flancs.

Je me demandai si toutes les femmes de la Terre étaient de la viande à esclave. Je savais seulement que c'était indéniablement mon cas. Peut-être était-ce différent pour d'autres. Les autres femmes, dans le secret de leur cœur, pouvaient se poser la question. Elles n'étaient pas obligées de dire à qui que ce soit les réponses à ces questions extrêmement révélatrices et intimes, sauf si elles rencontraient quelqu'un à qui elles ne pourraient dire que la vérité, leur maître. Peut-être le problème est-il hormonal. Peut-être y a-t-il des hormones prédisposant les femmes à l'asservissement et les hommes à la domination. Je ne sais pas.

« Qui est ton Maître, Petit Vulo ? » me demanda Tup Ladletender.

— « Mon Maître est Thurnus, » répondis-je, « chef du village de Gué du Tabuk, appartenant à la Caste des Paysans, qui cultive la terre et dresse également des sleens. » J'étais fière de Thurnus, qui me possédait.

— « Comment t'appelles-tu. Petit Vulo ? » me demanda ensuite Tup Ladletender.

— « Mon Maître est content de m'appeler : Dina, » répondis-je.

— « Si ton Maître est content de t'appeler Dina, » dit Ladletender, « eh bien, tu es Dina. »

— « Oh, oui, Maître, » dis-je rapidement. Je ne voulais pas laisser entendre que mon nom n'était pas Dina. Melina me foudroyait du regard. « Je suis Dina, » dis-je rapidement, « seulement Dina, l'esclave de mon Maître. » Ces quatre lettres, en goréen comme en anglais, me désignaient complètement. Ces questions sont entièrement à la discrétion du maître.

— « Jolie Dina, » apprécia Ladletender.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « La veux-tu ? » demanda Melina.

— « Elle a les mains rugueuses, » releva Ladletender. Il tira mes petites mains, les écartant du pilotis, et passa le pouce sur la paume. Je frémis. « Tu as les mains rugueuse, Dina, » constata-t-il.

— « Je suis une Esclave de Paysan, Maître, » dis-je.

Mes mains étaient rugueuses parce que je piochais, lavais, utilisais des outils.

Je sentis ses pouces tourner lentement sur mes paumes. Ils appuyèrent. Je me serrai contre le pilotis, fermant les yeux.

— « Avec des lotions, » supputa-t-il, « elles s'adouciront peut-être, devenant propres à caresser les hommes. »

— « Oui, Maître, » dis-je. Je frémis en pensant aux sensations que ses pouces auraient provoquées si mes mains avaient eu la douceur de celles des esclaves.

— « Fais une offre pour cette petite femelle de sleen ! » jeta Melina.

Ladletender me toucha la joue, puis glissa un doigt sous le collier et l'écarta légèrement de mon cou.

— « Tu portes un collier de corde, » fit-il remarquer ; « il doit être rugueux et désagréable. »

— « Ce qui convient à mon Maître, » répondis-je, « me convient. »

— « Mens-tu à un homme libre ? » s'enquit-il.

— « Oh, non, Maître ! » m'écriai-je. Bien entendu, le collier de corde était désagréable et, pour cette raison, je ne l'aimais pas mais, d'un autre côté, étant esclave, j'avais désespérément besoin de plaire à mon Maître, Thurnus. Ma volonté devait se conformer à la sienne. C'était à lui que je devais plaire, complètement. Ainsi, dans un sens, ce qui plaisait à Thurnus me plaisait. J'étais heureuse de lui plaire. Si je ne lui plaisais pas, je pouvais être sommairement tuée. J'étais heureuse de lui plaire. Plaire au maître est ce qui rend l'esclave heureuse.

— « Elle essaie de plaire, » intervint Melina. « Ne te plairait-elle pas, nue, dans tes fourrures ? Tu peux l'acheter bon marché. »

— « Comment cela, bon marché ? » demanda-t-il.

— « Bon marché, » répondit-elle.

— « Thurnus sait-il que tu la vends ? » demanda-t-il.

— « Peu importe ce que sait Thurnus ! » répliqua Melina. « Je suis la Libre Compagne de Thurnus. Je peux faire ce qui me plaît. »

— « Aimerais-tu, jolie Dina, » dit Ladletender, me touchant le cou, « avoir un joli collier métallique, peut-être même émaillé ? »

— « Je n'ai jamais possédé de collier, » dis-je.

— « Cela n'arrivera pas, » fit remarquer Ladletender.

— « Non, Maître, » répondis-je humblement.

Ce ne serait pas moi qui posséderait le collier mais, avec un collier, je serais possédée. Le collier, comme ma personne, appartiendrait au maître. Ce serait son collier. Je ne le posséderais pas. Je me contenterais de le porter.

— « Cette corde est rude et rugueuse, » poursuivit Ladletender, tripotant le collier de corde. « N'aimerais-tu pas un collier en acier, mince et luisant, peut-être décoré et délicatement ciselé, ou émaillé, assorti à tes yeux et tes cheveux, ou bien orné de telle sorte qu'il souligne ta beauté, peut-être même fabriqué sur mesure pour convenir exactement à ton cou ? »

— « Tout ce qui plaît au Maître, » répondis-je. Je savais qu'un collier en acier souligne considérablement la beauté d'une femme. J'avais été très jalouse du collier d'Eta, bien qu'il fût ordinaire. J'avais vu peu de colliers, sur Gor, mais j'avais appris par Eta qu'ils étaient très variés. Cependant, tous les colliers avaient un point commun : il était impossible de les retirer.

— « Fais une offre, » le pressa Melina.

Tup Ladletender se redressa et fouilla dans sa bourse.

— « Tiens, Petit Vulo, » dit-il. Il sortit quelque chose de sa bourse et le glissa dans ma bouche, le poussant avec le pouce contre l'intérieur de ma joue. Je fus stupéfaite, à genoux dans la poussière au pied du pilotis, les mains attachées autour de lui.

— « Merci, Maître, » dis-je.

C'était un petit bonbon dur. Il était sucré. Je fermai les yeux. C'était mon premier bonbon depuis mon arrivée sur Gor. Compte tenu du régime alimentaire simple des esclaves, ce genre de chose est précieux. Les femmes se battent et s'entre-déchirent pour un morceau de chocolat. En général, lorsque les esclaves reçoivent une formation, les maîtres les récompensent par des pâtisseries. Par la suite, celles-ci restent des instruments de contrôle et d'incitation. Même les femmes qui sont esclaves depuis de nombreuses années n'oublient jamais le goût d'un petit bonbon, pour lequel elles sont parfois obligées de travailler plusieurs heures. En général, on donne le bonbon à l'esclave lorsqu'elle est à genoux, le lui mettant

dans la bouche. En revanche, pendant la formation, les bonbons sont généralement jetés aux femmes. Parfois, pour amuser les maîtres, on jette des bonbons à plusieurs esclaves, afin de les regarder se disputer cette récompense.

— « Fais une offre, » insista Melina.

— « Combien as-tu l'intention de la vendre ? » demanda Ladletender.

— « Fais une offre, » répéta Melina.

— « Peut-être, » fit-il, me regardant.

— « N'est-elle pas jolie ? » insista Melina.

— « Oui, elle est jolie, » admit-il.

— « Imagine-la, portant un collier, nue dans tes fourrures, » le tenta Melina, « se frottant contre toi faisant tout pour te plaire. »

— « Je suis Marchand, » dit Ladletender. « Si je l'achète, ce sera pour la revendre avec un bénéfice. »

— « Mais, de toute évidence, tu pourras beaucoup l'utiliser, avant de la vendre, » suggéra Melina.

Ladletender eut un sourire ironique.

— « Deux tarsks en cuivre, » dit-il.

Une sensation étrange s'empara de moi. Je me rendis compte qu'un prix avait été proposé pour moi. Ce fut une impression très étrange. Le prix, naturellement, même pour une femme de la Terre telle que moi, n'était pas réaliste. Ce n'était que le début d'un marchandage. Je valais vraisemblablement quatre ou cinq tarsks en cuivre sur n'importe quel Marché.

— « Je te la vendrai moins cher, » offrit Melina.

Ladletender parut stupéfait.

J'ouvris les yeux, également stupéfaite.

« Il me faut quelque chose que tu as dans ta charrette, » expliqua-t-elle. Elle me regarda, les paupières plissées. « Éloignons-nous, » dit-elle à Ladletender. Ils me laissèrent attachée au pilotis. Elle et Ladletender, qui paraissait troublé, allèrent près de la charrette. Ils discutèrent. Je n'entendis pas leur conversation. Je suçai le bonbon. Il était délicieux. Je voulais qu'il dure aussi longtemps que possible. Je me déplaçai un peu, autour du pilotis, afin de pouvoir regarder, comme par inadvertance, les deux personnes libres qui s'entretenaient près de la charrette. J'étais curieuse. J'étais troublée. L'ayant sorti d'un des nombreux tiroirs de la charrette, Tup Ladletender donna à Melina, Compagne de Thurnus, un petit paquet qui aurait pu contenir une poudre ou un médicament. Puis je changeai à nouveau de position afin qu'ils ne puissent pas soupçonner que je les avais vus, et profitai du bonbon. Un instant plus tard, Melina revint, me détacha et retira également la longue corde passée sous mon collier de corde, ce qui me surprit. Je m'attendais à avoir les poignets attachés dans le dos et à être liée par le cou à l'arrière de la charrette de Ladletender qui m'emmènerait, nue, loin du village.

« Mets ta tunique ! » ordonna Melina. « Prends une houe. Va dans les champs de suls. Pioche les suls. Bran Loort ira te chercher et te ramènera le moment venu. Ne parle à personne. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Vite ! » dit Melina, regardant autour d'elle.

Je mis la courte tunique d'esclave, la faisant rapidement glisser au-dessus de ma tête.

Melina paraissait nerveuse.

— « L'esclave peut-elle parler, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « N'ai-je pas été vendue, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Peut-être, jolie Dina, » répondit Melina, Compagne de Thurnus. « Nous verrons. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je, troublée.

— « Demain, jolie petite femelle de sleen, » reprit-elle, « tu appartiendras soit à Tup Ladletender soit à Bran Loort. »

Je la regardai, troublée.

« Va, » ordonna-t-elle. « Vite ! Ne parle à personne. »

Je pivotai sur moi-même et, en hâte, allai chercher une houe. Le reste du bonbon fondit dans ma bouche. Je ne rencontrai personne.

Je piochai la terre sèche autour d'un pied de sul.

Il n'avait pas plu depuis quinze jours et il avait également fait sec auparavant. La terre manquait d'eau.

La charrette de Tup Ladletender avait à présent disparu du chemin conduisant à Gué du Tabuk, le marchand, entre les brancards, la tirant lui-même. Il ne restait même plus le moindre nuage de poussière.

C'était la fin de l'après-midi.

J'étais totalement seule dans les champs, sans protection.

Je piochai les pieds de sul. Je ne devais pas parler.

Je levai la houe, avec son long manche et sa lourde larme métallique, inlassablement. C'était un travail terriblement dur. J'avais mal dans le dos. J'avais mal aux mains. Mes muscles étaient douloureux. Je travaillais dur, très dur, car j'étais une Esclave de Paysan. Ces femmes-là ne sont pas traitées tendrement si elles ne travaillent pas beaucoup. Je ne voulais pas être fouettée.

Le soleil descendait.

Ma tunique était trempée de sueur. Mes pieds et mes jambes étaient noirs de poussière et de sueur.

Mon collier de corde me grattait le cou.

Je me redressai, péniblement. Je n'étais pas assez robuste pour le travail de la terre. Appuyée sur la houe, la tête rejetée en arrière, je respirai profondément.

Comme j'avais voulu que Tup Ladletender m'achète, me conduise loin du travail des champs ! J'avais accepté d'être tout ce qu'il voulait, attachée au pilotis, tout ce qui pouvait l'intéresser, tout ce qui pouvait me permettre d'échapper à Gué du Tabuk, mais Melina et lui, rusés, m'avaient manipulée de telle manière que je n'avais pu être que ce que j'étais, une esclave originaire de la Terre que ses passions mettaient à la merci des hommes. Prête à être une putain, je m'étais trouvée contrainte d'être naturellement moi-même, une esclave, plus désespérément putain qu'une putain. Une esclave doit être au moins une putain, et une merveilleuse putain. Être une putain n'est qu'un petit pas sur le chemin de l'esclavage. Mais peu m'importait. J'aurais fait n'importe quoi pour quitter Gué du Tabuk. Une esclave ne possède rien. Elle n'a rien à offrir à un homme en dehors de ses services et de sa beauté. Elle ne peut proposer qu'elle-même en paiement. C'est ce que veulent les hommes.

J'étais sûre que Tup Ladletender m'avait trouvée séduisante. Je ne savais pas s'il m'avait achetée ou pas.

Je repris mon dur travail.

Soudain, je me crispai.

« Bran Loort ! » m'écriai-je.

Il se tenait à quelques mètres de moi, un rouleau de corde à la main. Mes mains serrèrent

le manche de la houe.

Il me regarda.

Je la jetai par terre. Une femme ne lève pas une arme sur un homme libre. Des femmes ont été tuées, ou ont eu les mains coupées, pour avoir simplement osé toucher une arme.

— « Je suis venu te chercher, Dina, » dit-il.

Je regardai autour de moi. Il y avait un autre jeune paysan sur ma gauche. Il avait également une corde. Je me retournai rapidement. Quatre autres étaient derrière moi. Un autre se trouvait sur ma droite. Deux autres apparurent derrière Bran Loort. L'un d'entre eux avait également une corde.

Il n'y avait pas de fuite possible.

— « C'est la petite maligne qui nous a échappé, dans le village, » dit un jeune paysan.

— « Salut, Petite Maligne, » dit un autre.

— « Salut, Maître, » lui répondis-je.

Je tendis les poignets, croisés, pour que Bran Loort puisse les attacher.

« Tu vas me ramener à mon Maître, » dis-je.

Il rit.

Je baissai les bras. Je regardai autour de moi, effrayée. Les jeunes gens approchèrent, m'encerclant.

Je pivotai sur moi-même et courus, mais me jetai dans les bras d'un jeune paysan qui me repoussa rudement au centre du cercle. Je tentai à nouveau de briser le cercle mais fus une nouvelle fois prise et poussée au centre. Ils étaient à présent près de moi.

Je tendis les poignets, croisés, à Bran Loort.

« Attache-moi, » dis-je, « et conduis-moi à mon Maître. »

Il sourit.

Je tremblai et reculai, aboutissant presque dans les bras d'un de ses robustes acolytes.

« Vas-tu me violer, Bran Loort ? » demandai-je.

— « Et davantage, » répondit-il.

— « Thurnus ne sera pas content, » le menaçai-je.

— « Ce soir, » dit-il, « tu m'appartiendras. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Ce soir, » expliqua-t-il, « tu seras notre festin et notre fête, Dina. »

Je tremblai.

« Tenez-la ! » ordonna Bran Loort.

Deux jeunes hommes me prirent par les bras.

« Attachez-lui une laisse à chaque cheville, » dit-il. Ce fut fait. Je restai debout devant eux, une laisse à chaque cheville.

« Mets les bras contre les flancs, » ajouta Bran Loort, « légèrement écartés. »

J'obéis.

Des laisses furent ensuite attachées à mes poignets. Les cordes de mes poignets et de mes chevilles, servant de laisses, furent ensuite coupées, le reste des rouleaux restant en possession de Bran Loort et de ses acolytes. Je savais qu'ils pourraient me battre avec.

« Tu vas obéir, » dit Bran Loort.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Retire le mouchoir ! » ordonna-t-il.

Je levai mon poignet attaché et retirai le mouchoir, secouant la tête, dégageant mes cheveux.

— « Joli, » apprécia un jeune paysan.

— « Déchire le mouchoir ! » fit Bran Loort.

— « Je t'en prie, » dis-je. Je ne voulais pas détruire le mouchoir. Tout comme moi, il appartenait à mon Maître. Dina en était responsable. Le Maître ne serait peut-être pas content s'il était sale ou déchiré. Dina serait peut-être battue.

— « Déchire-le ! » répéta Bran Loort. Avec difficulté, je déchirai le mouchoir. Ma faiblesse amusa les jeunes gens.

« Laisse-le tomber par terre et piétine-le ; enfonce-le dans la terre ! » ordonna Bran Loort.

Je le fis, avec le talon de mon pied attaché. J'étais sûre, à présent, que je serais battue en rentrant au village.

Je regardai les jeunes gens. Je compris soudain que j'avais davantage peur d'eux que de la badine de Thurnus ou de Melina. Leurs yeux me terrifièrent. Mes membres étaient attachés. J'étais seule parmi eux, prisonnière.

Je compris que je devrais leur plaire.

« Es-tu docile et coopérative ? » s'enquit Bran Loort.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Déshabille-toi ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je baissai les bras pour passer la courte tunique par-dessus ma tête. J'espérai qu'ils en auraient vite terminé avec moi.

Mais mes mains, tenues par les cordes, ne purent atteindre le bas de la tunique. Mes doigts se tendirent vers la laine qui collait à mes cuisses. Je tentai à nouveau de saisir la tunique mais les cordes m'en empêchèrent. Je regardai Bran Loort, inquiète et contrariée.

— « Déshabille-toi ! » répéta-t-il. Il balançait le rouleau de corde, comme un fouet, négligemment, dans la main. Derrière moi, il y avait un autre jeune paysan avec un rouleau de corde semblable.

Frénétiquement, je tentai de saisir le vêtement, de le passer au-dessus de ma tête, mais les jeunes gens ne me laissèrent pas faire. Je fis tout mon possible pour mettre la main sur la laine blanche et rude, mais je ne le pus pas.

« Es-tu docile et coopérative ? » s'enquit Bran Loort.

— « Oui, Maître ! » criai-je. « Oui, Maître ! »

— « Déshabille-toi ! » ordonna-t-il.

Je tentai à nouveau de saisir le vêtement mais en fus une nouvelle fois empêchée. J'essayai de prendre l'encolure et de le déchirer mais les jeunes gens ne me laissèrent pas faire.

« Tu es une esclave rebelle, » déclara Bran Loort.

— « Non, Maître ! » criai-je.

— « Obéis, dans ce cas ! » dit-il.

Je tentai encore de déchirer la tunique, mais on ne me laissa pas faire.

« Esclave rebelle ! » dit Bran Loort.

Soudain, le rouleau de corde tenu par le jeune paysan qui se tenait derrière moi siffla et me cingla l'arrière des cuisses.

— « Oh ! » criai-je.

Au même moment, Bran Loort frappa avec sa corde, m'atteignant à l'épaule et au cou.

Les jeunes gens tirèrent sur les cordes de mes chevilles et, par elles, ainsi que par celles de mes poignets, que tenaient deux autres jeunes paysans, je fus violemment jetée à plat ventre, écartelée.

Bran Loort et l'autre jeune homme me frappèrent longtemps avec leurs rouleaux de corde puis, en larmes, coupée par les cordes, marquée à travers la tunique, je fus mise à genoux devant lui, les bras maintenus écartés. Il y avait de la terre sur le côté de mon visage, sur mon corps et la tunique trempée de sueur. J'avais même de la terre dans la bouche.

— « Emmenez-la ! » dit Bran Loort.

Les cordes m'obligèrent à me lever et, trébuchant, je fus traînée parmi eux, vers la lisière du champ. Le mouchoir déchiré fut abandonné.

Il y a beaucoup de choses intelligentes que l'on peut faire à une femme qui a les quatre membres attachés, comme c'était mon cas. Les jeunes paysans cruels s'amusèrent beaucoup avec moi. Ils me firent tomber quand ils en eurent envie, et ils en eurent souvent envie ; parfois, ils me jetaient sur le ventre, d'autres fois sur le dos ; parfois ils me portaient, suspendue par les cordes, entre eux ; parfois ils me traînaient, par un poignet ou une cheville, sur le dos ou sur le ventre ; parfois, ils me traînaient ou me faisaient marcher aux endroits qu'ils choisissaient, surtout lorsqu'il y avait des pierres ou des graviers.

Je n'étais pas sûre d'arriver vivante, ainsi conduite.

Nous nous arrêtâmes, à un moment donné. J'étais encore habillée. Je fus tenue, par les cordes, devant Bran Loort. J'étais couverte de sueur et de terre ; je suffoquais ; je tremblais à cause de l'effort musculaire autant que par peur, sachant que j'étais entre leurs mains, ignorant quel sort ils me réservaient. Nous étions à proximité d'un buisson d'épineux semblable à ceux qui sont parfois utilisés pour entourer les camps.

« Tu es toujours habillée, » dit Bran Loort en me regardant.

— « Permets-moi d'arracher mes vêtements devant toi, » suppliai-je, « afin que la beauté d'une pauvre esclave soit dévoilée devant toi. »

— « Fais-le, » dit-il.

Je poussai un cri de désespoir. À nouveau, les cordes m'empêchèrent de me déshabiller.

« Apparemment, tu n'as pas compris la leçon, » dit-il.

— « Je t'en prie, Maître, » sanglotai-je.

— « Les épineux vont la déshabiller, » dit Bran Loort.

— « Non ! » hurlai-je.

Par les cordes, je fus traînée dans le buisson d'épineux. Je hurlai de désespoir. J'implorai

la pitié. Je n'en reçus aucune. Les épines déchirèrent ma tunique et mon corps. Rudement, je fus traînée à l'intérieur du buisson. Je hurlai, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Je gardai les yeux fermés afin de ne pas être rendue aveugle.

« Je vous en prie, Maîtres ! » criai-je. Ils n'estimèrent pas nécessaire d'avoir pitié de l'esclave. Ensanglantée, le corps couvert de coupures et de longues égratignures, je fus tirée hors du buisson. La femme de la Terre était à présent nue.

Ils me frappèrent avec les cordes et nous reprîmes notre chemin. Ils chantaient en me conduisant à l'endroit de leur festin, sur la rive herbue de la rivière.

Là, ils m'attachèrent par les bras à un arbre et me fouettèrent avec leurs cordes. Pressée contre l'arbre, la joue contre l'écorce, en larmes, frémissant sous les coups des rouleaux de corde, je me demandai ce que je leur avais fait pour qu'ils pussent se montrer aussi cruels.

Puis ils me jetèrent sur le dos dans l'herbe. Mes chevilles, par les cordes qui les emprisonnaient, tenues par deux jeunes gens, furent largement écartées. Bran Loort me regarda.

Je compris alors que, esclave, je lui avais échappée plusieurs jours auparavant, au cours du jeu qui s'était déroulé dans le village. Au cours ce jeu, par mon intelligence, je m'étais montrée meilleure qu'eux. À présent, je ne me trouvais plus intelligente. Il me fallait payer pour mon intelligence. Comme il est stupide, pour une esclave, de tenter de se montrer meilleure qu'un homme libre ! Ignore-t-elle donc qu'elle pourrait, un jour, être possédée par lui !

Je criai. Bran Loort fut le premier à me prendre.

« Sors, Thurnus ! » appela Bran Loort. « J'ai quelque chose pour toi. »

Je gisais aux pieds de Bran Loort, les genoux sous le menton, sur le flanc. J'avais les mains attachées dans le dos. J'étais nue, mon corps était couvert de sang séché et de terre. Il tenait à la main une corde qui était attachée à mon cou. Ma joue était dans la poussière. J'avais froid et j'avais mal, à cause des innombrables coups de corde et tourments auxquels j'avais été soumise. Je crois que j'étais pratiquement en état de choc. Je ne pouvais plus pleurer. L'unique lueur de sensation qui me restait était la peur des hommes libres. Esclave, je m'étais montrée meilleure que les hommes au cours d'un jeu. J'avais bien appris la leçon. Je ne tenterais plus jamais de me montrer meilleure que les hommes libres. Ils étaient les maîtres. J'étais une esclave.

« Sors, Thurnus ! » appela Bran Loort.

Je frémis.

Je gisais dans la poussière devant la hutte de Thurnus.

Il faisait nuit, à présent, et des hommes se tenaient tout autour, avec des torches. Il y avait les huit compagnons de Bran Loort, et d'autres habitants du village. Les hommes et femmes libres étaient là, ainsi que quelques esclaves que l'on n'avait pas encore enfermées. Lacet de Sandale, Navet, Queue de Verr et Radis étaient présentes. Melina avait voulu qu'elles assistassent à ce qui allait se passer. Il n'y avait pas d'enfants. Bran Loort avança, son bâton dans la main gauche, ma corde dans la droite. Huit jeunes gens se tenaient autour de lui, tous armés d'un bâton. Autour, il y avait des villageois et les esclaves. Tous les yeux se tournèrent vers la porte de la hutte de Thurnus. Melina sortit de la hutte et descendit l'escalier. La hutte de Thurnus se trouvait près du centre du village, près de la place. Je respirai l'odeur des sleens, dans l'air frais de la nuit. Il faisait froid.

Melina s'immobilisa au pied de l'escalier et se tourna également vers l'entrée de la hutte.

Je regardai Bran Loort. Il semblait splendide, fier et fort, la corde d'une femme à la main,

celle-ci, à ses pieds, prouvant sa virilité. Son bâton faisait deux mètres de long et cinq bons centimètres de diamètre.

« Je serai le chef du village de Gué du Tabuk, » m'avait un jour dit Bran Loort. Je me souvins qu'il avait également dit : « Quand je serai chef de Gué du Tabuk, Melina te donnera à moi. »

« Sors, Thurnus ! » appela Melina depuis le pied de l'escalier.

Je regardai le seuil de la hutte. Il était noir et vide.

Tous les yeux étaient tournés vers la porte de la hutte.

Thurnus n'apparut pas.

Des hommes se tenaient tout autour, avec des torches. Tout était silencieux, à part le craquement des torches. Je gisais, attachée. Les cordes qui m'attachaient les poignets dans le dos étaient très serrées.

Un sleen feula, derrière les huttes, dans sa cage.

La respiration de la foule changea. Thurnus se tenait à présent dans l'encadrement de l'entrée de sa hutte.

« Salut, Thurnus ! » cria Bran Loort.

— « Salut, Bran Loort, » répondit Thurnus.

La lourde sandale de Bran Loort me frappa au ventre. Je poussai un cri de douleur.

« À genoux, Esclave ! » ordonna Bran Loort.

Je me mis péniblement à genoux. Il saisit la corde que j'avais au cou et, la tordant, tira ma tête contre sa cuisse. Ma vision se troubla, puis s'éclaircit. Je vis que Thurnus me regardait.

Il me considéra.

Les jeunes paysans de Gué du Tabuk avaient pris beau-de plaisir avec l'esclave originaire de la Terre, anciennement Judy Thornton, à présent Dina, esclave goréenne.

Je voulus baisser la tête sous le regard de mon Maître. Mais cela ne me fut pas permis. La corde que tenait Bran Loort, dont le nœud était sous le côté gauche de ma mâchoire, maintint ma tête levée.

J'étais montrée à Thurnus.

« J'ai là quelque chose qui t'appartient, » dit Bran Loort.

— « Je vois, » fit Thurnus.

— « C'est une petite esclave bien chaude, » précisa-t-il, « juteuse et jolie. »

— « Je suis au courant, » répondit Thurnus.

— « Elle est à genoux à mes pieds, » insista Bran Loort.

— « Je vois, Bran Loort, » fit Thurnus.

Rapidement, Bran Loort lâcha la corde et, avec son pied, me poussa sur le côté. Je tombai dans la poussière puis me tournai sur le flanc, afin de voir.

Personne ne bougeait. J'entendais le craquement des torches.

Bran Loort parut hésiter un instant. Il regarda ses compagnons.

Puis il se tourna à nouveau vers Thurnus qui se tenait, silencieux, au sommet de l'escalier, deux mètres au-dessus du sol, dans l'encadrement de la porte de sa hutte.

— « J'ai maltraité ton esclave, » dit Bran Loort.

— « Les esclaves sont là pour ça, » répondit Thurnus.

— « Nous avons pris beaucoup de plaisir avec elle ! » reprit Bran Loort avec colère.

— « L'avez-vous trouvée agréable ? » s'enquit Thurnus.

— « Oui, » répondit Bran Loort. Il serra plus fermement son long bâton, se tenant prêt.

— « Dans ce cas, » dit Thurnus, « cela m'évitera de la battre ou de la tuer. »

Bran Loort parut troublé.

« Tu n'ignores sans doute pas, Bran Loort, » reprit Thurnus, « que le devoir d'une esclave consiste à être complètement agréable aux hommes. Dans le cas contraire, elle s'exposerait à de sévères punitions allant jusqu'à la torture et la mort, si tel est le désir de son Maître. »

— « Nous l'avons prise sans ta permission, » souligna Bran Loort.

— « En ceci, » admit Thurnus, « tu as commis une infraction au Code. »

— « Peu m'importe ! » répondit Bran Loort.

— « On ne peut prendre ni bosk, ni femme, ni charrue sans le consentement du propriétaire, » cita Thurnus.

— « Peu m'importe ! » dit Bran Loort.

— « Bran Loort, qu'est-ce qui distingue les hommes des sleens et des larls ? » demanda Thurnus.

— « Je ne sais pas, » répondit Bran Loort.

— « Ce sont les Codes, » déclara Thurnus.

— « Les Codes sont des bruits dépourvus de sens que l'on apprend aux enfants, » affirma Bran Loort.

— « Les Codes sont le mur, » dit Thurnus.

— « Je ne comprends pas, » répondit Bran Loort.

— « Ce sont les Codes qui distinguent les hommes des sleens et des larls, » expliqua Thurnus. « Ils sont la différence. Ils sont le mur. »

— « Je ne comprends pas, » répéta Bran Loort.

— « Tu as renoncé à la protection du mur, Bran Loort, » traduisit Thurnus.

— « Me menaces-tu, Thurnus de Gué du Tabuk ? » demanda Bran Loort.

— « Tu as quitté la protection du mur, » répéta Thurnus.

— « Tu ne me fais pas peur ! » cria Bran Loort.

— « Si tu m'avais demandé la permission, Bran Loort, » reprit Thurnus, me montrant d'un signe de tête, « volontairement et sans arrière-pensée, avec joie, j'aurais fait de toi, temporairement, son Maître. »

Couchée dans la poussière, les mains attachées dans le dos, la corde au cou, je regardais. Thurnus disait vrai. J'aurais pu être prêtée à Bran Loort et j'aurais dû le servir comme mon Maître.

« Mais tu ne m'as pas demandé cette permission, » rappela Thurnus.

— « Non, » répliqua Bran Loort avec colère. « Je ne l'ai pas demandée ! »

— « Et vous avez déjà fait cela, toi et les autres, mais pas dans les proportions de votre action d'aujourd'hui. »

C'était vrai. Parfois, les jeunes gens nous capturaient, nous et d'autres esclaves, nous attachaient et nous violaient dans les sillons des champs, mais c'était dans l'esprit de rude amusement de jeunes gens ayant des femmes à leur merci. Il n'y avait, dans cela, aucune intention insultante ou vexante. C'était un jeu de jeunes gens pleins d'énergie et de santé, rien de plus.

« Je me suis montré patient avec toi, Bran Loort, » souligna Thurnus.

— « Nous te remercions de ta patience, » répliqua Bran Loort. Il regarda ses acolytes en ricanant. Il posa l'extrémité de son bâton dans la poussière.

Je compris que les Codes allaient être invoqués. Ce que Bran Loort et ses acolytes avaient fait dépassait les droits normaux de la tradition, les indulgences et les permissions tacites d'une communauté de paysans ; en général, les Codes sont invisibles ; ils n'existent pas pour contrôler la vie des hommes mais pour la rendre possible.

— « Je suis prêt à me montrer magnanime, Bran Loort, » proposa Thurnus, me regardant.

« Tu peux me demander maintenant la permission de faire ce que tu as fait à cette esclave. »

— « Mais, » répliqua Bran Loort, « je ne te demande pas cette permission ! »

— « Dans ce cas, je dois réunir le Conseil, » dit Thurnus, « afin que nous puissions décider ce que nous ferons de toi. »

Bran Loort, rejetant la tête en arrière, rit ; ses compagnons rirent également.

« Pourquoi ris-tu, Bran Loort ? » s'enquit Thurnus.

— « Seul le chef du village peut réunir le Conseil, » répondit Bran Loort. « Et je ne décide pas de provoquer cette réunion. »

— « Es-tu le chef du village de Gué du Tabuk ? » demanda Thurnus.

— « Oui, » répliqua Bran Loort.

— « Qui a dit cela ? » s'enquit Thurnus.

— « Je l'ai dit, » répondit Bran Loort. Puis il montra ses compagnons. « Nous l'avons dit, » a jouta-t-il.

Ils étaient neuf, y compris Bran Loort. Ils étaient robustes, jeunes et forts.

— « Oui, » confirmèrent-ils presque tous.

— « Je suis désolé, » dit Thurnus. « Je croyais que tu avais l'étoffe d'un chef de village. »

— « Je suis chef de village, » affirma Bran Loort.

— « De quel village ? » demanda Thurnus.

— « De Gué du Tabuk ! » répondit Bran Loort avec colère.

— « As-tu communiqué cette information à Thurnus de Gué du Tabuk ? » s'enquit Thurnus.

— « Je le fais à présent, » répondit Bran Loort. « Je suis le chef de Gué du Tabuk. »

— « Je parle pour Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk, » dit Thurnus. « Il n'est pas d'accord. »

— « Je suis le chef ! » maintint Bran Loort.

— « Au nom de Thurnus, de la Caste des Paysans, chef du village de Gué du Tabuk, » dit Thurnus, « je parle. Thurnus est le chef. »

— « Je suis le chef ! » cria Bran Loort.

— « Non, » dit Thurnus.

Bran Loort blêmit.

« Aurons-nous recours à l'épreuve des flèches ? » demanda Thurnus.

Dans ce cas, les villageois, à l'exception des concurrents, quittent le village et les portes sont fermées. Chaque concurrent dispose de son arc et de cinq flèches. Celui qui ouvre la porte et fait entrer les villageois est le chef du village.

— « Non, » dit Bran Loort, mal à l'aise. Il n'avait pas envie d'affronter l'arc de Thurnus. L'adresse de Thurnus, avec le grand arc, était légendaire parmi les Paysans.

— « Dans ce cas, » demanda Thurnus, « ce sera l'épreuve des poignards ? »

Pour cette épreuve, les deux hommes quittent le village et pénètrent, par les deux côtés opposés, dans un bois obscur. Celui qui revient est le chef du village.

— « Non, » répondit Bran Loort. Rares sont ceux, me dis-je, qui aimeraient rencontrer Thurnus dans un bois obscur, armé d'acier. Le paysan fait partie de la nature. Il peut se muer en rocher ou en arbre. Ou, comme l'éclair, il peut frapper sans avertissement.

Bran Loort leva son bâton.

« J'appartiens à la Caste des Paysans, » déclara-t-il.

— « Très bien, » décida Thurnus. « Nous allons régler notre problème. Le bâton parlera. Le bois de notre pays décidera. »

— « Entendu, » fit Bran Loort.

Je remarquai que Lacet de Sandale était partie discrètement. Personne d'autre ne semblait avoir constaté sa disparition.

Lentement, marche par marche, Thurnus descendit l'escalier de sa hutte.

Melina, les yeux étincelants, s'éloigna du pied de l'escalier. Les hommes, les villageois et les esclaves reculèrent.

— « Chargez le feu ! » ordonna Thurnus. Des hommes s'empressèrent d'aller exécuter cet ordre. Thurnus ouvrit sa tunique et la baissa sur ses hanches. Il fléchit les bras et remonta la jupe de la tunique, la passant sous sa ceinture, jusqu'à ce qu'elle soit haute sur ses cuisses. Bran Loort fit la même chose.

Thurnus vint près de moi et, me prenant par les bras, me mit debout.

« Est-ce à cause de ta beauté, Petite Esclave, » dit-il, « que ceci est arrivé ? »

Je ne pus lui répondre, tellement j'étais dans un état piteux. Je ne pouvais rester debout s'il ne me tenait pas.

« Non, » reprit Thurnus. « Il y a autre chose. » Il me fit pivoter sur moi-même, me détacha les poignets et retira la corde que j'avais au cou.

Je restai devant lui, avec seulement ma marque et mon collier de corde.

Je le regardai. Il avait été gentil avec moi.

« Bâillonne-la et attache-la sur un chevalet, » dit-il à un homme.

Je le regardai, stupéfaite, tandis qu'on me traînait. J'allais être attachée sur le chevalet, à la merci du vainqueur. Je ne savais pas pourquoi je serais bâillonnée.

Les jeunes compagnons de Bran Loort se rassemblèrent autour de lui, l'encourageant. Thurnus, à l'écart, semblait se désintéresser d'eux.

Avec un cri de désespoir, je fus jetée sur les planches du chevalet. Ma cheville gauche fut introduite dans l'ouverture en demi-cercle de la poutre de cheville gauche inférieure, et la poutre de cheville gauche supérieure, avec une ouverture en demi-cercle correspondante, fut rabattue puis fixée. Mon autre cheville fut similairement immobilisée, entre les poutres de cheville droite. Le chevalet de Gué du Tabuk est une entrave horizontale spécialement préparée, dont la partie inférieure est en forme de V. On me prit par les poignets et par les cheveux puis je fus jetée sur le dos, mes poignets et ma tête étant logés dans trois ouvertures semi-circulaires. Une autre planche, avec des ouvertures correspondantes, ferme le chevalet. Je ne pouvais guère bouger. Je fermai les yeux. Lorsque je les ouvris, un homme se tenait au-dessus de moi. Je vis qu'il avait un morceau de tissu à la main. Il était grand. Je pleurai tandis qu'il me le fourrait dans la bouche. Ensuite, il le fixa en place avec une mince bande de tissu qui pénétra jusque derrière mes dents. Puis, avec une troisième bande, couvrant toute la partie inférieure de mon visage, il termina de bâillonner l'esclave. Je ne pouvais pas faire le moindre bruit. Je ne savais pas pourquoi j'avais été bâillonnée. Mon cou reposait sur le demi-cercle du chevalet. C'était douloureux. Je suis Judy Thornton, me dis-je. Je suis Judy Thornton. Je suis une femme de la Terre. Il est impossible que cela m'arrive. Mais je savais que j'étais Dina, esclave goréenne à la merci de ses maîtres.

Je tournai la tête afin de voir le combat. Je constatai que Navet me regardait. Ses yeux exprimaient la frayeur. Puis elle se tourna. Elle aurait pu se trouver sur le chevalet. Radis regardait Thurnus, effrayée. Queue de Verr aussi. Lacet de Sandale était invisible.

« Es-tu prêt ? » demanda Thurnus à Bran Loort.

Les villageois avaient dégagé un cercle. Le feu était haut et on voyait très bien.

— « Tu n'auras pas besoin de bâton ? » s'enquit Bran Loort avec un sourire ironique.

— « Peut-être, » dit Thurnus. Il regarda les huit acolytes de Bran Loort. « Je présume que ces types, » reprit Thurnus, « ne vont pas entrer dans la compétition ? »

— « Je suis parfaitement en mesure de battre seul un type gras et mou tel que toi, » dit Bran Loort avec un sourire ironique.

— « Peut-être, » admit Thurnus.

— « Tu vas avoir besoin d'un bâton, » fit remarquer Bran Loort.

— « Oui, » dit Thurnus. Il se tourna vers un des acolytes de Bran Loort. « Frappe-moi, » dit-il.

Le jeune homme eut un sourire ironique. Il frappa de haut en bas. Thurnus saisit le bâton et, soudain, avec une force comparable à celle d'un larl, tira le jeune homme vers lui tout en frappant sauvagement de bas en haut, cassant les dents du type avec le talon de sa sandale. Le jeune homme fut projeté en arrière, le sang jaillissant de son nez et de sa bouche, se tenant le visage entre les mains, Thurnus lui ayant arraché son bâton. Des dents étaient éparpillées dans la poussière. Le jeune homme, ébahi, resta assis par terre.

« Un bon bâton, » commenta Thurnus, « doit permettre de frapper de la pointe. » Et, disant cela, regardant un jeune homme, il plongea le bâton, comme une lance, dans la poitrine d'un autre ; « et latéralement, » ajouta Thurnus, qui frappa alors le premier type, dont l'attention était retenue par son camarade tombé, sur le côté de la tête. Le premier type tomba, se tenant la poitrine. Je fus persuadée qu'il avait une ou plusieurs côtes cassées ; le deuxième resta immobile dans la poussière, du sang sur le côté de la tête. « Mais, » reprit Thurnus, « un bon bâton doit également être solide. » Les jeunes gens étaient debout, crispés ; il en restait cinq, plus Bran Loort. « Approche, » dit Thurnus à l'un d'entre eux. Enragé, l'homme chargea. Thurnus était derrière lui et il fit voler le bâton en éclats en l'abattant sur son dos. Le gars resta couché dans la poussière, incapable de se relever. Le bâton faisait plus de cinq centimètres de diamètre. « Ce bâton, voyez-vous, » souligna Thurnus à l'intention des jeunes gens, « avait un défaut. Il n'était pas solide. » Il montra le type couché dans la poussière, le visage déformé par la douleur, griffant le sol. « Il ne lui a même pas cassé la colonne vertébrale, » reprit Thurnus. « Dans un combat, on ne peut pas faire confiance à un tel bâton. » Il se tourna vers les quatre jeunes gens, et Bran Loort. « Donne-moi un autre bâton, » dit-il à l'un d'entre eux. Le jeune homme le regarda, effrayé, et lui lança le bâton, ne voulant pas approcher de lui. « Une meilleure arme, » apprécia Thurnus, soupesant le bâton. Il regarda le type qui lui avait lancé le bâton. « Approche, » dit-il. Mal à l'aise, le jeune homme approcha. « La première chose qu'il faut savoir, » reprit Thurnus, lui plongeant violemment, sans avertissement, le bâton dans l'estomac, « c'est de ne jamais donner son arme à un ennemi. » Le jeune homme, plié en deux, vomit dans la poussière. Thurnus le frappa durement sur le côté de la tête, l'abattant. Puis il se tourna vers les deux jeunes gens et Bran Loort. « Tu devrais garder ta garde levée, » conseilla Thurnus à l'un d'entre eux qui, immédiatement, méfiant, leva son bâton. Thurnus frappa alors l'autre, qu'il ne paraissait pas regarder. Il se retourna juste à temps pour le voir tomber dans la poussière. « Toi aussi, bien entendu, » précisa Thurnus, « tu ne devrais pas baisser ta garde. C'est important. » Le jeune homme qui se tenait près de Bran Loort frappa soudain Thurnus, mais Thurnus, manifestement, attendait le coup. Il para et se glissa derrière le bâton de l'autre, levant la partie inférieure de son bâton. Le visage du type blêmit et il tomba. « L'agressivité est bonne, » acquiesça Thurnus, « mais il faut se méfier des contre-attaques. » Thurnus regarda autour de lui. Sur les neuf hommes, il ne restait plus que Bran Loort. Thurnus ricana. Il montra les jeunes gens tombés. « Je présume, » conclut Thurnus, « qu'ils ne vont pas entrer dans la compétition. »

— « Tu es adroit, Thurnus, » admit Bran Loort. Son bâton était prêt.

— « Je regrette d'être obligé de te faire cela, Bran Loort, » releva Thurnus. « Il me

semblait que tu avais l'étoffe d'un chef de village. »

— « Je suis le chef de ce village, » répliqua Bran Loort.

— « Tu es jeune, Bran Loort, » considéra Thurnus. « Tu aurais dû attendre. Ton heure n'est pas encore venue. »

— « Je suis le chef de ce village ! » lança Bran Loort.

— « Le chef de village doit savoir de nombreuses choses, » souligna Thurnus. « Il faut de nombreuses années pour les apprendre : le temps, les récoltes, les animaux, les hommes. Il n'est pas facile d'être chef de village. »

Thurnus se tourna, baissant la tête, pour rattacher sa sandale. Bran Loort n'hésita qu'un instant, puis frappa de haut en bas, atteignant Thurnus à l'épaule. Cela équivalait à frapper un rocher. Bran Loort recula.

« En outre, pour gagner le respect des Paysans, » reprit Thurnus, se redressant et ramassant son bâton, sa sandale étant rattachée, « le chef de village doit être fort. »

Bran Loort était livide.

« Combattons ! » dit Thurnus.

Rapidement, les deux hommes se lancèrent dans la bataille. Les bâtons s'entrechoquèrent violemment. La poussière vola autour de leurs chevilles. Des coups, nombreux et féroces, furent assénés et parés. Bran Loort n'était pas maladroit, et il était jeune et fort, mais il ne pouvait résister à Thurnus, puissant et violent, chef du village de Gué du Tabuk, mon Maître. Autant opposer une jeune larl à la fourrure tachetée à un gros Ubar des Voltaï, aux griffes puissantes. Finalement, ensanglanté et roué de coups, Bran Loort resta couché aux pieds de Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. Il leva la tête, le regard fixe. Cinq de ses acolytes, dont deux avaient repris connaissance, leur bâton à la main, approchèrent.

— « Tuez-le ! » cria Bran Loort, montrant Thurnus.

Les spectateurs poussèrent un cri de colère.

Les jeunes gens levèrent leurs bâtons, se préparant à charger Thurnus, qui accepta le défi.

— « Arrêtez ! » cria une voix. Il y eut des glapissements stridents de sleens. Lacet de Sandale se tenait à la limite du cercle, avec, dans chaque main, la courte laisse d'un sleen. Les animaux tiraient sur leur laisse, essayant d'avancer, les yeux étincelants, de la salive coulant de leur gueule, leurs dents mouillées luisant dans la lumière du feu.

« Sur le premier homme qui bouge, » cria Lacet de Sandale, « je lâche un sleen ! »

Les jeunes gens reculèrent.

Melina poussa un cri de colère.

— « Jetez vos bâtons ! » ordonna Thurnus. Les yeux fixés sur les sleens, ils jetèrent leurs bâtons.

— « Ce n'est qu'une esclave ! » cria Melina. « Comment oses-tu t'interposer ? » cria-t-elle à Lacet de Sandale.

— « Je l'ai affranchie cet après-midi, » dit Thurnus en riant. Elle n'avait plus de collier de corde au cou. Elle l'avait quitté quand elle était sortie du cercle du feu.

Elle resta immobile, tenant les laisses des sleens, femme libre et fière, dans la lumière du feu, bien qu'elle portât des haillons d'esclave.

« Debout, Bran Loort, » dit Thurnus.

Le jeune homme se releva péniblement. Thurnus, rapidement, lui arracha sa tunique et, le prenant par le bras, rudement, le poussa vers le lourd chevalet sur lequel j'étais attachée.

« Voici l'esclave que tu trouves tellement jolie, Bran Loort, » dit Thurnus. « Elle est devant toi, impuissante. » Bran Loort me regarda, misérable. « Elle est jolie et juteuse, n'est-ce pas ? » demanda Thurnus. Je me tassai sur les planches, tandis qu'on parlait ainsi de moi.

« N'est-ce pas un joli petit gâteau ? » s'enquit Thurnus.

— « Si, » souffla Bran Loort.

— « Prends-la, » dit Thurnus. « Je t'en donne la permission. » Bran Loort baissa la tête. « Allez, » reprit Thurnus. « Prends-la ! »

— « Je ne peux pas, » souffla Bran Loort. C'était un homme vaincu.

Bran Loort tourna le dos au chevalet et se baissa pour ramasser sa tunique. Il gagna la porte qui fut ouverte. Il quitta le village de Gué du Tabuk.

— « Que ceux qui veulent le suivre le fassent, » dit Thurnus, se tournant vers les jeunes gens qui l'avaient soutenu.

Mais ils ne suivirent pas leur ancien chef.

« À quel village appartenez-vous ? » demanda Thurnus.

— « À Gué du Tabuk, » répondirent-ils.

— « Et qui est le chef du village de Gué du Tabuk ? » demanda Thurnus, en sueur, avec un sourire ironique.

— « Thurnus, » répondirent-ils.

— « Regagnez vos huttes ! » ordonna-t-il. « Vous êtes punis. » Ils quittèrent le cercle du feu. Je supposai qu'ils cultiveraient les champs pendant une saison.

Melina était partie du cercle du feu, regagnant la hutte qu'elle partageait avec Thurnus.

« Festoyons, » décréta Thurnus. Il y eut des acclamations.

— « Mais d'abord, Thurnus, mon amour, » dit Melina depuis le seuil de leur hutte, « buvons à la victoire de ce soir. »

Il y eut un silence.

Un gobelet métallique à la main, lentement, dignement, elle descendit les marches, se dirigeant vers Thurnus.

Elle lui tendit le gobelet.

« Bois, Noble Thurnus, mon amour, » dit-elle. « Je t'apporte le gobelet de la victoire. »

Je compris soudain quel devait être son plan. Melina était une femme intelligente et rusée. Elle comptait que Bran Loort et ses jeunes gens battraient Thurnus. Pourtant, au cas où ils ne réussiraient pas, elle avait acheté une poudre à Tup Ladletender, le marchand ambulant. Si Bran Loort avait été victorieux, elle avait promis de me donner à lui. Mais j'avais également été promise à Tup Ladletender, en échange de la poudre, si celle-ci faisait son effet. Dans les deux cas, Dina, l'esclave, avait été l'appât lui permettant d'arriver à ses fins. Si Bran Loort avait réussi, je lui aurais appartenu. La poudre de Ladletender se serait alors révélée inutile et lui aurait été rendue. Si Bran Loort échouait, il serait alors nécessaire d'utiliser la poudre de Ladletender et, bien entendu, Bran Loort ayant été vaincu, je pouvais servir à la payer. Les deux plans s'excluaient mutuellement ; leur élément commun était le paiement, moi. Melina avait tout prévu.

« Bois, mon amour, » dit Melina, tendant le gobelet à Thurnus. « Bois à ta victoire, et à la mienne. »

Thurnus prit le gobelet.

Je voulus crier mais ne le put pas. Je tirai sur mes entraves. Mes yeux étaient fous au-dessus du bâillon qui m'avait été infligé.

Personne ne me regardait. J'essayai de me débattre. Je voulus crier. Je ne pus émettre le moindre son. J'avais un bâillon goréen.

Thurnus porta le gobelet à ses lèvres. Il s'immobilisa.

« Bois, » insista Melina.

« Ne bois pas, Maître ! » voulus-je crier. « C'est du poison ! Ne bois pas ! C'est

empoisonné ! » Je ne pus émettre le moindre son. J'avais un bâillon goréen.

— « C'est notre victoire commune, » dit Thurnus.

— « Oui, mon amour, » répondit Melina.

— « Bois d'abord, Compagne, » dit Thurnus.

Melina parut stupéfaite. Puis elle dit :

— « C'est d'abord ta victoire, et ensuite la mienne, mon amour. »

Thurnus sourit.

« Bois d'abord, mon amour, » insista-t-elle.

— « Mon amour, » fit Thurnus avec un sourire, « bois d'abord. »

— « Toi d'abord, » dit-elle.

— « Bois ! » dit Thurnus. Sa voix n'était pas tendre.

Elle tendit une main tremblante vers le gobelet.

« Je tiendrai le gobelet, » dit Thurnus. « Bois ! »

— « Non, » dit-elle, baissant la tête. « C'est du poison. »

Thurnus sourit. Puis il rejeta la tête en arrière et vida le gobelet.

Melina le regarda avec stupéfaction.

— « Salut, Madame, » dit Tup Ladletender. Il était sorti d'entre les huttes.

Thurnus jeta le gobelet vide dans la poussière.

— « C'est une boisson inoffensive, » expliqua-t-il. « Tup Ladletender et moi, lorsque nous étions jeunes, avons péché, et chassé le sleen. Un jour, je lui ai sauvé la vie. Nous sommes frères par le rituel des griffes de sleen. » Thurnus leva le bras, sur lequel on pouvait voir une cicatrice en ligne brisée. Ladletender leva également le bras, sa manche remontant. Sur l'avant-bras, il avait une cicatrice semblable. Elle avait été faite par une griffe de sleen tenue par Thurnus ; la même griffe, dans la main de Ladletender, avait marqué le bras de Thurnus ; leurs sangs s'étaient mêlés, bien que l'un fût Paysan et l'autre Marchand. « Aujourd'hui, il m'a également sauvé la vie, » reprit Thurnus.

— « Je suis heureux d'en avoir eu l'occasion, » dit Ladletender.

— « Tu m'as trompée, » reprocha Melina à Ladletender.

Il ne lui répondit pas.

Melina regarda Thurnus. Elle recula.

— « Il aurait mieux valu, » souligna Thurnus, « que la boisson ait été empoisonnée et que tu aies bu la première. »

— « Oh, non, Thurnus, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, non. »

— « Apportez une cage ! » ordonna Thurnus.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Et un collier de sleen ! » ajouta-t-il.

— « Non, non ! » cria-t-elle.

Deux hommes quittèrent le groupe.

« Fais-moi battre avec les fléaux, » supplia-t-elle. « Lâche les sleens sur moi ! »

— « Approche, Femme ! » ordonna Thurnus.

Elle s'immobilisa devant lui.

— « Rase-moi la tête et renvoie-moi, déshonorée, dans le village de mon père, » supplia-t-elle.

Il avait posé les mains sur les épaules de sa robe. Il la déchira, dénudant ses épaules.

« Thurnus, » protesta Melina.

Il la tint par les bras, lui ayant dénudé les épaules. Il la secoua légèrement. Sa tête bascula en arrière. Elle avait les épaules larges, robustes et belles. Le harnais de la charrue leur irait

bien.

Pourtant, chaque partie du corps féminin est belle, pour un Goréen, une main, un poignet, une cheville, l'arrière d'un genou, le galbe d'une cuisse, les petits poils doux et tendres, presque invisibles, de l'arrière d'une oreille. Chaque partie trahit la gloire et les merveilles et les promesses de l'ensemble. J'ai entendu des Goréens crier de joie à la vue d'une femme.

Les mains de Thurnus étaient sur les bras, à présent dénudés, de Melina, dont la robe avait été descendue sur les épaules. Il regarda ses bras. Puis il regarda son visage.

La cage fut apportée, petite cage solide, ainsi qu'un collier de sleen.

« Fais-moi tuer, Thurnus, » supplia-t-elle.

Thurnus lui montra le collier de sleen. De la main, elle le repoussa.

« Tue-moi, Thurmus, » supplia-t-elle, « Je t'en prie. »

— « Mets les bras contre les flancs, Femme ! » ordonna Thurnus.

Elle obéit.

Thurnus lui passa alors le lourd collier de cuir, renforcé de métal, au cou. Avec un poinçon, que lui apporta un homme, il perça deux trous, verticalement, dans la bande cuir, puis glissa deux boucles métalliques dans les trous ; puis il saisit les longues bandes de cuir, car le sleen a un gros cou, les glissa dans les boucles métalliques et, avec un poignard, coupa les morceaux en trop.

Melina, les épaules dénudées, se tenait devant lui, un collier de sleen au cou. Il comportait, sur le côté, un gros anneau métallique permettant d'y fixer une laisse.

Aussitôt, elle fut déshabillée et jetée sur le sol. Elle regarda Thurnus avec frayeur.

« Dans la cage, Esclave ! » ordonna Thurnus.

— « Thurnus ! » cria-t-elle.

Il se baissa et, avec le dos de la main, la frappa sur la bouche, faisant jaillir le sang.

— « Dans la cage, Esclave ! » répéta-t-il.

— « Oui... Maître, » souffla Melina. Elle entra à quatre pattes dans la cage. Sur un geste de Thurnus, Lacet de Sandale, donnant les laisses des sleens à un homme, qui emmena les animaux, vint près de la cage et, à deux mains, abaissa la porte métallique, enfermant son ancienne Maîtresse à l'intérieur.

Les spectateurs poussèrent des acclamations.

— « Festoyons ! » cria Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. « Et, dans les feux du festin, nous allons faire chauffer un fer à marquer les esclaves. »

Il y eut d'autres acclamations.

Dans la cage minuscule, celle qui avait été Melina s'accroupit, un collier de sleen au cou, misérable derrière les barreaux qu'elle serrait dans ses poings.

Sa chair porterait bientôt la marque des esclaves.

Les hommes et les femmes préparèrent rapidement le festin. Sur un geste de Thurnus, Radis, Navet et Queue de Verr me retirèrent mon bâillon et me libérèrent. Elles m'aidèrent à quitter le chevalet et me couchèrent dans la poussière. Je pouvais à peine bouger. J'avais encore le goût amer du bâillon dans la bouche. Je n'aurais pas cru qu'il pût exister un bâillon aussi efficace. À cette époque, cependant, je n'avais pas encore porté le capuchon d'esclave, avec son bâillon incorporé.

On fit rôtir du verr, on fit du pudding. On apporta du pain du Sa-Tarna et on le fit chauffer. Le Paga de Sul coula à flots.

Au plus fort de la fête, la cage fut ouverte et son occupante, ancienne femme libre, qui s'était appelée Melina, à présent nue et portant un collier de sleen, reçut l'ordre de sortir à quatre pattes. Une laisse de sleen fut attachée à son collier et elle fut conduite, à quatre

pattes, comme une femelle de sleen, près du chevalet dont j'avais été prisonnière. Elle y fut immobilisée, les poutres se refermant sur ses chevilles, ses poignets et son cou puis, tandis que des hommes forts lui tenaient solidement la cuisse, elle fut marquée par Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. Elle hurla frénétiquement, marquée et, lorsqu'on lâcha sa cuisse proprement marquée, gémit et se tortilla sur le chevalet. Ensuite, on lui rasa la tête. Puis elle pleura, la tête rejetée en arrière, gémissant doucement, immobilisée par de lourdes poutres, oubliée tandis que les hommes et les femmes continuaient leur festin.

À la droite de Thurnus était assis Tup Ladletender. À sa gauche était assise une femme, Lacet de Sandale, qu'il avait affranchie dans l'après-midi. Le festin était servi par les esclaves du village, dont faisaient partie Radis, Queue de Verr et Navet. Je ne fus pas obligée de servir. Je restai couchée près du chevalet sur lequel l'esclave nouvellement marquée était immobilisée. Au bout de quelque temps, elle se tut. Je ne pus imaginer la nature de ses pensées. Peu importait. Elles ne pouvaient être que celles d'une esclave. Elle, si fière, ancienne Maîtresse, ne valait à présent pas mieux que moi, simple esclave à la merci des hommes.

Elle n'était à présent, pas plus que moi, rien.

Je levai la tête et regardai les nuages noirs qui, dans le ciel, passaient devant les lunes.

Il y avait de l'humidité dans l'air.

Cela me fit plaisir.

Thurnus se dressa. Il leva son gobelet de Paga.

« Tup Ladletender, » dit-il, « par le rite des griffes de sleen, est mon frère. Je lève mon verre en son honneur. Buvons ! »

Les villageois burent. Tup Ladletender se leva.

— « Vous avez partagé avec moi, ce soir, votre Paga et votre marmite, » dit-il. « Je bois à l'hospitalité de Gué du Tabuk. » Il y eut des acclamations. Les villageois, Thurnus et Ladletender burent. « Et ce soir, » reprit Ladletender, « je bois aussi à celui dont je ne partage pas la caste mais à ce qui est plus fort que la caste, le sang de la fraternité, à Thurnus, de Gué du Tabuk ! » De nouvelles acclamations retentirent. Les villageois burent. Thurnus se leva à nouveau.

— « Je demande à cette femme libre, » déclara-t-il, montrant Lacet de Sandale, « à qui je porte beaucoup d'affection, d'accepter ma Libre Compagnie. » Les villageois poussèrent un grand cri de joie.

— « Mais, Thurnus, » dit-elle, « puisque je suis libre, n'ai-je pas le droit de refuser ? »

— « Exact, » répondit Thurnus, troublé.

— « Dans ce cas, Noble Thurnus, » dit-elle tranquillement, calmement, « je refuse ; je ne serai pas ta Compagne. »

Thurnus baissa son gobelet de Paga. Le silence se fit.

Lacet de Sandale, lentement, se mit à plat ventre devant Thurnus. Elle prit sa cheville droite entre ses mains et, la tenant, posa doucement les lèvres sur son pied, l'embrassant. Elle leva la tête, les yeux pleins de larmes.

« Permets-moi d'être ton esclave, » dit-elle.

— « Je te propose la Compagnie, » précisa-t-il.

— « Je te supplie de me garder en esclavage, » insista-t-elle.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « J'ai été entre tes bras, Thurnus, » rappela-t-elle. « Dans tes bras, je ne peux être qu'une esclave. »

— « Je ne comprends pas, » fit-il.

— « Je te déshonorerais, » souligna-t-elle. « Dans tes bras, je ne peux être qu'une esclave. »

— « Je vois, » fit le chef du village de Gué du Tabuk.

— « L'amour que je te porte, Thurnus, » expliqua-t-elle, « n'est pas l'amour d'une Libre Compagne, mais l'amour désespéré d'une esclave ; un amour si profond et riche que celle qui l'éprouve ne peut être que l'esclave de son homme. »

— « Sers-moi du Paga », dit Thurnus. Il tendit son gobelet à Lacet de Sandale.

Elle le prit et s'agenouilla devant lui, la tête baissée, lui tendant le gobelet. Bien qu'elle fût libre, elle le servait comme une esclave. Les villageois retinrent leur souffle. Les femmes libres crièrent, scandalisées.

Thurnus posa le gobelet.

— « Fais apporter une corde et mets-moi un collier, Thurnus, » dit-elle. « Je t'appartiens. »

— « Qu'on apporte une corde, » dit Thurnus.

On apporta une corde.

Thurnus prit la corde et regarda la femme.

Elle lui rendit son regard.

— « Mets-moi le collier, » dit-elle.

— « Si je te mets le collier, » la prévint-il, « tu seras à nouveau une esclave. »

— « Mets-moi le collier, Maître, » répéta-t-elle.

Thurnus enroula deux fois la corde autour de son cou et la noua.

Lacet de Sandale s'agenouilla devant lui, son esclave. Il la prit dans ses bras puissants et la serra contre lui, violant ses lèvres du Baiser du Maître, et elle s'accrocha à lui, ne pouvant s'empêcher de crier. Sa tête était rejetée en arrière, ses lèvres entrouvertes. Il avait commencé d'arracher sa tunique avec les dents.

« Porte moi hors de la lumière du feu, Maître, » supplia-t-elle.

— « Mais tu es une esclave, » répliqua-t-il en riant.

Il déchira sa tunique et jeta son esclave entre les feux du festin. Elle posa sur lui les yeux déments de la passion-soumission de l'esclave impatiente.

— « Comme veut le Maître ! » cria-t-elle, rejetant la tête en arrière, les cheveux traînant dans la poussière.

Il se jeta sur elle et, entre les feux, la prit longuement. Ses cris durent porter au-delà des pieux de la palissade.

Lorsqu'il regagna sa place, elle rampa à ses pieds, son esclave, et resta là, osant de temps en temps lui toucher délicatement la cuisse ou le genou, du bout des doigts.

Le festin se prolongea longtemps.

De nouveaux nuages se massèrent dans le ciel et je perçus l'humidité. Les lunes avaient disparu derrière les nuées.

Je crois que je m'endormis, près du chevalet, à cause de l'épuisement et de la douleur provoqués par les coups et les viols que j'avais subis.

Mais il faisait encore noir lorsque je me réveillai. Ce fut le claquement de menottes d'esclave sur mes poignets qui me réveilla. Je levai la tête. Je rencontrai le regard de Tup Ladletender. Je regardai mes poignets. Ils étaient prisonniers d'un acier inflexible.

« Debout, » dit-il, « Petit Vulo. » Je me levai péniblement. Je restai immobile, les poignets prisonniers de menottes, devant lui, à quelques centimètres de lui. « Tu m'appartiens, à présent, Petit Vulo, » dit-il.

— « Maître ? » fis-je.

— « Oui, » répéta-t-il, « à présent, tu m'appartiens. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'éprouvai un sentiment étrange. Très simplement, j'avais changé de mains.

Je regardai autour de moi. Le festin était terminé et pratiquement tous les villageois avaient regagné leur demeure. Quelques-uns dormaient près des braises des feux.

Nous nous trouvions près du chevalet sur lequel la nouvelle esclave, qui avait été une femme libre, Melina, était immobilisée. Thurnus était également là, avec Lacet de Sandale, Radis, Queue de Verr et Navet.

« Je t'appelle Melina, » dit Thurnus à l'esclave immobilisée.

— « Oui, Maître, » dit-elle. C'était une injure de lui donner, dans l'asservissement, le nom qu'elle avait porté en tant que femme libre. À présent, ce n'était plus qu'un prénom d'esclave.

« L'esclave peut-elle parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit Thurnus.

— « Pourquoi m'a-t-on rasé la tête ? » demanda-t-elle.

— « Pour te renvoyer, déshonorée, dans le village de ton père, » répondit-il.

— « Je t'en prie, Maître, garde-moi, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « Afin que je puisse te plaire, » répondit-elle.

— « Paroles étranges dans la bouche d'une femme telle que toi, » ironisa-t-il.

— « Je supplie d'être gardée pour plaire à mon Maître, » dit-elle.

— « La marque t'a-t-elle privée de ton intelligence ? » s'enquit Thurnus.

— « Je voulais seulement être la Compagne d'un chef de district, » expliqua-t-elle.

— « À présent, tu es une esclave que je peux donner ou vendre à n'importe qui, » déclara-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Je n'ai pas essayé de devenir chef de district, » expliqua Thurnus, « parce que tu tenais absolument à ce que je le fasse. Si j'avais tenté d'obtenir cette position, tout le monde aurait cru que je le faisais pour ton ambition et pour éviter la virulence de ta langue. »

Elle se tortilla sur le chevalet, immobilisée, misérable.

« Dans sa hutte, » reprit-il, « un homme doit être le Maître, même s'il s'est choisi une Compagne. Le rôle de la Compagne consiste à l'aimer et l'aider, pas à l'insulter et le pousser. »

— « J'étais une mauvaise Compagne, » souffla-t-elle. « Je vais essayer d'être une meilleure esclave. »

— « Si j'ai envie de tenter d'obtenir la direction du district, » reprit Thurnus, « je le ferai. Si je n'en ai pas envie, je ne le ferai pas. »

— « Comme veut le Maître, » répondit Melina, l'esclave.

— « Tu ignorais tout de la condition de Compagne, » dit Thurnus.

— « Je vais étudier avec diligence ce qui concerne l'esclavage, » promit Melina.

— « Tu commenceras au matin, quand tu seras publiquement fouettée, » dit-il.

— « Bien, Maître, » répondit-elle.

Il posa la main sur son corps.

« Il y a eu une époque où tu avais de l'affection pour moi, » dit-elle.

— « Oui, » admit-il. « C'est vrai. »

— « Trouves-tu mon corps intéressant, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit Thurnus.

— « Et je suis forte, » reprit-elle. « Je peux tirer seule la charrue. »

Thurnus sourit.

« Garde-moi, Maître. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

— « Je t'aime, » répondit-elle.

— « Sais-tu comment est puni le mensonge ? » s'enquit-il.

— « Je ne mens pas, Maître, » dit-elle. « Je t'aime vraiment. » Une des punitions infligées, dans un village de paysans, à une femme qui ment, peut consister à la jeter vivante à des sleens affamée. J'étais persuadée que Thurnus était capable de faire cela, s'il prenait une de ses esclaves en flagrant délit de mensonge.

— « Comment cela est-il possible ? » s'enquit Thurnus.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-elle. « C'est un sentiment étrange, contre lequel je ne peux pas lutter. Je suis restée longtemps sur le chevalet. J'ai beaucoup réfléchi. »

— « Demain, » souligna Thurnus, « tu auras moins de temps pour réfléchir et davantage pour travailler. »

— « Autrefois, je t'aimais, » expliqua-t-elle, « mais comme une femme libre. Puis, pendant des années, je ne t'ai plus aimé et t'ai méprisé. Et, maintenant, après de longues années, j'ai à nouveau de l'amour pour toi, mais, à présent, c'est l'amour déshonorant, impuissant, d'une esclave pour son maître. »

— « Au matin, tu seras fouettée, » lui rappela Thurnus.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle le regarda. « Tu es fort, » reprit-elle, « et dominateur. Tu es un grand homme, que tu sois ou non chef de district. Ma liberté m'a rendue aveugle à ta virilité et à ta valeur. Je ne voyais pas ce que tu étais mais ce que tu aurais pu devenir, ce qui m'aurait donné de l'importance. Je ne voyais pas en toi un homme mais l'instrument de mes perceptions et ambitions. Je regrette de ne pas avoir, dans ma Compagnie, apprécié et loué ce que tu étais, au lieu de l'image de ce que tu pourrais devenir. Je ne t'ai jamais vraiment regardé. Si je l'avais fait, j'aurais pu te voir. »

— « Tu as toujours été une femme intelligente et rusée, » reconnut Thurnus.

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Je t'aime, » dit-elle.

— « Tu seras l'esclave de l'ensemble du village, » souligna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « La nuit, tu seras enfermée dans une cage à sleen. Pendant la journée, tu te nourriras de ce que les hommes te jetteront. Chaque jour, tu serviras dans une hutte différente du village. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il la regarda.

« Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit-il.

— « Ne pourrais-je aussi, de temps en temps, servir mon Maître ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondit Thurnus. Il s'éloigna.

— « Je t'en prie, Maître, » dit Melina.

Il se tourna vers elle.

— « Il y a longtemps que tu n'as pas réclamé ma caresse, » fit remarquer Thurnus, les yeux fixés sur elle.

— « Je t'en supplie, Maître, » souffla-t-elle. Elle se souleva sur le chevalet. « Je t'en supplie. »

Nous tournâmes le dos tandis que Thurnus, rapidement et brutalement, violait l'esclave

immobilisée sur le chevalet.

Quand il en eut terminé avec elle, elle resta pantelante sur le chevalet.

« Oh, Maître ! » cria-t-elle. « Oh, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Il la regarda. Je soupçonnai que Thurnus ne s'était jamais servi d'elle avec cette autorité et cette puissance. De nombreuses années auparavant, manifestement, elle avait été aimée avec la tendresse accordée aux femmes libres. C'était la première fois de sa vie, à mon avis, qu'elle était exposée au désir autoritaire, débridé, qui est assouvi sur le corps de l'esclave. Elle n'avait jamais connu une telle expérience. Jamais elle n'avait été prise ainsi. Elle fixait Thurnus, ébahie, troublée, en proie au vertige et à la passion. Je vis qu'elle avait envie de l'appeler, de le supplier de revenir près d'elle, mais elle n'osa pas parce qu'elle était punie. Au matin, de toute manière, elle serait fouettée.

Thurnus serra sa tunique autour de lui. Il se tourna vers moi. Sous le regard d'un homme libre, je m'agenouillai.

« Je t'ai donnée à Tup Ladletender, » dit-il.

— « Bien, Maître, » répondis-je.

— « Tu avais été promise à lui, en paiement d'une poudre qu'il a donnée à une habitante du village, » reprit Thurnus. « La poudre a été utilisée, bien qu'elle n'ait pas produit l'effet escompté. En conséquence, de la part de cette ancienne habitante du village, qui ne peut plus faire ni transactions ni affaires du fait qu'elle a, malheureusement, été asservie, je t'ai donnée à lui en paiement de la poudre. »

— « Bien, Maître, » répondis-je. Mes poings étaient serrés dans les menottes d'esclave. Je servais à payer un petit peu de poudre sans valeur. La colère s'empara de moi. De toute évidence, je valais bien quelques tarsks de cuivre.

« Mais la poudre ne valait rien, » minaudai-je.

— « Tout comme toi, jolie petite Dina, » répliqua Thurnus. Il rejeta la tête en arrière et rit.

— « Oui, Maître, » dis-je avec colère.

Il se tourna vers Lacet de Sandale.

— « Je déclare officiellement que tu es mon esclave préférée, » annonça-t-il. « Tu dormiras dans ma hutte et tu t'en occuperas. »

— « L'esclave est reconnaissante, » dit-elle, « Maître. »

— « En outre, » ajouta-t-il, « tu es Première Fille. »

— « Comme veut le Maître, » répondit-elle.

Radis, Queue de Verr et Navet la prirent dans leurs bras et l'embrassèrent.

— « Nous sommes très heureuses pour toi, » dit Navet.

— « Je suis Première Fille, » dit Lacet de Sandale.

— « Je suis très heureuse pour toi, » dit Radis.

— « Va chercher une badine ! » ordonna Lacet de Sandale.

— « Lacet de Sandale ? » demanda Radis, stupéfaite.

— « Va chercher une badine ! » répéta Lacet de Sandale.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Radis, s'éloignant en hâte.

Quelques instants plus tard, Radis revint avec une badine qu'elle remit à Lacet de Sandale.

— « À genoux ! » ordonna Lacet de Sandale aux trois femmes. Elles s'agenouillèrent.

« Sur une ligne, à quatre horts l'une de l'autre, face au Maître ! » ordonna-t-elle. Elle organisa la ligne. « Droit ! » lança-t-elle. Du pied, elle obligea Radis à reculer les genoux. « Le dos droit, les mains sur les cuisses, le ventre rentré, la tête haute, » précisa-t-elle. Elle toucha le ventre de Queue de Verr avec la badine. Queue de Verr rentra le ventre. Elle toucha deux

fois Navet sous le menton. Navet leva le menton. Dans leurs yeux, je pouvais lire le désespoir. Mais elles étaient magnifiquement agenouillées devant leur Maître, sous l'autorité de Lacet de Sandale.

« Voici tes esclaves, Maître, » annonça-t-elle à Thurnus.

— « Excellent ! » commenta Thurnus. Il regarda les trois femmes. Elles n'osaient pas bouger le moindre muscle. J'étais convaincue que Lacet de Sandale fouetterait abondamment celles qui désobéiraient ou manifesteraient la moindre intention de désobéir. Thurnus sourit. Il commençait d'imaginer les merveilles qu'il obtiendrait de ses femmes.

— « Tu peux les mettre en cage quand tu veux, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit Lacet de Sandale. Comme elle aimait Thurnus, elle voulait qu'il tire le meilleur parti possible de ses esclaves. En outre, je fus persuadée que lorsque ce serait le tour de Melina, l'esclave du village, de servir la demeure de Thurnus, elle serait soumise à la même discipline stricte. Lacet de Sandale, la badine à la main, veillerait à ce que Melina serve parfaitement son Maître.

— « Tu peux te lever, Dina, » me dit Tup Ladletender.

Je me levai, les menottes aux poignets.

— « Tu peux dire au revoir à tes anciennes compagnes de cage, » dit Lacet de Sandale.

Radis, Queue de Verr et Navet vinrent me dire au revoir, me serrant dans leurs bras et m'embrassant, et je leur fis également mes adieux.

« Dans votre cage, Esclaves ! » lança Lacet de Sandale.

— « Nous devons regagner notre cage, » me dit Radis. « Je te souhaite tout le bien. »

— « Je vous souhaite aussi tout le bien, » répondis-je, m'adressant à toutes les esclaves.

Les trois femmes partirent rapidement en direction de leur cage. Lacet de Sandale, la badine à la main, vint près de moi. Elle me serra dans ses bras et m'embrassa.

— « Je te souhaite tout le bien, Dina, » dit-elle.

— « Moi aussi, je te souhaite tout le bien, Maîtresse, » répondis-je. Je l'appelai Maîtresse car c'était la Première Fille.

Lacet de Sandale pivota alors sur elle-même et suivit les autres femmes, afin de les enfermer dans leur cage pour la nuit.

Thurnus approcha, me posa la main sur la tête et la secoua.

Je le regardai, les yeux pleins de larmes.

— « Le village, » dit-il, « n'est pas un endroit pour toi, petite Dina. Les jours sont trop longs et le travail trop dur. » Il me considéra. « Tu as un corps d'Esclave de Plaisir, » reprit-il. « Ta place est aux pieds des hommes. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Viens, Esclave, » dit Tup Ladletender, me prenant par le bras.

Il m'entraîna. Je m'arrêtai, me retournai, résistant à sa traction.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » dis-je à Thurnus.

— « Tu ne peux même pas tirer la charrue, » dit-il.

— « Je suis une très mauvaise femelle de bosk, » reconnus-je.

— « Tu n'es pas la femelle de bosk, » releva-t-il, « mais la prairie. » Je baissai la tête, rouge. Mon rôle ne consistait pas à labourer mais à être labourée. « Je te souhaite tout le bien, Petite Esclave, » ajouta Thurnus.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

La main de Tup Ladletender serra plus fortement mon bras.

— « Sera-t-il nécessaire de te battre ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, effrayée ; puis je me hâtai de le suivre, sa main étant

restée sur mon bras.

Sa charrette aux deux grandes roues et aux deux longs brancards se trouvait près de la porte du village.

La porte nous fut ouverte par celui qui en était responsable.

Je pensais que je serais attachée à l'arrière de la charrette et qu'il me faudrait la suivre, dans la poussière. Cependant, il me plaça entre les brancards. Il me retira les menottes, qu'il mit dans un des tiroirs de la charrette.

« Je suis trop faible pour tirer la charrette, Maître, » dis-je.

Il sortit deux autres paires de menottes d'un autre tiroir. Il referma un anneau sur le brancard gauche et l'autre sur mon poignet gauche. Puis il fit la même chose à droite, avec l'autre paire de menottes. Je fus enchaînée entre les brancards. Il y avait environ, de part et d'autre, trente centimètres de chaîne entre mon poignet et le brancard.

« Je ne peux pas tirer la charrette, Maître, » dis-je.

Je hurlai lorsque le fouet me cingla le dos. Je saisis les brancards et, utilisant tout mon poids, enfonçant les pieds dans la poussière, tirai.

« Je ne peux pas, Maître ! » criai-je.

Le fouet me frappa à nouveau.

Je poussai un cri de désespoir et tirai la charrette.

Je franchis la porte et tirai la charrette de Tup Ladletender sur la route poussiéreuse de Gué du Tabuk.

Je sentis une goutte de pluie. Puis il se mit à pleuvoir légèrement. Je levai la tête. Les gros nuages étaient rapides, dans la nuit. Je distinguais les lunes, derrière. Puis l'averse se fit plus violente. Je sentis les gouttes sur mes cheveux et mon corps nu. Je tirai la charrette. Puis l'averse se déchaîna et je glissai dans la boue. Ladletender m'aida, poussant les roues de la charrette. Finalement, nous nous arrêtâmes sous le déluge. Puis il me détacha et nous allâmes nous abriter sous la charrette.

« La sécheresse est terminée, » fit remarquer Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Un peu plus tard, je dis :

« Puis-je avoir un bonbon, Maître ? » Je n'avais pas oublié le bonbon qu'il m'avait donné sous la hutte de Thurnus. Comme il était sucré et bon ! Ce n'était qu'un bonbon dur et bon marché, mais ces choses-là sont rares dans l'existence des esclaves. Elles sont très précieuses.

— « Le désires-tu beaucoup ? » s'enquit Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » dis-je.

Il me prit dans ses bras et me jeta dans la boue entre les roues de la charrette.

Je le regardai.

— « Gagne-le, » dit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je, lui tendant les bras.

Des torrents de pluie tombaient du ciel doux et obscur. Je pouvais à peine voir les arbres et le chemin.

10

JE SUIS UNE MARCHANDISE

Je nageai dans l'étang, au bout de la corde attachée à mon cou, et batifolai dans l'eau.

« Lave-toi bien, Dina, » dit Tup Ladletender. « Tu dois étinceler. »

— « Oui, Maître ! » criai-je.

Je m'étais agenouillée près de l'étang et, la corde au cou, avais lavé mes cheveux. Ensuite, j'avais été autorisée à me laver dans l'étang et à nettoyer mon corps. Les bleus consécutifs aux coups et aux mauvais traitements de Bran Loort étaient guéris. Je n'avais que quatre marques, sur le corps, faites par le fouet à animaux de Tup Ladletender, objet avec lequel il m'encourageait à tirer sa charrette. Elles avaient à présent presque disparu. En général, pour me punir, il me giflait. Je le respectais. Il savait s'occuper de moi.

J'étais son esclave depuis environ deux semaines.

Nous avions visité divers villages mais, dans l'ensemble, nous avions suivi la route d'Ar. Il devait reconstituer ses stocks. J'étais heureuse qu'il ne m'ait pas vendue à des paysans. Je savais qu'il me réservait un autre sort.

Lorsque nous étions arrivés sur la grande route, je m'étais réjouie. Elle est large, assez lisse et fait penser à un mur qui aurait été enfoncé dans la terre. Il n'est pas difficile de tirer la charrette sur une telle route. Mon travail fut ainsi plus facile. Les villages devinrent plus nombreux ; en outre, il y avait de temps en temps des auberges et des tavernes au bord de la route. J'aimais regarder passer les caravanes et les paysans, avec leurs chariots tirés par des bosks. Les gros tharlarions des caravanes me faisaient peur. Souvent, les animaux avaient des harnais avec des clochettes. Un jour, nous croisâmes une longue caravane d'esclaves. Elle comportait plus de quatre cents chariots dans lesquels les femmes étaient enchaînées par les chevilles. La caravane appartenait à Mintar, célèbre Marchand. Un autre jour, nous croisâmes une caravane moins imposante. Cette caravane ne comportait que quelques chariots portant des marques de bataille et d'incendie. Marchandises et blessés occupaient les chariots. Quarante femmes enchaînées marchaient entre les chariots. Elles étaient nues, enchaînées et des menottes d'esclave leur attachaient les poignets dans le dos. Elles gardaient la tête baissée. Beaucoup étaient belles.

« Que s'est-il passé ? » demanda Tup Ladletender.

— « Des pillards de Treve, » répondit un homme à l'épaule bandée.

La grande route d'Ar comporte des bornes indiquant les pasangs. Nous l'avions empruntée jusqu'à deux cents pasangs d'Ar. Puis nous l'avions quittée et, pendant deux jours, avions suivi une route secondaire. Le pays était toujours relativement peuplé.

La charrette de Tup Ladletender se trouvait à présent près de la hutte d'un villageois qu'il connaissait.

Au loin, même depuis l'étang, j'apercevais les hauts murs blancs de la forteresse commerciale de Pierres de Turmus, avant-poste turien autorisé à entreposer des marchandises dans le royaume d'Ar. Ces avant-postes ne sont pas rares sur Gor. Ils protègent

la sécurité du commerce. Leur fonction n'est pas militaire mais commerciale. Turia est un des grands centres commerciaux de Gor. Elle se trouve très loin vers le sud, sous les latitudes moyennes de l'hémisphère sud de Gor.

« Regarde, Dina, » dit Tup Ladletender, montrant le ciel.

Je levai la tête et vis, très haut, quatre tarniers en vol. Ils avaient l'étendard jaune de la trêve.

« À mon avis, ils vont à Port Kar, » dit Tup Ladletender, « où ils s'embarqueront pour Cos. »

J'avais entendu dire qu'il y avait la guerre, entre Ar et Cos, à cause du soutien que Cos apportait apparemment aux pirates du Vosk. Le motif des hostilités, cependant, était principalement économique, et concernait les monopoles commerciaux que les deux villes tentaient de s'approprier dans les territoires bordant le Vosk. Ar revendiquait la rive sud du Vosk. Cos et l'autre grand Ubarat maritime, Tyros, en revanche, commerçaient traditionnellement, grâce à leurs réseaux, avec ces territoires. Je vis les tarniers disparaître au loin. Par deux fois, déjà, sur la grande route d'Ar, Tup Ladletender avait montré des tarniers en vol, probablement des messagers. Marlenus d'Ar, et d'autres Ubars, utilisaient souvent de tels courriers.

Je pensai soudain à Clitus Vitellius. Il m'avait repoussée. Comme je le haïssais !

On tira sur la corde que j'avais au cou.

« Je viens, Maître ! » criai-je.

Je gagnai la rive de l'étang. Ladletender me tendit une serviette. Il attacha ma corde à un arbre. Je me séchai.

— « Tu dois étinceler, Dina, » me rappela-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. Je regardai la forteresse de Pierres de Turmus, au loin.

Je me demandai combien je rapporterais. Je n'avais jamais été vendue.

— « Réserve ton attention pour ton maître, » dit Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Tup Ladletender me tendit un peigne. Je démêlai mes cheveux. Je regardais toujours la forteresse de Pierres de Turmus. Elle était haute et imposante. C'était entre ses murs que je serais possédée.

Nous avions passé la nuit dans un village voisin, où Ladletender avait un ami. Sa charrette y était restée. Je n'avais pas tiré la charrette, ce matin. Je devais être reposée.

— « Brosse tes cheveux, » dit Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Quand j'eus terminé, Ladletender reprit le peigne et la brosse qu'il mit dans son sac.

Il me regarda. Je rougis sous l'œil d'un Goréen. Je ne portais que ma corde.

— « Tiens-toi comme une esclave ! » ordonna-t-il.

Je me redressai, la tête haute, le ventre rentré, la hanche tournée. Aucune femme ne peut avoir autant d'allure qu'une esclave goréenne.

« Excellent ! » apprécia Ladletender, faisant claquer les lèvres.

— « Le Maître est content, » fis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Alors, l'esclave est également contente, » dis-je.

— « Regarde, » dit-il. Il sortit de son fourre-tout en cuir un sac du type de ceux que l'on utilise pour les légumes. Je le regardai. Je fus troublée. Il était plié ; il était petit. Il détacha la corde que je portais au cou. Je secouai la tête et les cheveux, ayant été libérée.

Il montra le sac. Il avait été utilisé pour transporter des légumes. Il y avait des lettres,

dessus.

« Mets-le, » dit-il.

Je dépliai le sac. Des ouvertures y avaient été pratiquées pour la tête et les deux bras. Je le passai par-dessus ma tête. Il était étroit. Avec une lanière de cuir, il le serra sur ma taille.

Il recula.

« Joli, » apprécia-t-il. Il était haut sur mes cuisses. Compte tenu de ma silhouette, il était large, négligé, aux épaules. Mais la lanière de cuir, enroulée deux fois autour de ma taille, serrée, et attachée sur ma hanche gauche, accentuait ma poitrine et mes hanches. Il y avait un côté lascif dans la négligence apparente de ce vêtement. Il évoquait parfaitement une fille bon marché mais très agréable.

Je rougis.

« Tiens, » dit Ladletender. Il montra un collier de perles d'esclave. Je souris. Je tendis la main vers lui. « Pas si vite ! » dit-il. Je baissai les mains. « Tourne-toi ! » dit-il. J'obéis. Sur Gor, c'est souvent l'homme qui met les bijoux à la femme, l'ornant. Je supposai que Tup Ladletender me passerait les perles d'esclave au cou, les attachant sur ma nuque. Elles étaient en bois, bon marché et jolies. J'étais contente de porter un bijou. Un jour, j'avais failli être égorgée parce que j'ignorais ce que signifiait « Bina », ou perles d'esclave. Je ne savais toujours pas pourquoi. Mes mains furent tirées derrière moi et emprisonnées dans des menottes. Puis, alors que j'étais prisonnière des menottes, Tup Ladletender m'attacha le collier autour du cou.

Il vint devant moi.

« Tu es belle, Dina, » dit-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

Puis il pivota sur lui-même.

— « Viens, » dit-il. Je le suivis en trébuchant, pieds nus, les mains attachées dans le dos.

Nous prîmes bientôt la route de Pierres de Turmus. Une ahn plus tard, nous arrivions à la poterne. Les hautes murailles blanches me dominaient de toute leur hauteur. Elles faisaient plus de vingt-cinq mètres de haut. Je me sentis très petite. Il y avait six tours sur la muraille, deux défendant la poterne et une à chaque coin. Soudain, j'eus envie de fuir. Mais j'avais des menottes. Et, sur Gor, il n'y avait pas d'endroit où une femme telle que moi pouvait fuir. J'étais une esclave.

Un petit judas, dans le portail imposant, s'ouvrit.

« Tup Ladletender, » dit Ladletender.

— « Salut, Ladletender, » répondit une voix.

— « Je vends une femme, » expliqua Ladletender, me montrant.

— « Bienvenue, Tup Ladletender, » dit la voix.

Une petite porte, faisant partie du portail, s'ouvrit et nous entrâmes. La petite porte fut refermée derrière nous.

11

LE PARFUM ET LA SOIE

— Je t'en donne quatre tarsks en cuivre, » dit le capitaine.

— « Dix, » répondit Ladletender.

— « Six, » proposa le capitaine.

— « Marché conclu, » dit Ladletender.

Mon corps me faisait mal. Mes poignets étaient prisonniers de menottes fixées à une chaîne elle-même attachée à un anneau scellé au plafond. Mon poids était essentiellement soutenu par les menottes et la chaîne. Mes pieds touchaient à peine les dalles du sol.

J'étais nue. J'avais été examinée, exhaustivement, à la manière goréenne. J'étais misérable, et achetée.

Je n'avais pas pu résister à la caresse du capitaine.

J'avais lutté, implorant la pitié, tirant sur la chaîne.

« Il faudra la dresser un peu, » dit le capitaine, « mais nous nous en occuperons. »

J'étais suspendue à la chaîne, molle, le métal me coupant les poignets. J'avais les yeux fermés. Mon corps me faisait mal.

J'entendis le capitaine payer Ladletender, sortant l'argent d'un petit coffre métallique posé sur son bureau.

Puis il s'en alla.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit le capitaine.

J'ouvris les yeux.

« À présent, tu es Turienne, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'avais été vendue six tarsks en cuivre. Telle était ma valeur sur Gor.

— « Es-tu soumise ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il gagna son bureau et, d'un tiroir, sortit un collier d'esclave. Il était différent de la majorité des colliers goréens. C'était un collier turien. Les colliers goréens, qu'ils soient ou non décorés, sont fondamentalement des bandes métalliques circulaires, comportant une charnière, que l'on referme sur le cou des esclaves. Le collier turien, en revanche, est une sorte d'anneau et ne serre pas le cou. L'homme peut glisser les doigts sous le collier turien et l'utiliser pour tirer la femme vers lui. Bien entendu, il n'est pas assez large pour qu'il soit possible de le retirer. Les colliers goréens ne sont pas faits pour que les femmes qui les portent puissent les retirer.

Il jeta le collier sur son bureau. Je le regardai tomber sur le bureau. C'était la première fois que je voyais un véritable collier. Soudain, j'eus terriblement peur qu'on me le fasse porter. Il se fermait à clé. Je ne pourrais plus le retirer.

« Non, Maître, » dis-je, « je t'en prie, ne me mets pas le collier ! »

Il vint vers moi et, avec une clé, ouvrit les menottes. Je tombai sur les dalles, à ses pieds.

— « Tu ne veux pas porter de collier ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

Il me tourna le dos. J'étais mi-couchée mi-assise sur les dalles, les jambes sur le côté, les paumes sur les dalles, la tête baissée. Je ne le regardais pas. Tup Ladletender était parti. Il avait emporté le sac que je portais, le collier de perles et les menottes. Il n'avait laissé que celle qui avait été Judy Thornton, esclave vendue six tarsks en cuivre.

— « Tu vas supplier de porter le collier, » dit l'homme.

Je me tournai et levai la tête, effrayée. Il me dominait de toute sa taille. Il avait un fouet à esclave.

— « Non, Maître ! » criai-je.

Il me fit regretter mon insolence. Il m'était impossible de fuir. Il me fouetta comme un maître goréen. Finalement, je restai couchée, en larmes, à ses pieds.

— « À présent, je crois que tu es soumise, » dit-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je. « Oui. »

— « Es-tu soumise ? » s'enquit-il.

— « Je suis soumise, Maître, » sanglotai-je. « Je suis soumise. »

— « Supplies-tu, à présent, de porter le collier ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître ! » criai-je.

— « Supplie ! » ordonna-t-il.

— « Je supplie de porter le collier, » sanglotai-je.

Ensuite, il referma le collier sur mon cou. Il y eut un claquement métallique. Je m'effondrai sur les dalles.

Il pivota sur lui-même et s'en alla, ayant accroché le fouet au mur, où il se trouvait précédemment, à portée de la main. Il fit sonner une cloche. Une porte s'ouvrit et un soldat apparut.

« Fais appeler Sucha, » dit-il. « Il y a une nouvelle femme. »

J'étais couchée sur les dalles. Timidement, tandis qu'il ne regardait pas mais, assis derrière son bureau, travaillait, consignant peut-être mon acquisition et mon prix dans ses livres, je touchai le collier, en fer rond et luisant. Il était véritablement refermé sur mon cou. Je portais un collier. Seule la marque, auparavant, me faisait prendre conscience de mon asservissement. Je pleurai. J'étais marquée et je portais un collier.

J'entendis le tintement de clochettes d'esclave.

Je pris conscience de la présence de pieds de femme, nus, près de moi.

Les clochettes, minuscules, sur quatre rangées, étaient attachées à sa cheville gauche. Un fouet me toucha, me poussant, dans le dos. Je frémis.

« Debout, Esclave ! » dit la femme. Je levai la tête. Elle portait une mince bande de soie jaune. Ses cheveux noirs étaient attachés par un mince ruban de soie jaune, le Talmit.

Je me levai.

« Tiens-toi comme une esclave ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

« Une dina, » dit la femme.

Sa marque était la marque ordinaire des esclaves, la première lettre, en écriture cursive goréenne, du mot : Kajira, désignation la plus fréquente des esclaves, en goréen. Elle était nettement visible, sur sa cuisse. La bande de soie ne prétendait pas la cacher.

« Je m'appelle Sucha, » dit la femme.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Pourquoi as-tu été fouettée ? » s'enquit Sucha.

— « J'ai demandé de ne pas porter le collier, » soufflai-je.
— « Quitte-le, » dit-elle.
Je la regardai, troublée.
« Quitte-le, » répéta la femme.
Je tentai de retirer le collier. Je tirai dessus jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. J'essayai de l'ouvrir. Je tournai le collier et, avec les doigts, tentai de casser la serrure. Il resta inflexiblement, parfaitement, fixé autour de mon cou.
Je regardai la femme avec désespoir.
— « Je ne peux pas le retirer, » dis-je.
— « C'est vrai, Esclave, » répliqua-t-elle. « Et ne l'oublie pas. »
— « Oui, Maîtresse, » dis-je.
— « Comment t'appelait-on ? » demanda-t-elle.
— « Dina, » répondis-je.
Sucha se tourna vers le capitaine.
— « C'est acceptable, » dit-il.
— « Pour le moment, » dit Sucha, « jusqu'à ce que les maîtres en décident autrement, tu restes Dina. »
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Suis-moi, Dina, » dit-elle. Je la suivis. Elle portait également un collier turien. Les femmes des Peuples des Chariots, apparemment, portaient aussi ce type de collier.
Nous suivîmes un long couloir. Puis nous quittâmes ce couloir et en empruntâmes d'autres. Nous passâmes devant de nombreux entrepôts fermés par des grilles. À un moment donné, nous franchîmes une lourde porte métallique surveillée par un gardien. De l'autre côté de la porte, elle dit :
« Passe devant, Dina. »
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je passai devant elle. Nous suivîmes un autre long couloir. Il était également bordé de portes lourdement grillagées donnant accès aux entrepôts.
« Tu es très belle, Maîtresse, » dis-je par-dessus l'épaule.
— « Veux-tu goûter de mon fouet ? » s'enquit-elle.
— « Non, Maîtresse, » répondis-je. Puis je restai silencieuse.
Je savais pourquoi je la précédais. C'était une coutume goréenne assez répandue. Nous approchions des quartiers des esclaves, et si j'essayais de pivoter sur moi-même et de fuir, elle serait derrière moi, avec le fouet, pour m'en empêcher. Parfois, les nouvelles femmes prennent peur à l'entrée de leurs quartiers d'esclave. Y être enfermée a un côté effrayant.
« Es-tu soumise ? » lui demandai-je.
Il y eut un silence. Puis elle répondit :
— « Oui. »
Nous continuâmes de marcher.
« Nous sommes toutes soumises, » reprit-elle. « On nous a appris notre collier. »
— « Les hommes savent nous soumettre, » sanglotai-je.
— « Les hommes soumettent ou non les femmes, selon ce qui leur fait envie, » dit Sucha. « C'est leur volonté qui décide. Certains hommes ne soumettent pas rapidement leurs femmes, afin de faire durer le plaisir et de jouer avec elles plus longtemps, mais la femme, si elle n'est pas stupide, sait à qui, au bout du compte, elle appartient. Au bout du compte, c'est l'homme qui a le fouet. La femme le sait. Au bout du compte, quand le maître le désire, nous rampons dans ses bras, dociles et soumises. Nous sommes des femmes, nous sommes des

esclaves. »

— « Je hais les hommes ! » criai-je.

— « Parle doucement, sinon tu seras fouettée, » prévint Sucha.

— « Ne hais-tu pas les hommes ? » demandai-je.

— « Je les aime, » répondit Sucha.

Je poussai un cri de colère. Je pivotai sur moi-même.

— « Je ne suis pas soumise ! » criai-je. « Je ne serai jamais soumise ! »

— « Dis-le aux maîtres, » suggéra Sucha.

Je frémis.

« Tu es soumise, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je, misérable. « J'ai été soumise. » J'étais soumise depuis que le premier Goréen m'avait touchée, il y avait déjà longtemps, alors que je portais la chaîne et le collier, dans une prairie goréenne. Quelque chose, en moi, m'avait aussitôt dit qu'ils étaient les maîtres. Et je me souvins de Clitus Vitellius, de Thurnus et du capitaine, stricts avec moi, dans ma fonction. Je touchai le collier turien que je portais au cou.

— « Fille soumise, » dit Sucha.

— « Oui, » répondit l'ancienne Judy Thornton, qui était à présent Dina, l'esclave. « Je suis soumise. »

Je savais que je devais obéir aux hommes.

— « Voici, » dit Sucha, « l'entrée des quartiers des femmes esclaves. »

Je me tassai sur moi-même. La porte était petite, épaisse et métallique, faisant environ cinquante centimètres au carré.

« Entre ! » ordonna Sucha.

Elle se tenait derrière moi avec le fouet.

Je tournai la poignée de la porte minuscule et, m'étant agenouillée, la franchis à quatre pattes.

Sucha me suivit.

À l'intérieur, nous nous relevâmes. Je regardai autour de moi avec étonnement. La pièce était haute de plafond et spacieuse ; elle comportait de nombreuses colonnes minces et blanches, de riches tentures ; le sol était recouvert de dalles rouges et il y avait un bassin parfumé ; les murs étaient laqués, ornés de mosaïques représentant des esclaves au service des maîtres ; mal à l'aise, je touchai le collier que je portais au cou ; la lumière entrait par de minuscules fenêtres, renforcées de barreaux, situées tout en haut des murs décorés. Çà et là, autour du bassin, étaient couchées des femmes indolentes, que l'on n'avait pas mises au travail. Elles me regardèrent, jugeant mon visage et ma silhouette, les comparant vraisemblablement aux leurs.

— « Cette pièce est belle, » dis-je.

— « À genoux ! » dit Sucha.

Je m'agenouillai.

« Tu es Dina, » expliqua-t-elle. « Tu es à présent esclave dans la forteresse de Pierres de Turmus. Il s'agit d'une forteresse commerciale sous la bannière et la protection de Turia. La garnison comprend cent hommes et cinq officiers. Il y a vingt hommes qui sont le personnel de service, un Médecin, des portiers, des Scribes, etc… »

Les autres occupantes de la pièce vinrent tranquillement près de moi. Elles étaient assez nombreuses. Elles étaient presque toutes nues. Elles portaient toutes le collier turien.

— « Une nouvelle Esclave de Soie, » dit l'une d'entre elles.

Je me redressai. Je fus heureuse qu'elles me considèrent comme une Esclave de Soie.

— « Il y a vingt-huit femmes, à Pierres de Turmus, » reprit Sucha. « Nous venons de dix-neuf villes différentes. Six d'entre nous proviennent d'élevages. »

— « Elle est jolie, » dit une autre femme.

Je souris.

— « Apprenez-lui que c'est la Dernière Fille ! » lança Sucha.

Une femme me prit par les cheveux, par-derrière, et me jeta sur les dalles. Je criai. Les autres, alors, frappèrent et me donnèrent des coups de pied. Je hurlai, me tortillant.

— « Suffit ! » cria Sucha. La correction n'avait duré que quelques brèves secondes. Elle était simplement destinée à m'intimider. J'ouvrais des yeux horrifiés, toujours tenue par les cheveux. Ma jambe saignait à l'endroit où elle avait été mordue.

« Lâchez-la ! » dit Sucha. « À genoux, Dina. »

On me lâcha les cheveux. Je m'agenouillai.

« Tu es la Dernière Fille, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. J'étais terrifiée. Je n'osais même pas regarder les autres femmes dans les yeux. Je les sentais prêtes, à la moindre provocation, à me punir.

Un gong retentit, au loin. J'entendis une voix d'homme. Elle semblait autoritaire, particulièrement significative, dans un tel endroit. Nous écoutâmes, Sucha également.

« L'esclave Suda, » appela-t-il, « est demandée sur la couche de Hak Haran ! »

— « Fais vite, Suda, » souffla Sucha. « Hak Haran n'aime pas attendre. »

— « Oui, Maîtresse, » dit une magnifique brune, le visage rouge de plaisir, s'éloignant en hâte.

— « La femme entend et obéit ! » cria Sucha.

— « C'est bien, » répondit l'homme.

— « Moi, je ne suis jamais appelée, » gémit une autre femme, « sauf sur la couche de Fulmius. »

Les autres se moquèrent d'elle.

— « Laissez-nous, » dit Sucha.

Les autres femmes, quelques-unes après m'avoir adressé un dernier regard, s'éloignèrent.

— « Elles ne m'aiment pas, » dis-je.

— « Tu es très jolie, » dit Sucha, « il est naturel qu'elles t'en veuillent. »

— « Je croyais qu'elles étaient soumises, » m'étonnai-je.

— « Elles le sont vis-à-vis des hommes, qui sont les maîtres, » expliqua Sucha. « Mais elles ne le sont pas les unes vis-à-vis des autres. »

— « Je ne veux pas être blessée, » dis-je.

— « Alors n'oublie pas, » conseilla Sucha, « que tu es la Dernière Fille. Fais-leur plaisir. Sois prudente, dans ton comportement, parmi tes sœurs d'asservissement. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Lève-toi. Suis-moi, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Je savais qu'on laissait généralement les esclaves s'organiser seules, les maîtres ne se mêlant généralement pas de ces problèmes. Les cages des esclaves étaient parfois des jungles. En général, la plus grande et la plus forte, avec ses compagnes, dominait. L'ordre était imposé par des moyens physiques.

— « Voici ta cage, » me montra Sucha. « Tu y seras généralement enfermée, pendant la nuit, si tu ne sers pas les hommes. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

C'était une petite alcôve, donnant sur la grande pièce, avec une porte munie de barreaux.

On devait entrer et sortir à quatre pattes. La cellule elle-même faisait environ deux mètres cinquante de profondeur, un mètre vingt de large et un mètre vingt de haut. Ainsi, il n'était pas possible d'y tenir debout. Les meubles n'étaient qu'une mince paillasse rouge et une couverture d'esclave, en rep.

— « Je suppose que tu es satisfaite de ton logement, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je souris. En fait, c'était la cage la plus luxueuse que j'aie connue. Elle était sèche et comportait une paillasse. À part être enchaînée au pied de la couche d'un maître, que peut une esclave désirer de plus ?

— « Suis-moi, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, la suivant.

Elle me conduisit dans une autre pièce. Lorsque nous passâmes près du bassin, elle me montra les portes des cages.

— « Voici la porte de derrière, » indiqua-t-elle. « C'est par là que nous sommes entrées. » Elle était petite et métallique.

— « Elle ne comporte pas de poignée, de ce côté, » fis-je remarquer.

— « Non, » répondit Sucha. « On ne peut l'ouvrir que de l'extérieur. » Je me souvins d'une autre porte, dans le couloir, surveillée par un garde.

— « Pourquoi, dans ce cas, » demandai-je, « y avait-il un garde dans le couloir ? »

Sucha me regarda.

— « N'as-tu pas vu les portes, dans le couloir ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondis-je.

— « Pour les garder, » expliqua Sucha.

— « Pas nous ? » demandai-je.

Elle rit.

— « Nous sommes ce que la forteresse contient de moins précieux, » dit-elle.

— « Oh ! » fis-je. Je continuai de la suivre, sans pour autant cesser de regarder la petite porte. Elle était solide. Elle ne pouvait être ouverte depuis notre côté. Derrière, dans le couloir, se trouvaient des entrepôts destinés aux marchandises qui avaient véritablement de la valeur et nécessitaient la présence d'un garde. J'étais passée, en venant, devant plusieurs entrepôts. Ils étaient fermés à clé mais pas gardés. Ils contenaient des marchandises plus ordinaires. Le fait que Sucha ait dit que nous étions les marchandises les moins précieuses de la forteresse me mit en colère. Mais je me souvins que je n'avais coûté que six tarsks en cuivre.

Sucha traversa une petite pièce, entra dans un court couloir conduisant à une autre grande pièce. Elle comportait une grande porte munie de barreaux, et une autre derrière. Je compris alors que c'était sur les barreaux que l'homme avait frappé lorsqu'il avait appelé Suda. Mais, à présent, il n'y avait plus ni soldats ni gardes. Les deux portes, cependant, étaient fermées à clé avec de grosses serrures carrées. Deux clés étaient nécessaires pour chaque. Les portes étaient séparées par trois mètres. Au-delà, on apercevait un couloir décoré, avec des vases et un tapis. Je regardai les deux serrures de la porte la plus proche.

— « On ne peut pas les crocheter, » m'informa Sucha. « Ce sont des serrures à manchon. Le manchon empêche la pénétration d'un fil de fer ou d'une tige. En outre, à l'intérieur, il y a un petit cône métallique qu'il faut dévisser avant de pouvoir introduire la clé. Un fil de fer, ou une tige, ne pourraient contourner le cône. »

— « Y a-t-il, dans les cages, un objet qui pourrait tenir lieu de fil de fer ou de tige ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Sucha.

Je saisis tristement les barreaux.

« Tu es une esclave emprisonnée, » souligna Sucha. « Viens. »

Après un dernier regard aux barreaux et aux serrures, je la suivis. Elle me conduisit dans la petite pièce que nous avions traversée. C'était la pièce où les esclaves se préparaient. Elle comportait des miroirs. J'y vis une jolie femme brune, nue, avec un collier turien, moi, suivie par une belle brune, vêtue d'une bande de soie et portant un fouet.

Sucha me montra un des cinq petits bassins, ainsi que les huiles et les serviettes. Elle me montra comment les utiliser.

« Tu es une fille ignorante, » dit-elle. « Tu ne sais même pas prendre un bain. »

Je rougis.

Puis je me lavai les cheveux, les séchai, les peignai et les brossai, me débarrassant de la poussière du chemin jusqu'à Pierre de Turmus et de la sueur de l'après-midi.

— « J'ai faim, » dis-je.

— « Assieds-toi sur les dalles, » dit-elle.

J'obéis, nue sur les dalles.

Elle jeta un ensemble d'anneaux et de clochettes près de moi, sur les dalles.

« Mets les clochettes, » dit-elle.

— « Elles ferment à clé, » relevai-je.

— « Mets les clochettes ! » répéta-t-elle.

Je tendis la cheville gauche et, soigneusement, alignai les quatre anneaux. Ils étaient reliés, verticalement, en cinq points, par de petites attaches ; les anneaux s'ouvraient et comportaient chacun une serrure minuscule ; ils s'adaptaient parfaitement à ma cheville. Chaque anneau comportait cinq clochettes.

Je regardai les clochettes. Elles étaient fixées sur moi.

Je n'osai pas bouger la cheville, de peur de ne pouvoir m'empêcher de réclamer un homme.

« Sais-tu danser nue ? » s'enquit Sucha.

— « Je ne connais pas les danses de l'esclave, » soufflai-je. « Je ne sais pas danser. »

— « Connais-tu l'arrangement des Soies de Plaisir ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je, baissant la tête.

— « Connais-tu le maquillage et les parfums de l'esclave, ainsi que la manière de les utiliser ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Les bijoux ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Sais-tu donner des plaisirs exquis à un homme ? » demanda-t-elle.

— « Je sais très peu de choses, Maîtresse, » dis-je. J'avais peur de bouger la cheville, à cause des clochettes.

— « As-tu une formation quelconque ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pratiquement rien, Maîtresse, » répondis-je. « Une esclave, Eta, » expliquai-je, « a eu la gentillesse de m'enseigner quelques rudiments, afin que je ne sois pas complètement désagréable et ne sois pas trop souvent fouettée. »

— « Qui était ton dernier maître ? » s'enquit Sucha.

— « Tup Ladletender, » répondis-je, « un marchand ambulant. »

— « Et avant lui ? »

— « Thurnus de Gué du Tabuk, de la Caste des Paysans, » répondis-je.

— « Avant ! » insista-t-elle.

— « Clitus Vitellius d'Ar, de la Caste des Guerriers, » répondis-je.

— « Bien, » fit Sucha.

— « Mais il ne m'a possédée que brièvement, » dis-je.

— « Avant lui ? » s'enquit-elle.

— « Deux Guerriers, » répondis-je. « Je ne savais pas qui ils étaient. Je savais seulement que je leur appartenais. » Sucha ne mit pas cela en doute. Souvent, les femmes ne savent pas qui est leur maître. Il arrive qu'elles soient capturées l'après-midi, asservies le soir et vendues le matin.

— « Avant ? » demanda Sucha.

— « J'étais libre, » répondis-je.

Sucha me regarda et rit.

— « Toi ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Sucha rit. Je rougis. Je supposai que le collier me convenait parfaitement.

— « Tu ignores pratiquement tout des arts de l'esclave, » commenta Sucha. « Tu sembles ignorer pratiquement tout des mouvements, des regards, des attitudes, des poses et des expressions de l'esclave, sans parler des techniques, compétences et subtilités susceptibles de déterminer si les hommes te permettront de vivre. »

Je la regardai, effrayée.

« Mais tu es jolie, » reprit-elle. « Les hommes sont plus indulgents avec les jolies filles. Il ne faut pas désespérer. »

— « Merci, Maîtresse, » soufflai-je.

— « Pourquoi n'as-tu pas bougé la cheville ? » demanda Sucha.

— « Les clochettes, » soufflai-je.

— « Et alors ? » fit Sucha.

— « Elles me font honte, » répondis-je. « Avec elles, je me sens terriblement esclave. »

— « Excellent, » apprécia Sucha. Puis, sèchement : « Debout, Esclave ! »

Je me levai d'un bond, dans un tintement de clochettes. J'étais une esclave avec des clochettes.

« Marche jusqu'au mur et reviens ! » ordonna Sucha.

— « Je t'en prie, Maîtresse ! » suppliai-je. Elle leva le fouet. Je fis ce qui m'était ordonné. Lorsque je me fus à nouveau immobilisée devant elle, elle me toucha.

Je tournai la tête, me mordant la lèvre de honte.

— « Excellent, » fit-elle, « après un simple tintement de clochettes, tu es prête pour l'homme. »

— « Je t'en prie, Maîtresse, » suppliai-je.

— « Tu es une petite salope très chaude, » commenta-t-elle. « À genoux devant le miroir ! »

J'obéis.

« Il y a cent onze couleurs fondamentales de rouge à lèvres à esclave, » dit-elle. « Tout dépend pratiquement de l'humeur du maître. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Plus tard, de nombreuses autres femmes nous rejoignirent dans la salle de préparation car elles devaient servir, comme moi, le repas du soir. Il est fréquent, dans une forteresse goréenne, si elle n'est pas assiégée, que le soir soit un moment de détente.

« Dans cinq ehns, » cria un homme depuis l'extérieur, « vous devrez être dans la salle du

festin ! »

Les femmes crièrent nerveusement, mettant la dernière main à leurs bijoux et leurs soieries. Quelques-unes terminèrent de se maquiller. Deux d'entre elles se battirent presque pour un petit disque d'ombre à paupières mais le fouet de Sucha, abaissé entre elles, les calma. Suda, revenue de la couche de Hak Haran, semblait radieuse. Elle mettait du rouge à lèvres. Les femmes lissèrent leurs soieries.

Je regardai la femme incroyablement belle du miroir, vêtue d'une bande de soie rouge, maquillée, parfumée, vulnérable, douce, avec des bracelets et un collier de perles d'or passé dans le collier turien.

« Elle est belle, » soufflai-je. Sucha m'avait beaucoup aidée.

— « Plutôt jolie, pour une fille de marchand ambulant, » reconnut Sucha avec un sourire.

— « J'ai peur, » dis-je.

— « Ne crains rien, » dit Sucha.

— « Quels sont mes devoirs ? » demandai-je.

— « Une beauté exquise et une obéissance absolue, » précisa Sucha.

Je regardai la femme du miroir. Je me souvins des paroles de Thurnus. « Ta place est aux pieds des hommes, » avait-il dit. Je regardai la femme du miroir. Elle avait des clochettes à la cheville. Elle était belle. C'était une esclave portant un collier, vêtue de soie et parfumée. Elle était très belle. J'étais convaincue que sa place était aux pieds des hommes. C'était une esclave. C'était moi.

« Une beauté exquise et une obéissance absolue, » répéta Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

J'entendis les coups frappés sur les barreaux de la porte du quartier des esclaves.

Les femmes eurent peur. Sucha elle-même parut effrayée.

— « Vite ! » s'écria-t-elle. « Vite ! »

Nous gagnâmes rapidement la porte intérieure. Bientôt, nous eûmes franchi les deux portes et, pieds nus sur le tapis du couloir, nous allâmes servir le plaisir des hommes.

12

LA FEUILLE D'ARGENT

« Maitre ? » demandai-je.

J'étais à genoux devant lui, lui présentant le plat de viande.

Avec une fourchette turienne, il fit glisser la viande sur son assiette. La femme à genoux près de lui, lui donna du vin.

Je me levai et allai m'agenouiller devant le suivant, afin de lui offrir les viandes de mon plateau.

La musique sensuelle de Turia emplissait la pièce. Une femme, vêtue de soie jaune, avec ses clochettes, dansait sa beauté parmi les tables.

Il y avait plus d'un mois que j'étais à la forteresse de Pierres de Turmus.

Souvent, je restais tard, pour servir les hommes. Sucha m'avait beaucoup appris. J'étais différente de la femme qui avait été vendue six tarsks en cuivre à Borchoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus. Il pouvait se féliciter de son acquisition.

« Combien l'as-tu payée ? » lui avait demandé un lieutenant.

— « Six tarsks en cuivre, » avait-il répondu.

— « Tu as un œil excellent pour la chair d'esclave, » avait commenté le lieutenant.

Borchoff avait eu un sourire ironique.

Je m'étais éloignée en hâte.

« Elle est aussi chaude que du Paga, » avait un jour dit un soldat. Puis il m'avait jetée à son camarade. Je ne pouvais résister. Parfois, je restais couchée dans ma cage, pleurant, ne voulant pas être esclave.

« Tu es naturellement esclave, » m'avait un jour dit Sucha. « Tu es née pour porter le collier. »

— « Oui, Maîtresse, » avais-je répondu.

« De la viande, Dina ! » cria un homme.

Rapidement, j'allai près de lui, m'agenouillai et lui tendis le plat. Je ne voulais pas être fouettée.

Il y avait à présent vingt-neuf esclaves dans la forteresse de Pierres de Turmus. La population du quartier des esclaves avait légèrement changé ; cinq femmes avaient été vendues à des marchands turiens de passage affiliés à la forteresse mais, de même, de temps en temps, au fil des semaines, six autres avaient été acquises. Ainsi, le stock était renouvelé à l'intention des hommes.

« Tu ne seras pas vendue, Dina, » m'avait dit Sucha. « Tu es exceptionnelle. »

— « Merci, Maîtresse, » avais-je répondu.

Je n'étais plus la Dernière Fille du quartier des esclaves. Ce n'était pas parce que je m'étais battue car rares étaient les esclaves plus faibles que moi, mais Sucha en avait décidé ainsi. Elle avait le fouet. Chaque nouvelle femme qui nous était présentée devenait automatiquement la Dernière Fille et les autres bénéficiaient d'un avancement

correspondant. Nous obéissions à Sucha. Elle n'hésitait jamais à utiliser le fouet.

« De la viande, Dina ! » cria un autre homme. Et j'allai vite m'agenouiller devant lui et lui présenter le plat. Je portais de la soie rouge, un collier en or dans mon collier turien, et des clochettes d'esclave.

Je vis Sucha, couchée entre les bras d'un lieutenant, l'embrassant. Elle se lovait merveilleusement dans ses bras !

« Dina ! » cria un homme.

Je fus frappée par un soldat devant qui je passais en hâte. Je supposai qu'il avait déjà appelé et que je n'avais pas entendu. Le soldat m'avait frappée parce que j'avais tardé à répondre au premier homme. Je passai près de la femme qui dansait entre les tables. La musique tourbillonnait autour de moi.

Je m'agenouillai devant l'homme qui avait appelé.

« Es-tu sourde ? » demanda-t-il.

— « Pardonne une misérable esclave. Maître, » dis-je. « Je n'ai pas entendu. »

— « Donne-moi de la viande, » dit-il.

Je levai le plat et il plongea sa fourchette dans un morceau de viande brûlant d'épices turiennes. C'était le dernier morceau du plat. Il me regarda.

— « Je vais aller immédiatement chercher de la viande, Maître, » dis-je.

— « Tu es la viande que je veux, Dina, » dit-il.

— « Le moment de servir le vin n'est pas encore venu, » soufflai-je. C'est une expression goréenne fréquente. Je lui rappelais, timidement, que le moment du plaisir général n'était pas encore arrivé. Nous n'avions pas terminé de servir. Il y avait encore des plats à servir aux maîtres. Au moment des desserts et des vins, nous ramperions vers leurs tables, esclaves.

« Allez chercher le prisonnier ! » cria Borchoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Pendant l'après-midi, j'étais allée porter de l'eau aux hommes des créneaux. J'étais restée immobile, regardant le paysage. J'étais à plus de vingt-cinq mètres du sol.

« As-tu l'intention, Dina, » s'enquit un soldat en s'arrêtant derrière moi, « de te jeter en bas ? »

— « Non, Maître, » répondis-je. « Je ne suis pas une femme libre. Je suis une esclave. » Je m'appuyai doucement contre lui et levai la tête vers son visage. Je sentis ses mains sur mes bras.

— « Fais ton travail, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'avais souvent été appelée sur sa couche.

Je lui servis une tasse d'eau de la petite outre en peau de verr que je portais sur l'épaule.

Il faisait chaud, sur le chemin de ronde. La pierre était brûlante sous mes pieds nus. Je portais une courte tunique de travail marron. C'était mon unique vêtement, à l'exception du collier. Nous portions de telles tuniques lorsque nous devions travailler.

Je regardai, au-dessus de moi, les poteaux fixés sur les murailles. Entre eux, étaient suspendus des fils qui se balançaient légèrement dans la brise de l'après-midi. Il s'agit de fils anti-tarns. Ils empêchent les tarns de se poser dans l'enceinte de la forteresse. C'est une défense goréenne fréquente.

Je regardai à nouveau le paysage.

« Maître, » demandai-je.

— « Oui ? » dit-il.

— « Je vois de la poussière, là-bas. » Je montrai le chemin qui conduisait à la forteresse.

— « Ils l'ont ! » dit le soldat qui se tenait près de moi.

Deux gros tharlarions se dirigeaient majestueusement vers la forteresse. Ils étaient montés par deux Guerriers armés de lances. Huit autres Guerriers armés de lances suivaient. Entre les tharlarions, des chaînes au cou, à la hauteur des étriers, courait un homme. Il était brun. Il avait les poignets attachés dans le dos.

— « Qui est-ce, Maître ? » demandai-je.

— « Nous ne savons pas, » dit le soldat. « Mais on dit qu'il posait des questions concernant la forteresse et ses défenses. »

— « Que va-t-on faire de lui ? » demandai-je.

— « Il a été capturé, » répondit le soldat. « Il est probable qu'il sera marqué et asservi. Je n'aimerais pas être à sa place. »

Je regardai l'homme. Il marchait fièrement. Je savais qu'il y avait des hommes esclaves, sur Gor, mais je n'en avais pas vu. Presque tous les esclaves sont des femmes. En général, les hommes capturés sont tués.

« Porte de l'eau aux hommes, Esclave ! » dit le soldat.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je repris la tasse et repartis, sur le chemin de ronde, afin de servir les autres.

Lorsque j'avais descendu l'escalier conduisant à la cour, les portes s'étaient ouvertes et le groupe, avec son prisonnier, était entré. Les portes furent refermées derrière eux. Borchoff, Capitaine de la forteresse, vint examiner le prisonnier. Curieuse, je regardai, l'outre vide sur l'épaule, les pieds dans la poussière de la cour.

L'homme était bronzé, très brun, grand et fort. Il portait des chaînes. Des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos. Il se tenait fièrement entre les deux animaux, supportant facilement le poids des deux chaînes fixées à son collier.

Je fus heureuse de voir un homme captif. Il portait de lourdes menottes métalliques et ne pouvait me faire du mal. J'approchai. Ses gardiens ne m'en empêchèrent pas.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda Borchoff à l'homme.

— « Je ne m'en souviens plus, » répondit-il.

Il fut frappé par un gardien.

— « Dans quel but, » s'enquit Borchoff, « tentais-tu de connaître la nature de nos défenses ? »

— « Cela m'est sorti de l'esprit, » répondit l'homme.

Il fut à nouveau frappé. C'est à peine s'il grimaça, malgré la brutalité des coups.

Borchoff tourna le dos à l'homme et s'entretint avec le lieutenant, monté sur un tharlarion, se mettant au courant des détails de la capture.

Je m'approchai davantage du prisonnier. Personne ne m'en empêcha.

Il me regarda. Je rougis. Mon corps n'était guère caché par la courte tunique que je portais, et j'avais un collier. Les Goréens ont une manière particulière de regarder les femmes qui équivaut à les déshabiller et les jeter à leurs pieds. Je me sentis nue. Je reculai.

Borchoff pivota rapidement sur lui-même.

— « Tente-le, » dit-il, « Dina. »

— « Je t'avertis, Capitaine, » lança le prisonnier. « Ne me fais pas l'injure de la tentation d'une esclave ! »

— « Tente-le, » répéta Borchoff, s'en allant.

Le prisonnier se crispa, furieux et silencieux. Soudain, je me sentis très puissante. Il ne pouvait rien faire. En outre, presque incontrôlable, j'éprouvai une fureur terrible contre les hommes, à cause de ce qu'ils m'avaient fait, même du collier et de la marque. Et cet homme

était Goréen et, quelques instants auparavant, il m'avait regardée comme un homme regarde une esclave.

— « Oui, Maître, » dis-je à Borchoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Je me dirigeai vers le prisonnier, le regardant. Il tourna la tête.

« Le Maître a-t-il peur d'une esclave ? » demandai-je.

Je le touchai du bout du doigt, lui caressant paresseusement l'épaule. Je souriais intérieurement. À ma connaissance, les seuls hommes qui auraient peur d'une esclave étaient les hommes de la Terre. L'esclave les troublerait et les confondrait. Ils ne sauraient pas quoi faire d'elle.

« Tu es grand et fort, Maître, » dis-je au prisonnier. « Et tu es beau, aussi. »

Il tournait la tête, furieux.

« Pourquoi ne me prends-tu pas dans tes bras et ne m'embrasses-tu pas comme une esclave ? » gémis-je. « Ne me trouves-tu pas séduisante ? »

Il ne répondit pas.

« Oh, » fis-je, « tu portes des chaînes. » Je lui embrassai le bras. Il faisait presque trente centimètres de plus que moi et devait peser deux fois plus lourd. J'étais toute petite, à côté de lui.

« Laisse Dina te donner du plaisir, Maître, » soufflai-je. « Laisse Dina te plaire. » Je mordis sa tunique, qui était déchirée. « Tu devrais laisser Dina te plaire, » repris-je, « car tu risques d'être bientôt marqué et que, ensuite, tu ne seras plus qu'un pauvre esclave, comme Dina. » Avec les dents, je déchirai la partie supérieure de sa tunique, le dénudant jusqu'à la ceinture. Sa poitrine était puissante. Je caressai ses flancs, léchai son ventre. « Les hommes esclaves, » repris-je, « peuvent être tués s'ils s'avisent de toucher une esclave. » Je le regardai. « Dina est désolée de constater que tu seras bientôt un esclave, Maître, » conclus-je.

— « Je ne serai pas un esclave, » dit-il. Je le regardai, étonnée. Puis il tourna à nouveau la tête.

Je pris la ceinture de sa tunique entre les dents.

« Ne fais pas cela, Esclave ! » gronda-t-il.

Je reculai, effrayée.

— « Va-t'en, Dina, » dit Borchoff, revenant près du prisonnier.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je les laissai et regagnai le quartier des esclaves où je nageai, me baignai et me rafraîchis en prévision des tâches du soir.

« Allez chercher le prisonnier ! » cria Borchoff, se levant derrière la table basse de la salle des plaisirs turiens, son gobelet à la main.

J'étais à genoux près de l'homme à qui j'avais servi de la viande. Le plat était à présent vide.

La femme vêtue de soie jaune avait cessé de danser et les Musiciens étaient silencieux.

Il y avait une cinquantaine d'hommes, dans la salle, et presque toutes les femmes.

« Bienvenue ! » cria Borchoff lorsqu'on fit entrer le prisonnier. Il avait les chevilles enchaînées et des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos. Il avait été battu.

Le prisonnier fut jeté à genoux devant Borchoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Deux gardes le maintinrent à genoux.

« Tu es notre invité, » dit Borchoff. « Ce soir, tu vas festoyer. »

— « Tu es généreux, Capitaine, » répondit l'homme.

— « Demain, » dit Borchoff, « nous te forcerons à parler. »

— « Je ne crois pas, » répondit l'homme.

— « Nos méthodes sont efficaces, » affirma Borchoff.

— « Elles n'ont pas encore réussi, » fit remarquer l'homme.

Borchoff parut furieux.

« Mais je parlerai quand cela me plaira, » ajouta l'homme.

— « Nous sommes humblement reconnaissants, » fit Borchoff, s'inclinant.

Le prisonnier inclina la tête.

« Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » reprit Borchoff.

— « Peut-être, » répondit l'homme.

— « Tu me plais, » dit Borchoff. Puis il cria : « Suida, Tupa, Fina, Melpomene, Dina, nourrissez et procurez du plaisir à notre mystérieux invité, qui ne se souvient apparemment ni de sa caste, ni de son nom ni de sa cité d'origine ! »

Nous allâmes nous agenouiller près de l'homme enchaîné, obéissantes.

« Demain soir, à notre avis, » supputa Borchoff, « il aura retrouvé la mémoire. »

— « Est-ce la dix-neuvième heure ? » demanda le prisonnier.

— « Non, » répondit Borchoff.

— « Je parlerai, » dit-il, « à la dix-neuvième heure. »

— « Les tortures de demain te font peur ? » s'enquit Borchoff.

— « Non, » répondit le prisonnier, « mais il y a un moment et un endroit pour parler, et il y a un moment et un endroit pour l'acier. »

— « C'est un proverbe des Guerriers, » fit Borchoff.

— « Vraiment ? » s'enquit l'homme.

Borchoff leva son gobelet dans sa direction, le saluant. Borchoff appartenait également à la Caste des Guerriers.

— « Il est regrettable, » dit Borchoff, « que tu sois tombé vivant entre nos mains. Nous avons besoin d'esclaves pour nettoyer les écuries de tharlarions de Turia. »

Ce bon mot de Borchoff fit rire tous les convives. Comme les autres femmes, je ris joyeusement. Il avait gravement injurié le prisonnier, s'il appartenait à la Caste des Guerriers.

Le prisonnier ne répondit pas à Borchoff. Borchoff nous adressa un signe de tête, puis but.

« Pauvre Maître, » dis-je au prisonnier à genoux, enchaîné. Je m'agenouillai près de lui, pris sa tête entre mes mains et posai mes lèvres sur les siennes, l'embrassant. « Pauvre Maître, » répétai-je.

Il me dévisagea.

— « Tu es la femme de la cour, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il sera agréable de te percer l'oreille, pour te marquer, » dit-il. Je ne compris pas.

Nous entreprîmes alors, les autres esclaves et moi, de l'embrasser et de le caresser, de lui apporter des vins et de lui faire manger des pâtisseries. Nous tournâmes autour de lui et le servîmes beaucoup.

— « C'est le moment du plaisir général ! » cria Borchoff.

Les convives réagirent immédiatement.

« Dina ! » cria l'homme à qui, un peu plus tôt, j'avais servi de la viande épicée.

J'embrassai le prisonnier enchaîné, à genoux, lui donnant le baiser insultant et bref dont les épouses de la Terre gratifient leurs maris.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, « il faut que j'aille servir quelqu'un d'autre. » Puis je m'éloignai en hâte.

J’entendis le prisonnier demander l’heure à Borchoff.

— « C’est la dix-huitième heure, » répondit Borchoff.

« Un peu de vin pour Dina, Maître, » suppliai-je.

Je me serrai un peu plus contre le soldat. Comme les autres femmes, j’avais rampé entre les tables. Certains hommes sont plus généreux que d’autres. Fina approcha.

« Va-t’en ! » lui ordonnai-je. Furieuse, elle s’éloigna, cherchant quelqu’un d’autre.

« Un peu de vin pour Dina, s’il te plaît. Maître, » mendiai-je. Il me tira la tête en arrière, me prenant par les cheveux, et glissa le bord d’un gobelet dans ma bouche. Je ris en sentant le vin dans ma bouche, dégoulinant sur mon cou, sous le collier et, sous la soie, sur mon sein gauche.

La porte de la salle s’ouvrit soudain avec un craquement sinistre. Des hommes casqués et armés se frayèrent un chemin dans la salle.

« Les fils anti-tarns ont été coupés ! » cria un homme. Puis il s’effondra, couvert de sang.

Borchoff, ivre, se dressa péniblement entre les tables. Les soldats turiens regardèrent frénétiquement autour d’eux. La musique s’était arrêtée. Dehors, nous entendions des cris et des bruits de lutte.

« Aux armes ! » cria Borchoff. « Sonnez l’alarme ! »

D’autres hommes entrèrent dans la salle. Les soldats turiens se précipitèrent vers les râteliers où se trouvaient leurs armes. Les esclaves hurlèrent.

Puis les inconnus prirent le contrôle de la salle. Ils étaient féroces, rapides, efficaces, terribles. Ils portaient des casques gris à plumet de poils de larl ou de sleen. Leur cuir m’indiqua qu’il s’agissait de tarniers.

« La clé de ces chaînes ! » cria le prisonnier, se levant.

Une lame fut posée sur la gorge de Borchoff. Ses hommes jetèrent leurs armes. La surprise avait été totale. À cause de la musique, nous n’avions rien entendu.

Les fils avaient été coupés, avec des crochets tranchants fixés à l’extrémité de cordes traînées par des tarns géants.

Borchoff, furieux, presque dégrisé, lança la clé des chaînes du prisonnier à un intrus. Rapidement, elles furent ouvertes. L’homme se leva fièrement, se frottant les poignets.

« Es-tu le chef de ces hommes ? » demanda Borchoff.

— « Oui, » répondit l’homme.

— « Tu as été appréhendé parce que tu posais des questions, » dit Borchoff, « sur la structure de la forteresse et la nature de ses défenses. »

— « L’enquête, » répondit l’homme, « a été réalisée plus tôt, et les plans mis au point. Il ne me restait plus qu’à tomber entre vos mains. »

— « Ta capture était prévue ? » demanda Borchoff.

— « Oui, » répondit l’homme. « Je fus ainsi conduit dans la forteresse et pus obtenir des renseignements complémentaires, de nature à préciser les tâches de mes hommes. » Puis il se tourna vers ses lieutenants, donnant des ordres. Les lieutenants, à leur tour, communiquèrent avec leurs hommes. Les hommes se mirent au travail.

— « Tu observais, » fit Borchoff.

— « J’ai tiré profit du temps dont je disposais, » répondit l’homme. Il adressa un sourire ironique à Borchoff. « Et tes hommes, comme je l’avais prévu, m’ont beaucoup aidé, parlant librement devant un individu qu’ils croyaient destiné aux chaînes des esclaves. »

Borchoff foudroya ses hommes du regard.

Le chef des intrus reçut un sac, qu’il jeta sur son épaule, et une épée.

« Je serais heureux de poursuivre cette conversation, Capitaine, » dit-il, « mais tu dois comprendre qu'il nous faut agir rapidement. »

— « Bien entendu, Capitaine, » dit Borchoff. « Nous sommes dans les limites des patrouilles des tarniers d'Ar. »

— « La patrouille du soir sera retardée, » l'informa l'homme. « Il y a apparemment un problème, un champ incendié, quelques pasangs plus au sud. Il est nécessaire de faire une enquête et un rapport. »

Borchoff serra les poings.

« Enchaînez-le ! » ordonna l'homme, montrant les chaînes qu'il portait lui-même quelques instants plus tôt.

Borchoff fut enchaîné.

— « Qui es-tu ? » demanda Borchoff, furieux, enchaîné.

— « Est-ce la dix-neuvième heure ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit Borchoff.

— « Je m'appelle Rask, » dit-il, « de la Caste des Guerriers de la Cité de Treve. »

Les esclaves hurlèrent et, avec elles, je pris la fuite. Derrière nous, des ordres furent donnés. La forteresse serait mise à sac.

Je courais follement dans un couloir obscur. J'entendais un homme, derrière moi. Puis il changea de direction, poursuivant une autre femme. Mon vêtement de soie était à moitié déchiré.

Je tentai de retirer les clochettes que je portais à la cheville. Une esclave me dépassa, prenant un autre couloir. Je regardai follement autour de moi. Je vis une porte métallique. Elle n'était pas gardée. Je la franchis. Derrière la porte, il y avait un corridor obscur. Je courus, les clochettes tintant à ma cheville, dans ce couloir. Puis, ouvrant une porte, je découvris un nouveau couloir, où brûlait une lampe suspendue à une chaîne. Je me souvins de ce deuxième couloir. J'y étais passée le jour de mon arrivée à Pierres de Turmus. Il était bordé de portes grillagées. Je tirai sur les portes grillagées. Puis je reculai. Il ne serait pas sage de se cacher dans ces entrepôts, même si je pouvais y pénétrer. Ils contenaient des trésors. Ils seraient certainement pillés. Il me fallait chercher les entrepôts de marchandises sans valeur. Je me souvins que celles-ci se trouvaient à l'autre extrémité du couloir, de l'autre côté d'une porte métallique. Je courus. J'arrivai à la porte métallique. Elle n'était pas gardée. Je la laissai entrouverte. J'essayai successivement toutes les portes du couloir, ces portes qui donnaient accès aux marchandises sans valeur, mais elles étaient toutes fermées à clé. Je secouai les barreaux. Je ne pus les ouvrir. Je pleurai de frustration. Je regardai le couloir, effrayée. Si quelqu'un entrait dans le couloir, je serais immédiatement visible, esclave en fuite, belle, à demi nue, portant des clochettes. Je secouai à nouveau une porte. Je ne pouvais me cacher ! Il n'y avait pas de cachette ! Je pivotai sur moi-même, le dos contre les barreaux, et gémis.

Je regardai à nouveau le couloir. Il n'y avait encore personne. Je touchai mon collier. Je touchai le morceau de soie que je portais encore sur les hanches. Je gémis. Je savais que j'étais trop belle pour que les Goréens me traitent avec gentillesse. Leurs cordes et leurs fouets me faisaient peur. J'étais une esclave. Qui sait ce qu'ils me feraient, s'ils me prenaient. Je vis alors, plus loin, dans le couloir, la porte du bureau de Borchoff. Je courus jusqu'à la porte, l'ouvris et entrai. Au mur, je vis le fouet avec lequel j'avais été battue. Je touchai le collier que je portais au cou. La simple vue du fouet fait naître la terreur dans le cœur d'une esclave. Elle sait quel effet il produit sur elle. Elle en a l'expérience. J'entendis des cris, dans le couloir conduisant à l'autre porte du bureau de Borchoff. J'entendis le tintement des épées. J'entendis une femme hurler. J'entendis une femme crier pitoyablement et griffer

hystériquement l'autre côté de la porte. J'hésitai. Puis je l'entendis, un instant plus tard, hurler à nouveau tandis qu'on l'éloignait de la porte.

« Attache-la et conduis-la sur le chemin de ronde, » dit une voix. « Je prendrai la suivante. » J'entendis la femme crier sous l'effet de la douleur. J'entendis d'autres voix. Puis je franchis à nouveau la porte par laquelle j'étais entrée. La poignée de l'autre porte tournait. Puis j'entendis des coups. Je vis les planches céder et une main passer, ouvrant la porte. Je pivotai sur moi-même et pris la fuite par où j'étais venue.

J'entendis des hommes entrer dans la pièce que je venais de quitter.

Le souffle court, mes pieds nus frappant les dalles, je courus dans le couloir.

Je franchis rapidement la porte métallique. Je pivotai sur moi-même, passant les mains sur la porte, essayant de trouver le moyen de la fermer. Je poussai un cri de désespoir. Il était impossible de fermer ses quatre verrous. Ils étaient contrôlés par une barre verticale. Des cadenas immobilisaient la barre.

Je courus à nouveau.

J'ignorais si les hommes qui étaient entrés dans le bureau de Borchoff me poursuivaient.

Je m'arrêtai à nouveau, essayant d'arracher les clochettes des anneaux sur lesquels elles étaient fixées. Si j'avais eu un outil, j'aurais peut-être réussi. Mais je n'avais pas d'outil. Mes doigts n'étaient pas assez forts.

J'entendis des hommes dans le couloir.

Mon cœur se serra. J'avais toujours des clochettes.

Puis je me dis que si je pouvais gagner la pièce où les esclaves se préparaient, je pourrais peut-être me procurer la clé des clochettes. La clé se trouvait dans une petite boîte que gardait Sucha. Si la boîte était fermée à clé, je pourrais peut-être la casser ou briser la petite serrure.

Je courus dans le couloir.

Quelques instants plus tard, j'atteignis la petite porte métallique par laquelle j'avais pénétré pour la première fois dans le quartier des esclaves.

Elle s'ouvrait de ce côté.

Je m'agenouillai et ouvris la porte, regardant de l'autre côté. Je vis une femme qu'un guerrier traînait par les cheveux hors de la salle. J'en vis une autre, Melpomene, jetée à plat ventre sur les dalles, près du bassin, un guerrier à genoux sur elle, lui attachant les mains dans le dos. Puis il la jeta sur son épaule et l'emporta. La seule autre occupante de la pièce était la rousse Fina, nue, couchée à la porte de son alcôve ; son poignet gauche portait une menotte d'esclave ; la menotte correspondante était refermée sur un des barreaux de la porte de son alcôve. Elle me regarda, pitoyable. Je ne pouvais l'aider. Elle attendrait le retour de son ravisseur.

Je déchirai des morceaux de mon vêtement de soie et les glissai dans les gâches, afin que la porte ne puisse pas se refermer derrière moi.

Je gagnai rapidement la salle de préparation des esclaves. Elle était en désordre, pillée. Je supposai que des femmes y avaient été capturées. La boîte contenant les clés était cassée. Les clés étaient éparpillées par terre.

J'entendis des cris et des hurlements.

Frénétiquement, j'essayai des clés dans la première serrure. Dehors, je vis Suda passer en courant. Je me tassai sur moi-même.

Elle fut prise de l'autre côté du bassin.

« Ne me marque pas ! » hurla-t-elle. Puis je l'entendis crier. Un moment plus tard, je la vis, les poignets attachés dans le dos, passer, les cheveux sur le visage, un guerrier la tenant

par le bras.

« Conduis-la sur le chemin de ronde ! » cria quelqu'un.

Je trouvai la clé des clochettes. J'ouvris la première serrure, puis les quatre autres. Les anneaux s'ouvrirent. Je jetai les clochettes.

Ensuite, je sortis en rampant de la salle de préparation et, faisant le tour du bassin, gagnai la petite porte métallique. Je ne l'empruntai pas pour sortir. J'entendis des hommes qui approchaient, de l'autre côté. Je pivotai sur moi-même et m'enfuis, courant cette fois, par les portes munies de barreaux qui permettaient de quitter le quartier des esclaves. Je sentis le tapis sous mes pieds.

Je devais trouver une cachette.

Je courus légèrement dans le couloir.

Soudain, devant moi, je vis deux hommes apparaître. Ils tenaient une femme, Tupa, entre eux.

Je pivotai à nouveau sur moi-même et courus dans le couloir.

Mais, derrière moi, à présent, venaient deux hommes, vraisemblablement ceux que j'avais entendus derrière la petite porte métallique.

J'étais prise au piège dans le couloir. Je me tassai contre le mur.

Ils approchèrent.

« C'est la Dina, » dit l'un d'entre eux.

— « Laisse-la partir, » dit l'autre.

Les quatre hommes se rejoignirent et partirent vers la grande salle, Tupa entre eux.

Je m'appuyai contre le mur, le souffle court, ébahie, terrifiée. Ils ne m'avaient pas immobilisée.

Je ne compris pas. Ne voulaient-ils donc pas de moi ? Ne leur convenais-je donc pas ?

Me laisserait-on libre ?

À l'extrémité du couloir, du côté opposé au quartier des esclaves, je vis la silhouette d'un homme, beau, fort, magnifique, dont l'allure suggérait qu'il conduisait des Guerriers goréens.

Il s'appelait Rask de Treve. Je pivotai sur moi-même et m'enfuis.

Je me tassai sur moi-même dans le couloir obscur, coincée. Je vis la lampe minuscule approcher. J'avais conscience des murs du couloir, autour de moi.

Derrière moi, il y avait une porte avec des barreaux, fermée.

La lampe approcha encore.

Il y avait des murs de pierre des deux côtés.

Il leva la lampe et la lumière tomba sur moi. Je m'agenouillai.

« Aie pitié d'une pauvre esclave, Maître, » soufflai-je.

— « À genoux, » dit-il, « le ventre et la joue contre la pierre, et croise les poignets dans le dos. »

J'obéis. Il posa sa lampe sur une étagère qui se trouvait là. Il posa son épée sur les dalles, derrière lui. Une lanière de cuir fut passée autour de mes poignets et serrée ; puis elle fut attachée. Je grimaçai ; j'étais impuissante. Il me prit par les bras et me retourna, m'asseyant sur les dalles, les genoux contre la poitrine, le dos au mur.

— « Aie pitié d'une pauvre esclave, Maître, » soufflai-je. Je l'avais beaucoup tenté et m'étais beaucoup amusée à ses dépens. À présent, je portais sa lanière de cuir et j'étais seule avec lui, dans un couloir obscur situé sous la forteresse de Pierres de Turmus.

Je battis des paupières dans la lumière de la lampe.

Il sortit un objet de sa bourse et me le montra.

— « Sais-tu ce que c'est ? » demanda-t-il.

Cela ressemblait à une petite feuille métallique veinée, ovale et mince. Elle comportait un petit trou à l'extrémité la plus large, dans laquelle passait un petit morceau de fil de fer. Un signe et de petites lettres étaient gravés sur la feuille.

« Connais-tu ce signe ? » demanda l'homme.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

— « C'est le signe de Treve, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Peux-tu lire ceci ? » demanda l'homme, montrant les lettres.

— « Non, Maître, » répondis-je. Je ne savais pas lire le goréen. Dans cette langue, j'étais illettrée.

— « C'est mon nom, » dit l'homme, « Rask. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « C'est avec ce type d'objet, » expliqua l'homme, levant la feuille avec son morceau de fil de fer, « que les hommes de Treve, dans leurs diverses entreprises, marquent leur butin. »

— « Non, Maître, je t'en prie ! » criai-je.

Je me tassai contre le mur. Il prit le lobe de mon oreille gauche, tirant dessus. Je criai lorsque le fil de fer perça le lobe, puis il tordit le morceau de fil de fer, formant une petite boucle à laquelle la feuille était suspendue. Je la sentis contre ma joue.

« Il sera agréable de te percer l'oreille, pour te marquer, » m'avait-il dit un peu plus tôt. Je n'avais pas compris, sur le moment. À présent, je comprenais. Je le regardai avec horreur. J'étais étiquetée.

« Tu ne sembles plus aussi insolente, » releva-t-il.

— « Non, Maître, » sanglotai-je.

Puis il me prit par les chevilles et me tira. Je rejetai la tête en arrière et gémis. On m'avait percé une oreille. En soi, ce n'était rien mais, sur Gor, cela revêtait une importance capitale. L'autre oreille, à présent, serait certainement percée, pour correspondre à la première, et je serais alors une « fille aux oreilles percées », catégorie inférieure d'esclaves.

Je regardai Rask de Treve d'un air de reproche. Il rit. Il comprenait bien ce qu'il m'avait fait et savait également que je le comprenais.

« Ta vengeance est-elle douce, Maître ? » lui demandai-je.

— « Je n'ai pas encore commencé de me venger, Jolie Petite Esclave, » me détrompa-t-il. Il écarta mes chevilles.

Je résolus de lui résister. Je tournai la tête et entendis le petit bruit de la feuille d'argent touchant les dalles du couloir.

Mais ses mains étaient sûres.

— « Non, » suppliai-je. « Ne m'oblige pas à m'abandonner à toi ! »

Mais il n'estima pas nécessaire d'avoir pitié de moi. Je criai de désespoir, perdue dans les sensations, tendant mon corps vers lui à la moindre caresse.

Quand il en eut terminé avec moi, je restai couchée entre ses pieds, esclave soumise.

Il leva la tête.

— « De la fumée, » dit-il.

Je sentis également la fumée.

« La forteresse brûle ! » s'écria-t-il. « Debout, Esclave ! »

Nous traversâmes des salles en feu. Quelques ehns plus tard, après avoir gravi des marches, nous arrivâmes sur le toit d'un bâtiment et, de là, par un pont étroit, nous gagnâmes le chemin de ronde. Il y avait plusieurs taras, oiseaux de selle énormes et féroces, de Gor. Je

vis le feu percer le toit d'un bâtiment. Le chemin de ronde était encombré. Des marchandises étaient attachées sur les selles des taras. Les femmes se tenaient près des monstres ailés, les mains au-dessus de la tête, les menottes passées dans les étriers des animaux. En vol, elles seraient suspendues aux étriers, deux de chaque côté. Derrière quelques-uns des animaux, il y avait des paniers fixés à des cordes. Des femmes et diverses marchandises y avaient été entassées. Je vis Sucha, les mains au-dessus de la tête, près d'un étrier. Elle semblait terrifiée. Les hommes montèrent rapidement en selle. Dans la cour, enchaînés, j'aperçus Borchoff, les soldats et le personnel de la forteresse. Il y avait de la fumée autour d'eux. Les tharlarions furent lâchés dans la cour. Les hommes essayaient de ne pas se faire piétiner. Mon ravisseur me tira par le bras.

« Dépêchons-nous, Capitaine, » dit un homme.

— « Nous devons partir sous le couvert de l'obscurité, » précisa un lieutenant. « Nous devons être au rendez-vous des Marchands avant l'aube. »

— « En selle, lieutenant ! » lança Rask de Treve avec un sourire.

L'homme bondit sur l'échelle conduisant à la selle de l'animal gigantesque.

Je vis, en bas, que le grand portail de la forteresse était ouvert. Les tharlarions le franchirent.

Borchoff, dans la cour, leva la tête. Rask de Treve leva la main, lui adressant le salut des Guerriers. Le portail était ouvert. Borchoff et ses hommes, bien qu'enchaînés, pourraient se réfugier ailleurs.

Puis Rask de Treve regarda autour de lui, inspectant rapidement hommes et tarns, femmes et richesses.

Le soldat me prit par-derrière et me jeta, les pieds les premiers, dans l'ouverture en forme de trappe, avec une porte plate, du panier. Il poussa ma tête, me glissant parmi les autres femmes. Je m'accroupis, coincée à l'intérieur. Je pouvais à peine bouger. Levant la tête, je vis la porte se refermer. Je m'agenouillai. Nous ne tenions pas debout. Nous étions huit, dans le panier. Nous avions les poignets attachés dans le dos. Des soieries et de l'or avaient également été jetés dans le panier. Je regardai autour de moi. Nous pouvions à peine bouger. À l'oreille gauche, les autres femmes portaient également une feuille en argent.

« Ho ! » cria Rask de Treve.

Je posai la tête contre la paroi du panier.

« Ho ! » crièrent les hommes de Rask de Treve.

L'homme qui m'avait jetée dans le panier, puis l'avait fermé, monta rapidement sur la selle de son tarn ; les cordes retenant le panier dans lequel nous nous trouvions étaient attachées aux étriers du tarn. Lorsque le tarn s'envolerait, le panier serait tiré derrière lui. Il attendait l'ordre de s'envoler.

« Ho ! » cria Rask de Treve. Il tira sur la première rêne du harnais du tarn.

« Ho ! » crièrent ses hommes.

Le tarn de Rask de Treve battit l'air de ses ailes puissantes. J'eus peur. L'envergure de ces ailes dépassait neuf mètres.

Son tarn, avec des cris stridents, quitta les murailles de la forteresse de Pierres de Turmus. Ceux de ses hommes le suivirent. Malgré l'abri du panier, le torrent d'air fut effrayant.

Au bout d'un instant, les cordes des paniers se tendirent. Notre tarnier tira le panier au-dessus de la cour et, gagnant de l'altitude à cet endroit, s'éloigna des murailles de la forteresse, suivant les autres. Quand le panier, quittant le chemin de ronde, tomba au-dessus de la cour, nous hurlâmes, terrifiées, mais il se balança ensuite sous le tarn et nous

constatâmes que nous prenions de l'altitude, comme si nous allions vers les lunes de Gor.

Je me demandai combien d'esclaves, attachées et réduites à l'impuissance, une petite feuille d'argent pendant à l'oreille, étaient emportées par les hommes de Rask de Treve dans les paniers, et combien d'autres, dans l'avenir, seraient capturées.

Je vis la forteresse de Pierres de Turmus, en flammes, disparaître.

13

JE SUIS PUBLIQUEMENT VENDUE AUX ENCHÈRES

Le drap me fut arraché. Je criai, surprise.

« Monte sur l'estrade, Esclave ! » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Il me poussa avec son fouet. Je regardai les marches usées, en bois massif, de l'escalier en spirale. J'adressai un bref regard aux autres femmes, dont Suda et Tupa faisaient partie, assises, tassées les unes contre les autres au pied de l'estrade, serrant leurs draps autour d'elles. Sucha et d'autres étaient déjà vendues.

« Il est impossible que cela m'arrive, » me dis-je. « Il est impossible qu'ils me vendent. »

Le fouet me poussa dans le dos. Lentement, je gravis les marches usées par les pieds nus d'esclaves innombrables qui m'avaient précédée.

Il y avait vingt mètres jusqu'à l'estrade.

Mes cheveux étaient plus longs, à présent, puisqu'on ne me les avait pas coupés, sur Gor, sauf pour leur donner une forme. Ils me couvraient les épaules et tourbillonnaient derrière moi, en forme de « flamme d'esclave ».

Je ne portais plus le collier turien ; il avait été rudement scié, autour de mon cou, par un homme esclave, sous la supervision d'un surveillant armé d'un fouet. Il avait été frappé une fois lorsqu'un de ses doigts m'avait frôlé le cou. J'ignore s'il l'avait ou non fait intentionnellement. Je ne portais plus la feuille d'argent, dans l'oreille gauche, qui m'identifiait comme une prise de Rask, Guerrier de la Cité de Treve. J'avais été vendue avant l'aube, dans le camp d'un Marchand d'Esclaves, dans les faubourgs d'Ar. J'avais été jetée, nue, aux pieds du Marchand d'Esclaves. J'avais été rapidement estimée. J'avais rapporté quinze tarsks en cuivre à Rask de Treve, mon ravisseur. Ce n'était pas mal pour une femme de la Terre, compte tenu du marché. Ce chiffre avait été inscrit dans un registre. Ce chiffre fut également inscrit dans un registre tenu par un des hommes de Rask, avec un signe indiquant le compte auquel cette somme devait être créditée, celui de Rask de Treve, mon ravisseur. Quand les deux chiffres furent inscrits dans les registres, le morceau de fil de fer auquel était suspendue la feuille d'argent avait été coupé. La feuille d'argent fut rendue à l'homme qui tenait le registre de Rask de Treve, et celui-ci la mit dans une boîte. Humiliée, ensuite, je fus jetée dans la Chaîne du Marchand d'Esclaves, derrière Suda. Un anneau fut passé dans le collier turien, que je portais toujours, puis dans un maillon de la chaîne. La chaîne était lourde. Tupa y fut attachée derrière moi. Elle ne rapporta que douze tarsks en cuivre à son ravisseur.

« Dépêche-toi, Esclave ! » cria l'homme qui se tenait au pied de l'escalier. J'hésitai. Au cou, je portais une chaîne légère, fermée. Une plaque ovale y était attachée. Sur la plaque, il y avait un numéro, mon numéro de lot ou de vente. Sucha, qui savait lire, m'avait dit que c'était 128. Elle avait le numéro 124. Nous étions vendues dans la salle des ventes de Publius, située Rue des Marques, à Ar. C'est une salle des ventes mineures, où l'on vend des femmes de qualité moyenne en grandes quantités ; elle n'a pas le prestige des grandes salles des ventes,

comme celle de Claudius ou la Curuléenne ; néanmoins, elle est très fréquentée et c'est un endroit où on peut souvent faire de bonnes affaires.

J'entendis les pas de l'homme, derrière moi, sur les marches. Je me retournai, surprise.

— « Je suis nue, » dis-je. Ne comprenait-il pas que je venais de la Terre ? J'avais déjà été vendue, mais pas ainsi. Je levai la tête vers l'estrade. J'eus l'impression que j'allais mourir.

La pièce était un amphithéâtre ; elle était éclairée par des torches. J'avais, auparavant, été exposée dans les cages d'exposition, afin que les acheteurs éventuels puissent examiner la marchandise et se faire une idée de sa valeur. Dans les cages d'exposition, nous étions obligées d'obéir aux ordres des hommes qui se trouvaient à l'extérieur, de bouger d'une manière ou d'une autre, mais ils ne pouvaient pas nous toucher. Je partageais ma cage avec vingt femmes, chacune d'entre nous avec une chaîne et une plaque au cou.

J'entendis l'homme monter rapidement l'escalier, derrière moi. J'avais passé huit jours dans les cages, attendant le soir de ma vente. J'avais été examinée médicalement, en détail, et, tandis que j'étais couchée, attachée, on m'avait administré une série de piqûres douloureuses dont je ne compris pas la raison d'être. Il s'agissait de Sérums de Stabilisation. Nous fûmes soumises à une dure discipline, restâmes enfermées et reçûmes une formation d'esclave.

Je me souvenais bien de la leçon qui nous avait été continuellement répétée :

« Le maître est tout. Il faut lui plaire totalement. »

« Quel est l'effet des Sérums de Stabilisation ? » avais-je demandé à Sucha.

Elle m'avait embrassée.

— « Ils vont te maintenir pratiquement comme tu es, » répondit-elle, « jeune et belle. »

Je la regardai, stupéfaite.

« Les maîtres et les femmes libres, bien entendu, si nécessaire, tu dois le comprendre, reçoivent également les Sérums de Stabilisation, » expliqua-t-elle ; puis elle ajouta avec un sourire : « Bien qu'ils leurs soient administrés, je suppose, avec davantage de respect que ce dont bénéficient les esclaves. »

— « Si nécessaire ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Y a-t-il des gens qui n'ont pas besoin des sérums ? » demandai-je.

— « Parfois, » répondit Sucha, « mais ces individus sont rares et sont, en général, les enfants d'individus qui ont eu les sérums. »

— « Pourquoi cela ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » dit Sucha. « Les hommes diffèrent. »

Je m'étais levée, dans la cage, stupéfaite, tremblante.

— « Pourquoi des sérums d'une telle valeur sont-ils donnés aux esclaves ? » demandai-je.

— « Ont-ils tellement de valeur ? » demanda-t-elle. « Oui, » reprit-elle, « je suppose. » Elle les tenait pour acquis, ayant vis-à-vis d'eux la même attitude que les habitants de la Terre vis-à-vis des vaccinations. Le vieillissement ne lui était pas familier. L'alternative des sérums n'était pas claire à ses yeux. « Pourquoi les esclaves ne recevraient-elles pas les sérums ? » demanda-t-elle. « Les maîtres ne veulent-ils pas des esclaves en bonne santé, mieux à même de les servir ? »

— « C'est vrai, » dis-je, « Sucha. » Sur Terre, les fermiers vaccinent leurs animaux pour les protéger des maladies ; sur Gor il était naturel, à condition que le sérum soit facile à obtenir, de l'injecter aux esclaves.

Je restai debout près de Sucha, tremblante. J'avais reçu un cadeau qui, sur Terre, ne pouvait être acheté par les hommes les plus riches, un présent inaccessible aux milliardaires

les plus puissants car, sur Terre, cela n'existait pas.

J'étais incroyablement riche. Je regardai les barreaux de la cage.

— « Mais je suis en cage ! » criai-je.

— « Bien sûr, » dit Sucha. « Repose-toi, à présent. Tu es une esclave. Ce soir, tu seras vendue. »

Je sentis la main de l'homme, serrant mon bras.

« Je suis nue, » dis-je.

— « Tu es une esclave, » dit-il.

— « Ne me montre pas aux hommes ! » suppliai-je. « Je ne suis pas comme les autres femmes ! »

— « Monte sur l'estrade, Esclave ! » m'enjoignit-il. Il me poussa. Je tombai sur les marches. Je tremblais.

Je sentis qu'il levait le fouet.

« Je vais te taillader la chair avec le fouet ! » menaça-t-il.

— « Non, Maître ! » sanglotai-je.

— « Numéro 128 ! » cria le commissaire-priseur, sur l'estrade. Il m'annonçait à la foule.

Je levai la tête. Le commissaire-priseur vint au bord de l'estrade. Il me sourit avec gentillesse. Il me tendit la main.

« S'il te plaît, » dit-il.

— « Je suis nue, » dis-je.

Je lui tendis la main et il m'aida à monter sur l'estrade.

L'estrade était ronde et faisait environ six mètres de diamètre. Il y avait de la sciure, dessus.

Par la main, il me conduisit au centre de l'estrade.

— « Elle hésite, » expliqua-t-il à la foule.

Je restai debout devant les hommes.

« Es-tu confortablement installée, à présent, chère madame ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Merci. »

Soudain furieux, il me jeta sur le bois, à ses pieds. J'entendis le sifflement du fouet. Il me fouetta cinq fois et je hurlai, me couvrant la tête avec les mains. Puis je restai tremblante, fouettée, à ses pieds.

— « Voici le numéro 128 ! » annonça-t-il à la foule. Il prit un bloc que lui donna un assistant.

« 128, » dit-il, lisant avec irritation, « a les cheveux bruns et les yeux marron. Sa taille est de 51 horts. Elle pèse 29 Pierres. Ses mensurations, certifiées, sont 22 horts, 16 horts et 22 horts. Elle accepte la taille deux d'anneaux de poignets et de chevilles. Sa taille de collier est de dix horts. Elle est illettrée et pratiquement dépourvue de toute formation. Elle ne sait pas danser. Sa marque est le dina, la fleur des esclaves. Elle a les oreilles percées. » Il me regarda et me frappa légèrement le flanc avec le pied. « Debout, Esclave ! » dit-il. Je me levai rapidement.

Je regardai autour de moi, misérable, dans la lumière des torches. Je voyais, sur les gradins de l'amphithéâtre, la foule. Il y avait des allées sur les côtés et deux allées, au milieu, avec des marches. Les gradins étaient surpeuplés et, dessus, les hommes buvaient et mangeaient. Çà et là, voilées et vêtues d'amples robes, des femmes me regardaient. Une femme buvait du vin à travers son voile, le tachant. Toutes étaient habillées, sauf moi, qui ne portais qu'une chaîne légère et une plaque.

« Tiens-toi droite ! » dit le commissaire-priseur.

Je me tins droite. Mon dos me faisait terriblement mal, à cause des coups de fouet que j'avais reçus.

« Voici le numéro 128, » dit-il ; « y a-t-il des offres ? »

La foule resta silencieuse.

Le commissaire-priseur saisit mes cheveux et me tira cruellement en arrière.

« 22 horts, » dit-il, montrant mes seins. « 16 horts, » dit-il, me donnant une claque sur le ventre. « 22 horts, » dit-il, posant la main sur ma hanche droite, indiquant la largeur de mon corps. Telles étaient mes mensurations. Je savais que mon maître pourrait me maintenir à ces mensurations, avec le fouet si nécessaire. « Petite, » conclut-il, « mais douce, une délicatesse, nobles sieurs, pleine de promesses. »

« Deux tarsks ! » cria un homme.

« J'ai entendu deux tarsks, » dit le commissaire-priseur. « Elle porte le dina, » reprit-il, montrant ma marque, la fleur des esclaves, à la foule. « N'aimeriez-vous pas posséder cette jolie petite Dina ? Avez-vous déjà une Dina ? » Il me fit tourner la tête, me tenant par les cheveux, d'un côté et de l'autre. « Et les oreilles, nobles sieurs, » dit-il, « sont percées ! » Cela avait été fait dans les cages de la Demeure de Publius, quatre jours auparavant. Je pouvais, à présent, porter des boucles d'oreilles. J'étais une esclave aux oreilles percées.

« Cinq tarsks ! » cria un homme, un homme gras et grossier, boudiné dans ses robes, assis sur ma droite. Il porta son gobelet à la bouche.

Je frémis. Je ne voyais pas bien les visages des acheteurs. C'était moi qui étais éclairée, pas eux.

« Tiens-toi droite, rentre le ventre, avance la hanche, » me dit le commissaire-priseur à voix basse. J'obéis. Mon dos me brûlait toujours, à cause des coups de fouet. « Remarquez, » reprit le commissaire-priseur, me montrant avec son fouet, « le galbe de la cheville, la douceur de ses cuisses, la fermeté du ventre, l'élégance de la silhouette, la délicatesse du cou, attendant votre collier, la délicatesse, la sensibilité et la beauté de ses traits. » Il regarda la foule. « Ne la voudriez-vous pas dans vos compartiments ? » s'enquit-il. « N'aimeriez-vous pas la voir, avec une tunique et un collier de votre choix, à genoux à vos pieds ? N'aimeriez-vous pas la posséder tout entière, votre esclave, que vous commanderiez et qui obéirait ? N'aimeriez-vous pas qu'elle vous serve, répondant rapidement et parfaitement en tous points, à tous vos caprices ? »

« Six tarsks ! » cria un homme.

« Six tarsks, » répéta le commissaire-priseur. « Marche, petite Dina, » me dit-il. « Et bien. »

Les larmes me montèrent aux yeux ; mon corps était tout rouge de honte.

Mais je marchai, et bien. Le fouet me faisait peur. Les hommes manifestèrent bruyamment leur joie.

« Remarquez la fluidité et la grâce de ses mouvements, » dit le commissaire-priseur, « la douceur de sa silhouette, la droiture de son dos, la fierté du port de tête. Pour quelques tarsks en cuivre, vous pouvez la posséder ! »

Une larme coula sur ma joue gauche.

« Marche bien, Petite Dina, » conseilla le commissaire-priseur.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je fis des allées et venues, rouge de honte, devant les acheteurs.

— « Arrête-toi et tiens-toi droite, Petite Dina ! » ordonna le commissaire-priseur. Je m'immobilisai sur l'estrade, la tête haute.

« Achetez-la et mettez-la au travail, » reprit le commissaire-priseur. « Imaginez-la nue,

avec votre collier, à genoux, enchaînée, frottant les dalles de votre compartiment. Pensez qu'elle récurera, lavera, fera de la couture. Pensez qu'elle fera les courses et la cuisine. Pensez, aussi, qu'elle vous attendra dans vos fourrures. »

« Dix tarsks ! » lança un homme.

« Dix tarsks, » répéta le commissaire-priseur.

« Onze ! » lança un autre homme.

« Onze, » répéta le commissaire-priseur.

Je regardai la foule, les hommes et les femmes. Il y avait environ quatre cents personnes dans l'amphithéâtre. Des marchands ambulants vendaient de la nourriture et des boissons. Je touchai légèrement la chaîne et la plaque que je portais au cou. Je vis un homme acheter un morceau de viande couvert de sauce. Il se mit à manger, me regardant. Nos yeux se rencontrèrent. Je tournai la tête. D'autres hommes parlaient sans faire attention à moi. Je les haïssais. Je ne voulais pas qu'on me regarde, mais ils ne me regardaient pas.

« Examinez cette beauté, » reprit le commissaire-priseur, me montrant avec le fouet. « Considérez la perfection de ses mensuration. 22 horts, 16 horts, 22 horts ! » cria-t-il, agitant le fouet dans ma direction.

« Quatorze tarsks en cuivre ! » cria un homme.

« Quatorze, » répéta le commissaire-priseur. « Mais une Maison peut-elle laisser partir une telle beauté pour quatorze petits tarsks ? Dites non, nobles sieurs ! »

« Quinze ! » lança un homme.

« Quinze, » répéta le commissaire-priseur. Je savais que Rask de Treve m'avait vendue quinze tarsks. Le Marchand d'Esclaves qui m'avait achetée m'avait vendue vingt tarsks en cuivre à la Maison de Publius. Le commissaire-priseur le savait vraisemblablement ; de toute évidence, cela se trouvait dans mon dossier.

Le commissaire-priseur me regarda.

« Petite, » dit-il à voix basse, « que tu sois vendue ou non, tu passeras la nuit dans nos cages. Est-ce bien compris ? »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Les offres ne le satisfaisaient pas. Si je n'étais pas vendue un prix satisfaisant, je serais punie.

Je serais sans doute violemment fouettée.

— « À plat ventre, Petite Dina, » dit-il. « Intéressons les acheteurs. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je me mis à plat ventre à ses pieds, attendant ses ordres. Je levai la tête, terrifiée, craignant qu'il me fouette à nouveau. Je restai là un long moment. Il ne me frappa pas. Ma terreur amusa la foule.

— « Tu vas être prompte, obéissante et belle, 128, » dit le commissaire-priseur à voix basse.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis, soudain, faisant claquer son fouet, il ordonna durement :

« Sur le dos, un genou levé, l'autre jambe tendue, les mains au-dessus de la tête, les poignets côte à côte, comme s'ils étaient attachés ! » J'obéis. Puis il me fit prendre les diverses positions de l'esclave exhibée ; il me laissait un bref instant dans chaque position, afin que les acheteurs puissent découvrir mes charmes, puis il m'ordonnait une nouvelle position ou attitude ; la succession de ces mouvements n'était pas due au hasard ; tous les mouvements s'enchaînaient avec élégance.

« Que m'offre-t-on ? » cria-t-il, quand je fus à nouveau à plat ventre à ses pieds.

« Dix-huit tarsks ! » cria un homme.

« Dix-huit, » répéta le commissaire-priseur. « Dix-neuf ? Ai-je entendu dix-neuf ? »

« Dix-neuf ! » cria un homme.

Mes larmes tachaient l'estrade. Je sentais sa sciure sous le bout de mes doigts. La sciure collait également à mon corps, à cause de la sueur.

Le cuir du fouet du commissaire-priseur était proche de mon dos.

Je levai la tête. Il y avait des femmes, dans la foule. Pourquoi ne se levaient-elles pas et ne protestaient-elles pas contre les tourments infligés à une de leurs sœurs ?

Mais elles regardaient impassiblement. Je n'étais qu'une esclave.

« Vingt ! » cria un homme.

« Vingt, » répéta le commissaire-priseur. Il retira le pied qu'il avait posé sur moi et me toucha avec le manche du fouet.

« À genoux ! » dit-il.

Je m'agenouillai sur l'estrade, près du bord, misérable, dans la position de l'Esclave de Plaisir, la petite chaîne et la plaque au cou.

« On m'a offert vingt tarsks en cuivre pour cette jolie petite, » dit le commissaire-priseur. « Ai-je entendu une offre supérieure ? »

« Vingt et un ! » cria un homme.

« Vingt et un, » répéta le commissaire-priseur.

Je respirai plus facilement. Le bénéfice serait faible, mais il existerait.

J'étais très consciente de la plaque que je portais au cou ; elle était sur une chaîne ; je ne pouvais retirer la chaîne ; elle était fermée à clé.

On avait proposé vingt et un tarsks en cuivre pour me posséder.

Je ne ferais pas perdre d'argent à la Maison de Publius.

« J'ai entendu une offre de vingt et un tarsks ! » cria le commissaire-priseur. « Offre-t-on davantage ? »

La foule resta silencieuse.

Soudain, j'eus peur. Et si la Maison n'était pas satisfaite du bénéfice que j'avais rapporté ? Il était faible. J'espérai qu'elle s'en contenterait. J'avais fait de mon mieux pour obéir au commissaire-priseur. Je ne voulais pas être fouettée.

En général, les Goréens ne sont pas indulgents avec les femmes qui leur ont déplu.

« Debout, Chair à Collier ! » lança le commissaire-priseur.

Je me levai.

« Il semble, » reprit-il, « que nous devions laisser partir cette jolie petite pour vingt et un tarsks en cuivre. »

— « Je t'en prie, ne sois pas en colère contre moi, Maître, » suppliai-je.

— « Ce n'est rien, Petite Dina, » dit-il avec une gentillesse surprenante, considérant la dureté avec laquelle il m'avait traitée.

Je tombai à genoux devant lui, serrant ses genoux dans mes bras, le regardant.

— « Le Maître est-il content ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Alors, Dina ne sera pas fouettée ? » demandai-je.

— « Bien sûr que non, » répondit-il. Il me regarda avec gentillesse. « Ce n'est pas ta faute, » dit-il, « si le marché est déprimé. »

— « Merci, Maître, » dis-je.

— « Et maintenant, debout, petite beauté, » dit-il, « et quitte vite l'estrade, car nous avons d'autres animaux à vendre ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je, me levant vivement. Je pivotai sur moi-même et me dirigeai vers l'escalier situé à l'opposé de celui par lequel j'étais arrivée.

— « Un instant, Petite Dina, » dit-il. « Viens ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je, courant légèrement vers lui.

— « Mets les mains sur la tête, » dit-il, « et ne les retire que lorsque tu en auras reçu la permission. »

— « Maître ? » demandai-je.

Je mis les mains dans les cheveux. Il me prit par la nuque avec la main gauche et me tourna vers la foule.

« Contemplez, nobles sieurs et dames, » dit-il.

Soudain, je hurlai, luttant contre les lourdes lanières, roulées, du fouet.

« Arrête ! Je t'en supplie, arrête, Maître ! » hurlai-je, désespérée. Je n'osais pas retirer mes mains de mes cheveux. « Je t'en prie, Maître ! » hurlai-je, me tortillant, maintenue en place par sa main sur ma nuque. Je tentai de lutter contre la sensation produite par le fouet.

« Tortille-toi, Petite Dina, » dit-il. « Tortille-toi ! »

Je criai, le suppliant de cesser.

« Croyais-tu vraiment, » siffla-t-il, « que nous nous contenterions d'un tarsk en cuivre de bénéfice ? Nous crois-tu assez stupides pour acheter une femme vingt tarsks et la vendre vingt et un ? Crois-tu que nous ne connaissons pas notre métier, petite salope ? »

J'implorai pitié.

Puis, ayant terminé sa démonstration, il me lâcha la nuque. Je tombai à genoux devant lui, sur l'estrade. Je baissais la tête. J'avais toujours les mains dans les cheveux.

« Tu peux baisser les bras, » dit-il.

Je me cachai le visage entre les mains et pleurai. Je fermai les genoux, tremblante, secouée de sanglots.

« Quarante tarsks en cuivre, » entendis-je, « pour *La Taverne des Deux Chaînes* ! »

« *La Soie de Plaisir* propose cinquante tarsks ! » entendis-je.

J'avais été trompée. Le commissaire-priseur m'avait prise par surprise. Sans avertissement, j'avais été contrainte de révéler ma véritable nature d'esclave, spontanément, incontrôlablement ouverte.

« *L'Anneau de Cheville Ciselé* offre soixante ! » entendis-je.

Il avait bien fait son travail. Il avait tiré de la foule le meilleur prix possible, compte tenu du marché, avant de lui révéler, soudainement, la consternant, la richesse et la vulnérabilité délicieuses des possibilités exploitables de la femme.

« *La Corde Parfumée* offre quatre-vingts tarsks en cuivre ! » entendis-je.

Les offres me parurent incroyables.

« Elle est chaude comme du Paga, » dit un homme en riant.

« Exact, » dit un autre. « J'aimerais qu'elle porte mon collier. »

Sur l'estrade, je sanglotais, à genoux. Je n'avais pas pu m'empêcher de réagir comme je l'avais fait à la Caresse du Fouet. Je n'avais pas pu.

« *La Cage d'Argent* offre quatre-vingt-cinq ! » entendis-je. Je fondis en larmes. J'avais été exposée, nue. J'étais vendue aux enchères. Et je compris que je n'étais pas seulement vendue comme une belle femme, car je serais alors partie pour vingt et un tarsks, mais comme une belle esclave.

« J'ai entendu le représentant de *La Cage d'Argent* offrir quatre-vingt-cinq tarsks en cuivre ! » cria le commissaire-priseur. « Y a-t-il une autre offre ? »

« *Le Collier à Clochettes* offre un tarsk en argent ! » entendis-je.

Le silence se fit dans la salle.

« Il y a une offre à un tarsk en argent, » dit le commissaire-priseur. Il était satisfait.

Je baissais la tête, frissonnant, les genoux serrés. Les offres avaient été faites par les représentants des tavernes. J'avais une vague idée de ce que signifiait la condition d'Esclave de Taverne. Les femmes vêtues de soie, portant des clochettes, des tavernes, sont célèbres dans les villes goréennes. Leur raison d'être est le plaisir des clients de leur maître. Elles valent le prix d'un gobelet de Paga.

« *Le Collier à Clochettes* a offert un tarsk en argent, » reprit le commissaire-priseur. « Y a-t-il une offre supérieure ? »

Je levai la tête et, stupéfaite, constatai que les yeux des femmes, au-dessus des voiles, étaient fixés sur moi. Leur attitude et ce que je pouvais voir de leurs visages, me firent peur. À présent, elles me regardaient avec une hostilité non dissimulée. Il est difficile d'être nue, étant esclave, devant une femme. On se sent doublement nue. J'aurais préféré qu'il n'y ait que des hommes, dans la salle des ventes.

« Debout, Petite Dina, » dit le commissaire-priseur.

Je me levai. Je secouai mes cheveux. Je ravalai mes sanglots.

Je regardai la foule d'hommes et de femmes.

« J'ai, de la part de *La Taverne du Collier à Clochettes,* » répéta le commissaire-priseur, « une offre d'un tarsk en argent. Y a-t-il une offre supérieure ? »

Bizarrement, à ce moment-là, je pensai à Elicia Nevins, qui était ma rivale à l'université. Comme cela l'amuserait, me dis-je, de me voir vendue, nue, sur l'estrade !

« Adjugée au *Collier à Clochettes* pour un tarsk en argent ! » annonça le commissaire-priseur.

J'avais été vendue.

Il me poussa alors vers l'escalier et, trébuchant, je quittai l'estrade.

« Numéro 129 ! » appela-t-il.

Au pied de l'escalier, un homme me prit par le poignet et me tira vers une Chaîne. Des menottes d'esclave étaient fixées à la chaîne. Il me poussa derrière la dernière femme de la Chaîne ; elle était à genoux, attachée à la chaîne, me tournant le dos ; elle baissait la tête.

« À genoux ! » ordonna l'homme.

Je m'agenouillai. Il referma les menottes, fixées à la chaîne, sur mes poignets ; puis je restai à genoux, enchaînée ; plus tard, une autre femme, qui avait également été vendue, fut enchaînée derrière moi ; puis une autre, et encore une autre. Je restai à genoux, les menottes aux poignets, enchaînée. J'avais été vendue.

14

DEUX HOMMES

« PAGA, Maître ? » demandai-je.

Il me chassa d'un geste.

Je m'éloignai, dans un tintement de clochettes, regardant autour de moi.

La femme qui dansait sur le sable était très bonne. C'était encore le début de la soirée, la seizième heure. Elle bougeait à peine, oscillait, les chevilles jointes, les bras au-dessus de la tête, les poignets dos à dos. Pourtant, subtilement, elle dansait, contrôlée par la musique d'une unique flûte. Quelques hommes la regardaient. Nous avions cinq danseuses, au *Collier à Clochettes*. Je les trouvais bonnes. La meilleure se produirait plus tard. Chaque jour, quatre se produisaient et une se reposait. Je ne savais pas danser. Il n'y avait qu'un Musicien, au bord du sable. D'autres se joindraient à lui plus tard. Leur chef était Andronicus, qui jouait du czethar.

« Paga ! » appela un homme.

Je me précipitai vers lui, portant le gros récipient en bronze, contenant le Paga, sur l'épaule.

Je m'agenouillai et remplis son gobelet. Il ne m'envoya pas dans une alcôve. Je me levai et, portant le récipient de Paga, gagnai la porte de la taverne afin de respirer un peu d'air frais. En tant qu'Esclave de Taverne, j'étais comprise dans le prix d'un gobelet de boisson mais, naturellement, je n'étais qu'une agréable possibilité ; mon service dans l'alcôve dépendait entièrement du caprice et de l'appétit du client. Beaucoup d'hommes, naturellement, ne venaient à la taverne que pour voir leurs amis, parler et boire. Parfois, je ne servais pas du tout. J'étais, bien entendu, totalement disponible. Dans le monde des Esclaves de Taverne, j'étais populaire et mon maître, Busebius, n'était pas mécontent de moi. De son point de vue, je suppose que j'étais une bonne acquisition. Plus que les autres, je me tortillais dans les alcôves, parfois enchaînée, me tordant sous la caresse des maîtres, gémissant et criant. Je ne pouvais m'empêcher de m'abandonner. Je savais que des hommes venaient exprès pour moi. Je faisais travailler la taverne. Les règles de la taverne, en ce qui concernait les esclaves, étaient simples. Le client pouvait choisir n'importe quelle serveuse, à condition de payer le prix du Paga ; il pouvait prendre la femme qui l'intéressait, qu'elle l'ait ou non servi ; bien entendu, le client commandait généralement son Paga à la femme qui lui faisait envie, s'il avait envie de se servir d'elle ; s'il n'avait pas envie d'une esclave, il commandait généralement à la femme la plus proche ; chaque gobelet de Paga lui donnait le droit d'emmener une esclave dans une alcôve ; ainsi, théoriquement, il pouvait en utiliser plusieurs dans la soirée ; ces arrangements, cependant, se terminaient à l'aube, avec la fermeture de la taverne ; il ne pouvait pas, pour ainsi dire, garder ses gobelets pour plus tard. Pour les danseuses, il fallait négocier séparément.

Je sortis de la taverne afin de respirer l'air pur de Gor. Nous avions le droit de sortir de la taverne.

Je me tenais sous l'enseigne du *Collier à Clochettes,* qui se balançait au-dessus de moi, un grand collier auquel des clochettes étaient suspendues.

« Salut, Teela, » dit un homme en passant.

— « Salut, Maître, » répondis-je.

J'étais Teela, Esclave de Taverne du *Collier à Clochettes*. On pouvait le lire, d'après ce que j'avais compris, sur le collier que je portais.

Je regardai, au-delà du pont, les tours et les cylindres d'Ar, ainsi que le soleil couchant sur les murailles. Je vis le réseau de ponts se découpant sur le ciel, les gens qui allaient et venaient dessus. Tout en bas, dans les rues, j'apercevais des charrettes et des chariots tirés par des tharlarions. Je levai la tête. Je vis deux tarniers en patrouille dans le ciel. Je pensai à Clitus Vitellius.

« Salut, Teela, » dit la femme qui se tenait à présent près de moi et, comme moi, était sortie de la taverne. Comme moi, elle portait des clochettes d'esclave à la cheville gauche, deux courtes bandes de soie jaune, le collier de la maison. Nous étions pieds nus sur le pont.

Je ne lui répondis pas et tournai la tête.

« Je regrette de m'être battue pour le bonbon, » dit-elle.

— « Je l'ai gagné ! » dis-je avec colère.

— « Oui, Teela, » répondit-elle. Puis, furieuse, elle ajouta : « Il est tombé plus près de moi. Il aurait dû me revenir ! »

Busebius, notre Maître, parfois, avant de nous ordonner de nous baigner et de nous préparer pour la soirée, jetait une poignée de bonbons durs par terre. Ils étaient très précieux et, sur les dalles du quartier des esclaves, nous nous battions pour les avoir.

Je regardai Bina.

J'avais bondi sur le bonbon. Sa main s'en était emparé. Je lui avais ouvert la main et avais mis le bonbon dans ma bouche. Elle m'avait frappée et tiré les cheveux. Roulant follement, nous nous étions mordues, griffées, donné des coups de pied en hurlant. Puis Busebius, à coups de fouet, nous avait séparées. Nous nous étions éloignées l'une de l'autre, tassées sur nous-mêmes, esclaves punies.

« Comme vous paraissiez stupides ! » lança Busebius en riant. Nous rougîmes. Nous n'étions que des femmes. Croyait-il que nous nous battrions comme des hommes ? Nous nous sentions petites et faibles.

« Allez vite vous baigner, » ajouta-t-il, « puis préparez-vous, car il va falloir travailler. »

— « Oui, Maître, » avions-nous dit.

Debout devant la porte du *Collier à Clochettes,* nous reculâmes et nous agenouillâmes.

Bran Loort, qui avait habité Gué du Tabuk, portant une table basse, entra dans la taverne. Il faisait de petits travaux en échange de son entretien et d'un tarsk par semaine. Nous nous étions agenouillées parce qu'il était libre. Pourtant je me demandais si, dans son cœur, il était libre. Il semblait abattu et vaincu. Il passa devant nous avec la table, qu'il avait portée chez un émailleur afin d'y incruster un plateau de Kaissa. Il revenait à la taverne. Il dormait dans la taverne. Il avait le droit d'utiliser les femmes de la taverne, puisqu'il y était employé. Pourtant, il ne nous utilisait jamais. Je crois qu'il ne pouvait pas le faire. Je me souvenais qu'il avait été vaincu par Thurnus puis, nu, jeté devant le chevalet du village sur lequel l'attendait une femme attachée, impuissante. « Prends-la. Je t'en donne la permission, » avait dit Thurnus. Bran Loort avait baissé la tête. « Allez, » avait insisté Thurnus. « Prends-là » – « Je ne peux pas, » avait murmuré Bran Loort. C'était un homme vaincu. Il avait tourné le dos au chevalet et s'était baissé pour ramasser sa tunique. Il avait gagné la porte, qui lui avait été ouverte. Il avait quitté le village de Gué du Tabuk. Il était allé à Ar. Il travaillait à la

taverne.

Nous nous relevâmes, Bina et moi.

« Je suis désolée de m'être battue pour le bonbon, » dit-elle.

— « Je suis plus forte que toi, » dis-je. « Tu aurais dû me le donner. »

— « Non, » répondit-elle.

Je ne lui adressai pas la parole.

« Mais il est embarrassant de se battre devant les hommes, » souligna-t-elle.

— « Le bonbon, » relevai-je, « appartient à la femme qui est assez forte pour s'en emparer. »

— « Tu es la seule femme que je connaisse, ici, » rappela Bina. « Nous appartenions toutes les deux à Clitus Vitellius. Nous avons déjà partagé la même Chaîne. Je veux être ton amie. »

— « Toi aussi, » reconnus-je, regardant Bina, Perle d'Esclave, « tu es la seule amie que j'aie ici. »

— « Soyons amies, » proposa-t-elle.

— « Nous sommes amies. »

— « Bien, » fit-elle, me serrant dans ses bras.

Je la serrai dans mes bras et l'embrassai.

— « Mais le bonbon m'appartenait, » conclus-je.

— « Esclave ! » siffla-t-elle, les yeux étincelants.

— « Esclave ! » criai-je.

— « Dépêchez-vous de rentrer ! » lança Busebius, debout sur le seuil. « Croyez-vous que je vous ai achetées pour rester dehors, comme des femmes libres, à prendre le frais ? »

— « Non, Maître, » dîmes-nous, rentrant précipitamment.

« Paga ! » cria un homme. J'allai le servir.

C'était à présent la dix-huitième heure. La taverne était plus fréquentée. J'étais agenouillée contre le mur bas, les poignets enchaînés, au-dessus de la tête et derrière moi, à l'anneau numéro six. Un client m'avait réservée. J'attendais tandis qu'il disputait une partie de Kaissa.

J'étais dans la taverne depuis plus longtemps que Bina. J'y étais depuis vingt jours et elle seulement depuis six. Il y avait vingt-deux esclaves, dans la taverne, sans compter les danseuses, qui étaient cinq.

« Ne t'en va pas, » avait dit l'homme en me jetant à genoux et en m'enchaînant les mains à l'anneau.

— « Non, Maître, » avais-je dit, les dents serrées.

Je le regardai jouer au Kaissa, complètement absorbé par la partie. Je serrai les poings dans les menottes.

Puis je vis qu'il avait capturé la Pierre du Foyer. Ils rangèrent les pièces dans les tiroirs de la table. Ensuite, ils parlèrent un peu, évoquant apparemment la partie. Ensuite, l'autre homme s'en alla et celui qui m'avait réservée, comme s'il se souvenait soudain de moi, sortit la clé de sa poche et se dirigea vers moi.

Je baissai la tête.

Il détacha mes menottes.

Je le regardai.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

— « Teela, » répondis-je. Je le lui avais déjà dit.

— « Alcôve six, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Le Maître désire-t-il quelque chose de spécial, ou un harnais ? »

— « Les menottes à crochet, » répondit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je, posant la tête sur ses pieds. Puis il s'éloigna afin de rapporter menottes et clé au comptoir. Je me levai et allai chercher, dans la salle des esclaves, les menottes à crochet ; elles sont en cuir, comportant une serrure et une fermeture ; elles sont souples et les fermetures ne nécessitent pas de clé ; certains hommes aiment que les esclaves les portent. Grâce aux fermetures, la femme peut être diversement attachée, les mains étant immobilisées derrière elle, au-dessus de la tête, ou bien au collier. Puis je gagnai rapidement l'alcôve, gravissant l'échelle.

Le maître m'attendait. Il tendit la main et je lui donnai les menottes à crochet. Les clés de ces menottes sont au comptoir, comme celles des menottes ordinaires.

— « Quitte ta soie, » dit-il.

J'obéis.

« Tends les poignets, » dit-il.

J'obéis. Il me dit les menottes à crochet ; cependant, il ne les attacha pas l'une à l'autre.

J'étais à genoux devant lui, sur les fourrures rouges de la petite alcôve, à la lumière de la lampe minuscule. J'étais agenouillée en position d'Esclave de Plaisir, les menottes aux poignets.

« Occupe-toi de mon plaisir, » dit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je, approchant, la tête baissée, les cheveux sur son corps, pour l'embrasser.

La dix-neuvième heure était largement dépassée et je servais encore.

La taverne était pleine. La musique était entêtante. Notre meilleure danseuse, Helen, femme de la Terre mince et blonde, charmait les clients de Busebius. Elle portait le même collier que moi. Nous ne pouvions nous échapper ni l'une ni l'autre. Nos marques et nos colliers avaient l'aval de la société. Si nous nous échappions, notre Maître se procurerait d'autres femmes. Nous étions des esclaves.

« Paga ! » cria un homme. J'allai le servir.

Sur Gor, j'avais rencontré quatre femmes de la Terre ; toutes étaient esclaves. En outre j'en avais rencontré plusieurs qui, quoique Goréennes, portaient des noms terriens ; je savais que, sur Gor, ces noms sont considérés comme d'excellents noms d'esclaves.

Je m'agenouillai et servis du Paga à l'homme.

« Paga ! » cria un autre. Je me levai d'un bond, pour aller rapidement le servir. Il me semblait que nous n'avions jamais eu autant de monde. Je n'avais même pas eu le temps d'aller demander à Busebius, derrière le comptoir, de me retirer les menottes.

Je frôlai Bina, qui allait servir un autre client.

J'entendis Helen crier quand sa soie lui fut arrachée. Néanmoins, elle continua de danser.

Un homme tendit la main vers ma cheville. Je l'évitai.

Je gagnai rapidement le comptoir et tendis à Busebius, qui avait un large sourire, le récipient de Paga, avec sa bandoulière. Il était à nouveau vide.

Il plongea le récipient dans un grand tonneau de Paga et me le rendit.

« Paga ! Paga ! » entendis-je. Je n'eus même pas le temps de mettre la bandoulière du récipient. Le tenant par ses deux anses, j'allai rapidement servir, dans un tintement de clochettes d'esclave.

La porte de la taverne s'ouvrit. La musique, pendant un instant, cessa. Helen se figea. Les regards se tournèrent vers la porte. Mon cœur s'arrêta un bref instant.

Des hommes imposants se tenaient là, des Guerriers, mais ne portant pas la tenue d'Ar.

Le chef, sans casque, mais portant une cape et un médaillon, fit signe aux Musiciens de continuer.

La musique reprit et Helen se remit à danser.

Le chef des nouveaux arrivants retira ses gants, lentement, et les glissa sous sa ceinture.

Ses yeux examinèrent le corps d'esclave d'Helen, comme un maître regarde sa propriété.

Busebius, s'inclinant, se précipita vers lui.

L'étranger cessa tranquillement de regarder Helen et elle se mordit la lèvre, les larmes aux yeux.

Il me regarda et je me redressai. Il était incroyablement beau et fort. J'espérai que ma beauté était resplendissante.

Il reporta son attention sur Busebius, qui lui parlait.

« Qui est-ce ? » entendis-je un homme demander.

Bina se tenait près de moi. Elle tremblait. Elle lut le médaillon de l'inconnu.

— « Regarde le médaillon, » dit un homme.

Busebius conduisit les visiteurs, ses invités d'honneur, dans un coin discret de la taverne d'où, se trouvant sur une estrade, ils verraient bien la salle, les Musiciens et la danseuse.

— « Tu n'as pas entendu parler d'eux ? » demanda un homme.

— « Non, » répondit l'autre.

Près de moi, Bina tremblait.

— « C'est la délégation de la Confédération Salerienne, » expliqua le premier.

— « Leur chef ? » s'enquit l'autre.

— « Thandar de Ti, » répondit le premier.

À présent, je comprenais l'agitation de Bina. Thandar de Ti, de la Caste des Guerriers, des quatre villes de la Confédération Salerienne, était le cinquième fils d'Ebulius Gaius Cassius, de la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, haut responsable de la Confédération. À un moment donné, Dame Sabina, fille du Marchand Kleomenes, de Forteresse de Saphronicus, Marchand important de cette ville, avait été promise, dans le cadre d'un Contrat de Compagnie, à Thandar de Ti. Des pillards avaient attaqué la caravane, volé des richesses et enlevé Dame Sabina. Afin de rendre le contrat définitivement caduc et d'empêcher toute alliance entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, Dame Sabina avait été réduite en esclavage. L'alliance ne s'était pas réalisée. À présent, les deux parties se détestaient.

« Comme il est beau ! » souffla Bina. À ma connaissance, Thandar de Ti et Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus ne s'étaient jamais vus. Leur Compagnie était une affaire d'État.

Bina, Perle d'Esclave, regardait le puissant et magnifique Thandar de Ti.

— « Il est beau, » dis-je.

— « J'ai les oreilles percées, » sanglota Bina. « J'ai les oreilles percées. » Elle ne pouvait plus espérer être la Compagne d'un tel homme.

Thandar de Ti, et ses compagnons, qui étaient cinq, commandèrent à Busebius, qui était resté près d'eux. Ils ne voulaient pas simplement du Paga. Ils voulaient manger et boire du vin.

La présence de ces augustes visiteurs, sauf peut-être par les esclaves, fut oubliée.

Thandar de Ti regarda dans notre direction. Nous étions à genoux, humbles Esclaves de

Taverne, aux oreilles percées. C'était un grand honneur, pour des femmes telles que nous, qu'un homme comme Thandar de Ti daigne nous accorder un regard.

Thandar de Ti tourna la tête.

L'ironie de la situation me fit sourire.

En nous regardant, en regardant deux Esclaves de Taverne humbles et délicieusement belles, il avait regardé celle qui avait été Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus, la Libre Compagne qui aurait dû, majestueusement vêtue, se tenir à ses côtés.

Les yeux de Bina étaient pleins de larmes.

J'avais remarqué que Thandar de Ti était très beau.

— « Il te reste peu de Paga, » dis-je. « Ma cruche est pleine. Je vais les servir. »

— « Il faudra plus d'une personne pour les servir, » dit Bina. « S'il te plaît, Teela. »

— « Il est très beau, » dis-je. « Je suffirai. »

— « J'ai envie de le servir, » dit simplement Bina.

— « Je le servirai, » dis-je.

— « Crois-tu qu'il t'achètera ? » demanda Bina.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être. »

Je me levai légèrement. Bina suivit rapidement mon exemple.

Busebius se précipita vers nous. Il nous fit signe, ainsi qu'à quatre autres esclaves. Il nous rassembla autour de lui. Nous étions excitées.

— « Vous allez servir toutes les six, » dit-il, montrant les hommes de l'estrade. Deux femmes poussèrent des cris de joie parce qu'elles avaient été choisies. « Allez dans la salle de préparation, » reprit-il. « Habillez-vous en Prise du Chasseur. » Je fus stupéfaite. Les invités devaient effectivement être importants. Nous gagnâmes rapidement la salle de préparation. Busebius alla donner des ordres aux cuisiniers.

Nous devions servir rapidement les premiers vins, avec les pains et les fromages correspondants.

Nous arrachâmes nos soieries dans la salle de préparation. Nous rafraîchîmes nos parfums et arrangeâmes notre maquillage. Nous devions être douces, parfumées, lascives.

Busebius passa la tête dans la salle de préparation.

« Des boucles d'oreilles ! » lança-t-il. « Des bijoux ! » Puis il disparut.

« Je ne veux pas porter de boucles d'oreilles, » sanglota une femme.

— « Mets-les, Esclave ! » dis-je sèchement. Je ne voulais pas être battue parce que l'une d'entre nous avait désobéi.

Je glissai des anneaux en or dans mes oreilles, me passai des colliers au cou. Je mis un bracelet.

Près de moi, sans protester, Bina mit des boucles d'oreilles.

« Porter des boucles d'oreilles ne te fait pas pleurer ? » lui demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Je suis une esclave aux oreilles percées. » Je remarquai que les boucles d'oreilles, petites pierres précieuses en forme de larme, lui allaient très bien.

Je fouillai dans un coffre à la recherche de filets de chasseur. Ils étaient constitués de cordes solides, destinés à du gibier de taille moyenne. Les mailles faisaient environ deux horts, cinq centimètres, de côté.

Intelligemment, nous enroulâmes les filets autour de nos corps, de la gorge jusqu'à nos marques, haut sur les cuisses. Nous nous habillâmes en « Prise du Chasseur ».

Nous nous regardâmes dans le miroir. Plusieurs femmes eurent le souffle coupé. Nous avions rarement vu six esclaves aussi excitantes.

« Vite ! » dit Busebius, réapparaissant sur le seuil de la salle de préparation. Nous

comprîmes alors que les vins, ainsi que les pains et les fromages correspondants, étaient prêts.

« Teela, attends, » dit Bina.

Les autres femmes quittèrent la salle de préparation.

— « Nous devons nous dépêcher, » dis-je.

— « Je connais ton intention, Teela, » dit Bina. « Et elle n'est pas convenable. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je. Comment pouvait-elle savoir ce que j'avais en tête ?

Bina s'immobilisa entre moi et la porte.

« Écarte-toi de mon chemin, » menaçai-je. « As-tu envie d'être battue ? » Je la regardai, furieuse. « Crains-tu que ton Thandar de Ti me trouve plus agréable que toi ? »

— « Non, » répondit-elle, « Teela, pas du tout. Je ne suis pas une femme libre. La compétition entre esclaves ne me fait pas peur. Je sais que je suis belle et je peux te concurrencer face à n'importe quel homme. »

Je reniflai.

« Mais il y autre chose, Teela. Je te connais. Tu n'es pas Goréenne. Tu ne comprends pas ces choses. »

Je la regardai, étouffée par la rage.

« Si tu ne parviens pas à lui plaire davantage que moi, si tu ne parviens pas à te faire acheter par lui, » dit-elle, « tu as l'intention de lui dire qui j'étais. »

Je la regardai avec stupéfaction. Comment avait-elle pu deviner mon plan ?

« Tu crois que, dans ce cas, il m'affranchira et t'affranchira, parce que tu lui auras dit la vérité. »

Je ne lui répondis pas.

Elle tourna la tête d'un côté et de l'autre.

« Mes oreilles sont percées, Teela, » reprit-elle. « Tu ne feras que le déshonorer en lui apprenant ma condition présente. »

— « Ne veux-tu pas te débarrasser du collier ? » demandai-je. Je saisis l'anneau métallique qui lui enserrait le cou. « Veux-tu porter cela ? » criai-je. « Veux-tu être esclave, totalement à la merci des hommes ? »

— « Je ne déshonorerai pas Thandar de Ti, » déclara-t-elle. « Je le servirai, sans me faire connaître, amoureusement, comme ce que je suis, une humble Esclave de Taverne. »

— « Tu es folle, » dis-je.

— « Je suis Goréenne, » répliqua-t-elle.

— « Cette décision, » dis-je avec un sourire, « nous amènerons Thandar de Ti à la prendre. Nous le laisserons décider. »

— « Non, Teela, » s'obstina-t-elle. « J'ai décidé. »

— « Écarte-toi de mon chemin ! » ordonnai-je.

— « Non ! » répliqua-t-elle.

— « Écoute, » repris-je, « même si je lui plais et qu'il m'achète, je lui dirai qui tu es, tôt ou tard, simplement pour obtenir notre liberté. »

— « Je sais que tu le feras, Teela, » dit Bina.

— « J'ai également tes intérêts à cœur, » l'assurai-je.

— « Je n'en doute pas, » m'assura-t-elle. « Mais tu ne nous comprends pas. Tu ne comprends pas les Goréens. »

— « Je veux être libre ! » fis-je sèchement.

— « Regarde-toi dans le miroir, Teela, » dit Bina.

Je le fis et vis une femme merveilleuse, douce et parfumée, marquée au fer rouge ; elle

portait un morceau de filet et des bijoux ; elle avait des boucles d'oreilles ; elle avait un collier.

« Que vois-tu ? » demanda Bina.

— « Une esclave, » répondis-je.

— « Crois-tu qu'une femme comme toi, si douce et belle, avec ses réflexes d'esclave puisse être autre chose qu'une esclave, dans ce monde ? »

— « Non, » répondis-je avec amertume.

— « Et tes oreilles sont percées, » ajouta-t-elle.

Je rejetai la tête en arrière.

— « Je sais, » fis-je. Je savais que, en soi, cela suffisait pour que je reste une esclave sur Gor.

Je serais toujours une esclave, sur Gor.

— « Alors, renonce au projet dément de révéler mon ancienne identité à Thandar de Ti, » demanda Bina.

— « Non ! » dis-je.

Elle me foudroya du regard.

« Je pourrais obtenir pour nous deux, » expliquai-je, « au moins un asservissement moins pénible. »

— « Non, » répondit-elle.

— « Crois-tu que je veuille être une simple Esclave de Taverne ? » demandai-je. « Crois-tu que la condition d'Esclave de Taverne est un asservissement facile, pour une femme de la Terre ? Je ne suis pas comme toi. Je suis plus sensible. Crois-tu que j'aime être à la merci de tout homme capable de payer un gobelet de Paga ? »

— « Si tu parles à Thandar de Ti, » me prévint-elle, « tu ne réussiras qu'à nous faire fouetter. »

— « Je prendrai le risque, » déclarai-je.

— « Je suis désolée, » maintint Bina, « mais tu ne le feras pas. »

— « Écarte-toi de mon chemin ! » lançai-je.

— « C'est un conflit entre esclaves, » souligna-t-elle, « et j'en ai décidé ainsi. »

— « Tu crois peut-être que tu pourras le servir comme une petite imbécile, sans qu'il sache qui tu es, » relevai-je, « mais je ne le permettrai pas. »

— « Vite ! Vite ! » cria une autre esclave.

— « Nous devons nous dépêcher ! » criai-je désespérément.

— « Tu as donc l'intention, » conclut Bina, « d'informer Thandar de Ti de mon identité antérieure. »

— « Oui, » répliquai-je. « Je le ferai. Je prendrais n'importe quel risque pour échapper à l'esclavage. À présent, écarte-toi de mon chemin ! »

Elle ne bougea pas, me foudroyant du regard.

« Je suis plus forte que toi, » fis-je remarquer. « Écarte-toi. » Elle se souvenait sans doute comme je lui avais facilement volé le bonbon. Elle ne pouvait me résister.

Soudain, je criai lorsqu'elle se jeta sur moi, frappant et griffant. C'était à peine si je pouvais me défendre. Elle me prit par les cheveux et me jeta sur une coiffeuse, devant le miroir. Je glissai sur la table, éparpillant peignes et parfums. Elle était à présent sur mon dos, arrachant le filet, me prenant les jambes dedans. Je portais toujours les menottes à crochet. Elle me tira les poignets dans le dos et, rapidement, attacha les menottes en cuir l'une à l'autre ; je me tortillai sur la coiffeuse et tombai par terre, les mains attachées.

« Je vais hurler ! » criai-je.

Rapidement, Bina me fourra une écharpe dans la bouche, l'enfonçant, et l'attacha avec une autre écharpe qu'elle noua sur ma nuque. Ensuite, avec le filet, elle m'attacha les chevilles. Puis elle trouva un autre filet, qui n'avait pas été coupé. Elle le jeta sur moi et, tirant sur les cordes, m'emprisonna dedans. Elle m'assit contre le mur et, utilisant les quatre cordes du filet, les passant dans un anneau d'esclave, elle m'attacha contre le mur.

Je me débattis à l'intérieur du filet, mais ne pus me dégager. Je la regardai avec fureur.

— « Tu es la Prise de la Chasseresse, » dit Bina.

— « Bina ! » entendis-je. « Teela ! »

— « J'arrive ! » cria Bina. « Teela est malade ! » Puis elle m'envoya un baiser et quitta la pièce en hâte.

Je me débattis, en vain.

À la première heure du matin, pendant cette même nuit, Bina revint.

Elle était radieuse.

Elle détacha le filet et me retira mon bâillon.

« Thandar de Ti ? » demandai-je.

— « Il est parti, maintenant, » dit-elle. Elle défit joyeusement le filet qui m'emprisonnait les jambes.

— « Tu ne lui as rien dit ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Tu es stupide, » fis-je.

— « Nous étions six, » dit-elle, « mais c'est à moi qu'il a demandé de lui servir son Paga. »

— « Six ? » demandai-je.

— « Comme tu étais malade, » répondit-elle en riant, « Busebius a envoyé Helen pour servir avec nous. »

— « Je vois, » fis-je. « Voudrais-tu, s'il te plaît, détacher les menottes ? »

En un instant, avec une aisance rageante, elle détacha les crochets, libérant mes poignets. C'était tout simple. Celle qui portait les menottes, naturellement, ne pouvait atteindre les crochets.

— « C'est également à moi, » reprit Bina d'une voix rêveuse, « qu'il a demandé de le servir dans l'alcôve. » Elle ferma les yeux, serrant les bras autour d'elle. « Oh, comme il est beau, » dit-elle, « et comme je l'ai bien servi ! » Elle ouvrit les yeux. « Le plaisir qu'il m'a donné ! » gémit-elle. « Je ne pouvais pas y croire ! » Elle me regarda dans les yeux. « Comme il est heureux, » dit-elle, « que je ne sois pas devenue sa Compagne ! »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Car alors, cette nuit, je n'aurais pas pu être son esclave, » souffla-t-elle.

— « Ah, » fis-je.

— « Je me souviendrai toute ma vie, » reprit-elle, « de la nuit où j'ai été l'esclave de Thandar de Ti. »

Je baissai la tête. Je me souvins de la joie que j'avais éprouvée lorsque j'avais été l'esclave de Clitus Vitellius, lorsque j'avais été dominée et commandée par lui.

Puis je me souvins que je le haïssais.

— « Teela, » dit une voix, une voix d'homme, celle de Busebius.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Te sens-tu mieux, à présent ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Pourquoi, dans ce cas, » s'enquit-il, « ne sers-tu pas le Paga ? »

Je regardai le fouet.

— « J'arrive, Maître, » dis-je rapidement.

« Paga ! » cria un homme et, vêtue de soie, les clochettes à la cheville, je m'empressai d'aller le servir.

J'étais pieds nus sur les dalles. Les clochettes, avec une lanière de cuir, étaient attachées à ma cheville gauche.

Les clients étaient plus rares, à présent et, dans une ou deux ahns, nous fermerions la taverne.

Quelques femmes avaient déjà été autorisées à se retirer. Je m'agenouillai devant l'homme et lui servis du Paga, la tête baissée.

Les menottes à crochet avaient été retirées par Busebius, qui possédait la clé.

Je ne portais que les clochettes et la soie. Il était tard. J'avais laissé les boucles d'oreilles, le collier et le bracelet dans la salle de préparation. Je n'étais plus qu'une simple Esclave de Taverne.

Il n'y avait qu'une autre femme, dans la salle.

« Paga, » dit une voix d'homme. Je me tournai vers lui. Je vis qu'il était en compagnie du premier homme.

J'étais à genoux devant eux et, la tête baissée, je remplis son gobelet.

« Sers-moi le Paga, » dit l'homme.

Je posai ma cruche afin de pouvoir prendre convenablement la position qui convient lorsqu'on sert du Paga, ou du vin, à un Goréen.

« Quitte d'abord la soie, » dit-il.

J'obéis. C'était un client. J'étais à ses ordres.

Puis je m'agenouillai, nue, devant lui, la tête baissée.

« À présent, tu peux servir le Paga, » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je tendis les mains vers le gobelet. On s'agenouille, on tend le gobelet, à deux mains, la tête baissée, à l'homme.

Je tendis les mains vers le gobelet.

Soudain, sur mes poignets, alors que j'allais lever le gobelet, des menottes d'esclave se refermèrent rapidement.

Je levai la tête, stupéfaite.

« Non ! » criai-je.

— « Nous te tenons, » dit-il. Je tentai de m'écarter mais sa main, refermée sur la chaîne des menottes, m'en empêcha.

— « Tu as fait l'objet de recherches intensives et difficiles, » dit la deuxième voix.

Je les regardai, terrifiée.

— « Je t'ai vendue deux tarsks d'argent à ces messieurs, » dit Busebius. Je le sentis retirer la lanière de cuir, avec ses clochettes, que je portais à la cheville gauche. Il la posa sur la table. Je le sentis glisser une clé dans la petite serrure du collier que je portais au cou. Il l'ouvrit et le posa également sur la table. « Elle vous appartient, Maîtres, » dit-il.

— « Oh, non, non ! » suppliai-je.

Busebius pivota sur lui-même et s'éloigna.

— « Nous t'avons payée deux tarsks en argent, » dit un des hommes. J'étais à genoux, nue, devant eux, horrifiée, portant leurs menottes.

— « À présent, tu nous appartiens, » dit l'autre homme.

— « Sers-nous du Paga, » dit le premier.

Tremblante, nue, les menottes aux poignets, je tendis le Paga au premier, puis à l'autre. Ils burent lentement, savourant leur triomphe et mon désespoir.

— « Ne me tuez pas, » suppliai-je.

— « Nous devons partir, » dit le premier homme.

Ils me prirent par les bras et, me traînant presque, ils me firent sortir de la taverne.

— « Je vous en prie, ne me tuez pas, » suppliai-je.

C'étaient les deux hommes que j'avais rencontrés lors de mon arrivée sur Gor, lorsque je m'étais réveillée, enchaînée par le cou, dans la campagne. À un moment donné, ils avaient voulu m'égorger.

« Je vous en prie, ne me tuez pas ! » suppliai-je. « Je vous en prie, Maîtres, ne me tuez pas ! »

Entre eux, les menottes aux poignets, je fus entraînée, sur le pont, dans la nuit goréenne.

15

MA MAITRESSE ME PARLE

Je fus jetée sur les dalles devant la silhouette assise sur une chaise curule.

« Voici ta Maîtresse, » dit un des hommes, montrant la jolie silhouette, voilée et vêtue de robes, majestueusement assise sur la chaise curule.

Je levai la tête, à genoux, son esclave. On m'avait retiré les menottes. On m'avait fait mettre une courte tunique blanche, sans manches.

J'étais pieds nus. Je ne portais rien d'autre.

« Laissez-nous, » dit la femme assise. Les deux hommes s'en allèrent.

Je posai la tête sur les dalles, seule avec ma Maîtresse.

« Lève la tête, Judy, » dit la femme.

Je me redressai, stupéfaite.

« Tu ne me reconnais pas, Judy ? » demanda la femme.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

La femme rejeta la tête en arrière et rit joyeusement.

Je fus prise de vertige. Il était impossible que je la connaisse. Pourtant, elle parlait comme si je devais la connaître. Et elle m'avait appelée Judy. On ne m'avait pas appelée Judy depuis que j'avais quitté la Terre.

— « Judy Thornton, » fit la femme en riant. Son rire m'indiqua qu'elle était jeune, peut-être un tout petit peu plus âgée que moi. Ma Maîtresse était une jeune femme ; j'étais possédée par une jeune femme.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « L'esclavage a-t-il été dur, pour toi, jolie Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse ! » répondis-je.

— « N'aimerais-tu pas être libre ? » demanda-t-elle.

— « Si, Maîtresse ! » m'écriai-je.

Souriante, avec un geste gracieux, la femme leva son voile, découvrant son visage.

« Elicia ! » criai-je. « Elicia Nevins ! » criai-je, pleurant de joie. Je me jetai dans ses bras, en larmes. Et elle referma les bras sur moi. Je ne pouvais contrôler mes émotions. L'épreuve était terminée. Je tremblais, à demi étouffée par les sanglots. Les menottes, le fouet, les humiliations et les dégradations des esclaves étaient à présent derrière moi. « Je t'aime, Elicia ! » criai-je. « Je t'aime ! » J'allais être libre. Bientôt, avec l'aide d'Elicia, je retournerais sur la Terre. Elle m'avait sauvée. « Je t'aime, Elicia ! » sanglotai-je.

La femme me repoussa et, stupéfaite, je glissai en arrière, perdant l'équilibre sur les dalles. Je tombai à genoux.

Je la regardai, troublée.

— « Il est bon, » dit-elle, « qu'une esclave aime sa Maîtresse. »

— « Je t'en prie, ne plaisante pas, » suppliai-je.

— « N'es-tu pas reconnaissante ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! Oui ! » criai-je. « Je suis reconnaissante. Je te suis reconnaissante, Elicia ! »

— « Il est bon, » dit-elle, « qu'une esclave soit reconnaissante, vis-à-vis de sa Maîtresse, du fait qu'elle soit autorisée à vivre et non tuée. »

— « Elicia ? » demandai-je.

— « Reste à genoux ! » dit-elle froidement.

— « Quand serai-je affranchie et renvoyée sur Terre ? » demandai-je.

— « Tu as toujours été une petite dinde stupide ! » jeta-t-elle. « Je me demandais ce que les garçons te trouvaient. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « C'est pourquoi tu es esclave et moi libre, » souligna-t-elle.

— « Tu n'as certainement pas l'intention de me garder comme esclave, » soufflai-je. « Tu es de la Terre. »

— « Nous ne sommes pas sur Terre, » répliqua-t-elle.

— « Oh, je t'en prie, Elicia ! » dis-je.

— « Silence ! » ordonna-t-elle.

Je restai silencieuse.

« Nous étions rivales, n'est-ce pas ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'aurai plaisir à te posséder, » dit-elle. « Tu me serviras comme esclave. »

— « Oh, non, Elicia ! » suppliai-je.

— « Déjà, sur Terre, je te considérais comme une esclave, » lâcha-t-elle froidement. « Quand je te voyais aux cours, dans la cafétéria, dans la bibliothèque, marchant dans le campus, donnant des rendez-vous, riant, applaudissant, couchée près de la piscine, posant pour les garçons, maligne, jolie, essayant de te faire plus belle que moi, je te voyais telle que tu étais vraiment et méritais d'être, telle que tu serais un jour... seulement, une jolie petite esclave. »

— « Affranchis-moi. » suppliai-je.

Elle rit.

« Tu m'as demandée si je voulais être libre, » gémis-je.

— « Le veux-tu ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! oui ! » criai-je.

— « Cela rendra ta possession d'autant plus agréable, » releva-t-elle. « Mais tu ne dois pas être libre, » ajouta-t-elle. « Tu es une esclave-née, » souligna-t-elle, « comme de nombreuses femmes de la Terre. »

— « Tu es de la Terre ! » criai-je.

— « Oui, » admit-elle, « mais je ne suis pas une esclave-née. Je suis différente des autres. »

Je baissai la tête.

« Connais-tu les devoirs d'une servante ? » demanda-t-elle.

— « Elicia ! » criai-je.

— « Les connais-tu ? » demanda-t-elle. « Je n'ai pas envie de consacrer beaucoup de temps à ta formation. »

— « Un peu, » répondis-je froidement.

— « Va dans ma chambre, » dit-elle, « par la porte qui se trouve à ta droite. Au mur, il y a un collier d'esclave ouvert et un fouet. Apporte-les. »

Je gagnai la belle chambre, luxueusement meublée, avec des coffres, des miroirs, une petite piscine. Je trouvai le collier et le fouet puis, pieds nus, revins.

Je lui tendis le collier et le fouet.

« À genoux ! » ordonna-t-elle.

Je reculai et m'agenouillai.

« Tu étais très jolie, sur l'estrade, » m'apprit-elle.

— « Tu m'as vue ? » gémis-je.

— « D'un bout à l'autre, » répondit-elle.

Je baissai la tête. Elle m'avait vue nue, exhibée, vendue.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas achetée à ce moment-là ? » demandai-je.

— « Il y avait d'excellentes raisons de ne pas le faire, » répondit-elle. « Il nous suffisait de savoir où tu te trouvais et comment t'acquérir. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Afin d'avoir la certitude, » expliqua-t-elle, « qu'on ne t'avait pas suivie. »

— « Je ne comprends pas, » répétai-je.

— « Les recherches, » dit-elle, « ont été longues. »

— « Tu t'es donné beaucoup de mal, » fis-je remarquer, « pour te procurer une simple servante. »

— « Tu t'appelles Judy, » dit-elle, me nommant.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu comprends, bien entendu, » précisa-t-elle, « que ce nom est à présent un nom d'esclave. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle pourrait le changer, ou le retirer, comme elle l'entendrait.

— « Tu m'appelleras, » reprit-elle, « Dame Elicia, ma Maîtresse ou, plus simplement, comme tu l'as fait : Maîtresse. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

— « Excellent, Judy » apprécia-t-elle, « tu apprends rapidement. » Elle se pencha en arrière. « Oh, comme te posséder sera agréable ! » reprit-elle. « Je vais te déprécier, t'humilier, te faire travailler, obtenir de toi tout ce qui me passera par la tête. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » soufflai-je. Mon ancienne rivale me possédait.

Elle se leva et s'immobilisa devant moi. Elle tint le collier ouvert devant moi. Il était mince mais solide, en acier, couvert d'émail blanc, décoré de minuscules fleurs roses, un collier convenant à l'esclave d'une femme. Il y avait des lettres, sur l'émail, minuscules, parfaites.

— « Vois-tu ces lettres ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je sais que tu es illettrée, » reprit-elle. « Je vais te lire ce qu'elles disent. Elles disent : « Je m'appelle Judy. Ramenez-moi à Dame Elicia des Six Tours. » Puis elle ajouta : « Baisse la tête, Esclave ! »

À genoux, je baissai la tête. Le collier fut refermé sur mon cou.

Elle recula.

« Mademoiselle Judy Thornton, » dit-elle, « à mes pieds et portant un collier ! » Elle pivota sur elle-même, dans sa belle robe, les bras levés, les poings serrés, les yeux fermés. « Le triomphe ! Quel plaisir ! » s'écria-t-elle.

— « Le collier, » soufflai-je. « Il y a mon nom dessus ? »

— « Oui, » répondit-elle, me regardant. « Il t'attend depuis longtemps. »

— « C'est un collier de dix horts, » soufflai-je. La sensation ne trompait pas.

— « Exactement ta taille, » releva-t-elle en riant.

Je me demandai où les mesures avaient été prises. D'après ce qu'elle avait dit, le collier n'avait pas été fabriqué récemment, il n'avait pas été fabriqué après la vente de la Maison de Publius, au cours de laquelle mes mensurations avaient été rendues publiques.

Je la regardai.

« Les mesures ont été prises pendant que tu étais sans connaissance, » expliqua-t-elle, « avant ton départ de la Terre. »

— « Comment suis-je arrivée ici ? » demandai-je.

— « Inconsciente, » répondit-elle, « nue dans une capsule d'esclave. »

Je frémis.

« Sais-tu, » demanda-t-elle, « qui t'a désignée pour l'esclavage, qui t'a destinée au collier, parmi les centaines d'autres jeunes femmes qui auraient pu être prises ? »

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « C'est moi, » dit-elle.

— « Mais pourquoi, Maîtresse ? » suppliai-je.

— « Parce que cela me plaisait, » répondit-elle, « et que je voulais que tu sois mon esclave.

Je la regardai, horrifiée.

Le fouet fut posé sur ma bouche.

« Presse les lèvres sur le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

« Quel est le devoir d'une esclave ? » demanda-t-elle.

— « L'obéissance absolue, » soufflai-je.

— « Embrasse le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

Elle regagna ensuite la chaise curule et s'assit dessus, me considérant. Elle tenait le fouet dans la main droite, les lanières pliées dans la gauche.

« Je suis sûre que nous nous entendrons bien, n'est-ce pas, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

Elle me dévisagea avec attention.

— « Qu'est-ce que c'est, véritablement, que d'être esclave ? » demanda-t-elle.

— « Horrible, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je veux dire, » reprit-elle… « être l'esclave… d'un homme. »

— « Oh, c'est horrible, » répondis-je.

— « J'aurais cru, » fit-elle, « que cela plairait à une femme telle que toi. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je, « c'est humiliant, dégradant et terrible. Nous devons obéir en toutes choses. Tu ne peux pas imaginer ce que cela signifie ! »

— « N'es-tu pas ce qu'on appelle une esclave « chaude » ? » demanda-t-elle.

— « Oh non, Maîtresse ! » protestai-je.

— « Je t'ai vue, sur l'estrade, » dit-elle.

Je baissai la tête, troublée, furieuse.

« Je crois que tu es une petite putain, » souligna-t-elle. « C'est ce que j'ai toujours pensé. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je.

— « Ce sont les femmes comme toi, sensibles aux hommes, » dit-elle, « qui portent préjudice à notre sexe, qui nous rendent les choses difficiles, sur Terre. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je.

— « Vous insultez les femmes et les faites passer pour des esclaves ! » s'écria-t-elle, « Je vous méprise. »

Je secouai négativement la tête, les yeux pleins de larmes.

« La caresse des hommes te procure-t-elle du plaisir ? » s'enquit-elle.

— « Non, Maîtresse, » dis-je. « Non ! »

Elle me regarda, sans parler. Il me parut étrange, par la suite, que nous ayons parlé ainsi. C'était comme si chacune d'entre nous désirait paraître plus frigide et moins passionnée que l'autre, comme si la négation de notre sexualité naturelle était désirable ou méritoire. Les femmes de la Terre, je le savais, sensibles à un héritage de valeurs démentes, d'acculturation biologique, se faisaient parfois concurrence dans la volonté de paraître frigides, concurrence qui se poursuivait souvent dans la chambre de leur mari. Je savais que rares étaient les femmes qui osaient se présenter à leur mari comme des femelles chaudes. Les esclaves, en revanche, n'avaient pas le choix.

— « En tant que femme libre, » dit-elle, « il ne m'est pas donné fréquemment d'assister à l'utilisation d'une esclave. »

Elle me dévisagea avec curiosité.

« Tellius ! » appela-t-elle. « Barus ! »

Les deux hommes qui m'avaient prise entrèrent.

Dame Elicia me montra.

« Amusez-vous avec elle, » dit-elle.

— « Aie pitié de ton esclave ! » criai-je.

Par les bras, je fus jetée sur les dalles.

Je pleurais, la tunique arrachée, le corps rouge et impuissant, me tortillant sur les dalles.

« Cela peut-il aller plus loin ? » demanda Dame Elicia, stupéfaite.

— « Elle n'a pas encore connu le premier orgasme de l'esclave, » dit Tellius, accroupi près de moi, levant la tête.

Je tournais la tête d'un côté et de l'autre, désespérée. Je le regardai. Je tentai de rester immobile. Mais mon corps bondissait sous sa caresse. Je hurlai, désespérée.

— « Est-ce bientôt ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondit Tellius. « Remarquez sa respiration, les marbrures de sa peau, la manière dont elle bouge, ses yeux. »

— « Oh, je t'en prie, Maîtresse, aie pitié de moi ! » sanglotai-je. « Ne les laisse pas me caresser davantage ! Je t'en prie, je t'en prie, Maîtresse ! »

Puis je rejetai la tête en arrière et hurlai. Je m'accrochai à Tellius.

« Tu es mon Maître, » soufflai-je d'une voix rauque. « Tu es mon Maître. »

— « Ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

— « Oh, je t'en prie, Maître ! » sanglotai-je.

— « À présent, tu peux bouger, » dit-il.

Je hurlai et m'accrochai à lui, les yeux fermés, le griffant, essayant d'approcher mon corps du sien. Puis je rejetai la tête en arrière, les yeux fous, les lèvres entrouvertes, et je hurlai, abandonnant mon corps à mon Maître.

« C'est le premier orgasme de l'esclave, » commenta Tellius.

— « Je t'aime, Maître ! » sanglotai-je, m'accrochant à lui. Je ne pensais plus à Dame Elicia. Esclave, j'étais dans les bras d'un Goréen. Je le couvrais de baisers et de caresses, en larmes. « Je t'en prie, caresse encore ton esclave, Maître, » suppliai-je.

— « Petite putain, » ironisa Dame Elicia.

— « Caresse-moi encore, Maître ! » suppliai-je.

— « Je savais que tu serais ainsi, même à l'université, » insista-t-elle. « La jolie Judy !

Une petite pute ! »

Je léchai le bras de Tellius.

— « Je t'en prie, Maître ! » suppliai-je.

— « Tu es pire qu'une putain ! » me jeta Elicia. Elle me regarda, en rage. « Tu es une esclave ! »

— « Je t'aime, Maître, » soufflai-je à Tellius.

— « Finissez-en avec elle ! » lança Dame Elicia, se levant avec colère. « Et, quand vous aurez terminé, faites-la laver, habiller proprement et amenez-la-moi. »

— « Oui, Madame, » dit Tellius.

Dame Elicia sortit de la pièce.

Je regardai Tellius avec terreur.

— « Je t'en prie, n'en termine pas rapidement avec ton esclave, » suppliai-je.

— « Ne crains rien, petite salope, » dit-il.

Et ils n'en terminèrent pas rapidement mais tirèrent de moi toutes les conséquences de mon asservissement.

Quand Barus se leva, me poussant avec le pied, j'avais été bien utilisée.

« À genoux ! » dit Dame Elicia.

Je m'agenouillai devant elle, vêtue d'une tunique propre, dans sa chambre.

« Tu as mis longtemps, » dit-elle.

— « Pardonne l'esclave, » répondis-je.

— « Entretiens-tu le moindre doute, » demanda Dame Elicia, « sur ta condition d'esclave ? »

— « Non, Maîtresse, » répondis-je. Je baissai la tête. Je me souvins de Tellius et de Barus.

— « Prépare mon bain, » dit-elle.

J'allai tirer de l'eau à la citerne. En outre, j'allumai la lampe à huile sous le récipient de chauffage. On règle la température en mélangeant l'eau chaude et l'eau froide. Une servante doit connaître exactement la température convenant au bain de sa maîtresse. Dame Elicia me l'indiquerait, je le savais. Par la suite, si elle n'était pas correcte, je serais punie. Je savais qu'elle ne se montrerait pas patiente avec moi. Je devrais la servir parfaitement. Lorsque l'eau fut prête, je préparai les huiles, les serviettes et les mousses du bain.

— « Ton bain est prêt, Dame Elicia, ma Maîtresse, » dis-je, m'agenouillant devant elle.

— « Détache mes sandales, » dit-elle, s'asseyant sur le lit, « et déshabille-moi. »

J'obéis.

« Quitte ta tunique ! » ordonna-t-elle.

Je le fis.

« Regarde, à présent, » dit-elle, « dans le grand miroir. Laquelle est la plus belle ? »

À genoux, je regardai dans le miroir. Je ravalai une larme. J'avais toujours cru que j'étais la plus belle mais je vis, à présent que nous étions nues, que ma Maîtresse était plus belle que moi. Elicia Nevins, qui avait été ma rivale, m'était supérieure sur le plan de la beauté. Je m'en aperçus.

« Qui est la plus belle ? » demanda-t-elle.

— « Toi, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

— « Vraiment ? » demanda-t-elle avec un sourire.

— « Oui, » répondis-je, baissant la tête, « Dame Elicia, ma Maîtresse. »

Elle alla au bord de la baignoire.

— « Apporte-moi le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'allai chercher le fouet et le lui donnai.

« Judy, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu es à présent l'esclave d'une femme, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu te comporteras avec dignité, » reprit-elle. « Tu ne me créeras pas de difficultés. »

— « Maîtresse ? » demandai-je.

Soudain, elle me frappa avec le fouet et je pivotai sur moi-même et fus frappée à nouveau, je fuis jusqu'au mur et fus encore frappée, et je m'agenouillai contre le mur, le visage contre lui, les mains posées sur lui, et fus frappée une nouvelle fois.

— « Si tu as le malheur de regarder un homme, » siffla-t-elle, « je te frapperai jusqu'aux os. »

— « Oui, Maîtresse, » sanglotai-je.

— « Occupe-toi de moi, à présent, » reprit-elle. « Je veux prendre mon bain. »

Elle entra dans l'eau, gracieusement, les cheveux enroulés dans une serviette, se prélassant dans les mousses multicolores. Elle leva les membres, se lavant avec indolence et élégance.

J'étais à genoux près de la baignoire, au cas où elle aurait eu besoin de moi.

« À quoi penses-tu, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Si je le disais à la Maîtresse, » répondis-je, « elle me fouetterait. »

— « Non, » dit Dame Elicia. « À quoi penses-tu ? »

— « Je pensais, » dis-je, « qu'un homme aimerait te faire porter son collier. »

Elle rit joyeusement.

— « Peut-être, » fit-elle. « Je suis très belle. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je, « tu es une des plus belles femmes que j'aie vues. »

— « Crois-tu que je serais vendue cher ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle rit.

« Affranchis-moi, Maîtresse, » suppliai-je. « Affranchis-moi ! »

— « Crois-tu vraiment que tu as été amenée sur Gor pour être affranchie et renvoyée sur Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas pourquoi j'ai été amenée sur Gor, » dis-je.

— « Moi, je le sais, » dit-elle.

— « Simplement pour être ton esclave ? » demandai-je.

— « Cela aurait pu arriver, » répondit-elle. « Nous choisissons. »

— « Mais ce n'est pas tout ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » fit-elle. « Nous avions besoin d'une femme, afin qu'elle porte un message. Elle serait placée à un endroit donné, attachée. Le moment venu, elle serait récupérée et transmise au contact approprié. Là, elle communiquerait le message. » Elle me regarda. « Malheureusement, » reprit-elle, « Tellius et Barus t'ont perdue. »

— « Ils allaient me tuer ! » m'écriai-je.

— « Ils cherchaient le message en clair, » expliqua-t-elle. « Ils ignoraient, à l'époque, la manière dont tu transportais le message. Moi, je la connais. Il est heureux pour nous, et pour toi, que tu n'aies pas été tuée, les deux hommes ayant cru que tu t'étais débarrassée du message, nous privant de son contenu. »

— « Ils voulaient des perles d'esclave, » dis-je. « Je n'en avais pas. »

— « Oui, » fit-elle.

— « Je ne transporte aucun message, » dis-je.

— « Tu en transportes un, » affirma-t-elle, « mais tu ne sais pas comment. »

Je ne la crus pas. Mais il n'est pas prudent de contredire la maîtresse.

— « Un homme n'aurait pas pu apporter le message ? » demandai-je.

— « Les esclaves, » expliqua-t-elle, « attirent peu l'attention, sauf par leur chair et leur personne. On les achète et les vend, elles changent souvent de mains. On les transporte souvent sur de grandes distances. Elles sont ignorantes et font des messagers idéaux. Elles ignorent elles-mêmes qu'elles transportent un message. Pourquoi les gens, dans ce cas, ne voyant qu'une femme marquée et enchaînée parmi d'autres, les soupçonne-raient-ils ? »

— « Tu es très intelligente, Maîtresse, » dis-je.

— « En outre, » reprit-elle, « même si le message tombait en de mauvaises mains, il est caché et ne serait pas perçu comme un message ; et, même s'il était perçu comme un message, le secret serait gardé car il est chiffré. »

— « Votre sécurité est brillante, Maîtresse, » appréciai-je.

Elle leva un bras.

« Tu es engagée dans une bataille, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je suis un agent d'une puissance militaire et politique, une puissance que tu ne peux imaginer, à l'échelle interplanétaire. Ils s'appellent : les Kurii. Les mondes se font la guerre, une guerre féroce, silencieuse, dont tu ignores tout, dont les multitudes ignorent tout. Gor et la Terre sont en jeu. »

— « Dans une telle guerre, » reconnus-je, « les communications sont importantes. »

— « Et difficiles, » ajouta-t-elle. « Les ennemis ne sont pas stupides. »

— « Ne pourriez-vous utiliser la radio ? » demandai-je. Je supposai que ce matériel était disponible.

— « On peut brouiller ou déformer les signaux, » dit-elle. « Et il est dangereux d'apporter ce type de matériel sur Gor. L'ennemi le localise et le détruit rapidement. » Elle leva une cheville fine et jolie, puis la plongea à nouveau dans la mousse du bain. « Comme tu le remarques, il n'y a rien ici, aux Six Tours, qui puisse laisser supposer que je ne suis pas une femme d'Ar ordinaire. »

— « Quel est le message que je transporte ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « N'importe quelle femme, » relevai-je, « aurait pu transporter ce message. »

— « N'importe quel morceau de Chair à Collier, effectivement, » acquiesça Dame Elicia.

— « Dans ce cas, pourquoi est-ce moi qui ait été choisie ? » demandai-je.

Elle rit.

— « À l'université, » répondit-elle, « tu me concurrençais, tu me défiais, tu osais t'ériger en rivale de moi. C'est alors que j'ai décidé, jolie petite imbécile, que tu deviendrais mon esclave. »

— « Que va-t-il advenir de moi ? » m'enquis-je.

— « Demain matin, » dit-elle, « tu seras correctement identifiée et envoyée, en tant qu'esclave nue, par tarn, au port de Schendi d'où, dans un navire d'esclaves, tu gagneras l'île de Cos. »

— « Identifiée ? Navire d'esclaves ? »

— « Une marque chimique, » expliqua-t-elle, « que tu porteras dans ta chair et qui permettra à nos agents de Cos de te reconnaître. »

— « Marque chimique ? » fis-je.

— « Elle restera invisible jusqu'à l'application du révélateur approprié, » dit-elle.

— « Peut-on la retirer ? » demandai-je.

— « Oui, mais pas par toi, » précisa-t-elle. « La combinaison convenable d'éléments chimiques est nécessaire. »

— « Sera-t-elle retirée ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-elle. « Quand elle aura accompli son œuvre, c'est-à-dire quand nos agents t'auront identifiée. Il serait stupide de la laisser fixée sur ton corps ; ne risquerait-elle pas d'attirer la curiosité et même de te désigner comme une messagère aux yeux de nos ennemis ? »

— « Si, Maîtresse, » dis-je.

Elle souffla sur la mousse qui couvrait sa main, regardant les bulles s'envoler.

« Le navire d'esclaves, » dit-elle, « ne sera pas agréable. »

— « Qu'adviendra-t-il de moi, à Cos ? » demandai-je.

— « Tu seras placée au *Chatka et Curia,* une taverne, » répondit-elle. « Et, à partir de là, nos agents établiront le contact. »

— « Comprendrai-je le message ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Tu ne le comprendras pas. Tu ne feras que le transmettre. »

— « Et, » demandai-je, « une fois le message transmis ? »

— « Alors, » répondit-elle, « tu me seras renvoyée. »

— « Et ensuite ? » demandai-je.

— « Ensuite, » répondit-elle, s'allongeant confortablement dans la baignoire, « tu commenceras ton existence de servante, Judy. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » dis-je.

16

UNE VOILE

Je hurlai frénétiquement dans le noir, écartant violemment ma cheville du solide grillage qui m'entourait. Je ne pouvais la tirer que sur quelques centimètres, du fait qu'elle était enchaînée. J'étais allongée sur le dos. Je serrai ma tête rasée entre mes mains. Mes mains étaient également enchaînées, les deux chaînes étant attachées à de lourds anneaux fixés dans le plafond en bois de la rangée où je me trouvais. Je pouvais toucher mon cou avec les paumes de mes mains ; mais cela me permettait de me boucher les oreilles lorsque cela se révélait nécessaire. Je hurlai et me débattis ; j'étais certaine que ma cheville saignait, car je sentais la blessure et le liquide sur ma peau et le bois. Je tentai d'appuyer le pied droit sur la blessure, afin d'arrêter le sang. Je vis les yeux étincelants et cuivrés de l'urt à long poil, de l'autre côté du grillage. J'avais laissé mon pied gauche reposer contre le grillage.

« Faites-moi sortir ! » hurlai-je. « Faites-moi sortir ! »

Parfois, un urt parvient à traverser le grillage, ou à passer par la porte verticale de la cage. La femme, dans ce cas, étant enchaînée, est à sa merci.

— « Tais-toi ! » dit une voix féminine, venant de la cage voisine. Je ne pouvais voir ni elle ni les autres.

— « Je vous en prie, Maîtres ! » sanglotai-je. « Faites-moi sortir ! Faites-moi sortir ! Maîtres ! »

— « Tais-toi ! » répéta ma voisine.

Je tentai de me taire. Je me débattis sur les lattes du plancher.

— « Je vous en prie, Maîtres, mettez-moi dans une cage du pont ! »

Il y avait de petites cages, attachées, que l'on installait parfois sur le pont du navire d'esclaves surpeuplé. Ce navire, qui était petit, n'avait que vingt cages de ce type, installées sur deux rangs au milieu du bateau.

Je hurlai à nouveau.

— « Tais-toi ! » dit une autre femme, furieuse.

Je me débattis sur le bois. Je sentais la vermine du navire.

Je ne pouvais la chasser avec mes doigts ; la manière dont j'étais enchaînée ne le permettait pas ; c'était intentionnel. Je me tortillai en hurlant sur les planches.

— « Tais-toi ! » reprit la première femme. « Les hurlements ne sont pas autorisés en ce moment ! »

— « Je m'en fiche ! » criai-je.

J'entendis du bruit. J'eus peur.

Une trappe s'ouvrit et un homme descendit l'escalier conduisant à la cale. J'aperçus les rangées moisies et leurs occupantes impuissantes.

L'homme regarda autour de lui.

— « C'est elle ! C'est elle qui a hurlé ! » cria ma voisine, me montrant d'un signe de tête.

— « Non ! » criai-je. « Ce n'est pas moi ! »

— « C’est elle ! » cria la première femme.

— « Oui, elle ! » renchérirent d’autres.

Je sentis que l’homme se tenait près de moi, dans le passage.

— « J’ai été mordue, » dis-je. « J’ai été mordue ! » Je me tortillai sur les planches, essayant de le voir. « Aie pitié, Maître ! » dis-je. « J’ai été mordue ! »

— « Les hurlements ne sont pas autorisés pour le moment, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Pardonne-moi, » suppliai-je, « Maître. »

Il y avait six étages d’esclaves, dans la cale, chacun comprenant huit rangées. Les plates-formes étaient séparées par d’étroites allées et ne touchaient pas les parois latérales du navire, ce qui permettait de passer entre la coque et les plates-formes. Chaque rangée comprenait cinq femmes. Il y avait, ainsi, deux cent quarante esclaves dans la cale. Un système de grillage et de cages est incorporé aux plates-formes. Les planches de la rangée dans laquelle la femme se trouve permettent le passage du grillage du sommet de la sixième rangée en bas de la première rangée. Le grillage est agrafé au bois de chaque rangée. Chaque femme, en fait, a sa propre cage grillagée, distincte des autres. Ainsi, si un urt parvient à pénétrer dans une zone donnée, il a à sa merci une seule captive, pas cinq.

J’entendis l’homme ouvrir la petite porte qui se trouvait derrière ma tête. Je ne compris pas pourquoi il faisait cela.

« Maître ? » demandai-je.

Il fit pivoter la porte de haut en bas sur ses gonds. Il ne la referma pas.

« Maître ? » demandai-je, effrayée.

Je l’entendis s’éloigner.

« Maître ! » hurlai-je, terrifiée. « Je me tairai ! Je me tairai ! » Je tournai frénétiquement la tête d’un côté et de l’autre, essayant de regarder derrière moi. « Je t’en prie, Maître ! » suppliai-je. « Je t’en prie. Je me tairai, Maître ! »

Le museau froid, pointu, velu, d’un urt, pouvait à présent, du fait que la porte était ouverte, se glisser entre la porte et le grillage. L’animal pouvait à présent, souplement, furtivement, se glisser dans la cage que, enchaînée, je devrais partager avec lui.

« Maître ! » hurlai-je. Les urts me terrifiaient. « Maître, je t’en prie, » hurlai-je. « Je me tairai ! Je me tairai ! »

Je l’entendis s’arrêter au pied de l’escalier. Il pivota sur lui-même et revint près de ma cage.

« Je me tairai, Maître, » soufflai-je, terrifiée. « Je me tairai, Maître, » soufflai-je. « Je t’en prie, Maître. »

Il referma la petite porte et s’en alla. Quelques instants plus tard, la trappe se referma et ce fut à nouveau le noir. Le navire oscillait sur l’eau et j’entendais les vagues contre la coque. Quelques minutes après le départ de l’homme, j’entendis un urt courir entre les grillages. Je serrai les dents afin de ne pas hurler. Je tirai autant que possible les mains et les pieds vers le centre de la cage et ne fis pas un bruit.

La porte verticale qui se trouvait derrière ma tête fut ouverte. Je tendis la tête en arrière.

« Maître, » dis-je. Mais je ne pus parler car l’embout d’une outre fut glissé entre mes dents et il me fallut boire.

Lorsque l’embout fut retiré, je voulus à nouveau parler.

« Maître, » suppliai-je. Mais sa lourde main me fourra des morceaux de pain dans la bouche.

Ensuite, il passa à la cage suivante, puis aux autres, faisant boire et manger les esclaves de la même manière.

Je savais qu'il reviendrait pour me donner une autre gorgée d'eau, une cuiller de sel et une tranche de topsit amer. Petit à petit, essayant de ne pas m'étouffer, j'avalai les morceaux de pain que l'on m'avait fourrés dans la bouche.

Je sentis à nouveau sa présence derrière ma tête. Je ne pouvais pratiquement jamais voir l'homme à la merci de qui j'étais enchaînée.

L'embout de l'outre fut à nouveau glissé dans ma bouche. Je bus. Quand l'embout fut retiré, je soufflai rapidement :

« S'il te plaît, Maître, puis-je parler ? »

— « Oui, » dit-il.

— « Fais-moi sortir de la cage, » suppliai-je. « Permets-moi d'aller sur le pont. Je ferai n'importe quoi ! »

— « Tu es une esclave, » dit-il. « De toute manière, tu dois faire n'importe quoi. »

— « Oui, Maître, » répondis-je pitoyablement. C'était vrai. Une esclave ne pouvait pas marchander. Tout ce qu'elle pouvait donner était exclusivement à la discrétion du maître.

— « Ouvre la bouche, » dit-il.

— « Choisis-moi, » suppliai-je, « quand une femme sera tirée de sa cage pour le plaisir des marins. »

— « Non, moi, » dit ma voisine.

— « Je suis une Esclave de Plaisir, » soulignai-je.

— « Moi aussi, Maître, » dit ma voisine de gauche.

Je sentis la cuiller près de ma bouche ; j'ouvris la bouche et le sel fut jeté dedans.

— « Chacune votre tour, » dit-il, « vous aurez droit à une demi-ahn sur le pont. »

— « Merci, Maître, » dis-je. Puis la tranche de topsit fut fourrée dans ma bouche. La porte de la cage fut refermée. Je mordis dans le topsit. Il était amer mais juteux. Mon corps en avait besoin. Je le fis durer aussi longtemps que possible. Je n'avais pas encore fini lorsque le repas fut terminé et que la trappe, rabattue, nous plongea une fois de plus dans le noir de la cale du navire d'esclaves.

Je rejetai la tête en arrière, profitant du vent et du soleil. La fraîcheur de l'air, les vents de Thassa, la pureté du ciel me parurent incroyables.

Le pont était blanc et lisse sous mes genoux. Il avait été frotté avec des pierres, lavé et gratté. Les femmes des cages du pont, à quatre pattes, les chevilles enchaînées, se chargeaient de ce travail.

Je regardai la mer. Le ciel était très pur. Ce moment sur le pont était précieux.

« Comme tu es laide, Fille de la Cale ! » dit une des femmes des cages du pont.

Je la regardai. Elle était brune et, comme toutes les autres esclaves du navire, qu'elles soient dans la cale ou sur le pont, nue ; les femmes n'ont pas le droit d'être habillées sur un navire d'esclaves. Elle était assise, les genoux contre la poitrine, dans la petite cage. Elle ne pouvait pas étendre complètement son corps.

Je ne pris pas la peine de lui répondre. Si on lui avait rasé la tête, elle ne serait pas belle, elle non plus. J'aurais voulu être près d'elle, esclave chargée de la surveiller, le fouet à la main, lorsqu'elle avait frotté le pont. Dans ce cas, à mon avis, elle ne se serait pas montrée insolente.

J'entendis la vigie crier, au sommet du grand mât. Il parlait d'une voile et de sa position. Du pont, je ne la voyais pas. Des hommes coururent vers le côté gauche du navire. D'autres grimpèrent aux mâts. Le capitaine parla rapidement à son équipage.

Les deux timoniers dirigèrent le navire vers la droite.

Des hommes se précipitèrent sur les bancs et sortirent les rames.

Un autre homme se mit à crier et, ensemble, ils ramèrent.

Des hommes coururent çà et là sur le pont. Quelques-uns s'occupaient de cordes. D'autres attachaient des objets. On alla chercher des armes, du sable et de l'eau. On ferma les trappes.

J'étais excitée mais impuissante. Je ne pouvais participer à la suite des événements.

Je savais que de nombreux navires et, parmi eux, des navires pirates, naviguaient sur les eaux de Thassa. J'avais entendu dire que Cos et Ar étaient en guerre, la question des pirates du Vosk n'étant pas réglée. Mais Ar n'avait pas de marine, bien qu'elle ait une flotte de bateaux patrouillant sur le Vosk. Le navire pouvait venir de Port Kar, naturellement, d'un des ports du nord, ou même du Torvalsdsland.

Je ne pouvais dégager mes chevilles, mes poignets et mon ventre des chaînes qui m'obligeaient à rester à genoux. J'avais peur. Si le navire tombait aux mains des pirates, nous, les esclaves, ferions partie du butin des vainqueurs. J'espérais que nous les intéresserions. Dans le cas contraire, ils nous jetteraient par-dessus bord. Dans ces circonstances, les femmes s'efforcent d'être intéressantes.

« Les esclaves dans la cale ! » cria un officier.

Moi, et les quatre femmes qui avaient été conduites sur le pont en même temps que moi, nous fûmes prises par les bras et traînées. La trappe de la cale fut ouverte. Avec horreur, je vis mes sœurs d'asservissement précipitées dans l'escalier.

« Non ! » criai-je.

Puis je fus également précipitée dans la trappe, dégringolant les marches et me faisant de nombreux bleus.

« Non ! » entendis-je.

Puis les femmes des cages furent conduites près de la trappe et reçurent l'ordre de descendre.

« Quelle puanteur ! » hurla l'une d'entre elles. Puis elle fut violemment poussée dans l'ouverture. Les vingt filles du pont nous rejoignirent. Levant la tête, nous vîmes la lourde trappe se refermer. Les nouvelles hurlèrent dans le noir. Nous entendîmes les deux lourds verrous de la trappe glisser dans leurs logements.

17

LA LAISSE

La lourde porte s'ouvrit.

Plusieurs hommes étaient là. L'un d'entre eux avait une petite lampe.

La pièce était longue, large, basse de plafond, avec de nombreux piliers en bois. Les murs et le sol étaient en pierre. Je pensais qu'il devait s'agir d'un entrepôt proche de l'eau. Je ne savais pas, j'avais quitté le navire pirate pieds et poings liés, bâillonnée, dans un sac.

J'étais dans cette pièce depuis environ quatre jours.

Les hommes entrèrent.

J'ignorais où se trouvait la pièce.

Je portais un ovale d'esclave à la taille et j'étais enchaînée par le cou. L'ovale d'esclave est un anneau métallique qui se referme sur la taille de la femme. Deux anneaux de poignet, sur des supports coulissants, sont fixés sur l'ovale. Il comporte également un anneau soudé, à l'arrière, dans lequel on peut glisser un mousqueton, ce qui permet d'attacher l'esclave à un mur ou à un objet, ou bien d'y passer une chaîne. Mes poignets étaient prisonniers des anneaux.

J'étais assise sur la paille, les jambes repliées.

J'avais au cou un collier métallique, avec son anneau, sur la nuque, dans lequel passait une longue chaîne, celle-ci étant fixée dans un anneau du mur. La chaîne faisait une trentaine de mètres de long. Une quarantaine ou une cinquantaine de femmes étaient enchaînées de mon côté de la pièce, et il y en avait autant de l'autre côté. La pièce était en désordre et sentait la paille moisie. La lumière de la petite lampe que portait l'homme semblait très brillante.

« Lesquelles, » demanda un des hommes, qui semblait imposant, portant un casque et une cape, avec quatre compagnons, à celui qui tenait la lampe, un petit homme gras vêtu de l'or et du blanc des Marchands, « proviennent du *Nuage de Telnus* ? »

— « Aucune, bien entendu, Noble Sieur, » dit le Marchand.

— « Tout le monde sait, » dit l'homme de haute taille, portant un casque, « que tu achètes des esclaves au marché noir. »

— « Pas moi ! » s'écria le petit homme, le marchand.

L'homme de grande taille, avec son casque, le regarda d'un air menaçant.

— « Peut-être les Nobles Sieurs voudraient-ils de l'or ? » suggéra le gros homme. « Beaucoup d'or. »

L'homme de haute taille tendit la main.

Le gros homme mit de l'or dans la paume de l'autre.

« C'est deux fois le tarif normal, » fit-il remarquer.

L'homme de haute taille mit l'or dans sa bourse.

— « Lesquelles, » demanda-t-il, « proviennent du *Nuage de Telnus* ? »

Le gros homme tremblait.

— « Deux, » souffla-t-il.

— « Montre-les ! » ordonna-t-il.

Le gros homme le conduisit près de moi et de la femme brune qui se trouvait dans la cage du pont. Nous étions enchaînées côte à côte. Elle avait la marque ordinaire. Je portais le dina. Je me sentais mal à l'aise et elle était sans doute dans le même cas. Nous ne pouvions pas nous agenouiller devant les hommes. Mais nous avions un collier et étions enchaînées au mur.

— « Étiez-vous sur le *Nuage de Telnus* ? » demanda l'homme de haute taille.

— « Oui, Maître, » répondîmes-nous.

L'homme de haute taille s'accroupit près de nous, irrité. Un de ses compagnons portait le vert des Médecins. L'homme de haute taille nous regarda. En tant qu'esclaves nues, nous baissâmes la tête. Je sentais la paille.

— « La clé des anneaux de poignet, » dit l'homme de haute taille.

Le marchand lui tendit la clé qui ouvrirait les anneaux.

« Laisse la lampe et sors, » dit l'homme de haute taille. Le petit marchand lui donna la lampe et, effrayé, s'en alla.

Les hommes s'accroupirent et se rassemblèrent autour de la femme brune. Je les entendis ouvrir un de ses anneaux de poignet.

« Nous allons te faire un test pour la syphilis, » dit-il. La femme gémit. J'espérai que personne, à bord du *Nuage de Telnus,* puisque tel était le nom du navire sur lequel j'avais embarqué, n'avait la syphilis. Elle se transmet par les piqûres d'insectes. La syphilis était apparue à Bazi quatre ans auparavant. Le port avait été fermé pendant deux ans par les Marchands. Elle avait disparu, s'étendant vers le sud et l'est, en environ dix-huit mois. Bizarrement, il y avait des gens immunisés contre la syphilis, tandis que, chez d'autres, ce n'était qu'une affection temporaire. Chez d'autres, enfin, elle était brève, mortelle, horrible.

— « Ce n'est pas celle-ci, » dit le Médecin. Il parut déçu. Cela me surprit.

— « Je n'ai pas la syphilis ? » demanda la femme brune.

— « Non, » répondit le Médecin, irrité. Je ne comprenais pas son irritation.

L'homme de haute taille referma l'anneau sur le poignet de la femme brune. Les hommes s'accroupirent autour de moi. Je me tassai contre le mur. Mon poignet gauche fut libéré et l'homme le tira vers lui, le retournant pour exposer l'intérieur de mon bras.

Je compris alors qu'ils ne s'intéressaient pas à la syphilis, qui avait disparu de la région de Bazi depuis deux ans.

Le Médecin passa un liquide transparent sur mon bras. Soudain, provoquant ma stupéfaction et la joie des hommes, apparut, comme par magie, une petite phrase en caractères minuscules, rouge vif. Elle était à l'intérieur de mon coude. Je savais ce que disait la phrase car ma Maîtresse, Dame Elicia, d'Ar, me l'avait dit. C'était une phrase toute simple. Elle disait : « C'est elle. ». Elle avait été peinte sur mon bras avec un pinceau minuscule et un autre liquide transparent. Elle avait disparu en séchant. Je n'étais même pas sûre que les lettres fussent restées. Mais à présent, sous l'effet du révélateur, la phrase avait réapparu, fine et claire. Puis, un instant plus tard, le Médecin versa un liquide contenu dans une autre bouteille sur un morceau de rep et, comme par magie, effaça la phrase. Puis la tache invisible disparut. Le révélateur fut alors utilisé une nouvelle fois, afin de vérifier l'effacement. Il n'y eut pas de réaction. La marque chimique m'identifiant au profit des agents avec qui Dame Elicia, ma Maîtresse, était en relations, avait disparu. Le Médecin, ensuite, avec le deuxième liquide, me nettoya à nouveau le bras, retirant le révélateur.

Les hommes se regardèrent et sourirent.

Mon poignet gauche fut à nouveau enfermé dans l'anneau.

« Je n'ai pas la syphilis, Maîtres ? » demandai-je.

— « Non, » répondit le Médecin.

L'homme de haute taille sortit une craie de sa poche et, à l'intérieur de l'épaule gauche de la femme brune, écrivit un mot.

— « Tu t'appelles Narla, » dit-il.

Ce fut, supposai-je, le mot qu'il écrivit sur son épaule.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis il se tourna vers moi et, avec la même craie, écrivit sur l'intérieur de mon épaule gauche.

— « Tu t'appelles Yata, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je supposai que c'était le nom qu'il avait écrit sur mon corps. La craie resterait jusqu'à ce que je puisse me laver.

Les hommes se levèrent et quittèrent la pièce. Ils rejoignirent le marchand près de la porte.

« Il y a des peines pour ce genre de délit, » dit l'homme de haute taille.

— « Je vous en prie, Maître, » gémit le marchand.

— « As-tu encore de l'or ? » demanda l'homme de haute taille.

— « Oui, oui, Maître ! » s'écria le marchand.

Puis la porte se referma et nous restâmes dans le noir. Je sentais encore la pression de la craie sur ma peau. Je supposais qu'un nom y avait été écrit : Yata. Je m'appelais Yata.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda l'homme à la femme brune.

— « Narla, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « C'est acceptable, » répondit-il.

— « Comment t'appelles-tu ? » me demanda l'homme.

— « Yata, » dis-je, « si cela convient au Maître. »

— « C'est acceptable, » répondit-il.

— « Elles m'ont été fournies par un bon Marchand, Alexander de Teletus, » dit le marchand, « mais leurs papiers ont disparu pendant le voyage. »

— « Je les prends toutes les deux, » dit l'homme. Il ne discuta guère le prix. Bientôt, Narla et moi, portant la même laisse, deux colliers reliés entre eux par une lanière de cuir, nous retrouvâmes debout dans le couloir, devant la porte de la grande salle. La laisse, attachée aux deux colliers, pendait entre nous. Des menottes nous immobilisaient les mains dans le dos.

— « Est-ce que Telnus est loin, Maître ? » demandai-je.

— « Petite idiote, » dit-il. « Tu es à Telnus. »

— « Pourquoi nous as-tu achetées, Maître ? » demandai-je.

— « Pour servir le Paga dans mon établissement, » répondit-il.

Narla gémit.

Je souris.

— « Et quel est le nom de ton établissement, Maître, si je peux me permettre de poser la question ? »

— « C'est le meilleur de Telnus, » dit-il.

— « Oui, Maître ? » fis-je.

— « C'est le *Chatka et Curia,* » répondit-il.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Le capuchon et la cape furent alors jetés à Narla. Le capuchon fut attaché sous son menton. Ainsi, elle ne saurait pas dans quelle demeure elle avait été achetée. La partie

supérieure de la cape fut alors attachée à son cou, sous le collier de la laisse. La cape, qui était courte, avait quatre ouvertures ovales. C'était un vêtement excitant. Il y avait des mots, imprimés sur la cape. Je ne doutais pas qu'ils vantaient les mérites du *Chatka et Curia*. Je fus également encapuchonnée et vêtue d'une cape. Je ne voyais rien, avec le capuchon d'esclave. Je sentais la courte cape sur mes cuisses. Je sentais l'air par les ouvertures. Puis je me mis à marcher, réagissant aux mouvements de la laisse du maître.

J'étais à Telnus.

18

LE SAC À ESCLAVE

J'AVANÇAI prudemment, le plateau au-dessus de la tête, entre les tables.

Le *Chatka et Curia* est une grande taverne. Elle comporte quatre niveaux : une grande salle au parquet en bois, une estrade, tout autour, d'environ six mètres de profondeur et, au-dessus de l'estrade, deux balcons d'environ trois mètres de profondeur.

Nous avions beaucoup de monde, ce soir-là.

La taverne était faiblement éclairée par des lanternes de chariot, aux verres rouges, suspendues par des chaînes au plafond et aux balcons.

La foule était très bruyante.

Je me dirigeais vers le deuxième balcon. Je frôlai d'autres serveuses ainsi que des clients qui allaient et venaient dans l'escalier ; je portais le plateau avec soin ; il n'est pas bon de faire tomber un plateau ; de nombreuses femmes travaillent au *Chatka et Curia,* plus de cent ; je montai prudemment.

J'entendis une femme hurler dans une alcôve.

La corde rouge, ou Curia, était nouée autour de ma taille, le nœud, un nœud coulant que l'on peut desserrer d'une simple traction, sur la hanche gauche. Par-dessus le Curia, devant, passant entre les jambes et glissé sous le Curia, derrière, il y avait le Chatka, étroite bande de cuir noir, d'environ dix centimètres de large et un mètre cinquante de long ; il était serré ; lorsqu'une femme porte le Curia et le Chatka, la marque, qu'elle soit sur la cuisse gauche ou sur la droite, est nettement visible. Je portais également un court gilet sans manches, en cuir noir, le Kalmak ; un client l'ouvrit alors que j'essayais de le croiser dans l'escalier ; je m'arrêtai, impuissante, le plateau au-dessus de la tête ; il m'embrassa deux fois.

« Petite beauté ! » dit-il.

— « L'esclave serait heureuse de pouvoir te faire plaisir dans l'alcôve, » répondis-je. C'était une réplique que l'on nous enseignait et que l'on attendait de nous, mais je ne la prononçai pas sans sincérité ; il m'avait prise, quelques jours auparavant, lorsque j'avais servi pour la première fois au *Chatka et Curia* ; il savait très bien tirer le maximum d'une esclave impuissante.

— « Plus tard, » dit-il, « Esclave. »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Je continuai mon chemin ; outre le Curia et le Chatka, je portais un anneau de cheville recouvert d'émail noir avec cinq petites clochettes fixées par de petites chaînes en or, ainsi qu'un collier turien, également recouvert d'émail noir et comportant également cinq clochettes fixées par des chaînettes en or. Mes cheveux avaient repoussé, ayant été rasés pour la traversée dans le navire d'esclaves, mais ils étaient encore courts ; je portais un large Koora qui me couvrait pratiquement toute la tête.

« Paga ! » cria un homme.

— « Je vais prévenir une fille, Maître, » dis-je, passant devant lui, sur le premier balcon, et

me dirigeant vers le deuxième, qui était le quatrième niveau de la taverne.

Dans l'escalier du deuxième balcon, je croisai Narla, qui quittait ce niveau.

« Le client de la table six du premier balcon veut du Paga, » dis-je, « Esclave. »

— « Va le chercher toi-même, Esclave ! » dit-elle.

— « Je suis occupée, » répondis-je, « Esclave ! »

— « Dommage, » répliqua-t-elle, « Esclave ! »

— « Il a un fouet, » précisai-je, « Esclave ! »

Son visage blêmit. Certains clients apportent des fouets ou des nerfs de bosk, à la taverne. S'ils ne sont pas contents, les femmes sont prévenues ; un anneau à esclave, avec des lanières de cuir, est fixé au bord de chaque table ; nous faisons tout notre possible pour servir correctement. Je souris intérieurement en regardant Narla descendre rapidement chercher son Paga ; sur le navire d'esclaves, dans sa cage, sur le pont, elle avait insulté ma beauté, me traitant de Fille de la Cale. Ce n'était pas ma faute si on m'avait rasé la tête. Je me dis que, lorsque mes cheveux auraient repoussé, noirs et brillants, je serais sans doute plus belle qu'elle ; et j'étais convaincue que je pouvais procurer davantage de plaisir aux maîtres.

Je m'agenouillai devant la table du deuxième balcon, posant le plateau par terre et, rapidement, respectueusement, disposai son contenu sur la table : viandes et fromages assortis, sauces et fruits, vins et amandes.

« Les Maîtres désirent-ils davantage de Yata, leur esclave ? » demandai-je.

— « Laisse-nous, Esclave, » dit une voix féminine, celle d'une femme libre à genoux, avec ses robes et ses voiles, à la table en compagnie de son escorte, des hommes assis derrière elle, les jambes croisées. Des femmes libres venaient parfois, accompagnées, au *Chatka et Curia*. Sa voix n'était pas agréable.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je, reprenant le plateau et me retirant, la tête baissée. Je me dis que les hommes, si elle n'avait pas été là, auraient sûrement désiré davantage de Yata, leur esclave. Souvent, suscitant l'irritation des autres clients, ils m'avaient gardée à leur table, m'attachant les poignets à l'anneau, me réservant pour plus tard.

Je gagnai la balustrade du balcon et regardai en bas. J'étais environ huit mètres au-dessus du parquet. Les danseuses, au *Chatka et Curia,* et elles sont nombreuses, passent entre les tables ; parfois, lorsqu'elle est réellement exceptionnelle, une danseuse passe au centre du parquet rouge, dans un cercle jaune.

Des hommes allaient et venaient. Je restai là, sur le balcon supérieur, le plateau sous le bras.

Je n'avais pas été contactée. Je ne savais pas pourquoi. Je n'étais, en fait, qu'une simple Esclave de Taverne. Je servais comme les autres, complètement, sans la moindre différence.

Sous le premier balcon, deux hommes se mirent à crier et se battre, se disputant le droit de domination sur une serveuse, Lyrazina, magnifique blonde de Teletus. Elle était tassée sur elle-même, terrifiée, accroupie presque à leurs pieds. Strabo, le Chef de Salle, sur un signe d'Aurelion de Cos, le propriétaire et maître du *Chatka et Curia,* se précipita vers les combattants, les séparant. Ils s'emparèrent de lui et j'entendis des bruits de tissu déchiré. Un autre employé de la taverne, un type qui faisait de petits travaux, comme Bran Loort au *Collier à Clochettes,* à Ar, se jeta dans la bagarre. Deux autres clients s'y lancèrent également.

« Battez-vous ! » crièrent les clients. Une femme hurla.

Parfois, je m'étais dit qu'il serait possible de fuir à la faveur de telles diversions. Mais ce n'était pas possible. Alors que presque toutes les tavernes sont ouvertes et qu'une esclave pourrait simplement se glisser dehors et fuir, il est peu probable que son évasion réussisse. Elle ne porte qu'un collier, une marque et un morceau de soie et elle fuit dans une société qui

la rendra promptement à son maître, sauf si elle décide de la garder. L'évasion, dans l'ensemble, n'est pas une possibilité réaliste pour les esclaves de Gor.

Je sentis une double bande de cuir se serrer autour de mon poignet.

« Maître ? » fis-je.

C'était l'homme qui avait ouvert mon Kalmak et m'avait embrassée. Je ne fus pas mécontente de le voir, ni d'être attachée par lui.

— « Viens dans l'alcôve, » dit-il. Je mis mon plateau sur une étagère. En bas, la bagarre continuait. Il me traîna vers une alcôve du balcon supérieur. En bas, on criait. La bagarre se généralisait. Les Musiciens se mirent à jouer, sur l'ordre d'Aurelion, dans l'espoir que cela calmerait la foule. Je supposai qu'une danseuse avait été envoyée au centre de la salle. En général, on met un terme à ces bagarres en séparant les deux adversaires et en donnant à chacun une femme pour la nuit. Je supposai que Lyrazina serait donnée à l'un d'entre eux et qu'une beauté plus délicieuse encore serait donnée à l'autre. Mais, si cette stratégie devait réussir, elle n'avait pas encore réussi. J'entendis du bruit de verre brisé.

« Celle-ci, » dit l'homme, montrant une alcôve. Il lâcha la lanière et je gravis les cinq marches conduisant à l'alcôve, puis y entrai à quatre pattes.

Je me dis alors que personne ne l'avait vu me conduire dans l'alcôve. Tous les regards étaient tournés vers la bagarre.

Je gagnai le fond de l'alcôve puis me tournai vers celui dont je devais à présent servir le plaisir.

Il me tourna le dos puis, avec les ceintures et les boucles, ferma les rideaux de cuir, afin que nous ne puissions plus être dérangés.

Il me fit signe de quitter mes vêtements et j'obéis, jusqu'au Koora rouge que je portais sur la tête. Puis il me fit signe que je devais approcher de lui et m'asseoir sur les talons, lui tournant le dos. J'obéis. Mes poignets furent attachés dans le dos.

— « Maître ? » demandai-je.

— « Ne te retourne pas ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je sentis qu'il sortait, dans un bruissement de cuir, un objet de sa tunique. Soudain, le bâillon d'un capuchon d'esclave me fut enfoncé dans la bouche, puis fut attaché avec des lanières de cuir. Ce fut fait rapidement. Je ne pouvais émettre un son. J'étais bâillonnée. Puis le capuchon lui-même fut enfoncé sur ma tête et attaché sous le menton. Il me poussa et je tombai sur les fourrures, sur l'épaule droite. Il m'attacha les chevilles. Je le sentis qui écartait des fourrures. Puis je fus repliée sur moi-même et mes pieds pénétrèrent dans l'ouverture d'un sac à esclave. Le sac fut remonté sur mon corps. J'étais assise, repliée sur moi-même ; ma tête fut légèrement poussée ; le sac fut fermé, au-dessus de ma tête, dans un claquement sec.

Puis, stupéfaite, je l'entendis ouvrir une porte. Elle devait se trouver derrière la tenture du fond de l'alcôve. Le sac fut tiré dans l'ouverture, puis traîné sur le parquet d'un passage ; ensuite, il le jeta légèrement sur son épaule et descendit un escalier.

Je me débattais dans le sac, mais en vain. Il était très fort.

19

JE FAIS UN COLLIER PUIS SUIS UTILISÉE POUR LE PLAISIR DES HOMMES

J'ÉTAIS à genoux.

Je sentis des mains détacher les lanières de mes chevilles et de mes poignets.

Le capuchon d'esclave fut détaché et retiré. Je voyais ! Son cuir reposait sur ma poitrine, tenu par les fixations du bâillon. Les lanières du bâillon furent desserrées. Une main tira le gros bâillon, l'ouvrant afin qu'il sèche. Je faillis vomir, débarrassée du bâillon. Puis je rejetai la tête en arrière, respirant profondément. Le capuchon et le bâillon furent ensuite écartés. Un homme les attacha à sa ceinture. Deux autres hommes étaient accroupis près de moi. Deux autres se tenaient à proximité. L'homme qui se trouvait à ma gauche, à deux mains, prit mon poignet gauche ; l'homme qui se trouvait à ma droite, à deux mains, prit mon poignet droit. Ils se redressèrent, me faisant lever entre eux.

J'étais nue, en dehors du collier noir, émaillé, et de l'anneau de cheville noir, émaillé, telle que j'étais dans l'alcôve du *Chatka et Curia*. Mon visage était rouge, à cause du capuchon. Mon corps était rompu par l'humidité et la chaleur du sac.

J'étais debout entre les deux hommes, leurs mains sur mes poignets. J'étais dans une grande antichambre éclairée par des torches. Un long tapis d'une quarantaine de mètres de long, étroit, rouge, conduisait à une grande double porte blanche. Deux gardiens casqués, armés de lances, se tenaient devant la porte. Il y avait des boucliers et des lances croisées de part et d'autre de la porte.

Je me tassai sur moi-même, regardant les grandes portes.

Je sentis une pression sur mes poignets.

« Viens, animal ! » dit un des hommes.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Par les poignets, je fus conduite vers la grande porte. J'avais très peur car je savais qu'il s'agissait d'hommes associés à ma Maîtresse, Dame Elicia d'Ar. Ils croyaient que j'avais un message à leur intention, mais je n'en avais pas. Ils seraient déçus. Ils seraient furieux. Les Goréens ne sont pas patients avec les femmes désagréables. Je ne voulais pas être défigurée, torturée ou tuée. J'étais innocente. Je plaiderais l'innocence. Peut-être serais-je seulement fouettée.

Les portes furent ouvertes par les gardes casqués. Je fus jetée à genoux.

« Embrasse le sol, Esclave ! » dit un des hommes.

J'obéis. Puis, rudement, je fus relevée et conduite dans la pièce.

C'était une belle pièce, haute de plafond, comme dans un palais. Le sol était recouvert de grandes dalles rouges et luisantes. Il y avait de minces colonnes, des tentures dorées. Je fus conduite vers une estrade sur laquelle un homme très grand et gros, terriblement lourd, était installé sur des coussins. Il portait des robes blanches, tachées de vin, bordées d'or. Son

visage était lourd, rude, marqué aux endroits où les poils, un par un, avait été arrachés avec une pince. Il perdait ses cheveux et portait, sur la tête, une couronne de feuilles de vigne, des célèbres raisins Ta des terrasses de Cos. Je sentis, chez lui, l'intelligence, l'orgueil, la richesse, la cruauté et le pouvoir.

Je vis que, au pied de l'estrade, devant moi, à l'endroit où j'étais à genoux, lâchée par les hommes qui me tenaient, il y avait une table basse et, sur cette table, des fils ainsi que, dans de petites tasses, des perles, des perles d'esclave en bois, de toutes les couleurs.

Je regardai la table basse, les perles dans les tasses. Je tremblais.

Un gardien leva un fouet d'esclave devant moi.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « Un fouet à esclave, Maître, » répondis-je.

— « Et qu'est-ce que tu es ? » s'enquit-il.

— « Une esclave, Maître, » répondis-je. J'eus envie de leur hurler que j'ignorais tout de leur message ou de ce qu'ils cherchaient. Je voulus leur hurler que je n'étais qu'une misérable esclave ignorante. Je voulais seulement qu'ils me manifestent un peu de pitié.

— « Obéis-tu ? » demanda la voix.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je tremblais. Je rejetai la tête en arrière, craignant le contact du fouet sur mes lèvres. Je sentis que cela étonnait l'homme. Mais, comme c'était son rôle, il poussa le fouet vers mes lèvres. Il le fit avec colère. Le gros cuir du manche me meurtrit les lèvres. Je sentis une goutte de sang.

— « Embrasse le fouet, Esclave ! » dit l'homme.

J'embrassai le fouet.

Il y eut un silence.

— « Qui me commande ? » demandai-je. J'éprouvai soudain du respect pour l'individu qui avait conçu le rituel que nous jouions. Ma dernière question n'était pas le genre de question que poserait une esclave, dans ma situation. Elle était trop audacieuse. Le maître, s'il le souhaite, indique à l'esclave qui la commande. S'il ne veut pas le lui indiquer, il ne le fait pas. La femme a seulement besoin de savoir qu'elle est esclave et qu'elle doit obéir. Néanmoins, la question n'était pas complètement extérieure au contexte. Un spectateur pourrait simplement déduire que la femme avait été récemment asservie et ignorait que cette question pouvait signifier le fouet. Une autre subtilité était que le mot maître n'avait pas été inclus dans la question.

Le gros homme se tourna vers un de ses lieutenants, un homme portant un casque qui se tenait à proximité. Ils échangèrent un regard.

Je m'étais, par cette question, identifiée à leurs yeux. L'identification serait confirmée par les réponses suivantes.

Le gros homme me regarda, puis changea de position sur les coussins.

— « Tu es commandée par Belisarius, Esclave, » dit-il. J'ignorais si Belisarius était son véritable nom ou un nom de code dans le cadre du contact.

Je savais cependant que c'était le contact, que c'était l'individu à qui je devais communiquer les informations secrètes que j'étais censée porter.

J'eus envie de hurler que je ne savais rien. Les petits yeux, dans la graisse du visage, me considérèrent.

— « Que commande Belisarius, le Maître de l'esclave ? » demandai-je. C'était à peine si je m'entendais parler.

— « C'est simple, » dit la voix.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Fais un collier, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Une étrange impression s'empara alors de moi. J'avais conscience de ce que je faisais, pourtant il me semblait que j'obéissais à des instructions prédéterminées.

J'eus l'impression de vivre un rêve.

Je tendis la main vers les fils et les tasses de petites perles.

Je ne sais pas pourquoi je choisis d'abord une perle jaune, mais c'est ce que je fis. Puis j'en choisis une bleue et une rouge, et une autre jaune. Je fis un collier.

Je nouai les extrémités du fil du collier.

Je le tendis à Belisarius. Un de ses hommes le prit, prudemment, et le lui donna. Il le posa devant lui sur l'estrade.

Je secouai la tête. Bizarrement, dès que le collier me fut pris, j'eus l'impression de retrouver mon état normal. Ce fut comme si je sortais d'un rêve.

Belisarius examina attentivement les perles qui se trouvaient devant lui. J'avais répété de nombreuses fois le même ordre de perles avant de terminer le collier. En outre, le collier était long et souple, comme presque tous les colliers d'esclave. On le mettait en double autour du cou. Il paraissait semblable aux milliers de colliers que j'avais vus au cou des femmes.

Belisarius ne regarda pas le collier longtemps.

Soudain, il abattit joyeusement son gros poing sur l'estrade.

« Enfin ! » s'écria-t-il. « Enfin ! »

Les hommes qui l'entouraient ne demandèrent pas la signification du collier, et Belisarius n'expliqua pas le sens des perles.

Je sentis un poignard sur ma gorge.

— « Devons-nous la tuer ? » demanda l'homme qui se tenait derrière moi.

— « Non, » répondit Belisarius. « Le message a été transmis. »

— « Et s'il tombait en de mauvaises mains ? » demanda l'homme.

— « Peu importe, » répondit Belisarius. « Refais le même collier, Esclave, » dit-il.

Je tremblai. Je compris soudain que je ne pouvais pas. Je ne me souvenais plus de l'ordre des perles.

— « Je ne peux pas, Maître, » dis-je. « Je t'en prie, ne me tue pas. »

— « Même si elle pouvait refaire le collier, » expliqua Belisarius, « son message serait incompréhensible et, même s'il était compréhensible, il n'aurait aucun sens pour les autres. » Il rit. « Et même si son sens pouvait être percé, l'ennemi n'aurait plus le temps d'agir. Il comprendrait seulement le danger auquel il se trouve exposé. »

Le poignard s'éloigna de ma gorge. Je faillis m'évanouir.

Belisarius me considéra.

« En outre, » ajouta-t-il, « Dame Elicia veut cette jolie petite chose comme servante. »

— « Dame Elicia, » intervint un homme, « aurait, à mon avis, belle allure avec un collier. »

— « Peut-être plus tard, » envisagea Belisarius, « quand elle aura rempli son rôle. »

Les hommes rirent.

On m'attacha les mains dans le dos. Le bâillon du capuchon me fut fourré dans la bouche ; je fis une grimace de douleur ; les lanières du bâillon furent attachées sur ma nuque.

Je regardai Belisarius, attachée et bâillonnée devant lui.

« Donnez-la aux hommes pour qu'ils s'amusent un peu avec elle, » dit-il, « puis reconduisez-la à la *Taverne du Chatka et Curia.* »

Le capuchon d’esclave fut mis sur ma tête, puis attaché sous le menton.
Par une cheville, je fus traînée sur les dalles dans un coin de la pièce.

20

LA VENGEANCE D'UNE ESCLAVE

Je marchais, une ahn avant midi, sur les quais de Telnus. J'apercevais les grandes portes du port, à environ deux pasangs. Le port contenait de nombreuses embarcations. J'évitai le goudron des planches du quai. Sous les planches, çà et là, j'apercevais de petits bateaux. Des hommes allaient et venaient, chargeant et déchargeant des marchandises. Je passai devant le trône du Praetor du port, vêtu de ses robes, avec ses deux Scribes, chargé de régler les différends pouvant survenir sur les quais. Il y avait également quatre gardes.

Ils me sourirent quand je passai devant eux et je leur rendis leur sourire. Ils étaient beaux et j'étais une esclave.

Mais je ne devais pas les ennuyer, leur demander de venir à la taverne, car ils étaient en service. J'avais été fouettée sur les jambes, pour avoir commis cette erreur. Le Praetor était un homme amer.

Après avoir remis le message à Belisarius, j'avais servi le plaisir de ses hommes puis avais été reconduite à la taverne, attachée et encapuchonnée dans un sac, par l'homme qui m'avait capturée, et par la même porte secrète. Dans l'alcôve, il m'avait sortie du sac, détachée, retiré capuchon et bâillon. L'homme m'avait ensuite rapidement utilisée, puis était sorti par la tenture de cuir habituelle. Je restai seule, nue, dans l'alcôve. Je remis mes vêtements. Je regardai derrière la tenture du fond.

Il y avait une lourde porte métallique. J'y posai le bout des doigts. Timidement, silencieusement, je manœuvrai la poignée. Elle était fermée à clé. Je laissai tomber la tenture. Puis je quittai l'alcôve et allai reprendre mon travail dans la taverne.

« Paga ! » avait crié un homme, et je m'étais précipitée pour le servir.

Après avoir remis le message, je ne fus plus aussi surveillée que précédemment, au *Chatka et Curia.* Parfois, à présent, comme d'autres esclaves, j'avais l'autorisation d'aller me promener, avant les heures de pointe, afin de solliciter la clientèle pour le compte de mon Maître, Aurelion de Cos. Je portais le collier et l'anneau de cheville de la taverne, ainsi qu'un morceau de soie noire. Sur le vêtement, il y avait des mots que Narla avait traduits pour moi. « Je m'appelle Yata. Possédez-moi au *Chatka et Curia.* » J'étais pieds nus. Je portais un fichu rouge car mes cheveux n'avaient pas entièrement repoussé.

Je vis un marin et courus m'agenouiller à ses pieds.

« Le Maître désire-t-il du Paga ? » demandai-je.

— « Va-t'en, Esclave ! » dit-il.

Je me redressai et m'en allai, de la démarche ondulante de ma profession.

Je regardai les caisses et les ballots empilés sur les quais. Je n'abordai pas les hommes occupés. Leurs contremaîtres ne voulaient pas que les esclaves viennent les déranger. Plus d'une fois, à coups de ceinture, ils m'avaient chassée.

Je me perchai sur une lourde caisse, les jambes serrées.

Je respirai l'odeur de l'eau salée, regardai les mouettes. Je portais un collier et j'étais

habillée pour le plaisir des hommes. Mais je n'étais pas malheureuse.

J'entendis des bruits de chaînes et de fouets. Je vis une file de prisonniers, des hommes d'Ar qui avaient été capturés pendant les combats sur le Vosk. Ils étaient une vingtaine. Ils portaient des haillons. Ils avaient les mains attachées dans le dos par des menottes. Ils étaient enchaînés par le cou. Leur chaîne était lourde.

« Vite, Sleens ! » cria le Maître du Fouet. Il y avait quatre gardes avec eux.

Un homme tomba et le Maître du Fouet fut immédiatement sur lui.

Il se releva péniblement et se remit à marcher.

Ils seraient conduits au centre de détention et marqués. Ils rameraient sur les galères de commerce de Cos. Les galères de guerre emploient toujours des rameurs libres ; les navires marchands presque toujours des esclaves.

En voyant les hommes en sueur, fouettés, j'eus peur. Un destin peu enviable les attendait. Puis je me dis que ce destin leur convenait car ils étaient d'Ar. Je me souvins de Clitus Vitellius, qui s'était amusé avec moi, puis s'était débarrassé de moi. Je me souvins que je haïssais Clitus Vitellius. Je le haïssais terriblement !

Néanmoins, j'eus pitié des hommes d'Ar.

Ils n'étaient pas Clitus Vitellius.

J'aurais aimé que Clitus Vitellius fût parmi eux. Mais c'était un noble Capitaine d'Ar et il ne participait sans doute pas aux escarmouches insignifiantes du Vosk.

Les prisonniers, les hommes d'Ar, disparurent sur le quai. Je descendis de la caisse sur laquelle j'étais assise.

Aurelion de Cos ne serait pas content si je ne ramenais aucun client au *Chatka et Curia.*

Je regardai les quais.

Un long bateau se dirigeait vers le quai, sa voile latine roulée sous la vergue inclinée. C'était un navire de guerre de Cos. Je vis des esclaves, appartenant à d'autres tavernes, courir vers l'endroit de son amarrage.

Je les rejoignis rapidement.

Je m'agenouillai, avec elles, dans une ligne de sept ou huit femmes. Nous vantâmes les avantages de nos établissements respectifs. Mais lorsque les hommes eurent débarqués, portant leur sac et leurs armes, aucun ne s'arrêta devant moi.

Je me levai, regardant autour de moi. Des officiers, avec quelques hommes d'équipage, étaient restés à bord. Je m'éloignai.

Un marin me croisa. Il avait un gros sac sur l'épaule, fermé. Je vis le sac bouger. Il contenait, supposai-je, une esclave. Les contours de son corps, derrière la toile, m'indiquèrent qu'elle était nue. Je me demandai si elle était asservie ou libre. Il monta à bord d'un des nombreux navires, disparaissant dans la cale.

Deux hommes me croisèrent, poussant une charrette de peaux de sleen marin. Un ballot, près de moi, sentait les épices.

Il était à présent midi passé et je n'avais pas encore entraîné de client au *Chatka et Curia.* Bientôt, il faudrait rentrer.

Je commençai à m'inquiéter. Je n'avais pas encore trouvé de client pour les tables d'Aurelion. On n'envoie pas les esclaves sur le port pour leur faire respirer l'air du large. On les y envoie, à demi nues, portant leur collier, pour qu'elles ramènent des clients.

J'écartai légèrement ma soie et allai m'agenouiller devant un marin. Je levais la tête vers lui.

« Possède-moi au *Chatka et Curia,* Maître, » dis-je. Il me repoussa du pied, violemment, et je tombai sur les planches chaudes du quai. Je courus m'agenouiller devant un autre.

« Je m'appelle Yata, » dis-je. « Je t'en prie, possède-moi au *Chatka et Curia,* » suppliai-je.

Il me gifla violemment, du dos de la main, me jetant sur le flanc sur les planches. Je sentis le goût du sang dans ma bouche. Je m'agenouillai sur les planches chaudes, furieuses. Il était parti. Rien ne l'obligeait à me frapper.

Je me levai et regardai à nouveau autour de moi. Le grand bouclier jaune du grand poteau du port était déjà monté et descendait et, près de lui, les feux de fumée blanche avaient été allumés. Lorsque le bouclier arrive au sommet du poteau et qu'on le laisse redescendre, c'est la dixième heure, midi sur Gor. Au même moment, on allume le feu de fumée blanche. À la vingtième heure, minuit sur Gor, on allume le feu de signalisation. Ces objets servent à la synchronisation des chronomètres du port ainsi qu'au réglage et à l'utilisation des tables de marées.

Je commençais à désespérer.

Un couple se dirigeait vers moi, un marin et une Esclave de Taverne rousse. Sa tunique m'indiqua qu'elle appartenait à la *Corde de Tharna,* une taverne concurrente du *Chatka et Curia.*

Je m'agenouillai audacieusement devant eux et regardai le marin.

« Yata peut te procurer davantage de plaisir, » dis-je. Je souris au marin. « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

— « Il est à moi ! » dit la femme rousse, serrant le bras du marin.

— « Je lui appartiens, s'il veut bien de moi, » dis-je.

Il nous regarda successivement. Je vis que nous lui plaisions toutes les deux. Il eut un sourire ironique.

— « Battez-vous ! » nous enjoignit-il.

Avec un hurlement de rage, la femme rousse se jeta sur moi, griffant et mordant, me précipitant sur les planches. Elle était plus grande et plus forte que moi.

Elle ne pouvait guère me prendre par les cheveux car ils étaient encore trop courts. Je lui tirai les cheveux, roulant avec elle sur les planches mais, avec les paumes de ses deux mains, elle repoussa ma tête. Je sentis qu'elle cherchait à me griffer les yeux. Je hurlai quand ses dents me mordirent le bras. Je fus alors terrifiée, essayai de me défendre, et elle me frappa. Elle s'accroupit près de moi, me bourrant de coups de poing. Je roulai sur moi-même, me couvrant la tête. Elle se releva d'un bond et me donna des coups de pied. Un pied m'atteignit dans l'estomac. Je ne pouvais respirer. Elle se jeta sur moi, me forçant à baisser la tête et me passant le bras autour du cou ; ses jambes entouraient mon corps, m'empêchant d'utiliser les bras ; avec la main gauche, comme elle put, elle remonta le collier sur mon cou ; horrifiée, je sentis ses dents, écartant les clochettes, essayer d'atteindre ma gorge ; puis sa tête fut brutalement écartée ; le marin l'avait saisie par les cheveux et contrainte à s'agenouiller.

« La Kajira, Maîtresse, » sanglotai-je. « Je suis une esclave, Maîtresse. » Elle avait manifestement gagné. J'étais son inférieure. Je me tassai sur moi-même, cherchant mon souffle.

— « Il m'appartient ! » cracha-t-elle.

Je baissai la tête, vaincue.

Puis elle poussa un cri de douleur et fut jetée par les cheveux à ses pieds.

— « *Tu* m'appartiens, » précisa-t-il.

— « Je t'appartiens, » souffla-t-elle, terrifiée.

Puis, la tenant toujours par les cheveux, il la fit lever et s'en alla, la tirant, penchée, tenue par les cheveux, près de lui. Pour moi, elle était terrifiante mais, pour lui, ce n'était qu'une femme servant son plaisir.

Je me relevai, secouée. Je remis mon vêtement en place. Il n'était pas déchiré.

Je regardai le marin et la femme rousse qu'il traînait par les cheveux. Tout indiquait qu'il l'obligerait à bien le servir. Cela me fit plaisir.

Un esclave homme, les poignets enchaînés, séparés par une quarantaine de centimètres de chaîne, poussant une charrette, me croisa. Il me regardait. Cela me mit en colère. Je courus vers lui, furieuse, et le giflai.

« Ne me regarde pas ! » criai-je. « Je ne suis pas pour les gens comme toi. Tu es un esclave ! Un esclave ! » Il rejeta la tête en arrière, furieux. « Esclave ! » hurlai-je.

— « Esclave ! » Je pivotai sur moi-même. Je vis un homme qui devait être son maître, un Marchand. J'étais rouge de colère. J'allai m'agenouiller devant le Marchand. Je montrai l'homme esclave.

— « Il m'a regardée ! » criai-je. « Il m'a regardée ! »

— « As-tu la permission de parler ? » s'enquit-il.

— « Puis-je parler ? » demandai-je, effrayée.

— « Oui, » répondit-il.

Reprenant courage, je montrai à nouveau l'esclave homme.

— « Il a osé me regarder, » dis-je. Je savais que les hommes esclaves sont étroitement surveillés. Je savais qu'ils n'avaient pas intérêt à se faire prendre en train de regarder une esclave de sexe féminin. Cela pouvait signifier la mort. « Il m'a regardée, » répétai-je, le montrant du doigt. La beauté des femmes esclaves était pour les hommes libres, pas pour les esclaves comme lui.

— « Il ne te mérite pas ? » demanda le Marchand.

— « Non, » répondis-je. Puis je me rendis compte que ce n'était pas la chose à dire. Mais je l'avais dite.

— « Vous êtes tous les deux des animaux, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Mais tu es une femelle, » reprit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Et lui, » ajouta-t-il, « bien qu'il soit esclave, c'est un mâle. »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Et l'animal mâle n'est-il pas le maître de l'animal femelle ? » demanda-t-il.

— « Si, Maître, » répondis-je.

— « Cette esclave t'intéresse-t-elle ? » demanda le maître à l'esclave mâle.

Il haussa les épaules.

— « Elle est petite, » répondit-il. Je le regardai, effrayée. « Mais elle n'est pas dépourvue d'intérêt, » concéda-t-il.

— « Crois-tu que tu pourrais l'attraper ? » demanda le maître.

— « Bien entendu, » dit l'esclave.

— « Elle est à toi, » dit le maître.

Je pivotai sur moi-même et m'enfuis. Il me rattrapa près d'une grande caisse et me précipita contre elle. Lorsque je reculai, la chaîne de ses poignets s'était enroulée autour de moi et j'étais capturée.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas eu de femme, » dit-il.

Il m'entraîna, la chaîne me serrant la taille.

— « Aie pitié d'une esclave, Maître, » suppliai-je.

Derrière des caisses, sur les planches du quai, il me jeta sous lui.

« Je t'en prie, sois doux avec l'esclave, Maître, » suppliai-je.

Il rit.

Le maître ne le pressa pas mais, je crois, fut occupé ailleurs.

La charrette était vide.

Quand l'esclave s'en alla, je m'étais abandonnée à lui comme à un homme libre. J'avais honte.

Je restai couchée derrière les caisses et regardai le ciel bleu. J'étais désespérée. J'avais été prise par un esclave. Mais, en outre, j'avais peur. Je devrais certainement être déjà rentrée au *Chatka et Curia*. Je ne voulais pas être fouettée.

Lentement, péniblement, les jambes raides, je me relevai. Je remis de l'ordre dans mon vêtement.

Je sortis de derrière les caisses. Je devais me dépêcher de rentrer au *Chatka et Curia*.

Je m'arrêtai, stupéfaite. Puis je reculai entre les caisses. Il était loin, mais j'étais certaine de ne pas me tromper. Ma respiration s'accéléra. Mon cœur se mit à battre très fort.

C'était impossible, pourtant cela arrivait.

Je ne savais pas quoi faire. Tout d'abord, je fus emportée par un flot irrépressible, incroyable, d'amour et de joie. Je ressentis une joie et un amour que seules les esclaves peuvent éprouver.

Il marchait sur le quai, son sac sur l'épaule, déguisé en marin.

J'eus envie de courir vers lui, en criant, de me jeter à ses pieds et, en larmes, de les couvrir de baisers.

Puis j'eus peur d'avoir commis une erreur. Cela ne pouvait être vrai.

Mais je regardai. La certitude s'imposa totalement à moi. Il s'arrêta pour acheter un gâteau à un marchand du port. C'était lui.

C'était mon Maître, Clitus Vitellius d'Ar.

« Oh, Maître, » avais-je envie de crier, « je t'aime. Je t'aime, Maître ! »

Puis je le vis regarder une Esclave de Taverne qui posa et pivota sur elle-même devant lui, lui parlant.

Soudain, je les détestai tous les deux !

Il congédia la femme, mais je l'avais vu la regarder en Guerrier, en maître.

Je les haïssais !

Un plan audacieux, impitoyable et terrible, germa dans mon esprit. Je respirai profondément, froidement résolue.

Il s'apercevrait que la vengeance d'une esclave n'est pas une mince affaire.

Je me redressai. J'écartai lascivement la soie. Je levai la tête, faisant légèrement tinter les clochettes de mon collier.

Il venait vers moi, à présent, mangeant le gâteau qu'il avait acheté.

Je constatai qu'il n'avait pas d'armes et cela me fit plaisir.

Courant à petits pas, j'allai m'agenouiller devant lui. J'embrassai ses pieds. À ses pieds, je fus soudain submergée par une vague d'amour, la faiblesse impuissante de l'esclave abandonnée aux pieds du maître, mais je me dominai et tout mon être devint froid, calculateur et sensuel. Serrant son mollet entre les mains, je le regardai.

« Dina, » dit-il.

— « Mon Maître m'appelle Yata, » dis-je, « Maître. »

— « Dans ce cas, tu es Yata, » dit-il avec un sourire.

— « Oui, je suis Yata, » dis-je, le regardant en souriant.

— « Es-tu toujours aussi innocente et maladroite ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, baissant la tête, embrassant sa jambe, intensément, tirant

les poils entre mes dents.

— « Je vois que non, » dit-il en riant.

Je levai la tête.

— « On m'a appris à plaire aux hommes, » dis-je.

— « Bien entendu, » fit-il, « tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Es-tu bonne ? » s'enquit-il.

— « Certains maîtres n'ont pas été totalement mécontents, » répondis-je.

— « Crois-tu que tu pourrais me satisfaire ? » demanda-t-il.

Mon cœur se mit à battre. Consciencieusement, aussi subtilement et merveilleusement que possible, je caressai diversement sa jambe, posant doucement une bouche aimante sur les côtés de son genou.

— « Non, Maître, » soufflai-je. « Yata ne pourrait jamais satisfaire un grand Guerrier tel que toi. »

Il regarda autour de lui.

— « Dis seulement : marin ! » ordonna-t-il. « Ici, je ne suis pas un Capitaine d'Ar, Clitus Vitellius, mais un simple rameur de Tyros nommé Tij Rejar. »

Je le regardai.

— « Comme veut le Maître, » dis-je. Puis je me remis à lui caresser la jambe.

« Le Maître ne va pas me repousser, n'est-ce pas ? » suppliai-je.

— « Petite maligne, » dit-il.

Il me fit lever la tête et me retira mon fichu. Je rougis.

— « Il y a quelques semaines, j'ai été amenée sur un navire d'esclaves, » expliquai-je.

— « Jolie cargaison, » fit-il.

— « Je suis contente que le Maître soit content, » dis-je. Je serrai ses jambes, la joue contre sa cuisse. J'eus envie de crier que je l'aimais mais je me repris, me souvenant de mon projet. Je n'étais agenouillée à ses pieds que pour l'abattre. Je ne pensais pas que cela serait difficile si je pouvais l'entraîner au *Chatka et Curia.*

Il paierait. Il paierait !

Je le regardai en souriant.

« Je t'ai appartenu, Maître, » lui rappelai-je.

Il me considéra, presque tendrement.

— « Peut-être ai-je commis une erreur en te donnant, » fit-il.

Je retins mon souffle mais restai ferme. Je ne devais pas renoncer. Je serais impitoyable.

Comme j'étais vulnérable, en un sens, vêtue de soie et portant un collier, à genoux à ses pieds ! Mais je détenais un pouvoir.

— « C'est étrange, » dis-je. « Tu me possédais. À présent, sur les quais de Cos, portant un collier d'Esclave de Taverne, je suis à genoux à tes pieds. »

— « C'est un joli collier, » releva-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « Ta soie indique, » reprit-il, « que tu travailles au *Chatka et Curia.* »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En quoi consiste ton travail ? » demanda-t-il.

— « Servir les clients, Maître, » répondis-je.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas serré ton petit corps, » dit-il.

Je rougis, bien que je fusse une esclave.

« Tu es une esclave chaude et jolie, tu sais, » reprit-il.

— « Dans tes bras, » dis-je, « n'importe quelle femme, même la fille d'un Ubar, ne serait qu'une esclave sensuelle. » Je ne doutais pas que cela fût vrai. Je me souvenais d'avoir été misérable, dans ses bras, me tordant d'extase non désirée puis, incapable de me contenir plus longtemps, m'abandonnant à l'asservissement entre ses bras. Bien que je fusse de la Terre, il avait fait de moi une esclave spasmodique, abandonnée.

— « J'ai envie de Paga, » dit-il.

— « Je connais un endroit, » répondis-je.

— « *Le Chatka et Curia* ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Mais y a-t-il des filles, à cet endroit ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En es-tu ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il y a longtemps que je ne t'ai pas possédée, » dit-il.

Je le regardai audacieusement.

— « Possède-moi à nouveau au *Chatka et Curia,* » soufflai-je.

— « Tu es une petite esclave sensuelle et séduisante, » dit-il. « ... Yata. »

— « Yata peut-elle oser penser, » demandai-je, « que le Maître a eu de l'affection pour elle ? »

— « L'esclave veut-elle être fouettée ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, baissant la tête.

— « J'ai d'autres choses à faire, » déclara-t-il.

Je le regardai, effrayée.

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je, « accompagne Yata au *Chatka et Curia.* »

— « Je suis occupé, » répondit-il.

— « Mais le Maître a envie de Paga, » lui rappelai-je.

Il ricana.

« Et Yata, » ajoutai-je, « a été retenue sur les quais. » Je me souvins de l'esclave à qui son maître m'avait donnée pour me punir. J'avais été prise, et longuement. Il m'avait contrainte à réagir, à devenir l'esclave d'un esclave. Il y avait longtemps que j'aurais dû regagner la taverne, me préparant pour la soirée. « Il est tard, » dis-je. « Si je ne reviens pas avec un client, après tout ce temps, le maître ne sera pas content. »

— « Peu m'importe, » dit-il, « qu'une femme soit attachée et fouettée. »

— « Bien sûr, Maître, » répondis-je. Puis je levai la tête vers lui. « Mais Yata, » repris-je, le suppliant, « désire servir du Paga au Maître. » J'étais à genoux devant lui, sur les planches du quai, le serrant. « Prends-moi avec un gobelet, Maître, » suppliai-je. « Je t'en prie, Maître. »

Il me regarda.

« Aie pitié d'une esclave, Maître, » suppliai-je. « Prends-moi avec un gobelet de Paga, Maître. Je t'en prie, Maître ! »

Il sourit.

— « Conduis-moi à ta taverne, Esclave ! » dit-il.

— « Merci, Maître ! » soufflai-je. Je baissai la tête afin qu'il ne voie pas le sourire de victoire, de triomphe, qui se peignit sur mon visage. Dans une attitude soumise, avec le tintement des clochettes de mon collier et de mon anneau de cheville, je me levai légèrement, pivotai sur moi-même et, excitée, osant à peine respirer, pieds nus comme une esclave, je pris la direction du *Chatka et Curia.*

Je l'entendis me suivre.

La double porte, en barreaux d'acier, se ferma derrière moi.

Je pivotai soudain sur moi-même, hurlant, montrant celui qui m'avait suivie à l'intérieur.

« Il est d'Ar ! » criai-je. « C'est un ennemi ! Emparez-vous de lui ! »

Clitus Vitellius me regarda avec stupéfaction.

« Emparez-vous de lui ! » criai-je. Sa main était allée sur sa hanche gauche mais son épée ne s'y trouvait pas.

Strabo, l'assistant d'Aurelion de Cos, se jeta sur lui et fut repoussé. Clitus Vitellius regarda frénétiquement autour de lui.

« Emparez-vous de lui ! » criai-je.

Deux hommes qui travaillaient dans la taverne se précipitèrent vers la porte. D'autres hommes se levèrent.

Clitus Vitellius se tourna vers la porte et essaya d'écarter les barreaux, mais il n'y réussit pas.

Un homme se jeta sur lui, mais il s'en débarrassa. Il se pencha sur Strabo, arracha le trousseau de clés qu'il portait à la ceinture. Il y avait de nombreuses clés. Il déchira avec les clés, les tenant par l'anneau, le visage du deuxième homme qui se jeta sur lui et qui, le visage en sang, recula. Il frappait avec le lourd trousseau de clés. Un homme se jeta sur ses jambes. Deux autres se précipitèrent sur lui. Ils se battirent. Puis deux autres hommes arrivèrent rapidement et il y eut une épée sur sa poitrine, à l'endroit où sa tunique de marin était déchirée. Quatre hommes l'immobilisèrent le dos contre les barreaux de la porte. Aurelion de Cos arriva.

« Que se passe-t-il ? » s'enquit-il.

— « C'est Clitus Vitellius d'Ar ! » criai-je. « C'est un Capitaine d'Ar ! »

— « Un espion ! » cria un homme.

— « Tuez l'espion ! » cria un autre.

— « Il dit qu'il s'appelle Tij Rejar, rameur de Tyros, mais il est d'Ar, de la Caste des Guerriers. C'est Clitus Vitellius ! Il est d'Ar ! C'est un Capitaine ! »

Aurelion me dévisagea.

— « Il serait préférable, Esclave, » menaça-t-il, « que tu ne te sois pas trompée. »

— « Je ne me trompe pas, Maître, » dis-je.

— « Qui es-tu ? » demanda Aurelion.

Soudain, j'eus peur. Si son identité était assez bien établie et qu'il paraisse effectivement être un rameur de Tyros, j'aurais du souci à me faire. Je serais peut-être bouillie vive dans de l'huile de tharlarion. Je me mis à transpirer.

— « Je ne m'abaisserai pas à cacher mon identité aux habitants de Cos, » dit-il. « Je suis Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. »

Je ris de plaisir.

— « Tu vois ! » criai-je.

— « Qu'on apporte des chaînes ! » dit Aurelion.

Clitus Vitellius me regarda. Je me tassai sur moi-même. Il fut enchaîné.

— « Il ne bougera pas ! » assura Strabo, dont le visage était enflé à la suite du coup asséné par Clitus Vitellius.

Les pieds du Guerrier d'Ar la Glorieuse furent ensuite enchaînés. Un collier, comportant une chaîne de part et d'autre, lui fut mis au cou.

— « Tuez l'espion ! » dit un homme.

— « Non, » dit Aurelion. « Nous allons le conduire devant les Magistrats ! »

Strabo ouvrit la porte double. Quatre hommes se préparèrent à conduire Clitus Vitellius

hors de la taverne.

— « Les espions sont condamnés aux galères, » dit un homme.

— « Il vaut mieux le tuer tout de suite, » dit un autre.

— « Non, » décida Aurelion. « Conduisons-le chez les Magistrats. Ils vont bien s'amuser avec lui avant de l'enchaîner à un banc. »

Clitus Vitellius me regarda à nouveau. Je constatai qu'il était efficacement enchaîné. Je m'approchai de lui.

— « Ho, Clitus Vitellius, » dis-je, « il semble que tu portes aussi des chaînes, à présent, comme un esclave. »

Il ne répondit pas.

« Bientôt, tu seras esclave à bord d'une galère, » dis-je. Je posai devant lui, comme une esclave, ouvrant ma soie. Les hommes rirent. « Regarde bien, Maître, » repris-je, « car il y a peu de femmes dans les cales de nage. » Je pivotai sur moi-même devant lui, puis lui fis à nouveau face. « N'oublie pas Yata, Maître, » dis-je. « Souviens-toi que c'est elle qui t'a fait enchaîner, qui t'a envoyé aux galères. »

Il me regarda sans répondre.

Je m'approchai de lui et, soudain, de toutes mes forces, le giflai. C'est à peine s'il bougea.

« La vengeance d'une esclave, » dis-je, « n'est pas une petite chose. »

— « Ni, » répliqua-t-il, me regardant dans les yeux, « la vengeance d'un Guerrier. »

Je reculai, terrifiée.

— « Emmenez-le ! » ordonna Aurelion.

Clitus Vitellius fut traîné hors de la taverne.

« Tu as bien agi, Esclave, » dit Aurelion.

— « Merci, Maître, » répondis-je. Puis, soudain, je m'agenouillai devant lui. J'avais rendu un grand service au gouvernement de Cos. « Affranchis-moi, Maître, » suppliai-je.

— « Va chercher le fouet, » dit Aurelion à Strabo.

— « Non, Maître, je t'en prie ! » criai-je.

— « Attache-la à un anneau et donne-lui dix coups. Ensuite, jette-lui une pâtisserie. Elle a bien agi. »

— « Bien, Aurelion, » répondit Strabo.

Quelques instants plus tard, je fus attachée à un anneau, mon vêtement ayant été descendu sur mes mollets. Je fus frappée dix fois puis détachée. Une pâtisserie fut jetée par terre devant moi.

« Tu as bien agi, Esclave, » dit Strabo.

— « Merci, Maître, » soufflai-je. Je tendis la main vers la pâtisserie. Le fouet immobilisa ma main. « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. Je pris la pâtisserie avec ma bouche.

— « Enchaîne-la dans les cages ! » dit Aurelion.

À quatre pattes, comme une esclave punie, tenant la pâtisserie dans la bouche, je traversai la salle des cages, suivie par Strabo. Contre le mur de béton, sur mes couvertures, je m'allongeai. La chaîne et le collier furent attachés à mon cou. Strabo s'en alla. Je pris la pâtisserie dans mes mains et la mangeai. Comme j'avais été stupide de supplier d'être affranchie ! Il me suffisait de regarder dans le miroir pour voir que je ne serais jamais libre, sur Gor. Je restai couchée dans les cages, sur mes couvertures, dans le noir, à ma place, enchaînée par le cou. J'étais une esclave goréenne. Puis je poussai un cri de désespoir, en larmes, et jetai la pâtisserie. Je martelai le ciment, sous les couvertures, avec les poings. J'avais trahi Clitus Vitellius, mon Maître.

Strabo, accompagné de Narla, se dirigea vers moi. Il me poussa avec le fouet.

« Silence ! » dit-il. Elle avait une lampe. Elle mangeait la pâtisserie que j'avais jetée. Strabo détacha le collier que je portais au cou.

« Il y a un marin ivre, » dit-il, « qui vient de la *Corde de Tharna,* et qui te demande. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je me souvins de l'homme accompagné d'une femme rousse qui m'avait battue sur le quai. Je lui avais dit que je pouvais lui procurer davantage de plaisir qu'elle. À présent, il était apparemment venu me demander au *Chatka et Curia.*

« Je t'en prie, ne m'oblige pas à servir, » suppliai-je.

— « Narla, » dit-il, « va t'aider à te préparer. Fais vite ! »

— « Veux-tu un peu de gâteau ? » demanda Narla, m'en tendant un morceau.

— « Non, » répondis-je. Je regardai Strabo. « J'ai trahi Clitus Vitellius d'Ar, » sanglotai-je.

— « Tu as bien fait, » répliqua-t-il. « À présent, dépêche-toi. »

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

Il me frappa avec le fouet et je poussai un cri de douleur.

« Je me dépêche, » sanglotai-je. « Je me dépêche. »

Suivie par Narla, je gagnai en hâte la salle de préparation.

J'entendais les appels du marin.

21

UN CONVOI QUITTE LE PORT DE TELNUS ; JE FAIS PARTIE DE LA CARGAISON D'UN NAVIRE

C'EST à peine si je me rendis compte que l'on m'attachait les poignets, avec des menottes, dans le dos. J'étais près de la porte du *Chatka et Curia*.

« Viens, Yata ! » dit Strabo, prenant la direction du port.

Pieds nus, les menottes aux poignets, la tête baissée, je le suivis. Je portais une courte tunique d'esclave en rep jaune.

Je savais alors que j'aimais véritablement Clitus Vitellius d'Ar. Pourtant je l'avais trahi, et cela me désespérait. J'aurais aimé pouvoir faire qu'il ne soit rien arrivé. J'aurais voulu pouvoir appliquer mes pauvres forces à la lourde rame qu'il devait tirer. Si j'avais pu, j'aurais pris sa place.

Les hommes de la taverne, et les femmes, avaient été contents que j'aie désigné Clitus Vitellius d'Ar. Ils étaient excités et contents.

« Tu as bien agi, » avaient-ils affirmé. On m'avait jeté une pâtisserie. Mais, seule avec moi-même, j'avais pleuré de désespoir.

J'ignorais que je pouvais aimer ainsi. J'aurais tout donné pour qu'il ne soit rien arrivé.

Il ne m'avait pas bien traitée, mais cela ne comptait pas. La seule chose qui comptait c'était que je l'aimais.

Pourtant, je l'avais trahi.

Peu importait qu'il se soit amusé avec moi et, dans sa cruauté toute simple, m'ait donnée à un paysan. Ne savais-je pas que j'étais une esclave ? À quoi m'attendais-je ? À être traitée en femme libre ? Comme il était énorme, méchant et disproportionné de ma part de l'avoir condamné, pour une si petite chose, simple esclave que j'étais, aux tortures des galères !

J'avais bien agi ! Je pleurais de désespoir. Je l'aimais. Je l'aimais !

J'aurais dû le servir, dans la taverne, puis l'embrasser pour lui dire au revoir, le rendant à sa gloire et à sa liberté, restant à ma place, fille oubliée qu'il avait possédée puis rejetée. J'aurais su alors qu'il était libre.

Cela n'aurait-il pas été suffisant ?

Mais je l'avais trahi, lui que j'aimais.

Strabo se retourna et me regarda.

« Pardonne-moi, Maître, » dis-je. J'avais poussé un gémissement de désespoir.

Nous continuâmes notre chemin en direction des quais.

La nuit où j'avais trahi Clitus Vitellius, j'avais été battue. Je n'avais pas réussi à procurer du plaisir au marin ivre.

Par deux fois, les nuits suivantes, j'avais été battue.

« Tu es apparemment une mauvaise Esclave de Taverne, » avait dit Aurelion de Cos, mon Maître.

— « Pardonne-moi, Maître, » avais-je dit.

— « Il est peut-être temps, » avait-il dit, « de te renvoyer à Ar. »

Je sentais à présent le poisson et le sel, car nous étions près des quais. Entre les bâtiments, je voyais les galères amarrées. Nous descendîmes vers les quais.

Je ne portais plus le collier recouvert d'émail noir, ni l'anneau de cheville, du *Chatka et Curia.*

À présent, je portais un collier de métal gris, avec une étiquette indiquant ma destination. On m'avait dit que l'étiquette indiquait : « Envoyez-moi chez Dame Elicia des Six Tours, à Ar. ».

J'avais trahi Clitus Vitellius d'Ar. Je n'aurais pas pu le haïr autant si je ne l'avais pas aimé si profondément.

Je l'avais trahi, lui que j'aimais.

Strabo me prit par le bras. Cela me surprit, car j'avais des menottes. Il me tira dans la foule. Des hommes couraient. Le feu de fumée blanche avait été allumé, près du poteau du bouclier, bien qu'il ne fût pas encore midi. Le gong d'alerte retentit. Un disque rouge fut hissé au sommet du poteau du bouclier.

« Viens ! » dit Strabo, se frayant un chemin dans la foule, me tenant le bras.

« Évasion ! » entendis-je.

« Ils se sont évadés ! » cria un homme.

« Ils se sont évadés ! » cria un autre.

Je vis des gardes passer en courant. Des gens étaient debout sur les toits.

« Qui s'est évadé ? » criai-je.

Le gong d'alerte retentissait continuellement. Strabo me traîna dans la foule, me conduisant rapidement vers un quai.

« Qui s'est échappé ? » criai-je.

« À genoux ! » ordonna-t-il.

Je m'agenouillai au pied de la passerelle conduisant au pont du *Joyau de Jad,* un navire de guerre. Ces navires transportent parfois des marchandises. Ils en admettent beaucoup moins que les navires de commerce, mais ils sont beaucoup plus rapides.

Strabo s'entretint rapidement avec un officier qui tenait le livre de bord. Strabo me montra. L'homme hocha la tête.

« Debout ! » dit Strabo.

Je me levai.

Puis il me poussa, sur la passerelle, jusqu'au pont du navire. Il faisait six mètres de large.

Strabo donna la clé de mon collier à l'officier, qui la glissa dans sa bourse.

L'officier adressa alors un signe à un marin, puis me montra d'un mouvement de la tête. L'homme alla chercher des chaînes légères. Debout, je sentis des anneaux, reliés par trente centimètres de chaîne, se refermer sur mes chevilles ; une autre chaîne, fixée à cette dernière, se terminait par des menottes légères. Strabo me libéra les mains, remettant ses menottes et leur clé dans son sac. Le marin, ensuite, levant la chaîne verticale derrière moi, attacha les menottes légères.

« Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit Strabo.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » répondis-je.

Puis il s'en alla. La passerelle fut relevée. Les amarres furent détachées. Trois marins, avec de longues gaffes, écartèrent le navire du quai. Les rameurs, des hommes libres, étaient assis sur les bancs. Les deux timoniers étaient à leurs places. Sur le petit pont arrière surélevé, je vis le capitaine. Lentement, doucement, le navire s'éloigna du quai. Les coups de

rames ne seraient rythmés qu'à bonne distance du quai. La voile latine ne serait hissée que loin des portes du port.

Sur les quais, les hommes semblaient toujours agités. Je vis de nombreux gardes.

Je gagnai le bastingage du bateau. L'officier responsable de la cargaison s'y trouvait. Je vis que d'autres navires quittaient les quais. Nous naviguerions en convoi.

« Qui s'est évadé, Maître ? » demandai-je.

— « N'as-tu rien entendu dire ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Une Chaîne de vingt hommes d'Ar, » dit-il.

— « Comment ont-ils pu s'évader ? » demandai-je. J'étais sûre qu'il s'agissait des hommes que j'avais vus sur les quais le jour où j'avais rencontré mon Maître, Clitus Vitellius.

— « Ils ont été libérés par un prisonnier évadé, » expliqua-t-il. « Ils se sont battus comme des larls. »

— « Quel prisonnier les a délivrés ? » demandai-je.

— « Un certain Clitus Vitellius, » répondit-il.

Je me mis à trembler. J'eus l'impression que j'allais défaillir. La joie que j'éprouvai fut incroyable.

« La dernière fois qu'on les a vus, » dit l'officier, « ils se dirigeaient vers une taverne, le *Chatka et Curia.* »

Je ne réponds rien, tremblante.

« Apparemment, » reprit-il, « une des filles de cet endroit a trahi leur chef, Clitus Vitellius. » Il eut un rire cruel. « Je ne voudrais pas être à sa place, » conclut-il.

« La vengeance d'une esclave, » avais-je dit à Clitus Vitellius, « n'est pas une petite chose. »

— « Ni, » avait-il répondu, me regardant dans les yeux, « la vengeance d'un Guerrier. »

J'avais reculé, terrifiée.

« Emmenez-le, » avait dit Aurelion de Cos, mon Maître. On l'avait traîné hors de la taverne.

« C'est un Guerrier d'Ar, » précisa l'officier debout près de moi. « Je n'aimerais pas être à la place de cette fille. »

Je regardai le quai, qui s'éloignait lentement de nous.

« La connaissais-tu ? » demanda-t-il. Il savait que je venais du *Chatka et Curia.*

— « Oui, Maître, » dis-je. « Mais il ne la trouvera pas au *Chatka et Curia.* On l'a envoyée ailleurs. »

— « Elle a eu de la chance, cette traîtresse. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

La proue du *Joyau de Jad* se tourna vers la porte du port. J'entendis le Maître de Nage crier :

« Sortez les rames ! » Les rames glissèrent dans les ouvertures. « Ramez ! » cria-t-il. Les rames, toutes ensemble, vingt de chaque côté, plongèrent dans les eaux du port.

J'étais indescriptiblement heureuse, mais j'étais également inquiète. Clitus Vitellius était libre, et avait des hommes.

L'officier me regardait. J'étais enchaînée à côté de lui.

« Tu es la seule esclave du bord, » dit-il.

Je le regardai et eus un rire ravi. Il me considéra avec étonnement.

— « Je serai merveilleuse, Maître, » dis-je en riant. « Je serai merveilleuse. »

Il souleva la courte jupe de ma tunique d'esclave jusqu'à la hanche.

— « Tu es une Dina, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « J'ai entendu dire que les Dina étaient bonnes, » dit-il.

— « Nous sommes fabuleuses, Maître, » répondis-je en riant. « Nous sommes la fine fleur des esclaves. »

Cette plaisanterie le fit rire.

— « Nous mettrons ta vantardise à l'épreuve plus tard, Petite Dina, » promit-il.

J'essayai de me serrer contre lui. J'avais envie de sentir mon corps dans ses bras, lui appartenant. Soudain, Clitus Vitellius, libre, et avec des hommes, le monde me parut à nouveau merveilleux. Une nouvelle fois, je me réjouis de la beauté des hommes et de mon asservissement.

Je tentai de lever les lèvres vers l'officier, mais il m'écarta de lui.

« Quelle esclave tu fais ! » dit-il en riant.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

L'officier fit signe au marin qui m'avait enchaînée et celui-ci approcha.

— « Bien que tu sois la seule femme du bord, » dit l'officier, « ne crois pas que tu seras traitée avec complaisance. »

— « Non, Maître, » répondis-je. Je savais que j'étais une esclave.

— « Conduis-la dans la cale, » dit-il, « et enchaîne-la par le cou à un anneau. »

Le marin me jeta sur son épaule. Je savais que je resterais longtemps enchaînée dans la cale, afin que mon désir grandisse en violence et en intensité.

Puis, quand je gémirais, on me ferait monter sur le pont.

22

CE QUI ARRIVA AU SUD-EST DE COS

Je me promenais sur le pont du *Joyau de Jad*. Le pont était torride. Le soleil brillait. Je caressai mes cheveux, qui faisaient à présent environ cinq centimètres de long, avec mes deux mains, et fermai les yeux, m'étirant. J'ouvris les yeux et regardai le ciel. Il était d'un bleu intense et les nuages étaient si blancs que les regarder faisait presque mal aux yeux. L'unique voile latine était gonflée par un vent propre et lent. Je voyais d'autres navires, à gauche et à droite, également avec des voiles latines, bateaux de guerre et de commerce. Le convoi comportait une vingtaine de navires. Nous nous dirigions vers Schendi.

Nous avions quitté Telnus depuis deux jours et c'était la dixième heure. J'aimais me promener sur le pont, sentir le vent et les embruns. L'eau n'était qu'à un mètre sous le bastingage, tandis que le navire lourdement chargé fendait les flots étincelants. Je regardai l'horizon, remarquant les autres navires. Ils étaient beaux, avec leurs mâts et leurs voiles. Je compris alors pourquoi les hommes aimaient la mer. Les Goréens, comme les marins de la Terre, l'appellent : Elle.

À l'arrière du bateau, les hommes qui avaient jeté une ligne se mirent, péniblement, couverts de sueur, à tirer dessus. Elle tirait puissamment en sens inverse.

Je courus à l'arrière, afin de regarder. Sortant partiellement de l'eau, puis plongeant à nouveau, je vis un gros grunt tacheté, à quatre nageoires. Il filait sous l'eau, tournoyait. Un autre homme vint aider ceux qui tenaient la ligne. Je regardai la lutte. On pêche souvent, sur les navires, et le régime alimentaire des marins se compose, partiellement, des prises. En général, on garde une partie des prises pour appâter d'autres poissons.

Je poussai un cri de frayeur. Un homme cria avec colère. Arrivant rapidement sous le grunt, apparut un requin au long corps blanc, à neuf nageoires. Il arracha le grunt pris à la ligne et l'emporta. Les nageoires dorsales d'autres requins, plus petits, le suivirent, attendant. Les requins, et parfois les sauriens marins, suivent de temps en temps les navires, mangeant les ordures et volant les prises des pêcheurs. Le convoi, compte tenu de son importance, avait certainement attiré de tels monstres.

Je regagnai la proue du navire.

Je me penchai sur un seau en bois, y pris un topsit, l'ouvris d'un coup de dents et suçai le jus. Personne ne m'en empêcha.

Bien que l'officier responsable de la cargaison, le jour de mon arrivée à bord, m'ait avertie que je ne serais pas traitée avec complaisance, il n'avait pas véritablement tenu parole. Je pouvais aller et venir à ma guise sur le navire. Je n'étais même pas enchaînée la nuit. Les hommes m'aimaient bien, et me traitaient bien, avec l'amitié et la camaraderie rudes qui sont parfois accordées aux esclaves, lorsqu'elles sont communes à tous et doivent obéir à tous. Malgré toutes les contraintes auxquelles j'étais soumise, j'aurai pu être une femme libre, à ceci près que la distinction entre nous, en dehors de ma tunique et de mon collier, aurait été évidente lorsqu'un homme, faisant claquer les doigts, aurait montré le pont à ses pieds, ou

m'aurait sifflée, pendant la nuit, afin que j'aille, comme un sleen apprivoisé, le servir.

« Une voile ! » cria un homme. « Une voile ! » Je levai la tête. Il était haut, au-dessus du pont. Il se tenait, pieds nus, sur la plate-forme de vigie, au sommet du grand mât, nettement au-dessus de la longue vergue et de la voile triangulaire gonflée ; la plate-forme de vigie est un disque en bois fixé au mât ; l'homme se tenait à un anneau également fixé au mât.

— « Où ? » cria l'officier qui se tenait sur le pont surélevé, sortant une longue-vue.

— « Devant par tribord ! » répondit l'homme de vigie.

Le capitaine du *Joyau de Jad* gagna rapidement le pont surélevé. L'officier de quart lui tendit la longue-vue.

— « Il a deux mâts, deux voiles, » dit-il, « et dix rames de chaque côté. Il doit par conséquent s'agir d'un navire de commerce. »

— « Il arbore le drapeau de Port Kar, » dit le capitaine avec satisfaction.

— « Regardez ! » dit l'officier, le bras tendu.

— « Je vois, » répondit le capitaine. « Il fait demi-tour. »

Un autre officier monta sur le pont. Il avait également une longue-vue.

— « C'est un navire de transport, » dit le premier officier.

— « Il est bas sur l'eau, » fit remarquer le deuxième officier, qui venait d'arriver sur le pont.

— « Il est lourdement chargé, » expliqua le premier officier.

Le capitaine baissa sa longue-vue. Il regardait toujours la mer. Il se passa la langue sur les lèvres.

Le *Joyau de Jad* était un navire de guerre, bien qu'il transportât, présentement, des marchandises.

« Il fuit, » dit le premier officier. « Prenons-le ! »

Le deuxième officier regardait toujours le bateau.

— « Il me paraît long, » releva-t-il, « pour seulement dix rames de chaque côté. »

— « Il bat le pavillon de Port Kar, » insista le premier officier. « Prenons-le ! »

— « Nous allons le prendre, » dit le capitaine. « Signalez nos intentions au vaisseau-amiral. Le convoi nous attendra. »

— « Oui, Capitaine, » dit le premier officier, puis il alla rapidement faire hisser les drapeaux de signalisation de Cos au mât du navire.

Le capitaine s'entretint brièvement avec les timoniers et le *Joyau de Jad* tourna afin de se lancer à la poursuite du navire de Port Kar.

Les hommes bondirent sur les bancs et nos rames sortirent. Le Maître de Nage prit sa place sur les marches conduisant au pont arrière. Les armes étaient posées aux pieds des bancs. Le pont ne fut pas dégagé. Personne ne fit attention à moi ou ne prit la peine de m'envoyer dans la cale. Les armes lançant des projectiles ne furent pas préparées. On n'apporta pas de sable sur le pont. Ils ne prirent même pas le temps de descendre la vergue et d'abaisser le mât, ce que l'on fait en général lorsque ce type de bateau se lance dans une bataille. Ce serait facile ; chacun aurait sa part.

Le capitaine ricana.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage. Le *Joyau de Jad,* comme un animal vivant, se lança à la poursuite du navire en fuite.

Le deuxième officier, qui avait également une longue-vue, parut troublé, observant le navire en fuite. Puis il reçut l'ordre de regagner son poste.

Je me tenais près du bastingage, près de l'escalier conduisant au pont surélevé.

Les drapeaux de signalisation de Cos claquaient au vent. J'étais très excitée. Je n'avais

jamais vu de capture en mer. Quand le *Nuage de Telnus* avait été pris, j'étais dans la cale, avec les autres esclaves.

« Plus vite ! » cria le capitaine.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »

Le convoi s'éloigna derrière nous.

« Regardez ! » cria la vigie. « Ses mâts descendent ! Il fait demi-tour ! »

— « C'est bien ce que je craignais ! » cria le deuxième officier, qui ne tenait guère à poursuivre le navire.

Il gagna rapidement le pont surélevé.

— « Halte ! » cria le capitaine.

— « Halte ! » répéta le Maître de Nage. Les hommes le regardèrent avec étonnement.

— « Regardez ! » s'écria le deuxième officier. « Regardez ! »

— « Tu devrais être à ton poste ! » cria le capitaine.

— « Je vous suggère, Capitaine, » dit-il, « de faire demi-tour. »

Le capitaine regarda le navire à la longue-vue. Le deuxième officier l'examina également.

Je savais que les navires de commerce avaient également deux mâts fixes.

Le navire que nous voyions n'avait plus de mât.

« Regardez les rames, Capitaine, » insista le deuxième officier. « Il y en a à présent vingt de chaque côté. »

De nouvelles rames avaient été glissées dans des ouvertures prévues à cet effet.

« Ce n'est pas un navire de commerce, Capitaine, » souligna le jeune officier. Le fait qu'il ne soit pas haut sur l'eau n'indiquait pas qu'il était lourdement chargé, mais qu'il s'agissait d'un navire terrible et rapide, ressemblant un peu à une coquille. Ses rames n'avaient été que partiellement révélées. À présent, les mâts étaient baissés. Les navires de guerre combattaient à la puissance des rames.

« Vite, Capitaine, » cria le jeune officier, « faisons demi-tour et fuyons à toute vitesse ! »

Le navire se dirigeait rapidement sur nous.

« Demi-tour et vitesse maximum ! » cria le jeune officier.

— « Regardez le drapeau ! » cria le premier officier, qui tenait à poursuivre le navire.

À présent, à côté du drapeau de Port Kar, un autre drapeau flottait à l'avant du navire qui avançait rapidement, droit sur nous.

C'était un grand drapeau, blanc avec des barres verticales vertes. Sur ce fond de barres vertes apparaissait, en noir, géante, la tête cornue d'un bosk.

« C'est le drapeau de Bosk de Port Kar ! » cria le premier officier.

— « Demi-tour ! Demi-tour ! » hurla le capitaine.

— « Nous sommes perdus ! » cria un homme, terrifié, quittant son banc.

Je hurlai et vis le nouveau navire, soudain énorme, paraissant se soulever sur l'eau, puis j'entendis les craquements puissants du bois et le grondement soudain de l'eau au moment où le navire frappa, et j'entendis les hurlements des hommes, vis les cordages détachés, la vergue et la voile de travers, et le pont s'inclinant de sorte que je ne pus tenir debout, tombai, saisis une corde attachée au mât. Le nouveau navire avait reculé et sa proue semblait tourner dans la direction opposée. Puis le pont du *Joyau de Jad* pencha en direction de l'eau, à l'endroit où le navire avait été touché, l'eau se précipitant dans la cale.

Des hommes sautèrent dans l'eau.

Le navire parut se redresser, mais il commençait à couler. J'étais accroupie, terrifiée, serrant la corde, près du mât. Soudain, je sentis sur mes pieds les eaux froides de Thassa. L'autre bateau s'éloigna de nous, comme un sleen soyeux.

Sur le pont supérieur, le capitaine était seul, la main sur le bastingage.

Je regardai autour de moi. Les timoniers n'étaient plus là. Les bancs étaient vides. J'entendis, dans l'eau, un homme hurler.

Au loin retentirent des cornes de signalisation.

Le capitaine me regarda.

« Tu n'es pas en sécurité, ici ! » cria-t-il. « Lâche la corde et fuis dans l'eau ! »

Je secouai la tête.

— « Non ! » dis-je. « Non ! » J'étais terrifiée.

Soudain, il me regarda comme un maître Goréen. Il se dirigea vers moi.

« Oui, Maître ! » criai-je. Je lâchai la corde, courus jusqu'au bastingage et sautai dans l'eau. J'étais une esclave. J'avais davantage peur d'un maître goréen que de l'eau.

L'eau était verdâtre et froide. Je me sentis misérable. Je descendis sous la surface, puis émergeai.

« Éloigne-toi du navire ! » cria un homme.

Je nageai dans sa direction. J'étais à quelques mètres de l'épave lorsqu'elle coula. Je fus entraînée sous la surface mais, quelques instants plus tard, je retrouvai l'air libre.

Je ne voyais rien car j'avais de l'eau salée dans les yeux. Pendant quelques instants, elle me brûla les narines. Je crachai de l'eau.

Une main me saisit et me tira vers un morceau d'épave, quelques planches provenant du flanc du navire.

« Nous serons bientôt secourus, » dit un homme. Ils étaient quatre sur les planches.

J'apercevais les autres navires du convoi. Plusieurs convergeaient sur nous.

« Attendez ! » dit un homme. « Ils font demi-tour ! »

« Il y a d'autres navires ! » cria un autre.

Je me levai péniblement sur les planches. Je constatai effectivement que plusieurs navires du convoi faisaient demi-tour. En outre, au loin, entre eux, j'aperçus d'autres navires qui approchaient.

« Le convoi, » dit quelqu'un, « est attaqué. »

J'aperçus le jeune officier, dans l'eau. Il aidait le capitaine du *Joyau de Jad*. Ils trouvèrent un morceau d'épave.

Je vis une nageoire, longue et blanche, fendre soudain l'eau. Un navire passa près de nous, mais il battait le pavillon de Port Kar. Il ne s'arrêta pas. Je vis une traînée de fumée, dans le ciel, quand la catapulte du navire projeta un projectile enflammé. Au loin, à gauche, une galère brûlait. Elle appartenait à Cos.

On entendait des cornes de signalisation.

Deux barques approchèrent, mises à l'eau par un des navires du convoi. L'une d'entre elles embarqua des naufragés, puis le capitaine et le jeune officier. L'autre se dirigea vers nous. Les quatre hommes y embarquèrent.

Je me préparai également à monter dans la barque. Je fus repoussée.

« Nous n'avons pas de place pour une esclave ! » dit un homme.

— « Je vous en prie, Maîtres, » suppliai-je.

J'étais à genoux sur les planches. Ma tunique de rep jaune était fine et collait à ma peau.

« Je vous en prie, Maîtres, » répétai-je.

Ils me tirèrent dans la barque.

Je m'agenouillai entre leurs pieds, la tête baissée, me faisant toute petite.

Quelques instants plus tard, nous arrivâmes au navire, sur lequel nous montâmes.

Je fus saisie et immédiatement conduite dans la cale.

« Une esclave ! » s'exclama une voix de femme. Il y avait une lampe minuscule.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je en m'agenouillant. Elle gravit l'escalier.

— « Je ne partagerai pas la cale avec une esclave ! » cria-t-elle.

— « Silence, Femme ! » dit un homme qui se trouvait sur le pont. Elle essaya de soulever la lourde trappe, mais elle avait été fermée à clé. Furieuse, elle redescendit l'escalier. Je n'osai pas la regarder.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » suppliai-je. Elle fit les cent pas. Nous avions toutes les deux été enfermées dans la cale. Nous étions toutes les deux des femmes.

La femme libre qui ne daignait pas m'adresser la parole, et moi, nous restâmes longtemps dans la cale, tandis que la bataille se prolongeait pendant l'après-midi et une partie de la nuit. La lampe s'éteignit et nous restâmes dans le noir. Dehors et sur le pont, nous entendions des cris et les claquements des catapultes projetant des bidons de poix enflammée. À un moment donné, tard, nous perdîmes plusieurs rames, à bâbord. Quelques instants plus tard, nous fûmes abordés, mais les agresseurs furent repoussés.

Après que les envahisseurs eussent été repoussés, la trappe s'ouvrit brièvement.

« Le navire est en sécurité, Madame, » annonça le capitaine. « Je vais vous faire apporter de la nourriture. »

Elle avait gravi l'escalier, montant sur le pont. Derrière elle, discrètement, je gagnai le haut de l'escalier.

Il faisait encore noir. Sur le pont, il y avait des lanternes sourdes. Il y avait des lumières, sur l'eau, provenant de galères en flammes.

— « Je ne resterai pas plus longtemps dans la cale ! » dit la dame au capitaine.

— « Je dois insister, » répondit-il.

— « Non, » dit-elle.

— « Vous descendrez de votre propre chef, » reprit-il, « sinon je vous fais enchaîner au pied de l'escalier. »

— « Vous n'oseriez pas ! » s'écria-t-elle.

— « Qu'on apporte des chaînes ! » appela-t-il.

— « Je me conformerai à vos instructions, Capitaine ! » dit-elle avec colère, s'engageant dans l'escalier. Je passai discrètement devant elle. La trappe fut refermée. Elle s'ouvrit quelques instants plus tard et on nous apporta à manger et à boire. Elle ne partagea pas avec moi.

Je sus que le matin était arrivé lorsque j'entendis le changement de quart.

Puis je m'endormis.

Je fus réveillée par la femme libre qui martelait la trappe à coups de poing, exigeant d'être libérée.

Le fait que nous n'ayons pas été libérées me conduisit à penser que nous étions toujours en danger.

D'après ce que j'entendis, le convoi, dans l'ensemble, était resté discipliné et s'était comporté de manière satisfaisante. Nous étions, apparemment, accompagnés par plusieurs navires du convoi.

Puis nous entendîmes crier : « Voile ! Voile ! » Une nouvelle fois, les hommes fatigués coururent sur le pont. Le navire pencha lorsque les rames plongèrent dans l'eau. Nous entendîmes les cris du Maître de Nage.

« Ils reviennent ! » entendis-je. « Ils reviennent ! »

Nous sentîmes la présence d'un navire.

« Que se passera-t-il, » demanda la femme libre, « si nous sommes éperonnés alors que

nous nous trouvons dans la cale ? » C'était la première fois qu'elle m'adressait la parole.

— « Peut-être, Maîtresse, » répondis-je, « quelqu'un pensera-t-il à ouvrir la trappe. »

— « Mais dans le cas contraire ? » demanda-t-elle.

— « Espérons qu'ils n'oublieront pas, Maîtresse, » répondis-je.

Environ un quart d'ahn plus tard, nous entendîmes les hurlements des hommes et, presque tout de suite après, la paroi de la coque, dans un craquement terrifiant, s'enfonça. Nous ne vîmes rien, au début, car nous fûmes emportées dans un torrent d'eau glacée. Nous hurlâmes. Puis nous vîmes un peu de lumière, l'horizon et la proue du navire ainsi que l'éperon courbe de l'agresseur. Le navire recula et l'éperon, sa tâche accomplie, déchirant à nouveau le bois, s'écarta et s'immobilisa. Le trou de la coque faisait plus d'un mètre de large. L'eau jaillissait à l'intérieur, nous empêchant de l'approcher. Nous eûmes soudain de l'eau jusqu'à la taille. Le navire se pencha et nous vîmes le ciel, l'eau cessant d'entrer, puis il se pencha à nouveau dans le sens opposé et l'eau se remit à jaillir.

Nous gravîmes l'escalier de la cale en hurlant.

La trappe s'ouvrit et nous vîmes le ciel. Un officier se tenait là, l'épée dégainée.

Nous montâmes précipitamment sur le pont. Il prit la femme libre par le bras. Il la tira vers une barque. Personne ne fit attention à moi. Le navire qui nous avait attaqués était parti à la recherche d'une autre proie. Je vis qu'il y avait de nombreux navires, autour de nous. C'était, apparemment, le début de la matinée. Des traînées de brouillard stagnaient sur l'eau et il y avait de la brume au nord. J'entendis des cris et, sur un autre navire, le fracas des armes. Sur une distance de cent mètres, il devait bien y avoir quatre ou cinq navires. Deux brûlaient. Les hommes s'entassaient dans les barques. L'une d'entre elles se retourna. La femme libre fut entraînée vers l'autre. Les hommes s'efforcèrent de redresser la barque retournée. L'arrière du navire s'enfonça dans l'eau. Des hommes sautèrent dans l'eau et se mirent à nager en direction d'autres navires. Je courus au bastingage et les regardai. Je ne vis pas l'autre navire approcher, derrière moi. C'était un navire de Cos, en fuite, qui ne put pas, compte tenu de la proximité des bateaux, tourner à temps. Il heurta également le navire sur lequel je me trouvais. Je hurlai et tombai. Le pont s'inclina et je glissai en arrière. Je m'agrippai, essayant de grimper en direction de la proue. Mais je saisis le bastingage et, comme je sentais que le bateau se posait à nouveau sur l'eau, la proue se dressant, sautai dans la mer et m'éloignai du bateau. Le mât du bateau éperonné, abaissé, s'était détaché et, franchissant le bastingage, était tombé à l'eau. C'est ce mât que je saisis, gardant ainsi les bras et la tête au-dessus de l'eau. Il tournait sur lui-même dans l'eau et fut presque submergé quand le navire coula mais, un instant plus tard, il regagna la surface. J'étais à moins de quinze mètres du bateau en feu. L'eau était couverte de morceaux d'épaves. J'entendis des cornes de signalisation et vis des drapeaux. Deux hommes se battaient dans l'eau. Puis, soudain, le brouillard du nord se dirigea vers nous. Le navire en flammes parut indistinct dans la brume grise. J'entendis d'autres cornes de signalisation. Il y eut des cris. Puis j'eus l'impression qu'il n'y avait plus personne autour de moi. Je criai. Le navire en flammes coula. Les cornes s'éloignèrent. Les hommes qui se trouvaient près de moi semblaient avoir disparu. Je fus soudain seule.

Je criai désespérément.

Soudain, je poussai un hurlement de terreur car une gueule armée de petites dents s'était refermée sur ma jambe. Je criai désespérément, essayant de m'accrocher au mât. Elle ne déchira pas et n'arracha pas ma jambe. Je ne voyais pas ce que c'était mais j'en percevais le poids. Ma main glissa sur le mât. La créature me tirait vers le fond. La gueule monta sur ma jambe. Je donnai des coups de poing. Je frappai quelque chose de dur, vivant, lourd. Je vis un

œil rond et hurlai. Mes doigts glissèrent sur le mât. Je frappai frénétiquement la créature. Puis, hurlant, criant désespérément, elle m'écarta du mât et, pivotant sur elle-même, dans l'eau, plongea. Je la griffai et la frappai, mais ne pus me dégager. L'eau froide tourbillonnait autour de moi. Je ne savais plus où se trouvait la surface. Je ne pouvais plus respirer. Mes coups devinrent faibles. Puis j'eus l'impression d'apercevoir une faible lumière. C'était la surface. Je tendis les bras vers elle. J'avalai de l'eau. Il y avait quelque chose d'autre, dans l'eau, venant de la surface. Les choses devinrent noires. Faiblement, j'essayai d'écarter les mâchoires qui me tenaient, longues et étroites, avec de nombreuses dents. Je sentis les dents sous mes doigts. Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus lutter. La surface s'éloignait. Vaguement, je pris conscience de mouvements près de moi, dans l'eau, une autre créature que celle qui me tenait. Je tendis le bras mais ne touchai rien. Je fermai les yeux. Je décidai de respirer. Puis, soudain, l'animal changea de direction et décrivit un petit cercle furieux, battant de la queue, puis l'eau parut différente, plus visqueuse et grasse. L'animal se débattit furieusement. Il relâcha sa prise sur ma jambe. Puis, soudain, il frémit spasmodiquement. Je fus projetée loin de lui. Je le vis rouler dans l'eau noire, au-dessus de moi. Je fus prise par le bras et tirée vers la lumière, lointaine dans l'eau froide. Rapidement, je fus tirée vers la surface. Incapable de voir, mes yeux étant pleins d'eau salée, je sortis la tête de l'eau, toussant et suffoquant. Un bras puissant me soutenait. Je frémis et perdis connaissance.

Je crois que je ne restai pas plus de cinq secondes sans connaissance. Je repris conscience alors qu'on me tirait sur un grand morceau d'épave carré, avec une armature de grosses poutres, semblable à un radeau.

Je restai à plat ventre sur l'épave. Puis je me dressai sur les coudes et vomis dans l'eau, deux fois, et m'effondrai à nouveau.

À quelques mètres du radeau, roulant sans vie dans l'eau, se trouvait un saurien marin grotesque, ressemblant à un poisson, mais reptilien, de plus de six mètres de long.

J'avais conscience des pieds d'un homme près de moi. Il était debout. Il y avait toujours du brouillard sur Thassa.

Il me prit par les bras et, me retournant rudement, me jeta sur le dos devant lui sur les grosses poutres de l'épave. Je portais une courte tunique de rep jaune ; elle était mince ; elle collait à ma peau, car elle était mouillée, et me révélait comme si j'étais nue. Je levai un genou ; j'étais couchée sur le dos, impuissante, à ses pieds. J'ouvris les yeux.

« Maître ! » m'écriai-je. Je me mis péniblement à genoux devant lui, le cœur gonflé de joie. « Je t'aime ! » criai-je. Je posai la tête sur ses pieds, les couvrant de baisers et de larmes, l'émotion me faisait trembler.

« Maître, Maître, » sanglotai-je. « Je t'aime ! Je t'aime ! »

Il me fit lever.

— « Femelle de sleen, » dit-il, calmement, mais d'une voix menaçante.

Il me lâcha et je reculai.

— « Maître ? » dis-je. Puis, soudain, je fus terrifiée.

« Oh, non, Maître, » repris-je. « Je t'aime ! »

Il regarda les requins qui allaient et venaient autour du cadavre du saurien. D'autres, plus petits, tournaient autour du radeau.

« Non, Maître ! » criai-je. « Je t'aime. Je t'aime, Maître ! »

Il avança sur moi, me prit par la nuque et une cheville. Il me leva au-dessus de sa tête.

« Non, Maître, » sanglotai-je.

Il gagna le bord du radeau.

Je ne pouvais rien faire. Rien ne l'empêchait de me jeter aux requins.

— « Non, » dit-il, avec colère. « C'est trop facile pour être la vengeance d'un Guerrier. » Il me jeta à ses pieds sur les planches.

Il regarda autour de lui. L'épave comportait un anneau à l'endroit où elle était plus haute sur l'eau. Il me traîna vers cet anneau et déchira ma tunique de rep. Il s'agenouilla sur moi et, avec des bandes de tissu, me lia les mains au-dessus de la tête et les attacha à l'anneau. J'étais couchée devant lui, la tête plus haute que les pieds, mon corps formant un angle de cinq ou dix degrés. D'un coup de pied, il écarta la tunique qu'il avait déchirée. À la ceinture, il avait le poignard ensanglanté avec lequel il avait tué le saurien.

Il dégaina le poignard et le regarda.

— « Je t'aime, Maître, » soufflai-je.

— « Je vais te couper en morceaux, » dit-il, « et te jeter petit à petit aux requins. »

Il pouvait faire ce qu'il voulait. Je lui appartenais.

La lame dans la main, il tendit le bras derrière la tête, l'armant. Je fermai les yeux.

Elle s'enfonça de huit centimètres dans le bois, près de moi. J'ouvris les yeux. Je frémis.

Il me regardait.

« À présent, je te tiens, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il s'accroupit près de moi. Il tira sur l'étiquette de mon collier. Il lut à haute voix : « Envoyez-moi à Dame Elicia des Six Tours, à Ar. ». Il rit.

— « Toi, la servante d'une Dame ! » ricana-t-il.

Puis il me souleva et me plaqua à nouveau sur le bois.

Je fermai les yeux, défaillant presque au contact de ses mains.

Il me lâcha. Il se leva, me regardant.

— « Je t'aime, Maître, » dis-je.

Il me donna un violent coup de pied, et je criai.

— « Esclave menteuse, » dit-il.

Il s'accroupit à nouveau, arracha le poignard enfoncé dans le bois. Je sentis sa pointe sur ma gorge.

Puis il enfonça le poignard dans le bois, à trente centimètres de moi. Il me considéra.

« Non, » dit-il. « Les requins, le poignard, voilà ce que tu mérites ! »

Je sentis sa main gauche sur ma gorge. Il pouvait facilement l'écraser.

Je frémis.

Puis sa main s'éloigna de ma gorge et toucha pensivement mon sein droit.

« Non, » répéta-t-il, « les requins, le poignard, voilà ce que tu mérites. »

— « Aie pitié d'une pauvre esclave, » suppliai-je. Mais je lus dans ses yeux qu'il n'aurait pas pitié de moi.

Il posa la main droite sur mon corps.

— « Je t'ai poursuivie, » dit-il. « Les gens du *Chatka et Curia* ont eu la gentillesse de me dire que tu avais embarqué à bord du *Joyau de Jad*. Nous nous sommes emparés d'une petite galère. Nous nous sommes joints aux gens de Port Kar. Pendant la bataille, je t'ai cherchée. Ce ne fut pas facile. Les captifs ont dû parler. Les survivants du *Joyau de Jad* avaient été recueillis par un navire de guerre, le *Luciana de Telnus*. Nous l'avons cherché. Nous l'avons trouvé. Dans l'engagement, la galère a été détruite. Mes hommes ont gagné à la nage un navire de Port Kar. Mais j'ai continué de te chercher. »

— « Tu as réussi à me retrouver, Maître, » dis-je. Tu m'as capturée. »

— « Oui, » répondit-il. « La méchante petite esclave menteuse, la petite femelle de sleen, traîtresse à collier, est capturée. » Il me regarda. « Elle est à présent couchée devant moi, nue

et attachée, à ma merci. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Salope ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il me tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Tu as même les oreilles percées, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'avais les yeux pleins de larmes.

— « La vengeance d'un Guerrier, » reprit-il, « tu verras, petite salope menteuse, que ce n'est pas une petite chose. »

— « Je t'appartiens, Maître, » dis-je. Je le regardai, dans le brouillard. Le radeau oscillait sous moi. J'étais attachée, à sa merci, dépouillée de ma courte tunique, sur un morceau d'épave, en pleine mer. « Je t'appartiens, Maître, » soufflai-je. « Fais ce que tu veux. »

Sa main gauche me tenait. Sa main droite bougea sur mon corps. Ses dents et ses lèvres se pressèrent soudain, sauvagement, sur le côté de mon cou, au-dessus du collier.

« Je t'aime, Clitus Vitellius ! » criai-je.

Il me frappa sauvagement car, étant esclave, j'avais prononcé son nom.

Puis il poursuivit les déprédations de mon corps. Quelques instants plus tard, au ciel, à la mer, à sa virilité, impuissante, je criai que je lui appartenais.

23

LE RADEAU

J'ÉTAIS couchée dans les bras de Clitus Vitellius, mon Maître, sous les étoiles brillantes de Gor, sous les lunes blanches et le ciel noir, sur des planches rugueuses, au milieu de la mer immense et vide. J'entendais l'eau caresser le morceau d'épave sur lequel nous étions couchés. Il m'avait détachée afin que mes mains, sous sa direction, lui procurent du plaisir.

Je posai la tête sur son ventre plat et passai les bras autour de son corps. Il prit ma tête entre les mains. Il était sur le dos.

« Ne crois pas que tu es mon Esclave d'Amour, » dit-il. « Tu n'es qu'une esclave menteuse, ma prisonnière, une traîtresse capturée dont je vais m'occuper. »

— « Je sais, Maître, » répondis-je, l'embrassant. Il avait été très cruel avec moi. Il m'avait beaucoup punie.

— « À ta place, » dit-il, « je serais terrifiée. »

Je l'embrassai.

« Tu ne sembles pas terrifiée, » dit-il.

— « J'ai toujours eu peur de toi, Maître, » dis-je, « de ton caractère, de ta force, de ta volonté. Mais je t'aime aussi. »

Il me prit par le bras et me jeta sur les planches. Il me regarda, m'immobilisant. Il était très brutal.

— « Esclave menteuse ! » jeta-t-il.

Je le regardai.

— « C'est vrai, » dis-je, « Maître. »

— « Tu aimes tous les hommes, » déclara-t-il.

— « Je porte un collier, » répliquai-je.

Il rit.

« Je suis une femme de la Terre, » dis-je. « Je ne me connais plus, dans les bras d'un Goréen. Mais c'est toi, Maître, que j'aime le plus, que j'aime vraiment. »

— « Tu cherches à échapper à la punition, » releva-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. « Punis-moi. » Je sentis ses mains me serrer puissamment les bras. Il avait une force terrifiante. Je me sentis faible.

— « Je te possède, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tes sourires et tes jolis bruits, » déclara-t-il, « ne te permettront pas d'échapper à ma vengeance. » Il me frappa cruellement.

— « Non, Maître, » dis-je.

Il se leva, furieux, sur le morceau d'épave. Il s'éloigna de moi, regardant la mer. Je restai où j'étais. Puis il se tourna vers moi, me considérant.

« Je suis à ta merci, Maître, » dis-je. « Venge-toi. »

Il tira son poignard de sa ceinture.

Puis, furieux, il le remit dans son fourreau. Il me tourna le dos.

Je souris, me mis à quatre pattes et m'étirais.

« L'esclave a faim, » dis-je.

Il continua de regarder la mer.

— « C'est étrange, » dit-il.

— « Qu'est-ce qui est étrange, Maître ? » demandai-je.

— « Tais-toi, » ordonna-t-il, « Esclave ! »

— « Oui, Maître, » dis-je. Il ne voulait pas partager ses pensées avec moi.

— « Est-il possible que ce soit Clitus Vitellius ? » se demanda-t-il. Il se retourna, en colère, et me regarda.

— « Je t'ai trahi, Maître, » expliquai-je, « parce que je t'aimais tellement. Si je ne t'avais pas tant aimé, je n'aurais pas pu te haïr autant. J'avais vécu pour le moment où je pourrais me venger de toi et, quand il s'est présenté, j'ai accompli une trahison délicieuse et inexprimable. Quand ils t'ont emmené, j'ai éprouvé un désespoir et une tristesse que je ne puis décrire. Je criai et pleurai. J'avais trahi celui que j'aimais. La vie, pour moi, n'était plus que pierres et cendres. J'aurais préféré avoir été trahie. Mais, quand j'ai appris ton évasion, mon cœur s'est empli de joie. Il me suffisait de savoir que tu étais vivant et libre. »

— « Traîtresse ! » jeta-t-il.

— « Je suis ici, » soulignai-je, « fais ce que tu veux de moi. » Il me considéra avec fureur, puis me tourna à nouveau le dos. Au bout d'un moment, il se retourna.

— « L'aube approche, » dit-il. « Je suis fatigué. Il est temps de t'attacher pour la nuit. »

— « Je t'en prie, ne m'attache pas, Maître, » dis-je. Je me levai. Je lui souris. « Je promets que je ne m'enfuirai pas, Maître, » ajoutai-je.

J'étais debout sur le morceau d'épave qui se balançait.

« Je connais le châtiment auquel s'exposent les esclaves qui fuient, » repris-je.

— « Couche-toi près de l'anneau, » ordonna-t-il, « et tais-toi ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Sur le flanc, » précisa-t-il.

J'obéis. Il était le maître. Mes poignets furent tirés dans le dos, croisés et attachés.

J'aurais donné n'importe quoi pour trouver le moyen de le convaincre que je l'aimais. Je voulais qu'il comprenne que je l'aimais vraiment. Ensuite, il pourrait faire ce qu'il voudrait de moi.

Il prit deux morceaux de ma tunique, les torsadant. Puis il les passa sous le collier que je portais, entre le métal et la peau. Ensuite, au moyen de cette corde improvisée, il attacha mon collier contre l'anneau métallique du morceau d'épave. Ensuite, il sortit son poignard de son fourreau, le planta dans le bois à quelques dizaines de centimètres de lui et s'allongea. Quelques instants plus tard, il me tourna le dos et s'endormit.

Je comprenais qu'il soit fâché contre moi. Mais sa méfiance me vexa beaucoup.

Je pouvais à peine bouger la tête. J'étais attachée à l'anneau par mon collier. Je ne pouvais libérer mes mains. Elles avaient été attachées par un Guerrier.

Je voulais être son Esclave d'Amour. Au lieu de cela, j'étais sa prisonnière, une femme qui l'avait trahi et qu'il avait capturée, esclave captive et traîtresse, gisant impuissante et attachée, dans l'ombre du mécontentement et de la vengeance de son maître trahi, lequel était un Guerrier de Gor.

Je savais qu'il n'avait pas encore exercé sa vengeance sur moi. Je me débattis en vain. Pour la première fois, j'eus terriblement peur. Il se mit à faire froid, sur le morceau d'épave.

24

JE SUIS ENCHAÎNÉE AU FOND D'UNE GALÈRE

« Réveille-toi, Esclave ! » dit Clitus Vitellius. Il me donna un coup de pied. Je me réveillai. Je me souvins en le regardant, attachée, que j'étais la femme qui l'avait trahi. Il détacha mon collier de l'anneau et prit la corde, fabriquée avec des morceaux de ma tunique, croisa mes chevilles et les attacha. Le dernier morceau de rep de la tunique, qui me couvrait encore un peu, il l'arracha et le jeta à la mer. Je m'assis sur le morceau d'épave, nue, pieds et poings liés.

Un navire approchait, une galère moyenne avec vingt rames de chaque côté, plongeant sans hâte. La voile latine était molle. Clitus Vitellius, debout sur le morceau d'épave, attendait.

Au mât, flottaient deux drapeaux, celui de Port Kar et l'autre, comportant des barres vertes sur un fond blanc, sur lesquels se détachait une tête de bosk noire. Deux officiers en avaient parlé, deux jours auparavant, à bord de *Joyau de Jad*. C'était le drapeau de Bosk de Port Kar.

La galère pivota et s'arrêta contre le morceau d'épave. Un homme puissant, aux larges épaules, souple pourtant, aux grosses mains, aux yeux gris-bleu, aux cheveux rougeâtres, ébouriffés par le vent, se tenait près du bastingage. Il y avait quelque chose d'animal, chez lui, d'indéfinissable, d'imprévisible, de volontaire, d'intelligent, de cruel. En le regardant on comprenait, bien qu'il se tînt sur le pont d'une galère, qu'il appartenait à la Caste des Guerriers. J'aurais eu peur d'être possédée par lui. Ses yeux, me détaillant, me firent prendre conscience de mon asservissement.

Clitus Vitellius, levant la main, lui adressa le salut des Guerriers. L'homme lui rendit son salut.

« Je m'appelle Clitus Vitellius d'Ar, » dit-il. « Suis-je ton prisonnier ? »

— « Rien ne nous oppose à Ar, » répondit l'homme. « Tu n'as pas beaucoup de cargaison. »

Clitus Vitellius rit.

« Clitus Vitellius et ses hommes, » reprit l'homme, « selon les renseignements fournis par Samos de Port Kar, membre du Conseil des Capitaines, ont participé, avant-hier, à une action favorable au Joyau de Thassa. »

Ses habitants appellent parfois Port Kar : le Joyau de Thassa. D'autres hommes la considèrent comme un repaire de voleurs, de coupe-jarrets et de pirates. La ville est gouvernée par le Conseil des Capitaines.

— « Nous avons fait ce que nous pouvions, » répondit Clitus Vitellius. « Cos, comme tu le sais, est en guerre contre Ar. » Puis Clitus Vitellius regarda l'homme du navire. « Mes hommes ? » s'enquit-il.

— « Sains et saufs, » répondit l'autre, « à bord du navire de Samos, l'*Ubara de Thassa.* »

— « Excellent, » dit Clitus Vitellius.

— « Ton embarcation, » reprit l'homme, « paraît tenir la mer, mais ses lignes laissent à désirer. »

— « Je demande un passage pour deux personnes, » dit Clitus Vitellius, « moi-même et, » me montrant, « cette esclave. »

L'homme du bateau me regarda.

— « Joli petit animal, » fit-il.

— « Une traîtresse, » dit Clitus Vitellius.

— « Tu vas probablement la punir comme il faut, » dit l'homme.

— « C'est mon intention, » répondit Clitus Vitellius.

Je baissai la tête.

— « Je t'accorde le passage, » accepta l'homme du bateau avec un sourire.

Je fus soulevée et passée, attachée, à un marin qui me fit franchir le bastingage. Il me posa près du mât, à genoux, attachée.

Un instant plus tard, aidé par l'homme qui nous avait parlé, Clitus Vitellius monta à bord.

« Tournons ! » cria l'homme à ses timoniers.

« À gauche ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »

Lentement, la galère tourna.

L'homme qui nous avait accueillis à bord, nous accordant un passage, me regarda. Je le regardai, nue et attachée.

— « Par politesse, » dit Clitus Vitellius, « j'accorde à tes hommes et à toi le droit d'utiliser cette esclave. Mais, au-delà, je me la réserve. Si tu veux obtenir davantage que la permission accordée, nous devrons nous la disputer. »

— « Tu veux la garder pour la punir ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

L'homme s'accroupit près de moi. Il m'ouvrit la bouche, la maintenant ouverte à deux mains.

— « Barbare, » dit-il.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

Le maître, homme libre, me permit de fermer la bouche. Il prit l'étiquette de mon collier entre ses doigts. Il gratta le sel.

— « On m'envoyait à Dame Elicia d'Ar, » dis-je, « ma Maîtresse. »

— « Tu devrais appartenir à un homme, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Cette esclave semble t'intéresser, » releva Clitus Vitellius, troublé.

— « Tu es une femme de la Terre asservie, » me dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tu as été envoyée, » reprit-il, « dans une taverne de Cos qui s'appelle le *Chatka et Curia* ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je sentis ses mains sur mes bras.

— « Excellent, » dit-il. Il me dévisagea et j'eus peur. « Je vais te poser, » reprit-il, « une question simple. Et tu répondras rapidement, sincèrement, si tu veux vivre cinq ihns de plus. »

Deux marins s'emparèrent de Clitus Vitellius, qui se débattit. Je le regardai, désespérément.

« As-tu entendu parler d'un certain Belisarius ? » demanda l'homme.

— « Oui, Maître, » soufflai-je. « Je lui ai transmis un message. »

— « Quel message ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas ! » criai-je.

Il se leva.

— « Nous aurons le message, » dit-il.

— « Je ne le connais pas ! » criai-je.

— « Lâchez-moi ! » exigea Clitus Vitellius.

— « Thumock, » appela l'homme. « Emmène l'esclave dans la cale. Mets-lui la Sirik. Enchaîne-la. »

Un homme puissant, blond, me jeta sur son épaule.

— « Maître ! » criai-je à Clitus Vitellius.

Je l'entendis se débattre.

— « Lâchez-moi ! » cria Clitus Vitellius.

— « Je vais parler avec toi sur le pont arrière, » dit l'homme à Clitus Vitellius. « Et je vais te parler seul à seul. »

— « Je ne comprends pas, » fit Clitus Vitellius.

— « Lâchez-le ! » ordonna l'homme. Les marins lâchèrent Clitus Vitellius.

« Accompagne-moi sur le pont arrière, » reprit l'homme. Il pivota sur lui-même et s'éloigna. Clitus Vitellius le suivit, furieux.

L'homme puissant descendit quelques marches après avoir ouvert une trappe.

Le plafond de la cale était bas et, en bas, penché, l'homme me porta dans ses bras. Dans la cale, il y avait des provisions, des armes, des richesses. Le convoi s'était désorganisé. De nombreux navires avaient été pris. Il y avait beaucoup de butin dans les cales.

L'homme me posa sur le flanc sur les planches de la cale. Contre la paroi de la cale, il y avait cinq femmes, éclairées par une lanterne. Elles étaient nues. Elles étaient enchaînées par la cheville gauche au même anneau.

L'homme apporta la Sirik, la referma sur mon cou, mes poignets et mes chevilles. Puis, avec une autre chaîne, passant derrière la chaîne de la Sirik, qui reliait mon cou à mes poignets et mes chevilles, il m'attacha à un lourd anneau, réunissant les deux extrémités de la chaîne par un gros cadenas. Alors seulement, il me détacha les poignets et les chevilles. J'étais beaucoup plus lourdement enchaînée que les autres femmes.

« Les hommes, » dit une des femmes, « ont été enchaînés et conduits dans la cale d'un navire de commerce. »

— « Quels hommes ? » demandai-je, troublée.

— « Les hommes qui étaient avec moi dans la barque, » répondit-elle. « Tu ne te souviens pas de moi ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Nous étions ensemble, » expliqua-t-elle, « à bord du *Luciana de Telnus*. »

— « Tu es la femme libre ! » m'écriai-je.

Elle eut un rire las et souleva, avec sa petite main, la chaîne qu'elle avait à la cheville. Elle montra ses voisines.

— « Nous étions toutes libres, » dit-elle.

— « Estimez-vous heureuses, » dis-je, « d'avoir plu aux hommes. »

Les femmes frémirent.

— « Ils vont nous conduire à Port Kar et nous vendre, » dit l'une d'entre elles.

— « Comment est-ce, être esclave ? » demanda l'une d'entre elles.

Je regardai sa beauté et ris.

— « Tu verras, » répliquai-je, « Esclave. »

Effrayée, elle se tassa contre la paroi de la cale.

— « Quel est ce navire ? » demanda une femme.

— « C'est le *Dorna, »* indiqua une autre.

— « Et qui est son capitaine ? » demandai-je, faisant allusion à l'homme que nous avions rencontré, l'homme mince et puissant, roux, qui appartenait à la Caste des Guerriers.

Il me faisait peur.

— « C'est Bosk de Port Kar, » répondit une des femmes.

Au-dessus de nous, la trappe fut fermée. J'entendis les verrous. Je levai la tête. Je portais la Sirik, enchaînée dans la cale du *Dorna,* navire appartenant au terrifiant pirate et Marchand d'Esclaves de Port Kar : Bosk.

Je m'allongeai sur les planches de la cale, nue et enchaînée.

« Nous aurons le message, » avait-il dit.

Mais j'ignorais la teneur du message.

« Nous aurons le message, » avait-il dit.

Je ne savais pas ce que contenait le message. Me trouvant dans l'incapacité de le lui révéler, j'ignorais ce qui me serait fait.

La guerre faisait rage. J'étais, sans le savoir, l'esclave messagère d'un camp. À présent, j'étais tombée entre les mains de l'autre camp.

Je regardai les autres femmes. Je les enviais terriblement. Elles seraient marquées et deviendraient de simples esclaves.

Il leur suffirait d'obéir aux rêves et aux plaisirs des hommes.

Je sentais les planches sous mon corps. Les chaînes étaient serrées. J'ignorais ce que l'on me ferait.

25

LE MESSAGE

Je tendis le collier de perles à l'homme aux mâchoires carrées, aux courts cheveux blancs. Son visage était bruni par le vent et, à chaque oreille, il portait un petit anneau en or. À côté, les jambes croisées, était assis Bosk de Port Kar. Près de lui, attentif, se trouvait Clitus Vitellius. Près de l'homme qui se trouvait devant moi, l'homme aux courts cheveux blancs qui était Samos de Port Kar, premier parmi les Capitaines du Conseil des Capitaines de Port Kar, se tenait un homme mince, aux yeux verts, vêtu du vert de la Caste des Médecins. C'était Iskander, autrefois de Turia, maître de nombreuses médecines et connaissant certaines complexités de l'esprit.

J'étais assise sur les talons. Il y avait deux autres esclaves, dans la pièce, vêtues de la soie des esclaves, portant un collier, à genoux dans un coin, prêtes à servir les hommes au cas où ils auraient désiré quelque chose. J'étais nue, comme je l'étais lorsque j'avais enfilé les perles dans la demeure de Belisarius.

Samos posa le collier devant lui sur une petite table. Il le regarda, troublé.

« Est-ce tout ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Iskander, de la Caste des Médecins, m'avait donné une étrange boisson que, étant esclave, j'avais dû boire.

« Cela va te détendre, » avait-il dit, « et provoquer un état de conscience particulier. Tandis que je parlerai, ta mémoire deviendra extraordinairement claire. Tu te souviendras avec précision de détails minuscules. En outre, tu réagiras à mes suggestions. »

J'ignore quel était ce produit, mais il parut très efficace. Lentement, sous son influence et celle de la voix douce mais autoritaire d'Iskander, réagissant à ses suggestions, obéissant à ses ordres, je parlai de la demeure de Belisarius et de ce qui y était arrivé. Peut-être, dans mon état normal, me serais-je souvenue de ce qui s'y était passé, et même des paroles prononcées mais, dans l'état de conscience particulier où Iskander m'avait plongée, au moyen de son produit, les détails les plus triviaux, des choses que l'état normal supprimerait péremptoirement, les considérant comme sans importance, furent évoquées avec une fidélité lucide, patiente. Des notes avaient été prises par une mince esclave blonde, vêtue d'une courte tunique bleue, qui s'appelait Luma. Sa tunique suggérait qu'elle avait dû appartenir à la Caste des Scribes. Elle avait de jolies jambes. Elle était agenouillée près de Bosk de Port Kar.

« En quoi cela importe-t-il, » demanda Samos à Iskander, « qu'un mot ait été prononcé avant ou après un autre ? »

— « Cela importe beaucoup, » répondit Iskander. « C'est comme le mécanisme d'une arbalète, la clé d'une serrure. Tout doit être en ordre ; chaque élément doit être à sa place, sinon le carreau ne partira pas, la serrure ne s'ouvrira pas. »

— « Cela me paraît bizarre, » dit Samos.

— « Cela te paraît bizarre parce que cela t'est étranger, » expliqua Iskander, « mais, en soi, ce n'est pas plus étrange que le mécanisme d'une arbalète ou d'une serrure. Nous devons reconstituer le mécanisme qui, dans ce cas, est une structure verbale, un dialogue, qui libérera, déclenchera, le comportement latent, l'ordre des perles. »

— « Ne suffirait-il pas de lui demander de se souvenir de cet ordre ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

J'en étais incapable.

— « Non, » répondit Iskander. « Elle ne peut pas ou imparfaitement. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Samos. « Le produit est-il insuffisant ? »

— « La femme a été soigneusement préparée, » expliqua Iskander. « Elle est sous l'influence d'une puissante contre-suggestion sur ce point. Nous pourrions, avec du temps, la franchir, mais rien ne prouve que nous ne tomberions pas sur un faux souvenir, implanté dans son esprit pour nous tromper et nous lancer sur une fausse piste. La meilleure solution, à mon avis, consiste à retrouver le déclencheur du comportement. »

— « Tu soupçonnes, alors, » intervint Bosk, « que plusieurs ordres de perles sont dans sa mémoire ? »

— « Oui, » répondit Iskander, « chacun, à mon avis, étant relié à un message distinct. »

— « Dans ce cas, » reprit Bosk, « nous ne saurions pas quel message était le bon. »

— « Précisément, » acquiesça Iskander. « Mais nous connaîtrons le déclencheur relatif au message que nous cherchons. »

— « En d'autres termes, » fit préciser Bosk, « le destinataire du message ignorait également quel message on devait lui transmettre. »

— « Exact, » répondit Iskander.

— « Continue, » dit Samos, « ta tentative de reconstitution du déclencheur. »

Iskander avait alors repris son interrogatoire.

Je tendis le collier de perles à l'homme à la mâchoire carrée, aux cheveux blancs et courts, Samos de Port Kar.

Je m'assis sur les talons.

Samos posa le collier sur une petite table.

« Est-ce tout ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « C'est dépourvu de sens, » dit-il.

— « C'est le bon collier, » affirma Iskander. « J'ai fait ce que je pouvais. D'autres doivent décider de son importance. »

— « Donne-moi le collier, » demande Bosk de Port Kar.

Samos le lui tendit.

Le pirate l'examina.

« Remarquez, » dit-il, « la fréquence des perles jaunes. Une perle sur trois est jaune. »

— « Oui, » dit Samos.

— « Pourquoi ? » fit Bosk avec un sourire.

— « Je ne sais pas, » dit Samos.

— « Du fait qu'une perle sur trois est jaune, » reprit Bosk, « nous sommes en droit de déduire que les unités significatives se composent de paires de perles séparées par des perles jaunes. Remarquez que cette paire se compose d'une perle rouge suivie d'une perle bleue, et cette autre d'une perle orange suivie d'une perle bleue. Il y a plusieurs combinaisons semblables. Nous pouvons supposer, disons, qu'une perle rouge suivie d'une bleue

correspond à une lettre de l'alphabet. »

— « Et si l'ordre était inversé ? » demanda Samos.

— « De toute évidence, si cette combinaison était utilisée, elle se rapporterait à une lettre différente, » dit Bosk.

— « Nous n'avons pas la clé de ce code, » releva Iskander.

— « Nous pouvons essayer toutes les combinaisons ! » s'écria Samos, donnant un coup de poing sur la table.

— « Nous pouvons supposer, » reprit Bosk, « à titre d'hypothèse de travail, que le message est en goréen. À notre connaissance, Belisarius, dont nous ne connaissons que le nom, lequel est peut-être aussi un nom de code, est Goréen. »

— « Oui ? » fit Samos.

— « Voyez-vous, » dit Bosk qui examinait le collier, « la combinaison la plus fréquente est le bleu et le rouge. »

— « Alors ? » s'enquit Samos.

— « En goréen, la lettre la plus fréquente est Eta. Nous pourrions alors supposer que la combinaison du bleu et du rouge représente Eta. »

— « Je vois, » fit Samos.

— « Les lettres les plus fréquentes, ensuite, en goréen, » reprit Bosk, « sont Tau, Al-Ka, Omnion et Nu. Ensuite, dans l'ordre de fréquence, viennent Ar, Ina, Shu, Homan, et ainsi de suite. »

— « Comment sait-on cela ? » demanda Samos.

— « C'est basé sur le comptage des lettres, » répondit Bosk, « de plus de mille mots dans divers manuscrits. »

— « Et ces statistiques ont été établies par les Scribes ? » s'enquit Samos.

— « Oui, » répondit Bosk.

— « Pourquoi cela les intéresse-t-il ? »

— « Ces études ont été entreprises à l'origine, officiellement du moins, par opposition aux études secrètes des cryptographes, en relations avec les fêtes des Sardar, » répondit Bosk, « au cours de réunions de Scribes désireux de standardiser et de simplifier l'alphabet goréen. En outre, cela répondait à des préoccupations pédagogiques. »

— « J'ai appris l'alphabet en commençant par Al-Ka, » dit Samos avec un sourire.

— « Moi aussi, » répondit Bosk. « Peut-être aurait-il été préférable de commencer par Eta. »

— « Ce n'est pas la tradition ! » déclara Samos.

— « Exact, » dit Bosk avec un sourire. « Et ces Scribes innovateurs n'ont pas eu beaucoup de succès dans leurs réformes. Cependant, des choses intéressantes sont sorties de leurs travaux. Par exemple, nous avons appris non seulement l'ordre de fréquence des lettres mais aussi, naturellement, leurs pourcentages de fréquence. Eta, par exemple, est deux cents fois plus fréquente qu'Altron. Plus de quarante pour cent de la langue repose sur les cinq premières lettres mentionnées : Eta, Tau, Al-Ka, Omnion et Nu. »

— « Cela semble impossible, » dit Samos.

— « C'est pourtant vrai, » confirma Bosk. « En outre, plus de soixante pour cent de la langue se compose de ces cinq lettres plus Ar, Ina, Shu et Homan. »

— « Nous pourrions toujours essayer toutes les combinaisons, » dit Samos.

— « Exact, » admit Bosk. « Et dans un message court, ce qui semble être le cas, nous pourrions arriver à plusieurs possibilités intelligibles. Les messages courts, en particulier ceux qui ne font pas référence aux fréquences statistiques des lettres, peuvent être très

difficiles à déchiffrer, même si le code utilisé est rudimentaire. »

— « Rudimentaire ? » demanda Samos.

— « Il y a de nombreuses variétés de codes, » expliqua Bosk, « par substitution ou transposition. Je présume que nous avons devant nous, dans ce collier, un simple code de substitution. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Samos.

— « Il a été interprété presque instantanément par le nommé Belisarius, » rappela Bosk. « Un code plus complexe, reposant sur des mots clé ou des chiffres clé, aurait vraisemblablement nécessité un boulier ou une table. »

— « Tous les codes peuvent-ils être déchiffrés ? » demanda Samos.

— « Il ne faut pas confondre message codé et message chiffré, » expliqua Bosk. « Dans un message codé, un caractère donné, ou un ensemble de caractères, correspondront généralement à un mot, opposé à une lettre. Les messages codés nécessitent un livre de code. Les codes, en réalité, ne peuvent être décodés. Si le livre de code est volé, en fait, le code devient inutilisable. Les messages codés sont vulnérables dans un sens, les messages chiffrés dans un autre. »

— « À ton avis, l'ennemi prendrait-il le risque de conserver un livre de code sur Gor ? » s'enquit Samos.

Bosk sourit.

— « Cela semble improbable, » dit-il.

— « Existe-t-il des messages chiffrés impossibles à percer à jour ? »

— « Oui, » répondit Bosk, « du point de vue pratique comme du point de vue théorique. Du point de vue pratique, si une technique de chiffrage est utilisée brièvement et pour un message court, il est parfois impossible de la percer à jour. Il n'y a pas assez de matériel. Du point de vue théorique, le chiffre à séquence unique ne peut pas être percé à jour. Il utilise des mots ou des nombres clé, mais les messages sont en outre altérés ensuite d'une manière prédéterminée basée sur le hasard. Chaque message est, par conséquent, unique mais déchiffrable en fonction de sa position dans un ensemble de messages. L'envoyeur et le destinataire savent, par exemple, que le message numéro six sera altéré suivant la technique numéro six, et ainsi de suite. »

— « C'est complexe, » fit remarquer Samos.

— « Il est nécessaire que l'envoyeur et le destinataire disposent de tables de déchiffrage, » expliqua Bosk. « Ainsi, bien que cela soit plus pratique que le livre de code, cela suppose une vulnérabilité comparable. »

Samos regarda le collier posé devant lui sur la table.

— « Pourquoi s'agirait-il d'un simple chiffrage par substitution ? » demanda-t-il.

— « Je crois que c'en est un, » répondit Bosk, « à cause de la facilité avec laquelle Belisarius a lu le message. Il me semble plausible qu'il s'agisse d'un chiffrage par substitution à cause de la simplicité et du côté pratique de cette technique. »

— « Est-elle sûre ? » s'enquit Samos.

— « La sécurité de ce chiffrage, » expliqua Bosk avec un sourire, « ne réside pas dans le fait qu'il s'agit d'un chiffrage mais surtout, comme c'est fréquent, dans le fait que le chiffrage n'est pas perceptible. Ce n'est pas, par exemple, un message étrange écrit sur un morceau de papier, attirant l'attention sur lui, mais ce n'est en apparence qu'un collier innocent, en perles de bois, ordinaire, vulgaire, convenant uniquement au cou des jolies esclaves. »

Samos prit le collier. J'ignorais quel secret il contenait.

« En outre, » reprit Bosk de Port Kar, « l'esclave ne connaît pas la nature de son rôle dans

cette affaire. Pendant longtemps, elle ne sait même pas qu'elle porte un message. De plus, la sécurité était augmentée par la manière de déclencher le comportement conduisant à la confection du collier, et par la contre-suggestion qui la rendait incapable de se souvenir de l'ordre des perles aussi longtemps que le déclencheur du comportement n'était pas reconstitué. » Bosk sourit. « Ajoute à cela, » reprit-il, « le côté pratique d'un simple chiffrage par substitution, l'absence de nécessité d'un livre de code ou de tables de déchiffrage, et tu obtiendras un ensemble de conditions maximalisant non seulement la sécurité mais aussi, dans les circonstances appropriées, la facilité des transmissions. »

— « Digne de l'ennemi, » estima Samos.

— « Je le crois, » répondit Bosk.

— « Ne pourrions-nous pas capturer ce Belisarius ? » demanda Samos.

— « Nous ne savons pas qui c'est, » souligna Bosk. Il regarda Iskander, de la Caste des Médecins. « Si nous parvenions à capturer celui qui se fait appeler Belisarius, crois-tu que nous pourrions lui arracher la clé du chiffre ? »

— « Peut-être, » répondit Iskander, « mais je suppose qu'un mot, prononcé par Belisarius lui-même, effacerait, par suggestion, la clé du chiffre de son esprit. »

— « L'ennemi est-il aussi subtil ? » demanda Samos.

Iskander me montra du doigt.

— « Je crois, » répondit-il. « Tu peux constater sa puissance sur ce plan. »

Je baissai la tête.

— « Pourrions-nous l'obtenir par des produits chimiques ? » demanda Samos.

— « Peut-être, » répondit Iskander, « mais il est probable que nous trouverions de nombreuses clés. Qui sait ? »

Samos se tourna vers Bosk.

— « Peux-tu déchiffrer le message ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit Bosk. « Regarde les répétitions de perles. Il y a plusieurs répétitions pour composer le collier entier. Le message, par conséquent, est court. »

— « Il est peut-être impossible de le déchiffrer, » avança Samos.

— « Oui, » répondit Bosk.

Samos se tourna vers moi.

— « Je me demande, » dit-il, « pourquoi, lorsqu'ils en ont eu terminé avec cette fille, ils ne l'ont pas égorgée. »

Je frémis.

— « Apparemment, ils ne craignaient rien, » dit Bosk. « Ils supposaient que leur sécurité était totale. »

— « Puis-je parler, Maîtres ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Samos.

— « Belisarius, » repris-je, « a dit que d'autres gens ne comprendraient pas le message, même s'ils parvenaient à le lire, qu'il resterait dépourvu de sens. »

Samos regarda Bosk.

— « Capitaine, » dit-il, « mets-toi au travail. »

Bosk sourit puis se tourna vers Luma.

— « Copie, » dit-il, « sur la feuille de papier, l'ordre des perles, en rangées largement espacées. Ensuite, tu me donneras ton crayon et ton papier. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Quelques instants plus tard, ses mains rapides eurent effectué cette tâche et donné papier et crayon à Bosk de Port Kar.

— « Nous commencerons, » annonça Bosk, « en supposant que la séquence de bleu et de rouge correspond à Eta. Ensuite, la séquence la plus fréquente est orange et rouge. Nous supposerons qu'elle correspond à Tau. »

Je m'assis sur les talons et regardai. Personne ne parlait. Samos et Clitus Vitellius étaient attentifs. Bosk travaillait rapidement mais, de temps en temps, paraissait furieux. Plus d'une fois, pour certaines lettres, il altéra l'hypothèse initiale, en substituant une autre, puis une autre encore. Finalement, il posa le crayon et examina la feuille de papier d'un air las.

« J'ai le message, » dit-il simplement.

Samos se tourna vers les esclaves agenouillées dans un coin.

— « Sortez, Esclaves ! » dit-il. Rapidement, dans leurs vêtements de soie, elles quittèrent la pièce.

Bosk se tourna vers Luma.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Elle se leva et, vêtue de sa courte tunique bleue, s'en alla rapidement.

— « Voulez-vous que je me retire ? » s'enquit Clitus Vitellius.

Samos regarda Bosk de Port Kar. Puis il dit :

— « Reste si tu veux, Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. »

Clitus Vitellius hocha la tête.

Je restai à genoux, esclave nue.

Bosk regarda avec colère les mots écrits sur le papier qui se trouvait devant lui.

« Quel est le message ? » demanda Samos.

Il demanda à Bosk de Port Kar de lire le papier qui se trouvait devant lui.

— « Demi-Oreille Arrive, » dit-il. Puis il ajouta : « Cela n'a pas de sens. »

— « Si, » répondit Samos, blême, « cela a un sens. »

— « Quel est ce sens ? » demanda Bosk de Port Kar.

— « Quand as-tu transmis ce message, Petite ? » s'enquit Samos.

— « Pendant la dernière Main Transitoire, Maître, » répondis-je.

— « Je l'ai prise à deux hommes, près de la Confédération Salerienne, » indiqua Clitus Vitellius, « au début du printemps. »

— « Il est trop tard, » dit Samos, désespéré.

— « Comment cela ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

— « Il est probable que Demi-Oreille est actuellement sur Gor, » dit Samos d'un air lugubre.

— « Qui est Demi-Oreille ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

— « Nous ignorons son véritable nom kur, » répondit Samos. « Sur Gor, on ne le connaît que sous le nom de Demi-Oreille. »

— « Qui est-ce ? » demanda Bosk de Port Kar.

— « C'est un grand général de guerre des Kurii, » répondit Samos.

— « Son arrivée sur Gor est-elle importante ? » s'enquit Bosk.

— « Il est probablement venu prendre la tête des opérations des Kurii sur Gor. »

Je ne comprenais pas ces histoires de Kur et de Kurii. Je supposai qu'il s'agissait de l'ennemi.

— « Le fait qu'il arrive sur Gor en ce moment est-il important ? » demanda Bosk.

— « J'en ai terriblement peur, » répondit Samos. Il semblait secoué. Cela me surprit car il semblait très grave et fort. Le message devait effectivement contenir de très mauvaises nouvelles pour troubler ainsi un homme d'une telle puissance.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » insista Bosk de Port Kar.

— « Cela signifie, à mon avis, » dit Samos, « que l'invasion est imminente. »

— « L'invasion ? » s'enquit Clitus Vitellius.

— « Il y a des ennemis, » expliqua Samos.

— « D'Ar ? » s'enquit Clitus Vitellius.

— « D'Ar, de Port Kar, de Cos, de Tharna et du monde ! » s'écria Samos.

— « Demi-Oreille, » reprit Bosk de Port Kar. « J'aimerais le rencontrer. »

— « Moi aussi ! » s'écria Clitus Vitellius.

— « J'ai entendu parler de lui, » dit Samos de Port Kar. « Je ne crois pas que *moi,* j'aimerais faire sa connaissance. »

— « Nous devons le localiser, » dit Bosk.

— « Nous n'avons aucun indice, » répondit Samos. « Aucun indice. » Samos regarda le collier posé sur la table. « Nous savons seulement, » dit-il avec consternation, « que Demi-Oreille est parmi nous, sur Gor. »

J'entendis l'huile craquer dans le réservoir de la petite lampe qui se trouvait près de nous.

Samos me regarda d'un air absent. Puis il dit aux gardes qui se tenaient derrière moi :

« Conduisez-la aux cages et enchaînez-la lourdement. »

26

JE RETOURNE À AR ; CE QUI ARRIVA À ELICIA NEVINS, MA MAITRESSE

« Ton bain est prêt, Maîtresse, » dis-je, à genoux, la tête baissée, vêtue d'une courte tunique d'esclave blanche, devant Dame Elicia des Six Tours, d'Ar.

Elle s'assit sur sa grande couche et me tendit les pieds l'un après l'autre. À genoux, je lui quittai ses sandales, les embrassant l'une après l'autre. Elle se leva et, debout derrière elle, je lui retirai sa robe. Je l'embrassai et la posai sur la couche.

Elle eut un sourire approbateur.

— « Peut-être ferai-je de toi une bonne servante, Judy, » dit-elle.

— « J'espère que je saurai plaire à ma Maîtresse, » répondis-je. Elle me fit signe d'apporter la serviette et je l'apportai, l'embrassant, puis la lui enroulai sur la tête, afin que ses cheveux ne fussent pas mouillés.

Elle gagna le bord de la baignoire, plongea un orteil dans l'eau, puis entra dans son bain et s'installa confortablement.

— « Excellent, Judy, » dit-elle.

— « Merci, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je. J'avais fait une bonne estimation de la température de l'eau. L'eau était acceptable. Je ne serais pas fouettée.

Je la servais avec une perfection absolue. J'adressai un bref regard au fouet suspendu au mur. Je n'avais aucune envie de le sentir.

Je regardai la Maîtresse se prélasser dans le bain chaud, belle dans les mousses multicolores. J'étais Judy, sa servante et son esclave. Je tenais son compartiment, faisant le ménage et nettoyant. Je faisais la cuisine et lavais. J'effectuais tous les travaux triviaux et serviles. De son point de vue, me posséder était très pratique.

Elle sortit un joli membre, le bras gauche, de la mousse, et le lava lentement avec la main droite, le regardant d'un air approbateur.

Comme beaucoup de femmes frigides, elle était incroyablement fière de sa beauté. Ne comprenait-elle pas que, biologiquement, elle n'avait pas le moindre sens si elle n'était pas serrée entre les bras d'un homme, d'un maître ?

— « Comme les hommes sont grossiers et méprisables, Judy ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Souvent, dans son bain, elle me parlait de son mépris des hommes.

— « Aujourd'hui, » dit-elle, « au marché, j'ai vu un homme battant une esclave attachée à un anneau. C'était horrible. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je me demandai ce que la femme avait fait. Je supposai qu'elle s'était montrée désagréable. Je ne l'avais pas accompagnée au marché, ce jour-là. J'étais restée à la maison, enchaînée à un anneau, au pied de sa couche.

— « Ensuite, » reprit-elle, « la pauvre fille a couvert ses pieds de baisers. »

— « Terrible, Maîtresse, » dis-je.

— « Oui, terrible, » répéta ma Maîtresse, Dame Elicia des Six Tours, d'Ar.

« En outre, » poursuivit-elle, « une course m'a conduite près de la Rue des Marques. »

— « Oh, Maîtresse ? » fis-je. Parfais, lorsqu'elle allait faire des courses, je ne l'accompagnais pas.

— « J'y ai vu, » dit-elle, « des filles enchaînées, nues, dehors, et que des hommes regardaient. Écœurant. »

— « Oui, Maîtresse, » reconnus-je.

Elle sorti gracieusement la jambe droite de l'eau. Ses orteils étaient tendus. Sa jambe était jolie.

— « Me trouves-tu belle, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle me posait souvent cette question.

— « Vraiment ? » insista-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. C'était effectivement vrai. Ma Maîtresse était une jeune femme incroyablement belle. Elle était manifestement plus belle que moi.

— « Crois-tu que les hommes pourraient me trouver agréable ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Crois-tu, » reprit-elle en riant, comme pour plaisanter, « que je serais vendue cher ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle avait déjà posé ce genre de question. J'avais répondu sincèrement et je répondais sincèrement. Sa curiosité concernant ces questions m'intriguait. J'étais convaincue qu'Elicia Nevins, sur l'estrade, nue, sous le fouet du commissaire-priseur, serait vendue au moins une pièce d'or.

Elle termina de laver ses jambes, l'une après l'autre, rêveusement.

J'entendis le petit bruit que j'attendais depuis plusieurs jours.

Elle s'étendit confortablement dans la baignoire, fermant les yeux. L'eau, les mousses multicolores, entouraient son menton. Puis elle se redressa légèrement dans le bain, l'eau et les mousses autour des épaules. Elle ouvrit les yeux, fixant le plafond.

— « Quel effet cela fait-il d'être l'esclave d'un homme ? » demanda-t-elle.

— « La Maîtresse ne va pas tarder à le savoir, » répondis-je.

Elle se retourna alors, soudain, et, le voyant pour la première fois, poussa un cri de surprise.

— « Qui êtes-vous ? » cria-t-elle.

— « Êtes-vous Dame Elicia des Six Tours, d'Ar ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je vous accuse, » dit-il, « au nom des Prêtres-Rois de Gor, d'être un agent des Kurii et, en conséquence, soumise aux peines prévues dans ce cas. »

— « Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ! » s'écria-t-elle.

Il sortit de sa tunique un morceau de papier jaune plié, fermé par un sceau et un ruban. Je vis, sur le papier jaune, à l'encre noire, la marque ordinaire des Kajirae de Gor.

— « J'ai ici, » reprit-il, « un mandat d'asservissement signé par Samos de Port Kar. Examinez-le. Je pense que vous constaterez que tout est en ordre. » Il jeta le morceau de papier sur les dalles.

— « Non ! » cria-t-elle, effrayée, essayant de se cacher. Puis elle hurla : « Tellius ! Barus ! »

— « Vos sbires, » l'informa l'homme, « ne pourront pas vous aider. J'ai entendu dire qu'ils étaient de Cos. Ils sont déjà sous la garde des Magistrats d'Ar. »

— « Tellius ! Barus ! » appela-t-elle.

— « Vous êtes absolument seule, Dame Elicia, » précisa-t-il. « Personne ne peut entendre vos hurlements. »

Il était grand et fort, vêtu du Rouge des Guerriers. À la ceinture, il portait une longue laisse roulée.

« Sortez de votre bain, » dit-il, « et préparez-vous à accepter les liens de l'asservissement. »

— « Non ! » cria-t-elle. Puis elle m'ordonna : « Cours, Judy ! Va chercher de l'aide ! »

— « N'en fais rien, » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je regardai Dame Elicia. « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je, « je suis une esclave ayant reçu un ordre d'un homme. » Je m'agenouillai dans un coin.

— « Salope ! Salope ! » cria-t-elle.

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

Elle pivota sur elle-même dans le bain, se cachant, afin de faire face l'intrus.

— « Il y a erreur ! » cria-t-elle. « Laissez-moi. Vous pénétrez illégalement dans les compartiments d'une dame. »

— « Sortez de votre bain, » répéta-t-il, « et acceptez les liens de l'asservissement. »

— « Jamais ! » cria-t-elle.

— « Êtes-vous vierge ? » demanda-t-il.

— « Oui ! » répondit-elle avec colère.

— « Si je dois aller vous chercher dans l'eau, » dit-il, « vous serez prise dans l'eau. »

— « Allez chercher ma robe, » dit-elle.

Il s'approcha de la robe posée sur la couche mais, au lieu de la lui donner, il l'examina, la levant dans la lumière. Dans une manche, dans un mince fourreau, il trouva une aiguille qu'il leva. Puis il retourna près du bain. Elle se tassa sur elle-même, effrayée. Il lava l'aiguille, l'essuya avec une serviette et la remit dans le fourreau. J'ignorais la présence du fourreau et de l'aiguille, tant ils étaient bien dissimulés dans le tissu.

Il la regarda.

J'étais persuadée que l'aiguille était empoisonnée, probablement avec du kanda.

« Vous m'avez désarmée, Guerrier, » dit-elle. « Voulez-vous à présent me donner ma robe ? »

Il jeta la robe dans un coin de la pièce. Elle la regarda, en chiffon sur le dallage.

« Je vous en prie, » dit-elle, « je suis riche. Je peux vous donner beaucoup d'or. »

— « Mettez-vous debout dans votre bain, » dit-il, « les mains au-dessus de la tête. »

— « Vous vous introduisez dans mon intimité ! » cria-t-elle.

— « Bientôt, » répliqua-t-il, « vous n'aurez plus droit à l'intimité. »

— « Ma pudeur ! » cria-t-elle.

— « Quand vous serez esclave, » répondit-il, « la pudeur ne vous sera pas permise. » C'était vrai.

— « Ayez pitié, Guerrier, » dit-elle.

— « Obéissez, sinon ce sera le fouet, » dit-il.

Elicia Nevins se mit debout dans la baignoire et leva les mains au-dessus de la tête, attitude de capitulation.

L'intrus la regarda tranquillement, ouvertement, longuement, avec le regard appréciateur du maître.

Elle tremblait de peur, regardée par un Guerrier goréen.

Le Guerrier gagna ensuite le bord de la baignoire, s'accroupissant près de la partie qui se trouvait à droite d'Elicia Nevins. Elle recula, dans l'eau. Il écarta la mousse. Soigneusement, il

examina la paroi de la baignoire. Quelques instants plus tard, il avait retiré une petite dague qui se trouvait dans un compartiment caché par les carreaux. Il lava le poison qui se trouvait sur la lame, l'essuya, comme il l'avait fait pour l'aiguille, puis la jeta dans le coin de la pièce où gisait déjà la robe. Je ne connaissais ni l'existence du compartiment ni celle de la petite arme empoisonnée qu'il contenait.

Elicia était debout dans l'eau, de l'autre côté de la grande baignoire, les mains au-dessus de la tête.

— « Libérez-moi, » dit-elle. « Je vous paierai bien. »

Il la regarda.

« Je vous donnerai assez pour acheter dix esclaves à ma place, » reprit-elle.

— « Mais elles ne vaudraient pas Elicia Nevins, » souligna-t-il.

Elle secoua la tête avec hauteur. Elle portait toujours la serviette colorée sur la tête.

« Voulez-vous examiner le mandat d'asservissement ? » demanda-t-il.

— « Si je peux, » répondit-elle.

— « Avancez, » dit-il, » en gardant les mains levées. »

Elle obéit et s'immobilisa près du morceau de papier, les mains levées.

« Vous ferez une jolie esclave, » fit-il remarquer. Puis il ajouta : « Vous pouvez baisser les mains et vous agenouiller. » La femme examine toujours les documents d'asservissement à genoux. « Esclave, » dit l'homme, s'adressant à moi, « retire la serviette qu'elle a sur la tête et permets-lui de s'essuyer les mains avec. »

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je la retirai avec prudence, de peur qu'elle ne contienne une aiguille ou un appareil dont j'ignorais l'existence. La jolie cascade des cheveux noirs d'Elicia tomba sur son dos.

— « Oui, » dit l'homme, « une jolie esclave. » Elicia se sécha les mains et, misérable, brisa le sceau puis examina le document.

« Savez-vous lire ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit-elle d'une voix acide.

— « Comprenez-vous le document ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est un ordre d'asservissement. »

— « Vous comprenez en outre, bien entendu, que, conformément au droit commercial goréen, qui est le seul droit reconnu par toutes les villes, vous relevez de deux autorisations distinctes d'asservissement. Premièrement, si vous étiez d'Ar, j'aurais le droit de faire de vous une esclave, car nous ne partageons pas la même Pierre du Foyer. Deuxièmement, bien que vous vous fassiez appeler Dame Elicia des Six Tours, d'Ar, vous êtes en réalité Miss Elicia Nevins, de la planète Terre. Vous êtes une femme de la Terre et, par conséquent, tout Goréen a le droit de vous réduire en esclavage. »

Les femmes de la Terre n'ont pas de Pierre du Foyer.

On n'enfreint donc aucune loi en les capturant et en en faisant des esclaves.

« Le premier qui vous capture vous possède, » dit-il. « Prépare-toi à recevoir la laisse, Esclave ! » Il déroula la longue laisse qu'il portait à la ceinture, avec son anneau.

— « Attendez, » dit-elle, tendant la main.

— « Oui ? » fit-il.

— « Ne vous avisez pas de me mettre en laisse dans cette ville, » dit-elle. « Je suis vraiment d'Ar ! »

— « Décrivez, » dit-il, « la Pierre du Foyer d'Ar. »

Elle baissa la tête, confuse. Elle ne pouvait le faire.

Les jeunes gens et les jeunes femmes de la ville, lorsqu'ils en atteignent l'âge, participent

à une cérémonie comprenant des serments, ainsi que le partage du pain, du sel et du feu. Au cours de cette cérémonie, chaque jeune prend la Pierre du Foyer et l'embrasse. C'est seulement alors qu'ils reçoivent la couronne de lauriers et le manteau de la citoyenneté. C'est un moment qu'aucun jeune habitant d'Ar n'oublie.

« Vous prétendez être d'Ar, » dit-il. « Pourtant vous ne pouvez pas décrire sa Pierre du Foyer. Expliquez-moi, alors, comment se déroule la Cérémonie de Citoyenneté. »

— « Je ne peux pas, » bredouilla-t-elle.

— « Dois-je vous conduire devant les Magistrats d'Ar, » reprit-il, « afin qu'ils confirment vos allégations ? »

— « Non, » dit-elle « Non ! » Elle le regarda, terrifiée. Usurper une Pierre du Foyer est un grave délit, sur Gor. Elicia Nevins frémit. Elle ne voulait pas être empalée sur les murailles d'Ar.

« Pitié, Guerrier, » supplia-t-elle.

— « Êtes-vous d'Ar ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle. « Je ne suis pas d'Ar. »

— « Lisez la suite de l'acte d'asservissement, » dit-il.

Les mains tremblantes, elle continua de lire.

« Sexe ? » demanda-t-il.

— « Féminin, » lut-elle.

— « Origine ? » demanda-t-il.

— « La planète Terre, » lut-elle.

— « Nom ? »

— « Elicia Nevins, » lut-elle. Le document la désignait par son nom. Elle frissonnait. Le document tremblait entre ses mains.

— « Est-ce votre nom ? » demanda-t-il.

Elle me regarda, puis se tourna à nouveau vers le Guerrier.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est mon nom. »

— « Vous êtes Elicia Nevins ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle, « je suis Elicia Nevins. »

— « Sort ? » demanda-t-il.

— « L'esclavage, » lut-elle. Elle lui rendit le document, les mains tremblantes.

— « Préparez-vous à recevoir la laisse, » dit-il.

Il jeta un regard sur le côté en remettant l'acte d'asservissement dans sa tunique. À ce moment, Elicia, se levant d'un bond, gagna le coin de la pièce où se trouvait la petite dague. Je poussai un cri. Elle pivota sur elle-même, la dague à la main. Il referma sa tunique, ayant glissé l'acte à l'intérieur. Il la regarda, impassible.

Je ne crois pas qu'Elicia se rendait compte que son dressage avait déjà commencé.

— « Sortez ! » cria-t-elle. « J'ai un poignard. Je vous tuerai ! Sortez ! »

— « Vous venez de prendre un bain, » dit-il. « Vous êtes fraîche et prête. Maquillez-vous et parfumez-vous. »

— « Sortez ! » hurla-t-elle.

— « Apparemment, vous n'obéissez pas vite, » fit-il remarquer.

Elle regarda follement autour d'elle, vers la porte de sa chambre.

« Il n'y a pas d'évasion possible, » précisa-t-il. « La porte extérieure est fermée avec une petite chaîne. »

Elle franchit la porte et courut à la porte extérieure. Nous la suivîmes, la regardant. Nous étions dans la pièce contenant la chaise curule, la pièce où elle m'avait reçue la première fois,

alors que j'étais sa nouvelle esclave.

Elle tira sur la chaîne qui maintenait le verrou en place, frappa hystériquement la porte avec son poignard. Puis elle se retourna, frénétique, le souffle court, les cheveux sur le visage, nous découvrant. Elle courut dans la chambre, qu'elle venait de quitter, et ferma la porte derrière elle, faisant glisser les verrous dans leurs logements.

Le Guerrier quitta la chaise curule, sur laquelle il s'était assis, et gagna la porte. Je restai en arrière, stupéfaite. Il donna deux coups de pied dedans, la cassant, arrachant un gond. Le côté de la porte et une partie du chambranle avaient éclaté. Du pied, il ouvrit complètement la porte. Dans la pièce, pitoyable, brandissant son poignard, se tenait Dame Elicia.

— « N'approche pas ! » hurla-t-elle.

Il pénétra dans la pièce et s'immobilisa devant elle. Je m'étais également glissée dans la pièce, restant derrière lui.

— « Tu n'as pas obéi à mon ordre concernant le maquillage et le parfum, » dit-il. « Désobéirais-tu ? »

— « Sors ! » hurla-t-elle.

— « Apparemment, il est nécessaire de te punir, » dit-il.

— « Sors ! » hurla-t-elle. « Sors ! »

Il avança rapidement sur elle. Elle le frappa et il lui prit le poignet puis, l'obligeant à se retourner, soudainement, sauvagement, lui tordit le bras et le lui remonta dans le dos. Elle hurla de douleur. Elle était sur la pointe des pieds. Il lui tenait le bras gauche avec la main gauche ; sa main droite serrait son poignet. Le poignard tomba, inutile, sur les dalles. Du pied droit, il l'envoya dans un coin. Il la maintint immobile pendant quelques instants. Elle rejetait la tête en arrière. Elle fermait les yeux. Ses dents étaient serrées. Puis, du pied gauche, il lui fit perdre l'équilibre et elle tomba à genoux à ses pieds, la tête baissée, le bras tordu dans le dos. Elle était à genoux près de la baignoire.

— « Tu mérites une punition, » dit-il.

— « Je t'en prie, » sanglota-t-elle.

Il lui lâcha le bras puis, la prenant par les cheveux, la jeta à plat ventre sur les dalles, au bord de la baignoire, la tête au-dessus de l'eau.

« Je veux acheter ma liberté ! » cria-t-elle. « Laisse-moi te payer ! »

Il lui plongea la tête dans l'eau, sous les mousses de beauté. Quelques instants plus tard, il la sortit. Elle suffoquait.

« Je ne veux pas être une esclave, » hoqueta-t-elle, le visage dégoulinant d'eau.

À nouveau, il lui submergea la tête, la maintenant sous l'eau. Au bout d'un moment, plus long, il lui sortit à nouveau la tête de l'eau. Elle hoqueta. Elle cracha de l'eau. Ses yeux étaient aveuglés par l'eau et la mousse.

« J'obéirai, Maître, » hoqueta-t-elle.

Il la maintint à plat ventre près de la baignoire et passa la boucle de la laisse au-dessus de sa tête. Rapidement, ses grosses mains efficaces réduisirent le diamètre de la boucle, faisant glisser l'anneau jusqu'à ce qu'elle enserre étroitement le cou, un crochet l'empêchant de reculer. La laisse pouvait être serrée, fonctionnant comme un collier étrangleur, mais elle ne pouvait être desserrée.

Elicia Nevins se tourna sur le flanc, incrédule. Elle toucha le cuir. Elle était en laisse. Elle regarda le Guerrier.

« Maître ? » dit-elle.

— « Bientôt, » dit-il.

— « À qui appartient la laisse que je porte ? » demanda-t-elle.

— « À Bosk de Port Kar, » répondit-il.

— « Pas lui ! » cria-t-elle. Je supposai qu'elle avait entendu parler de son ennemi.

— « Lui, » dit Bosk de Port Kar.

Elle se mit à trembler. Je ne pensais pas que son asservissement serait facile. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Le nom de Bosk de Port Kar terrifiait les femmes de Gor.

Il la fit mettre à genoux, tirant sur la laisse. Elle leva la tête vers lui.

Il me montra.

« Où est la clé de son collier ? » demanda-t-il.

— « Dans le tiroir jaune de la coiffeuse, » répondit-elle précipitamment. « Sous la soie. »

— « Va la chercher, » me dit Bosk de Port Kar.

Je gagnai rapidement le tiroir et trouvai la clé. Je ne tardai pas à obéir. Il s'était adressé à moi avec la voix d'un maître goréen.

Il indiqua que je devais remettre la clé à Elicia et m'agenouiller en lui tournant le dos. J'obéis.

« Retire le collier, » dit-il à Elicia.

Maladroitement, elle ouvrit mon collier et le posa, ainsi que la clé, sur les dalles.

« Dis : « Je ne te possède plus. » ! » ordonna le Guerrier.

— « Je ne te possède plus, » me dit Elicia, effrayée. Je me levai d'un bond et me tournai vers elle. Elle se tassa sur elle-même, tenue en laisse. Mes poings étaient serrés. Elle leva la tête vers moi. La voir à genoux, tenue en laisse, me faisait plaisir.

— « À genoux ! » me dit Bosk de Port Kar.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'étais toujours une esclave.

Il était debout devant Elicia et la regardait. Les lèvres de la femme tremblaient.

— « Tu es un agent des Kurii, » dit-il. « Et tu as de la valeur en tant que belle captive. »

— « Serai-je conduite à Port Kar et interrogée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je coopérerai, » dit-elle. « Je dirai tout ce que je sais. » Elle ne voulait pas être soumise aux tortures de Port Kar.

— « Naturellement, » dit-il.

Il regarda, par la fenêtre haute et longue de son compartiment, les tours d'Ar. Il faisait encore clair. Le ciel était d'un bleu intense au-dessus des hautes tours de la ville.

— « C'est le début de l'après-midi, » dit-elle. « Il sera difficile de me faire quitter la ville de jour. » C'était vrai. Des tarniers patrouillaient périodiquement au-dessus de la ville. « De toute évidence, » reprit-elle, « tu attends la tombée de la nuit. »

— « C'est exact, » dit-il, « Prisonnière. »

Elle leva la tête vers lui, son cuir autour du cou.

« Ne crains rien, » dit-il, « nous trouverons un moyen de passer le temps. »

— « Comment quitterai-je cette ville ? » demanda-t-elle.

— « Attachée, nue, » répondit-il, « couchée sur le dos en travers de la selle d'un tarn. »

— « Ce n'est guère la bonne manière de transporter une femme libre, » fit-elle remarquer.

— « Au crépuscule, » répondit-il, « ce mode de transport te conviendra parfaitement. »

Elle frémit.

« Va près de la coiffeuse, » dit-il, « et agenouille-toi devant. » Elle obéit. Ensuite, accroupi derrière elle, il lui croisa les chevilles et les attacha avec l'extrémité libre de la laisse. Elle garda les mains libres.

« Maquille-toi et parfume-toi, » dit-il. « Tu dois être très belle. »

Pitoyable, elle tendit la main vers les petites boîtes et les pinceaux.

« Va dans l'autre pièce, » me dit-il. « Dans mes affaires, tu trouveras un fer. Fais du feu et chauffe le fer. Tu trouveras également deux boucles d'oreilles et une aiguille de selle. Apporte-les. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, tenant les poignées du brasero avec des morceaux de tissu, que j'entrai dans la chambre. Je ne l'avais pas fait plus tôt afin que la pièce ne devienne pas désagréablement chaude.

« Comme tu es belle, Elicia ! » m'exclamai-je, stupéfaite. Elle était assise au pied de la couche, les genoux contre la poitrine, sur les fourrures jetées sur le dallage. Elle ne portait plus la laisse. Elle avait les chevilles attachées et les mains liées dans le dos. Elle était magnifiquement maquillée en vue de son marquage au fer rouge. Sa cheville gauche, par une chaîne d'environ un mètre cinquante de long, était attachée à l'anneau d'esclave qui se trouvait au pied de la couche. J'avais souvent dormi là, enchaînée. Bosk avait décidé qu'elle serait marquée à l'anneau d'esclave de sa couche.

— « Judy, » sanglota-t-elle, « que va-t-il faire ? »

— « Il va te marquer, » répondis-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « Tu n'étais pas forcée de venir sur Gor, » dis-je.

Elle tira sur ses liens. Bosk de Port Kar, avec un morceau de tissu, tira le fer du feu et le remit. Il serait bientôt prêt.

— « Tu es un monstre et un barbare ! » lui cria-t-elle, se tassant sur elle-même.

Il s'empara d'elle et la jeta sur le flanc droit, l'immobilisant dans le coin formé par le dallage et le côté de la couche en pierre. Avec la laisse, il lui attacha les cuisses l'une contre l'autre, laissant entre les lanières de cuir un espace permettant le passage du fer. Il me fit signe d'approcher le brasero de lui. J'obéis. Il me fit signe de lui passer le morceau de tissu avec lequel il prendrait le fer et j'obéis.

« Aide-moi, Judy, » sanglota Elicia.

— « Tu n'étais pas obligée de venir sur Gor, Elicia, » répondis-je.

Elle était couchée sur le flanc droit, coincée contre la couche. Des fourrures roulées la maintenaient en place.

Ses cuisses étaient attachées. Le poids de Bosk, en outre, pesait sur elle. Elle ferma les yeux.

Je regardai, dehors, les nuages et le ciel bleu de la fin de l'après-midi. Il y avait du soleil. Les tours étaient belles. J'aperçus quelques petits oiseaux.

Je fermai les yeux quand elle hurla. J'entendis le fer, patient, effectuant son travail d'identification. Je sentis l'odeur de la chair brûlée. Bosk ne se pressa pas. Il la marqua correctement.

J'ouvris à nouveau les yeux. Le ciel était beau et bleu, derrière la fenêtre. D'autres oiseaux passèrent.

J'entendis les sanglots de la femme. Il y avait une nouvelle esclave sur Gor.

Je la regardai. Elle me rendit mon regard, les yeux pleins de larmes. Elle avait été marquée, irrémédiablement et bien.

« Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Emporte le brasero et le fer, » dit Bosk de Port Kar. « Mets le fer à refroidir. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Avec les morceaux de tissu, je sortis le brasero de la pièce, ainsi que le fer. Dans l'autre

pièce, je posai le fer sur les dalles, près de ses affaires. Il refroidirait.

Quand je regagnai la chambre, il avait assis la nouvelle esclave contre la couche. Avec l'aiguille de selle, il lui perçait le lobe de l'oreille gauche. Je vis l'aiguille passer à travers et une minuscule goutte de sang apparaître. Il lui avait déjà percé le lobe de l'oreille droite. Puis il prit les boucles d'oreilles qu'il avait apportées, de petits anneaux en or de trois centimètres de diamètre, et les lui mit aux oreilles. Ensuite, il me rendit l'aiguille de selle afin que j'aille la remettre dans ses affaires, ce que je fis.

Quand je regagnai à nouveau la chambre, il avait débarrassé l'esclave de ses liens, à l'exception de la chaîne qui lui attachait la cheville à la couche.

Elle était couchée sur les fourrures, au pied de la couche, enchaînée par la cheville, marquée, portant des boucles d'oreilles.

Elle me regarda.

« Salut, Esclave, » dis-je.

— « Salut, Maîtresse, » répondit-elle.

— « Apporte du vin, » me dit Bosk de Port Kar. « Je vais être servi par l'esclave. »

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'allai chercher du vin et le posai sur le dallage, à la portée de l'esclave.

— « Ignore-t-elle comment on s'agenouille ? » demanda-t-il.

Rapidement, j'appris à l'esclave la position de l'Esclave de Plaisir, assise sur les talons, le dos droit, la tête haute, les mains sur les cuisses, les genoux écartés.

« Comment l'appellerons-nous ? » me demanda-t-il.

— « Comme le souhaite le Maître, » répondis-je.

Il vit le collier sur lequel était écrit : « Je m'appelle Judy. Ramenez-moi à Dame Elicia des Six Tours, d'Ar. ».

Il ouvrit le collier. Il s'approcha d'elle.

— « Peut-être, » dit-il, « l'appellerons-nous : Judy. »

Elle frémit de désespoir.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle, « Maître. » Comme elle serait vexée et misérable, l'orgueilleuse ancienne Elicia Nevins, d'être contrainte de porter mon nom, moi vis-à-vis de qui elle s'était montrée tellement méprisante !

— « Qu'en penses-tu ? » me demanda l'homme libre avec un sourire ironique.

— « Je crois, Maître, » répondis-je, « que ce nom ne convient pas parfaitement à cette esclave, compte tenu de la nature de son apparence. »

On cherche souvent à établir une correspondance entre le nom de l'esclave et son apparence. Il me semblait que « Judy » ne convenait pas à la beauté asservie agenouillée devant nous. Je ne tenais pas simplement à ce qu'elle ne portât pas le nom qui avait été le mien lorsque j'étais libre.

— « Exact, » reconnut Bosk de Port Kar, acceptant mon point de vue sur la question.

La femme respira plus facilement.

« Va chercher dans mes affaires le collier d'esclave ouvert que tu y trouveras, » dit Bosk de Port Kar.

— « Oui, Maître, » répondis-je, m'empressant d'obéir. Dans ses affaires, j'allai chercher le collier.

Il le prit. Il était simple, en acier, ordinaire et sûr.

« Lis, » lui dit-il.

— « Je suis l'esclave Elicia, » lut-elle. « J'appartiens à Bosk de Port Kar. »

Elle le dévisagea avec horreur. Son nom d'esclave serait son véritable nom.

— « Soumets-toi, » dit-il.

Elle m'adressa un regard désespéré, pitoyable. Je l'aidai. Je lui montrai comment s'asseoir sur les talons, les bras tendus vers lui, les poignets croisés, la tête baissée entre les bras.

« Dis : « Je me soumets. » ! » ordonna-t-il.

— « Je me soumets, » répéta-t-elle. Il lui attacha les poignets. « Lève la tête, » dit-il. Elle leva la tête. Il lui mit le collier. Je fus très contente de lui voir porter le collier de Bosk de Port Kar.

Bosk quitta ensuite la pièce. Je l'entendis également sortir de l'autre pièce. Je l'entendis, dehors, gagner le toit. De toute évidence, Guerrier, il vérifiait ses possibilités de retraite. Je ne savais pas si le tarn attendrait sur le toit ou bien s'il serait appelé au moyen d'un sifflet à tarn.

Je regardai la nouvelle esclave. Elle était à genoux, pitoyable, portant un collier, marquée, les poignets attachés devant elle, sur les épaisses fourrures au pied de la couche.

Elle me regarda, incrédule.

« Nous sommes toutes les deux des esclaves, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai été marquée, » reprit-elle. « Mes oreilles sont percées. Je porte un collier. »

— « C'est exact, Elicia, » dis-je. J'avais utilisé son nom d'esclave. Elle le comprenait bien.

Je la regardai.

« Ton collier te va bien, » soulignai-je.

— « Vraiment ? » fit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est un collier ordinaire, » dit-elle.

— « Cependant, il te va très bien, » l'assurai-je.

— « Véritablement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Est-il plus beau parce qu'il est fermé à clé ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elicia se regarda dans le miroir qui se trouvait de l'autre côté de la pièce. Elle leva la tête et la tourna d'un côté et de l'autre.

— « Il n'est pas sans charme, » reconnut-elle.

— « Non, » répondis-je, « il est extrêmement séduisant et charmant. »

Elle me regarda avec frayeur.

— « Que vont penser les hommes ? » demanda-t-elle.

— « Que tu es une esclave, » répondis-je. Je haussai les épaules.

Elle trembla de frayeur. Puis, à nouveau, elle se regarda dans le miroir, se tournant.

— « Ma marque est-elle jolie ? » demanda-t-elle.

— « Pourquoi poses-tu cette question ? » m'enquis-je.

— « Par curiosité, » répondit-elle.

— « Oh, » fis-je.

— « L'est-elle ? » demanda-t-elle.

— « Tu étudiais l'anthropologie, » lui rappelai-je. « Tu peux désormais analyser l'institution de l'esclave sans passion et objectivement, en tant que phénomène culturel caractéristique de certaines civilisations. »

— « Je suis une esclave ! » cria-t-elle. « Ne comprends-tu pas ce que cela signifie ? » Elle tira sur les liens de ses poignets.

— « Je comprends très bien ce que cela signifie, » affirmai-je. Je pensai à Clitus Vitellius. « Qu'est devenu ton calme ? » m'enquis-je. « Qu'est devenue ton objectivité ? »

— « Je suis possédée, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je ne savais pas que je pouvais me sentir ainsi, » dit-elle. Elle me regarda, les yeux dilatés. « C'est indescriptible, » dit-elle.

— « À présent, tu fais l'expérience d'une institution culturelle de l'intérieur, » soulignai-je. « Celui qui est le maître en fait également l'expérience de l'intérieur. »

Elle frémit en pensant à la manière dont le maître la regarderait, avec désir et puissance.

« Dans le passé, » repris-je, « tu as entretenu des relations verbales avec les institutions culturelles. À présent, pour la première fois peut-être, tu peux toucher du doigt ce qu'en comprendre une signifie. »

Elle me regarda, effrayée.

« N'aie pas peur, Elicia, » précisai-je. « Il te suffira d'apprendre à procurer beaucoup de plaisir aux hommes. » Je ris.

— « Je n'aime pas les hommes ! » cria-t-elle.

— « Peu importe, » répliquai-je. « Les boucles d'oreilles sont jolies. »

Elle se leva, la chaîne à la cheville, et tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Elles sont jolies, » admit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Je n'ai jamais porté de boucles d'oreilles, » reprit-elle, « parce qu'elles étaient trop féminines. »

— « Tu es très féminine, Elicia, » affirmai-je. « Tu n'aurais pas dû combattre ta féminité. »

Elle me foudroya du regard.

« Tu ne pourras plus combattre ta féminité, » repris-je. « Les hommes ne l'autoriseront pas. Ils te contraindront à t'abandonner à ta féminité. »

— « Être féminine, c'est être inférieure à l'homme ! » lança-t-elle.

— « Quoi qu'il en soit, » répondis-je, « c'est ce que tu es. »

— « Est-ce ce que je suis ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Judy, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Maîtresse, » supplia-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ma marque est-elle jolie ? »

Je ris.

— « Oui, » dis-je. « Elle est profonde, nette, et te marque bien. »

— « Le monstre a bien enfoncé le fer dans ma chair ! » dit-elle avec colère. Je perçus également une certaine fierté dans sa voix.

— « Oui, » dis-je, « effectivement. »

— « Je me demande si je suis la première femme qu'il marque, » supputa-t-elle.

— « C'est un Guerrier, » indiquai-je.

— « Oh, » fit-elle, soumise. Puis elle examina à nouveau la marque. « Elle est profonde et nette, » dit-elle. « Et elle indique clairement que mon corps est celui d'une esclave mais, Maîtresse, est-elle jolie et séduisante ? »

— « Qu'en penses-tu ? » demandai-je.

Elle m'adressa un regard désespéré. Puis elle dit :

— « Je la trouve belle. »

— « Moi aussi, » dis-je. « C'est une marque d'une beauté parfaite. De nombreuses femmes seront jalouses de cette belle marque. »

Elle me regarda avec reconnaissance. Sa marque était la marque ordinaire des esclaves goréennes ; c'était la première lettre, en écriture cursive, du mot : Kajira, qui signifie : esclave. Plus de la moitié des femmes asservies de Gor, à mon avis, portaient cette marque.

« Regarde dans le miroir, » dis-je.

Elle obéit.

« Que vois-tu ? » repris-je.

— « Une esclave, » répondit-elle. Elle sourit timidement, baissant la tête. Ce geste me parut étrange de la part de celle qui avait été Elicia Nevins. Je souris.

— « Mais une esclave qui a beaucoup à apprendre, » précisai-je.

Elle m'adressa un regard interrogateur.

« N'entends-tu pas les pas de ton Maître, qui descend l'escalier extérieur ? » demandai-je.

Elle écouta.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Tu apprendras à guetter ce pas, » expliquai-je.

Elle me regarda avec frayeur.

« Est-ce ainsi que tu recevras le Maître ? » demandai-je. « Debout comme une femme libre ? »

Rapidement, elle s'agenouilla en position d'Esclave de Plaisir.

— « Je ne sais pas faire plaisir aux hommes, » sanglota-t-elle.

— « Tu apprendras, » affirmai-je. « Lève encore un peu la tête. » Elle obéit.

Je la regardai.

Je ne sais pas pourquoi, mais la condition d'esclave rend les femmes très belles. Elle supprime les inhibitions des manifestations de sa féminité et de ses désirs les plus profonds.

Bosk entra dans la pièce. Il s'immobilisa un instant, presque stupéfait, puis eut un sourire ironique. Il vit l'esclave agenouillée au pied de la couche.

— « Tout est prêt, » dit-il. « Je vais bâillonner et attacher l'esclave sur la selle à minuit, » dit-il, regardant Elicia. « Ensuite, » ajouta-t-il, « je quitterai Ar. »

— « Le Maître doit faire attention aux patrouilles, » le prévins-je.

— « Je les ai observées depuis le toit, » dit-il. « Elles passent à intervalles réguliers. »

— « Je vois, Maître, » dis-je. Bosk ne laissait rien au hasard. Pourtant, les risques ne seraient pas nuls. Néanmoins, je ne m'inquiétais pas pour lui. Même si j'étais un tarnier d'Ar, je ne m'aviserais pas de le poursuivre.

Il regarda Elicia. Elle était à genoux en position d'Esclave de Plaisir. Ses poignets étaient attachés devant son corps. Sa cheville gauche était enchaînée à un anneau d'esclave.

— « Jolie esclave, » fit-il.

— « Il n'est pas encore minuit, Maître, » dit-elle.

Il lui délia les poignets.

— « Sers-moi du vin, Esclave, » dit-il. Je retins mon souffle.

Elle prit la bouteille que j'avais apportée et remplit le gobelet.

— « Non, » soufflai-je. Puis je lui indiquai comment le servir.

— « Du vin, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Esclave, » répondit-il.

Puis elle s'assit sur les talons devant lui, la tête baissée, tendant le gobelet au Maître à deux mains.

Il prit le gobelet et, la regardant, but. Je constatai qu'il était content de sa nouvelle

acquisition, la belle Elicia.

« Va chercher un plat et verse du vin dedans, » me dit-il. « Puis donne-le à l'animal. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je trouvai un plat, versai un peu de vin dedans et le posai sur le dallage devant Elicia qui, effrayée, baissant la tête, but dedans. Elle se redressa.

— « Tu m'as fait boire comme une femelle de sleen, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » répliqua-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Il lui enseignait l'esclavage.

— « À présent, » reprit-il, « tu vas me servir à nouveau du vin. »

Elicia se tourna vers moi, effrayée. Elle connaissait cette deuxième fois où on lui ordonnait de servir le vin.

C'était le vin de son asservissement. Elle regarda Bosk, terrifiée.

— « Je vais me retirer, Maître, » dis-je.

— « Je ne sais pas procurer du plaisir aux hommes, Maître, » sanglota Elicia.

Je vis que cela ne plaisait pas à Bosk.

« Je ne sais vraiment pas, Maître, » sanglota-t-elle. « Pardonne l'esclave, je t'en prie. »

— « Va chercher le fouet, » me dit Bosk.

J'allai chercher le fouet.

— « Je vais essayer, Maître ! » cria Elicia. Puis elle m'adressa un regard désespéré. « Je t'en prie, Maîtresse, » supplia-t-elle. « Aide-moi ! Je t'en prie, aide-moi, Maîtresse ! »

— « L'esclave souhaite-t-elle de l'aide ? » demandai-je.

— « L'esclave Elicia, » dit-elle, « supplie la Maîtresse de l'aider. »

Je me tournai vers Bosk de Port Kar.

— « Instruis-la, » dit-il, « avec le fouet. »

Je lui touchai le cou avec le fouet.

— « Baisse la tête, Esclave, » dis-je. Elle obéit. « Bien que tu ne sois qu'une esclave, ton Maître te permet de le servir, » repris-je. « C'est un grand honneur. » Elle parut stupéfaite. Puis il devint clair, à ses yeux, que pour elle, une esclave, c'était un honneur. « Tu as une occasion précieuse, » fis-je remarquer, « de servir le Maître. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit-elle.

— « Un homme comme Bosk de Port Kar, » poursuivisse, « a de nombreuses femmes. Te gardera-t-il ou bien te jettera-t-il à ses hommes, ou encore te vendra-t-il pour se débarrasser de toi ? » Elle tremblait. « Si tu n'es pas agréable, » repris-je, « tu seras peut-être tuée. » Elle frémit.

— « Je vais essayer d'être agréable, » bredouilla-t-elle.

— « Souhaites-tu servir le Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « oui, Maîtresse. »

Je montrai les pieds de Bosk.

— « Retire-lui ses sandales avec les dents ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« À présent, » repris-je, « lèche-le et embrasse-le sous le mollet gauche. »

Elle obéit.

« Désire faire plaisir au Maître comme une esclave, » précisai-je.

— « C'est ce que je fais, » dit-elle d'une voix soudain rauque.

Je ris et reculai. Elle parut stupéfaite. Elle leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Non ! » dit-elle. « Ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Bosk rit, glissa près d'elle sur les fourrures et la jeta sur le dos. Elle le regarda, terrifiée.

— « Je vais l'instruire tout à loisir, » me dit Bosk. « De toute évidence, c'est une esclave ignorante. »

Elicia se débattit sur les fourrures, femme de la Terre luttant soudain pour conserver l'image qu'elle se faisait d'elle-même.

— « Non, » sanglota-t-elle. « Je ne suis pas une esclave ! »

Bosk l'embrassa sur la gorge et elle ferma les yeux. Je vis ses petites mains se refermer sur lui.

« Je ne suis pas une esclave, » lui dit-elle, les yeux ouverts.

— « Touche-la, » me dit Bosk en riant. « Sens son huile abandonnée et sa chaleur. »

Elle poussa un hurlement désespéré.

— « Vilaine Elicia ! » dis-je en riant.

Elle me foudroya du regard.

« Tu *es* une esclave, Elicia, » dis-je avec un rire ravi. Cette constatation me fit plaisir.

Elle rejeta la tête en arrière, se tortillant d'un côté et de l'autre. Bosk l'avait touchée.

Je vis ses yeux, frénétiques, essayant de retenir son image de femme de la Terre. Puis, soudain, je constatai qu'elle devenait sensuelle, incontrôlable, vorace. Elle luttait contre l'esclave goréenne qui était en elle. Dans les bras d'un homme tel que Bosk de Port Kar, je ne pensais pas que son combat serait victorieux. Il joua avec sa résistance, lui permettant parfois de se renforcer, lui laissant même parfois croire qu'elle pourrait vaincre, puis il provoquait chez elle, subtilement, les spasmes d'abandon de l'esclave. Elle comprit qu'il jouait avec elle.

— « Monstre, » sanglota-t-elle, « combien de temps vas-tu t'amuser avec moi ? » Plusieurs fois, il l'amena au bord de l'abandon, les dents serrées, les yeux fermés, puis il la laissait se reprendre, cruellement, lui abandonnant un lambeau de sa dignité terrienne.

« Je ne veux pas être une esclave ! » criait-elle.

Mais je voyais que ses yeux et son corps, dans ses bras, le suppliaient de terminer la conquête. Comme elle semblait petite, dans ses bras !

— « Tu te tortilles comme une esclave, Elicia, » fis-je remarquer.

— « Non ! » cria-t-elle, le collier au cou. Elle tenta de rester immobile mais, quand il le décida, elle ne put s'empêcher de bouger.

— « À sa moindre caresse, Elicia, » fis-je remarquer, « tu sursautes comme une esclave. »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Mais il était clair qu'elle voulait devenir une esclave dans ses bras.

« Je vais te montrer, » me dit-elle, « comment une femme peut résister à un homme ! »

Puis, soudain, il s'écarta d'elle et lui tourna le dos.

— « Je suis fatigué, » dit-il. « Je vais dormir. »

Puis, amusée, je vis la peur et la déception se peindre sur les traits de la jolie Elicia.

— « Maître ? » dit-elle. Elle se tourna vers lui. Elle lui toucha l'épaule. « Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Elicia avala péniblement sa salive. J'étais présente.

— « Je t'en prie, ne cesse pas de caresser ton esclave, Maître, » dit-elle. Je ris, mais Elicia ne renonça pas.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « Parce que je suis ton esclave, » répondit-elle, reconnaissant qu'elle lui appartenait. Je souris, mais Elicia ne s'en aperçut pas. Je constatai qu'elle était véritablement son esclave. J'en fus très heureuse pour elle.

— « L'esclave Elicia supplie-t-elle son Maître de la caresser ? » demanda-t-il.

— « L'esclave Elicia, » répondit-elle, « misérablement et humblement, supplie de tout son cœur son Maître, Bosk de Port Kar, de la caresser. »

Il se retourna et la saisit.

— « Tu es une esclave, Elicia, » dit-il.

— « Oui, » répondit-elle, « je suis une esclave. » Puis elle cria, s'adressant à Bosk de Port Kar : « L'esclave t'appartient ! Prends-la, Maître ! » Je me retirai tranquillement.

Doucement, du bout du pied, Bosk de Port Kar me réveilla. Je m'étais endormie au pied de la chaise curule.

« Il est presque minuit, » dit-il. « Je dois partir. »

— « Oui, Maître, » répondis-je en me frottant les yeux.

Elicia était à genoux derrière lui. Elle avait les mains attachées dans le dos.

Il la conduirait sur le toit, l'attacherait sur sa selle et l'emporterait à Port Kar.

Je la regardai.

Ses cheveux lui couvraient les épaules. J'apercevais l'or des boucles d'oreilles, dans sa chevelure, l'acier du collier qu'elle portait au cou. Les esclaves ont un côté vulnérable, sensuel et doux. Elle était belle dans son asservissement.

— « L'esclave peut-elle parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

Elle leva la tête vers lui.

— « Je sais, » dit-elle « que je vais être conduite à Port Kar et soigneusement interrogée. »

— « Oui, » dit-il.

— « Je dirai tout ce que je sais, » reprit-elle.

— « C'est exact, Esclave, » répondit-il.

— « Mais ensuite ? » supplia-t-elle. « Quand je ne détiendrai plus d'informations et que je ne pourrai plus servir tes stratégies ? Que fera-t-on de moi ? Serai-je attachée et jetée aux urts des canaux ? »

— « Peut-être, » dit-il.

— « Je n'ai pas d'espoir de vivre ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondit-il. « Tu es belle, » expliqua-t-il.

— « Je vais essayer d'être agréable, » dit-elle. Elle posa les lèvres sur sa cuisse. Elle était conquise.

J'étais persuadée que la belle Elicia, même si elle ne jouait plus aucun rôle dans les conflits du monde, continuerait de servir les plaisirs des hommes ; je la regardai à nouveau ; elle n'était plus l'agent d'une puissance mystérieuse de proportions interplanétaires ; à présent, ce n'était plus qu'une belle esclave goréenne attachée.

— « Debout, Esclave ! » dit Bosk de Port Kar à Elicia.

Elle se leva gracieusement.

À la main, il avait le bâillon qu'il lui mettrait avant de la conduire sur le toit.

— « S'il te plaît, Maître, » supplia-t-elle. « Un instant, s'il te plaît, Maître. »

Il recula.

Elicia s'approcha de moi, les mains attachées dans le dos, le collier au cou.

« Nous sommes toutes les deux des esclaves, à présent, Judy, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je, « Elicia. »

— « L'université semble bien loin, » soupira-t-elle.

— « Oui, » répondis-je avec un sourire.

— « Je t'aime, Judy, » dit-elle impulsivement.

— « Je t'aime aussi, Elicia, » répondis-je. Je la serrai contre moi, la tenant par ses bras attachés. Nous nous embrassâmes.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit-elle, « Esclave. »

— « Je te souhaite aussi tout le bien, Esclave, » répondis-je.

Puis, par-derrière, Bosk de Port Kar lui fourra le bâillon dans la bouche et l'attacha. Elle me regarda, bâillonnée.

Ensuite, Bosk de Port Kar m'attacha les poignets dans le dos. Puis il me bâillonna également.

— « Ton cou, » dit-il, « est pour le collier de quelqu'un d'autre. » Je ne pus l'interroger car j'étais bâillonnée. Puis il reprit : « À genoux ! » Je m'agenouillai. « Croise les chevilles, » dit-il. J'obéis. Puis, avec l'extrémité libre de la lanière de cuir qui m'attachait les poignets, il me lia les chevilles. Ensuite, sans ajouter un mot, il retira la chaîne qui fermait la porte, jeta son sac sur l'épaule et, prenant Elicia par le bras, lui fit franchir le portail. Je les entendis gravir l'escalier conduisant au toit.

Je restai seule, à genoux sur le dallage, devant la porte ouverte. C'était après minuit. J'étais une esclave bâillonnée et attachée. Plus tard, j'entendis des pas gravir l'escalier conduisant à l'étage du compartiment.

Mon cœur se mit à battre très fort. Je connaissais ce pas.

Clitus Vitellius apparut sur le seuil. Il me regarda, troublé. J'eus envie de lui crier mon amour, l'amour impuissant, désespéré, d'une esclave.

Il me foudroya du regard. Je ne compris pas sa colère.

Il me détacha les chevilles et je restai couchée devant lui, sur les dalles. Je voulais lui dire à quel point je l'aimais. Je ne le pouvais pas parce que j'étais bâillonnée. Furieux, il s'accroupit et, par une cheville, me tira vers lui, presque sous lui. Avec les mains, il remonta ma courte tunique d'esclave et, brutalement, se servit de moi. Je rejetai la tête en arrière, heureuse de sa caresse. Il en termina rapidement avec moi puis, coupant l'extrémité libre de la lanière qui m'attachait les poignets, me lia à nouveau les chevilles. Je le regardai. Mes yeux étaient pleins de larmes. Je l'aimais. Je voulais lui dire mon amour. Je voulais lui dire à quel point je l'aimais. Il ne retira pas le bâillon. Il ne me permit pas de parler. Il me jeta sur son épaule et m'emporta.

27

JE SUIS À GENOUX DANS LE CERCLE JAUNE

J'ÉTAIS couchée à ses pieds, comme un sleen domestique, lui, Clitus Vitellius, dans ses compartiments, étant assis sur une chaise curule. Ses mains étaient posées sur les bras du siège. Il regardait d'un air maussade, par la fenêtre, les tours d'Ar.

Je m'agenouillai devant lui.

« Maître, » dis-je. Je ne pensais pas pouvoir le faire revenir sur sa décision. Je portais une courte tunique et son collier.

Je posai la tête sur ses genoux. Je sentis sa main dans mes cheveux. J'avais des larmes dans les yeux.

— « Tu me troubles, » dit-il.

— « Je m'excuse, » dis-je, « si je t'ai déplu. »

— « Je ne comprends pas le sentiment que j'éprouve pour toi, » dit-il. Il serra ma tête entre ses mains et me regarda. « Tu n'es qu'une esclave, » ajouta-t-il.

— « Ton esclave, Maître, » dis-je doucement.

Il me jeta par terre. Je levai la tête vers lui.

— « Et tu viens de la Terre, » reprit-il. « Tu n'es qu'une fille de la Terre, asservie et portant un collier. »

— « Oui, Maître, » dis-je doucement.

Il se leva, furieux. Depuis plusieurs jours, il me traitait très brutalement.

— « Tu me fais peur ! » dit-il soudain.

Je fus stupéfaite.

« Je me fais peur, » reprit-il. « J'ai peur de toi et de moi. » Il me foudroya du regard.

Je m'éloignai, car j'étais une esclave.

« Tu m'affaiblis ! » dit-il avec colère. « Je suis un Guerrier d'Ar. »

— « L'esclave rit de la faiblesse de son Maître ! » criai-je, furieuse.

— « Va chercher le fouet ! » hurla-t-il.

Je courus chercher le fouet et le lui tendis, à genoux devant lui, le poussant entre ses mains. Je le regardais avec colère. Il saisit ma tunique au cou et à l'épaule, se préparant à l'arracher puis à me jeter à ses pieds, afin de me soumettre à la rude punition de sa domination. Sa main était sur ma tunique, le fouet était levé. Puis il lâcha la tunique et jeta le fouet. Il prit ma tête entre ses mains.

« Oh, » dit-il, « tu es une esclave intéressante et maligne ! C'est une des raisons qui te rendent dangereuse, Dina. Tu es terriblement maligne et intelligente. »

— « Fouette-moi, » suppliai-je.

— « Non ! » dit-il avec colère.

— « Le Maître a-t-il de l'affection pour Dina ? » demandai-je.

— « Comment pourrais-je, moi, Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar, avoir de l'affection pour une esclave ? » s'enquit-il.

— « Pardonne l'esclave, Maître, » dis-je.

— « Devrais-je t'affranchir ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » dis-je. « Je ne pourrais pas m'empêcher d'opposer ma volonté à la tienne, de lutter contre toi. »

— « Ne crains rien, » dit-il. « Je suis Clitus Vitellius d'Ar. Je n'affranchis pas les esclaves. »

Sur le chemin de la Curuléenne, nous nous arrêtâmes au *Collier à Clochettes*. Clitus Vitellius me détacha les mains afin que, comme si j'étais une serveuse, je puisse le servir.

« Ne m'entraîneras-tu pas dans une alcôve ? » lui demandai-je.

— « Sleen femelle, » dit-il avec un sourire, sirotant son Paga.

J'aperçus Perle d'Esclave servant les hommes. C'était le début de l'après-midi.

— « J'étais une très bonne serveuse de taverne, » rappelai-je.

— « Je n'en doute pas, » répondit-il.

Diverses esclaves dont je me souvenais, principalement Perle d'Esclave, étaient venues m'embrasser et me parler, avec la permission de Busebius, maître de la taverne. Je crois que plusieurs d'entre elles étaient jalouses de mon Maître, mais je leur dis que j'allais à la Curuléenne, où je serais vendue.

« As-tu besoin d'une esclave, Maître ? » demanda Helen, la danseuse originaire de la Terre, du *Collier à Clochettes*. Elle tendit timidement la main et lui toucha le genou. « Achète-moi, » souffla-t-elle. « Je te servirai bien. » Il la gifla violemment sur la bouche, la faisant saigner. Elle leva la tête, effrayée.

— « Danse pour nous, femme de la Terre, » dit-il. Son accent l'avait trahie.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Devant la table, sur la musique de quatre Musiciens, Helen dansa devant un maître goréen. Ses yeux étaient pleins de larmes. Puis il la congédia et elle s'enfuit. Je ne fus pas mécontente.

Je vis Bran Loort entrer dans la taverne avec un panier de légumes. Il me vit et détourna la tête. Il gagna les cuisines. Il faisait de petits travaux dans la taverne.

— « Où est Maria, Maître ? » demandai-je. Je la considérais comme ma grande rivale, en ce qui concernait Clitus Vitellius.

— « Vendue à un Marchand d'Esclaves, » répondit-il, « spécialisé dans la formation de danseuses. »

Je me souvins des longs cheveux noirs de Maria, de son beau visage, de sa silhouette exceptionnelle. Elle aurait fière allure, avec des clochettes, dans le cercle de la danse.

« J'ai donné Eta, » reprit Clitus Vitellius, « au garde, Miras. »

— « Je suis heureuse, Maître, » dis-je. Je me souvenais du jeune géant blond, Mirus, de la manière dont il l'avait enchaînée, à Gué du Tabuk. J'avais vu qu'ils étaient terriblement attirés l'un par l'autre. À présent, il la possédait. Je pensai que Eta devait être très heureuse. Je fus contente pour elle.

— « Perle d'Esclave, comme tu le sais, » reprit Clitus Vitellius, « est la propriété de Busebius. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Lehna, Donna et Chanda, » dit Clitus Vitellius, je les ai données à deux de mes hommes, Lehna à l'un d'entre eux et Donna et Chanda à un autre, en récompense des services rendus. »

J'acquiesçai. Il n'est pas rare que les Guerriers reçoivent de belles captives en récompense des services rendus à la guerre. Les esclaves sont de jolis cadeaux.

— « Partons-nous bientôt pour la Curuléenne, Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il, « mais j'attends d'abord l'arrivée d'un ami. »

— « Puis-je demander qui, Maître ? »

— « Seulement si tu veux être fouettée, » répondit-il.

Je me tus.

« Mais tu le connais, » indiqua Clitus Vitellius.

Je regardai Clitus Vitellius avec curiosité. Mais je ne posai pas la question. Je ne voulais pas être fouettée, surtout devant les autres femmes.

Quelques instants plus tard, j'entendis une puissante chanson paysanne. Thurnus, quelles que soient ses autres vertus, manquait d'oreille.

— « C'est Thurnus, » dis-je en riant.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

— « Ne me donne pas encore une fois à lui, » suppliai-je.

— « Ne crains rien, Petite Esclave, » dit Clitus Vitellius.

Il se leva, puis lui et Thurnus, qui avait son gros bâton, se donnèrent l'accolade parmi les tables.

Quelques instants plus tard, il s'était installé à notre table. Thurnus était déjà ivre, à mon avis. Il me parut étrange qu'ils se soient retrouvés ici, bien qu'ils fussent amis. Thurnus, de toute évidence, était à Ar pour affaires.

« Salut, petite Dina ! » rugit-il.

— « Salut, Maître, » répondis-je.

Il semblait puissant et plein d'entrain et, également, très satisfait de lui-même. Je savais que la sécheresse était terminée. Je supposai que les champs produisaient une récolte abondante.

Je me demandai quelles affaires l'amenaient à Ar. C'était l'automne, à présent.

J'aperçus Bran Loort, regardant depuis la porte de la cuisine, mais il s'en alla, le visage pitoyable. Il ne voulait pas être vu ici, travaillant comme homme à tout faire. Il avait appartenu à la Caste des Paysans.

Je regardai Perle d'Esclave. Elle servait Thandar de Ti, de la Confédération Salerienne, et quatre de ses compagnons. Pendant son séjour à Ar, tandis qu'il négociait des accords commerciaux entre Ar et la Confédération, il semblait venir régulièrement au *Collier à Clochettes*. Il y avait là une femme qui lui plaisait. Elle s'appelait : Perle d'Esclave.

« Paga de Sul ! » cria Thurnus, frappant la table avec son gros bâton.

— « Silence, » dit un consommateur d'une table voisine. Il buvait avec cinq compagnons.

— « Paga de Sul ! » cria Thurnus, tapant sur la table.

— « Silence ! » dit un consommateur d'une autre table.

— « Paga de Sul ! Paga de Sul ! » cria Thurnus. Le gros bâton martela la table.

Busebius se précipita vers la table.

— « Maître, » dit-il, « nous avons de nombreux Pagas, ceux d'Ar, de Tyros, de Ko-ro-ba, d'Helmutsport, d'Anango et de Thama ! »

— « Paga de Sul ! » répéta Thurnus. Plusieurs hommes lui adressaient des regards torves. J'avais travaillé au *Collier à Clochettes* et, plus tard, au *Chatka et Curia* de Cos. Il était évident que, si Thurnus ne se taisait pas, il ne tarderait pas à y avoir des problèmes.

Les Pagas mentionnés par Busebius étaient, naturellement, des Pagas de Sa-Tharna, de diverses sortes et provenances.

« Paga de Sul ! » exigea Thurnus. Comme chacun sait, il est rarement possible de se procurer du Paga de Sul en dehors d'un village de paysans, où on le distille. Le Paga de Sul assommerait un tharlarion. On dit qu'il faut appartenir à la Caste des Paysans depuis

plusieurs générations pour rester debout après une gorgée de Paga de Sul. Et même dans ces conditions, dit-on, ce n'est pas évident.

« Paga de Sul ! » cria Thurnus.

— « Silence ! » répliqua un homme trapu, à quelques tables de là.

— « Je t'en prie, Maître, » dit Busebius, « nous n'avons pas de Paga de Sul. »

Thurnus se leva, son visage exprimant un mélange d'émotions contradictoires, dont la stupéfaction et l'incrédulité.

— « Assis ! » cria un critique.

— « Dehors ! » cria un autre.

— « Pas de Paga de Sul ? » demanda Thurnus.

— « Non, Maître, » répondit Busebius.

— « Dans ce cas, je vais chanter, » décida Thurnus.

Je trouvai cette menace magnifique.

Thurnus, fidèle à sa parole, se mit à chanter. À ce moment-là, incapable de se contenir, un client se jeta sur Thurnus et se mit à le frapper. Il fut bientôt rejoint par plusieurs autres. Clitus Vitellius, ce qui me surprit, se glissa dans un coin. Je rampai entre les jambes des combattants. Je vis Thurnus soulever deux hommes. Leurs têtes firent un bruit sourd lorsqu'elles cognèrent l'une contre l'autre. Une esclave hurla. Puis je vis Thurnus disparaître sous de nombreux agresseurs. Une forme indistincte passa près de moi. Je me couvris la tête et reculai. Je vis Bran Loort saisir un homme par le collet, le soulever, l'individu tombant derrière lui, glissant sur les tables.

« Je suis fichu ! » cria Thurnus, sous le tas. Puis je vis ses mains sortir, saisir un gobelet de Paga et le vider tandis que les hommes se battaient au-dessus de lui, se frappant les uns les autres.

— « Ne crains rien, Chef de Village ! » cria Bran Loort. Il jeta un autre type la tête la première contre le mur. Il en prit deux par le collet, leur frappant la tête l'une contre l'autre. Il en fit pivoter un autre sur lui-même et l'homme n'eut pas le temps de voir arriver le poing énorme qui lui arrangea le portrait. Je vis deux dents jaillir de la bouche de l'homme qu'il frappa ensuite. Bran Loort se battait comme un dément.

« Ne crains rien, Chef de Village, » criait-il. « Je suis là ! »

Thurnus, à ce moment-là, s'était extrait de l'enchevêtrement de corps et se tenait à côté, un gobelet de Paga à la main.

— « Il se bat bien, » dit-il à Clitus Vitellius.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius, penchant la tête sur le côté pour éviter une bouteille. Puis Bran Loort fut acculé au mur par une vingtaine d'hommes furieux. Il regarda frénétiquement autour de lui. Il vit Thurnus.

— « Ils ne sont que vingt, » cria Thurnus, « et tu appartiens à la Caste des Paysans ! »

Il jeta son bâton à Bran Loort, qui le saisit. Le bâton frappa. Un homme hurla. Le bâton pivota, presque invisible, à la vitesse d'un cyclone. Des dents volèrent, et du sang, une mâchoire fut cassée. À mon avis, il y eut plus d'une jambe cassée. Le bâton frappa de pointe un homme à l'estomac. Il frappa horizontalement et des côtes cassèrent. Des hommes tentèrent de déborder le flanc de Bran Loort. Thurnus cassa une table sur la tête de l'un d'entre eux. Busebius pleurait :

— « Arrêtez, Maîtres, arrêtez ! »

Puis Thurnus et Bran Loort combattirent dos à dos, Thurnus ayant confié son gobelet de Paga à Clitus Vitellius. Bran Loort avait le bâton et, derrière lui, avec une moitié de table, Thurnus le protégeait, détournant les coups et frappant. Finalement, il cassa le reste de la

table sur la tête d'une brute qui recula en vacillant. Puis Thurnus et Bran Loort, le mur derrière eux, restèrent immobiles côte à côte.

J'entendis une épée sortir de son fourreau. Puis j'entendis six autres épées sortir de leur fourreau. J'eus peur.

— « Non ! » dit Thandar de Ti, debout sur une table. Il avait dégainé sa lame. Les quatre hommes qui l'accompagnaient, l'un après l'autre, firent de même. Tous appartenaient à la Caste des Guerriers.

Les hommes d'Ar foudroyèrent Thandar de Ti et ses hommes du regard.

« Non, » répéta Thandar de Ti.

L'épée de Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar, mon Maître, avait également quitté son fourreau. Il posa le gobelet de Thurnus sur une table voisine. Il prit position entre Thurnus, Bran Loort et les hommes qui les menaçaient.

— « Je suis d'accord avec mes compagnons Guerriers, » dit Clitus Vitellius. « Il n'est pas convenable d'attaquer avec l'acier ceux qui se défendent avec le bois. »

— « Il a raison, » dit un homme. « Nous sommes d'Ar. » Il rengaina sa lame.

— « Paga pour tout le monde ! » cria Thandar de Ti.

— « Et, » ajouta Clitus Vitellius, « je paierai la deuxième tournée. »

— « Vive les Paysans ! » cria un homme au visage couvert de sang.

— « Vive les Paysans ! » crièrent les autres.

Puis ils entourèrent Thurnus et Bran Loort, leur donnant des claques dans le dos.

— « Je ne chanterai pas, » promit Thurnus.

— « Apportez du Paga ! » cria Busebius aux esclaves qui s'étaient éloignées, effrayées. Dans un tintement de clochettes, elles se remirent au travail.

— « Et que fais-tu ici, misérable Bran Loort ? » s'enquit Thurnus.

Bran Loort baissa la tête.

— « Je travaille ici, » expliqua-t-il. « Je suis honteux que tu m'y ai trouvé. »

— « À juste titre ! » rugit Thurnus. Il avait repris son gobelet, que Clitus Vitellius lui avait rendu et, rejetant la tête en arrière, il but.

— « Et toi, que fais-tu ici ? » demanda Bran Loort. « N'est-ce pas la saison de moissonner le Sa-Tarna ? »

— « Je pensais que tu aurais oublié, » dit Thurnus.

— « Non, » fit Bran Loort.

Thurnus considéra le jeune homme.

— « Je suis très surpris de te trouver ici, » reprit Thurnus. « Mais, dans un sens, c'est heureux. »

— « Je suis heureux, » dit Bran Loort, « d'avoir pu t'aider. »

— « Une coïncidence extraordinaire, » s'émerveilla Thurnus. Clitus Vitellius sourit.

— « Oui, » reconnut Bran Loort, troublé.

— « Encore du Paga ! » cria Thurnus. Une esclave remplit son gobelet. Rapidement, une fois de plus, le contenu disparut.

— « Mais que fais-tu ici ? » demanda soudain Bran Loort, avec intelligence. « C'est l'époque de la moisson du Sa-Tarna. »

— « Je cherche des hommes, » répondit Thurnus, « pour nous aider à moissonner. »

— « Je suis fort, » dit Bran Loort. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Bien, » fit Thurnus. Bran Loort lui donna l'accolade, en larmes. « Bois un gobelet de Paga, » reprit-il. « Ensuite, nous partirons. Le Sa-Tarna s'impatiente. »

Bran Loort poussa un cri de joie et pivota sur lui-même, les bras levés, comme un enfant

courant et tournoyant au soleil. Il saisit un gobelet, s'empara de la cruche d'une esclave stupéfaite et le remplit lui-même. Il rejeta la tête en arrière, vida le gobelet et le jeta.

« Il a beaucoup à apprendre, » dit Thurnus, « mais, un jour, il sera chef de village. Il aura également sa propre Pierre du Foyer. »

— « Je suis heureux, » dit Clitus Vitellius, « d'avoir pu te rendre service. »

Thurnus lui prit la main.

— « Merci, Guerrier, » dit-il.

Bran Loort me regarda.

— « Je suis très heureux, » dit-il. « Tu es tellement belle, Dina, » ajouta-t-il. « Tellement belle ! »

— « Je suis heureuse si le Maître est heureux, » dis-je. J'étais très contente pour Bran Loort.

Bran Loort se tourna vers Clitus Vitellius et le Guerrier leva la main avec un sourire.

« Oh ! » criai-je. Bran Loort me prit par les cheveux, qui étaient à présent assez longs pour qu'un maître puisse les saisir.

— « Viens, belle esclave ! » cria-t-il et, me penchant en avant, mes mains essayant de saisir son poignet, il m'entraîna dans l'alcôve la plus proche. Il ne tira même pas le rideau. Je me tassai contre la paroi postérieure de l'alcôve, les genoux contre la poitrine.

« Comme tu es belle, Dina ! » s'écria-t-il. « Comme tu es belle ! Je suis terriblement heureux que tu sois aussi belle ! Quitte vite ton vêtement, » reprit-il joyeusement. « Sinon, je l'arracherai ! »

Je défis les cinq boutons rouges situés entre l'encolure du vêtement et la ceinture. Les boutons étaient une invention récente dans les vêtements des esclaves goréennes. Les vêtements des personnes libres n'en comportent pas. Je défis également l'écharpe rouge que je portais à la taille. La tunique elle-même, sans manches, était blanche. Je passai la tunique par-dessus ma tête et, hâtivement, la jetai dans un coin. J'étais à présent face à Bran Loort, ne portant que mon collier et ma marque.

« Tu es belle, Dina ! » cria-t-il.

— « Je t'en prie, ne me fais pas de mal, » suppliai-je.

Joyeusement, il me saisit les chevilles, me tira vers lui et, avec la rudesse des paysans, les écarta largement.

« Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

— « Je suis tellement heureux, » s'écria-t-il, « et toi, Dina, jolie petite esclave, tu es tellement belle ! »

— « Oh ! » criai-je. « Oh ! » Et je m'accrochai à lui. Je rejetai la tête en arrière. Je crois que Bran Loort, débordant de joie, n'avait ni le temps ni la patience d'attendre son plaisir ou le mien.

« Oh ! » criai-je.

Lorsqu'il en eut terminé avec moi, je tremblais. Il me couvrit de baisers.

— « Je suis tellement heureux ! » s'écria-t-il. Puis il s'accroupit près de moi et m'embrassa à nouveau. « Il faut moissonner le Sa-Tarna, » reprit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, Dina, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » répondis-je.

Puis il sortit rapidement de l'alcôve et rejoignit Thurnus. Ils quittèrent la taverne ensemble. Je fus abandonnée sur les fourrures. Quelques instants plus tard, je remis ma tunique, la boutonnai et renouai l'écharpe autour de ma taille. J'allai m'agenouiller derrière

Clitus Vitellius. Il buvait avec Thandar de Ti et ses quatre compagnons. Ils étaient servis par Perle d'Esclave.

« La Confédération Salerienne, » disait Clitus Vitellius, « représente une menace pour la sécurité d'Ar. »

— « Exact, » répondit Thandar de Ti.

— « Tu sembles distrait, » dit Clitus Vitellius, qui semblait apparemment vouloir parler politique.

Thandar de Ti regardait Perle d'Esclave qui, la tête baissée, lui servait à boire.

« Une jolie petite esclave, » fit remarquer Clitus Vitellius.

— « Oui, » répondit Tahndar de Ti. Il tendit la main et, doucement, caressa le cou de Perle d'Esclave tandis qu'elle lui versait à boire. Elle rougit et trembla. « Agenouille-toi devant la table, Esclave, » lui dit-il. Elle obéit, posant la cruche de Paga près d'elle. Elle s'agenouilla en position d'Esclave de Plaisir.

« Crois-tu que je devrais l'acheter ? » demanda Thandar de Ti sans quitter l'esclave des yeux. Perle d'Esclave tremblait d'émotion. C'était à peine si elle parvenait à conserver la position de l'Esclave de Plaisir.

— « Elle est très belle, » répondit Clitus Vitellius. « Si elle te plaît, fais une offre à Busebius. »

— « Busebius ! » appela Thandar de Ti.

Je crus que Perle d'Esclave allait s'évanouir.

« Cette petite esclave, » dit Thandar de Ti à Busebius, montrant Perle d'esclave, « me plaît. Je t'en donne un tarsk en argent. »

— « Le Maître est généreux, » répondit Busebius, « d'offrir autant pour une misérable esclave. »

— « Alors, c'est d'accord ? » s'enquit Thandar de Ti.

— « Cinq tarsks, » répliqua Busebius.

— « Rapace ! » dit Thandar de Ti. « Je t'en donnerai deux. »

— « Alors, c'est d'accord, » dit Busebius en riant. Il était content. Il avait vendu Perle d'Esclave avec bénéfice du fait qu'il l'avait achetée moins d'un tarsk en argent au Marché.

Perle d'Esclave s'évanouit et tomba. Elle était toujours inconsciente quand Busebius lui retira ses clochettes, son collier et sa tunique, la laissant nue, à l'exception de sa marque, sur le dallage. Elle n'avait pas repris connaissance quand Thandar de Ti lui mit ses menottes, lui attachant les mains sur le ventre.

Quelques instants plus tard, elle reprit connaissance, ouvrant les yeux et s'apercevant qu'elle était nue près de la table, avec ses menottes.

« Est-ce que je t'appartiens, Maître ? » demanda-t-elle, levant les menottes vers lui.

— « Oui, Esclave, » répondit-il. Elle s'agenouilla devant lui, tendant les bras vers lui, pleurant de joie.

Il se leva. Elle leva la tête vers lui. Thandar de Ti, son Maître, la considéra. Elle lui avait été promise en Libre Compagnie ; à présent, elle était son esclave.

— « Je t'aime, Maître, » dit-elle.

— « Regagnons l'auberge, » dit un des hommes. « Je crois que nous avons là une esclave impatiente de servir son Maître. »

— « Debout, Esclave, » dit Thandar de Ti.

Elle obéit, s'immobilisant devant lui, les menottes aux poignets.

« Jolie, » dit-il.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Il examina sa cuisse.

— « Jolie marque, » fit-il. Il écarta ses cheveux et lui tourna la tête d'un côté et de l'autre, lui tenant le menton dans la main. « Les oreilles percées, » dit-il. « Excellent. » Il recula, examinant l'esclave magnifique.

— « Une bonne acquisition, » dit un des hommes.

— « Oui, » admit-il.

Il la regarda dans les yeux.

« Je crois que nous allons t'appeler Sabina, » dit-il.

Elle sursauta.

— « Maître ? » demanda-t-elle. Elle me regarda. Mais j'étais troublée. Je n'avais pas trahi son secret.

— « N'est-ce pas un joli nom pour une esclave ? » demanda-t-il.

— « Si, Maître, » répondit-elle, « c'est un joli nom pour une esclave. »

— « Petit sleen, » dit-il en riant, la prenant par les bras. « Crois-tu que j'ignore qui tu étais ? »

— « Maître ? » fit-elle.

— « Tu étais autrefois Sabina, fille de Kleomenes, » dit-il en riant, « qui m'était promise en Libre Compagnie. »

Elle le regarda, les yeux dilatés.

« À présent, naturellement, tu n'es qu'une esclave, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tandis que la Compagnie était envisagée, je suis allé discrètement à Forteresse de Saphronicus afin de voir si tu me plaisais. »

— « Si je te plaisais ! » s'écria-t-elle. La dignité des femmes libres leur interdit de plaire aux hommes. Ce sont les esclaves qui leur plaisent.

— « Oui, » confirma-t-il.

— « Tu as dû avoir du mal, » répondit-elle, « à te faire une idée, car je portais des Robes de Dissimulation. »

— « Tu te souviens de tes appartements, » demanda-t-il, « et de la fenêtre située en haut du mur ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « On peut y accéder, avec une corde, depuis le toit, » expliqua-t-il.

Elle eut le souffle coupé.

« Tu étais très belle, dans ton bain, » reprit-il.

Elle baissa la tête, rouge.

« L'esclave est-elle pudique ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » dit-elle. Puis elle le regarda timidement. « Est-ce que je te plaisais vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Oui, beaucoup, » répondit-il. « Maria, » ajouta-t-il, « et les autres étaient également très belles. »

— « Oui, » reconnut-elle. « Mes servantes étaient très belles. » Elle leva la tête vers lui. « Étaient-elles plus belles que moi ? » demanda-t-elle.

— « Pas pour moi, » répondit-il.

— « J'en suis heureuse, » dit-elle.

— « Tu dois comprendre, à présent, le problème qui se posait à moi, » dit-il. « En te voyant, j'eus envie de toi. Tu faisais partie de ces femmes qui sont tellement féminines et séduisantes que les hommes ne peuvent penser à elles qu'en termes de possession jalouse. Je

voulais te posséder. Je te voulais nue à mes pieds, portant mon collier. Cependant, tu devais devenir ma Compagne. Comment entretenir avec une femme aussi féminine et belle que toi des relations autres que celles du maître à l'esclave ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « En outre, » reprit-il, « tu appartenais à la Caste des Marchands. Il n'est pas convenable qu'un Guerrier prenne pour Compagne la fille d'un Marchand. Je déteste la politique qui se servait de notre union. Je ne fus pas consulté pendant les négociations. »

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Moi non plus, » fit-elle cependant remarquer.

— « Mais tu es une femme, » dit-il.

— « C'est vrai, » répondit-elle.

— « Les filles des Marchands, » reprit-il, « ne peuvent être que les esclaves des Guerriers. »

— « Oh, Maître ? » demanda-t-elle, sèchement.

— « Oui, » affirma-t-il tranquillement, sans la quitter des yeux.

— « Oui, Maître, » dit-elle, baissant les yeux.

— « De plus, » reprit-il, « libre, tu étais une petite femelle de sleen arrogante. Tu avais besoin d'être asservie, fouettée, et de porter le collier. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, effrayée.

— « J'ai résolu de refuser la Compagnie, » déclara Thandar de Ti. « J'ai résolu de fuir la cité. » Il eut un sourire ironique. « Finalement, » conclut-il, « cela ne s'est pas avéré nécessaire. »

— « Comment le Maître m'a-t-il trouvée ? » demanda-t-elle.

— « Des liens d'amitié unissent les Guerriers, » répondit-il. Clitus Vitellius sourit.

— « Merci, Maître, » dit Perle d'Esclave, qui s'appelait à présent Sabina, à Clitus Vitellius.

Il hocha la tête, acceptant ses remerciements.

Sabina, l'esclave, se tourna à nouveau vers Thandar de Ti.

« Tu m'as trouvée, » dit-elle. « Tu me possèdes. » Ses yeux étaient pleins de larmes. « J'espérais, » reprit-elle, « que tu ignorerais toujours mon identité. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

Elle baissa la tête, confuse. Elle secoua la tête.

« Pourquoi ? » répéta-t-il.

— « Suis-je obligée de parler ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une esclave, » dit-il avec colère. « Parle ! »

Elle le regarda, audacieusement, les yeux pleins de larmes.

— « Parce que, » expliqua-t-elle, « je voulais que tu me gardes comme esclave. » Elle baissa à nouveau la tête, confuse. « Je sens, » reprit-elle, « que tu es véritablement mon Maître et que je suis véritablement ton esclave. »

Les hommes se regardèrent, appréciant l'aveu de la jolie petite esclave.

« Et puis, » reprit-elle, « je ne voulais pas que mon sort soit connu, afin de ne pas te déshonorer. »

— « Le fait que la fille d'un Marchand ait connu les chaînes ne peut pas me déshonorer, » affirma Thandar de Ti.

— « Je comprends, » dit-elle, légèrement en colère. Mais c'était vrai. Quelle est l'importance, sur Gor, d'une femme capturée, marquée et asservie ?

« Mais à présent, de par l'honneur, connaissant mon sort, » dit-elle, « tu dois m'affranchir. »

— « Oh ? » fit-il.

— « Oui, » répondit-elle. « Tu m'affranchiras et les projets de Forteresse de Saphronicus et de la Confédération Salerienne aboutiront comme s'il ne s'était rien passé. Libre, je te serai à nouveau promise en Compagnie. Les choses, alors, quels que soient nos désirs, redeviendront comme avant. »

Thandar de Ti rit. Clitus Vitellius sourit.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Comme elle était belle, nue devant lui, avec ses menottes.

— « Jolie marque, » dit Thandar de Ti, examinant sa cuisse.

— « Maintenant que tu sais qui je suis, » insista-t-elle, « tu dois m'affranchir. »

Il lui tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Et les oreilles percées, » ajouta-t-il.

— « Tu vas m'affranchir, » dit-elle.

— « Tu es la fille d'un Marchand, » dit-il. « Les filles des Marchands ne peuvent être que les esclaves des Guerriers. »

— « Tu vas m'affranchir ! » cria-t-elle.

— « À genoux pour recevoir le collier ! » ordonna-t-il.

— « Maître ! » cria-t-elle.

— « Apporte-moi le fouet, » dit-il à un de ses hommes.

Rapidement, elle s'agenouilla. Le fouet ne serait pas nécessaire. Sabina, l'esclave, regarda Thandar de Ti, les yeux pleins d'étonnement, d'émerveillement et d'amour. Elle connaissait la nature et la force de l'homme qui la possédait. « Apporte-moi le collier, » dit Thandar de Ti à un de ses hommes.

On apporta le collier.

« J'ai trouvé une esclave qui me plaît, » déclara-t-il. « Je lui mets mon collier. »

Il ne se souciait ni de la politique des villes ni de l'ire des États. C'était un Guerrier.

Il passa derrière la femme et, à la manière de Ti et de quelques autres villes, lui fit baisser la tête, tenant le collier ouvert.

« Soumets-toi, » dit-il.

— « Je me soumets totalement, Maître, » dit-elle.

Rudement, il referma le collier sur son joli cou. Puis, d'un coup de pied, il la jeta à terre.

« Jette-moi parmi tes femmes, Maître, » supplia-t-elle.

— « Je le ferai, » promit-il. Puis il pivota sur lui-même et prit la direction de la porte de la taverne.

Je fus convaincue que la jolie Sabina serait son esclave préférée.

Un des hommes de Thandar de Ti alla trouver Busebius et régla l'addition.

« Il me garde comme esclave, » me dit Sabina, transportée de joie. « Comme il est fort et merveilleux ! Je crains seulement de ne pas pouvoir l'aimer assez ! »

Je l'embrassai. Il est difficile pour une femme de ne pas estimer un homme qui agit comme il l'entend, même si elle en est la victime. La femme admire la force, principalement si elle sert à la contrôler et la dominer.

« Je te souhaite tout le bien ! » cria Sabina. « Je vous souhaite à tous tout le bien ! »

— « Je te souhaite tout le bien ! » m'écriai-je.

Les autres esclaves de la taverne lui souhaitèrent également tout le bien.

Les hommes de Thandar de Ti se trouvaient près de la porte de la taverne. L'un d'entre eux se retourna :

« Sera-t-il nécessaire de te mettre une laisse, Esclave ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître ! » s'écria Sabina, se hâtant de les rejoindre.

— « Il est temps, » dit Clitus Vitellius, « que nous partions pour la Curuléenne. »
Je tendis timidement la main et le touchai.
— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.
Il me regarda, presque tendrement. Je le trouvai triste.
— « Très bien, » dit-il.
D'un geste, il indiqua que je devais le précéder dans une alcôve.
J'entrai dans l'alcôve et quittai ma tunique. Il ferma le rideau derrière nous.
— « De nombreuses fois, » dis-je sur un ton léger, « j'ai procuré du plaisir à de nombreux clients de Busebius dans cette même alcôve. »
Il me prit dans ses bras. Je fus surprise car il me toucha doucement.
— « Tu vas me manquer, Dina, » dit-il.
— « Il y a de nombreuses esclaves, » répondis-je.
— « Oui, » fit-il, « il y a de nombreuses esclaves. »
— « Tu ne tarderas pas à m'oublier, » repris-je.
Il me passa la main dans les cheveux.
— « Tes cheveux, » dit-il, « seront trop courts jusqu'au printemps. »
— « De toute évidence, » dis-je, « cela va abaisser mon prix. »
Il m'embrassa.
« Viendras-tu me voir dans les cages d'exposition ? » demandai-je. Dans presque tous les Marchés, les femmes sont exposées avant la vente. C'est pratiquement toujours le cas à la Curuléenne.
— « Non, » répondit-il.
— « Oh, » fis-je.
Il m'embrassa à nouveau, doucement, tendrement.
« Garde-moi ! » dis-je soudain.
— « Non, » répondit-il.
Je m'efforçai de ne pas pleurer.
« C'est étrange, » dit-il, « j'ai affronté des sleens sauvages et l'acier d'ennemis féroces. Je suis un Guerrier et occupe une place de choix parmi les Guerriers. Pourtant, alors que tu n'es qu'une esclave, tu pourrais me conquérir avec un sourire et une larme. »
— « Non, Maître, » dis-je.
— « Tu comprends certainement, » insista-t-il.
— « L'esclave n'a pas besoin d'explications, » répondis-je. « Elle se contente d'obéir. »
— « Tu vois ! » s'écria-t-il avec colère. « Tu me rends faible ! »
— « Dans ce cas, fais ma conquête, » dis-je.
— « Tu es différente de toutes les autres ! » dit-il avec colère.
— « Pourtant je ne suis qu'une esclave, » répondis-je. « Traite-moi en tant que telle. »
— « Tu mériterais d'être attachée à un anneau et fouettée, » dit-il.
— « Attache-moi à un anneau, » dis-je. « Fouette-moi. »
— « Un Guerrier, » fit-il, « doit être dur et féroce. »
— « Sois dur et féroce avec moi, » répliquai-je.
— « Tu veux être conquise et asservie, n'est-ce pas, traînée ? »
— « Oui, » répondis-je. « Je suis une femme. »
Il s'assit près de moi.
— « Comme tu dois mépriser ma faiblesse ! » dit-il.
— « Oui, » répliquai-je avec colère, « je méprise ta faiblesse ! »
Il me foudroya du regard.

« Je t'aime, » dis-je.

Il me gifla durement, faisant venir le sang dans ma bouche.

— « Esclave menteuse, » dit-il.

Puis il me prit et passa sa colère sur moi. Je fus bien utilisée. Quand il en eut terminé avec moi, il dit :

« Debout. Nous devons aller à la Curuléenne ! »

J'enfilai la tunique, nouai l'écharpe puis, un par un, attachai les boutons. J'aurais voulu qu'il la déchirât et qu'il me poussât ainsi dans les rues afin que tout le monde pût voir la force de l'homme qui me possédait.

Après avoir quitté la taverne, nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la Curuléenne située sur l'arrière du bâtiment.

Je regardai l'imposante porte métallique derrière laquelle je serais vendue.

« Nous devons entrer, » dit-il.

— « Fais de moi ce que tu veux, » répondis-je.

— « C'est ce que je fais, » dit-il.

— « Vraiment ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

Je le regardai.

« Je suis un Guerrier, » reprit-il. « Je ne peux pas être faible. »

— « En ce moment, tu es faible, » relevai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Je méprise ta faiblesse, » dis-je.

— « Dans quel sens suis-je faible ? » demanda-t-il.

— « Tu n'as pas envie de me vendre, » expliquai-je, « pourtant tu le fais. »

— « Je veux te vendre, » dit-il.

— « Regarde-moi, » dis-je.

Il se tourna vers moi.

« Que vois-tu ? » demandai-je.

— « Une esclave, » répondit-il.

— « Et maintenant, » repris-je, « que veux-tu réellement faire de moi ? »

— « Te vendre, » répondit-il.

— « Non, » dis-je. « Tu me veux dans tes compartiments. Tu me veux à tes pieds. Tu me veux avec ton collier. Tu ne veux pas me vendre mais me dominer, me posséder. »

— « Je veux beaucoup de choses de toi, » reconnut-il.

— « Dans ce cas exige-les ! » le défiai-je. « M'as-tu retrouvée à Ar, et suivie jusqu'à Cos, pour me vendre ? »

Il semblait furieux.

« Non, » repris-je. « Tu me voulais asservie, nue, dans tes chaînes. »

— « Oui, » dit-il avec colère. « Je te voulais nue, portant mes chaînes ! »

— « Arrache ma tunique. »

— « Non, » dit-il.

Je cédai.

« Vends-moi, » dis-je avec lassitude. « La décision t'appartient. Je suis une esclave. »

Il frappa à la porte métallique.

« Je croyais que Clitus Vitellius était fort, » dis-je. « Je croyais qu'il appartenait à la Caste des Guerriers. Je croyais qu'il pouvait imposer sa volonté à une femme. Je vois à présent qu'il est trop faible pour faire avec une femme ce qu'il veut vraiment, ce qui lui plaît. »

Il frappa à nouveau à la porte métallique.

« Il est faible, » repris-je. « L'esclave le méprise. »

— « Ne me mets pas en colère ! » jeta-t-il.

Je tournai la tête. Je n'avais rien à craindre de lui.

J'entendis des pas, de l'autre côté de la porte métallique. Un petit panneau glissa latéralement.

— « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit une voix.

— « C'est pour vendre une fille, » répondit Clitus Vitellius.

Le panneau se referma. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

— « Entre, Maître, » dit l'homme.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce au sol cimenté. Un cercle jaune d'environ trois mètres de diamètre était peint sur le ciment. Un homme était assis derrière une petite table, dans un coin.

— « Quitte-lui sa tunique et son collier, » dit-il. Clitus Vitellius le fit. Nous ne parlâmes pas.

« À genoux dans le cercle, Esclave ! » dit l'homme assis à la table. L'homme qui avait ouvert la porte se tenait un peu à l'écart. Une grosse corde de cuir tressé, roulée, était suspendue à sa ceinture. Je gagnai le cercle et m'agenouillai au centre, sur le ciment. L'homme à la corde entra dans le cercle et détacha la corde qu'il portait à la ceinture. Il me l'attacha autour du cou. Le nœud était sur le côté, sous mon oreille gauche. Il recula, déroulant quelques dizaines de centimètres de corde. Il garda le reste, roulé, dans la main droite. Je savais qu'il servirait à me fouetter, si nécessaire.

Je devrais faire les tours de l'esclave.

— « Donne-moi ce que tu penses qu'elle vaut, » dit mon Maître, « et envoie l'argent aux compartiments de Clitus Vitellius, dans les Tours des Guerriers. »

— « Oui, Maître, » répondit l'homme assis à la table.

Clitus Vitellius pivota sur lui-même et quitta la Curuléenne.

Je restai à genoux, seule, dans le cercle de ciment.

La corde que je portais au cou se tendit. Je sentis les boucles de cuir se balancer près de moi.

L'homme qui se trouvait derrière la petite table se leva et vint dans le cercle. Il me regarda.

— « Eh bien, petite beauté, » dit-il, « voyons ce que nous pouvons faire. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

28

CE QUI ARRIVA À LA CURULÉENNE

De nombreuses femmes rêvent d'être vendues à la Curuléenne. Sa grande estrade est peut-être la plus célèbre d'Ar. C'est aussi la plus grande. Elle est semi-circulaire et fait environ douze mètres de large. Elle est peinte, essentiellement en jaune et bleu, couleurs des Marchands d'Esclaves, et sculptée de motifs complexes et subtils. Elle fait environ quatre mètres cinquante de haut.

« Toi, Esclave ! » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je, levant la tête malgré le collier qui, avec ses deux chaînes, une de chaque côté, m'attachaient à mes voisines de gauche et de droite.

Nous étions dans le tunnel conduisant à l'estrade. Un autre tunnel permettait de quitter l'estrade.

— « Connais-tu la chorégraphie de ta présentation ? » demanda-t-il.

J'avais longtemps répété. Rien n'est laissé au hasard, sur l'estrade de la Curuléenne.

Il s'adressa ensuite à ma voisine de droite. Il lui posa la même question. Elle aussi portait un collier qui, avec ses deux chaînes, l'attachait à ses voisines de gauche et de droite.

— « Oui, Maître, » affirma-t-elle.

Je regardai la fille qui se trouvait à ma gauche, et celle qui se tenait à ma droite. Comme elles étaient belles ! Nous étions toutes maquillées. Les hommes devraient se méfier. Nous étions toutes passées par les cages d'exposition, nues à l'exception du parfum. Les acheteurs avaient alors eu la possibilité de nous regarder objectivement. C'était à présent leur responsabilité de se montrer méfiants.

Je sentis la Chaîne frémir soudain. Je me penchai, regardant la file. Le murmure parcourut rapidement la Chaîne.

« Les enchères ont commencé, » disait-il.

« J'ai peur, » dit une fille.

« Tout Ar vient acheter à la Curuléenne. »

Je n'entendais rien. Mais je compris que la première fille était montée sur l'estrade.

Je m'installai aussi confortablement que possible sur le long banc en bois. Il faisait environ vingt centimètres de large. Il était sur un côté du tunnel. Je serrai plus étroitement les larges bandes de soie verte autour de mon corps. Elles ressembleraient, au début, à une robe, mais n'étaient pas une robe. Elles seraient déroulées et retirées une par une, en commençant par la tête et les pieds, me dévoilant progressivement, intelligemment.

— « Avancez d'une place, » dit le Marchand d'Esclaves.

Nous obéîmes.

La femme qui se trouvait à ma gauche portait une tunique courte et aguichante, semblable à celles que portent les Esclaves de Cuisine. Elle serait présentée à la foule comme si, depuis l'enfance, elle était la propriété d'une famille tranquille et respectable qui, à cause de difficultés financières, était forcée de la vendre. On prétendrait qu'elle ignorait

pratiquement tout des désirs des hommes et des devoirs d'une Esclave de Plaisir. Néanmoins, sous-entendrait-on, un maître pourrait les lui enseigner. Cette histoire n'était pas entièrement fausse. On ne dirait pas, cependant, que c'était une fille sensuelle, qui avait accueilli sa vente avec joie, et qu'elle avait envie d'un homme. Elle espérait être achetée par un homme aux moyens modestes. Elle voulait être la seule femme de ses compartiments. À mon avis, elle serait une magnifique esclave. La fille qui se trouvait à ma droite, et serait vendue après moi, portait un morceau de tissu blanc, virginal, qui allait de ses épaules à ses cuisses. Le contraste entre ses cheveux noirs, ses bras et ses jambes nus et le morceau de tissu blanc était stupéfiant. Elle avait les épaules jolies et minces, des jambes longues et bien galbées. À mon avis, elle se vendrait cher. C'était elle qui avait dit qu'elle avait peur. Je ne lui en voulais pas. Premièrement, elle était vierge. Deuxièmement, n'importe quelle jolie fille serait terrifiée d'être présentée dans cette tenue à des Goréens.

Nous avançâmes encore d'une place sur le banc.

« Les ventes vont vite, » dit une fille, sur ma droite. C'était bon signe. En premier lieu, cela signifiait que le commissaire-priseur serait de bonne humeur et se montrerait probablement moins cruel avec nous, sur l'estrade. Le commissaire-priseur nous fait peur. Sur l'estrade, c'est notre maître. Même lorsqu'une femme n'est pas vendue, lorsque la vente se déroule bien, elle a moins de chances d'être fouettée.

« Avancez, » dit le Marchand d'Esclaves.

Je n'entendais pas encore les cris du commissaire-priseur. Les réactions occasionnelles de la foule, cependant, étaient audibles dans le tunnel.

« Debout ! » dit le Marchand d'Esclaves.

Mon groupe se leva.

« Gagnez la position suivante, » dit-il.

Nous allâmes en hâte à la position suivante.

Nous étions à présent enchaînées par groupes de dix. Au début de la Chaîne, pendant les vingt premières femmes, la Chaîne était intacte, une Chaîne pour toutes. Après chaque vente, nous avions avancé d'une place. Chaque fois, nous avions progressé d'une ou deux places, sur le banc, à mesure que nos sœurs étaient vendues. L'effet psychologique de ceci, méthodique et impitoyable, produit l'impatience et l'angoisse, même chez les femmes expérimentées. Personne ne s'habitue complètement à être exposé et vendu. Puis, après les vingt premières femmes, quand nos nerfs furent à vif et tendus, nous fûmes séparées en Chaînes de dix. Nous crûmes alors pouvoir nous détendre. Mais, lorsque nos nerfs furent détendus et que nous respirâmes plus facilement, l'ensemble de la Chaîne reçut l'ordre de se lever et d'avancer de dix places en direction de l'extrémité du tunnel. Ceci a pour effet de ranimer, d'un seul coup, la peur et l'impatience ; alors que l'on commence à se sentir un peu rassurée, on est soudain beaucoup plus proche de l'estrade et de tout ce que cela signifie : l'incertitude, le danger, l'ignorance, la vente, la possession par un inconnu, par quelqu'un qui pourra faire de vous ce qu'il voudra.

J'entendais clairement maintenant les cris du commissaire-priseur. J'entendais également les conversations du public. Un marchand vendait de la nourriture.

J'étais à présent dans la première Chaîne, celle qui se trouvait au bout du tunnel. Les ventes allaient bien.

J'entendis le rugissement du public et compris que la fille qui se trouvait sur l'estrade était vendue. Une autre fille, le N° 89, attendait au pied de l'estrade. Un homme, avec un fouet, la poussait dans l'escalier. Elle monta prudemment, posant délicatement les pieds sur les marches. Une écharpe d'esclave lui bandait les yeux. Elle ne portait rien d'autre. Un

homme avec une écritoire poussa la femme vêtue d'une tunique d'Esclave de Cuisine au pied de l'escalier conduisant à l'estrade.

« Regarde-moi, » dit l'homme.

Je restai parfaitement immobile, le regardant. Il examina mon maquillage. Adroitement, il l'améliora.

« Tu es belle, » dit-il.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

Un autre homme me retira mon collier, avec la chaîne qui m'attachait à ma voisine, la fille virginale avec un morceau de tissu blanc. L'homme à l'écritoire m'indiqua que je devais rester près de lui, ce que je fis. De l'endroit où je me tenais, au pied de l'escalier, je voyais le plafond de la Curuléenne et quelques acheteurs massés sur les gradins supérieurs.

Leur excitation m'effraya. Les ventes allaient trop bien.

La foule rugit. La fille, sur l'estrade, était contrainte de se présenter les yeux bandés.

Elle poussa un cri de désespoir, lorsque le bandeau lui fut retiré, regardant les acheteurs.

Elle fut rapidement vendue.

La fille portant une tunique d'Esclave de Cuisine fut poussée sur l'estrade.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria le commissaire-priseur. « Il doit y avoir une erreur. Ce n'est qu'une petite Esclave de Cuisine ! »

La foule rugit de rire.

L'homme à l'écritoire écoutait attentivement. Il ne me fit pas avancer immédiatement au pied de l'escalier qui conduisait sur l'estrade énorme de la Curuléenne.

J'aurais aimé que mes cheveux soient plus longs.

J'écoutai la vente de la fille en tunique d'Esclave de Cuisine. Celle-ci lui fut bientôt arrachée.

« Numéro, » dit l'homme à l'écritoire.

Je me tournai et penchai la tête afin qu'il puisse lire le numéro écrit au rouge à lèvres sous mon oreille gauche.

« 91, » dit-il. Il l'inscrivit sur la feuille de ventes.

J'entendis le craquement de la tunique déchirée de la fille qui se trouvait sur l'estrade, le rugissement du public.

Elle était à présent exhibée nue.

L'homme à l'écritoire me poussa vers le pied de l'estrade et je trébuchai en m'arrêtant au pied de l'escalier. Je restai immobile afin de ne pas déplacer les bandes de soie enroulées autour de mon corps. La fille en tunique d'Esclave de Cuisine fut vendue.

Je montai sur l'estrade. L'estrade était très grande. Je n'avais pas réalisé à quel point le public était nombreux. Il était silencieux. Il me fit peur.

Le commissaire-priseur parut troublé, mais cela ne dura qu'un instant.

« Quelqu'un, apparemment, » dit-il, « nous a envoyé un cadeau. » Il me montra avec son fouet. « Ses lignes, » reprit-il, « suggèrent qu'il est joli. » Il regarda la foule. « L'ouvrons-nous ? »

Mais la foule, au lieu de l'encourager, resta silencieuse. Sa main trembla un instant. J'eus peur. Je ne comprenais pas la réaction du public.

« Voyons, » continua-t-il, feignant la bonne humeur. Il déroula les bandes de soie qui cachaient ma tête. La foule émit un murmure admiratif. J'étais trop vaine pour ne pas être contente. « Joli visage, » reprit-il, « féminin, doux, vulnérable, expressif. Il sera facile de le lire afin de la contrôler. » Il haussa les épaules. « Les cheveux, bien entendu, » poursuivit-il, « sont beaucoup trop courts, mais les responsables de la Curuléenne affirment qu'ils

repousseront. »

Le public ne rit pas.

La main du commissaire-priseur tremblait. Il était nerveux. J'avançai la jambe droite, la levant, tendant les orteils, seuls les orteils de mon pied droit touchant le sol. Ma hanche gauche était tournée vers l'extérieur. Je levai et tendis le bras gauche, le poignet fléchi, la paume vers la gauche.

Avec élégance, il déroula la soie qui cachait mon bras gauche.

« Joli membre, » apprécia-t-il.

Le public paraissait attentif, intense, méfiant. Le commissaire-priseur était manifestement troublé.

« Voyons s'il y a quelque chose de plus intéressant ici, » dit-il.

J'entendis la foule retenir son souffle, mais il n'y eut pas d'enchères.

Nous n'exécutâmes pas la chorégraphie prévue. Le public compte beaucoup. Il influence le drame qui se joue sur l'estrade d'une manière qu'il ne perçoit pas toujours. Le commissaire-priseur, troublé, retira finalement les bandes de soie que je portais. Il ne me fit pas pivoter avec elle ; il ne m'obligea pas à me rouler à ses pieds.

« Voici une femme, » dit-il. « Que me propose-t-on ? »

Il n'y eut aucune enchère.

« Regardez ! » cria une voix. Le public se tourna, ainsi que le commissaire-priseur et moi. Au sommet de l'allée centrale, se découpant sur le portail du Marché, se tenait un Guerrier armée pour la guerre. Il ne parlait pas. Il avait un bouclier et une lance. Sur son épaule gauche, était suspendu un fourreau contenant une épée. Il était casqué.

« Maître ? » s'enquit le commissaire-priseur d'une voix tremblante.

Le Guerrier ne répondit pas.

Le commissaire-priseur me montra, cessant de s'intéresser à la silhouette qui venait d'entrer dans la salle.

« Voici la femme, » dit-il faiblement. « Que me propose-t-on ? »

À ce moment-là, le Guerrier se mit à descendre les marches. Nous le regardâmes approcher.

Quelques instants plus tard, il fut sur l'estrade, faisant face à la foule. Il posa l'extrémité de la hampe de sa lance puissante sur l'estrade.

— « Kajira canjelne, » dit-il. « Défi de l'esclave. » Il se tourna vers moi et je m'agenouillai. Je ne pouvais parler. Il me sembla que j'allais m'évanouir.

Il se tourna à nouveau vers le public.

« J'aurai cette femme, » dit-il, « pour elle, je combattrai Ar et Gor entière. »

— « Je t'aime, Clitus Vitellius ! » criai-je, les yeux pleins de larmes.

— « Tu n'as pas la permission de parler ! » cria le commissaire-priseur. Il leva le fouet dans l'intention de me frapper.

Mais la pointe de la lance de Clitus Vitellius était sur sa gorge.

— « Ne la frappe pas, » dit Clitus Vitellius.

— « Non, Maître, » répondit le commissaire-priseur, blême, baissant le bras, reculant avec frayeur.

Clitus Vitellius se tourna à nouveau vers le public d'Ar.

— « Kajira canjelne, » répéta-t-il. « Défi de l'esclave. »

Il n'y eut pas de réponse dans le public. Puis un homme se leva, se frappant l'épaule gauche. Puis un autre se leva et fit la même chose, puis un autre et encore un autre. Bientôt, le public fut debout, acclamant, se frappant l'épaule gauche. Clitus Vitellius se tenait, droit,

sur l'estrade, son grand bouclier au bras gauche, sa lance puissante dans la main droite. Il avait la tête haute, ses yeux étaient vifs et clairs, des yeux de Guerrier.

— « Elle t'appartient, Maître, » dit le commissaire-priseur à Clitus Vitellius.

Je m'agenouillai joyeusement à ses pieds. À présent, il allait m'affranchir et me prendre comme Compagne. Il posa son bouclier et sa lance, pour me faire lever, me reconnaissant comme son égale.

— « Ton fouet, » dit Clitus Vitellius au commissaire-priseur.

— « Tu ne voulais pas qu'elle soit fouettée, » dit-il.

— « C'est à moi de la fouetter, » dit Clitus Vitellius. Le commissaire-priseur lui remit le fouet.

— « Maître ? » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Tu ne vas pas m'affranchir ? » demandai-je.

— « Seuls les imbéciles, » répliqua-t-il, « affranchissent les esclaves. »

— « Maître ! » criai-je.

— « À genoux sous le fouet ! » ordonna-t-il.

J'obéis. Je baissai la tête et, sous mon corps, croisai les poignets, comme s'ils étaient attachés. Mon dos était courbé, prêt à recevoir tout châtiment qu'il jugerait utile de m'infliger. J'étais consternée. Je tremblais. Était-il possible que je sois encore une esclave ? Était-il vraiment sérieux ? Avait-il l'intention de me garder comme esclave ?

Sûrement pas ! Sûrement pas !

— « Je ne voudrais pas que vous enregistriez des pertes à cause d'elle, » dit-il au commissaire-priseur. « Voici de quoi couvrir le coût de cette misérable petite esclave. »

J'entendis une bourse lourde de métal tomber sur les planches polies de l'estrade.

— « Avec la reconnaissance de la maison, Maître ! » s'écria le commissaire-priseur. Il détacha les lacets de la bourse et, avec un cri de joie, éparpilla des pièces d'or sur le bois. Rapidement, il tria les pièces avec compétence. « Il y a cent disques d'or au tarn, ici ! » s'écria-t-il.

Le public poussa un rugissement d'approbation.

Je pleurais, mes larmes tombant sur le bois, se mêlant à la sciure. C'était dix ou cent fois plus que ma valeur. Je compris alors à quel point Clitus Vitellius avait de l'affection pour moi. Je pleurai de joie.

J'ignorais qu'un homme pût désirer une femme à ce point. Néanmoins, il me gardait comme esclave.

Peut-être ne peut-on désirer autant que les esclaves, qui peuvent être achetées et vendues.

Oh, quel sentiment indescriptible, incroyable, que celui d'être possédée, littéralement possédée, par un homme !

J'étais à genoux, esclave sur le point d'être punie.

« Le Maître est beaucoup trop généreux, » dit le commissaire-priseur. « C'est beaucoup plus que la valeur de cette esclave. »

— « Tu as raison, » répondit Clitus Vitellius.

Je tremblais de rage mais ne changeai pas de position.

« Donne-moi aussi la suivante de la Chaîne, » dit-il.

— « Non ! » criai-je.

Il se tourna vers moi et, à nouveau, je baissai rapidement la tête. Était-il véritablement possible qu'il me garde comme esclave ? Était-il possible qu'il soit véritablement aussi fort ? Je ne pouvais le croire.

— « Avec joie, » s'écria le commissaire-priseur. « 92 ! » appela-t-il.

La fille virginale, mince, aux belles épaules et aux jolies jambes, terrifiée, gagna l'estrade. Le morceau de tissu blanc collait à sa peau. Il ne cachait pas grand-chose. Ses jambes étaient bien exposées à l'inspection des maîtres et la douceur de ses seins était évidente.

Le public poussa un rugissement d'approbation et elle recula. Je me demandai ce que les hommes voyaient en elle. Elle n'était qu'un morceau de tissu blanc, destiné à être violé et à servir.

— « Approche ! » ordonna Clitus Vitellius à la fille.

Rapidement, elle alla s'immobiliser devant lui.

« Position ! » fit-il sèchement.

Elle tomba à genoux devant lui, en position d'Esclave de Plaisir.

« Le dos plus droit ! » ordonna-t-il. Elle obéit.

Il s'accroupit près d'elle et, avec son poignard, coupa les lanières qui retenaient le morceau de tissu blanc. Il tomba sur l'estrade, voletant dans les courants d'air.

Il considéra la fille. Puis il se tourna vers moi.

« Je vais prendre les deux, » dit-il.

Je protestai d'un cri.

Alors il fut près de moi, le fouet ; à la main.

Je le regardai dans les yeux. Puis j'eus peur. Je compris que c'était un maître goréen. Même s'il avait beaucoup d'affection pour moi, même s'il me désirait violemment, je compris que je ne pouvais être, vis-à-vis de lui, qu'une esclave impuissante. Quels que soient ses sentiments pour moi, je ne pouvais être qu'une esclave à ses pieds. Je serais totalement possédée. Il obtiendrait tout de moi. Il ne me serait jamais permis de garder quoi que ce soit pour moi. Il serait le maître, je serais l'esclave. Je n'osais plus lui suggérer de m'affranchir. Je n'osais même plus y penser. C'était un Goréen.

Je baissai la tête, à genoux sous le fouet.

— « Pardonne-moi, Maître, » soufflai-je.

— « Ce soir, » dit-il, « bien que tu sois esclave, tu m'as appelé par mon nom au lieu de m'appeler : Maître. »

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. Je tremblais. Je me souvins que j'avais crié : « Je t'aime, Clitus Vitellius ! ». Comme j'avais été stupide ! C'était une erreur. Elle ne passerait pas inaperçue.

— « En outre, » reprit-il, « tu as parlé plusieurs fois sans permission. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En outre, » ajouta-t-il, « tu as osé protester lorsque j'ai acheté une fille. »

Je l'avais effectivement fait.

« Opposes-tu ta volonté à la mienne, ou bien mets-tu ma volonté en question ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Me prends-tu pour un maître complaisant ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Supplies-tu d'être punie ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. « Je supplie d'être punie. »

Je le vis prendre le long manche du fouet à deux mains.

Je baissai davantage la tête, je fermai les yeux, je me crispai, je serrai les poings, les poignets croisés, comme s'ils étaient attachés, sous mon corps.

Je résolus de garder cette position.

J’entendis le sifflement rapide du fouet. Jamais je ne l’avais entendu arriver aussi rapidement. Après quatre coups, je ne pus garder plus longtemps la position.

« Attache-moi à un anneau d’esclave, Maître ! » suppliai-je. « Mets-moi au poteau ! » J’étais à plat ventre sur l’estrade, les mains sur la tête. J’avais de la sciure de bois sur les lèvres et le visage. Après deux coups, il m’était devenu impossible de crier. Cependant, il ne me frappa que dix fois. Je pleurais, couchée sur l’estrade, punie. Je le sentis me passer un collier métallique au cou et le fermer.

Je portais un collier. Il n’était pas fâché contre moi. Il s’était contenté de me punir. J’avais mérité le fouet. Il m’avait fouettée.

Néanmoins, les esclaves ne s’habituent guère au fouet. On peut être esclave depuis des années et en avoir encore peur. Le maître goréen n’hésite pas à l’utiliser lorsque nous sommes désagréables. Nous savons qu’il le fera. Nous ne sommes pas désagréables.

Clitus Vitellius s’était tourné vers la fille mince et virginale.

« Souhaites-tu faire la moindre difficulté ? » demanda-t-il avec un rire, levant le fouet.

— « Non, Maître ! » s’écria-t-elle.

Il lui mit le collier, comme il l’avait fait pour moi. Nous portions toutes les deux son collier. Il nous fit agenouiller côte à côte.

— « Je me soumets entièrement, Maître, » dis-je.

— « Je me soumets entièrement, Maître, » dit la fille virginale, suivant rapidement mon exemple.

Le fouet était posé dans un coin.

— « Nous avons probablement fait prendre du retard aux ventes de la Curuléenne, » dit Clitus Vitellius au commissaire-priseur.

Le commissaire-priseur s’inclina, la bourse pleine d’or à la main.

« Venez, Esclaves ! » nous dit Clitus Vitellius.

Il prit son bouclier et sa lance puis descendit l’escalier de l’estrade. Nous le suivîmes. Il monta la longue allée conduisant à la porte. Les hommes criaient son nom, l’acclamaient, se frappaient l’épaule gauche lorsqu’il passait devant eux. Il marchait comme un Guerrier. Nous le suivions, ses esclaves.

« Va-t-il nous faire marcher nues dans les rues ? » demanda la fille virginale.

— « Il fera ce qui lui plaît, » répondis-je. « C’est un Guerrier. »

30

LA VENGEANCE D'UN GUERRIER ; LES FOURRURES DE MON MAITRE

Nous étions à quatre ponts des Tours des Guerriers quand Clitus Vitellius pivota brusquement sur lui-même et me regarda. Je m'arrêtai soudain, nue, à l'endroit où je me trouvais. La fille virginale s'arrêta également. Mais il ne la regardait pas. Il se dirigea vers moi. Il s'immobilisa devant moi, son bouclier sur le bras gauche, sa lance puissante dans la main droite. Immédiatement, je me mis à trembler et tombai à genoux, la tête baissée.

« Oh ! » s'écria la fille virginale. Ayant posé le bouclier et la lance, il était allé près d'elle et lui attachait les mains dans le dos. Il la lia par les poignets à un anneau situé au pied du Pont des Quatre Lampadaires. Ces anneaux sont très répandus, dans les villes goréennes, et permettent aux maîtres d'attacher leurs esclaves. L'anneau était fixé dans un poteau d'environ un mètre de haut. Elle était debout près du poteau, nue, les mains liées dans le dos, au pied du Pont des Quatre Lampadaires. Je voyais les lumières d'Ar la Glorieuse. Elle se trouvait dans la lumière d'un lampadaire. Elle était très belle.

« Maître ? » supplia-t-elle.

Il sortit un morceau de craie de sa poche et écrivit des mots goréens sur son épaule gauche.

Puis il lui retira son collier, ce qui nous stupéfia.

« Maître, » sanglota-t-elle.

Il rangea la craie et le collier.

— « Sais-tu lire ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Lis ce que j'ai écrit sur ton corps, » dit-il.

— « Je ne vois pas bien, Maître, » répondit-elle, « mais, d'après ce que j'ai senti sur ma peau, je sais ce que tu as écrit. »

— « Lis à haute voix, » ordonna-t-il, « Esclave ! »

— « Tu as écrit : « Mets-moi un collier. Possède-moi. », » dit-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Tu vas me laisser ici à l'intention du premier inconnu qui passera, Maître ? » demanda-t-elle.

— « T'y opposes-tu, Esclave ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle. La pointe de la lance, qu'il avait ramassée, était sur sa gorge.

Puis je sentis la pointe de la lance sur mon dos.

— « Debout, Esclave ! » ordonna-t-il.

Rapidement, je me levai.

Puis il passa devant moi et s'engagea sur le Pont des Quatre Lampadaires. Je le suivis

rapidement. Je me retournai, au milieu du pont, pour regarder la fille attachée. L'endroit était désert. Il était tard. Elle semblait très seule, attachée, nue, dans la lumière du lampadaire, attendant l'arrivée du premier passant.

Je lui tournai le dos et suivis Clitus Vitellius. Je me souvins de ses yeux lorsque, quelques instants plus tôt, il s'était retourné et m'avait regardée. Jamais je n'avais vu autant de désir, de possessivité, dans le regard d'un homme. Je me sentis faible. Je me demandai le rôle de combien de femmes je devrais jouer pour lui. Il s'était débarrassé de la fille virginale, avec arrogance, dans un geste de Guerrier, la laissant au premier inconnu qui passerait. À présent, il me faudrait le servir comme plusieurs esclaves. Je ne savais pas si j'en étais capable.

Nous n'étions pas loin des Tours des Guerriers, à deux ponts d'elles, lorsque Clitus Vitellius se tourna à nouveau vers moi.

« Je ne peux pas attendre, » me dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Nous étions sur un Haut Pont, un des plus hauts d'Ar. Les lumières de la ville s'étendaient au-dessous de nous ; au-dessus de nous, brillaient les étoiles de Gor.

Il posa son bouclier sur le pont, sa surface convexe face aux étoiles.

Il me fit signe de prendre position dessus et je le fis, la tête baissée. Avec les lanières, passées sous les bords du bouclier, il m'attacha les mains, une de chaque côté, à peu près au niveau des épaules. J'étais couchée sur le bouclier, attachée à lui.

— « À présent, je t'ai comme je te veux, Dina, » souligna-t-il, « fille de la Terre. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Rapidement, il me prit dans ses bras. Je m'abandonnai immédiatement à mon Maître.

Ses mains étaient sur mes épaules. Il me tira vers lui, vers sa bouche avide, tirant sur les lanières qui m'attachaient au bouclier. Je crus qu'il allait m'arracher au bouclier. Puis il me rejeta dessus. Je sentis ses cuisses sur mon ventre et mes cuisses. Je ne pouvais échapper à cette ardeur féroce à laquelle je devais me soumettre. Puis, à nouveau, je criai, perdue dans l'amour de l'esclave pour son maître.

Il me détacha les poignets. Il me poussa à côté du bouclier. Je roulai sur le flanc, sur le pont. Je restai couchée sur le pont, son collier au cou.

— « Il se fait tard, » dit-il. « Nous devons gagner les Fourrures d'Amour. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Debout ! » dit-il. Il me toucha du bout du pied.

Je voulus me lever, mais je tenais à peine debout. Je tombai à quatre pattes.

Il se moqua de moi.

Je tombai sur le flanc. Je tendis la main vers lui.

« Debout, fille de la Terre, » dit-il.

— « Je vais essayer, Maître, » répondis-je.

Mais je tombai une nouvelle fois à genoux.

« Ne me bats pas, Maître, » suppliai-je, « tu m'as rendue tellement faible ! »

— « Je sens l'odeur de ta faiblesse, » répliqua-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. J'étais tellement dépassée par l'amour que je lui portais que je ne tenais plus debout. Je n'avais jamais connu une telle faiblesse. Il me semblait que j'avais juste la force de rester couchée devant lui, vulnérable, le serrant et l'embrassant, peut-être, l'attendant.

« Je ne peux pas marcher, Maître, » repris-je. « Permets-moi de ramper jusqu'à tes fourrures. »

Il suspendit son bouclier sur son dos et y fixa également la lance.

Puis il me prit doucement dans ses bras. Il me porta, ma tête reposant sur son épaule, jusqu'aux Tours des Guerriers.

Je lui servis du vin.

J'étais la seule femme de ses compartiments. Je comprenais bien ce que cela signifiait. Il avait choisi la perfection d'un homme, maître total, et d'une femme, esclave complète. Cela s'appelle le Lien Parfait.

Cela convient à certains hommes et pas à d'autres. Il faut que l'homme ait trouvé son esclave parfaite et la femme son maître parfait.

Telle était la relation qui m'unissait à Clitus Vitellius, mais je n'aurais pas osé le dire. Je crois qu'il le savait également.

Quand je lui eus servi du vin, il me fit également boire dans son gobelet. C'était un grand honneur et un symbole de l'acceptation de mon statut vis-à-vis de lui. Néanmoins, bien entendu, je ne posai pas les lèvres à l'endroit où il avait posé les siennes.

Il posa le gobelet.

Suivant ses indications, j'étendis les Fourrures d'Amour. Je ne les étendis pas sur la couche, mais au pied. Seule une petite lampe brûlait dans le compartiment.

Sur un geste de Clitus Vitellius, je m'allongeai sur les fourrures, au pied de la couche.

Il quitta sa tunique et s'accroupit près de moi. Je constatai qu'il pouvait à peine s'empêcher de se saisir de moi.

« Je t'appartiens, » lui dis-je. « Prends-moi, Maître ! »

— « J'ai de l'affection pour toi, » dit-il.

Je le regardai.

— « Sois fort avec moi, Maître, » soufflai-je. « Je ne veux pas te défier. Je ne veux pas m'opposer à toi. Je veux te servir et je veux t'aimer. Je veux tout te donner, sans rien garder. »

Il me considéra.

« Tu ne comprends donc pas, Maître ? » demandai-je.

« Si j'avais le choix, je déciderais d'être ton esclave. » J'avais compris qu'une femme doit choisir entre la liberté et l'amour. Ces deux vertus sont estimables. Chacun peut choisir ce qui lui convient.

— « Mais je ne te donne pas le choix, » fit-il remarquer.

— « Bien sûr, Maître, » répondis-je. « Tu es Goréen. »

Il regarda les fourrures.

— « Je te vendrai peut-être, » dit-il.

— « Tu peux faire ce que tu veux, Maître, » répondis-je. Je savais que, simple asservie, j'étais totalement à sa merci.

Il parut furieux.

« Apporte-moi du vin, Maître, » dis-je.

Il me foudroya du regard.

« L'esclave ne fait que tester son Maître, » fis-je en souriant.

Soudain, il me frappa, cruellement, sur la bouche. J'eus mal. Je sentis le goût du sang.

— « Crois-tu, » demanda-t-il, « que, sous prétexte que j'ai de l'affection pour toi, je ne serai pas fort avec toi ? »

— « Non, Maître, » dis-je.

J'étais couchée dans l'ombre de l'anneau d'esclave. Une chaîne et un lourd collier étaient posés au pied de l'anneau, la chaîne étant fixée à l'anneau.

Il prit le lourd collier métallique et me le mit au cou, m'attachant sur les fourrures, au pied de sa couche.

Puis il me toucha.

« Je vois que tu seras fort avec moi, Maître, » relevai-je.

— « Comme je suis stupide, » gronda-t-il, « d'avoir de l'affection pour une misérable esclave de la Terre ! »

— « Je ne demande qu'à t'aimer et te servir, Maître, » dis-je.

— « Pourtant, tu es jolie, » dit-il.

— « L'esclave est reconnaissante si son Maître la trouve jolie, » dis-je.

— « Ainsi, tu choisirais d'être esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Traînée ! » jeta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « C'est moi qui déciderai, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Je décide… » reprit-il.

— « Oui, Maître ? » suppliai-je.

— « … que tu es mon esclave, » conclut-il.

— « Oui, Maître ! » criai-je.

Puis je me tortillai dans ses bras et il me prit, explosant dans les extases les plus profondes qu'une femme puisse connaître, celles de l'orgasme de l'esclave, que seules peuvent connaître les femmes possédées.

— « Comment pourrais-je t'aimer autant, » dit-il, « si je ne te possédais pas complètement, si tu ne m'appartenais pas entièrement ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je. Clitus Vitellius avait avoué son amour pour une esclave. J'espérai qu'il ne me battrait pas.

Il me prit par les cheveux et me jeta la tête en bas sur les fourrures.

— « Un homme ne peut aimer qu'une femme, » déclara-t-il, « qui est véritablement sienne, qui lui appartient. Autrement, ce n'est qu'un Contrat. »

— « Une femme, » dis-je, « ne peut aimer qu'un homme à qui elle appartient vraiment. »

— « À qui appartiens-tu vraiment, Esclave ? » demanda-t-il.

— « À toi, Maître, » répondis-je.

— « Tu me plais, Esclave, » dit-il.

— « Affranchis-moi, » fis-je, mutine.

— « Veux-tu être fouettée ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître ! » m'empressai-je de répondre, soudain effrayée. Je lui appartenais. Il pouvait faire ce qu'il voulait de moi.

— « Mendie ta liberté ! » ordonna-t-il.

— « Je t'en prie, Maître, affranchis-moi, » suppliai-je.

Il rit.

— « Non, » dit-il. « Je ne t'affranchis pas. Je te garde comme esclave. »

Je fermai les yeux. J'avais été Judy Thornton, de la Terre. J'étais étudiante dans une petite université prestigieuse. J'avais écrit de la poésie. J'étais populaire, sur le campus. À présent, je n'étais qu'une esclave marquée au fer rouge, Dina, impuissante dans les bras de son maître.

J'ouvris les yeux.

— « L'esclave est-elle parfois autorisée à dire ce qu'elle pense ? » demandai-je.

— « Peut-être, de temps en temps, » répondit Clitus Vitellius, « à condition qu'elle le fasse à genoux et à mes pieds. »

— « Tu es un monstre, Maître, » dis-je.

Puis je sentis à nouveau son corps sur le mien et criai quand mes jambes furent écartées.

« Tu es dur, Maître, » minaudai-je. Puis, effrayée, j'ajoutai : « Pardonne-moi, Maître. »

Il ne me battit pas.

Je réagis, frissonnant sous les coups de sa virilité puis m'abandonnai, satisfaite, à la douce brutalité qu'il m'imposait.

Il avait de nombreuses manières de me prendre et je devais me soumettre à toutes, absolument.

Plus tard, nous entendîmes des hommes sur les ponts. C'était le début de la matinée.

Je serrais Clitus Vitellius.

« Tu as de grands désirs, Maître, » lui dis-je.

— « Je n'ai honte ni de ma santé ni de ma vitalité, » répondit-il. Il dit ceci comme un Goréen expliquant quelque chose à une fille de la Terre ignorante. « Et toi, » ajouta-t-il, « tu dois le savoir, tu es une petite femelle de sleen extrêmement sensuelle. Cela te fait-il honte ? »

— « Plus maintenant, Maître, » répondis-je.

— « C'est un signe de ta vitalité et de ta santé, de ta liberté émotionnelle, » expliqua-t-il. « Cela indique que tu es vigoureuse et saine, que tu n'es pas psychologiquement diminuée ou malade. »

J'étais devenue libre, sur Gor, malgré le collier que je portais. Bizarrement, avec le collier, j'étais libre. Sans collier, j'étais véritablement une esclave, prisonnière d'une culture pathologique, esthétique, mécaniste et viciée.

— « Je suis peut-être émotionnellement libre, » dis-je en riant, « mais je ne suis pas physiquement libre. »

— « Exact, » dit-il. Il tira sur la chaîne de mon collier.

— « Tu me gardes comme esclave ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-il.

— « Je n'aurais pas imaginé qu'un homme puisse me désirer tellement, » dis-je, « qu'il veuille me garder comme esclave. »

— « Tu n'imaginais pas que tu rencontrerais un homme capable de satisfaire tes désirs les plus profonds, » expliqua-t-il. « Ces désirs cachés, secrets, à peine perçus, dont tu n'avais pas conscience. »

— « Tu es un rêve secret, que j'osais à peine rêver, devenu réalité, Maître, » dis-je.

— « Et toi pour moi, Esclave, » répondit-il.

— « Seras-tu vraiment dur avec moi, Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Bien que tu aies de l'affection pour moi, me garderas-tu vraiment comme esclave ? »

— « Oui, Esclave, » dit-il.

— « Soumise à la punition si je suis désagréable ? » demandai-je.

— « Soumise à la discipline selon mon désir, que tu sois désagréable ou non, » affirma-t-il.

— « Mon asservissement sera donc absolu, » en conclus-je.

— « Bien entendu, Esclave, » dit-il.

Je tendis timidement la main et le touchai. Je l'embrassai tendrement, sur l'épaule.

— « Je t'aime, Maître, » dis-je.

— « Tais-toi, Esclave ! » dit-il, irrité.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis il me toucha avec douceur et tendresse, et je me serrai contre lui, mais je ne parlai pas, perdue dans sa caresse, car, esclave, il m'avait été interdit de parler. Il me fit alors doucement l'amour, mais je savais qu'il pouvait devenir violent ou brutal d'un instant à l'autre. Il y a des milliers de manières de prendre une esclave, et je ne doutais pas que Clitus Vitellius les dominait toutes. Comme j'étais joyeuse ! Il me dominait. Je lui étais assujettie. Je lui appartenais, totalement, sans restriction. Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentais. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il m'avait imposé le silence, afin que je n'essaye pas de parler et me contente de ressentir ce qui ne peut être exprimé dans aucune langue. De sorte que je ne tentai pas de parler, et me consacrai simplement aux tâches de l'amour.

FIN

Résumé

J'étais à genoux dans l'herbe, nue, enchaînée à un rocher, sur une planète inconnue. Deux hommes sont venus vers moi et m'ont demandé : « Var Bina, Kajira ? »

Ne les comprenant pas, je n'ai pu leur répondre. Alors ils m'ont fouettée et s'apprêtaient à m'égorger quand celui qui allait devenir mon maître est arrivé. Il a combattu pour moi, et gagné.

Sur Terre, je m'appelais Judy Thornton, j'étudiais la littérature à l'université, j'écrivais des vers, tous les garçons étaient à mes pieds… Mais ici, sur Gor, je suis une kajira, une esclave. Mon maître m'a amenée dans ce camp et je dois le servir. Sur ma cuisse, une marque en forme de fleur, indélébile : ces barbares m'ont marquée au fer rouge, comme on marque le bétail.

Je devrais me révolter, je devrais haïr cet homme qui m'offre à ses compagnons. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'admirer sa force virile. Je voudrais qu'il me prenne chaque nuit. Je veux qu'il m'aime…